Digitized by Google

·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·

Grande Sala O. 8.
J 26·n·11

III 26 VI 11

Digitized by Google

LES

VIES DES SAINTS

ET FÊTES DE TOUTE L'ANNÉE.

Digitized by Google

PARIS.— TYPOGRAPHIE ADRIEN LE CLERE, RUE CASSETTE, 29, PRÈS St-SULPICE.

Digitized by Google

23493

LES

VIES DES SAINTS

ET

FÊTES DE TOUTE L'ANNÉE

PAR LE R. P. RIBADÉNÉIRA

TRADUCTION FRANÇAISE, REVUE ET AUGMENTÉE

DES FÊTES NOUVELLES

DES VIES DES SAINTS ET BIENHEUREUX NOUVEAUX

PAR

M. L'ABBÉ É. DARAS.

OUVRAGE DÉDIÉ A MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE QUIMPER.

DEUXIÈME ÉDITION

Corrigée et augmentée d'une table des matières à l'usage des Prédicateurs et des Catéchistes.

JUILLET.

Biblioteca Nazionale V. E. III NAPOLI

BIBLIOTECA LUCCHESI PALLI

PARIS
LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR
23, RUE CASSETTE, 23.

1857

Digitized by Google

LES

VIES DES SAINTS

ET FÊTES DE TOUTE L'ANNÉE.

PREMIER JOUR DE JUILLET.

Saint Thierry, abbé. — Saint Eparque ou Cybar, abbé.

Saint Aaron; saint Jules et saint Aaron, martyrs; saint Rumold, martyr, évêque de Dublin; saint Chaste et saint Secondin, évêques et martyrs; saint Martin, évêque de Vienne; saint Gal, évêque de Clermont; saint Domitien, abbé; saint Siméon, surnommé Salus; saint Thibaut, ermite.

LA VIE DE SAINT THIERRY,

ABBÉ.

AN 534.

Saint Boniface, pape. — Justinien, empereur. — Childebert, roi.

Saint Thierry naquit de nobles et d'illustres parents, au village d'Almaincourt, du diocèse de Reims. Son père s'appeloit Marquard, lequel le mit entre les mains de saint Remy, archevêque de Reims, pour être élevé dans la vertu et dans les bonnes mœurs. Cela lui réussit heureusement; car saint Thierry se montra digne disciple

d'un tel maître. Aussi Notre-Seigneur l'avoit-il choisi pour être un jour un vrai modèle de perfection, pour détruire entièrement le vice, et par son exemple établir la vertu dans les cœurs des fidèles.

Cela fut assez manifeste dès sa naissance; car n'étant encore qu'au berceau, les langes dont il avoit été enveloppé, ayant été lavés en une certaine fontaine, la rendirent si claire et si nette, que l'on n'y vit jamais aucune ordure, au contraire, elle exhaloit une très-agréable odeur comme celle des lis; ce qui fut un présage très-assuré de la sainteté dont cet enfant seroit un jour rempli.

Quand il fut parvenu à l'âge viril, il se maria : mais ce fut plutôt pour obéir à ses parents que de sa propre volonté; car il ne fuyoit rien tant, ce qu'il fit bientôt paroître à l'égard de son épouse, laquelle il ne cessa d'exhorter à la chasteté et à l'amour de l'Époux céleste Jésus-Christ, lui proposant une couronne à jamais florissante pour récompense de sa virginité, si elle vouloit suivre cet agneau sans tache, vrai amateur des vierges. Elle n'écoutoit pas volontiers ces discours, estimant que son mari la méprisoit, et croyant qu'il se servoit de ce prétexte pour couvrir peut-être l'amour qu'il portoit à une autre. *Pourquoi,* lui disoit-elle, *délaissez-vous ainsi celle qui vous chérit et qui vous aime plus qu'aucune autre, vu que je ne suis pas de plus vile extraction, ni moins noble que vous? Peut-être que quelqu'autre a gagné votre cœur, et vous excite à me persuader ces choses; mais c'est en vain, car je n'y consentirai jamais.*

Saint Thierry, ayant entendu ces paroles, s'en alla vers saint Remy pour lui dire les plaintes importunes de sa femme, afin de le conseiller là-dessus et d'y apporter l'ordre qu'il jugeroit le plus à propos. Le saint évêque n'ayant point trouvé de meilleur expédient que de lui parler, il la fit venir à Reims, et lui remontra en particulier ce qu'elle devoit embrasser pour suivre le louable désir de son mari. Ce saint prélat sut si vivement représenter à cette jeune dame le mérite des vierges, sœurs et amies des anges, et la récompense d'une immortalité qui lui est assurée, qu'en étant touchée, elle promit dès lors de demeurer chaste, de ne perdre

jamais ce qu'elle avoit jusqu'alors conservé, afin de suivre Jésus-Christ et de ne se séparer jamais de lui, pour tous les attraits et les flatteries de la sensualité.

Son chaste époux en fut merveilleusement réjoui, et la confirmant en sa pieuse résolution, il prit congé d'elle. Ils se séparèrent l'un de l'autre, pour vivre désormais en Dieu, et s'adonnèrent à la contemplation des choses célestes. Saint Remy donna l'habit de religion à saint Thierry, et lui enseigna ce qui étoit de la vie monastique.

Il y avoit une petite forêt à deux lieues de Reims, sur le mont d'Hor, où saint Remy vouloit faire bâtir un monastère pour y mettre une compagnie de religieux sous la charge et la conduite de saint Thierry, qu'il désignoit déjà pour être abbé; car il le voyoit beaucoup avancer dans la pratique de la vertu. Il l'envoya pour considérer ce lieu, avec Suzanne, abbesse et vierge très-sainte : étant montés jusqu'au sommet de la montagne, ils firent une revue de tous les environs, et supplièrent Notre-Seigneur qu'il lui plût, par sa bénignité, de leur montrer un lieu propre à construire ce nouveau monastère. La divine providence écouta aussitôt leur prière; car un ange descendit du ciel, sous la figure d'un aigle, qui avec son vol tardif et lent désigna le lieu, voltigeant en rond, et faisant un grand cercle en l'air sur l'endroit où l'on devoit bâtir. Et afin que la volonté divine leur fût plus connue, cet oiseau se tint l'espace d'une heure les ailes étendues sur le lieu où l'église devoit être construite.

Reconnoissant par ces signes que celui qui leur montroit ces choses étoit envoyé de Dieu, ils rapportèrent le tout à saint Remy. Le saint prélat, approuvant l'élection du lieu que le Ciel avoit ainsi désigné, y bâtit un très-beau monastère, où il mit un grand nombre de religieux, sous la conduite de saint Thierry. Ce fut là que commencèrent à reluire en notre saint abbé, de nouveaux rayons de vertu, de perfection et d'une rare sainteté de vie, Notre-Seigneur l'honorant de plusieurs grâces, et même du don des miracles.

Avant que d'être abbé, saint Remy lui avoit déjà donné l'Ordre

de prêtrise, avec une ample permission de prêcher par le diocèse, ce dont saint Thierry se rendit fidèle exécuteur, annonçant à tous la parole de Dieu avec beaucoup de ferveur, et avec un fruit signalé du salut des âmes; de sorte que le bruit de sa renommée couroit partout.

Un jour que saint Remy alloit visiter ce mont d'Hor, il prit saint Thierry avec lui, récitant plusieurs psaumes sur le chemin, selon sa louable coutume, au lieu de parler inutilement. Cependant ils arrivèrent en un lieu nommé le Coudray, où il y avoit plusieurs femmes publiques et débauchées; là saint Thierry voulant prononcer le verset du psaume qu'il lui falloit dire, la voix lui manqua, et il ne le put jamais exprimer. Le même accident lui survint au retour, en passant par le même lieu, lorsqu'il récitoit le même verset du psaume; ce qui donna lieu à saint Remy de lui dire : *Je m'étonne, mon frère, pourquoi au même lieu et au même verset vous manquez de parole, contre votre coutume.*

Alors saint Thierry lui répondit : *Père, puisque votre sainteté converse toujours dans les cieux en la présence divine, et que les rois du monde obéissent à votre volonté, pourquoi permettez-vous que les âmes périssent dans les liens du diable? car je sais, pourvu que vous le vouliez, que par un seul message vous pourrez obtenir de la libéralité du roi ce lieu infâme, et rendre au Créateur les âmes ravies qui sont dans la gueule du loup infernal.*

Ayant ouï ces paroles, saint Remy s'y accorda; il présenta son humble requête au roi, et obtint, selon son désir, ce lieu très-infect, où s'exerçoient des actions si sales. Il chassa de là ces femmes débauchées, et fit raser les maisons qui y étoient. Le saint prélat n'y voulut pas bâtir, parce que ce lieu étoit hors de la ville; mais il fit construire dans l'enceinte de Reims un très-beau monastère, dans lequel il mit quarante religieuses, au lieu des quarante femmes publiques qu'il avoit chassées.

Clovis, premier roi chrétien des François, étant décédé, le prince Thierry, ou Théodoric son fils, fut roi d'Austrasie, tenant sa cour en la ville de Metz. Celui-ci envoya aussitôt des ambassadeurs vers saint Remy, pour le prier très-instamment de venir en son

royaume, afin de visiter sa fille, qui étoit tombée en une extrême maladie, de laquelle il croyoit fermement qu'elle guériroit, s'il daignoit la toucher, et lui imposer ses mains sacrées. Ce saint archevêque étoit alors au lit, malade; tellement que n'y pouvant aller, à cause de son indisposition, il en donna la charge à saint Thierry, comme l'ayant reconnu divinement favorisé du Ciel pour le don de guérison. Saint Thierry obéit, et se mit promptement en voyage.

Il n'étoit qu'à mi-chemin, quand on lui apporta les tristes nouvelles de la mort de cette jeune princesse, en le priant de ne passer pas plus avant, ni de se mettre davantage en peine. Mais tant s'en faut qu'il s'étonnât de cela, ou qu'il rebroussât chemin, qu'au contraire, se confiant en la puissance du Très-Haut et en la parole de saint Remy, qui l'avoit envoyé, il poursuit son voyage, arrive au palais, et entre dans la cour, qui étoit tout en deuil et en tristesse, à l'exemple du roi et de la reine, qui fondoient en larmes. Le saint en fut si touché de compassion, qu'il ne put s'empêcher lui-même de pleurer; mais reprenant un peu ses esprits, il leur dit que l'on se retirât pour quelques heures, et que l'on préparât ce qui étoit nécessaire pour le convoi; que cependant il exécuteroit la chose pour laquelle il étoit envoyé, et qu'il avoit intention de faire, avec l'aide et l'assistance de Dieu.

Or, comme il n'étoit resté là que ceux qu'il avoit ordonné, il commença à se prosterner en terre; puis élevant les mains et les yeux au ciel, il supplia très-instamment la Majesté divine de l'exaucer, lui offrant d'un cœur contrit ses humbles et ferventes prières, ayant le visage tout baigné de larmes. Ensuite, il s'approcha du corps mort, l'oignit avec de saintes huiles; et voilà aussitôt que les membres tout froids reprennent leur vigueur, et la jeune princesse commença à parler, et à publier manifestement qu'elle avoit été ressuscitée par les prières de saint Thierry, au grand étonnement de ceux qui étoient présents. Le roi et la reine, les princes et les seigneurs de la cour y accoururent; bref, il y eut un tel concours de peuple, qu'on ne le pouvoit nombrer; les uns admirant la nouveauté du miracle, les autres se réjouissant de

la princesse ressuscitée, tous révérant le serviteur de Dieu comme un ange du ciel, et rendant grâces à Notre-Seigneur pour un si signalé bienfait.

Or, le roi, pour n'être pas ingrat de cette faveur, fit don à saint Remy de Vandier-sur-Marne, et offrit à saint Thierry, Jouyat, village proche de Reims, le requérant de prier Dieu pour lui et pour son royaume.

Il arriva depuis que le roi eut mal à un œil, qui le tourmentoit effroyablement, sans que l'industrie et l'art des médecins y pussent remédier; ainsi, dans le désespoir de pouvoir guérir le roi, ils lui conseillèrent d'avoir recours à Dieu, puisque les hommes n'y pouvoient rien faire. Ce qu'il exécuta promptement; car il envoya une personne de sa part au bienheureux abbé saint Thierry, pour le supplier très-instamment, que, comme il avoit ressuscité sa fille, il l'assistât en la guérison de son œil. Ce bon abbé partit aussitôt pour aller trouver le roi. Quand il fut arrivé, la première chose qu'il fit fut de se prosterner humblement en terre, et de prier Dieu pour la guérison du roi. Peu après il se leva, et mouillant le bout de son pouce dans la sainte huile, il fit le signe de la croix sur l'œil malade du roi : au même instant la lumière lui fut rendue, et il demeura parfaitement guéri.

Le roi, tout joyeux d'un tel miracle, en remercia très-humblement Notre-Seigneur; toute la cour s'en réjouit; chacun en loua Dieu, et le bruit en courut par tous les environs. On n'entendoit parler d'autre chose que de saint Thierry; on eût vu pour lors aborder une grande multitude de malades, qui s'en retournoient aussitôt guéris. Les aveugles recouvroient la vue, les sourds entendoient, les boiteux marchoient droit, les paralytiques, les perclus, les mains arides, desséchées et retirées de leurs nerfs, étoient guéris, les démoniaques délivrés; bref, mille autres maladies ou inventions des démons étoient détruites par les divins médicaments que le saint y apportoit par ses prières.

Ce que j'estime de plus merveilleux en ce serviteur de Dieu, est qu'il étoit lui-même un grand miracle, persévérant au service de Notre-Seigneur, et continuant toujours en ses pieux exercices

avec plus de ferveur. Il n'enseigna jamais chose aucune de bouche, qu'il ne la pratiquât entièrement, et ne la confirmât par des exemples très-évidents. Il méprisoit toutes les choses caduques de ce monde, pour posséder les célestes avec Jésus-Christ.

Sa fin approchant, il s'y disposa très-volontiers, ayant achevé un bon combat et heureusement consommé la course de cette vie, pour en recevoir une juste récompense. Il avoit vraiment mené en terre une vie angélique, ayant toujours son esprit élevé au ciel, où il parvint enfin, doué de toutes les vertus et orné d'une infinité de miracles. Ceci arriva environ l'an 534, le premier jour de juillet.

Sitôt que Théodoric sut son trépas, il vint au monastère, où il arriva accompagné d'une grande suite de princes et de seigneurs de sa cour. L'on ne pourroit raconter combien ce monarque se montra affectionné pour honorer après sa mort celui qu'il avoit tant respecté : car ôtant sa couronne et sa pourpre, il courba ses épaules pour porter le corps du saint au tombeau, quoique son cœur fût percé de douleur et son visage baigné de larmes, du regret qu'il avoit du décès du saint abbé.

Le tombeau de saint Thierry a été depuis grandement fréquenté, pour les divers miracles dont Dieu a honoré la mémoire de son serviteur. Les archevêques de Reims y ont toujours eu une particulière dévotion : principalement saint Rigobert, archevêque de Reims, lequel venoit fort souvent faire ses prières au sépulcre de saint Thierry. Nos rois de France eux-mêmes ont porté tant d'honneur à ce lieu, qu'ils ont tous tenu pour une sainte et louable coutume, après leur sacre et leur couronnement à Reims, de venir de cette ville en l'abbaye de Saint-Thierry, afin de visiter le sépulcre de ce bienheureux abbé.

La vie de saint Thierry a été écrite par Surius, qui l'a tirée des anciens manuscrits. Le Martyrologe romain et celui d'Usuard en font mention le premier jour de juillet; le docteur Jean Molan et le cardinal Baronius en leurs *Annotations;* Sigebert l'an 534, et plusieurs autres auteurs que nous avons cités au commencement de cette vie. Flodoard rapporte que les Hongrois étant entrés en

Gaule par l'Austrasie et la Champagne, firent beaucoup de ravages en ces quartiers-là, et qu'ils mirent le feu à l'abbaye de Saint-Thierry, qui fut toute brûlée : mais elle fut incontinent réparée pour la dévotion qu'on portoit à ce saint.

LA VIE DE SAINT ÉPARQUE OU CYBAR,

ABBÉ.

Saint Éparque naquit à Périgueux, de Félix et de Principia, qui le firent diligemment étudier aux bonnes lettres dès son jeune âge. Il y profita si bien, que son oncle, le comte Félicissime, le trouva dès l'âge de quinze ans capable de tenir sa chancellerie, auquel office il se comporta prudemment, au grand contentement de ce seigneur et de ses sujets.

Il avoit pour Dieu un si fervent amour qu'il ne cherchoit qu'à lui complaire en toute chose, et s'exerçoit le plus qu'il pouvoit en la contemplation des vérités divines. Mais voyant que son état le divertissoit du soin de son salut, il résolut de quitter le monde, et, sans prendre congé de son oncle ni de sa famille, il alla trouver secrètement le bon abbé Martin, au monastère de Sédaciac, sollicitant la faveur d'être reçu au nombre de ses religieux.

L'abbé, pour éprouver d'abord sa patience et son obéissance, lui commanda aussitôt d'aller bêcher les vignes du couvent; il lui fit labourer la terre, et l'employa au service de la cuisine, lui donnant un habit du commun et le nourrissant comme un pauvre ouvrier. Mais, bien loin de refuser ces travaux pénibles, encore qu'il fût neveu du comte de Périgord et qu'il eût vécu de bonnes années dans les splendeurs de la fortune, jamais il n'entreprit d'ouvrage

plus joyeusement que celui-là, ce qui le rendit encore plus admirable tant à l'abbé et à ses religieux qu'à ceux qui apprirent son abaissement volontaire.

Sa vie, cependant, n'étoit qu'un jeûne continuel, accompagné d'oraisons ferventes et d'œuvres de miséricorde. Il prenoit sur sa petite portion pour donner aux pauvres, visitoit les malades, les consolant non-seulement par ses paroles, mais les guérissant par ses prières, et en faisant sur eux le signe de la croix. Sa bonté s'étendoit jusqu'aux animaux; et l'on raconte qu'il délivra un chevreuil de ceux qui le poursuivoient. Les bêtes obéissoient à sa voix, comme s'il eût été revêtu d'une puissance divine.

Il ressuscita, à la prière des moines, un enfant nommé Gratulphe, et un jour qu'il passoit à Bordeaux, il fit un semblable miracle en faveur d'une famille que la mort d'un jeune homme avoit jetée dans la désolation. Mais il cachoit avec soin ces prodiges, et quand il en avoit opéré quelqu'un, il s'enfuyoit aussitôt, afin d'échapper à la gloire et aux louanges des hommes, et que Dieu eût seul l'honneur de ce qu'il faisoit en son nom.

C'est par ce motif qu'il se retira au diocèse d'Angoulême, où, avec la permission de l'évêque et de son abbé, il bâtit quelques cellules en forme de monastère, pour y servir Dieu nuit et jour en compagnie de plusieurs religieux qui menoient une vie presque aussi sainte que la sienne. Notre-Seigneur lui apparut alors et lui commanda de ne plus quitter ce lieu, ce qu'il fit. Jamais il ne souffrit qu'on boulangeât du pain dans son monastère, mais il vivoit avec les siens de ce qu'ils recevoient en aumônes. L'affection du peuple envers eux étoit si grande, que du reste des provisions qu'on leur donnoit il nourrissoit les pauvres du voisinage et rachetoit les captifs de la tyrannie des infidèles.

Il étoit aussi fort charitable envers les prisonniers, et prenoit plaisir à leur faire rendre la liberté, importunant souvent pour ce sujet le seigneur du lieu. On lui reprochoit quelquefois d'être ainsi cause des crimes qui se commettoient, les malfaiteurs se fiant sur sa bonté; mais le saint abbé avoit tant de crédit envers Dieu, que ceux qu'il délivroit changeoient de vie par sa prière, et par les exhorta-

tions qu'il leur faisoit en son monastère. Je raconterai à cette occasion deux faits remarquables de sa vie.

On lui apprit un jour que les prisons d'Angoulême étoient pleines de misérables, affligés d'une longue détention; il en eut une telle pitié, qu'il pria Dieu avec une foi vive et une grande abondance de larmes de mettre sur lui tous leurs crimes et de le charger des peines qu'ils méritoient. Aussitôt les portes de la prison s'ouvrirent en un moment, et les prisonniers, voyant leurs fers brisés, s'en vinrent droit au monastère remercier leur bienfaiteur, pour rendre avec lui grâce à Dieu et recevoir sa sainte bénédiction. Le peuple accourut en foule, voulant être témoin d'une action si extraordinaire et en louer Dieu avec eux.

L'autre fait est encore plus merveilleux. Il fut averti qu'un homme venoit d'être condamné à être pendu pour un vol qu'il avoit commis. Le saint abbé envoya un de ses religieux auprès du juge, le priant de lui donner ce criminel. Le juge refusa, attendu que cet homme avoit déjà commis d'autres crimes. Le peuple aussi s'y opposa, disant que personne ne seroit plus sûr en sa maison ni maître de son bien, si l'on pardonnoit à de tels scélérats. Le comte, entendant la clameur du peuple, donna également un refus, encore qu'il eût coutume d'accorder au saint ce qu'il lui demandoit. Le religieux s'en retourna donc bien triste raconter à son abbé ce qui lui étoit arrivé.

Cependant le criminel, après avoir été fustigé, selon la coutume du pays, fut mené au gibet pour y être pendu. Le bon abbé ne dormoit pour lors, mais inquiet du salut de ce misérable, il appelle incontinent le même religieux et lui dit :

— Va en toute diligence, et dès que tu auras vu l'homme tomber au bas du gibet, charge-le sur tes épaules et me l'apporte ici aussitôt; car Dieu me donnera ce que les hommes m'ont refusé.

Pendant que le religieux accomplissoit le mandement de son Père abbé et s'approchoit du gibet, le saint faisoit à Dieu sa prière, pleurant amèrement et lui remontrant combien grande est sa miséricorde envers les pauvres pécheurs. « Seigneur, lui disoit-il, si

vous regardez de si près aux fautes des hommes, hélas! qui pourra comparoître devant vous? »

Comme il finissoit sa prière, le religieux arrivoit au pied du gibet, et voici que la chaîne qui soutenoit le corps, se rompant aussitôt, l'homme tombe à terre et est relevé par le religieux, qui l'apporte à son abbé. Chose merveilleuse! cet homme que l'on croyoit mort se trouva plein de vie; ce dont le saint rendant grâce à Dieu, il envoya aussitôt chercher le comte et lui dit :

— O mon cher fils, vous aviez coutume de ne me jamais rien refuser : pourquoi vous êtes-vous obstiné contre ce pauvre homme, pour lequel je vous avois présenté ma requête?

— O saint prêtre, répondit le comte, je reçois toujours volontiers vos prières; mais craignant la sédition du peuple, j'ai été contraint de faire justice.

— Tu ne m'as pas voulu écouter, répliqua le bon Père, mais Dieu m'a bien ouï, et il a rendu la vie à celui auquel tu l'avois ôtée. Regarde : le voilà plein de vie devant toi.

Le criminel remercia aussi le saint abbé et son seigneur, et depuis vécut saintement dans la pratique de la pénitence, sous la conduite de son bienfaiteur.

Entre les malades que guérit saint Éparque, il y avoit une noble et riche dame nommée Clara. Étant toute courbée et contractée de ses membres, elle se fit apporter au monastère, où elle obtint, avec la santé, plusieurs lettres du saint qu'elle gardoit comme de précieuses reliques. Un jour qu'elle se promenoit au bord de la mer, elle aperçut un pauvre marinier que la tempête mettoit en grand danger de perdre son navire et sa vie. Elle y accourut, tenant la lettre de saint Éparque, et la déployant elle s'écrie : « O bon serviteur de Dieu, saint Éparque, je te prie de sauver par Jésus-Christ ce pauvre nautonnier, en respect de ces lettres que je garde comme gage de ton crédit envers Dieu. » Elle n'eut pas fini sa prière, que la tempête cessa, et le navire aborda au rivage où étoit cette dame, comme s'il y eût été conduit par la main d'un ange.

Nous ne pouvons raconter tous les autres miracles que fit ce

saint abbé : les lépreux qu'il guérit, les démoniaques qu'il délivra. Sa vie étoit toute de prières, ainsi que celle de ses religieux. Il ne vouloit point qu'ils labourassent la terre ou allassent mendier, les occupant entièrement à l'oraison et à l'étude des saintes lettres. Un jour que le monastère étoit dénué de provisions, les religieux, mourant de faim, se plaignirent à lui de ce qu'il ne prenoit aucune précaution pour assurer leur subsistance. Alors le saint abbé, les regardant d'un air riant et gracieux, leur démontra par l'exemple des Pères du désert que c'étoit faute de foi qu'ils manquoient de pain; puis il se mit en prières, et aussitôt on apporta de grandes aumônes au monastère.

Jamais le saint ne buvoit que de l'eau pure; il jeûnoit presque continuellement, et ne mangeoit point, ou fort peu, pendant le carême. Il étoit doux dans ses paroles, mais fort sévère au châtiment des vices. Ce saint abbé mourut le 1er juillet de l'an 581, après avoir été enfermé trente-neuf ans dans son monastère. Il rendit à Dieu son âme, à la même heure où Notre-Seigneur lui avoit commandé de prendre ce lieu pour sa demeure sans en sortir jamais.

Octave de Saint-Jean-Baptiste.

Sur le mont Hor, mort de saint Aaron, premier prêtre de l'Ordre lévitique.

Dans la Grande-Bretagne, saint Jules et saint Aaron, martyrs, qui souffrirent après saint Alban, dans la persécution de Dioclétien. Dans le même temps et au même pays, un grand nombre de personnes ayant été tourmentées de diverses tortures et cruellement déchirées, et ayant soutenu leur combat jusqu'à la fin, parvinrent au bonheur de l'éternelle cité.

A Malines, supplice de Rumold, martyr, fils d'un roi des Scots d'Irlande, et évêque de Dublin.

A Sinuesse, saint Chaste et saint Secondin, évêques et martyrs.

A Vienne, saint Martin, évêque, disciple des apôtres.

A Clermont en Auvergne, saint Gal, évêque. — Il étoit natif de cette ville, et sortoit d'une illustre famille du pays. Son père s'appeloit Georges, et sa mère Léocadie, tous deux catholiques. Quand saint Gal fut parvenu à l'âge de discrétion, ses parents l'ayant voulu marier, il quitta le monde et prit l'habit religieux au monastère de Cournon. Saint Quintien, évêque de Clermont, remarqua sa piété et l'ordonna diacre. Quelque temps après saint Gal fut envoyé à la cour de Thierry, roi d'Austrasie; il plut beaucoup au roi, qu'il accompagnoit partout. Un jour qu'ils étoient à Cologne, saint Gal ayant appris qu'il y avoit encore en cette ville un temple de faux dieux, il y mit le feu, ce qui faillit lui coûter la vie; car le roi eut peine à apaiser les idolâtres, qui l'avoient poursuivi jusque dans son palais. Saint Gal néanmoins regrettoit toujours d'avoir perdu par sa fuite la couronne du martyre, et manqué une si belle occasion de répandre son sang pour Notre-Seigneur. Saint Quintien étant mort, il fut rappelé à Clermont pour lui succéder. Il montra dans cette charge toutes les vertus dont son âme étoit ornée, et entre autres la patience qui lui fit recevoir, sans en témoigner le moindre ressentiment, un coup qu'on lui donna insolemment sur la tête. Il arrêta par ses prières un incendie qui menaçoit de consumer toute la ville, et délivra son troupeau d'une maladie épidémique qui causoit de grands ravages. Il prédit le moment de sa mort, qui arriva en 553.

Au territoire de Lyon, mort de saint Domitien, abbé, qui a mené le premier dans ce pays la vie érémitique, et qui, ayant formé là une réunion de plusieurs personnes au service de Dieu, illustre par de grandes vertus et d'éclatants miracles, alla rejoindre ses pères, parvenu à une grande vieillesse.

A Émèse, saint Siméon, confesseur, surnommé Salus, qui con-

trefit l'insensé pour Jésus-Christ; mais Dieu décela sa haute sagesse par de grands miracles.

A Vicence, mort de saint Thibaut, ermite, issu des comtes de Champagne, que le Pape Alexandre III inscrivit au livre des saints à cause de sa sainteté et de ses miracles. — Il étoit né à Provins, en 1017, d'Arnoul, comte de Champagne. La lecture de la vie des saints lui inspira le désir de quitter le monde pour aller vivre dans les déserts avec Dieu seul. Il se retira d'abord dans une forêt de la Souabe, où il vécut du travail de ses mains. Sa sainteté lui ayant attiré le respect des habitants du pays, il s'enfuit de cette contrée et alla en pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle. Comme il passoit à Trèves, il rencontra le comte Arnoul, son père, qui ne le reconnut pas sous ses habits de mendiant. Cette vue fit au saint une si vive impression, qu'il résolut de se retirer dans une contrée où il ne seroit plus exposé à une pareille épreuve. Il vint en Italie et alla jusqu'à Rome, d'où il partit, après avoir visité tous les sanctuaires de la ville sainte, pour se cacher en un affreux désert, appelé Salanigo, auprès de la ville de Vicence. Il y mena une vie fort austère, portant le cilice, dormant sur une planche, ne se nourrissant que d'eau et de racines. Sa sainteté le fit encore une une fois connoître malgré lui, et l'évêque de Vicence l'éleva au sacerdoce. Cependant la renommée de ses vertus s'étoit répandue en Europe : ses parents apprirent que l'ermite de Salanigo étoit ce fils qu'ils pleuroient. Ils vinrent en Italie, et furent si touchés en le voyant, qu'ils se jetèrent à ses pieds sans pouvoir proférer une parole. Son père eût bien voulu ne le plus quitter; mais ses affaires le rappeloient dans ses États; quant à sa mère, elle resta auprès de lui dans une petite cellule qu'il lui fit bâtir. Ce saint ermite mourut à l'âge de trente-trois ans, et son tombeau fut honoré par Dieu de nombreux miracles.

DEUXIÈME JOUR DE JUILLET.

La Visitation de la très-sainte Vierge. — Les saints martyrs Processe et Martinien.

Trois saints soldats, martyrs; saint Ariston et ses compagnons, martyrs; saint Wulthun, évêque de Winchester; saint Othon, évêque de Bamberg; sainte Monegonde.

LA VISITATION DE NOTRE-DAME

CHEZ SAINTE ÉLISABETH.

Comme il est de l'essence du soleil d'éclairer, du feu d'échauffer, et de l'eau d'humecter; de même c'est le propre de l'infinie bonté de Dieu de se communiquer. De là vient que les saints, qui ont Dieu en eux, sont tout remplis de charité, et s'efforcent autant qu'ils peuvent de faire les autres participants de l'amour du souverain bien qu'ils possèdent, et de les attirer à la connoissance de Dieu. Nous voyons ceci par expérience en la très-sainte Vierge Marie, laquelle, après avoir dit ce *oui* qui réjouit le ciel et la terre, consentant aux paroles de l'ange Gabriel, et après avoir conçu en ses très-pures entrailles le Verbe éternel, étant devenue la vraie Mère de Dieu; comme dit l'évangéliste saint Luc, elle s'achemina en grande diligence vers les montagnes, en une ville de Juda, et étant entrée dans la maison de Zacharie, elle salua Élisabeth.

La très-sainte Vierge entreprit ce long chemin, qui étoit environ de vingt-sept lieues depuis Nazareth jusque-là, parce que le Saint-Esprit étoit descendu sur elle, par la vertu duquel elle avoit conçu le Fils unique de Dieu, lequel l'excita de communiquer à sa cousine Élisabeth l'inestimable trésor qu'elle avoit reçu, et de lui dé-

partir de ses dons célestes, desquels elle étoit enrichie. Dieu vouloit que par ses paroles le divin Précurseur demeurât sanctifié dans le sein de sa mère, et qu'en sa présence il se fît de grands miracles, comme le tressaillement de saint Jean, la prophétie du père et de la mère, l'usage de la parole rendue à Zacharie, qui étoit muet. C'étoit, de plus, afin de congratuler sainte Élisabeth de la faveur que Dieu lui avoit faite, d'accomplir ses désirs; et encore qu'elle fût vieille et stérile, de la rendre mère d'un fils qui devoit être si grand et si admirable, qu'il seroit la cause de la joie de tout le monde.

La très-sainte Vierge fit aussi ce voyage pour servir sainte Élisabeth et la secourir en sa grossesse : car outre sa grande humilité, elle savoit que l'enfant qu'elle portoit en son sein ne venoit pas pour être servi, mais pour servir. En quoi elle voulut l'imiter, et étant sa mère, elle voulut aller se soumettre à son inférieure. Elle n'y fut point portée par curiosité, ni par un doute de ce qu'elle en avoit ouï, ni du désir de voir de ses yeux ce que l'ange lui avoit dit de sa cousine Élisabeth. Il n'y eut que le Saint-Esprit qui l'y poussa avec son ardente et profonde humilité, l'envie de la servir et de la consoler, et la joie qu'elle reçut en apprenant qu'elle étoit délivrée de l'ignominie de la stérilité.

Ce fut une miraculeuse entrevue de deux mères, l'une jeune et l'autre vieille, l'une vierge et l'autre stérile; l'une qui étoit mère de Dieu, et l'autre mère d'un homme qui fut tenu pendant sa vie pour un Dieu.

Cette visite ne fut pas simplement des mères, mais aussi des enfants, qui, quoique encore enveloppés dans les entrailles maternelles, s'entre-saluèrent et se parlèrent par la bouche de leurs mères. Car bien que Notre-Seigneur fût petit de corps et d'âge pendant qu'il étoit au sein de sa mère, il ne le fut jamais en prudence et en jugement, mais il fut un homme parfait : et dès l'instant qu'il fut conçu, il étoit aussi sage qu'il est maintenant au ciel : et saint Jean, encore qu'il n'eût que six mois, par la visite de son Seigneur, reçut l'usage de la raison, qu'il ne perdit point depuis.

Après que la très-sainte Vierge eut accompli le souverain mystère de l'Incarnation, et rendu les actions de grâces qu'elle devoit au Seigneur, qui l'avoit choisie pour sa mère, elle désira s'acquitter envers sa parente, et la rendre participante du bien infini qu'elle avoit reçu. Elle se leva donc en ces jours-là (quelque peu après l'Incarnation) pour aller en une ville de Juda. Saint Luc remarque qu'elle marchoit promptement, pour nous donner à entendre que le Fils qu'elle portoit en son sein ne l'empêchoit aucunement, au contraire qu'il la soulageoit; que le Saint-Esprit, qui la conduisoit, l'animoit; et que son Fils même la pressoit à cause de la hâte qu'il avoit d'aller sanctifier son Précurseur. Saint Ambroise dit aussi que la modestie virginale lui faisoit hâter son chemin, afin d'être plutôt à couvert de la vue des hommes dans la maison de sainte Élisabeth. Toutefois ces pas ne furent point si précipités qu'elle en parût troublée, ou que ceux qui la rencontroient en fussent étonnés; c'étoit une diligence modeste et pudique, qui édifioit ceux qui là voyoient.

La Vierge très-pure arriva dans la ville, et entra dans la maison d'Élisabeth, qu'elle salua humblement. D'abord qu'Élisabeth entendit Marie, elle sentit son enfant tressaillir de joie dans son sein, elle fut aussitôt remplie du Saint-Esprit, et dit à haute voix : *Vous êtes bénie entre les femmes, et béni soit le fruit de vos entrailles. Et d'où me vient un si grand bonheur, que la Mère de mon Seigneur soit venue vers moi?*

La très-sainte Vierge salua Élisabeth de paroles, l'embrassa, et lui donna le baiser de paix comme à sa parente, selon la coutume des Hébreux. Étant la plus digne, elle visita son inférieure, et la salua la première; parce que les vierges, plus elles sont excellentes en chasteté, plus elles le doivent aussi être en humilité.

Sitôt que la très-sainte Vierge eut parlé, et que le son de sa voix (à savoir, *Dieu soit avec vous*) fut parvenu aux oreilles de sainte Élisabeth, aussitôt Dieu fut avec elle, et pénétra au travers des sens de la mère, pour passer jusque dans l'âme de son fils; de sorte qu'en ce moment l'usage de la raison lui fut avancé; il connut qui étoit ce Seigneur, qui venoit d'arriver, et le mystère ineffable de

son Incarnation. Cette connoissance fit naître une joie si grande en cette sainte âme, que l'enfant en sauta d'aise, et par l'agitation de son petit corps, donna à entendre à sa mère ce mystère sacré qu'il adoroit dans son sein.

Il ne faut pas s'étonner si saint Jean, prévenu de cette grâce si surabondante, et voyant de si près le Désiré de toutes les nations, après lequel tous les saints patriarches et tous les prophètes avoient tant soupiré, tressaillit de joie; puisque le patriarche Abraham, voyant de loin l'ombre de cette journée, en fut si réjoui. Par cette faveur singulière, saint Jean demeura purifié du péché originel et confirmé en grâce, laquelle il ne perdit jamais, car il ne commit jamais en sa vie aucun péché mortel; au contraire, par l'usage de la raison dont Notre-Seigneur le prévint dès lors et qui lui dura toujours depuis, il mérita beaucoup et s'accrut en grâce et en vertu même dès le sein de sa mère.

Saint Pierre Chrysologue parle ainsi de cette sanctification: *Voyez comme Jean arriva plus tôt au ciel qu'en la terre, que l'Esprit divin se communiqua plus tôt à lui que l'usage de l'humain; qu'il reçut plus tôt les dons de Dieu que les membres du corps; qu'il vécut premièrement à Dieu plus tôt qu'à lui-même; qu'il se servit plus tôt des armes que des membres; que pour vaincre le monde il supplanta en premier lieu la nature, et que pour précéder Jésus-Christ il se devança lui-même.*

Mais sainte Élisabeth, par le prompt éclat d'une si grande lumière, connut en abrégé presque tout le mystère de notre rédemption; et participant de l'Esprit que Dieu avoit infus dans l'âme de saint Jean, elle commença à prophétiser des choses qu'elle ignoroit, présentes, passées et à venir. Les choses présentes étoient quand elle dit: *D'où me vient ce grand bien, que la Mère de mon Seigneur soit venue vers moi?* Ainsi elle connut que la très-sainte Vierge étoit Mère de Dieu, et qu'elle avoit conçu du Saint-Esprit, que le Fils de Dieu s'étoit renfermé dans ses entrailles, que le Messie étoit déjà venu au monde, et qu'il rachèteroit le genre humain. Sainte Élisabeth appela la Vierge mère avant qu'elle eût enfanté: ce qui ne convient pas aux autres femmes enceintes

avant qu'elles aient accouché, leur fruit étant toujours en danger, mais cela n'étoit point à craindre dans la très-sainte Vierge : c'est pourquoi avant ses couches elle l'appela fort proprement mère, et Mère de mon Seigneur. Ce fut la première qui l'honora de ce titre glorieux.

Sainte Élisabeth prophétisa aussi ce qui étoit passé, en disant : *Vous êtes bienheureuse d'avoir cru;* donnant à connoître par là, que les propos que l'ange Gabriel avoit tenus à la très-sainte Vierge, lui avoient été révélés, qu'elle les avoit crus et qu'elle y avoit apporté son consentement, ayant obéi à Dieu. Elle eut enfin connoissance des choses futures, quand elle ajouta : *Ce que Notre-Seigneur vous a promis sera accompli en vous.*

Sainte Élisabeth lui tint tout ce langage, ou pour mieux dire, l'enfant saint Jean parla par sa bouche, ainsi qu'ont remarqué Nicéphore, Théophylacte et l'auteur des *Merveilles de l'Écriture sainte,* qui est dans les œuvres de saint Augustin. C'est pourquoi saint Jean fut prophète et plus que prophète, puisque non-seulement il prophétisa depuis sa naissance, ainsi que les autres prophètes, mais puisqu'avant que d'être né il fit son père et sa mère prophètes.

O bienheureuse sainte Élisabeth, qui mérita d'être visitée et consolée de la Mère de Dieu ! bienheureuse d'avoir enfanté le saint Précurseur, cet homme si excellent et si divin, qu'il n'en est point né d'une femme un plus grand ! bienheureuse d'avoir un fils si saint dans ses entrailles, et bienheureuse par les sauts de joie qu'il y fit, honorant ce Seigneur caché ! bienheureuse d'avoir été instruite par le tressaillement de son fils, des hauts et ineffables mystères de Notre-Seigneur, éclairée de la lumière céleste, embrasée de ce feu qui ne s'éteint jamais, et remplie de suavité et d'admiration.

Elle connut que Marie étoit la Vierge des vierges, la Mère du Roi du ciel et de la terre, qui par son moyen venoit apporter le salut au monde ; et étant comme toute ravie hors de soi, elle s'écria tout haut avec une grande foi et affection : *Vous êtes bénie entre les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. Et d'où me pro-*

cède un tel bien, que la Mère de mon Seigneur vienne vers moi? Il est bien aisé de voir que c'étoit Jean qui parla par la bouche de sa mère, et que ce même esprit lui fit dire alors : *Comment ai-je mérité que la Mère de mon Seigneur vienne vers moi?* Puisque depuis, Jésus-Christ s'étant approché du Jourdain pour être baptisé, il l'inspira de dire : *C'est moi qui dois être baptisé de vous, et néanmoins vous venez vers moi.*

Si sainte Élisabeth fut heureuse d'avoir entendu le mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu, combien l'étoit davantage cette Mère et Vierge aux entrailles de laquelle ce mystère fut accompli! Et si le seul mot de salutation de cette Dame fit tressaillir de joie l'enfant enveloppé dans le sein de sa mère, lui avançant l'usage de la raison et du jugement, le purifiant de la tache du péché originel, et lui donnant une grâce surabondante : quelles sont la dignité et la grandeur de cette Vierge, puisqu'en disant à sainte Élisabeth: *Dieu soit avec vous,* la lumière et le salut entrèrent dans son âme avec le son de la voix, et y opérèrent de si grandes merveilles! Cela fut cause de l'exclamation que fit sainte Élisabeth : *Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et béni est le fruit de vos entrailles.*

Elle s'écria à haute voix, parce qu'Élisabeth étoit mère de Jean, lequel étoit la voix ; et à cause aussi que les prérogatives de la très-sainte Vierge sont si grandes, qu'il faut hausser la voix pour les expliquer, et quoi qu'on en puisse dire, la foiblesse humaine ne les peut jamais bien exprimer. Ainsi, quand le Sauveur chassa le diable muet, et déclara à ses calomniateurs qu'il avoit fait ce miracle en la vertu de Dieu, une bonne femme, voulant louer la très-sainte Vierge, dit à haute voix : *Bienheureux sont le sein qui vous a porté et les mamelles qui vous ont allaité.* Car pour la louer, il falloit hausser la voix.

Sainte Élisabeth ne l'appela pas simplement bénie, mais elle déclara la cause de cette bénédiction, en ajoutant : *Béni soit le fruit de vos entrailles, et vous êtes bienheureuse d'avoir cru;* voulant dire : Vous êtes bienheureuse, parce que votre Fils est béni et qu'il est la fontaine de grâce en laquelle les nations seront bénies, et comme le fruit n'est pas estimé à cause de l'arbre, mais plutôt

l'arbre à cause du fruit, de même la très-sainte Vierge fut bénie entre toutes les femmes, à cause de son Fils, qui est béni selon la nature divine et la nature humaine.

Ce n'est pas qu'il n'y ait des femmes bénies pour leur vertu, mais elles ne le sont pas toujours pour leurs enfants, qui sont le plus souvent mauvais et débauchés; mais vous êtes bénie, ô Vierge très-pure, parce que vous êtes remplie du Saint-Esprit, et que vous êtes mère de l'auteur de la grâce et du Père qui vous a créée. Vous êtes bénie entre toutes les femmes, parce qu'encore que vous ayez un seul Fils dans vos entrailles, néanmoins par lui vous êtes mère de tous les croyants et vrais enfants de Dieu. C'est pourquoi il est dit de cette divine Mère, qu'elle enfanta son premier-né, pour nous donner à entendre que tous les frères de Jésus-Christ sont ses enfants, non pas selon la chair, mais selon l'esprit, afin que Jésus-Christ soit (comme dit l'apôtre) l'aîné entre tous ses frères. De là vient que le grand saint Albert dit que la très-sainte Vierge, par la génération, n'est mère que de Jésus-Christ, et que par la régénération elle l'est de tous les fidèles, comme par l'imitation elle est mère de toutes les vierges.

De plus, sainte Élisabeth déclare que le moyen par lequel la très-sainte Vierge acquit cette souveraine dignité d'être Mère de Dieu, fut la foi : *Vous êtes bienheureuse d'avoir cru*. La très-sainte Vierge crut l'ange plus parfaitement qu'aucun saint et qu'aucun prophète, et sa foi fut beaucoup plus excellente que celle du patriarche Abraham, si célébrée dans l'Écriture sainte. Car Abraham crut que sa femme Sara, encore qu'elle fût stérile, auroit un fils; et Marie crut que demeurant vierge elle enfanteroit. Abraham crut qu'étant vieux il pourroit engendrer; et la très-sainte Vierge crut qu'elle pourroit concevoir sans aucun secours de l'homme. Abraham crut qu'il auroit un fils qui seroit homme et mortel; et Marie crut qu'elle enfanteroit un Fils qui seroit homme mortel et Dieu immortel. Abraham crut qu'Isaac devoit naître selon l'ordre commun; et la très-sainte Vierge crut que son Fils naîtroit par-dessus toutes les lois de nature. Bref, Abraham crut que Dieu, pour accomplir ses promesses, pouvoit ressusciter son fils Isaac de mort

à la vie; mais la très-sainte Vierge crut que Dieu pouvoit naître, mourir et ressusciter. De sorte qu'il ne se faut pas s'étonner si sainte Élisabeth a tant exalté la foi de la très-sainte Vierge; car la foi est le principe, la racine et le fondement de notre bonheur.

Par elle, donc, la très-pure Vierge conçut Dieu en son cœur, avant que de le concevoir en son sein; et elle mérita l'accomplissement de toutes ces magnifiques promesses que l'ange lui annonça en la saluant. Car il n'y en avoit qu'une seule de parfaite, quand sainte Élisabeth s'écria à haute voix et l'appela bienheureuse d'avoir cru, parce que Notre-Seigneur lui tiendroit toutes les promesses qu'il lui avoit faites. L'ange lui avoit dit qu'elle concevroit son Fils, et cela étoit déjà accompli; mais il ajouta qu'elle l'enfanteroit, ce fut à la Nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ; qu'elle le nommeroit JÉSUS, comme elle fit en la circoncision; qu'il seroit grand, comme il le montra par sa prédication et par ses miracles; qu'on l'appelleroit le Fils du Très-Haut, comme fit saint Pierre et les autres, et que Dieu lui donneroit le siége de David, ce qui fut accompli en sa résurrection, le Père Éternel lui ayant donné la puissance universelle sur toutes choses. Enfin il lui dit qu'il régneroit en la maison de Jacob, et que son règne n'auroit point de fin, parce qu'il devoit monter au Ciel, s'asseoir à la droite du Père, et règner avec lui et avec le Saint-Esprit éternellement. Toutes ces promesses restoient à accomplir, et elles le furent depuis très-fidèlement.

Mais la très-sainte Vierge ayant ouï ces louanges, et entendu qu'on la nommoit bénie et bienheureuse, toute recueillie en soi et ravie en Dieu, reconnoissant les grands bienfaits de sa main libérale, elle commença avec une singulière joie, suivie de douces larmes, à entonner ce divin cantique *Magnificat*, c'est-à-dire : *Mon âme magnifie le Seigneur, et mon esprit se rejouit en Dieu, parce que le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses.*

Le premier cantique du Testament fut celui que chanta Marie sœur de Moïse, après que Dieu eut submergé le roi Pharaon avec ses chariots et son armée, au milieu de la mer Rouge, ayant délivré tout son peuple, qu'il fit passer au travers de cette mer par une

voie merveilleuse et inouïe, et le premier cantique du Nouveau Testament est celui de l'autre Marie, qui n'est pas sœur de Moïse, mais mère du vrai Moïse, législateur et libérateur du monde, lequel l'emporte d'autant plus sur l'autre, qu'il y a de différence de Marie à Marie.

Mon âme, dit-elle, *magnifie et exalte Notre-Seigneur, et mon esprit se réjouit en Dieu;* voulant dire : Vous, Élisabeth, vous m'appelez bénie et bienheureuse à cause des dons que Dieu a mis en moi ; mais je le loue, et mon âme, abîmée en son amour et ravie en sa contemplation, le magnifie comme l'auteur de si grandes merveilles. Que si votre fils a tressailli en vos entrailles, en entendant le son de ma voix, mon esprit se doit bien davantage réjouir en Dieu, puisque je le tiens enfermé dans mon sein, et que lui, qui est tout-puissant, a fait en moi de grandes choses.

Le saint Évangile dit ensuite que la très-sainte Vierge demeura avec sa cousine Élisabeth environ trois mois, pour l'aider, la servir et la consoler. D'où nous pouvons conjecturer les grâces et les faveurs que Dieu fit à cette maison durant ces trois mois qu'il y fut, bien que caché. Car si les trois anges qui apparurent à Abraham, et entrèrent chez lui, payèrent si bien leur gîte, qu'ils accomplirent ses désirs, lui promettant qu'il auroit un fruit de bénédiction, et si les deux anges, pour avoir été reçus en la maison de Lot, le délivrèrent lui et ses filles de cet horrible et épouvantable embrasement de Sodome; si Jacob, entrant en la maison de son beau-père Laban (qui étoit païen), y apporta avec lui la bénédiction de Dieu : combien de plus grandes grâces découlèrent de la vraie source, lorsque la Reine des anges et des patriarches entra et demeura si longtemps en cette heureuse maison !

L'arche de l'Ancien Testament entra en la maison d'Obédédon, et Dieu répandit sa bénédiction sur lui et sur toute sa famille. Combien plus grande fut la bénédiction que Dieu envoya à cette maison, où l'arche du Dieu vivant entra, où la vraie manne et le pain céleste de Jésus-Christ demeurèrent si longtemps ! Quelle merveille si saint Jean a sauté d'aise devant cette arche, puisque le roi David dansa et sauta devant l'arche du Testament, qui n'étoit que la figure de celle-ci !

Partout où Notre-Seigneur entra, il enrichit ceux qui le reçurent de bon cœur. Il entra premièrement dans le sein de sa très-sainte Mère, à laquelle il donna la première place par-dessus toutes les créatures, avec des prérogatives singulières et dignes de toute vénération. Il entra dans le portail de Bethléem, et y fit d'une étable un paradis. Il entra en la terre d'Égypte, et par sa présence les idoles furent renversées, et les déserts remplis de tant de bénédictions, qu'ils furent depuis peuplés d'une grande multitude de moines qui vivoient plus en anges qu'en hommes. Il alla aux noces de Cana en Galilée, où on l'avoit convié, et il changea l'eau en vin, réparant la faute du maître d'hôtel. Il entra en la maison de saint Pierre, et guérit sa belle-mère des fièvres. Il entra en la maison de saint Matthieu, au festin qu'il fit après sa conversion, et il y attira par sa vertu plusieurs publicains, et pécheurs qu'il appela et guérit comme vrai médecin de la vie. Il entra en la maison du pharisien, y justifia la femme pécheresse, et humilia par son exemple l'orgueil de celui qui, l'ayant reçu, avoit été fort négligent à le servir et à le traiter. Il entra en la maison de Jaïre, et il ressuscita sa fille. Il entra en celle de Zachée, laquelle il laissa remplie de grâces et de bénédictions. Il entra au château de Marthe et de Marie-Magdeleine, et il ressuscita leur frère Lazare, mort depuis quatre jours, lui rendant la vie pour être un prodige de sainteté.

Nous pourrions rapporter assez d'autres exemples, pour montrer que partout où Notre-Seigneur entroit, il laissoit des marques de sa grande miséricorde et d'abondantes faveurs de sa bonté. Il en usa de même, entrant ce jour-là, quoique caché, dans la maison de Zacharie, et sanctifiant son bienheureux Précurseur saint Jean, remplissant son père et sa mère du Saint-Esprit. Depuis, par un séjour de trois mois, il redoubla ses faveurs et leur départit libéralement les dons célestes, qui s'augmentoient chaque jour par sa présence et par celle de sa très-sainte Mère.

Quels discours se tenoient entre ces deux mères, la Vierge et sainte Élisabeth! Avec quelle humilité la très-sainte Vierge servoit-elle sa cousine! Et que cette sainte femme se trouvoit étonnée, connoissant que Marie étoit Mère de Dieu et la Reine de toutes les

créatures! Combien employoient-elles de temps à conférer et à discourir des souverains mystères de Dieu, admirant son immense piété, qui vouloit par de si pénibles moyens racheter le genre humain!

Que cette visite fut différente de celles qui se font maintenant! où l'on ne parle que de vanité, de gentillesse, d'affiquets, de beauté fardée et contrefaite : où tous les propos ne sont que de faux bruits et de médisances, bien souvent de choses dommageables, d'actions d'autrui qui blessent le cœur, laissent la conscience navrée, et où Dieu est grandement offensé. Comparons nos visites avec celle que fit aujourd'hui la Reine des anges à sainte Élisabeth; ce qui se passa entre elles avec ce dont nous nous entretenons ensemble; et nous verrons quel sujet nous avons de nous confondre, de nous amender et de supplier la même Vierge, qu'elle nous obtienne cette grâce de son Fils, de la pouvoir imiter, tant en cela qu'aux autres exemples de sa vie.

Le concile de Bâle, touchant cette fête de la Visitation, rapporte des paroles qui contiennent sommairement tout ce mystère, lorsqu'il dit que la Vierge, tout éprise de joie, en chanta le *Magnificat*.

Le Pape Urbain VI institua la fête de la Visitation, qui fut confirmée ou pour mieux dire publiée par le Pape Boniface IX, l'an de Notre-Seigneur 1389. L'occasion de cette institution vint du dangereux schisme qui s'éleva en l'Église, à cause de l'élection d'Urbain VI. Afin que Notre-Seigneur y mit la main et délivrât son Église d'un si pernicieux mal, le Pape eut recours à la très-sainte Vierge, et la prit pour médiatrice envers son Fils; ce qui fut la principale cause d'établir la fête de la Visitation de Notre-Dame, laquelle Dieu confirma par des miracles et des révélations.

De nos jours, le Souverain-Pontife Pie IX a élevé d'un degré la solennité de cette fête, en reconnoissance de la protection que la très-sainte Vierge lui avoit accordée pour son rétablissement dans ses États.

LA VIE DES SAINTS PROCESSE ET MARTINIEN,

MARTYRS.

Entre les soldats qui gardoient les glorieux apôtres saint Pierre et saint Paul, lorsque, par le commandement de Néron, ils étoient détenus à Rome en la prison Mamertine, Processe et Martinien étoient des principaux. Ces deux hommes, voyant les miracles que les saints apôtres faisoient devant eux, par la guérison de plusieurs malades et démoniaques, entendant leur céleste et admirable doctrine, et étant éclairés et fortifiés de la lumière divine, ils se résolurent d'être chrétiens, et se prosternèrent aux pieds des apôtres pour déclarer leur désir, les suppliant de les baptiser. Ils leur dirent encore que quand à eux ils s'en allassent en liberté hors de la prison, et qu'ils payeroient la peine à laquelle on les condamneroit pour les avoir laissés échapper.

Le bienheureux saint Pierre les reçut et les confirma en leur bonne intention; mais quand il voulut les baptiser il ne se trouva point d'eau : de sorte qu'il fit le signe de la croix dans le même rocher sur lequel la prison étoit bâtie, et incontinent il jaillit une fontaine d'eau vive, si abondante et si continuelle, qu'elle dure encore aujourd'hui, sans qu'elle ait pu être depuis un si long temps épuisée par l'affluence du peuple, qui va visiter ce saint lieu et qui en boit par dévotion. Processe et Martinien furent donc baptisés de l'eau de cette fontaine, et de soldats de Néron devinrent disciples de Jésus-Christ; quarante-sept autres personnes, tant hommes que femmes, furent baptisées avec eux.

Paulin, qui étoit juge, ayant appris que Processe et Martinien s'étoient faits chrétiens, les fit prendre et amener devant lui, pour

tâcher de les attirer par de belles paroles; il essaya de les exciter à quitter une secte qu'il appeloit folie et à adorer les dieux de l'empire romain, en la religion desquels ils avoient été élevés : ajoutant que par ce moyen ils seroient honorés sans mettre leur vie en danger. N'ayant pu rien gagner sur eux, il leur fit casser les dents et les mâchoires avec des pierres, et mettre tout en sang. Les saints, levant les yeux au ciel, disoient : *Gloire soit à Dieu dans les lieux hauts.*

Paulin fit ensuite apporter une idole de Jupiter, et la fit placer sur l'autel, commandant aux saints martyrs de l'adorer, lesquels crachèrent contre l'idole : de quoi Paulin, tout en furie, pour se venger d'eux, les fit appliquer à la torture et tourmenter cruellement, leur faisant brûler les côtés avec des plaques de fer toutes rouges. Mais ces martyrs chantoient joyeusement : *Votre nom, Seigneur, soit à jamais béni; que les anges vous louent et que toutes les créatures vous bénissent.* On leur déchiqueta la peau avec des instruments qu'on appelle des scorpions, et on leur fit souffrir d'autres tourments, au milieu desquels ils demeuroient paisibles.

Cependant Paulin perdit soudain un œil qui lui sortit de la tête, et le diable commença à lui faire sentir des douleurs de l'enfer, où il l'emporta trois jours après. Pour venger cette mort, Pompone, son fils, avertit Néron de ce qui se passoit, et dit que Processe et Martinien étoient des magiciens qui, par leurs sortiléges, avoient fait mourir son père. L'empereur commanda au préfet de la ville de les condamner à avoir la tête tranchée; ce qui fut exécuté en la voie Aurélienne, hors de la ville de Rome.

On laissa leurs corps dans un champ pour servir de curée aux chiens; mais une sainte et noble dame romaine, nommée Lucine, qui avoit encouragé les saints martyrs en leurs tourments, retira leurs corps et les embauma d'onguents précieux et aromatiques, puis les enterra. Depuis ils furent transportés en une église bâtie sous leur nom, laquelle ayant été ruinée, on les porta pour la seconde fois dans l'église du Prince des apôtres saint Pierre. Leur martyre arriva le deuxième jour de juillet l'an de Notre-Seigneur 63, le treizième de l'empire de Néron.

Saint Grégoire, en l'homélie 31, qu'il fit dans l'église où étoient les corps de ces saints, dit ces paroles : *Les malades qui viennent visiter les corps de ces saints s'en retournent guéris : ceux qui ont fait de faux serments y viennent; ceux qui sont tourmentés du diable et les démoniaques y sont délivrés : comment pensons-nous que vivent ces saints là-haut, ils y vivent vraiment, puisqu'ici où ils sont morts, ils vivent avec tant de miracles?*

Entre autres prodiges, il en raconte un d'une sainte et pieuse femme qui visitoit souvent leurs reliques, à laquelle ils apparurent et lui promirent qu'au jour du jugement ils la récompenseroient de la dévotion qu'elle leur portoit.

Tous les Martyrologes font mention de ces deux saints : le romain, ceux de Bède, d'Usuard, d'Adon; Surius au quatrième tome des *Vies des Saints*, et le cardinal Baronius au premier de ses *Annales*.

A Rome, supplice de trois saints soldats qui, convertis à la foi de Jésus-Christ, au martyre de l'apôtre saint Paul, méritèrent de devenir avec lui participants de la gloire céleste.

Le même jour, les saints Ariston, Crescentien, Eutychien, Urbain, Vital, Juste, Félicissime, Félix, Marcie et Symphorose, qui tous furent couronnés par le martyre dans la Campanie, lorsque la persécution de Dioclétien étoit en vigueur.

A Winchester en Angleterre, saint Wuithun, évêque, dont la sainteté brilla par le don des miracles.

A Bamberg, saint Othon, évêque, qui, prêchant l'Évangile aux habitants de la Poméranie, les convertit à la foi. — Il étoit de Souabe en Allemagne, et appartenoit à une noble famille de ce pays. Il fut d'abord chapelain de la princesse Judith, sœur de l'empereur Henri IV et femme de Boleslas III, duc de Pologne. Il

devint ensuite chancelier de l'empereur, et s'opposa fortement, mais en vain, aux funestes desseins de son maître contre l'Église. Il ne voulut jamais communiquer avec l'antipape Guibert, créature de Henri IV, combattant son schisme par tous les moyens qui étoient en son pouvoir. L'empereur cependant l'avoit en telle estime qu'il le nomma à l'évêché de Bamberg en 1103; mais le saint prélat fit confirmer son élection par le Pape Paschal II, duquel il reçut le *pallium*. Il travailla ensuite à la conversion des Poméraniens, et fit deux voyages en ce pays. Il baptisa le duc de la Haute-Poméranie, dont l'exemple entraîna un grand nombre de ses sujets. Après avoir établi la foi dans ces contrées, saint Othon revint à Bamberg, où il mourut, le 30 juin 1139. Il fut enterré le 2 de juillet, jour où l'on célèbre sa fête. Il fut canonisé en 1189 par Clément III.

A Tours, mort de sainte Monégonde, femme pieuse. — Elle étoit née à Chartres, où, cédant aux pressantes instances de ses parents, elle s'étoit mariée. Elle eut deux filles, que Dieu rappela bientôt à lui, ce qui lui faisant connoître la vanité des joies de ce monde, elle obtint de son mari la permission de le quitter, pour ne plus s'occuper que des choses du ciel. Elle fit donc construire une petite cellule, dans laquelle elle s'enferma, ne vivant que d'un peu de pain et d'eau. Au bout de quelque temps elle alla en pèlerinage au tombeau de saint Martin à Tours, et comme elle entroit en l'église de Saint-Médard, on lui présenta une fille qui étoit en danger de mort. La sainte dame voulut d'abord s'excuser, disant qu'elle n'avoit point tant de crédit auprès de Dieu que de guérir les malades; mais vaincue par les prières des assistants et la compassion qu'elle éprouvoit, elle fit le signe de la croix sur la malade, qui fut aussitôt guérie. Elle s'établit depuis lors à Tours, où elle réunit plusieurs personnes qui menoient avec elle une vie toute religieuse. Quand elle fut près de sa fin, ses filles lui dirent en pleurant : « Or ça, Mère très-sainte, à qui nous laisserez-vous en garde, puisque vous délibérez de partir de ce monde? N'avez-vous point de compassion pour vos enfants, qui vont rester orphelins? — Mes filles,

leur répondit-elle, si vous gardez entre vous paix et concorde, croyez fermement que Dieu sera votre protecteur et votre appui, et que le vénérable saint Martin vous servira de pasteur. Quant à moi, je ne me séparerai jamais de vous par l'affection que je vous porte, et me trouverai au milieu de vous aussitôt que vous m'appellerez à votre aide. » Elle bénit ensuite de l'huile et du sel pour la guérison des malades, en sorte qu'ils recevoient soulagement comme pendant sa vie; et ainsi continua longtemps l'heureuse mémoire de la bonne abbesse.

TROISIÈME JOUR DE JUILLET.

Les saints martyrs Irénée et Mustiola. — Saint Anatole, évêque de Laodicée.

Saint Tryphon et ses compagnons, martyrs; saint Fuloge, martyr; saint Hyacinthe, martyr; les saints martyrs Marc et Mucien; saint Héliodore, évêque d'Altino; saint Dath, évêque de Ravenne; translation des reliques de saint Thomas.

LA VIE DES SAINTS MARTYRS IRÉNÉE ET MUSTIOLA,

Durant la très-cruelle persécution que l'empereur Aurélien suscita contre les chrétiens, Turgius, son lieutenant, reçut l'ordre de faire une recherche exacte de ceux qui étoient en la province de Toscane. Il vint à Falisque, et apprit que Félix étoit grandement renommé entre ceux qui faisoient profession de la foi chrétienne. Il sut même qu'à son arrivée il avoit exhorté les fidèles à endurer tous les tourments, plutôt que de renoncer à leur religion. Il le fit donc saisir et amener devant lui.

— Quel est ton nom, lui dit-il?

— Je m'appelle Félix, répondit le chrétien.

— Quel état de vie mènes-tu? es-tu gouverneur ou magistrat de la ville?

— Je suis un des prêtres de Jésus-Christ, encore que mes péchés m'en rendent indigne.

— Pourquoi donc, reprend Turgius avec colère, fais-tu en divers lieux des assemblées d'hommes à qui tu persuades de ne point adorer les dieux : ce qui est contraire à notre religion, aux anciennes coutumes et au commandement du Prince.

— Mais, répond Félix, c'est précisément mon devoir et l'occu-

Digitized by Google

pation de ma vie de prêcher au peuple les vertus, et la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour le détourner de l'infâme culte des idoles et le faire jouir de la vie éternelle.

— Qu'appelez-vous la vie éternelle?

— C'est, dit Félix, d'aimer, craindre et honorer Dieu le Père, le Seigneur Jésus-Christ et le Saint-Esprit.

— Ah! Félix, reprend Turgius, abandonne ce malheureux Dieu, et obéis aux commandements des empereurs tes seigneurs.

— Nous ne souhaitons qu'une chose, répliqua Félix : c'est de pouvoir obéir à Jésus-Christ, et saintement invoquer son nom.

Turgius, irrité de cette réponse courageuse, ordonna à ses bourreaux de meurtrir à coups de pierre cette bouche insolente qui séduisoit le peuple; ce qui fut exécuté avec tant de barbarie, que Félix rendit à Dieu son âme dans le supplice et alla recevoir la couronne immortelle.

Turgius commanda qu'on laissât son corps exposé aux corbeaux et aux bêtes sauvages; mais il en fut garanti par les soins du diacre Irénée, qui le cacha et l'ensevelit honorablement.

Turgius en ayant été averti, il fit arrêter Irénée, et comme il étoit sur le point de partir pour Chiusi, il le fit attacher et courir devant son char. Dès qu'ils furent arrivés dans la ville, il ordonna qu'on l'enfermât avec les autres prisonniers chrétiens. Une noble dame, nommée Mustiola, qui étoit cousine de l'empereur Claude, les vint visiter dans la prison. Elle les consola, les nourrit, et les confirma dans la foi.

Turgius le sut : il en fut irrité; mais gardant quelque mesure à cause du rang de Mustiola, il l'alla trouver en son palais, et lui fit des reproches au nom de l'empereur. Pendant qu'il lui parloit ainsi, il fut ravi de la beauté et de la majesté de cette princesse, et il lui rappela plusieurs fois de la grandeur de ses ancêtres, en sorte que Mustiola lui répondit : « Notre noblesse, Turgius, ne se mesure pas à la gloire de nos aïeux, mais par l'humilité des saints qui croient en Jésus-Christ. »

— Ah! madame, reprit Turgius, pourquoi me faites-vous une réponse qui s'éloigne autant des sentiments de vos ancêtres?

— Ceux dont tu me parles, Turgius, leur ignorance et leurs fautes les ont rendus petits pour jamais; mais Dieu m'a fait la grâce, et à tous ceux qui croient en Jésus-Christ, son Fils, d'attendre une part de son royaume céleste; c'est dans cette espérance que je méprise tous les biens et les plaisirs de ce monde.

— Madame, insista Turgius, je vous prie d'y penser à deux fois, et de ne rien faire qui soit contre l'honneur de votre maison.

— Oh! si tu savois le don de Dieu et du Seigneur Jésus-Christ, reprit Mustiola, tu ne fermerois pas si facilement les yeux à la lumière éternelle!

— Et quelle est cette lumière? demanda Turgius.

— C'est l'esprit et la vie, répondit-elle.

Turgius ne comprit point ce qu'elle avoit voulu lui dire, et revenant sur le sujet de sa visite, il reprit l'interrogatoire en ces termes :

— Pourquoi êtes-vous si mal conseillée que de parcourir les prisons pendant la nuit, pour captiver les prisonniers?

— C'est l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui m'y porte, répondit la princesse; car ces hommes n'ont été enfermés que pour l'amour de son nom.

— Ne pensez plus à cela, dit alors Turgius, mais seulement à sacrifier aux dieux pour obéir au prince et sauver votre vie avec vos biens.

— Mustiola lui répondit indignée : Certes, tu blasphèmes sans savoir ce que tu dis.

Turgius, tout en colère, résolut de se venger du mépris de la princesse. Il fit d'abord trancher la tête à tous les chrétiens qui étoient dans la prison, hors le diacre Irénée, qu'il fit déchirer avec des peignes de fer. On lui brûla ensuite le corps avec des lames ardentes, en sorte qu'il expira, en rendant grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Turgius fit ensuite frapper Mustiola avec des fouets plombés, jusqu'à ce qu'elle eût rendu son âme à son divin Époux. La mort de ces saints martyrs arriva le troisième jour de juillet.

LA VIE DE SAINT ANATOLE,

ÉVÊQUE DE LAODICÉE.

Saint Anatole, qui étoit du pays d'Alexandrie, succéda à Eusèbe au gouvernement de l'évêché de Laodicée. Il ne fut en rien inférieur à la vertu et à la saine doctrine de son devancier; car il avoit été instruit par lui en la connoissance de toute bonne discipline. Ceux d'Alexandrie, qui savoient son mérite, l'avoient forcé de tenir les écoles de philosophie, et, peu de temps après, d'y enseigner les saintes lettres. Il s'y fit tellement admirer, qu'on le regardoit comme un des principaux personnages de la ville.

Or, en ce temps-là Alexandrie avoit été assiégée par les Romains. La plus grande partie des habitants se mourant de faim par l'obstination des gouverneurs qui ne se vouloient point rendre, Anatole résolut de sauver le plus qu'il pourroit de ce malheureux peuple. Il pria Eusèbe d'intercéder pour eux auprès du général de l'armée romaine. Eusèbe étoit en grande faveur auprès de lui, en sorte qu'il ne lui refusoit rien de ce qu'il lui demandoit. Il le supplia donc d'avoir compassion des assiégés, qui, par contrainte des magistrats, ne se pouvoient rendre au capitaine des Romains, et obtint de lui la grâce de tous ceux qui pourroient sortir de la ville et iroient au camp se soumettre à sa miséricorde.

Saint Anatole essaya alors encore une fois d'amener le sénat à des idées de paix; il lui remontra qu'il seroit plus utile pour le peuple de faire quelque bon traité avec les Romains, que d'endurer un si long siége avec les horreurs de la famine. Mais voyant que le sénat étoit résolu d'expérimenter encore les hasards de la guerre : « Au moins, leur dit-il, permettez que les vieillards et les enfants,

les malades, les estropiés, et les autres personnes qui ne sont d'aucune défense, sortent de la ville et se sauvent où ils pourront. Car pourquoi les retenez-vous ici, où ils mangent inutilement les provisions de la ville, qu'il vaudroit mieux conserver pour les gens de guerre? N'est-il pas plus expédient que vous reteniez seulement avec vous les jeunes gens et ceux qui sont propres au service militaire? »

Le sénat écouta volontiers cette proposition, et, selon son avis, donna permission aux vieillards, aux enfants et aux infirmes, de se retirer de la ville quand bon leur sembleroit. Le congé ne fut pas sitôt publié, qu'une foule de personnes quittèrent Alexandrie, et furent reçues par le bon Eusèbe, qui les nourrit et les consola. C'est ainsi que ces deux saints personnages se montrèrent de véritables enfants de Dieu, pleins de miséricorde et de compassion, sauvant la vie à tant de malheureux que la mort attendoit dans les angoisses de la faim.

Saint Anatole passa le reste de sa vie en exercices de piété et dans l'étude des saintes lettres. On lui doit plusieurs doctes écrits sur les mathématiques et sur la théologie. Entre ces derniers on compte un traité de la Pâque, dont parle saint Jérôme au catalogue des écrivains ecclésiastiques. On voulut le charger du gouvernement de l'Église de Césarée, mais il garda toujours le siége de Laodicée, qu'il n'avoit au reste accepté que malgré lui. Il assista au concile qui se tint contre Paul de Samosate, et s'y fit remarquer par son éloquence et son zèle pour la saine doctrine.

Ce saint évêque mourut à Laodicée, plein de jours et de bonnes œuvres, un peu avant la grande persécution excitée contre l'Église par Dioclétien.

A Alexandrie, les saints martyrs Thryphon et douze autres.

A Constantinople, saint Eulogie et ses compagnons, martyrs.

A Césarée en Cappadoce, saint Hyacinthe, chambellan de l'em-

pereur Trajan, qui, ayant été accusé d'être chrétien, tourmenté par divers supplices et jeté en prison, y mourut, épuisé par la faim.

Le même jour, les saints martyrs Marc et Mucien, qui périrent par le glaive pour la foi de Jésus-Christ. Un petit enfant les engageant à haute voix à ne pas immoler aux idoles, on le fit déchirer de coups de fouet; et comme il confessoit encore plus hautement le nom de Jésus-Christ, il fut mis à mort avec un homme appelé Paul, qui encourageoit les martyrs.

A Altino, saint Héliodore, évêque, illustre par son savoir et sa sainteté. — Il étoit du même pays que saint Jérôme, auquel il s'attacha, et qu'il accompagna dans son voyage en Orient. Ils parcoururent ensemble la Thrace, le Pont, la Bithynie, la Galatie, la Syrie, visitant sur leur chemin tous les saints personnages de ces contrées. Ils se retirèrent ensuite dans un désert de Chalcide, vers les confins de la Syrie et de l'Arabie, d'où saint Héliodore, par un secret dessein de Dieu, revint en son pays. C'est à cette occasion que saint Jérôme, croyant qu'il s'étoit laissé gagner par les douceurs de la vie de famille, lui écrivoit ces paroles : « Que faites-vous donc dans la maison paternelle, lâche soldat? Voilà que la trompette se fait entendre du ciel; le vainqueur du monde descend sur les nuées; un glaive à deux tranchants sort de sa bouche, et moissonne tout ce qu'il rencontre. Et vous, c'est de votre chambre que vous irez au combat! Non, non, un corps accoutumé à se revêtir de tuniques, ne sauroit supporter le poids de la cuirasse. La garde de l'épée déchire une main amollie par le repos. Écoutez l'édit du roi : *Celui qui n'est pas avec moi est contre moi; celui qui ne recueille pas avec moi disperse.* » Il l'exhorta ensuite à abandonner sa famille pour combattre avec Jésus-Christ. C'est un dur sacrifice, il ne l'ignore pas. « Je n'ai pas un cœur de bronze, lui dit-il, et j'ai passé par les mêmes épreuves. Une sœur chérie privée de son époux vous serre dans ses bras. Les esclaves entre les mains desquels vous avez passé votre enfance, s'écrient : « A quels maîtres

Digitized by Google

« nous abandonnez-vous? » Votre nourrice, chargée d'années, et son mari, à qui vous devez, après votre père, les sentiments de la piétié filiale, vous disent les larmes aux yeux : « Attendez encore un peu; « nous allons mourir, et vous donnerez au moins la sépulture à nos « corps. » Enfin votre mère, le front couvert des rides de la vieillesse, vous montrera peut-être ce sein desséché qui vous allaitoit, et en appellera à votre tendresse. Mais tous ces liens sont faciles à rompre, quand on aime Dieu. » Après la mort de sa mère, saint Héliodore passa en Italie, où il devint évêque d'Altino. Il fut l'ami de saint Ambroise, et défendit avec lui la saiute Église contre les attaques des arieus et des apollinaristes. Ce grand et saint évêque mourut à la fin du quatrième siècle.

A Ravenne, saint Dath, évêque et confesseur.

A Edesse en Mésopotamie, trauslation des reliques de saint Thomas, apôtre, apportées des Indes, et dans la suite trausférées à Ortone.

QUATRIÈME JOUR DE JUILLET.

Sainte Élisabeth, reine de Portugal.—Saint Laurien, archevêque de Séville, martyr.—Saint Ulric ou Udalric, évêque d'Augsbourg.

Les saints prophètes Osée et Aggée; saint Jucondien, martyr; saint Innocent et sainte Sébastie, martyrs; saint Namphanion et ses compagnons, martyrs; saint Théodore, évêque de Cyrene; saint Flavien, second évêque d'Antioche, et saint Élie, évêque de Jérusalem; translation de saint Martin; sainte Berthe, abbesse de Blangy; saint Sisoy, anachorète.

LA VIE DE SAINTE ÉLISABETH,

REINE DE PORTUGAL.

AN 1336.

Benoît XII, pape. — Louis, empereur.
Philippe de Valois, roi.

Sainte Élisabeth, illustre reine de Portugal, fut le miroir des reines et le modèle des princesses mariées; parce qu'elle sut assembler avec la grandeur et la majesté de son état, l'humilité de Jésus-Christ, et mérita par ses rares vertus d'être honorée comme une sainte. C'est pourquoi nous écrivons sa vie, afin que les grandes dames s'y forment et profitent des exemples qu'elle leur a laissés; et que les femmes de basse condition rougissent en considérant qu'elles dédaignent ce que cette sainte reine faisoit si volontiers.

Sainte Élisabeth étoit fille de Pierre III, roi d'Aragon, et de la reine Constance, sa femme, fille de Mainfroi, roi de Sicile, fils de l'empereur Frédéric II. Cette sainte reine naquit l'an 1271, sous le règne de Jacques Ier, roi d'Aragon, surnommé le Conquérant, son

aïeul, qui la nourrit tant qu'il vécut avec une particulière amitié : il laissa le royaume à Pierre, père de la sainte, laquelle n'avoit encore que cinq ans.

Dès lors elle commença à éclater en vertu, en dévotion et en douceur : dès l'âge de huit ans elle continua à dire l'office divin, jusqu'à ce qu'elle mourut. Elle étoit fort charitable; elle prenoit plaisir à jeûner, à faire l'aumône et à secourir les pauvres en tout ce qu'elle pouvoit. Elle étoit très-chaste et d'une pureté angélique, méprisant toutes les choses périssables.

En l'âge de douze ans, elle fut demandée en mariage à son père par Denis, roi de Portugal, auquel (quoiqu'il eût beaucoup de regret d'éloigner de lui ce qu'il aimoit tant) il la promit, et les noces en furent faites. De ce mariage naquit Alphonse, qui succéda à Denis au royaume de Portugal, et l'infante Constance, qui fut reine de Castille.

Sainte Élisabeth ne s'enorgueillit point de se voir montée sur le trône royal, d'être servie et honorée des grands seigneurs et gentilshommes de tout son royaume; au contraire, reconnoissant que cette grandeur provenoit de Dieu, et sachant le compte qu'elle lui en devoit rendre, elle s'en humilioit davantage, redoublant ses prières et les exercices de dévotion qu'elle avoit pratiqués en la maison de son père. Elle avoit ses heures réglées pour ouïr la messe, dire ses heures et faire d'autres dévotions. Elle n'employoit point le temps aux vanités et aux divertissements superflus; mais elle faisoit avec ses dames des ouvrages et des parements pour l'autel. Elle étoit sobre en sa bouche, modeste en ses habits, douce en sa conversation et fort adonnée au service divin.

Dès le matin elle disoit ses heures et entendoit une grand'messe en sa chapelle, qui étoit toujours magnifiquement parée et desservie par des prêtres dévots et des chantres excellents. Elle alloit à l'offrande et s'agenouilloit pour baiser la main du prêtre, duquel elle recevoit humblement la bénédiction. Après la messe, elle disoit ses heures canoniales, celles de Notre-Dame et l'office des trépassés. Elle entendoit vêpres tous les jours. Elle avoit ses heures réglées pour se retirer en son oratoire, afin de lire quelques livres spi-

rituels et s'adonner à la contemplation et à l'oraison mentale, en laquelle Notre-Seigneur la consoloit; et s'attendrissant elle lui demandoit à chaudes larmes pardon de ses fautes, de celles du roi, son mari, et de tout le royaume.

Elle jeûnoit toujours le carême de Notre-Dame, quarante jours devant la mi-août, et après cette fête elle commençoit le carême des anges jusqu'à la Saint-Michel. Elle jeûnoit aussi l'avent, et ordinairement trois jours la semaine, avec plusieurs vigiles des saints, par une particulière dévotion. Les vendredis et les samedis, les vigiles de Notre-Dame et des apôtres, elle ne prenoit que du pain et de l'eau : et elle eût encore jeûné davantage si le roi ne l'en eût empêchée.

Elle visitoit souvent à pied les églises et les monastères des religieuses réformées. Elle se confessoit souvent et recevoit le très-saint sacrement de l'autel avec une singulière révérence. Bref, en sa conduite, en l'austérité de sa vie, en l'amour et familiarité avec Notre-Seigneur, sainte Élisabeth ressembloit plutôt à une religieuse parfaite qu'à une puissante reine.

Cela ne diminuoit en rien sa charité envers les pauvres, ni son zèle pour le bien de ses sujets. Son aumônier avoit commandement exprès de ne refuser jamais l'aumône à quelque pauvre que ce fût. Elle fournissoit tous les monastères des Cordeliers, des Jacobins et ceux des religieuses du royaume de Portugal, de blé pour leur provision, sans compter les grandes aumônes qu'elle faisoit hors du royaume. Elle faisoit traiter les pauvres pèlerins et donner des habits aux pauvres passants étrangers; et la renommée de sa libéralité en attiroit plusieurs en Portugal. Elle secouroit soigneusement les personnes de qualité tombées en nécessité, estimant qu'à cause de leur honte l'aumône seroit mieux employée. Elle aidoit secrètement les pauvres orphelines, et en pourvoyoit beaucoup, de peur que leur chasteté ne courût quelque hasard. Enfin elle visitoit les malades et les pansoit de ses mains, sans aucune répugnance.

Le Jeudi Saint elle lavoit elle-même les pieds aux pauvres femmes qui avoient de fâcheuses maladies, et les baisoit dévotement, leur faisant donner des habits. Le même jour, elle faisoit revêtir

Digitized by Google

un prêtre nécessiteux et un lépreux pour l'amour de Notre-Seigneur. Le Vendredi Saint elle ne portoit qu'une robe de gros drap et assistoit au service divin avec une humilité extrême. Tout ce qu'elle faisoit pour Dieu lui sembloit peu, sachant qu'il est digne d'un amour infini.

L'on n'entreprenoit point d'hôpital, de pont, ou d'autre chose semblable pour le bien public, qu'elle n'y contribuât de ses deniers. Elle fit achever un monastère de Bernardines, appelé Almoster, qui avoit été commencé par une dévote et riche dame, et le dota d'un plus grand revenu. A Santarem, elle contribua aussi au bâtiment de l'hôpital des Innocents, où l'on nourrit les enfants trouvés et les pauvres malades, et elle lui fit beaucoup de riches présents. Elle fit bâtir à Coïmbre, près du palais royal, un hôpital où elle nourrissoit quinze hommes et quinze femmes. En la ville de Tourneuve, elle fit un collége de repenties, où elles étoient bien entretenues. Bref, elle n'étoit point tant à elle qu'aux pauvres nécessiteux et aux personnes affligées de son royaume.

Ce qui faisoit encore plus paroître sa sainteté, c'étoit l'amour, l'obéissance et le respect qu'elle portoit au roi Denis, son mari, et la patience, la souffrance et la douceur avec laquelle elle supportoit les grands outrages qu'il lui fit. Car encore que ce roi fût un valeureux prince, doué de belles qualités, libéral, juste et ami des pauvres : néanmoins en sa jeunesse il étoit volage et adonné aux plaisirs. Elle tâchoit par tous les moyens d'en retirer le roi, étant plus touchée des offenses qu'il commettoit contre Dieu, que de son propre intérêt; et du scandale public de son royaume, que du mauvais ménage qu'il faisoit. Elle faisoit faire plusieurs prières pour lui, et se faisant apporter les bâtards de son mari, elle les donnoit à des nourrices et à des gouverneurs, lesquels elle récompensoit libéralement, avec un grand repos et tranquillité de son âme; chose qui n'est guère ordinaire parmi le monde. Enfin, elle sut si bien gagner le cœur du roi, qu'il reconnut sa bonté, et avec l'aide de Notre-Seigneur il sortit de cet abîme de luxure où il s'étoit plongé, redoublant l'affection qu'il portoit à la reine, à laquelle depuis il garda la fidélité.

Il fut principalement poussé à cela par un notable accident qui lui arriva.

Du temps que le roi s'adonnoit à la débauche, sans faire état de sa femme, un flatteur, envieux des faveurs qu'elle faisoit à un autre, lui fit entendre que la reine étoit amoureuse d'un page qui distribuoit ses aumônes, à cause que c'étoit un jeune homme vertueux, honnête et fort fidèle. Le roi, qui avoit l'esprit aliéné, le crut aisément, sans pénétrer l'intention du flatteur, et se résolut de faire mourir ce page. Pour cet effet, il commanda à un chaufournier qu'à tel jour, à telle heure, il lui enverroit un page à son fourneau, pour savoir s'il avoit fait ce qu'il lui avoit commandé, qu'aussitôt il l'y jetât et l'y fît brûler, parce qu'il étoit expédient à son service que cela fût ainsi.

Le roi ne manqua pas d'envoyer ce page de la reine au jour et à l'heure dits. Le page, qui avoit accoutumé par dévotion d'entrer en l'église quand il entendoit sonner l'élévation du Saint-Sacrement, et de n'en point sortir que la messe ne fût achevée, passa devant la porte d'une église comme on alloit montrer Notre-Seigneur. Il entra donc pour l'adorer, et demeura à genoux durant la messe, et encore deux qui se dirent l'une après l'autre.

Quelque temps après, le roi voulant savoir si ce page avoit été dépêché, envoya ce flatteur vers le chaufournier, pour savoir s'il avoit exécuté le commandement du roi. Le chaufournier, croyant que ce fût l'homme qui lui avoit été recommandé, le prit et le jeta dans son fourneau, où il fut brûlé en un moment. Ainsi le souverain juge prit en main la cause de l'innocent, et paya ce flatteur comme il méritoit, le faisant tomber en la fosse qu'il avoit préparée à autrui : de plus, voulant nous montrer par cet exemple le grand profit que le corps et l'âme reçoivent à entendre la messe.

Le page de la reine, après avoir achevé ses dévotions, alla au fourneau faire son message, et on lui dit que c'étoit déjà fait. Il s'en retourna donc porter la nouvelle au roi; lequel demeura tout hors de lui, en voyant un effet si contraire à son commandement : néanmoins, après qu'il se fut informé comment la chose s'étoit passée, il reconnut l'innocence de l'un et la faute de l'autre, et

comprit quelle estime il devoit faire de la sainteté de la reine.

Il se passa une autre affaire par laquelle la reine eut sujet d'exercer sa patience. Le prince Alphonse, son fils, eut de grandes prises avec le roi, son père, sur la fin de ses jours. Leur dispute alla si loin, qu'ils se trouvèrent quelquefois tous deux en armes, prêts à se donner la bataille, les uns tenant le parti du roi, les autres celui du prince. Quoique la sainte reine pleurât, jeûnât et s'affligeât beaucoup, tâchant d'apaiser la colère de Dieu par ses bonnes œuvres, le suppliant de mettre la main entre le père et le fils, et que, par ses conseils, elle eût enfin persuadé à son fils d'obéir à son père : comme elle prioit à chaudes larmes le père de lui pardonner et de le recevoir en grâce, il se trouva des méchants qui la voulurent mettre mal avec le roi, lui donnant à entendre que le prince se fortifioit du secours que la reine lui envoyoit sous main. Le roi, qui avoit conçu tant de mauvaises opinions contre son fils, crut ce mensonge, et, transporté de furie, chassa la reine de Santarem : mais, sans s'émouvoir aucunement, elle se retira en la ville d'Alanquer.

Elle y redoubla ses austérités, ses oraisons et ses aumônes, suppliant Notre-Seigneur pour la paix et la tranquillité de son royaume. Et bien que quelques grands seigneurs, jaloux de son service, lui conseillassent de reprendre son rang à force d'armes, s'offrant de l'assister, la sainte reine ferma les oreilles à leurs conseils, les remerciant de leur bonne volonté et les conjurant de ne donner point de nouveaux sujets au roi de s'offenser; mais disant qu'il falloit tout remettre à la providence de Dieu, lequel, comme un bon père, y pourroit bien pourvoir, et sauroit maintenir son innocence: ce qu'il fit, car le roi étant averti de ce qui se passoit, tout surpris de la bonté, de l'humilité et de la patience de la reine, il la rappela auprès de lui et l'estima encore plus qu'il n'avoit fait auparavant.

La reine n'avoit autre défense contre tant de fâcheuses rencontres, que l'oraison et la considération que Dieu étoit son père, qu'il ne pouvoit rien arriver qui ne fût un effet et un ordre de la Providence, de laquelle elle étoit si assurée, qu'elle se moquoit des vains jugements et des discours téméraires du monde. Outre cela, elle

étoit d'un naturel paisible, prenant plaisir d'accorder ceux qu'elle voyoit en querelle; en quoi Dieu lui avoit donné une grâce particulière, ainsi qu'elle fit paroître en la réconciliation de ses sujets avec le roi, du roi avec le prince son fils, de Ferdinand IV, roi de Castille, son gendre, avec Alphonse de la Cerda, son cousin germain, et aussi avec le roi d'Aragon, Jacques II, frère de la reine.

Bien qu'elle eût toujours fait paroître le grand amour qu'elle portoit au roi son mari, toutefois elle le découvrit encore davantage à son décès, qui arriva à Santarem le 7 de janvier 1325. Car elle eut un merveilleux soin de le servir en sa dernière maladie et de le faire repentir de ses péchés, offrant à Jésus-Christ plusieurs messes, oraisons et aumônes, afin qu'il le prît en bon état.

A l'heure même que le roi fut trépassé, la sainte reine se retira en une chambre, où elle coupa ses cheveux, et prit l'habit de sainte Claire; puis elle retourna aussitôt où étoit le corps du roi et l'accompagna jusqu'à Odiveras, qui est un monastère de Bernardines, où le roi voulut être enterré. Elle y demeura quelques mois, faisant donner plusieurs aumônes et dire des prières pour l'âme du roi, comme fidèle exécutrice de son testament.

Depuis, elle alla à pied et inconnue en pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, et s'y trouva le jour de la fête du saint apôtre, auquel elle fit une riche offrande de plusieurs pièces d'or et d'argent, de pierres précieuses et d'ornements de soie en broderie, sans compter les autres aumônes. De là elle revint à Odiveras, pour faire le bout de l'an de son mari, avec grande solennité, accompagnée du roi Alphonse, son fils, et de plusieurs grands seigneurs du royaume.

Après avoir satisfait à cette obligation, elle s'en vint à Coïmbre, où, du vivant de son mari, elle avoit commencé un somptueux monastère de Sainte-Claire. Elle le fit achever et le pourvut de beaucoup de revenu, se dépouillant de tout ce qu'elle avoit de riche et de précieux pour le donner aux pauvres. Comme elle vouloit s'enfermer dans ce monastère, en intention d'achever ses jours sous la règle de Sainte-Claire, elle en fut détournée par des serviteurs de Dieu et par des personnes religieuses, qui lui dirent que si

elle s'enfermoit, beaucoup de gens d'honneur et de pauvres, qui vivoient sous son ombre, seroient délaissés et mourroient de faim. Ainsi, préférant la commodité du prochain à son sentiment et à sa dévotion, elle retint l'habit de pénitente du Tiers-Ordre de Saint-François, et fit bâtir pour sa demeure un logis près du monastère de Sainte-Claire, où elle se retira, y entrant quand elle vouloit, et conversant avec les religieuses familièrement et saintement, jusqu'à les servir quelquefois au réfectoire, accompagnée de la reine Béatrix, sa bru.

Elle se trouvoit à l'office divin avec les religieuses, disoit son service avec cinq des plus anciennes, et entendoit tous les jours deux grand'messes : la première, des trépassés, pour le roi son mari, et la seconde, de la fête du jour. Après dîner, elle répondoit aux requêtes, distribuoit les aumônes, et visitoit un hôpital qu'elle avoit fait bâtir près de son palais sous le nom de sainte Élisabeth de Hongrie, et où elle entretenoit trente pauvres. Après s'être acquittée de ces pieux exercices, elle retournoit à l'oraison et à la contemplation, qui étoit tout son plaisir et son contentement.

Pendant que la sainte reine vivoit ainsi retirée, elle sut que le roi Alphonse, son fils, étoit en querelle avec le roi Alphonse de Castille, son petit-fils, et qu'il s'allumoit une telle discorde entre eux, que si elle n'étoit bientôt éteinte, elle embraseroit les deux royaumes de Castille et de Portugal. Cela l'affligea vivement et lui fit répandre une grande abondance de larmes, suppliant Notre-Seigneur qu'il lui plût de la retirer de cette vie avant qu'elle pût voir tant de maux. Et comme elle aimoit fort la paix, elle résolut de sortir de la retraite pour aller à Estremoz, où étoit le roi son fils, afin de le mettre d'accord avec le roi de Castille : mais en y arrivant, elle se sentit atteinte d'une grosse fièvre, qui lui donna à connoître qu'elle passeroit bientôt en l'autre monde : puis, s'étant confessée plusieurs fois, et ayant reçu le sacré corps de Jésus-Christ, s'étant prosternée devant un autel, elle fit son testament

La Reine des anges la visita à l'heure de sa mort : et la sainte se recommanda à elle avec beaucoup de larmes et de soupirs, disant

es paroles : *Marie, pleine de grâces, mère de miséricorde, défendez-moi de l'ennemi et me recevez à l'heure de la mort.*

Après plusieurs dévotes prières, elle rendit l'esprit en présence du roi Alphonse, son fils, et de la reine, sa bru, le 4 juillet, l'an 1336, âgée de soixante-cinq ans. Notre-Seigneur fit plusieurs miracles par cette sainte reine durant sa vie et après son décès.

Pendant sa vie, elle guérit une dévote religieuse, nommée Marguerite, d'un fâcheux mal d'estomac, en faisant sur elle le signe de la croix. Une autre pauvre femme avoit un pied tout pourri; comme elle lui lavoit les pieds le Jeudi Saint, essuyant et baisant plusieurs fois le lieu de la pourriture, elle la guérit entièrement. Elle en fit autant à un lépreux, à une femme qui tomboit du haut mal et à une fille aveugle dès sa naissance; lesquels recouvrèrent tous la santé par ses prières.

Une fois qu'elle portoit une somme d'argent enveloppée dans un coin de sa robe pour donner aux pauvres, le roi son mari, la rencontrant, lui demanda : *Que portez-vous là?* et elle dit : *Ce sont des roses.* Le roi, les ayant voulu voir, trouva qu'elle disoit vrai, encore que le temps des roses fût passé. Voilà pourquoi en quelques lieux on peint cette sainte reine avec ce miracle.

Une autre fois ayant de grandes douleurs d'estomac, les médecins ordonnèrent qu'elle bût un peu de vin, à quoi ne voulant pas consentir, comme on lui portoit de l'eau à boire, elle se convertit miraculeusement en un vin fort excellent.

Après son décès son corps fut porté depuis Estremoz jusqu'à Sainte-Claire à Coïmbre, aux plus fortes chaleurs du mois de juillet, sans qu'il rendît aucune mauvaise odeur par les chemins, mais une odeur agréable; ce qui fut estimé un miracle, parce qu'il y a sept journées de l'un à l'autre, et ce parfum dura jusqu'à ce qu'elle fût enterrée en son monastère.

Le même jour qu'elle fut inhumée, une religieuse de ce monastère, en touchant son cercueil, se trouva guérie d'un mal qui lui mangeoit toutes les lèvres, comme un cancer. Plusieurs autres reçurent aussi de grandes faveurs de Notre-Seigneur par l'intercession de la sainte reine, et furent délivrés des diables qui les

possédoient, ou des maladies corporelles qui les travailloient.

Le Pape Léon X, à la supplication d'Emmanuel, roi de Portugal, dûment informé de la sainteté de la vie et des miracles de la reine, permit qu'on célébrât tous les ans sa fête dans l'évêché de Coïmbre le jour où son corps saint fut enterré, savoir le 13 de juillet, neuf jours après son décès. Le pape Paul IV, à la supplication de Léon III, roi de Portugal, étendit cet octroi par tous les royaumes et les dépendances de Portugal. Depuis cette concession, Notre-Seigneur a fait de nouveaux miracles par ses mérites : et plusieurs malades qui s'oignent de l'huile de la lampe qui est allumée sur son tombeau, reçoivent une entière guérison. Aussi a-t-elle été canonisée par Urbain VIII, qui fixa sa fête au 8 juillet.

LA VIE DE SAINT LAURIEN,

ARCHEVÊQUE DE SÉVILLE, MARTYR.

AN 562.

Vigile, pape. — Justinien, empereur.
— Childebert III, roi.

Saint Laurien, archevêque de Séville, martyr de Jésus-Christ, naquit en Hongrie de parents nobles, mais païens. Il quitta son pays de bonne heure, et alla à Milan, où par la miséricorde divine il se rendit catholique, et fut nourri en l'église de cette ville. Après qu'il eut étudié la théologie, on le fit diacre à l'âge de trente-cinq ans : depuis, il passa en Espagne, et Notre-Seigneur le conduisit en ce voyage. Car, comme il étoit un très-saint homme

et selon le cœur de Dieu, se trouvant à Séville, Maxime qui en étoit archevêque, décéda, et Laurien fut élu en sa place. Il gouverna cette église dix-sept ans, avec une rare doctrine et un admirable exemple de vie.

Entre les vertus de ce saint prélat, son zèle éclatoit pour la religion catholique, qu'il défendit contre les hérétiques ariens; ils étoient alors très-puissants dans l'Espagne, qu'ils infectoient de leur venin, et ils persécutoient tous les catholiques, tâchant de détruire entièrement la vraie foi. C'est pourquoi le roi des Goths, hérétique arien, homme féroce et brutal, qui vouloit établir l'erreur et la perfidie de sa secte, sachant la résistance que saint Laurien y apportoit par sa prédication, sa doctrine et son bon conseil, commença à le persécuter et à méditer sa mort. A cette fin il envoya des gens pour l'assassiner.

Rien n'est à l'abri d'un tyran furieux, si Dieu ne s'y oppose, comme il fit alors pour saint Laurien, qu'il délivra des piéges que ce tyran lui avoit tendus. Il lui commanda par un ange de sortir promptement de la ville, où il n'étoit point obéi, et d'aller en un autre lieu où il fût mieux écouté, lui révélant aussi qu'il souffriroit le martyre. *Ne t'arrête plus ici*, lui dit l'ange, *parce que Dieu châtiera les péchés de cette ville par sécheresse, famine et pestilence, jusqu'à ce qu'elle ait eu regret de l'avoir offensé, et qu'étant enrichie de tes reliques, Dieu retirera sa pesante main de dessus elle.*

Saint Laurien se leva, et après avoir célébré la sainte messe, il assembla le peuple, et leur prêcha la pénitence, depuis le matin jusqu'à trois heures après-midi : les exhortant de retourner à Dieu et de l'apaiser par leurs prières, leurs jeûnes et leurs aumônes, afin qu'il détournât son courroux et les fléaux dont il les menaçoit. Puis, prenant son bâton, il fit le circuit d'une partie de la ville, pleurant et criant : *Faites pénitence, et considérez que Dieu est irrité, et qu'il lève le bras pour vous frapper.*

Il sortit de Séville, et guérit sur le chemin un aveugle. S'étant embarqué, il vint aborder à Marseille, où il ressuscita l'enfant d'un des principaux bourgeois. De là il passa en Italie, et se rendit à

Rome, guérissant plusieurs malades par les chemins. Le Pape fut fort consolé de savoir l'état de l'Église de Séville, et sa manière de vivre. Saint Laurien dit la messe pontificale devant Sa Sainteté le jour de la chaire saint Pierre, et guérit un vieillard qui étoit estropié des pieds et des mains dès son enfance.

Après qu'il eut satisfait à sa dévotion et à ses affaires, il partit de Rome pour aller visiter le tombeau de saint Martin à Tours. Là, s'étant mis dévotement en prières, il vit en révélation que le roi envoyoit des soldats pour le tuer. Le saint ne s'en effraya, ni affligea aucunement; au contraire, se laissant emporter au désir du martyre, il les alla chercher : et les rencontrant en une campagne, il se présenta hardiment à eux, lesquels l'ayant reconnu, lui tranchèrent la tête. Comme ces meurtriers achevoient de la couper, ils s'enfuirent tout éperdus : et le saint déjà mort leur cria qu'ils vinssent prendre sa tête pour la porter au roi, comme il leur avoit commandé. Ils retournèrent donc la prendre, et en firent présent au tyran : lequel ayant su ce qui s'étoit passé à sa mort, l'envoya à Séville, qui commença à respirer à la faveur de cette sainte relique. La sécheresse, la peste et la famine, dont Notre-Seigneur avoit affligé cette ville-là, cessèrent dès lors. Eusèbe inhuma le corps du saint en l'église de Bourges, par une révélation qu'il en eut.

Valée dit que la mort de ce saint arriva l'an 544. Il est fait mention de lui dans les Martyrologes romain, de Bède et d'Adon.

LA VIE DE SAINT ULRIC, OU UDALRIC,

ÉVÊQUE D'AUGSBOURG, CONFESSEUR.

AN 973.

Domne II, pape. — Othon, empereur.
— Lothaire, roi.

L'abbé Bernon a écrit la vie de saint Udalric, évêque d'Augsbourg, ainsi qu'elle est rapportée par Surius en son quatrième tome.

Udalric naquit des illustres comtes de Dillinguen : son père s'appeloit Hubald, et sa mère Tiburge. Il fut baptisé trois mois après sa naissance. L'on remarqua dès son jeune âge de grands témoignages de sa sainteté de vie. Ses parents le firent élever chez les religieux du couvent de Saint-Gal, afin qu'il pût apprendre avec eux les sciences humaines et les vertus divines. Ce jeune enfant prit tant de plaisir en la contemplation de Dieu, qu'il résolut de renoncer tout à fait au monde, pour embrasser la vie religieuse, et il l'eût exécuté, n'eût été qu'une sainte fille, nommée Viverète, qui s'étoit recluse entre quatre murailles, l'en détourna, lui disant qu'il n'étoit pas encore temps. Il retourna donc chez ses parents, lesquels, le trouvant fort avancé aux lettres, le recommandèrent à Adalberon, alors évêque d'Augsbourg, homme saint et vénérable, qui le prit en sa charge, et qui, ayant éprouvé son savoir et sa vertu, traitoit fort familièrement avec lui, l'employant en ses affaires domestiques.

Saint Udalric désira d'aller à Rome visiter les tombeaux des apôtres saint Pierre et saint Paul, et il y fut bien reçu du Pape, qui lui

ayant demandé qui il étoit, il répondit qu'il étoit Allemand, clerc et domestique d'Adalberon, évêque d'Augsbourg. Le Pape lui repartit : *Votre évêque est décédé, et Dieu veut que vous lui succédiez, et preniez le soin pastoral de cette Eglise.* Le saint fut bien étonné d'entendre ces paroles, et s'estimant indigne de cette charge, il se retira tout confus, et s'enfuit de Rome.

Sa Sainteté, à cause de son absence, nomma Hilton évêque, et dit : *Udalric ne veut point conduire l'église d'Augsbourg, maintenant qu'elle est en repos et en tranquillité; il sera contraint d'en prendre la charge lorsqu'elle sera troublée et agitée d'orages.* Ce qui arriva quinze ans après, où Hilton étant passé en une meilleure vie, Udalric fut forcé par le roi Henri et par tout le peuple d'accepter l'évêché.

Aussitôt qu'il y fut établi, il donna des preuves de sa sainteté, et fit le devoir d'un soigneux et vigilant pasteur. Il étoit toujours occupé à l'oraison, ou à la lecture des bons livres. Il macéroit rudement son corps, ne mangeant jamais de viande, et avoit plusieurs pauvres à sa table, qu'il nourrissoit. Il parloit peu, sagement et avec efficace.

Il disoit la messe avec beaucoup de dévotion, et un jour qu'il célébroit ce sacré mystère, lorsqu'il voulut prendre l'hostie pour la consacrer, les assistants virent une main qui descendoit du ciel, laquelle se joignit avec celle du saint évêque pour l'aider à faire cette consécration divine.

Une autre fois qu'il vouloit un peu reposer, sainte Afra, martyre d'Augsbourg, lui apparut avec un visage vermeil, et le tira aux champs, où il trouva saint Pierre, lequel étoit assis parmi une multitude de saints qui demandoient vengeance à Dieu de ceux qui les avoient persécutés. Ils crioient spécialement contre Armenulfe, duc de Bavière, alors vivant, qui avoit détruit plusieurs églises et monastères, et donné leurs revenus aux séculiers : et Armenulfe fut condamné par le jugement de tous ces saints. Notre-Seigneur lui fit plusieurs autres révélations, lui découvrant les choses à venir longtemps avant qu'elles arrivassent.

Il avoit un grand soin de réparer les églises ruinées, brûlées ou

renversées par les ennemis : mais encore plus de convertir les âmes perdues par les péchés et les mauvaises coutumes. Il eut particulièrement soin d'extirper la simonie, qui étoit fort enracinée de son temps, et les autres abus qui se glissent peu à peu et grossissent toujours de plus en plus quand les pasteurs s'endorment, au lieu de les arracher avant qu'ils aient pris pied.

Il y eut un grand débat entre l'empereur Othon et Ludolf, son fils, jusqu'à lever des armées, étant prêts à se livrer bataille. Saint Udalric, en étant averti, prit avec lui Halderbert, qui étoit évêque de Cotie, et se jeta entre les deux armées, où il fit tant par sa sainteté et son éloquence, qu'il les arrêta, et rétablit la paix entre ces deux puissants princes.

Udalric ne se contenta pas d'avoir été une fois à Rome par dévotion, il y retourna encore, et en rapporta le chef de saint Abondie, martyr, qui fut reçu à Augsbourg avec beaucoup d'honneur.

Notre-Seigneur honora Udalric de plusieurs miracles, guérissant les malades de diverses maladies par son intercession. Il délivra la ville d'Augsbourg de la main des Hongrois, qui la tenoient étroitement assiégée, et Dieu les châtia à la prière du saint évêque : la plupart d'entre eux y moururent, et le reste leva honteusement le siége. Plusieurs ecclésiastiques étant demeurés pauvres et nécessiteux, à l'occasion des ravages et des calamités qu'ils avoient soufferts des barbares, il s'efforça de les secourir par un soin et une charité extrêmes, jusqu'à se dépouiller soi-même pour les revêtir.

Il arriva une chose notable à ce saint: sur ce qu'il désiroit infiniment quitter la charge pastorale pour s'adonner à l'oraison et à la contemplation. Il avoit un neveu, fils de sa sœur, nommé Adelbert, auquel il résigna son évêché (mais ce nouvel évêque se laissa emporter à la vanité) : ensuite de quoi Dieu l'appela au bout de quelques mois. Udalric, qui s'étoit préparé à la mort, ayant déjà distribué aux pauvres tout ce qu'il avoit, et demeurant continuellement en pleurs et en prières pour obtenir de Notre-Seigneur la rémission de ses péchés, commença à se plaindre une fois, comme en se réveillant d'un profond sommeil : *Hélas! plût à Dieu*, dit-il, *que*

je n'eusse jamais connu mon neveu Adelbert, car les saints ne me veulent pas admettre en leur compagnie sans punition, parce que je me suis laissé aller à son désir : témoignant qu'il avoit failli, en confiant le gouvernement de l'Église à son neveu, et qu'il expieroit ce péché en purgatoire.

Saint Udalric, ayant ensuite demandé pardon à toute l'assistance, rendit l'esprit entre les bras des chanoines, qui fondoient en larmes, à l'âge de quatre-vingts ans, le cinquantième de son épiscopat, l'an 973, le 4 de juillet, sous l'empire d'Othon II. Il fut inhumé en l'église de Sainte-Afra, martyre, où Notre-Seigneur fit plusieurs miracles par ses prières. Il est parlé de lui aux Martyrologes romain, de Bède et d'Adon.

Les saints prophètes Osée et Aggée.

En Afrique, fête de saint Jucondien, martyr, jeté dans la mer pour Jésus-Christ.

A Sirmich, saint Innocent et sainte Sébastie, martyrs, et trente autres.

A Madaure en Afrique, saint Namphanion, martyr, et ses compagnons, qu'il encouragea au combat et conduisit à la victoire.

A Cyrène en Lybie, saint Théodore, évêque, qui, dans la persécution de Dioclétien, sous le président Dignien, ayant été déchiré avec des fouets garnis de plomb, et ayant eu la langue coupée, mourut enfin en paix, confesseur de la foi.

Le même jour, fête de saint Flavien, second évêque d'Antioche, et saint Élie, évêque de Jérusalem, qui, exilés par l'empereur Anastase, à cause de leur attachement au concile de Chalcédoine, rendirent leur âme au Seigneur, persévérant dans leurs sentiments.

A Tours, translation de saint Martin, évêque et confesseur, et dédicace de l'église qui est sous son invocation, laquelle eut lieu le même jour où ce saint avoit été ordonné évêque, quelques années auparavant.

On honore encore aujourd'hui sainte Berthe, fondatrice et première abbesse du monastère de Blangy. Elle étoit d'origine royale, et fut mariée, à l'âge de vingt ans, à Sigefroi, dont elle eut cinq filles, parmi lesquelles on compte sainte Gertrude et sainte Déotile. Après la mort de son mari elle se retira au monastère de Marchiennes, au diocèse d'Arras, avec sainte Rictrude, sa belle-sœur, qui étoit également veuve. Ayant passé quelques jours dans cette retraite, en jeûnes et en prières continuelles, elle reçut de Dieu, par un ange du ciel, l'ordre de bâtir un monastère à Blangy, dans l'Artois. Elle le fit et s'y retira avec ses deux filles, Gertrude et Déotile. Elle éleva ensuite trois églises en l'honneur de saint Vaast, de saint Omer et de saint Martin de Tours. Elle mourut vers la fin du septième siècle, laissant ses religieuses sous la garde de sainte Déotile.

Saint Sisoy fut une des lumières et des gloires des déserts d'Égypte. Après avoir demeuré quelque temps sous la conduite de l'abbé Hor, au désert de Scété, il s'étoit retiré sur la montagne où étoit mort le patriarche saint Antoine. Il y mena une vie très-austère, et devint le modèle des solitaires. On le venoit consulter de toutes les parties de ces contrées. On rapporte de lui plusieurs réponses remarquables, dont nous ne citerons que celle-ci : Un solitaire lui disoit un jour, croyant sans doute avoir atteint la perfection : « Mon Père, je me considère comme étant toujours devant Dieu. — Ce n'est pas assez, mon fils, lui répondit le saint homme, et il vous seroit bien plus avantageux de vous considérer comme étant au-dessous de toutes les créatures; cela sert efficacement pour acquérir l'humilité. » Il aimoit à raconter ce trait de douze moines qui, voyageant de nuit dans le désert, s'étoient aperçus que leur conducteur se trompoit et les égaroit; mais

comme la règle défendoit de parler pendant la nuit, ils se turent jusqu'au jour, où le guide reconnut son erreur. Il en fit ses excuses aux Frères, qui lui répondirent simplement : « Nous avons bien vu que vous quittiez le chemin, mais nous n'avons rien voulu dire. » Comme saint Sisoy étoit près de mourir, les Pères l'entouroient en silence : son visage devint resplendissant comme le soleil, et il leur dit : « Voici l'abbé Antoine qui vient. » Peu après il dit encore : « Voici le chœur des prophètes. » Sa figure resplendit de nouveau, et il ajouta : « Voici le chœur des apôtres. » Alors il sembla qu'il parloit avec quelqu'un. « Avec qui parlez-vous, Père, lui dit-on?

— Ce sont les anges, répondit-il, qui viennent me chercher, et je les prie de me laisser faire encore un peu pénitence.

— Vous n'avez plus besoin de pénitence, Père, dirent les vieillards.

— Je ne sais pas, répondit-il, si j'ai vraiment commencé à faire pénitence. »

A ce trait les Pères reconnurent qu'il avoit atteint la perfection de la vertu.

Enfin une immense clarté se répandit sur son visage et frappa tous les assistants de stupeur. « Voyez, s'écria le saint homme, voici le Seigneur qui vient en disant : « Apportez-moi le vase d'élec« tion du désert. » Aussitôt il rendit l'esprit. Un éclair illumina sa cellule, qui fut remplie en un moment d'une suave et céleste odeur.

CINQUIÈME JOUR DE JUILLET.

Sainte Godolène ou Godelève.

Sainte Zoé, martyre ; saint Domitien, martyr ; sainte Cyrille, martyre ; saint Athanase, diacre ; saint Agathon et sainte Triphine, martyrs ; saint Marin et ses compagnons, martyrs ; saint Numérien, évêque de Trèves ; sainte Philomène, vierge ; le bienheureux Michel des Saints, Trinitaire Déchaussé.

LA VIE DE SAINTE GODOLÈNE, OU GODELÈVE.

AN 1070.

Alexandre II, pape. — Henri IV, empereur.
— Philippe Ier, roi.

Les peines du mariage sont si grandes, et son fardeau si lourd, qu'il est impossible de les supporter sans le secours de la grâce divine : et quand le mari est grossier, cruel et plus brutal qu'humain, c'est un joug intolérable à une femme. Et comme, à cause de nos péchés, nous voyons arriver tous les jours de semblables inconvénients, je veux, pour la consolation des femmes mariées, écrire la vie et le martyre de sainte Godolène, qui fut mariée, et martyrisée par son mari.

Sainte Godolène étoit fille de Wifred et d'Ognie, personnes nobles, sorties d'une très-illustre extraction. Elle naquit en Picardie, au territoire de Boulogne, près de Calais. Elle étoit belle de corps et d'esprit. Le renom de sa beauté excita un gentilhomme flamand, nommé Bertulfe, et qui étoit fort riche, à la demander en mariage. Elle lui fut accordée ; il l'épousa et l'emmena en sa maison pour y

faire l'assemblée des noces. Bertulfe, qui avoit tant témoigné d'amitié à sa femme lorsqu'il la recherchoit, sitôt qu'il l'eut en sa possession changea tellement, qu'il commença à la haïr et à ne la vouloir plus voir. La mère même de Bertulfe l'y excitoit, et reprochoit à son fils qu'il avoit pris une femme étrangère, comme s'il n'en eût pu trouver en son pays de plus riche.

Cette sainte fille étoit à peine entrée dans la maison de son mari, qu'elle se vit menacée d'une infinité de terribles travaux. La fête des noces dura trois jours, mais Bertulfe ne s'y voulut pas trouver, de peur de voir sa femme. Les trois jours étant passés, il la laissa dans sa maison pour avoir le soin et le gouvernement de sa famille, et se retira plein d'horreur et de mécontentement chez son père et sa mère. Godolène étant ainsi méprisée de son époux, persécutée et tourmentée de sa belle-mère, mais aimée de Jésus-Christ, demeura en cette maison, qu'elle gouvernoit avec beaucoup de prudence et de modestie, se comportant sur tout si honnêtement, que les plus médisants n'y trouvoient rien à reprendre.

Néanmoins, ce méchant et malheureux Bertulfe, sans aucune crainte de Dieu, et sans avoir égard à la qualité et à la vertu de son épouse, pour la tourmenter davantage et ne la traiter pas comme sa femme, la donna à garder à un de ses valets, lui ayant défendu, sous peine d'encourir son indignation, de ne lui donner autre chose à manger qu'un seul morceau de pain par jour. Ce valet, qui étoit sans doute quelque paysan grossier et brutal, pour obéir à son maître, ne la traitoit pas en maîtresse, mais en esclave, avec du pain, du sel et de l'eau; mais la sainte en remercioit toujours Notre-Seigneur Jésus-Christ, faisant donner l'aumône aux pauvres de son petit ordinaire, et répondant si doucement aux injures que ce méchant valet lui disoit à tout propos, qu'elle eût fléchi le cœur d'un tigre.

Bertulfe commanda qu'on lui retranchât la moitié de son pain: la sainte pour cela ne perdit point patience, et ne laissa pas d'en faire part aux pauvres, sustentant son âme d'oraison. Les parents de Bertulfe, qui tenoient son parti, redoubloient cette affliction, l'excitant à la faire mourir par ses mauvais traitements, à quoi il

visoit tant qu'il pouvoit, mais il ne l'osoit entreprendre à découvert, à cause des parents de Godolène, qui étoient nobles et puissants. Cette haine alla si loin que la sainte fut contrainte, pour sauver sa vie, de s'enfuir secrètement de la maison où elle étoit tellement en horreur, sans en avoir donné sujet. Elle se retira avec une sienne servante, à pied, sans chausses ni souliers, dans la maison de son père, auquel elle fit entendre le traitement qu'elle avoit reçu de son mari, ou plutôt de ce cruel tyran.

Ses parents, offensés de cela, non sans raison, firent tant avec Baudoin, comte de Flandre, par le moyen de l'évêque de Noyon, leur parent, que Bertulfe fut forcé de la reprendre, et de la traiter selon sa qualité et son mérite. Il la reçut en sa maison, et promit d'accomplir ce qui lui étoit enjoint, ne s'en pouvant excuser; mais comme il avoit intention de s'en défaire bientôt, il ne la traitoit pas comme sa femme, mais en esclave fugitive. Godolène reconnut incontinent que Notre-Seigneur Jésus-Christ la vouloit conduire au ciel par ce chemin si rude, et lui préparer la couronne de gloire par les mains des bourreaux, ce qu'elle prédit à quelques femmes.

Bertulfe, voyant tous ses desseins dissipés, commanda à deux de ses serviteurs de la tuer la nuit : et, pour mieux tromper la sainte, il lui dit doucement qu'il avoit donné charge de lui amener une femme pour l'accompagner et la servir; qu'il espéroit qu'elle feroit l'unique moyen de les remettre bien ensemble, lui demandant pardon de ce qui s'étoit passé. Il prit congé d'elle pour quelques jours et se retira dans la ville de Bruges, pour y attendre des nouvelles de sa mort, et faire croire qu'elle seroit venue inopinément et à son insu.

Une nuit donc que ceux de la maison étoient endormis, ces deux cruels bourreaux la firent lever de son lit, nu-jambes, les cheveux épars et en chemise; ils lui mirent une corde au col et l'étranglèrent, puis la jetèrent dans la rivière pour achever de l'étouffer. A quelque temps de là, ils la retirèrent de l'eau et la rapportèrent dans son lit, où ils l'accommodèrent, pensant qu'on ne découvriroit jamais les auteurs de cette barbarie. Mais quoique du commencement cela demeurât secret, et qu'on l'eût enterrée, faisant

croire au monde qu'elle étoit morte subitement dans son lit, Notre-Seigneur toutefois en voulut manifester la vérité par plusieurs miracles : car la terre où ils l'étranglèrent se convertit en pierre plus blanche que la neige. Quelques-uns même, en emportant chez eux par dévotion, trouvoient que cette terre se transformoit en pierres précieuses. L'endroit où ils la noyèrent reçut aussi une telle vertu du ciel, que cette eau guérissoit tous ceux qui en buvoient ; et une fille du même Bertulfe, qu'il avoit eue de sa seconde femme, étant née aveugle, recouvra la vue, en lavant ses yeux de cette eau. En reconnoissance de ce miracle, il fit bâtir un monastère de filles de l'Ordre de Saint-Benoît, dédié à sainte Godolène, dans lequel on garde le sang qu'elle répandit par la bouche et le nez quand on la jeta dans l'eau pour l'achever. Les malades qui venoient à son tombeau s'en retournoient guéris, et obtenoient de grandes grâces de Dieu par l'intercession de la sainte. En l'an 1088, le 30 de juillet, son corps saint fut honorablement levé par les évêques de Noyon et de Tournay.

La vie de sainte Godolène a été écrite par un prêtre nommé Drogon, sur le récit qu'il dit lui en avoir été fait par des témoins oculaires. Surius la rapporte en son quatrième tome, Jean Molan en fait mention sur Usuard et au *Catalogue des saints de Flandre ;* et Jacques Méier, aux *Annales de Flandre,* dit que son martyre arriva l'an 1070 : il ajoute que Bertulfe se convertit, fit pénitence, et vécut saintement au monastère de Saint-Vinoce. Le nom de sainte Godolène n'est pas inscrit au Martyrologe romain.

A Rome, sainte Zoé, martyre, épouse du martyr saint Nicostrat, qui, sous l'empereur Dioclétien, ayant été arrêtée par les persécuteurs, lorsqu'elle prioit devant la confession de Saint-Pierre, jetée dans une prison très-obscure, et ensuite suspendue par le cou et par les cheveux à un arbre sous lequel on fit une horrible fumée, rendit l'âme en confessant le nom de Jésus-Christ. — Elle s'étoit

convertie en cette occasion. C'étoit chez son mari qu'étoient prisonniers saint Marc et saint Marcellien, avec plusieurs autres de leurs compagnons. Elle entendit tout ce que saint Sébastien avoit dit pour encourager ces saints martyrs contre les assauts de leurs familles, et ayant vu ensuite les anges descendre dans la prison, avec la lumière qui les environnoit, elle se prosterna aux pieds de saint Sébastien, lui faisant entendre par signes qu'elle vouloit être chrétienne, car elle étoit devenue muette à cause d'une grande maladie qui lui avoit duré six ans. Saint Sébastien, ayant vu son infirmité, lui rendit la parole en faisant sur sa bouche le signe de la croix. Saint Nicostrat étoit présent à ce miracle; il reçut le baptême avec sainte Zoé, sa femme, et tous ceux de sa maison, qui étoient au nombre de trente-trois personnes.

En Syrie, fête de saint Domitien, martyr, qui, par ses miracles, fait de grands biens aux habitants du pays.

A Cyrène en Lybie, sainte Cyrille, martyre, qui, dans la persécution de Dioclétien, tint longtemps des charbons ardents et de l'encens qu'on avoit mis sur sa main, de peur qu'en secouant la braise elle ne parût avoir offert de l'encens aux faux dieux. Ensuite, ayant été déchirée très-cruellement, elle alla rejoindre son Époux, parée de son propre sang.

A Jérusalem, saint Athanase, diacre, qui, ayant été arrêté par les hérétiques, à cause de son attachement au saint concile de Chalcédoine, et ayant supporté toutes sortes de tortures, fut à la fin tué par le glaive.

En Sicile, saint Agathon et sainte Triphine, martyrs.

A Thomes en Scythie, les saints Marin, Théodote et Sédophe, martyrs.

A Trèves, saint Numérien, évêque et martyr.

A San-Sévérino, dans la marche d'Ancône, sainte Philomène, vierge.

Le bienheureux Michel des Saints descendoit d'une honorable famille de Vich, en Catalogne. Dès l'âge de six ans, prévenu des bénédictions du ciel, il fit vœu de renoncer au monde et de se consacrer entièrement à Jésus-Christ. Il avoit pour saint François la plus tendre dévotion, cherchant à l'imiter dans les moindres actes de sa vie. Après la mort de son père, son oncle le plaça chez un marchand, sans que les soins du commerce pussent lui faire négliger ses exercices de piété. Tous les jours il récitoit le petit office de la très-sainte Vierge. Il entra enfin chez les Trinitaires et fit partie de la réforme opérée dans cet Ordre par le bienheureux Jean-Baptiste de la Conception. Il prononça ses vœux à Alcala, puis fut ordonné prêtre à Salamanque où il avoit été achever ses études. Il devint supérieur du couvent de Valladolid, qu'il gouverna deux fois, et où ses vertus, ses révélations, ses miracles le rendirent l'admiration et la joie de tous ses Frères. Il mourut en 1625, âgé de trente-quatre ans. Il fut béatifié par Pie VI en 1779.

SIXIÈME JOUR DE JUILLET.

Saint Goar, prêtre.

Le prophète Isaïe; saint Tranquillin, martyr; saint Romule, évêque de Fiésolé; sainte Dominique, vierge et martyre; sainte Lucie, martyre.

LA VIE DE SAINT GOAR,

PRÊTRE ET CONFESSEUR.

AN 580.

Pélage II, pape. — Maurice, empereur. — Childéric, roi.

Saint Goar étoit natif de Gascogne, son père s'appeloit Georges, et sa mère Eulalie, gens de qualité. Il se porta au bien dès son enfance; il étoit agréable de visage, humble, honnête et porté à toutes les actions vertueuses. Il avança tellement en la crainte de Dieu, qu'il excitoit les autres par son exemple à faire pénitence, et à vivre en vrais chrétiens. Il se fit prêtre, et, brûlant de l'amour divin, pour renoncer aux choses de la terre, il quitta ses parents, sortit de son pays, voyageant par le monde, et s'arrêta en un lieu de l'évêché de Trèves, nommé Wochate. Il y fit bâtir une église avec la permission de l'évêque Félix, et y porta plusieurs saintes reliques. Il demeura là plusieurs années, s'adonnant à l'oraison et aux jeûnes, exerçant l'hospitalité en ce qu'il pouvoit à l'endroit des pauvres pèlerins.

Il y avoit encore plusieurs païens en cette contrée, lesquels, par la vie exemplaire et la prédication de saint Goar, sortirent des té-

nèbres de leur aveuglement, et se convertirent à notre religion. Notre-Seigneur leur en facilita le chemin par ses miracles, délivrant les démoniaques, faisant voir les aveugles, marcher droit les boiteux, et guérissant plusieurs personnes affligées de diverses maladies. Saint Goar célébroit tous les jours dévotement la messe, disoit son psautier : puis il s'occupoit aux œuvres de charité, servant les pauvres et logeant les pèlerins, avec tant d'affection, qu'il sembloit recevoir Jésus-Christ en leur personne.

Le diable, portant envie à la sainteté de Goar, qui florissoit de plus en plus, suscita deux serviteurs de l'évêque, nommé Rustique, à l'accuser d'hypocrisie, interprétant en mal toutes ses plus honnêtes actions. L'évêque le crut aussi légèrement qu'on le lui avoit dit. Il manda le saint par ses accusateurs. Goar, sachant que l'évêque le mandoit, en remercia Notre-Seigneur, s'estimant indigne d'avoir part en son souvenir, sans se défier autrement de ce qu'il lui vouloit. Il reçut bien les messagers de l'évêque : le lendemain il continua ses dévotions comme il avoit accoutumé, pour s'en aller avec eux incontinent après dîner.

Notre-Seigneur, qui connoit et pénètre les secrets des cœurs, voyant ce qu'ils tramoient contre le saint, les lassa tellement, qu'ils ne purent passer outre; la faim et la soif les contraignirent de regarder en leurs besaces, ils n'y trouvèrent point les provisions que le saint leur avoit données, ni quoi que ce soit de bon à manger, non pas même de l'eau dans un ruisseau qui étoit près de là. Alors ils reconnurent leur faute, et en demandèrent pardon au saint, lequel ayant rencontré trois biches, les fit arrêter; en ayant tiré du lait, il leur en donna à boire, leur pardonna; puis ayant fait la bénédiction sur eux, ils trouvèrent leurs bissacs remplis de provisions, et de l'eau dans le ruisseau, que Notre-Seigneur, par sa permission, avoit rendu invisible.

S'en étant retournés, ils racontèrent à l'évêque ce qui s'étoit passé, mais il étoit déjà si prévenu et si irrité contre Goar, qu'il le maltraita, attribuant tout ce qu'il avoit fait plutôt à la magie qu'à la vertu divine. Il le pressa fort de lui dire qui il étoit et où il avoit appris ces maléfices qu'il pratiquoit.

Après plusieurs discours qui se tinrent entre eux, l'on apporta un enfant exposé qui n'avoit que trois jours. L'évêque dit à Goar : *Nous verrons bien maintenant si tu es magicien ou serviteur de Dieu : dis-nous le père et la mère de cet enfant.* Alors Goar s'affligeant du commandement de l'évêque, estima d'un côté que ce seroit une présomption de prier Dieu qu'il lui révélât le père de cet enfant; que, d'autre part, ne le faisant pas, il étoit en danger d'être tenu pour un magicien et un enchanteur. En cette rigoureuse perplexité il eut recours à Dieu, le suppliant de le favoriser, et de maintenir son innocence. Alors, poussé d'un instinct divin, il commanda à l'enfant de dire tout haut le nom de son père et de sa mère. L'enfant, étendant sa petite main, prononça leurs noms d'une voix articulée, comme s'il eût eu dix ans. L'évêque demeura tout confus, et les assistants, bien étonnés, louèrent Jésus-Christ, qui avoit soutenu l'honneur de son serviteur.

Le bruit de ce qui s'étoit passé courut jusqu'aux oreilles de Sigisbert, lequel fit appeler Goar et voulut savoir de sa bouche la vérité de l'histoire; mais le saint (de peur de rien dire qui tournât à son honneur) fit difficulté de le dire. Le roi le lui commanda et le pressa plusieurs fois de l'en éclaircir. Alors le saint le supplia de lui dire premièrement ce qu'il avoit appris du commun bruit, et le roi raconta mot à mot ce qui s'étoit passé entre l'évêque et lui; le saint répliqua alors au roi : *Je ne saurois dire autre chose que ce que vous en savez.*

Le peuple qui entendit ce discours s'éleva contre l'évêque, criant qu'il étoit indigne de l'être, et qu'il falloit établir Goar en sa place. Le roi en demeura d'accord et s'efforça, par tous les moyens, de faire accepter à Goar l'évêché de Trèves; résolu de déposséder Rustique, à cause de ses fautes, et de remplir cette Église de quelqu'un qui donnât satisfaction au peuple qui avoit le même désir, et l'en supplioit aussi. Mais on ne put jamais faire résoudre Goar à accepter l'évêché : au contraire, de peur que le roi ne l'y forçât, il demanda vingt jours de délai pour y penser. Ce qui lui ayant été accordé, il s'enferma dans sa cellule, et supplia Notre-Seigneur de l'exempter de cette charge et de ne pas permettre qu'il achevât

le reste de ses jours hors de sa retraite. Dieu l'exauça et lui envoya une fièvre qui dura sept ans, de sorte qu'il ne put sortir de sa cellule, ni voir le roi. Le saint offrit ces sept années de maladie à Dieu, pleurant et demandant pardon pour les péchés de ses ennemis.

Bien que le roi tâchât plusieurs fois de retirer saint Goar de sa cellule pour le placer dans le siége épiscopal et se servir de lui au gouvernement du royaume, il n'en put jamais venir à bout; au contraire, il assura le roi qu'il finiroit là ses jours, sans en sortir, comme il arriva : car après sept ans de pénitence, priant et pleurant incessamment, il vécut encore trois ans et trois mois en la même maladie, et mourut le 6 de juillet, du temps de l'empereur Maurice.

Son corps fut inhumé par Agrippin et Eusèbe, prêtres, qui furent assistés de la noblesse et du peuple, en l'église qu'il avoit bâtie, de laquelle il fut ensuite transféré en une autre plus somptueuse, qui fut édifiée pour cet effet.

Notre-Seigneur fit de grands miracles par ce saint, guérissant plusieurs maladies incurables, et délivrant les possédés de la tyrannie des diables. Il ressuscita des morts, il châtia ceux qui s'approchoient de l'église où reposoient les saintes reliques et ne lui portoient pas assez de respect. On peut voir le discours de ses miracles dans sa vie écrite par le diacre Gadelberg, l'an 850, rapportée par Surius en son quatrième tome.

Sigebert fait mention de lui en sa *Chronique* de l'an 800, en parlant de l'empereur Maurice; Vincent, au livre 22, chapitre 13. Pierre de Natalibus, livre 6, chap. 62, et le cardinal Baronius en ses *Annotations*.

Octave de saint Pierre et saint Paul, apôtres.

En Judée, saint Isaïe, prophète, qui, sous le roi Manassès, fut

scié en deux et enterré sous le chêne Rogel, auprès du courant des eaux.

A Rome, fête de saint Tranquillin, martyr, père de saint Marc et de saint Marcellien, lequel converti à la foi de Jésus-Christ par la prédication de saint Sébastien, martyr, et baptisé par le prêtre saint Polycarpe, fut ordonné prêtre par saint Caïus, pape. Comme il prioit devant la confession de saint Paul, le jour de l'octave des apôtres, du temps de l'empereur Dioclétien, il fut pris et lapidé par les païens, et consomma ainsi son martyre.

A Fiésolé en Toscane, saint Romule, évêque et martyr, disciple de l'apôtre saint Pierre, qui, ayant reçu de lui mission pour prêcher l'Évangile, et ayant fait connoître Jésus-Christ en plusieurs endroits de l'Italie, fut, à son retour à Fiésolé, couronné par le martyre, avec quelques compagnons, sous l'empereur Domitien.

Dans la Campanie, sainte Dominique, vierge et martyre, qui, ayant brisé quelques idoles, du temps de l'empereur Dioclétien, fut condamnée à être exposée aux bêtes; mais n'en ayant reçu aucun mal, elle eut la tête tranchée, et rendit ainsi son âme au Seigneur. Son corps est conservé avec beaucoup de vénération à Tropée en Calabre.

Le même jour, sainte Lucie, martyre, née dans la Campanie. Ayant été arrêtée et cruellement tourmentée par le lieutenant Rictiovare, elle perdit la vie pour Jésus-Christ. On lui associa Antonin, Séverin, Diodore, Dion, et dix-sept autres, qui partagèrent ses combats et sa couronne.

SEPTIÈME JOUR DE JUILLET.

Saint Illide, évêque de Clermont. — Le bienheureux Pierre Fourier, Chanoine Régulier du Saint-Sauveur, curé de Mattaincourt.

Les saints martyrs Claude, Nicostrate et leurs compagnons; saint Pérégrin et ses compagnons, martyrs; le bienheureux Benoît XI; saint Pantène; saint Apollone, évêque de Brescia; saint Guillebaud, évêque; saint Odon, évêque d'Urgel; saint Hedde, évêque; sainte Edilburge ou Aubierge; le bienheureux Laurent de Brindes, général des Capucins.

LA VIE DE SAINT ILLIDE,

ÉVÊQUE DE CLERMONT EN AUVERGNE.

AN 388.

Siricc Ier, pape. — Théodose, empereur. — Pharamond, roi.

Saint Illide, François de nation, fut dès sa jeunesse grandement porté à la vertu, à la mortification de ses passions, et à tenir sa chair sujette à l'esprit. Il ne fut pas martyr par la persécution des tyrans, mais il affligea lui-même son corps de beaucoup d'austérités, de rigueurs et de diverses autres peines volontaires, qui lui servoient d'autant de croix, afin d'être trouvé digne de Dieu, et que mortifiant ainsi tous ses membres, il vécût désormais à Jésus-Christ seul, pour l'amour duquel il eût désiré souffrir mille tourments. Saint Illide faisoit amas de toutes ces héroïques vertus dans son cœur, afin de mériter d'être le temple du Saint-Esprit, et que portant la croix d'une austère vie, il suivît Jésus-Christ crucifié.

Saint Illide excelloit en la piété; il avoit déjà acquis plusieurs

Digitized by Google

grâces et faveurs du ciel, mais il lui manquoit encore celle-ci, pour parvenir à une éminente sainteté, savoir la dignité épiscopale, dont il fut bientôt pourvu; car Léon, évêque, venant à mourir, saint Illide fut élu en sa place par le commun consentement du clergé et du peuple, pour être pasteur des ouailles de Notre-Seigneur, et tenir le siége épiscopal de la ville de Clermont, en Auvergne, où il commença dès lors à paroître. Il avoit un soin particulier du salut des âmes de son diocèse et une grande ferveur pour les instruire. Toutes ses actions ne ressentoient que la piété. Il étoit vraiment prélat apostolique, doué d'une excellente sainteté et d'une très-illustre vertu, laquelle secondée de plusieurs grâces célestes, non-seulement éclatoit dans toute l'Auvergne, mais aussi dans tout le reste des Gaules.

Le bruit de ses belles actions retentissoit par les autres villes de la France, avec beaucoup de gloire et d'acclamation; il parvint même jusqu'aux oreilles de l'empereur Maxime, qui résidoit alors à Trèves; lequel ayant une fille cruellement tourmentée de l'esprit immonde, que personne n'avoit pu chasser, fut averti que saint Illide seul avoit la vertu et la puissance de l'en délivrer. L'Empereur envoya aussitôt vers le saint évêque le supplier de venir visiter sa fille et de la guérir.

Le saint vint à Trèves, alla trouver l'Empereur, et entra dans le palais. Maxime le reçut avec un très-grand honneur, puis lui raconta le misérable état de sa fille. Le saint aussitôt se retira, et se confiant en Notre-Seigneur, il se prosterna en oraison, où il passa la nuit à chanter des cantiques spirituels; puis le matin il fit venir la fille devant lui, et lui mettant ses doigts sacrés dans la bouche, il chassa le malin esprit du corps de cette princesse possédée.

L'Empereur fut fort réjoui de ce miracle, et en reconnoissance il offrit de très-grosses sommes d'or et d'argent au saint évêque, mais il les refusa. Il se contenta seulement d'obtenir de l'Empereur que le tribut que la ville de Clermont payoit en blé et en vin à Sa Majesté impériale, fût désormais payé en monnoie d'or, à cause que cela opprimoit grandement cette ville.

Or, comme saint Illide retournoit de Trèves en Auvergne, le

temps arriva auquel Notre-Seigneur le vouloit récompenser de tant de travaux, et le délivrer des fatigues de cette vie humaine; il finit heureusement le cours de sa vie, étant alors fort âgé et plein de bonnes œuvres; son âme s'envola au ciel le 7 de juillet, sous l'empire de Théodose en Orient, de Valentinien en Occident, et de Maxime en Gaule, l'an 388. Le corps de saint Illide fut apporté à Clermont en Auvergne, et enterré dans un caveau vouté au faubourg de la ville. Son sépulcre devint glorieux par les grands et signalés miracles qui s'y faisoient, lesquels sont en si grand nombre, qu'on ne peut pas les décrire ici, ni même les retenir dans sa mémoire, comme dit saint Grégoire de Tours. Car les aveugles y étoient éclairés, les démons chassés, les sourds y recevoient l'ouïe, les boiteux le marcher, et quantité d'autres miracles. J'en veux seulement rapporter deux, que j'ai tirés du même saint Grégoire, et qui lui arrivèrent à lui-même.

Lorsque saint Grégoire étoit encore jeune enfant, il tomba fort malade d'une grosse fièvre, accompagnée d'un grand dévoiement d'estomac, provenant d'une pituite excessive. Saint Gal, évêque de Clermont, qui étoit son oncle, le visitoit souvent, à cause qu'il l'aimoit uniquement : mais le mal ne cessoit pas, au contraire, il croissoit toujours. Pendant ce temps, il survint un désir à l'enfant, par inspiration divine, de se faire porter à l'église de Saint-Illide, ce qui fut exécuté; et faisant une fervente oraison avec larmes sur le tombeau du saint, il se sentit incontinent plus allégé du mal qu'il n'étoit à son arrivée. Il retourna au logis, mais il fut de rechef attaqué de la fièvre, laquelle ne le quittoit point. Enfin, un jour qu'il commençoit à se porter plus mal, et que la fièvre le tenoit plus âprement qu'à l'ordinaire, au point qu'on craignoit pour sa vie, sa mère, s'approchant du lit, lui dit : *J'aurai aujourd'hui une fâcheuse journée, mon cher enfant, puisque la fièvre vous tient.*

Ne vous attristez pas davantage, ma mère, je vous prie, mais renvoyez-moi, reprit-il, *au sépulcre du bienheureux évêque saint Illide, car je crois fermement que sa vertu vous donnera de la joie et à moi la santé.*

Alors ayant été porté au tombeau du saint, il se prosterna en terre, promettant volontairement de soi-même, que si la vertu du saint évêque le délivroit de ce mal, il se rendroit clerc. Il sentit incontinent que la fièvre cessa : et ayant appelé un serviteur, il demanda d'être reporté en sa maison. Quand il fut mis pour se reposer au lieu où ceux du logis dinoient, une grande abondance de sang lui coula du nez, et la fièvre avec toute l'humeur pituiteuse et maligne en sortit. Ce qu'il reconnut avoir obtenu par les mérites de saint Illide.

Il en arriva de même au serviteur du comte Vénérand, lequel ayant été longtemps aveugle, aussitôt qu'il eut prié et veillé sur le tombeau du saint, s'en retourna guéri chez lui.

L'autre miracle est que le même saint Grégoire étant archevêque de Tours, avoit dédié un oratoire dans sa maison de la ville de Tours, l'année première de son épiscopat. Dans cet oratoire il avoit mis les sacrés dépôts des autres saints et les reliques du saint évêque Illide. Plusieurs années après, il fut averti par un abbé de visiter les reliques qu'il avoit mises en cet autel, de peur qu'étant humectées de la chaleur de l'édifice nouveau, quelque putréfaction ne s'y fût engendrée. Les ayant donc cherchées il les trouva toutes humides; il les tira de l'autel pour les sécher devant le feu; et comme il les développoit l'une après l'autre, il prit celles de saint Illide; lesquelles étant contre le feu, le fil dont elles étoient liées, parce qu'il étoit trop long, tomba sur le brasier ardent, et comme s'il eut été d'airain ou de fer, il devint tout enflammé et rouge; mais lui ne se souciant pas de ce qu'il arriveroit au fil, pourvu que les saintes reliques se séchassent, et estimant qu'il étoit déjà réduit en cendres, il le trouva cependant encore entier, parce qu'il avoit un peu auparavant servi de lien aux reliques du bienheureux saint Illide.

La vie de ce saint évêque a été écrite par le même saint Grégoire de Tours, lequel témoigne que le peu qu'il en raconte est le reste d'une infinité d'actions vertueuses et de miracles de saint Illide, la mémoire des autres s'étant perdue par la succession du temps. Il le loue beaucoup encore en son *Histoire des François*, toutes

lesquelles choses Surius rapporte au quatrième tome des *Vies des Saints.*

La sainte Église en fait mémoire le 7 de juillet, dans son Martyrologe Romain : le cardinal Baronius en parle dans ses *Annotations* et ses *Annales;* il a été le quatrième évêque de la ville de Clermont en Auvergne.

LA VIE DU BIENHEUREUX PIERRE FOURIER,

CURÉ DE MATTAINCOURT, CHANOINE RÉGULIER DU SAINT-SAUVEUR.

En l'année 1565, le dernier jour de novembre, naquit à Mirecourt, petite ville du duché de Lorraine, le bienheureux Pierre Fourier. Son père s'appeloit Dominique Fourier, et sa mère Anne Nacquart. C'étoit une famille patriarcale, comme notre vieille France catholique en produisoit tant autrefois, et qui sont devenues si rares depuis que les mœurs se sont affoiblies avec la piété.

Dominique Fourier appartenoit à la bourgeoisie; plus tard il fut anobli par le duc Charles III, dans la maison duquel il avoit obtenu un emploi. C'étoit un homme juste et craignant Dieu. Il éleva ses enfants avec un soin extrême, cherchant avant tout à leur inspirer les sentiments religieux dont il étoit pénétré lui-même. Je ne saurois mieux faire connoître la foi profonde qui l'animoit, qu'en racontant la mort de ce vieillard vénérable. « Se voyant, dit le P. Bédel, historien du bienheureux, pour ainsi dire l'âme sur les lèvres, et tout voisin de son trépas, il ramassa ce qui lui restoit de forces pour ôter son bonnet, et tenant les mains jointes sur son estomac et les yeux fixés au ciel, attendoit le dernier coup de la mort et la fin de ses jours. Ses parents et amis, qui l'assistoient

en ce passage, se mettent en devoir de le couvrir, sur ce que ce froid de tête accroîtroit de beaucoup son mal et affoibliroit de beaucoup ses forces ; mais sans écouter cette persuasion, d'un jugement très-sain, d'une voix entièrement libre et d'un sentiment parfaitement chrétien, il leur dit : « Mes chers parents et amis, vous n'oseriez donner une lettre, ni faire le moindre présent à un prince, que la tête découverte et le corps demi-courbé, en signe de révérence ; hélas ! que c'est bien autre chose des grandeurs de mon Dieu que de celles des hommes ! Il y a tant d'années que je possède l'âme qu'il m'a prêtée ! je suis maintenant près de la lui rendre ; permettez que je lui fasse un présent de cette importance, en la posture du plus grand respect qu'il me sera possible. » Et il mourut de la sorte, arrosé des larmes de toute sa famille, et au regret de tout le voisinage. »

Ce bon vieillard découvrant sa tête chenue pour remettre avec plus de respect son âme entre les mains de Dieu, n'est-il pas un spectacle admirable ? Comme les anges durent la conduire avec joie devant Notre-Seigneur ! et quand ce bon père la vit se présenter à lui d'une manière si humble et si soumise, sa terrible justice ne se trouva-t-elle pas à moitié désarmée ?

Dominique Fourier eut de sa première femme, Anne Nacquart, trois garçons et une fille. Celle-ci s'appeloit Marie ; elle répétoit souvent à son fils ces belles paroles de la reine Blanche : « Mon fils, vous êtes après Dieu l'unique appui de ma foiblesse ; néanmoins je vous assure que j'aimerois mieux vous voir étendu roide mort sur le carreau, que de savoir un péché mortel dans votre cœur. Pensez-y donc, mon enfant, et ne faites pas mourir votre mère par le trépas de votre âme. » L'enfant retint cette pieuse leçon, et il mérita de recevoir un jour du bienheureux Pierre Fourier, son oncle, une lettre où celui-ci lui disoit : « Vous connoissez combien je vous aime et chéris, et l'intérêt que je prends dans tout ce qui vous touche, à raison que vous êtes si bon, si raisonnable, et si honnête homme et si dévotieux, et que vous suivez en cela l'exemple et les instructions de votre bonne mère.... »

Un des frères du bienheureux, nommé Jacques, avoit gagné sur-

tout son affection par ses rares vertus; voici ce qu'à l'âge de soixante-quinze ans, tout près de mourir, il écrivoit à sa veuve : « Nous avons cela de nature, et comme héréditaire entre nous tous, de nous aimer très-parfaitement les uns les autres, à l'exemple de nos pieux ancêtres; mais mon très-cher frère et moi, y avons surajouté, entre nous deux, quelque chose, ce me semble, par-dessus ce que la nature et nos prédécesseurs nous avoient donné. »

M. l'abbé Chapia, dernier historien du bienheureux, et à qui nous devons ces détails, raconte de ce frère un trait bien touchant. Quand il apprit l'élection du bienheureux au généralat des Chanoines Réguliers réformés, il entra dans une affliction incroyable; il pleura pendant plusieurs jours ce qu'il regardoit comme un grand malheur. La vertu, disoit-il, est fondée sur une profonde humilité; ne perdra-t-elle point son lustre dans cette apparence d'honneur? La première fois qu'il revit son frère, il ne put s'empêcher de le tanser vertement d'avoir accepté cette charge. « Hélas! mon frère, reprit le bienheureux, j'ai fait ce que j'ai pu pour la refuser, mais ils m'y ont contraint. » Alors tous deux se mirent à pleurer, et se tenant étroitement embrassés, ils confondirent leurs larmes.

Ne voilà-t-il pas des enfants vraiment dignes du bon vieillard leur père? O foi, ô foi, ne nous ferez-vous plus de tels hommes!

Le bienheureux étoit l'aîné de cette chrétienne famille. En sa qualité de premier-né, ses parents l'avoient offert dans leur cœur au Seigneur; aussi remarquèrent-ils avec bonheur les premiers indices de sa vertu. « Dès le maillot, dit le P. Bédel, la moindre nudité lui étoit insupportable, et si on ne l'habilloit bien vite, il remplissoit la maison de cris si extraordinaires, qu'on voyoit bien qu'il avoit quelque chose qui n'étoit pas commun au reste des enfants. » Je note ce fait, tout puéril qu'il paroisse, afin que les mères chrétiennes observent avec soin les moindres dispositions de leurs petits enfants. Ce sont quelquefois des indices qui aideront à dévoiler plus tard les vocations extraordinaires à la sainteté.

Quand il commença d'étudier, il se distingua des autres écoliers

par sa contenance modeste, sa timidité, son silence dans la classe, son attention, son recueillement, sa douceur. Loin de se mêler aux jeux bruyants, il aimoit la retraite. « Après le repas, dit son historien, où, en qualité d'aîné de la famille, il récitoit les prières de la bénédiction et de l'action de grâces, le jeune Fourier, pieux jusque dans ses récréations, se rendoit à un petit oratoire qu'il avoit élevé de ses mains, et qu'il ornoit et décoroit de son mieux d'images des Saints et de fleurs odorantes. Là, comme on nous le raconte de saint Charles Borromée et de beaucoup d'autres saints, il se revêtoit d'ornements qu'il avoit fabriqués lui-même, et il célébroit à sa manière les divers offices de l'Eglise. Aux jours solennels, quand il y avoit eu sermon à la paroisse, il convoquoit au son de la clochette un petit auditoire, et répétoit devant ces fidèles assemblés ce qu'il avoit retenu de l'instruction, y ajoutant ce qu'il pouvoit, et le débitant d'un ton tout pénétré, avec des gestes pleins d'une naïve éloquence. S'il donnoit ainsi à ses auditeurs le sujet d'une récréation innocente, il laissoit dans leur esprit une admiration qui leur faisoit dire, comme autrefois les voisins de saint Jean : « Que pensez-vous que sera cet enfant ? »

A l'âge de quinze ans, son père le conduisit à l'Université de Pont-à-Mousson, où il resta cinq années : « Mon fils, lui dit-il en le quittant, je vous ai fait connoître mes intentions de vous consacrer au Seigneur; cependant, si elles ne se trouvoient point conformes aux desseins de Dieu sur vous, à lui ne plaise que je veuille vous empêcher d'écouter sa voix ! elle est préférable à toute autre. Je vous laisse entre les bras de sa providence; consultez-la et obéissez à ses mouvements : je ne veux vous contraindre en rien. »

Le bienheureux fit sa rhétorique sous le fameux P. Sirmond, et suivit deux années le cours de philosophie du P. Guinard. Il se rendit fort habile dans les langues anciennes, il montroit aussi beaucoup de génie pour les mathématiques; mais il fit encore plus de progrès dans la science des saints. « On l'a surpris, dit M. Chapia, écolier pénitent, couché sur des fagots, où il avoit passé la nuit, durant les rigueurs de l'hiver. Souvent, pour échapper aux yeux de ses compagnons de chambre, pendant qu'il les croyoit en-

dormis, il se glissoit doucement de sa couche, et se couvrant d'un simple drap de lit, il passoit la nuit sur le sol nu; quand les premières lueurs de l'aurore venoient à se répandre dans le ciel, il se replaçoit paisiblement sur son grabat, de peur d'être surpris dans cet acte de mortification. Adolescent, il revêtoit déjà son corps d'une haire comme d'une cuirasse contre les ennemis du salut; il chargeoit ses mains innocentes d'une lourde discipline, dont il frappoit ses tendres épaules, quand, à l'insu de tous, il pouvoit s'échapper en quelque coin. »

Dès sa jeunesse, il eut un grand amour pour la très-sainte Vierge; au collége il s'étoit fait inscrire dans la congrégation des Enfants de Marie; tous les jours il récitoit le Rosaire, afin de rendre hommage à celle qu'il regardoit comme sa Mère.

Après ses études, le bienheureux ouvrit à Mirecourt un petit pensionnat, où les premières familles de Lorraine envoyèrent leurs enfants. Son père, comme nous l'avons dit, étoit honorablement connu à la cour, et le bienheureux avoit déja lui-même la réputation d'un saint. Il nous reste de cette époque de sa vie un témoignage curieux. Voici ce que le maire de Lunéville, qui avoit été son élève, racontoit un jour à un Chanoine Régulier du Saint-Sauveur.

« Il avoit une grande sévérité pour le vice, et une circonspection inconcevable à ceux qui ne l'ont pas vu, pour ne pas scandaliser un seul de ses petits. Pour ce qui est de ses vertus, je vous dirai que trois ou quatre des plus âgés, parmi lesquels j'étois, voyant qu'on l'appeloit du nom de saint, et qu'on en faisoit tant d'estime, nous fîmes un complot de l'épier partout, afin de voir s'il en étoit autant qu'on en disoit. Nous le guettions donc en ses paroles, en ses gestes, en ses actions, dans les corrections qu'il nous faisoit, pour voir s'il n'y avoit point quelque aigreur d'esprit, quelque émotion de colère, une parole injurieuse; nous examinions comme il se comportoit en compagnie, en sa chambre, à table, au boire et au manger, en ses habits, et en tout. Mais, bien que notre enquête fût passionnée, avec une certaine démangeoison de lui trouver quelque défaut, pour nous servir d'excuse quand il nous corrige-

roit, je vous proteste, et je le signerois de mon sang, que nous n'y découvrîmes jamais une faute qui pût monter à un péché véniel, mais toutes sortes de perfections. »

« Les vices qu'il avoit surtout en horreur, ajoutoit le maire de Lunéville, c'étoient le mensonge, le jurement et la déshonnêteté. Ces deux derniers avoient leur châtiment effectif, et le cuir en pâtissoit. Pour le mensonge, il avoit une méthode qu'il estimoit peut-être plus douce, mais dont nous avions plus d'appréhension que ni du fouet ni des autres exécutions d'école. Ecoutez, nous disoit-il, puisque Dieu permet de la différence entre les hommes, vous souffrirez bien que j'y en mette. Mon gentilhomme, à moi, ce ne sera pas le plus riche, le mieux vêtu, le plus noble; non, la vraie noblesse consiste en la vertu; et partant, les plus vertueux seront mes gentilshommes, et les vicieux seront mes roturiers; et entre les vicieux, le menteur sera le plus roturier de tous, parce qu'il est l'enfant du démon, père du mensonge, le premier menteur du monde. Quelle honte d'être l'enfant d'un tel père ! Dieu l'a mis sous les pieds des anges; eh bien ! le menteur sera sous les pieds de ses condisciples; il sera le valet de tous, se lèvera le premier, allumera la chandelle, fera le feu, balayera la chambre, et servira ses compagnons à table, tête nue. Nous avions tant de peur de ce châtiment, qu'en moins de rien le mensonge fut banni de notre compagnie. »

A cinq lieues de Mirecourt se trouvoit une abbaye de Chanoines Réguliers de Saint-Augustin, appelée l'abbaye de Chaumouzey; le bienheureux en connoissoit l'abbé. Désirant quitter le monde pour se donner plus entièrement à Dieu, il demanda d'être reçu parmi les Chanoines Réguliers. On l'accueillit avec joie, mais non sans un peu d'étonnement. La discipline étoit fort relâchée dans ce monastère, et l'on ne pouvoit comprendre qu'un homme de ce mérite eût choisi l'Ordre le moins sévère de la Lorraine. Dieu, qui le destinoit à en être le réformateur, le conduisoit par la main dans cette circonstance, où le monde ne laissa pas de le blâmer.

Il entra donc à l'abbaye de Chaumouzey en l'année 1586. Deux ans après, le 25 février 1589, il fut ordonné prêtre par le suffra-

gant de l'archevêque de Trèves. Il alla ensuite achever son cours de théologie à l'université de Pont-à-Mousson. Son oncle, le P. Jean Fourier, en étoit alors recteur. C'étoit un religieux de grande vertu, qui avoit autrefois dirigé saint François de Sales, lorsque celui-ci étudioit à Paris. Le bienheureux trouva encore à Pont-à-Mousson deux hommes qui devoient comme lui être les réformateurs de leur Ordre, Servais de Lairuels, qui rétablit l'ancienne observance parmi les Prémontrés, et Didier de la Cour, qui fonda plus tard la fameuse Congrégation de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe, dans l'Ordre de Saint-Benoît. Tous trois logeoient dans la même maison et étoient liés d'une étroite amitié : tous trois se préparoient par la prière et l'étude aux desseins que la Providence avoit sur eux.

En 1595, le cardinal de Lorraine, qui étoit évêque de Metz, connoissant les talents et la piété du bienheureux, le nomma à la cure de Saint-Etienne, dans sa ville épiscopale; mais l'humble religieux le pria d'agréer son refus. Le cardinal alors le força d'accepter au moins la paroisse de Saint-Martin de Pont-à-Mousson; il commençoit à y faire le bien, lorsque ses supérieurs le rappelèrent à Chaumouzey. Il resta peu de temps dans son monastère, les religieux souffrant avec peine le spectacle de ses vertus. On lui offrit alors trois cures, celle de Saint-Martin de Pont-à-Mousson, qu'il avoit déjà administrée, celle de Nomeny et celle de Mattaincourt. Le bienheureux consulta son oncle, le P. Jean Fourier. « Si vous désirez des richesses et des honneurs, lui répondit le recteur de l'université, il faut prendre le Pont ou Nomeny; si vous voulez avoir beaucoup de peine et pas de récompense temporelle, c'est ce que vous trouverez à Mattaincourt. »

Le bienheureux n'hésita pas un instant et partit pour Mattaincourt, qui est un fort village des Vosges, situé à une demi-lieue de Mirecourt. Il y arriva le jour de la très-sainte Trinité, le 1er juin de l'an 1597. Il étoit alors dans sa trente-deuxième année.

La paroisse de Mattaincourt se trouvoit dans un déplorable état : l'ivrognerie, la débauche, le blasphème, l'irréligion y régnoient presque sans partage. Le bienheureux s'en aperçut bien dès la

première visite qu'il fit à ses paroissiens, et tout aussitôt il se prépara au combat. Ses armes, pour vaincre l'ennemi, furent la prédication, la charité envers les pauvres et l'austérité de sa vie.

Il commença donc par instruire ses paroissiens : il faisoit des catéchismes deux fois par semaine, cherchant à y attirer le plus de monde qu'il pouvoit, et à gagner le cœur des pères et des mères en même temps qu'il évangélisoit les enfants; il fit ensuite des conférences dans quelques maisons, puis en public, et quand il crut avoir suffisamment préparé les cœurs, il les entraîna par ses prédications ardentes. Il cherchoit surtout à les aguerrir contre la timidité. « Ne craignez pas que je vous tanse, leur disoit-il naïvement; vous avez péché, sans doute, mais ça été plutôt par ignorance que par malice. Eh quoi ! que je sois si indiscret de rudoyer ceux qui, dans un moment, seront en la grâce de Dieu, et ne pardonner pas à des personnes à qui celui qu'elles ont offensé est près de pardonner; je serois bien mal avisé. Non, mes amis, venez, ne craignez pas; nous adoucirons la médecine selon notre pouvoir, et parce qu'on ne se peut assurer de sa vie, commençons dès demain, je vous prie. »

Le lendemain, dit M. Chapia, il étoit au confessionnal dès l'aurore; il ne le quittoit que pour le saint sacrifice, et y retournoit jusqu'à la nuit. Bien que ses prédications, ajoute le P. Bédel, fussent très-efficaces, ses catéchismes très-doctes, ses instructions particulières pathétiques au possible, on a remarqué qu'il avoit fait beaucoup plus de fruit au confessionnal que dans les chaires, ayant une grâce toute spéciale pour épuiser une conscience jusqu'au fond et amollir les plus endurcis, lorsqu'il pouvoit les tenir en ce tribunal, et les arroser des eaux de la pénitence.

Le spectacle de sa charité ne touchoit pas moins les cœurs : il donnoit tout ce qu'il avoit, et lorsque sa bourse étoit épuisée, son presbytère dégarni, il mendioit pour ses pauvres. Souvent Dieu venoit à son aide.

« Une pauvre femme lui demandoit un jour un boisseau de blé; le bon curé donne ordre aussitôt de monter au grenier et de le lui livrer.

— Mais, mon Père, il n'y a plus rien.

— Allez-y voir, reprit le bienheureux.

— Cela est très-sûr, mon Père ; hier j'ai balayé le grenier.

— Allez toujours, répondit-il.

On alla et on trouva du blé autant qu'il en falloit pour la pauvre femme. »

« Il avoit, continue M. Chapia, dressé un catalogue de ses pauvres, qu'il réunissoit deux fois la semaine. Chaque fois, il leur donnoit du pain pour trois jours. Le dimanche, il vouloit leur donner du pain blanc, il y ajoutoit un peu de lard pour la soupe, et même un peu de vin pour les vieillards. Aux jours solennels de Pâques, de la Pentecôte, de Noël, de la Toussaint, il amassoit de grandes provisions, pour faire bonne chère *à cette noblesse du royaume de Dieu*.

« Un de ces beaux jours, lui advint parmi ses pauvres un malheureux soldat, revenant de l'armée avec plus d'appétit que de ressources. Le P. Fourier l'aborde, lui demande quelle aumône lui seroit agréable.

— C'est Pâques, mon Père, répondit le soldat ; pour bien faire il me faudroit quelques œufs.

Le Père en fit donner deux.

— Hélas ! reprit-il, je croyois qu'un homme de votre sorte ne m'en donneroit pas moins d'une demi-douzaine.

Le Père avouë qu'il a eu tort, en fait ajouter quatre, et lui demande s'il est content.

— Il me faudroit encore, ajoute le soldat, un morceau de pain pour les manger.

— Oui, oui, vous en aurez ; et le Père de courir à un morceau du plus blanc et du meilleur.

—Ne vous faut-il plus rien?

Le soldat voyant qu'il étoit tombé chez un bon hôte : « Il faudroit bien, dit-il, pour une si bonne fête, un petit verre de vin. »

Le Père, tout joyeux, va lui quérir du vin, lui verse lui-même à boire, et ne le quitte point que le soldat n'ait dit : « Oh ! je suis content ; je prie Dieu de bon cœur, pour l'honneur de son Église, que tous les curés vous ressemblent. »

Digitized by Google

Quand il se préparoit quelque repas de noces dans sa paroisse, le bienheureux avoit toujours soin de faire réserver la part des pauvres, afin de sanctifier le festin. Le jour de Saint-Évre, qui étoit la fête patronale, il réunissoit ses pauvres, et, après la messe, il demandoit à ses paroissiens s'ils ne vouloient point recevoir Notre-Seigneur à leur table. « Tenez, leur disoit-il, voilà Jésus qui vous attend ; prenez-le, menez-le à votre fête et traitez-le selon ses mérites. Ce que vous faites au moindre des miens, vous le faites à moi-même.» C'étoit à qui recevroit un représentant de Notre-Seigneur, et il falloit que le bienheureux fît lui-même la distribution de ses protégés. Ce jour-là, ils dînoient au haut bout de la table.

Il avoit aussi institué une sorte de caisse de prévoyance pour ceux de ses paroissiens qui éprouvoient des pertes dans leur commerce; il l'appeloit *La bourse de saint Evre*. Elle se composoit de dons, de legs et d'amendes. Quand un marchand se trouvoit arriéré, on lui prêtoit sur ce fonds, afin de rétablir ses affaires, à la seule condition de rendre s'il réussissoit. L'établissement prospéra au delà de toutes les espérances. C'est ainsi que la charité a devancé de deux siècles la caisse d'épargne et les compagnies d'assurances.

La vie austère du bienheureux acheva la conversion de Mattaincourt, d'abord en attirant sur ce pays les bénédictions du ciel, et ensuite en frappant d'une manière plus éloquente que tous les discours l'esprit grossier des habitants. Il ne vivoit, en effet, que de pois et d'herbages, ne buvant jamais de vin, ne faisant qu'un repas, vers le soir. Il couchoit sur un banc ou dans une chaise d'osier, quoiqu'il eût, pendant quelque temps, un lit dans sa chambre, pour dissimuler la pénitence de ses nuits; mais le lit s'en alla peu à peu chez les pauvres. L'un eut la couverture, l'autre les matelas, si bien qu'il ne resta plus rien. Au plus fort de l'hiver on ne voyoit point de feu au logis, à moins qu'il ne vint une visite. Tout le mobilier se composoit d'une table, de quelques chaises et d'images de papier peint. Ses paroissiens estimoient plus la sainteté de sa vie que le talent des autres prédicateurs. « Ceux-là, disoient-ils, nous entendons ce qu'ils nous disent, mais nous ne savons pas

comme ils vivent; pour notre bon curé, nous savons qu'il fait ce qu'il nous recommande, et beaucoup plus encore. »

Aussi, en très-peu de temps, la paroisse se trouva tellement changée, que le bienheureux put diviser ses ouailles en trois classes : les *parfaits*, ceux qui marchoient déjà vers les sommets de la sainteté; les *profitants*, qui s'efforçoient de mener une vie toute chrétienne; les *commençants*, c'est à dire ceux qui entroient seulement dans les voies de Dieu. Or voici, dit l'historien du bienheureux, ce qu'étoient les commençants.

« Il y avoit dans la paroisse un jeune homme de quatorze ans, qui languissoit malade dans son lit : des Pères Jésuites, l'ayant visité, l'exhortoient à la patience, en lui suggérant les motifs qui leur sembloient propres à faire sur son cœur une salutaire impression. « Ah ! s'écria tout à coup le jeune malade, comment me plaindrais-je en méditant les souffrances de mon Dieu ! » Et en parlant ainsi, il baisoit une image du Christ attaché à la croix. Comme les bons Pères, émerveillés, louoient sa piété et sa résignation : « Hélas ! ajouta-t-il, je ne suis encore que dans la troisième classe. » Certes, si on pouvoit appeler ce jeune homme un commençant, nous voyons à quel point de progrès étoit arrivé le bon curé dans sa paroisse. »

A l'exemple du pasteur, les brebis menoient une vie pénitente : plusieurs jeûnoient le vendredi et même le samedi; d'autres portoient la haire ou le cilice; les communions étoient fréquentes; presque tous se confessoient chaque mois. Les cabarets étoient déserts et l'église pleine. Il y avoit bien quelques rebelles, ce que le bienheureux appeloit *la bande perdue;* mais, comme Notre-Seigneur, il se mit à la poursuite de ces brebis égarées, et parvint presque entièrement à les ramener. Mattaincourt, qui avoit été le scandale de la Lorraine, en devint la perfection et le modèle. De tous les pays voisins on accouroit, les dimanches, pour s'édifier au spectacle de cette paroisse si pieuse, et jouir des instructions du bon curé.

L'amour que les habitants de Mattaincourt portoient au bienheureux égaloit les services qu'il leur avoit rendus. « Si tout ce

qu'il avoit étoit à eux; aussi tout ce qu'ils avoient étoit-il à lui. Lui arrivoit-il quelque compagnie, des religieux passoient-ils chez lui? cela étoit bientot connu dans tout le village : c'étoient des hôtes pour tous. On savoit le dénuement de l'homme de Dieu, et de tous côtés on accouroit pour venir en aide à sa pauvreté. L'un apportoit du linge, une nappe et des serviettes; l'autre du pain; un autre du vin; celui-ci de la vaisselle; celui-là du lait ou du fromage; d'autres des œufs ou des légumes, ou des fruits; chacun ce dont il abondoit; en sorte que les étrangers ne faisoient nulle part meilleure chère que chez ce pauvre de Jésus-Christ. »

« Si le bon curé, continue M. Chapia, revenoit de quelque voyage, dès qu'on savoit son retour, on voloit en foule au-devant de lui; on le recevoit avec mille démonstrations d'allégresse : c'étoit un père revenu au milieu de sa famille. Les pauvres en particulier l'environnoient; ils le serroient de plus près, comme ses plus proches et ses plus chéris. Le bon pasteur, ravi d'aise, le front rayonnant de joie, alloit au milieu de ses enfants, les saluoit chacun par son nom, s'informoit de leur santé, de leurs affaires pendant son absence; il se faisoit tout à tous : pauvre avec les pauvres, petit avec les petits, le plus humble d'entre eux. »

L'évêque de Toul apprit avec bonheur le changement des habitants de Mattaincourt. « Ce lieu, écrivoit-il au Souverain-Pontife, est devenu un véritable monastère, par l'ordre et la piété qu'on y remarque. — Je souhaiterois seulement d'avoir, disoit-il quelquefois, cinq prêtres semblables à celui-là, un à chaque coin de mon diocèse et l'autre au milieu. » Il sut, au reste, faire profiter tout son troupeau du zèle admirable du curé de Mattaincourt, en l'employant dans les missions. Un grand nombre de protestants furent convertis par les prédications et les vertus de l'homme de Dieu; l'hérésie, par ses soins, disparut des Vosges.

Mais Notre-Seigneur avoit destiné le bienheureux à des entreprises plus vastes encore : il lui vouloit faire fonder la Congrégation de Notre-Dame, pour l'instruction des jeunes filles, et réformer les Chanoines Réguliers du Saint-Sauveur. Je ne puis malheureusement entrer dans le détail de ces grands travaux; je me conten-

terai de citer quelques faits qui achèveront de peindre l'esprit et la puissance du serviteur de Dieu.

L'éducation des jeunes filles lui sembloit d'une importance extrême pour la religion ; il pria longtemps Notre-Seigneur de l'éclairer à ce sujet. Ce bon maître inspira alors à quelques âmes pieuses de Mattaincourt, et principalement à la Mère Alix, qui mourut en odeur de sainteté, la pensée de se dévouer à cette œuvre. Les commencements furent difficiles, et le démon n'omît rien pour les dégoûter. Il parvint à en faire succomber une sous le poids de l'ennui et de la tristesse, si bien qu'elle exigea du bienheureux qu'il la laissât retourner au monde.

— Vous sortirez, ma fille, lui dit à la fin le Père, mais avant que de partir vous prendrez la peine d'aller saluer Notre-Dame à l'église, et lui faire vos adieux.

Il lui donne un papier qui contenoit cet adieu; la jeune fille pleine de joie le prend, court à l'église s'agenouiller devant l'autel de la très-sainte Vierge, et y lit ces paroles : « Madame, je suis ici pour vous remercier de l'honneur que vous m'avez fait de me recevoir au nombre de vos filles ; je suis lasse de cette faveur, et je juge que le monde est plus digne d'être aimé que ni vous ni votre Fils ; c'est pourquoi je m'en retourne à lui, et vous quitte tous deux. Vous serve qui voudra, pour moi je n'en ai plus d'envie. »

Frappée comme d'un coup de foudre, touchée jusqu'au fond de l'âme, la jeune fille jette le billet, arrose les marches de l'autel de ses larmes en demandant pardon à Notre-Dame de sa lâcheté, et proteste qu'elle ne quittera ses compagnes qu'à la mort. Ce qu'elle accomplit fidèlement.

Au bout de quelques années, le Souverain Pontife ayant approuvé la nouvelle congrégation, on fonda des monastères à Nancy, Saint-Mihiel, Châlons, Bar-le-Duc ; l'institut se répandit rapidement dans toute la Lorraine. C'est à l'occasion de l'établissement du monastère de Mirecourt que le bienheureux fit son premier miracle.

« Le dernier jour de mai de l'an 1620, en l'octave de l'Ascen-

sion, eut lieu le prise d'habit et la clôture de la maison de Mirecourt, que présida l'abbé de Chaumouzey, et à laquelle assista le sieur Jennin, curé de Châlons. Le soir de ce beau jour, le ciel déclara hautement, pour la première fois devant les hommes, la sainteté de son serviteur et sa gloire future. Le bon Père étoit retourné à Mattaincourt, après la cérémonie, avec le sieur Jennin : il étoit huit heures. Des enfants qui jouoient au bord d'un puits, en la cour de la maison, voyant le curé de Châlons, à eux inconnu, venir puiser de l'eau, se sauvèrent effrayés; mais une petite fille qui tenoit les bords du seau dans lequel on puisoit l'eau, se laissa entraîner et tomba dans le puits. On cria dans la rue : « A l'eau, à l'eau! » mais on accourut lentement. On disputa sur les moyens de retirer l'enfant, on fit plusieurs essais inutiles; tellement que lorsqu'on parvint à la retrouver, elle étoit morte. Le Père de la pauvre petite, qui étoit un cordonnier, accourt, trouve son enfant noyée, va se jeter aux pieds de son bon pasteur, pour lui redemander sa fille :

« — Que ferai-je, mon Père, s'écrie-t-il; que ferai-je?

« — Priez Dieu, mon fils, priez Dieu, répondit le bienheureux.

« L'enfant fut emportée chez son père; l'homme de Dieu rentra dans sa chambre, se jeta devant le Seigneur à deux genoux, versant des larmes abondantes et de ferventes prières; au bout de quelques heures, la petite fille étoit retournée à la vie; mise au lit, elle dormit, et le lendemain elle vint à l'école. Trente-six ans après, elle racontoit elle-même sa résurrection, à la gloire de Dieu et à la louange du Père de Mattaincourt. Le sieur Jennin a donné l'attestation de tout ceci, par serment et devant notaire, à Châlons, un an après la mort de notre bienheureux. »

Le bon curé fit encore à Mattaincourt un autre miracle. Les médecins alloient couper la jambe d'un pauvre jeune homme, qu'un mal de genou affreux réduisoit à l'extrémité. Touché de compassion, le serviteur de Dieu s'approche du malade et prie les médecins de différer l'opération en disant :

— Il n'y a pas tant de mal?

— Voyez vous-même, répondirent-ils.

On découvre le genou; le bienheureux le touche légèrement, et à l'instant le mal disparoît, aux yeux des chirurgiens immobiles d'admiration.

Il guérit encore, en 1623, le jeune duc Charles, qui étoit gravement malade de la petite vérole. Le bienheureux se trouvoit à Lunéville, lorqu'on vint le chercher pour le conduire à la cour. Il passe la nuit en prières et en disciplines; le matin il paroit tout joyeux, et comme on lui en demandoit la raison, il lui échappa de dire; « Ah! c'est qu'il ne mourra point. » Il rougit aussitôt d'avoir trahi son humilité. Il arrive à Nancy, non dans une charrette de paysan comme il le projetoit, mais dans un superbe carrosse que le duc lui avoit envoyé, tout confus des honneurs qu'on lui rendoit. Sitôt que le jeune prince l'aperçut, il passa doucement sa main sous la couverture et toucha la robe du bon Père. Comme la femme de l'Évangile, il se disoit en lui-même : *Si seulement je touchois son vêtement, je serois guéri*. Il se sentit mieux en effet; dès ce moment la maladie cessa ses ravages, et bientôt il fut complétement rétabli.

C'est en cette même année 1623, le jour de la Chandeleur, dans la magnifique église des Prémontrés de Pont-à-Mousson, que prirent l'habit les premiers novices de la réforme des Chanoines Réguliers du Saint-Sauveur. Après plusieurs essais infructueux, le bienheureux, par l'ascendant de sa vertu, avoit réussi là où tant d'autres avoient échoué. Il n'avoit, il est vrai, entrepris cette réforme que sur les ordres de son évêque, M. de Maillane, qui le regardoit comme un saint, ayant éprouvé par lui-même la fermeté et l'ardeur de son zèle. M. de Maillane aimoit à raconter en quelle occasion, et je rapporterai aussi ce fait, parce qu'il honore à la fois le bon Père et l'illustre évêque.

« Ce prélat, dit le vieil historien du bienheureux, étant prêt à dire la messe en présence d'un grand peuple, envoya un de ses hommes à l'église, pour voir s'il n'y avoit point quelque prêtre pour l'ouïr en confession. On lui dit que le Père de Mattaincourt étoit là; il le fit entrer et le pria de l'entendre. Le Père s'excuse; on persiste. Sachant qu'en ce tribunal il tient la place de Jésus-

Christ, souverain juge des hommes et des anges, sans avoir égard aux crosses ni aux mitres, le Père jette son pénitent sur trois points d'importance : le premier fut la visite de son diocèse, qui ne se faisoit pas tous les ans; le second sur la pluralité des bénéfices, contraire aux décrets du concile de Trente; le troisième touchant une vieille querelle contre un gentilhomme. Il le mena et le pourmena sur ces trois importantes matières, l'espace de deux heures; ne voulant ouïr parler ni d'absoudre ni de renvoyer son pénitent, qu'il ne lui eût promis de mettre ordre à tous trois, et ce incessamment. L'évêque promit et tint sa promesse. Ce qui est un miroir, ajoute le Père Bédel, où les confesseurs pourront apprendre à ne point trahir, par une lâcheté mercenaire, le pouvoir et crédit que leur donne la sainteté de leur ministère. »

En quelques années la réforme s'établit dans tous les monastères de Chanoines Réguliers que possédoit la Lorraine. Elle rendit de grands services à ce pays par le zèle que déployèrent les nouveaux religieux pour le salut des âmes. Le Père Guinet en fut le premier général, après que le Pape eut approuvé la congrégation naissante. Le bienheureux avoit, par humilité, refusé cette charge, et, pour mieux l'éviter, il n'avoit point voulu réitérer ses vœux. Mais des temps malheureux se préparoient pour la Lorraine. La guerre, la peste, la famine étoient à ses portes. Dieu devoit éprouver cruellement ce pauvre petit pays : avant d'envoyer ces redoutables fléaux, toujours miséricordieux dans ses vengeances, il voulut affermir la réforme du Saint-Sauveur en lui donnant le bienheureux pour général. Il rappela donc à lui le Père Guinet, qui déclara sur son lit de mort que Dieu ne le retiroit de ce monde, à la fleur de son âge, que pour faire place à leur Père commun.

Le Chapitre s'assembla le lendemain, et le bienheureux fut élu tout d'une voix. « Aussitôt, dit le Père Bédel, qui faisoit partie de cette assemblée, aussitôt que le premier scrutateur eut prononcé son nom, comme si au même instant il lui eût enfoncé deux poignards dans les yeux, il en sortit deux ruisseaux de larmes, accompagnés de sanglots qui éclatoient si haut, qu'on n'entendoit que lui dans tout le Chapitre; il fallut un grand quart d'heure

pour donner place à la violence du mal. Jésus, s'écria-t-il enfin d'une voix déchirante, Jésus, quel général! puis il se remit à pleurer tellement que les électeurs ne purent retenir leurs larmes. »

Le bienheureux essaya en vain d'alléguer qu'il n'étoit point profès de la réforme, qu'il se devoit à Mattaincourt; en peu de jours on lève tous les obstacles, et il est contraint de recevoir l'hommage de ses Frères, qui viennent selon l'usage lui baiser la main. « Il s'asseoit dans une chaire, nous raconte son vieil ami, mais avec une contenance si désolée, que je n'ai jamais vu criminel se coucher avec plus de répugnance sur la roue, où il doit bientôt perdre la vie par le brisement de ses os. Il tremble de tout son corps; son visage blémit, et ne pouvant souffrir l'excès de sa confusion pendant cette cérémonie, il se cachoit avec la manche de son surplis, et faisoit craindre qu'une telle violence n'altérât de beaucoup l'état de sa santé. Jamais superbe n'eut tant de peine à la poursuite d'une charge comme son humilité lui fit de maux ce jour-là, pendant lequel il ne fit que pleurer. »

Cependant la guerre avoit éclaté en Lorraine : Nancy étoit assiégé par les troupes de Richelieu; la famille ducale étoit prisonnière ou dispersée; bientôt les Suédois vinrent porter partout le fer et la flamme. Les villes étoient dévastées, les églises pillées et profanées, les reliques des saints dispersées, le très-saint Sacrement jeté aux chevaux. La famine suivit ces dévastations, et la peste y ajouta ses horreurs. Le bienheureux montra alors ce qu'il y a de courage et de charité dans le cœur des saints. Il raffermit les esprits, en les élevant vers Dieu; il fit des aumônes innombrables, mendiant partout pour ses pauvres affamés, une besace à la main. Aux fléaux qui ravageoient son pays il opposa la puissance et la miséricorde de Marie. C'est alors qu'il répandit par toute la Lorraine ces petits billets où étoient écrites ces paroles : MARIE A ÉTÉ CONÇUE SANS PÉCHÉ, et qui opérèrent tant de prodiges. La peste respecta les maisons qui les portoient inscrits comme une sauvegarde, et l'épée farouche des Suédois s'en écarta.

Non content de soulager les misères du peuple, le bienheureux

consoloit ses princes, les conseilloit, les encourageoit. Le duc Charles le consulta souvent, heureux s'il eût toujours suivi ses avis. Richelieu s'effraya de l'influence d'un homme qui sembloit conjurer lui seul tous les maux de la patrie; il menaça de le faire arrêter, et le serviteur de Dieu dut prendre le chemin de l'exil. Il se retira à Gray, qui appartenoit aux Espagnols. Partout il reçut des peuples les hommages les plus éclatants. Écoutons le Père Bédel nous racontant son entrée à Verdun :

« Nous trouvâmes cette ville remplie d'un bruit commun, que le Père, passant à Toul, avoit rendu la vie à un ecclésiastique malade, ce qui fut cause qu'on le reçut avec un accueil admirable et comme un thaumaturge : les enfants le suivoient en troupes par les rues, les personnes affligées y accouroient en foule, pour recevoir quelque allégement par ses prières. Chacun sortoit de son logis pour le voir, et disoit pour s'animer : « Voilà le saint; voilà le saint qui passe; courez, venez voir! » Quantité de personnes le suivoient partout, et lui baisoient le manteau, et la robe, et le bréviaire, et tout ce qu'ils pouvoient attraper de lui... Lui, s'échappe le mieux qu'il peut, se fâche tout de bon, retire son manteau de roideur; tout cela n'y fait rien; l'empressement redouble, en sorte que, pour aller par les rues, il est contraint d'entrer dans sa carriole d'osier, pour se cacher et se défendre de ces assauts. Mais à la sortie et à l'entrée, c'étoit la peine; car l'une touchoit son manteau de la main, qui de son chapelet, l'autre de sa bouche, et les plus ferventes en coupèrent plusieurs pièces, comme il apparut depuis par les taillades que nous y trouvâmes; le jour de son départ fut avancé par cet accueil, un escadron le suivoit, les ciseaux en main, pour continuer ce métier; et ne trouvant à s'en approcher, la couverture de sa carriole en pâtit et en fut pour quelques morceaux. »

A Gray, le bienheureux retrouva la famine et la peste; mais ses prières parvinrent à chasser ce dernier fléau; elles éloignèrent aussi de cette ville les terribles ennemis qui en vouloient faire le siége. Le gouverneur étant tombé malade, le serviteur de Dieu qui étoit son confesseur l'alla voir.

— Mon Père, lui dit M. d'Andelot, je vois que je vais mourir; la perte de la vie n'est pas ce que je regrette, mais je crains les jugements de Dieu. Si j'avois encore seulement un an, pour me préparer à l'éternité!

— La prière peut tout, répondit le bienheureux; demandons cette année au Seigneur.

Le gouverneur guérit en effet; et, après une année passée dans la pénitence, il retomba malade et mourut.

Le bienheureux ne tarda guère à le suivre. Deux de ses religieux ayant été malades successivement, il dit au troisième : « C'est à moi de prendre la place après eux, et puis à vous, et pas un de la maison ne sera exempt; mais pour moi, je n'en serai pas quitte à si bon marché que les autres. »

Vers le milieu du mois d'octobre de l'an 1640, il ressentit les premières atteintes de la fièvre; les accès redoublèrent, bientôt il fut à l'extrémité. Au milieu de ses souffrances, il ne cessoit d'implorer Notre-Seigneur et la très-sainte Vierge. « Nous avons un bon maître et une bonne maîtresse, disoit-il souvent : *Jésus, Marie!* »

— Vierge sainte, ajoutoit-il, montrez à ce coup que vous êtes mère de ce pauvre misérable, et ne dédaignez pas de reconnoître pour fils, en cette détresse, celui qui vous honore et vous chérit comme sa mère.

Quand on lui apporta le saint Viatique il dit :

« Seigneur, je ne suis pas digne que vous veniez à moi; non, je ne suis pas digne, Seigneur; je devrois bien plutôt être jeté dans une voirie, pour être là visité des chiens et des corbeaux, que d'avoir l'honneur de votre présence. »

Après la communion on lui entendit dire :

« Que vous saurois-je rendre, ô mon Dieu! pour réciproque de tant de faveurs? Ne faut-il, pour vous plaire, que prendre en main le calice de ma mort? De bon cœur, mon Dieu, de bon cœur, pourvu que ce soit avec votre grâce. »

Ce jour étoit un beau jour pour ce fidèle serviteur de Marie : c'étoit la fête de l'Immaculée Conception.

Le lendemain il se fit lire quelques passages de l'*Imitation*, qu'il appeloit le *Livre d'or;* il récita ensuite le *Miserere*, comme avoit fait saint Augustin, son Père, instituteur des Chanoines Réguliers.

« A neuf heures du soir, dit M. Chapia, il demanda l'Extrême-Onction, et il la reçut dans cette résignation parfaite à la volonté du Seigneur, qui est le sceau des élus. A onze heures, il se tourna vers ses enfants en larmes : « Quelle heure est-il? » demanda sa voix mourante. Alors, saisissant son crucifix : « O Jésus, ne m'abandonnez pas au moment de ma mort! » Puis, prenant une image de Notre-Dame : « Vous savez en qui j'ai toujours eu confiance, ô Marie; assistez-moi. » Il fit ensuite, sur lui-même, trois grands signes de croix, et il entra dans une douce agonie, qui ne dura que quelques instants. Ses lèvres se remuoient encore pour la prière ; on pouvoit distinguer à leur mouvement ces noms qu'il aimoit tant : *Jésus! Marie!* Il expira enfin, sans nul effort; comme un parfum qui s'exhale, son âme s'envola doucement de sa prison corporelle. Il étoit dans la soixante-seizième année de son âge. *Voilà une belle mort*, s'écria le P. Bédel; *aussi est-ce la suite d'une belle vie!* »

En ce moment on vit s'élever de la maison un globe de flamme resplendissant; il plana quelques temps dans les airs, et se dirigea ensuite vers la Lorraine.

Le corps du bienheureux fut rapporté dans ce pays, quelques mois après, par les Chanoines de son Ordre. Ils le vouloient placer dans leur église de Pont-à-Mousson ; mais par une erreur où le doigt de Dieu étoit empreint, ils se trompèrent de route, et passèrent par Mattaincourt, qu'ils vouloient surtout éviter. Les habitants refusèrent en effet de rendre les restes de leur père ; ils l'enterrèrent sous le crucifix du chœur, là où le bon curé avoit autrefois désigné sa place, et ni les ordres du duc de Lorraine, ni la force armée ne purent leur enlever ce précieux dépôt. Des miracles innombrables vinrent glorifier la tombe du Père de Mattaincourt; en peu d'années deux cent neuf purent être constatés juridiquement, en sorte qu'il fut béatifié par Benoit XIII en 1730.

Digitized by Google

Le cœur du serviteur de Dieu étoit resté à Gray : à l'occasion de la fête de sa béatification, on ouvrit l'urne qui le contenoit. C'étoit le 30 mars 1730. A la joie inexprimable et à la vénération de tous les assistants, on reconnut qu'il étoit dans un état de conservation parfaite, malgré les quatre vingt dix années qui s'étoient écoulées depuis la mort du bienheureux. Les médecins constatèrent l'intégrité, la fermeté, l'élasticité d'une chair vivante, sans odeur sensible, par conséquent sans embaumement. N'étoit-il pas juste que Notre-Seigneur préservât de la corruption du tombeau ce cœur qui l'avoit tant aimé?

A Rome, les saints martyrs Claude, conservateur des registres d'enrôlement militaire; Nicostrate, premier greffier de la préfecture; Castorie, Victorin et Symphorien, que saint Sébastien convertit à Jésus-Christ, et que saint Polycarpe, prêtre, baptisa. Comme ils étoient occupés à rechercher les corps des saints martyrs, le juge Fabien les fit arrêter, et pendant dix jours il employa les menaces et les caresses pour les engager à l'apostasie; mais n'ayant pu les ébranler en rien, il les fit mettre tous trois à la torture, et après cela les fit jeter dans la mer.

A Durazzo en Albanie, les saints martyrs Pérégrin, Lucien, Pompée, Hésique, Papius, Saturnin et Germain, tous Italiens, qui, s'étant retirés dans cette ville pendant la persécution de Trajan, et y voyant saint Aste, évêque, crucifié pour la foi de Jésus-Christ, confessèrent publiquement qu'ils étoient chrétiens. Ils furent arrêtés par l'ordre du gouverneur et jetés dans la mer.

A Pérouse, le bienheureux Benoit XI, natif de Trévise, de l'Ordre de Saint-Dominique, qui, dans le court espace de son pontificat, rendit la paix à l'Église, rétablit la discipline, et donna à la religion de merveilleux accroissements. — Il étoit né à Trévise en 1240, et étant entré de bonne heure dans l'Ordre de Saint-Dominique, il

avoit prêché avec éclat à Bologne et à Venise. Devenu général de son Ordre en 1296, il fut envoyé l'année suivante, par le Pape Boniface VIII, pour rétablir la paix entre la France et l'Angleterre. Le Pape le créa bientôt cardinal, malgré sa résistance; il le fit évêque d'Ostie et l'envoya pacifier la Hongrie. A la mort de Boniface VIII, il fut contraint par les cardinaux de monter sur le trône de saint Pierre; il y porta toutes les vertus qui font les grands et saints papes. C'étoit surtout un homme de douceur et de paix. En moins d'une année il réconcilia les factions romaines, les villes de Venise et de Padoue, le Danemarck et les autres pays du Nord. Il rendit la paix à la France et mourut à Pérouse en 1304. Il étoit si ami de la simplicité, qu'après son élévation à la papauté il refusa de reconnoître sa mère, qui s'étoit présentée devant lui avec des habits magnifiques : il voulut qu'elle reprit des habits plus humbles, et alors il la reçut avec honneur.

A Alexandrie, fête de saint Pantène, homme apostolique et d'une grande sagesse. Il eut tant de zèle et de passion pour la parole de Dieu que, cédant au feu de sa foi et de sa piété, il partit pour aller prêcher l'Évangile de Jésus-Christ aux nations qui habitoient les contrées les plus reculées de l'Orient; et enfin de retour à Alexandrie, il mourut en paix sous le règne d'Antonin Caracalla.

A Brescia, saint Apollone, évêque et confesseur.

En Saxe, saint Guillebaud, premier évêque d'Eichstadt, qui, s'employant avec saint Boniface à la prédication de l'Évangile, convertit plusieurs peuples à Jésus-Christ.

A Urgel en Catalogne, saint Odon, évêque.

En Angleterre, saint Hedde, évêque des Saxons occidentaux.

Au même pays, sainte Edilburge, vierge, fille du roi des Anglois.

Le bienheureux Laurent de Brindes naquit en cette ville, le

22 juillet de l'an 1559. Son père Guillaume de Rossi lui donna le nom de Jules-César. Il reçut une éducation distinguée au couvent de Saint-Paul, qui appartenoit aux Franciscains. Son père étant mort, il se retira à Venise chez un de ses oncles, et entra bientôt dans l'Ordre des Capucins. Il avoit déjà une si grande réputation de sainteté, que l'on attribua à ses prières la cessation d'une affreuse tempête qui désola en ce temps l'Adriatique. Il prêcha d'abord à Padoue, ville célèbre par son université, et réforma les mœurs des jeunes gens qui la fréquentoient. Il fut ensuite appelé à Rome par Clément VIII, pour travailler à la conversion des juifs. La connoissance profonde qu'il avoit de l'hébreu, la douceur de ses manières, son éloquence, sa sainteté ouvrirent à beaucoup d'entre eux les portes de l'Église. Il enseigna également la théologie, et parvint aux plus hautes dignités de son Ordre. Clément VIII le chargea d'établir les Capucins dans l'empire d'Autriche; malgré l'opposition des protestants, il fonda des couvents à Vienne, à Prague et à Gratz. L'empereur Rodolphe admira l'habileté avec laquelle il avoit conduit cette affaire, et résolut de l'employer à réunir les princes de l'Allemagne dans une ligue commune contre les Turcs qui avoient envahi la Hongrie. Le bienheureux réussit complétement: les princes envoyèrent des troupes; l'armée catholique s'assembla commandée par l'archiduc Mathias. Le Pape, à la demande des princes, ordonna au bienheureux de s'y rendre : il parut à la tête des troupes, un crucifix à la main, et les harangua en leur promettant la victoire. Les chefs hésitoient, n'ayant que 18,000 soldats à opposer à 80,000 Turcs; le bienheureux leur promit une seconde fois la victoire, et on marcha au combat. Le bienheureux étoit au premier rang, encourageant les soldats et s'élançant avec eux au milieu des infidèles : il en fut un moment entouré, et comme on le conjuroit de se retirer, lui disant que ce n'étoit point sa place : Vous vous trompez, dit-il à haute voix, c'est ici que je dois être; avançons, avançons, la victoire est à nous. Les chrétiens revinrent à la charge et remportèrent en effet la victoire, le 11 octobre 1611. Une seconde bataille fut également gagnée le 14; les Turcs repassèrent le Danube en désordre, après avoir

perdu 30,000 hommes. Ce succès fut principalement attribué aux prières, aux conseils et au courage du bienheureux. Il revint à Rome après cette campagne, pour remplir les fonctions de général de son Ordre. Il alla ensuite solliciter l'appui de Philippe III en faveur des catholiques de l'Allemagne. De Madrid il fut envoyé auprès du duc de Bavière, comme nonce apostolique. Il rendit dans cette mission les plus importants services aux catholiques allemands. En 1617, il réconcilia le duc de Savoie avec le roi d'Espagne. Une dernière mission le rappela deux ans après dans la Péninsule, où il mourut, au château de Belem, près de Lisbonne, en répétant le saint Nom de Jésus. Ce grand homme fut regretté de tous les princes catholiques de son siècle. Au milieu de tant d'honneurs dont il fut comblé, il étoit resté humble et pauvre. Le décret de sa béatification, rendu par Pie VI, en 1783, rapporte un grand nombre de miracles qu'il fit pendant sa vie et après sa mort.

Digitized by Google

HUITIÈME JOUR DE JUILLET.

Saint Procope, martyr.

Sainte Élisabeth; sainte Aquila et sainte Priscille; cinquante soldats, martyrs; martyre de plusieurs saints moines Abrahamites; saint Kilien, évêque; saint Auspice, évêque de Trèves.

LA VIE DE SAINT PROCOPE,

MARTYR.

AN 290.

Saint Marcellin, pape. — Dioclétien, empereur.

L'empereur Dioclétien, après avoir sévèrement puni la désobéissance de la ville d'Alexandrie, s'en alla à Antioche, où il fit de cruels édits contre les chrétiens en faveur de ses faux dieux, qu'il appeloit les conservateurs et les propagateurs de son empire, désirant abolir la religion chrétienne. Pendant qu'il s'occupoit à cette impiété, une grande dame nommée Théodosie, du sang des sénateurs, qui avoit été mariée avec un gentilhomme chrétien, lequel étoit décédé, se présenta à l'empereur avec son fils Néanias, qui étoit un jeune homme adroit et de bonne grâce, et le supplia de lui donner quelque belle charge, pour laquelle elle lui offrit une grosse somme d'argent. L'empereur reçut volontiers ces deniers, et sachant la qualité de Théodosie et de son fils, lesquels étoient de grands idolâtres, il fit Néanias gouverneur d'Alexandrie, avec commandement de ne laisser pas un chrétien en vie, et lui donna pour cet effet une forte garnison.

Digitized by Google

Néanias sortit d'Antioche avec ses lettres et ses provisions, pour aller en son gouvernement. Étant un soir en chemin, il fut surpris par un tremblement de terre épouvantable, avec des tonnerres et des éclairs, si bien que ceux qui l'accompagnoient s'enfuirent à demi morts de peur, et tombèrent par terre. Néanias seul, fortifié de la vertu céleste, s'arrêta et entendit une voix éclatante qui lui dit : *Néanias, où et contre qui vas-tu ainsi comme un furieux?* Il répondit qu'il alloit, par le commandement de l'empereur, exterminer tous les chrétiens et leur fausse religion.

La même voix lui répliqua : *Et toi, ô Néanias, tu viens donc aussi contre moi?*

Le saint lui demanda : *Qui êtes-vous?*

Alors il aperçut une croix beaucoup plus claire que le cristal, de laquelle sortit une voix qui disoit : *Je suis Jésus-Christ crucifié, le Fils de Dieu.*

Néanias, bien étonné, ne laissa pas de répliquer : *Comment est-il possible, Seigneur, que vous soyez le Fils de Dieu, ayant été crucifié et fait mourir avec tant de douleurs et d'opprobres?*

Notre-Seigneur répondit : *Je suis mort par ma volonté; j'ai pris sur moi les peines que les hommes devoient souffrir pour leurs péchés, et je les ai délivrés, en mourant, de la mort éternelle.*

Cette vision disparut, et Néanias demeura fort consolé et tellement embrasé de l'amour de la sainte croix, qu'il entra incontinent dans la ville de Scythopolis, où il fit venir le plus excellent orfévre, auquel il donna charge de lui faire secrètement une croix d'or. L'orfévre y travailla de nuit, en cachette des autres; et lorsqu'il l'eut achevée, il y parut trois images avec des lettres hébraïques, qui signifioient ce que c'étoit. Il y avoit écrit au haut de la croix Emmanuel, et aux deux bras Michel et Gabriel. L'orfévre fut bien surpris; il voulut effacer ce qu'il avoit trouvé qui ne venoit pas de lui : mais sa main s'appesantit si fort qu'il ne put remuer le bras.

Néanias trouva, au retour, sa croix achevée, avec ces lettres que l'orfévre lui dit n'être pas de sa main, mais s'y être trouvées miraculeusement. Il le paya et s'en alla bien content avec sa

croix. Notre-Seigneur, désirant l'encourager et le confirmer davantage dans la foi, lui fit naître incontinent une guerre contre les Agariens, qui ravissoient les filles du peuple sujet à l'empire romain, et qui les épousoient par force : il se mit en campagne contre eux, disant en lui-même : *Je verrai bien maintenant si celui qui m'est apparu en chemin est le vrai Dieu.*

Ayant cette pensée, il ouït une voix qui lui dit : *Rassure-toi, Néanias, je suis ton Seigneur et ton Dieu, qui serai avec toi.*

Encouragé par cette voix, il se rua furieusement sur ses ennemis, dont il demeura six mille sur la place, sans perdre un seul des siens.

Théodosie ayant su la victoire que Néanias avoit gagnée sur les Agariens, vint au-devant de lui pour le féliciter et le conduire au temple des dieux, afin de leur rendre grâces de la faveur qu'il avoit reçue ; mais son fils, qui étoit déjà éclairé de la lumière du ciel et épris de l'amour du vrai Dieu, rejeta le conseil de sa mère et lui dit qu'elle étoit bien abusée. Il renversa devant elle toutes les idoles d'or et d'argent, qu'il foula aux pieds ; il les fit vendre et en distribua les deniers aux pauvres.

Théodosie conçut de cela une telle haine contre son propre fils, qu'oubliant le nom de mère qui l'avoit engendré et élevé, elle l'accusa devant l'empereur Dioclétien, lequel commanda incontinent au président de la Palestine, qui étoit italien, homme cruel, appelé Juste, de se saisir de Néanias, pour lui faire reconnoître et adorer les dieux, ou à l'instant le faire mourir cruellement. Le président le fit venir à Césarée, où tout le peuple demandoit à grands cris qu'on lui livrât Néanias pour le mettre en pièces. Le saint demeura invincible et plus dur que le diamant. Juste lui fit donner la torture, puis l'envoya en prison.

Le glorieux martyr étant dans un cachot, chargé de chaînes, fut visité sur le minuit des anges revêtus de lumière, lesquels éclairant ce lieu obscur, appelèrent le saint par son nom. Il leur demanda qui ils étoient ; ils répondirent qu'ils étoient les anges de Dieu, qui le venoient visiter. Alors le martyr dit : *Si vous êtes les anges de Jésus-Christ, fléchissez le genou et faites le signe de la croix sur*

votre front. Les anges firent ce que leur dit le martyr. Alors il demeura bien confus, s'estimant indigne d'une telle visite de Notre-Seigneur, puis levant les yeux au ciel, il aperçut le Roi des anges, Jésus-Christ, entouré de lumière, qui le baptisoit avec de l'eau, en disant : *Tu ne t'appelleras plus Néanias, mais Procope; combats vaillamment, afin que d'autres par toi et avec toi soient couronnés de la gloire du martyre*. Le saint, entendant cela, se prosterna par terre, demanda pardon de ses péchés à Notre-Seigneur, et la force d'endurer les tourments; puis se résignant entre ses mains, il se trouva aussitôt guéri de toutes ses plaies, et sortit de la prison avec une splendeur extraordinaire : de sorte qu'à son simple aspect beaucoup de gens se convertirent et reconnurent Notre-Seigneur Jésus-Christ pour le vrai Dieu. Le président en demeura fort troublé, et voulant attribuer à ses faux dieux la santé et l'éclat de ce martyr, il dit aux assistants qu'ils louassent tous la clémence des dieux immortels, qui avoient fait cette rare faveur à Procope. Mais le saint martyr répliqua : *Pourquoi n'allons-nous donc pas au temple des dieux, pour voir à qui je dois ce bienfait?*

Alors le président commença à respirer et à tressaillir d'aise, estimant que Procope voulait véritablement adorer les dieux et quitter son obstination passée. Il le laissa aller seul dans le temple, où il s'enferma, et pria Dieu qu'il mît en pièces toutes les idoles des faux dieux qui y étoient. Au même temps elles tombèrent toutes en poudre. Les soldats qui étoient allés pour le garder se convertirent à cette vue, et souhaitèrent aussitôt de répandre leur sang pour Jésus-Christ. Le président, ayant appris cela, y envoya deux colonels, Nicostrat et Antiochus, avec une troupe de soldats, pour mettre en pièces ceux qui s'étoient convertis; mais en approchant du martyr, éclairés de la lumière céleste, ils se jetèrent tous à ses pieds, le suppliant qu'il les fît chrétiens. Il en fut bien joyeux, et les ayant menés la nuit à Léonce, évêque de la ville, celui-ci les baptisa tous, et depuis ils moururent pour la foi de Jésus-Christ, le 21 de mai. Un homme noble et pieux, nommé Eulalie, recueillit leurs reliques et les enterra honorablement.

Procope fut de nouveau enchaîné et enfermé dans un cachot, où

il fut visité par douze dames, qui lui confessèrent qu'elles étoient chrétiennes; ce dont le juge étant averti, il les fit prendre, et les trouvant constantes en l'amour et en la confession de Jésus-Christ, il les fit passer par divers tourments, puis il les fit mourir.

Théodosie se trouva présente au supplice de ces saintes femmes, et voyant qu'elles étoient fortes par-dessus la fragilité de leur sexe, ne se laissant vaincre ni aux rigueurs de la prison, ni aux tourments, ni aux vaines promesses du juge, Dieu lui fit comprendre que ce n'étoit pas une chose humaine, mais que la vertu du ciel et de la religion chrétienne fortifioit ainsi la foiblesse du sexe féminin. Alors, tout embrasée de l'amour de Jésus-Christ, elle s'écria publiquement qu'elle étoit chrétienne. Le président en fut si irrité, qu'il la fit battre et déchirer avec des ongles de fer, puis il lui fit trancher la tête.

Il n'est pas croyable combien Procope fut joyeux du martyre de sa sainte mère; mais le président, pour réprimer sa joie, lui fit donner plusieurs coups au visage avec des pommeaux de fer, et fit ouvrir son corps, le déchirant avec des pointes d'acier, et l'accablant d'autres horribles tourments. Mais, voyant que tout cela ne servoit de rien, et que le saint martyr résistoit d'un courage invincible, il tomba malade de rage et de dépit, et, en punition de son péché, il perdit l'une et l'autre vie.

Flavien succéda en la charge de président à Juste, non moins fier et cruel que son prédécesseur. Celui-ci, par sa rhétorique, crut pouvoir persuader au saint d'obéir à l'empereur : mais voyant qu'il perdoit son temps, transporté de fureur, il commanda à Archilas, son serviteur, de passer son épée au travers du corps du martyr. Le saint attendoit courageusement la mort, mais Archilas, voulant porter son coup d'estocade, perdit les forces et tomba sur son épée par terre. Flavien, ne sachant plus que faire, envoya Procope en prison, et à six jours de là il le fit fouetter avec des nerfs, brûler avec des poêles ardentes, et jeter du sel dans ses plaies.

Le saint martyr enduroit tout cela constamment, et alors le juge, outré de fureur, commanda qu'on lui étendît la main droite sur un autel des dieux, et qu'on lui versât des gouttes de lard flambé,

avec un peu d'encens, afin que si la douleur du feu lui faisoit remuer la main, l'on dit qu'il avoit sacrifié et offert de l'encens aux dieux. Mais ayant demeuré longtemps en cet état, en sorte que le feu lui consumoit peu à peu la main sans qu'il la remuât, il dit au contraire ce verset du Psalmiste : *Seigneur, Seigneur, vous m'avez tenu la main*, le remerciant de cette faveur.

Les combats de Procope ne finirent pas si tôt : on le pendit par les bras, et l'on attacha à ses pieds de grosses pierres pour le démembrer. On le jeta dans un four chaud : et par la vertu du signe de la croix qu'il fit, le feu ne le toucha point, mais il s'élança sur ceux qui l'allumoient. Enfin ce juge impie donna la sentence de mort contre ce saint.

Quand on fut prêt à l'exécuter, Procope se mit en oraison au lieu du supplice, priant Notre-Seigneur à chaudes larmes pour le salut de tous les assistants, pour les veuves, les orphelins, les malades, les prisonniers et les affligés, spécialement pour tous ceux qui se recommanderoient à lui après sa mort, et demanderoient quelque faveur par son intercession. Une voix du ciel l'assura que Notre-Seigneur avoit exaucé son oraison, et alors tendant le col, il eut la tête tranchée, le 8 de juillet; auquel jour tous les martyrologes latins, et le ménologe des Grecs parlent de lui, et célèbrent son martyre.

Métaphraste l'a écrit, ainsi qu'il est rapporté dans le quatrième tome par Surius. Au second synode de Nicée, on récita les actes de saint Procope, et on les allégua en exemple de la vénération des saintes images. Eusèbe en son Histoire, livre 8, ch. 2; Nicéphore livre 7, chap. 15, et le cardinal Baronius en ses *Annotations* ont fait mention de lui.

Sainte Elisabeth, veuve, reine de Portugal, que ses vertus et ses miracles firent inscrire par Urbain VIII au Catalogue des Saints. Nous avons raconté sa vie au 4 juillet, jour de sa mort.

Digitized by Google

Dans l'Asie Mineure, sainte Aquila et sainte Priscille, sa femme, dont il est fait mention dans les Actes des Apôtres.

A Porto, cinquante bienheureux soldats, martyrs, qui, attirés à la foi au martyre de saint Bonose, et baptisés par le Pape saint Félix, furent mis à mort dans la persécution d'Aurélien.

A Constantinople, supplice de plusieurs saints moines abrahamites, qui, ayant résisté à l'empereur Théophile, à cause de la vénération des saintes images, furent martyrisés.

A Wurtzbourg en Allemagne, saint Kilien, évêque, qui, ayant été envoyé par le souverain Pontife pour prêcher l'Évangile, et ayant gagné beaucoup de personnes à Jésus-Christ, fut massacré avec ses compagnons, Colman, prêtre, et Totman, diacre. — Saint Kilien étoit d'une noble famille d'Irlande. Après avoir reçu une éducation toute chrétienne, il prit l'habit religieux et fut fait prêtre. Comme la sainteté de sa vie attiroit un grand nombre de séculiers au monastère, il voulut fuir le danger de la vaine gloire. Il se retira et vint en France, d'où il passa en Allemagne pour y combattre vaillamment l'idolâtrie qui y régnoit encore. Mais voulant en avoir auparavant l'autorisation du Pape, et obtenir l'absolution de la censure apostolique que l'Irlande avoit encourue, à cause de l'hérésie pélagienne dont elle étoit infectée, il alla à Rome, où le Pape l'accueillit favorablement et le consacra évêque, l'envoyant ensuite en Allemagne avec ses deux compagnons, pour y prêcher l'Évangile. Ils revinrent donc à Wurtzbourg, où le saint convertit le Duc avec tout le peuple de ce pays. Or ce duc, qui s'appeloit Gosbert, avoit épousé sa belle-sœur; le saint évêque lui fit comprendre que ce mariage étoit opposé à la loi de Dieu, en sorte que le Prince lui promit de la répudier. Mais la guerre l'ayant empêché de le faire aussitôt, cette femme incestueuse profita de son absence pour faire massacrer saint Kilien avec ses deux compagnons. Dieu punit aussitôt ce crime; car l'un des meurtriers fut possédé du démon et se déchira de ses propres mains; l'autre se

Digitized by Google

tua de son épée; et cette méchante femme, tourmentée par les démons, perdit la vie au milieu d'atroces souffrances, en confessant son crime. Les reliques des saints martyrs furent découvertes plus tard, par une révélation divine, dans l'étable où on les avoit enterrées, et transportées avec honneur dans la cathédrale de Wurtzbourg.

A Trèves, saint Auspice, évêque et confesseur.

Digitized by Google

NEUVIÈME JOUR DE JUILLET.

Sainte Anatolie, vierge et martyre. — Sainte Véronique Giuliani, abbesse Françiscaine.

Saint Zénon, martyr; Saint Cyrille, évêque; Saint Patermuthe et ses compagnons, martyrs; les saints martyrs de Gorcum; Saint Brice, évêque; la bienheureuse Jeanne Scopello, Carmélite.

LA VIE DE SAINTE ANATOLIE,

VIERGE ET MARTYRE.

AN 250.

Saint Fabien, pape. — Décius, empereur.

Il y eut autrefois, en la marche d'Ancône, une sainte fort renommée, laquelle s'appeloit Anatolie, et qui en son vivant, pour l'austérité, le jeûne et le châtiment de sa chair, et pour plusieurs insignes vertus qui éclatoient en elle, obtint tant de grâces de Dieu, qu'elle faisoit de grands miracles. Un nommé Anian, fils de Diodore, consulaire, étant extrêmement tourmenté du diable, s'achemina vers elle : et incontinent par la vertu de ses prières, il fut guéri. Ce Consulaire, encore qu'il fût païen, ne voulut pas que cela se passât de là sorte sans reconnoître Anatolie, à laquelle il présenta une grande somme de deniers pour avoir guéri son fils. Mais elle le remercia, le priant de la distribuer aux pauvres chrétiens, et de croire en Jésus-Christ, afin d'être sauvé.

Mais comme beaucoup de malades recevoient la santé par son moyen, et que plusieurs embrassoient la foi de Jésus-Christ, les

sacrificateurs des idoles en furent si irrités, qu'ils le mandèrent à l'empereur Décius, afin que par son commandement elle fût punie, si elle ne vouloit sacrifier aux Dieux. L'empereur, qui étoit un ennemi capital de la religion chrétienne, ordonna à un nommé Faustinien de lui faire souffrir plusieurs griefs tourments, si elle ne vouloit fléchir le genou devant leurs dieux.

Faustinien, pour obéir au commandement de l'empereur, voyant qu'elle ne vouloit pas condescendre à la volonté de Décius, la fit dépouiller et la fit pendre ainsi à un gibet, où elle fut fouettée et brûlée en diverses parties de son corps avec des flambeaux. Là-dessus Faustinien lui demanda si elle ne vouloit pas adorer les dieux. Elle répondit que non. Alors il pria un magicien nommé Audax, de la mettre en prison au milieu des serpents, afin d'y mourir par leurs morsures vénéneuses. Audax lui répondit qu'il la mettroit avec un serpent qui étoit d'une telle grandeur, qu'il la dévoreroit incontinent. Mais il en arriva tout autrement; car étant avec ce hideux serpent, Dieu permit qu'il ne lui fit aucun mal, et qu'au contraire il la caressa, comme s'il eût été adouci et apprivoisé.

Le lendemain Audax retournant en la prison, invoqua Mercure et Minerve, deux de leurs faux dieux, en ouvrant la porte, croyant la trouver morte; mais il fut bien étonné quand la porte fut ouverte, que ce serpent se jeta furieusement à son col, et l'eût étranglé, si Anatolie ne lui eût commandé de se retirer. Audax convaincu par une si grande faveur, se jeta aux pieds de la sainte, confessa que Jésus-Christ étoit le vrai dieu, et se fit chrétien.

Faustinien étant averti qu'Audax se disoit chrétien, le fit venir en sa présence, et lui dit : *Pauvre abusé, veux-tu perdre tes biens et ta vie, pour avoir été délivré d'un serpent? N'as-tu pas le pouvoir de leur commander?* Audax lui répondit qu'il étoit prêt à répandre son sang et à mourir pour l'amour de Jésus-Christ, puisque, par son intercession, Anatolie l'avoit délivré de la morsure mortelle d'un serpent. Sur cette réponse, Faustinien le fit mettre dans la prison, où, après avoir été quelque temps, il fut instruit par Anatolie en la religion chrétienne, et enfin décapité. Pour ce qui est de sainte Anatolie, on lui donna un coup d'épée au travers

du cœur à Thora, et ainsi elle finit glorieusement sa vie pour la défense et la confession de la foi de Jésus-Christ, le neuvième jour de juillet.

Tous les martyrologes latins font une honorable mention de sainte Anatolie : le Romain, celui de Bède, d'Usuard et d'Adon, en un même jour, ainsi que le cardinal Baronius et le docteur Molanus. Sa vie a été écrite par Surius en son quatrième tome des *Vies des Saints*, duquel l'ont extraite M. René Benoît, docteur en théologie, et Gazet en leurs *Vies des Saints*.

LA VIE DE SAINTE VÉRONIQUE GIULIANI,

ABBESSE FRANCISCAINE.

Peu de saints ont reçu de Notre-Seigneur des faveurs aussi extraordinaires que la bienheureuse abbesse de Città di Castello; elle semble réunir en sa vie tous les prodiges qui ont illustré sainte Catherine de Sienne, sainte Marie-Magdeleine de Pazzi, sainte Thérèse, sainte Catherine de Ricci, la bienheureuse Claire de Montefalco, et tant d'autres qui sont la gloire de l'Eglise et la joie du ciel. Elle reçut plusieurs fois les stigmates, fut couronnée d'épines, et éprouva dans son corps les souffrances de la Passion. Son cœur étoit si attaché à ce divin mystère, qu'elle mérita d'y voir retracer les principaux instruments de notre Rédemption, ainsi qu'il fut constaté après sa mort. Je ne parle pas de l'amour ardent que lui portoit Notre-Seigneur, et qui engagea ce bon Maître à célébrer dès le temps ses noces avec son épouse. Je regrette seulement d'être obligé de raconter si brièvement une vie si pleine de prodiges et de saints exemples.

Sainte Véronique Giuliani naquit, le 27 décembre de l'an 1660,

à Mercatello, petite ville du duché d'Urbin, dans l'État Pontifical. Son père s'appeloit François Giuliani, et sa mère Benedetta Mancini. Ils étoient tous deux de bonne bourgeoisie, et menoient à Mercatello une vie aisée et honorable.

Sainte Véronique reçut au baptême le nom d'Ursule. Dès sa première enfance, on remarqua quelque chose d'extraordinaire en elle : le mercredi, le vendredi et le samedi, elle prenoit à peine quelques gouttes de lait, le matin et soir, et regardoit avec complaisance sa mère allaiter ces jours-là de pauvres enfants du voisinage pour se soulager. Il sembloit qu'elle fût heureuse de faire à la fois une mortification et une aumône. Elle avoit à peine cinq mois et demi, que voyant, le jour de la fête de la très-sainte Trinité, un tableau qui représentoit ce mystère, elle s'échappa des bras de sa mère et marcha d'un pas ferme vers le tableau, en donnant des signes évidents de respect. Une année après, se trouvant dans une boutique avec une servante de sa mère, et le marchand voulant frauder sur le poids, l'enfant lui dit d'une voix claire et nette : « Soyez juste, car Dieu vous voit. » Je ne rapporte pas ceci, on le comprend bien, comme des miracles, mais comme des marques précoces de ses sentiments religieux.

A l'âge de trois ans, elle fit devant une image de la très-sainte Vierge tenant l'Enfant Jésus dans ses bras, un petit autel, qu'elle se plaisoit à orner de tout ce que sa mère et ses sœurs lui donnoient. Dans sa simplicité enfantine elle s'adressoit à Notre-Dame et à Notre-Seigneur, comme si l'image fût vivante, leur parlant avec une aimable familiarité. Souvent elle mettoit les fruits de son déjeuner sur l'autel, en priant l'Enfant Jésus d'en prendre sa part. Si vous ne mangez pas, lui disoit-elle, je ne mangerai pas non plus. La très-sainte Vierge se plaisoit à l'amour de son innocente enfant et la récompensoit quelquefois. L'image alors devenoit réellement vivante, Marie lui mettoit le petit Jésus dans les bras et le lui laissoit embrasser. D'autres fois, Notre-Seigneur descendoit du tableau sur l'autel; il prenoit une partie des fruits, donnoit l'autre à Ursule, afin qu'elle en mangeât avec lui.

Ces faits ont eu pour témoins les sœurs de la sainte, qui ne la

perdoient point de vue; ils ont été rapportés par son premier confesseur, et écrits plus tard par la sainte elle-même, pour obéir aux ordres de ses directeurs; il est au reste très-permis de n'y attacher aucune importance. Pour moi, je crois volontiers à ces simplicités de l'amour divin. Notre-Seigneur n'a-t-il pas montré pendant sa vie combien il aimoit les enfants? Et si vous croyez qu'il déroge à sa dignité, rappelez-vous qu'il est père : est-ce que le cœur des pères ne se prête pas tous les jours à ces naïvetés? Pourquoi n'eût-il pas voulu répondre à la touchante affection de cette créature gracieuse, en qui devoient resplendir tant de célestes vertus? Il nous a bien aimés, nous autres pécheurs, jusqu'à mourir pour nous sur la croix. Après cette folie d'amour, comment fût-il resté insensible à la tendresse de son innocente enfant?

Un jour que la sainte prioit avec ferveur devant son image, la très-sainte Vierge lui dit : *Ma fille, si tu savois combien mon Fils t'aime! Prépare-toi à devenir son épouse.* Une autre fois qu'elle apportoit son offrande sur l'autel, l'Enfant Jésus lui dit : *Garde-moi ton amour, qu'il soit tout à moi.*

— *Cher Seigneur*, répondit la sainte, *je vous aime tant! enseignez-moi comment je dois me conduire pour vous plaire.*

Notre Seigneur se tourna alors vers sa Mère et lui dit : *Je veux que notre amie soit guidée par vous.*

Un matin qu'elle cueilloit des fleurs dans le jardin, pour en orner son autel, l'Enfant Jésus lui apparut et lui dit : *Je suis la fleur des champs.*

La sainte avoit environ quatre ans lorsqu'elle perdit sa mère. Comme on lui apportoit le saint Viatique, elle le vit entouré de tant de lumière, qu'elle demanda à le recevoir aussi. On lui dit qu'il n'y avoit que cette hostie. Mais ne peut-on pas en détacher un fragment, reprit-elle, et me le donner? J'y recevrai Notre-Seigneur tout entier, aussi bien que dans chaque morceau d'un miroir brisé je vois ma figure tout entière. Quand sa mère eut communié, on ne put l'arracher de ses lèvres. Oh! quel parfum, disoit-elle; quelle odeur du ciel!

La mère d'Ursule avoit cinq filles; se sentant près de mourir,

cette pieuse femme les fit approcher de son lit. Mes enfants, leur dit-elle, promettez-moi d'honorer, en souvenir de moi, les cinq plaies de Notre-Seigneur. Elle les leur partagea donc, et Ursule eut la plaie sacrée du côté divin, la plus rapprochée du cœur, et par où s'écoulent sur le monde des trésors d'amour.

La mort de sa mère fut pour Ursule, toute jeune qu'elle étoit, le sujet d'une immense douleur; il sembloit qu'elle eût compris les épreuves où cette perte l'alloit jeter. Son père, en effet, quitta Mercatello, laissant ses filles à la garde de leur oncle; il vint s'établir à Plaisance, où il obtint la charge de surintendant des finances. Il monta alors sa maison sur un très-grand pied, et appela ses enfants auprès de lui. Quel changement pour Ursule! Au lieu de cette vie calme et retirée qu'elle menoit à Mercatello, de ces pieux discours que lui tenoit sa mère, des légendes des saints qu'elle lisoit habituellement à ses filles, il lui fallut habiter un palais, vivre entourée de domestiques, dans toutes les recherches du luxe, entendre les paroles mondaines des amis de son père, et assister aux fêtes qu'il donnoit.

Notre-Seigneur cependant ne cessoit de veiller sur elle; il inspiroit à son âme le goût des austérités et de la pénitence, pour l'empêcher de s'attacher aux aises de la vie. Dès le temps de sa mère, Ursule, en entendant lire les mortifications de sainte Catherine de Sienne, de sainte Rose de Lima, cherchoit à les imiter. Elle faisoit de petites disciplines dont elle se frappoit le plus rudement qu'elle pouvoit; quelquefois elle se servoit d'orties pour châtier son corps innocent. Elle pensoit souvent à la Passion de Notre-Seigneur, qui lui apparut deux fois pendant la semaine sainte, tout couvert de plaies, et lui recommanda d'avoir une grande dévotion à ses souffrances. Elle avoit alors de sept à huit ans. Deux ans après, le jour de la Chandeleur de l'an 1670, elle eut le bonheur d'être admise à la Table sainte.

Sa beauté se développoit avec l'âge, et son père s'attachoit de plus en plus à elle; elle étoit sa chère enfant, et il sembloit l'aimer par-dessus toutes les autres. Il se plaisoit à l'initier aux détails de sa maison, espérant la conserver auprès de lui pour être l'appui

de sa veillesse. Mais la sainte se rappeloit les promesses qu'elle avoit faites à Notre-Seigneur d'être toute à lui; elle sentoit croître chaque jour dans son cœur le désir de devenir son épouse. Elle en parloit quelquefois à son père, ce qui le désoloit.

— Ma fille, lui disoit-il, je te donnerai tout ce que tu voudras; je te contenterai en tout; je ne te demande en retour qu'une seule chose, c'est de ne te point faire religieuse. Et alors il se mettoit à pleurer.

— Hélas! mon père, répondoit-elle, le seul contentement que je souhaite, c'est d'entrer en religion; donnez-moi cette joie, et Dieu vous en tiendra compte.

Mais le pauvre père ne pouvoit s'y résoudre. Il essaya de tous les moyens; il défendit qu'on parlât devant elle de couvent et de vie religieuse; il la combloit de présents, cherchoit à lui procurer tout le luxe et les plaisirs du monde. Comme elle étoit en âge de se marier, il donna des fêtes, espérant que les regards de sa fille se fixeroient sur quelqu'un. Mais son cœur appartenoit depuis trop longtemps à Notre-Seigneur pour pouvoir en être détaché. Voyant donc qu'il ne réussissoit pas ainsi, il lui dit un jour : « Ma chère enfant, je ne vous veux point forcer à vous établir malgré vous; promettez-moi seulement de rester avec moi tant que je vivrai. Vous serez la maitresse de la maison et dirigerez mes affaires domestiques. Après tout, je suis votre père, et vous ne pouvez me refuser cette unique consolation. »

— Que dois-je faire, mon père, répondit la sainte, si je sens que le Seigneur me veut pour épouse? Lui aussi est mon père, et non-seulement moi, mais vous, mais tous deux nous lui devons obéir. Remettez-vous-en à sa sainte volonté. Il désire que vous m'abandonniez à lui, et vous ne faites que lui rendre ce qu'il vous a donné. Je ne dois plus être à vous; j'appartiens tout entière à mon Seigneur.

— Vous avez raison, reprit le père frappé et attendri, vous avez raison, il faut obéir au Seigneur. Eh bien! je vous contenterai, je vous ferai religieuse.

La sainte se retira pleine de joie; mais le cœur de son père

Digitized by Google

changea promptement. Loin de se résoudre à tenir sa promesse, il envoya ses filles chez leur oncle de Mercatello, espérant que son frère seroit plus heureux que lui. Le combat recommença donc, au regret d'Ursule, qui tomba malade. Les médecins ne purent rien comprendre à sa maladie. Sitôt qu'on lui parloit de couvent, elle se sentoit mieux; cessoit-on de lui en parler? le mal revenoit. Le seigneur Giuliani, craignant enfin de perdre sa fille tout de bon, donna son consentement. Quand on annonça cette nouvelle à la sainte, elle se leva sur-le-champ : elle étoit guérie.

Le seigneur Giuliani n'avoit aucune haine contre la vie religieuse, où trois de ses filles s'étoient déjà engagées; il n'avoit résisté à la vocation d'Ursule que par un excès de tendresse. Dieu le récompensa du sacrifice qu'il lui faisoit, en accordant le salut de son âme aux prières de sa fille; car quoiqu'il eût la foi, il menoit une vie mondaine. La sainte lui disoit un jour à Plaisance : « Si vous me permettiez de me faire religieuse, ce seroit une grande angoisse de moins pour vous au moment de la mort; pensez-y, pendant qu'il en est temps. La vie s'envole comme le vent. Quand je serois près de vous au moment de la mort, en quoi aiderois-je votre âme? C'est à vous de la préparer par une sainte confession. »

— Pourquoi me parlez-vous ainsi? lui dit son père surpris.

— Parce que Dieu, reprit-elle, m'inspire de vous tenir ce langage.

Elle lui écrivit encore, sur ce sujet, de Mercatello, une lettre qui frappa vivement son père. Ma fille, répondit-il, je vous confie mon âme, aidez-la pendant ma vie et après ma mort.

Une nuit (la sainte étoit alors entrée en religion), Notre-Seigneur lui fit voir en songe que son père étoit gravement malade; la pieuse fille se lève et le recommande vivement à la miséricorde divine. La nuit suivante, elle le voit en agonie; peu après il expire. Les autres religieuses l'engageoient à ne point attacher d'importance à ces rêves; mais des lettres confirmèrent bientôt leur triste réalité. La sainte ne cessa de prier pour le repos de l'âme de son cher père, et Notre-Seigneur se plut à l'exaucer. Il la lui montra d'abord dans un lieu horrible, voisin de l'enfer, et permit que cette pauvre âme lui

adressât ces paroles : « C'est à toi de m'obtenir miséricorde. » Elle redoubla ses austérités et ses prières, en sorte qu'elle adoucit de beaucoup les souffrances qu'il enduroit. Un jour Notre-Seigneur lui dit : « Si tu veux souffrir pour ton père, je le délivrerai de ses plus grandes peines pour la fête de sainte Claire. » Elle accepta, et le vit en effet ce jour-là dans la prison commune du purgatoire. Enfin Notre-Seigneur lui promit une délivrance complète pour les fêtes de Noël. « Cette nuit-là, rapporte la sainte elle-même dans ses écrits, il me sembla voir mon père dans le purgatoire ; un instant après, un ange le prit par la main, et je le reconnus parfaitement aux mêmes traits qu'il avoit pendant la vie. Il étoit comme vêtu de blanc : il me salua et me remercia de ce que j'avois fait pour lui. En un moment il devint comme une grande lumière; je ne le voyois plus sous une forme humaine. Il disparut avec l'ange. Il me sembloit bien que c'étoit la très-sainte Vierge qui m'avoit obtenu sa grâce; mais j'en eus bientôt la certitude. Le matin, après la sainte Communion, je vis la même âme resplendissante de lumière et de beauté : elle me dit qu'elle n'avoit pas été seule délivrée du purgatoire, mais beaucoup d'âmes avec elle. Je vis ces âmes en grand nombre, et je ne puis exprimer le contentement que j'en éprouvai. »

Heureux père! combien il dut s'applaudir d'avoir consenti à l'entrée de sa fille en religion! Que de longues années, sans doute, il eût passées dans les souffrances, sans ses prières! Peut-être leur devoit-il déjà les sentiments de repentir dans lesquels il mourut. Il se priva de son enfant bien-aimée pendant quelques années à peine, et Dieu la lui rendit pour toujours, en y ajoutant le ciel.

Il y avoit, à Città di Castello, un monastère de Capucines fort renommé pour la vie austère qu'on y menoit. Ursule demanda la faveur d'y être reçue, encore que ses sœurs fussent entrées dans des couvents de Mercatello, leur patrie. Son oncle la conduisit donc à l'évêque de Città di Castello. C'étoit un saint prélat, dont la mémoire est restée en si grand respect dans son diocèse, qu'on ne l'y appelle que le vénérable Sébastiani. L'évêque les reçut avec bonté; mais comme il n'y avoit plus de place vacante au couvent,

il ne put accueillir leur demande. Ils sortoient du palais, pleins de tristesse, lorsqu'Ursule se sentit inspirée de faire un nouvel effort. Elle rentre avec son oncle et se jette aux genoux de l'évêque. Touché de ses larmes, de sa candeur, de sa piété, le bon évêque promet presque. « Mais savez-vous, au moins, lui dit-il, lire le latin? »

— Hélas! non, répondit l'oncle, elle ne l'a pas appris.

La sainte alors prend le bréviaire du prélat, l'ouvre et se met à le lire avec une prononciation si nette, si accentuée, qu'on eût dit qu'elle savoit la langue latine.

L'évêque et l'oncle demeurèrent doucement surpris.

— Eh bien! dit monseigneur Sébastiani, nous la recevrons donc, puisque Dieu le veut, quoique ce soit une dérogation à l'usage.

Le 28 octobre de l'an 1677, la sainte prit l'habit et reçut le nom de Véronique, sous lequel elle est connue seulement. Lui fut-il donné par ses supérieures? le choisit-elle d'elle-même? Quoiqu'il en soit, aucun nom ne pouvoit mieux lui convenir, puisqu'elle devoit éprouver dans sa personne les souffrances de la Passion de Notre-Seigneur, être comme une image vivante de Jésus crucifié, de même que la première Véronique avoit reçu de sa main les traits défigurés de son bon Maitre. En vérité, ce nom étoit prophétique, et me semble inspiré de Dieu.

L'année du noviciat s'accomplit avec une ferveur que toutes les ruses de l'enfer ne purent troubler. Le démon, furieux des progrès de cette âme, et prévoyant les victoires qu'elle remporteroit sur lui, mit en jeu son astuce infernale pour la dégoûter. N'ayant pu ébranler sa constance, il essaya de la faire renvoyer du couvent en prenant sa figure et en calomniant sous son nom la maîtresse des novices. Déjà il avoit essayé de lui donner de mauvais conseils sous la ressemblance de cette religieuse. On n'oseroit croire ces perfidies diaboliques, si la vie des saints n'en étoit pleine. N'avoit-il pas un jour pris la figure d'un vieil ermite pour tromper saint Vincent Ferrier? Mais, tout déguisé qu'il soit en ange de lumière, Dieu le fait découvrir toujours. On reconnut l'innocence de la sainte et les fourberies de Satan. Il s'en vengea alors en la frappant rudement toutes les fois qu'il le pouvoit. Notre-

Seigneur cependant consoloit sa servante. Lorsqu'elle étoit le plus accablée, il lui apparoissoit chargé de sa croix et lui disoit : Regarde, elle est encore plus pesante que la tienne.

Sainte Véronique fit sa profession solennelle le jour de la Toussaint de l'an 1678; elle alloit avoir dix-huit ans. Je ne saurois exprimer la joie qu'elle ressentit en se voyant enfin l'épouse de son cher Maître. Ce fut comme une extase de bonheur. Elle passa cinquante années dans la vie religieuse. Pendant les dix-sept premières années elle fut occupée à divers emplois de la maison; elle devint ensuite maîtresse des novices pendant vingt-deux ans, et abbesse pendant onze ans, c'est à dire jusqu'à sa mort.

Sa sainteté se trahit bien vite par des miracles. Lorsqu'elle étoit employée à la cuisine, si les vivres manquoient au couvent, qui étoit fort pauvre, Dieu les multiplioit aussitôt par ses prières. Elle étoit devenue la providence de ses sœurs, qui recouroient à elle dans tous leurs besoins. « Ayez confiance en Dieu, » disoit-elle. Et Dieu, en effet, suppléoit à leur pauvreté.

Quand elle fut maîtresse des novices, elle se servit de la connoissance qu'elle avoit des cœurs pour les faire avancer dans la vertu; elle leur révéloit leurs défauts, leurs pensées secrètes; leur indiquoit les meilleurs moyens de se corriger. Elle les aimoit comme une mère, et prenoit sur elle leurs infirmités. Une d'elles avoit un érysipèle à la jambe; la sainte s'approche de son lit, fait le signe de la croix sur le mal, qui disparoit aussitôt, mais pour s'emparer de la sainte elle-même.

Elle savoit surtout inspirer à ses novices une grande horreur du péché. Un jour, en sortant du chœur après None, l'une d'elles lui dit presque en riant qu'elle avoit été un peu distraite dans la récitation de l'office.

— Eh! quoi, reprit la sainte, d'un air sévère, vous pouvez avouer en riant que vous avez péché?

Toute troublée de cette insouciance de son élève, elle passe au réfectoire; mais son cœur étoit trop plein de douleur; elle ne put rien manger. La novice s'en aperçut : « Serois-je la cause, lui dit-elle, de votre chagrin? »

— Pouvez-vous en être étonnée, répondit la sainte, après m'avoir dit en riant ces mots affreux : J'ai péché ?

Alors elle lui fit comprendre d'une manière si vive ce que c'étoit qu'offenser Dieu ; combien les péchés les plus légers étoient monstrueux d'ingratitude vis à vis d'un père si bon, à qui nous devons tout, qui nous a donné tout son sang, que la novice, touchée jusqu'au fond du cœur, éclata en larmes et en sanglots.

On devine ce que devoit être un couvent où la sainte avoit donné pendant dix-sept ans l'exemple de toutes les vertus, dont elle avoit formé les religieuses pendant vingt-deux ans, et qu'elle gouverna ensuite pendant les onze dernières années de sa vie. C'étoit vraiment une école de sainteté, une source de grâces qui se répandoient de là sur toute l'Église. Combien de pécheurs ont dû leur salut aux prières, aux austérités de ces bonnes religieuses, dont ils ne connurent les bienfaits que dans le ciel ! Le parfum de leurs oraisons et de leurs pénitences montoit à chaque instant vers le ciel, et en redescendoit comme une rosée qui amollissoit les cœurs les plus farouches, pour les rendre dociles à la grâce.

Une si longue habitude du commandement auroit pu donner quelqu'orgueil à sainte Véronique, si Notre-Seigneur ne l'eût prémunie par une vision terrible. Le 9 novembre 1707 (elle avoit alors quarante sept ans), elle tomba en agonie à la suite d'une maladie très-grave dont elle étoit attaquée. Il pouvoit être trois heures du soir. En ce moment elle fut transportée en esprit au tribunal du souverain Juge. Notre-Seigneur étoit assis sur un trône magnifique, au milieu de la foule innombrable de ses anges; son visage paroissoit sévère. A sa droite étoit la très-sainte Vierge, et à sa gauche les patrons de sainte Véronique. Quand son ange gardien la conduisit au redoutable tribunal, elle se sentit si vide de bonnes œuvres, et les reproches du Juge furent tels, qu'elle n'attendoit plus, dit-elle, que son éternelle condamnation. Mais Notre-Dame et ses saints patrons implorèrent la clémence de Notre-Seigneur ; à force de supplications, ils apaisèrent sa colère ; son visage s'adoucit, et après quelques avertissements, il congédia son épouse en l'embrassant avec bonté. Cependant l'impression de terreur qu'avoit

éprouvée la sainte fut si profonde, que le lendemain son confesseur lui administra l'Extrême-Onction, la croyant en danger de mort. Dix ans après elle en parloit encore avec épouvantement. « Je ne saurois comparer à rien, écrivoit-elle, l'effroi dont je fus saisie... c'est Dieu lui-même qui sert de miroir à l'âme; elle se voit en lui telle qu'elle est, couverte de souillures, et se fait horreur à elle-même. Oh! qu'elle voudroit pouvoir s'engloutir au fond de la terre, échapper aux regards d'un Dieu qui va punir enfin! Elle voudroit fuir, et, par un juste jugement, elle se tient là, immobile et sans voix, attendant la sentence éternelle. »

Le souvenir de cette vision accompagna la sainte pendant le reste de sa vie; ce fut un frein salutaire par lequel Notre-Seigneur la préserva du relâchement où une longue autorité pouvoit la faire tomber; toujours elle pensoit au compte qu'il lui faudroit rendre. C'est ainsi qu'elle fit de son monastère une maison de saints, et qu'elle parvint elle-même au sommet de la sainteté.

Elle y arriva par les souffrances, par une union intime aux douleurs de Jésus crucifié. Elle n'avoit encore que trente-trois ans lorsque, dans la nuit de l'Assomption, Notre-Seigneur et la très-sainte Vierge lui apparurent. Notre-Seigneur tendit à sa Mère un calice qui étoit rempli jusqu'aux bords. Notre-Dame le prit, et se tournant vers sainte Véronique : Ma fille, lui dit-elle, je vous fais ce don de la part de mon Fils. En même temps sainte Catherine de Sienne et sainte Rose de Lima, qui accompagnoient l'auguste Reine du ciel, lui firent signe de l'accepter.

Ce calice signifioit les souffrances qu'elle devoit endurer pour ressembler à son Époux. Notre-Seigneur lui apparut encore, un jour qu'elle prioit pleine de tristesse dans l'église du couvent. Sois forte lui dit-il, ne crains rien, je viens à ton aide, me voici. Alors il se montre à elle comme il étoit après la flagellation, couvert de plaies, dégouttant de sang; il tenoit à la main le calice qu'elle devoit boire : Regarde mes plaies, ajouta-t-il; ce sont autant de voix qui t'engagent à boire ce calice; je te le donne, et veux que tu le boives comme moi. Il disparut ensuite; mais le calice resta.

La sainte le but avec courage dans les longues maladies qu'elle

éprouva; dans les tortures que les médecins lui firent subir, pour la guérir d'un mal qu'ils ne pouvoient comprendre; elle le but encore dans les douleurs que les démons ne cessèrent de lui infliger, douleurs de l'âme et du corps, auxquelles elle résista avec une patience héroïque; elle le but enfin dans les abandonnements, dans les amertumes auxquelles Dieu la soumit. Ce fut la plus terrible épreuve, et comme la lie du calice. Elle se vit délaissée de celui qu'elle aimoit uniquement, entourée d'épaisses ténèbres, en proie aux angoisses du cœur, dans une sorte d'agonie de l'âme, semblable à celle de Notre-Seigneur, quand il s'écria : *Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?*

Mais laissons le détail de ces épreuves communes à tous les saints, pour parler de ses souffrances mystiques.

« Le 4 avril de l'an 1694, écrivoit-elle par l'ordre de son confesseur, pendant que j'étois en oraison, j'eus un recueillement (elle appeloit ainsi ses extases). Notre-Seigneur m'apparut, portant une couronne d'épines sur la tête. Mon Époux, lui dis-je, donnez-moi ces épines; cela est bon pour moi, non pour vous, mon souverain bien.

— Aussi, suis-je venu pour te couronner, ma bien-aimée, me répondit-il.

« Il prit aussitôt la couronne, et me la posa sur la tête. Je n'ai jamais ressenti de douleur aussi vive que celle que j'éprouvai alors; mais il me fut donné de comprendre que ce couronnement étoit un signe que le Seigneur me vouloit épouser, puisqu'il me rendoit participante des douleurs de sa Passion. Les pointes qui s'enfonçoient dans ma tête me sembloient autant d'invitations aux noces divines. Ces souffrances m'apportoient donc un grand contentement; et de fait, quand je ne souffrois plus, je me sentois mourir. »

Ce couronnement, renouvelé plusieurs fois, laissa des traces visibles sur sa tête, qui enfla et fut marquée de taches violettes, comme celles qu'auroient produites des épines enfoncées sous la peau. On voyoit quelquefois autour de son front un cercle rougeâtre; ses yeux pleuroient presque constamment, et les larmes étoient sanguinolentes. Voilà ce qui fut observé de ses compagnes.

On la força de se faire soigner par les médecins pour les douleurs qu'elle éprouvoit à la tête; elle se soumit avec douceur, encore qu'elle sût l'inutilité de leurs remèdes. Ce fut seulement une torture de plus.

Notre-Dame cependant l'avertit dans une vision que son divin Fils célébreroit bientôt ses noces avec elle, maintenant qu'elle étoit couronnée comme lui. Le 10 avril, qui étoit le jour du samedi-saint, Notre-Seigneur lui apparut plein de gloire, et lui montrant l'anneau qu'il lui destinoit, il l'invita pour le lendemain. Elle passa la nuit qui précéda la fête de Pâques en oraisons ferventes, préparant son âme à recevoir la faveur qui lui étoit promise. Au matin, pendant la messe, comme elle alloit s'approcher de la Table sainte, elle sentit son cœur s'embraser d'un feu divin. Elle entendit alors les anges qui chantoient avec une harmonie céleste : *Veni, sponsa Christi*, venez, épouse du Christ. Elle fut ravie hors des sens, et vit deux trônes magnifiques, l'un à droite, qui étoit en or, orné de pierres précieuses, et sur lequel Notre-Seigneur étoit assis, resplendissant de gloire, avec ses plaies plus brillantes que le soleil; à gauche, sur un trône d'albâtre, orné aussi de pierreries, étoit la très-sainte Vierge couverte d'un manteau d'une blancheur éclatante : elle prioit son Fils de hâter le moment des noces. Autour d'eux se tenoit toute la cour céleste.

Sainte Catherine de Sienne et sainte Rose de Lima sortirent alors des rangs des bienheureux; la première s'approcha de sainte Véronique et lui apprit ce qu'elle avoit à faire dans cette auguste cérémonie. Toutes deux la conduisirent au pied des trônes. Notre-Seigneur la bénit d'un air plein de douceur, et entonna ces paroles : *Veni, sponsa Christi.* La très-sainte Vierge et la cour poursuivirent : *Accipere coronam, quam tibi Dominus præparavit in æternum*, c'est à dire, recevez la couronne que le Seigneur vous a préparée pour l'éternité. Notre-Seigneur fit signe à sa Mère de prendre la robe nuptiale, qui étoit couverte de perles. Notre-Dame la donna à sainte Catherine, et celle-ci en revêtit sainte Véronique. Notre-Seigneur prit ensuite l'anneau dans la plaie de son côté, pendant que la très-sainte Vierge commandoit à la sainte de ten-

dre la main à sainte Catherine. Notre-Seigneur prit cette main, et en ce moment, dit la sainte, je me sentis unie plus intimement à lui. Il me mit l'anneau au doigt, avec l'aide de sa divine Mère, et le bénit aussitôt [1]. Il me donna alors des règles de vie plus parfaites, me recommandant de mourir à ma volonté, de vivre comme s'il n'y avoit que lui et moi au monde, d'augmenter les jeûnes et les austérités, d'être en un mot entièrement crucifiée; ajoutant qu'à ce prix il seroit tout pour moi. »

Sainte Véronique se montra fidèle à ces instructions; elle commença un jeûne rigoureux au pain et à l'eau, qu'elle continua pendant plusieurs années; aussi Notre-Seigneur, voyant son obéissance, la combla-t-il de nouvelles faveurs. Je passe les détails d'une vision qu'elle eut dans la nuit de Noël de l'an 1696, et pendant laquelle le divin Enfant frappa le cœur de son épouse d'une blessure qui resta longtemps ouverte, et qui rendoit du sang; je me hâte d'arriver au récit de l'impression des stigmates.

« Le cinq avril de l'année suivante, dit sainte Véronique, pendant que je faisois oraison pour les pécheurs, j'eus une vision de Jésus crucifié. La très-sainte Vierge se tenoit au pied de la croix, comme elle y étoit sur le Calvaire. Notre-Seigneur me dit qu'il vouloit me transformer toute en lui, et me marquer du sceau de ses plaies. Je me tournai vers la très-sainte Vierge et lui dis avec confiance : Je suis prête à tout; mais vous, Vierge très-sainte, offrez pour moi les douleurs que vous endurâtes dans la Passion; demandez pardon et miséricorde pour moi à votre Fils, car je ne puis rien. Vous voyez mon néant; préparez-moi vous-même à cette grâce. Marie daigna alors implorer son Fils, qui me dit de nouveau : Je suis venu pour te rendre semblable à moi : je te veux crucifier. En disant ces paroles il attiroit à lui toute mon âme, et le désir d'être crucifiée avec mon Seigneur me dévorant, je dis à la très-sainte Vierge : O mère de pitié et de miséricorde, obtenez-moi cette grâce d'être crucifiée avec mon Époux crucifié.

(1) Cet anneau, qu'elle portoit toujours, étoit visible quelquefois pour ses compagnes, ainsi que l'une d'elles, Sœur Marie Spanaciani, l'attesta au procès de canonisation.

— Mon fils, disoit la très-sainte Vierge, crucifiez cette âme.

— Je lui ferai cette grâce, répondit Notre-Seigneur. Et, se tournant vers moi : « Que désires-tu? que veux-tu? »

— Vous le savez, mon Seigneur, vous savez ce que je désire avec ardeur.

— Je veux savoir de toi, reprit-il, ce que tu désires.

— C'est, mon Dieu, l'accomplissement de votre volonté.

— Voilà ce que je voulois, et maintenant je te confirmerai dans ma volonté, je te transformerai toute en moi. Que désires-tu encore?

— O Dieu, ô mon souverain bien, ne tardez plus, crucifiez-moi avec vous.

Je ressentis en ce moment une grande douleur de tous mes péchés, et du fond de mon cœur j'en demandois pardon à Dieu, je lui offrois pour cela son sang, ses souffrances, et surtout ses plaies très-saintes.

— Je te pardonne, me dit mon Seigneur, mais je veux fidélité pour l'avenir; c'est à cause de mes plaies que je te fais cette grâce, et pour preuve, je te veux marquer de mes sceaux.

Je vis alors sortir de ces plaies sacrées cinq rayons resplendissants de lumière, ils se dirigeoient vers moi, et je les vis venir comme de petites flammes. Dans quatre d'entre eux étoient des clous ; dans le cinquième étoit une lance d'or, mais toute enflammée, qui me traversa le cœur de part en part, les clous aussi transpercèrent mes mains et mes pieds. J'éprouvai une grande douleur, mais je me sentis aussitôt toute transformée en Dieu. Les flammes devinrent ensuite des rayons qui rentrèrent dans les plaies de Notre-Seigneur. Ce divin Époux me confirma encore pour son épouse; il me confia à sa mère, me mit de nouveau sous la garde de mon ange gardien, et me dit : Je suis tout à toi : quelle grâce désires-tu, je te l'accorderai?

— Je n'en veux point d'autre, répondis-je, que de ne jamais me séparer de vous.

Alors tout disparut. Je revins à moi, et je me trouvai les bras étendus en croix. Je sentois de grandes douleurs aux mains, aux

pieds et au cœur. Il me sembloit que la plaie au cœur étoit ouverte et rendoit du sang, mais je ne pouvois d'abord écarter mes habits, à cause des souffrances que j'endurois aux mains. J'en vins pourtant à bout, et je vis qu'il en sortoit de l'eau et du sang. »

L'évêque de Città di Castello apprit cette nouvelle faveur par le directeur de la sainte; il voulut voir de ses yeux les stigmates; il les fit constater par quatre religieux et par les religieuses du couvent. Le procès-verbal en fut envoyé à Rome, à la congrégation du Saint-Office, qui se déclara satisfaite, et ordonna de garder le silence jusqu'à la mort de la sainte.

L'évêque, le Père Crivelli, célèbre missionnaire de la Compagnie de Jésus, furent encore témoins de sa participation aux souffrances de Notre-Seigneur dans sa Passion. Ils virent de leurs yeux les tortures qu'elle enduroit pendant la flagellation et le couronnement d'épines; ils la virent se dresser comme attachée à la croix, les nerfs retirés par le poids du corps, la poitrine haletante comme dans l'agonie, la figure couverte des pâleurs de la mort. Ses compagnes attestèrent qu'elle éprouvoit souvent ce supplice. Que de mérites elle dut acquérir par cette union si intime aux douleurs du Sauveur! Quelle bonté de Dieu de former des créatures si parfaites, pour augmenter le nombre des pécheurs qui seront sauvés par leurs souffrances! Car c'est pour nous que Notre-Seigneur se plaisoit à torturer ainsi sa servante, sa fille, son épouse bien-aimée. Il vouloit qu'elle accomplît, comme dit saint Paul, ce qui manquoit à sa Passion, afin que les mérites de son sang nous fussent appliqués. Et nous doutons de ces merveilles d'amour, nous les examinons d'un œil curieux et froid! Pendant que ces âmes généreuses cherchent à nous acquérir à un prix si cher, nous les soupçonnerions volontiers d'une supercherie sacrilége! Ah! pécheurs, qui croyons relever notre esprit dans l'estime des hommes par ces incrédulités ingrates, quelle confusion couvrira notre orgueil, quand nous saurons un jour tout ce que Dieu et les saints ont souffert pour nous sauver!

A la mort de sainte Véronique, les médecins constatèrent une

dépression si considérable dans l'épaule droite, qu'ils ne savoient comment elle pouvoit faire usage de son bras sans un miracle; cette dépression venoit du poids énorme de la croix qu'elle portoit, lorsque Notre-Seigneur lui faisoit endurer sa Passion. On ouvrit son cœur, et on y trouva formés, comme elle l'avoit révélé pendant sa vie à son confesseur, les instruments de la Passion: la croix, les clous, la lance, la couronne d'épines, etc. On avoit déjà remarqué ce prodige dans la bienheureuse Claire de Montefalco, et dans la bienheureuse Marguerite de Città di Castello.

Il me resteroit encore à vous raconter les prophéties, les miracles de sainte Véronique, si je ne craignois d'être trop long; passons donc à son admirable mort. Elle en savoit l'époque, et y avoit préparé ses compagnes. Le matin du jour où elle fut frappée d'apoplexie, qui étoit le 6 juin de l'an 1727, elle montra un empressement extraordinaire pour hâter le moment de la communion; à peine eut elle communié, qu'elle tomba et perdit l'usage de tout le côté gauche de son corps. Elle conserva cependant la raison et la parole. Ce fut une grande douleur dans la ville, quand on apprit l'accident de la sainte abbesse; l'évêque accourut aussitôt pour la voir et la consoler. Pendant trente jours elle resta sur son lit de douleur, attendant la mort avec une résignation angélique. Elle souffrit beaucoup, et les démons augmentèrent encore ses souffrances en redoublant sur elle les derniers efforts de leur rage; mais elle étoit heureuse de souffrir pour son cher Époux. Une nuit, le religieux qui la gardoit, voulant éprouver son obéissance, lui dit : « Sœur Véronique, voilà les matines qui sonnent : ne voulez-vous pas y aller? » Elle chercha aussitôt à se lever, toute paralysée qu'elle étoit, et il fallut que le Père lui défendît de faire davantage d'inutiles efforts.

L'amour de Notre-Seigneur la soutenoit dans ses peines; la vue du crucifix étoit tout son bonheur. Quelquefois elle demandoit à son confesseur la permission de s'unir à son bien-aimé, c'est-à-dire de mourir; et comme il s'y refusoit, elle disoit avec un sentiment profond : « Se sentir mourir, et ne le pouvoir pas ! »

Le 7 juillet elle reçut les derniers sacrements, et demanda par-

don à toutes ses religieuses qui l'entouroient en pleurant. Le 8, l'évêque la vint voir une dernière fois, et lui donna sa bénédiction. Vers le milieu de la nuit, elle entra en une agonie qui dura trois heures, comme celle de son bon Maître. Son confesseur la voyant sur le point d'expirer, lui dit : « Sœur Véronique, enfin vous voilà parvenue au but de vos désirs! » Elle tourna les yeux vers lui et le regarda fixement avec une joie divine. Comme elle ne détournoit point ses regards, il chercha ce qu'elle pouvoit lui demander, et se rappela qu'elle lui avoit dit plusieurs fois ne vouloir point mourir sans son ordre. Il s'approcha donc d'elle avec une foi vive : « Sœur Véronique, lui dit-il, s'il plaît au Seigneur que je vous donne l'ordre de quitter ce monde, allez jouir de lui. »

La sainte alors baissa les yeux en signe de soumission ; elle jeta sur ses compagnes un dernier regard d'adieu, et inclinant la tête, elle rendit l'esprit.

Ce fut le 9 juillet, un vendredi, jour où elle avoit reçu tant de grâces, qu'elle alla rejoindre son Époux ; l'aurore commençoit à paroître, lorsqu'elle entra dans la lumière éternelle. Elle étoit dans la soixante-septième année de son âge, et il y avoit cinquante ans qu'elle servoit le Seigneur en religion.

Sainte Véronique étoit de taille médiocre ; elle avoit le teint blanc, la figure ovale et gracieuse, l'œil vif et souriant. La beauté de son corps répondoit à celle de son âme ; son visage étoit l'image de sa vie : *Formositas lucis corporeæ index animæ fuit : vultus vitæ similis.*

Elle fut béatifiée par Pie VII, et canonisée par Grégoire XVI.

A Rome, au lieu appelé *la Goutte toujours coulante*, fête de saint Zénon et de dix mille deux cent trois autres martyrs.

A Gortyne, en l'île de Crète, saint Cyrille, évêque, qui, dans la persécution de Dèce, fut jeté dans les flammes par ordre du président Lucius ; mais comme il en sortit sain et sauf, quoique les

liens qui l'enchaînoient fussent brûlés, le juge frappé d'étonnement à la vue d'un si grand miracle, lui donna la liberté. Le même juge cependant le condamna ensuite à avoir la tête tranchée, parce qu'il avoit recommencé à prêcher la foi de Jésus-Christ avec un zèle vif et ardent.

A Alexandrie, les saints martyrs Patermuthe, Coprès et Alexandre, qui furent mis à mort sous Julien l'Apostat.

A Bril en Hollande, dix-neuf martyrs appelés de Gorcum, qui, pour défendre l'autorité de l'Église romaine et la présence réelle de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie, souffrirent de la part des calvinistes de nombreux tourments, et périrent du dernier supplice. — Ils appartenoient à divers ordres religieux et au clergé séculier : onze étoient Franciscains de l'Observance; deux étoient de l'Ordre des Prémontrés; il y avoit encore un Dominicain, un Chanoine Régulier de Saint-Augustin, trois curés et un autre prêtre. Le plus distingué parmi les Franciscains s'appeloit Nicolas Pic, gardien du couvent de Gorcum. C'étoit un homme aimable, plein de talent, menant une vie austère, et qui soupiroit depuis longtemps après la gloire de mourir pour Jésus-Christ. L'un des curés, nommé Godefroi Dunen, avoit étudié et enseigné à Paris, où il avoit été un moment recteur de l'Université. Ces saints martyrs furent arrêtés par les protestants, à cause du zèle qu'ils déployoient pour la défense du catholicisme. Après avoir souffert une longue et pénible captivité, ils furent transférés à Bril, où le comte de Lumey, célèbre par sa haine contre les catholiques, essaya vainement de leur faire renier la présence réelle de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie et l'autorité du Pape. Il employa tour à tour les promesses et les tourments; mais les saints martyrs étant restés inebranlables dans leur foi, il les fit pendre le 9 juillet de l'an 1572. Quelques années après, il mourut lui-même dans les tortures de la rage, digne fin d'un homme si féroce. Quant aux restes de ses victimes, elles furent, en 1618, transférées dans l'église des Franciscains de Bruxelles. Ces saints martyrs ont été béatifiés en 1674 par Clément X.

A Martole, saint Brice, évêque, qui, après avoir souffert beaucoup de tourments pour Jésus-Christ, sous le juge Marcien, et converti au christianisme une grande multitude de peuple, mourut en paix, confesseur de la foi.

On honore encore aujourd'hui, dans l'Ordre des Carmélites, la bienheureuse Jeanne Scopello, native de Reggio, dans le duché de ce nom. Elle mena d'abord une vie pauvre et austère dans la maison de son père, et, après la mort de ses parents, elle fonda un convent de Carmélites où elle se retira. On rapporte d'elle plusieurs miracles, entre autres la conversion d'un jeune homme qui étoit manichéen, et dont le cœur fut tout à coup changé par ses prières. Cette sainte religieuse mourut le 9 juillet 1491, à l'âge de soixante-trois ans. Deux ans après, son corps ayant été trouvé sans corruption, et répandant une odeur admirable, l'évêque de Reggio, témoin de ce prodige, le fit placer dans une châsse auprès du maître-autel de l'église du monastère. Le culte qu'on lui rendoit fut approuvé en 1771 par Clément XIV.

DIXIÈME JOUR DE JUILLET.

Les sept frères martyrs, enfants de sainte Félicité. — Sainte Ruffine et sainte Seconde, vierges et martyres.

Saint Janvier et ses compagnons, martyrs; les saints Léonce, Maurice, Daniel et leurs compagnons, martyrs; saint Rianor et saint Sylvain, martyrs; saint Apollone, martyr; sainte Amelberge, vierge.

LA VIE DES SEPT FRÈRES,

MARTYRS, ENFANTS DE SAINTE FÉLICITÉ.

AN 170.

Saint Anicet, pape. — Marc-Aurèle, empereur.

Du temps de l'empereur Marc-Aurèle, il y avoit à Rome une sainte dame, nommée Félicité, de grande maison, mais beaucoup plus illustre en piété, laquelle avoit sept garçons tous chrétiens, nourris dans la foi catholique et les bonnes mœurs. Cette veuve avoit fait vœu de continence; elle s'exerçoit aux prières, aux jeûnes et aux œuvres de piété, excitant, par sa sainte vie et par son bon exemple, plusieurs chrétiens à vivre conformément à la religion dont ils faisoient profession. A cette cause les prêtres des idoles s'émurent, et conçurent une grande haine contre sainte Félicité et ses enfants. Ils firent tant envers l'empereur, qu'il commanda qu'on les prit et qu'on les contraignit d'adorer les dieux, feignant qu'ils étoient fort courroucés, et qu'il n'y avoit aucun moyen de les apaiser que par des sacrifices.

Digitized by Google

Sainte Félicité fut arrêtée avec ses sept enfants, et la cause étant renvoyée devant Publicus, préfet de la ville, il tira la mère à part, la pria le plus honnêtement qu'il put de sacrifier aux idoles, et qu'elle ne le contraignît point d'user des voies de rigueur contre elle et contre ses enfants.

Félicité répondit : *Ne pensez pas, ô Publicus, me fléchir par vos belles paroles, ni m'étonner par vos menaces ; car j'ai avec moi l'Esprit de mon Seigneur, qui ne permettra pas que je sois vaincue du diable; au contraire, je suis bien assurée de vous surmonter vive ou morte,*

Publicus lui répliqua : *O infortunée que tu es : est-il possible que tu aies la vie tant en horreur, et que quand bien même tu ne craindrois point la mort, tu ne procures point la vie à tes enfants pour les empêcher de mourir entre mes mains?*

Mes enfants, dit Félicité, *sacrifiant aux dieux, mourroient de la mort éternelle ; au lieu que, reconnoissant et adorant Jésus-Christ, ils vivront à jamais.*

Le lendemain, le juge étant sur la place du temple de Mars, fit venir devant lui Félicité avec ses enfants, et lui dit : *Félicité, prends compassion de tes enfants, qui sont maintenant en la fleur de leur jeunesse, et qui sont faits pour parvenir un jour et être de grands personnages.*

Félicité lui répondit : *Votre pitié est une impiété : votre conseil est cruel et trompeur.* Puis, se tournant vers ses enfants, elle leur dit : *Regardez, mes enfants, au ciel, où Notre-Seigneur Jésus-Christ vous attend avec tous ses saints ; combattez vaillamment pour le bien de vos âmes, et montrez-vous fidèles et constants en l'amour de Notre-Seigneur.*

Le juge, entendant cela, s'irrita fort, et la fit souffleter, présumant que c'étoit une trop grande hardiesse de donner devant lui de tels conseils à ses enfants. Il fit comparoître en sa présence l'aîné, nommé Janvier, envers lequel il usa de toutes sortes d'artifices, de douceur, de rigueur, de menaces et de promesses, pour l'exciter à adorer les dieux : mais le jeune saint lui trancha tout court d'une brave résolution : *Vous me conseillez,* dit-il, *de faire une*

folie : mais j'espère de Jésus-Christ qu'il me préservera d'une telle impiété.

Le juge le fit dépouiller et fouetter étrangement, et puis il le fit reconduire en la prison. Il les fit venir l'un après l'autre, tâchant de les séduire et de leur faire adorer les faux dieux, suivant le commandement de l'empereur : mais ayant déployé en vain toutes ses ruses et reçu de tous les saints frères une même réponse en divers termes, après les avoir fait fouetter cruellement et ramener en la prison, il avertit l'empereur de ce qui se passoit, lequel commanda qu'on les fît mourir de divers genres de supplices.

En exécution de cet arrêt impie, Janvier, l'aîné, après avoir été fouetté avec des cordes plombées, rendit l'esprit à Dieu. Félix et Philippe furent brisés et moulus de coups de bâton, Sylvain fut précipité, Alexandre, Vital et Martial furent décapités.

Leur mère, sainte Félicité, fut aussi martyrisée quatre mois après. L'Église célèbre son martyre le 23 de novembre.

Saint Grégoire en son homélie parle de sainte Félicité en ces termes :

« La bienheureuse Félicité, dont nous célébrons la naissance éternelle, devint par la foi la servante de Jésus-Christ, et par son apostolat elle se fit sa mère. Elle avoit sept fils, au rapport de ses actes, et elle eut autant de crainte de les laisser après elle dans la chair, que les mères charnelles en ont ordinairement de les voir mourir avant elles. Ayant été prise pendant la persécution, elle fortifia leur cœur par ses paroles, et les enflamma du désir de la patrie céleste. Elle enfanta ainsi dans l'esprit, ceux qu'elle avoit déja mis au monde dans la chair.

« Considérez, mes frères, continue saint Grégoire, quel courage viril animoit ce corps de femme. Elle se tint intrépide devant la mort, et craignit davantage de voir perdre à ses enfants la lumière de la vérité, que celle du jour. N'ai-je pas le droit de l'appeler martyre, et plus que martyre, puisqu'elle envoya au ciel avant elle sept témoins, sept gages de sa constance ? Elle vint au combat la première, et elle n'en sortit que la dernière. Elle regarda sans pâlir le supplice de ses enfants, et convertit les douleurs

de la nature en une joie immortelle. Elle craignoit de les voir vivre, et se réjouit de leur mort. Elle redoutoit par-dessus tout d'en laisser quelqu'un après elle, de peur que celui-là n'entrât point en partage de leur gloire commune.

« Ne croyez pas cependant, mes frères, que son cœur ne battît pas plus fort, à la vue de ses fils mourants. Ils étoient sa chair, et elle ressentoit tous leurs tourments; mais l'amour divin l'emportoit en elle sur les douleurs de la chair. Sainte Félicité aimoit ses enfants avec la tendresse d'une mère, mais pour la céleste patrie elle préféra les voir périr devant ses yeux, recevant dans son âme tous les coups qu'on leur portoit, et triomphant avec eux à mesure qu'ils parvenoient à la gloire. N'est-ce donc pas avec raison que je l'ai appelée plus que martyre, puisqu'elle mourut autant de fois qu'elle avoit de fils? Après avoir ainsi enduré sept fois le martyre, elle reçut enfin à son tour la palme et la couronne.

« On rapporte, ajoute saint Grégoire, qu'il étoit d'usage chez les anciens, que celui qui avoit joui plusieurs fois des honneurs du consulat, surpassât en dignité et en gloire ceux qui ne les avoient obtenus qu'une seule fois. La bienheureuse Félicité l'emporte donc aussi sur les autres martyrs, puisqu'elle souffrit tant de fois pour Notre-Seigneur en la personne de ses enfants, et qu'une seule mort ne put suffire à son amour. Frères, considérez cette femme : considérons-la, nous qui sommes des hommes cependant, et voyons combien nous paroissons peu à côté de cette héroïne de Jésus-Christ.»

Telles sont les louanges que saint Grégoire le Grand adressoit à cette courageuse mère.

L'Église célèbre la fête de ses enfants le 10 juillet, jour où leur martyre arriva, l'an de Notre-Seigneur 170, sous l'empire de Marc-Aurèle.

Digitized by Google

LA VIE DE SAINTE RUFFINE ET DE SAINTE SECONDE,

SŒURS, VIERGES ET MARTYRES.

AN 260.

Saint Étienne Ier, pape. — Valérien, empereur.

Sainte Ruffine et sainte Seconde, sœurs, vierges et martyres, étoient Romaines et de sang illustre : leur mère s'appeloit Aurélie. Elles furent fiancées avec deux chevaliers de marque : l'un se nommoit Armentaire, et l'autre Vérin, lesquels craignant la persécution de Valérien et de Gallien, abandonnèrent la foi de Jésus-Christ et tâchèrent de persuader à leurs fiancées, Ruffine et Seconde, d'en faire autant. Néanmoins ces saintes filles, quoiqu'elles fussent d'un sexe plus foible, eurent plus de courage et plus de vertu qu'eux, et se montrèrent plus constantes en la foi. Elles résolurent de sortir de Rome, et de se retirer en une maison qu'elles avoient en Toscane : mais leurs fiancés en avertirent un comte nommé Arsilaüs, qui, ayant couru après elles avec ses gens, les attrappa à quatre ou cinq lieues de Rome et les mit entre les mains du préfet de la ville, Juin Donat, qui les fit séparer l'une de l'autre et les fit mettre en prison.

Le troisième jour on les amena devant lui. Il voulut premièrement éprouver Ruffine en particulier, lui représentant la grandeur de sa race, son âge, sa beauté, le contentement et la joie qu'elle pouvoit avoir avec son époux ; et le mal qui en viendroit, si elle n'adoroit les dieux. Mais voyant que par force et par finesse il ne pouvoit surmonter ce cœur invincible, et armé d'un ferme amour de la chasteté et de la foi de Jésus-Christ, il fit venir Seconde,

pour faire fouetter sa sœur Rufine en sa présence, pensant la séduire par ce moyen : mais Seconde qui vit que sa sœur étoit fouettée, et qu'elle n'enduroit rien, brûlant d'envie de souffrir pour Jésus-Christ, dit au juge comme en colère : *Que fais-tu, ô juge pervers et ennemi de toute vertu? Pourquoi honores-tu ma sœur sans me faire participante de sa couronne et de sa gloire?*

Le préfet lui répondit : *Il me semble que tu es plus folle que ta sœur.*

Ma sœur ni moi, dit Seconde, *ne faisons point de folies; il est bien vrai qu'elle et moi sommes chrétiennes : et c'est la raison que nous soyons toutes deux fouettées, puisque nous croyons et que nous confessons un même Jésus-Christ.*

Comme le préfet les exhortoit à vivre avec leurs époux, elles au contraire se montroient fort constantes et résolues de mourir plutôt que de perdre leur virginité. Il leur demanda ce qu'elles feroient, si elles perdoient par force ce qu'elles aimoient tant? Seconde répondit : *La vierge ne sauroit perdre la fleur et la pureté de son âme, si elle-même ne s'éloigne de la justice. La force et la violence que l'on fait à la vierge est un tourment, et le tourment est ce qui augmente la couronne et la récompense. Voilà pourquoi faites du pis que vous pourrez, allumez des feux, dégainez vos épées, déployez vos fouets, vos verges, vos bâtons et vos pierres; plus vous ajoutez de peines, plus vous accroissez la gloire.*

Le juge les fit mettre en un cachot obscur, et y fit brûler de la fiente pour les enfumer de la puanteur : mais Notre-Seigneur la convertit en un très-doux parfum, au grand contentement des saintes, et il leur apparut en cette prison ténébreuse une clarté merveilleuse. On les tira de là par le commandement du préfet, pour les mettre dans un bain d'huile bouillante, où elles demeurèrent deux heures entières sans aucune incommodité; au contraire, elles y sentoient du rafraîchissement. Le préfet, bien étonné de cela, les fit jeter dans le Tibre avec une pierre au col. Les saintes demeurèrent environ une demi-heure sur l'eau, sans se mouiller ni aller au fond, chantant avec une allégresse nonpareille les louanges de Notre-Seigneur, et publiant ses triomphantes merveilles.

Digitized by Google

Enfin on les tira hors de Rome, et elles eurent la tête tranchée en un bois qui étoit à trois lieues de là, et où on laissa leurs corps sans sépulture, pour servir de pâture aux loups.

Mais les saintes apparurent brillantes et glorieuses à une dame romaine, qui étoit païenne, et qui se nommoit Plautile. Elles l'avertirent de se faire chrétienne, et d'avoir soin que leurs corps fussent enterrés : qu'en ce faisant elle obtiendroit le bonheur et la récompense dont elles jouissoient. Plautile n'y manqua pas, et allant aussitôt aux champs, elle trouva les corps de ces saintes vierges, sans mauvaise odeur ni corruption. Elle leur fit bâtir là un sépulcre, dans lequel leurs corps demeurèrent quelques années, et depuis on les apporta dans la ville. Ils furent mis dans l'église de Saint-Jean de Latran, en la partie Constantinienne, près des fonts de baptême de Constantin.

Le martyre de ces saintes arriva l'an de Notre-Seigneur 260, le 10 de juillet, jour où toute l'Église célèbre leur fête. Jusqu'aujourd'hui l'on remarque l'endroit où elles furent martyrisées, qui est de l'autre côté du Tibre, en la voie Aurélienne, et l'on y a bâti une église cathédrale, qui s'appelle de la Blanche-Forêt. Les Martyrologes romain, d'Usuard, de Bède et d'Adon font mention de ces saintes.

En Afrique, les saints martyrs Janvier, Marin, Nabor et Félix, qui furent décapités.

A Nicopolis en Arménie, les saints Léonce, Maurice, Daniel et leurs compagnons, qui, ayant souffert divers tourments sous l'empereur Licinius et le président Lysias, furent enfin jetés dans le feu, et terminèrent ainsi leur martyre.

En Pisidie, saint Bianor et saint Sylvain, martyrs qui, après avoir souffert des supplices affreux pour le nom de Jésus-Christ, eurent enfin la tête tranchée et obtinrent ainsi leur couronne.

Digitized by Google

A Icône, saint Apollone, qui accomplit sur la croix un illustre martyre.

A Gand, sainte Amelberge, vierge. — Elle étoit d'une maison fort illustre, et possédoit par héritage la ville de Zanchte. Étant demeurée orpheline assez jeune, elle conserva de son mieux les possessions de sa famille, entretenant une multitude de serviteurs que son père avoit laissés à sa charge. Il est vrai qu'à l'exemple de sainte Marie Magdeleine, au milieu de ses occupations domestiques, elle trouvoit le temps de vaquer à la contemplation des choses célestes. Tout son désir étoit de garder la virginité et d'en faire une solennelle profession. Toutefois, le roi la maria contre son gré au comte Wilger, qui étoit un seigneur fort riche et fort puissant; mais Dieu connoissoit ses saints désirs, il la rendit mère de plusieurs saints. Elle eut en effet de son mariage saint Emebert, évêque d'Arras et de Cambrai, sainte Gudule, patronne de Bruxelles, et sainte Renelde, dont nous raconterons la vie au seizième jour de ce mois. Cette sainte femme voyant tous ses enfants consacrés au service de Dieu, obtint de son mari que par un commun consentement ils quitteroient le monde pour vivre en religion. On ne sauroit exprimer les grandes austérités par lesquelles elle mata son corps et le réduisit en servitude. C'est avec cette sainte rigueur qu'elle passa les derniers jours de sa vie, au monastère de Maubeuge, où elle mourut le 10 juillet. Dieu honora son tombeau de beaucoup de miracles.

ONZIÈME JOUR DE JUILLET.

Saint Pie premier, pape et martyr.

Saint Janvier et sainte Pélagie, martyrs; saint Sidroin, martyr; saint Marcien, martyr; saint Cindée, prêtre; saint Savin et saint Cyprien, martyrs; saint Jean, évêque de Bergame; saint Abonde, prêtre et martyr; saint Savin.

LA VIE DE SAINT PIE PREMIER,

PAPE ET MARTYR.

AN 167

Marc Aurèle, empereur.

Saint Pie, Pape et martyr, étoit natif d'Antioche : son père s'appeloit Rufin. Il succéda au pontificat à Hygin, qui fut aussi Pape et martyr, l'an de Notre-Seigneur 158, sous l'empereur Antonin. Il ordonna plusieurs choses fort utiles à la sainte Église. Il imposa de grosses peines aux prêtres qui étoient négligents à administrer le très-saint Sacrement de l'autel, et à ceux qui se parjurent contre leur conscience, ou qui entendant les parjures ne les reprennent pas. Il commanda que les domaines de l'Église fussent inaliénables, comme étant dévoués pour le service divin, et pour entretenir les personnes ecclésiastiques. Il voulut qu'on ne consacrât point les vierges qui font profession de continuelle continence, qu'elles n'eussent atteint vingt-cinq ans.

Il fit un décret par lequel il commanda que la fête de Pâques se célébrât toujours le dimanche, à cause que Notre-Seigneur ressus-

cita à pareil jour; ce qui avoit été ordonné par les apôtres. Mais Pie le confirma et l'établit, pour ôter l'abus de certaines Églises, qui sembloient imiter les juifs en la célébration de cette fête. Il y fut principalement excité par la lecture d'un livre qu'un sien frère, homme de bien, nommé Hermas, lui présenta; dans lequel sous forme de dialogue entre lui et un ange, en habit de pasteur, il avertissoit tous les chrétiens de solenniser la sainte Résurrection au jour du dimanche.

Pie consacra les Thermes de Novatien en l'honneur de sainte Pudentienne, par l'intercession de sainte Praxède sa sœur. Il dota cette église de plusieurs riches dons, et y célébra la messe à diverses fois; il y mit des fonts pour baptiser, et y baptisa un bon nombre de personnes de ses propres mains. Il écrivit des épîtres que l'on trouve avec ses décrets au livre des Conciles. Outre celles-ci il en écrivit deux à Juste, évêque de Vienne.

Enfin, après avoir saintement gouverné l'Église de Dieu neuf ans et six mois, moins trois jours, il reçut la couronne du martyre. Il tint cinq fois les Ordres au mois de décembre, où il fit douze évêques, dix-huit prêtres et ving-et-un diacres. Il fut enterré au Vatican. L'Église célèbre sa mémoire le onze de juillet, qui est le jour où il mourut, l'an 167, sous l'empire de Marc-Aurèle et de Lucius Vérus.

A Nicopolis en Arménie, fête de saint Janvier et de sainte Pélagie, qui consommèrent leur martyre, après avoir été pendant quatre jours tourmentés sur le chevalet, et déchirés avec des ongles de fer et des têts de pots cassés.

Au territoire de Sens, saint Sidroin, martyr.

A Icône, saint Marcien, martyr, qui, sous le président Pérennice, éprouvé par plusieurs tourments, gagna ainsi la palme de la victoire.

A Side en Pamphylie, saint Cindéc, prêtre, qui, sous l'empereur Dioclétien et le président Stratonique, ayant été jeté dans le feu après plusieurs tourments, et n'y ayant reçu aucun mal, mourut enfin lorsqu'il étoit en prières.

A Brescia, saint Savin et saint Cyprien, martyrs.

A Bergame, saint Jean, évêque, qui fut tué par les ariens pour la défense de la foi. — Ce saint évêque vivoit du temps de la domination des Lombards en Italie, et sous le pontificat du Pape Vitalien. Il travailla avec zèle à la conversion de ses peuples qui étoient infectés d'arianisme, et en convertit un grand nombre à la foi. Il étoit zélé pour la justice, et ne craignoit pas de reprendre les princes, lorsqu'ils commettoient quelque faute. Un jour qu'il dînoit avec le roi, il fit une remontrance paternelle à Cunibert son fils, pour une injustice dont il s'étoit rendu coupable. Le jeune prince, irrité de ces reproches, essaya de le faire périr en lui donnant un cheval indompté pour le reconduire chez lui. Mais à peine le saint eut-il touché cet animal fougueux, qu'il devint doux et docile à ses moindres gestes ; en sorte que le prince, émerveillé de ce changement, où il voyoit la puissance de Dieu, se jeta à ses pieds, lui avouant son crime et le priant de lui pardonner. Mais à quelque temps de là, les ariens, qui le haïssoient pour ses conquêtes, le mirent à mort, le 11 juillet de l'an 683.

A Cordoue, saint Abonde, prêtre, qui fut couronné par le martyre, parce qu'il prêchoit avec vigueur contre la secte de Mahomet.

Dans le Poitou, saint Savin, confesseur.

DOUZIÈME JOUR DE JUILLET.

Saint Jean Gualbert, abbé, fondateur de l'Ordre de Vallombreuse.
— Les saints martyrs Nabor et Felix.

Saint Jason, disciple de Notre-Seigneur; saint Hermagore, évêque d'Aquilée, et saint Fortunat, diacre, martyrs; saint Paul, évêque de Lucques; saint Procle et saint Hilarion, martyrs; sainte Épiphane, martyre; sainte Marcienne, vierge et martyre; saint Viventiole, évêque de Lyon; saint Paternien, évêque de Bologne.

LA VIE DE SAINT JEAN GUALBERT,

ABBÉ, FONDATEUR DE L'ORDRE DE VALLOMBREUSE.

AN 1073.

Alexandre II, pape. — Michel VII, empereur.
— Philippe Ier, roi.

Saint Jean Gualbert naquit à Florence, de nobles et riches parents. Son père portoit le même nom, et il étoit brave et vaillant soldat. Il avoit une querelle avec un autre gentilhomme, qui avoit assassiné un sien parent, et auquel il en vouloit faire autant pour s'en venger. Jean se conformant à la volonté de son père, avoit aussi le même dessein. Un jour Jean venant à Florence avec un serviteur, tous deux bien armés, il rencontra par hasard cet ennemi désarmé, en un passage si étroit qu'il ne lui pouvoit échapper. Ce pauvre homme tout éperdu se jeta aux pieds de Jean, et le supplia humblement pour l'amour de Jésus-Christ crucifié de lui pardonner. Jean fut tellement attendri du nom de Jésus-Christ crucifié, qu'il releva aussitôt son ennemi de terre, l'embrassa et

lui pardonna; lui disant qu'il pouvoit être tranquille, puisqu'il avoit pris un si bon patron et un si bon avocat.

Après cela ce pauvre homme s'en alla tout consolé. Jean poursuivit son chemin, et, entrant dans une église qu'il rencontra, il y fit sa prière devant un crucifix. Et pour montrer combien Notre-Seigneur agrée les actions que nous faisons pour l'amour de lui, spécialement quand nous pardonnons les injures, ce crucifix baissa la tête vers Jean, comme le remerciant du service qu'il lui avoit fait, de donner la vie à son ennemi pour l'amour de lui. Jean demeurant tout confus de cette faveur et de cette reconnoissance de Notre-Seigneur, crut être invité à des choses plus grandes : de sorte qu'il se résolut de dire adieu aux vanités du monde, et d'embrasser Jésus-Christ crucifié. Dans ce dessein, il demanda à l'abbé de Saint-Miniat de Florence l'habit de Saint-Benoît, lequel il reçut avec grande dévotion, bien qu'au commencement il eût beaucoup de contradiction et de menaces de son père.

Après qu'il eut pris l'habit de religion, il fit son possible pour être vraiment religieux. Il macéroit son corps par des jeûnes et par des veilles continuelles; il fuyoit l'oisiveté, s'employoit jour et nuit à l'oraison, à l'obéissance, à l'humilité, à la patience, à la douceur, au silence, à la modestie, et aux autres vertus, servant de modèle et d'exemple à chacun dans la sainteté. Cela fit que l'abbé du monastère étant mort, tous les religieux jetèrent les yeux sur Jean, pour en faire leur prélat: mais son humilité étoit si grande, qu'il ne le voulut jamais permettre, aimant mieux obéir que commander, et voulant fuir le danger auquel s'exposent ceux qui sont élevés aux hautes charges et dignités.

Peu après, il sortit du couvent avec son compagnon, pour aller chercher un autre lieu où il pût servir Dieu plus en repos; parce qu'on les inquiétoit fort là. Son compagnon ne porta qu'un pain pour les nourrir tous deux par le chemin, encore le fit-il donner par aumône à un pauvre, se confiant en Jésus-Christ qui les pourvoiroit, comme il fit.

Il alla au désert de Camaldoli, institué par l'abbé saint Romuald : et encore que les religieux de cette sainte maison le con-

viassent de demeurer avec eux, il passa outre, parce que Notre-Seigneur se vouloit servir de lui en une autre chose, et le faire fondateur d'une congrégation en une vallée, laquelle, à cause de l'épaisseur des arbres, s'appeloit *Vallombreuse* ou *ombrageuse*, en Toscane. Saint Jean vint en ce lieu-là par inspiration divine, et il y fit sa demeure. Plusieurs personnes, au bruit de ses vertus, l'y voulurent visiter, et vivre sous sa discipline. De la sorte il s'y fit un grand monastère, rempli de plusieurs religieux de la règle de Saint-Benoît, qui élurent saint Jean Gualbert pour leur abbé, malgré lui.

Ce fut une chose merveilleuse, combien il se fit admirer en cette charge, exhortant toujours ses religieux à la perfection, et les devançant tous par son exemple. Son oraison étoit continuelle, son humilité profonde, sa charité ardente, sa patience extraordinaire, sa pénitence rigoureuse. Il étoit doux, bénin, grave, modeste, sévère aux rebelles, doux aux foibles, et complaisant aux malades. Dieu lui envoya une grande maladie, qui lui dura toute sa vie, laquelle étoit une foiblesse d'estomac, avec des évanouissements (ce qu'il supportoit gaiement) afin qu'il eût compassion de ses enfants. Il étoit fort jaloux en son particulier de la sainte pureté, et envers ses disciples, et dans l'institution de plusieurs monastères qu'il fit bâtir.

Il eut aussi le don de prophétie; on eût dit qu'il lisoit dans les cœurs de ceux qui venoient prendre son habit, et il savoit si leur vocation étoit de Dieu ou non. Il fit de grands miracles, et guérit plusieurs personnes de diverses et dangereuses maladies. Il étoit fort bénin aux pauvres, et en temps de nécessité il donnoit tout ce qu'il pouvoit pour les secourir : ce que Notre-Seigneur lui rendoit libéralement, récompensant le monastère de ce qu'il y prenoit pour subvenir aux pauvres. Il endura de pénibles travaux et persécutions pour la justice et pour la vérité, lesquels il souffrit constamment, les surmontant avec la grâce que Notre-Seigneur lui fit, et avec quelques miracles qu'il opéra en faveur de la vérité qu'il défendoit.

Étant devenu fort vieux, il tomba en une dangereuse maladie.

Voyant approcher le jour si désiré de sortir de la prison de ce corps mortel, pour jouir de Notre-Seigneur, il fit appeler les abbés des autres monastères de son Ordre et les avertit qu'il les quitteroit bientôt, exhortant chacun à l'observance de sa règle, à l'amour et à la charité fraternelle. Après qu'il eut dévotement reçu les saints Sacrements de l'Église, il rendit l'âme à Dieu, le douzième jour de juillet, l'an 1073. Il fut enterré en l'église du monastère de Passignano. Notre-Seigneur fit par lui plusieurs grands miracles.

La vie de saint Jean Gualbert a été écrite par le Père Blaise, Milanois, général de l'Ordre de Vallombreuse : elle est rapportée par Surius, en son quatrième tome. Il est fait mention de lui au Martyrologe romain, le douzième de Juillet, et en saint Antonin, en la seconde partie de son Histoire, titre 5, chapitre 17.

LA VIE DES SAINTS MARTYRS NABOR ET FÉLIX.

Les saints martyrs Nabor et Félix furent arrêtés à Milan par l'ordre de l'empereur Maximien, ennemi juré du nom chrétien aussi bien que Dioclétien, son collègue à l'empire. Ayant été interrogés pour savoir d'eux s'ils étoient chrétiens, ils professèrent hardiment leur foi, et rien n'ayant pu les en détourner, ils furent jetés dans un cachot pour y être privés de toute nourriture.

Pendant bien des jours les saints martyrs supportèrent les ardeurs de la faim, les défaillances de la foiblesse, la puanteur de ce lieu infect. Mais quand on vit que ces tourments ne pouvoient ébranler leur résolution, Maximien les fit amener devant lui, chargés de chaines, et frapper d'une manière cruelle. Il ordonna ensuite d'étendre Nabor sur le chevalet en présence de Félix, de lui brûler les côtés avec des torches ardentes, et de lui déchirer tout le corps avec des ongles de fer.

Digitized by Google

Cette torture ne put abattre le courage de Nabor, ni diminuer l'intrépidité de Félix; et Maximien, désespérant de les soumettre, commanda qu'on les jetât dans une fournaise ardente. Mais le feu fut moins cruel que le tyran; il épargna l'innocence des deux saints martyrs, et ne brûla pas un cheveu de leur tête.

Ce miracle de la puissance de Dieu ne put toucher le cœur de Maximien, ni le détourner de ses desseins impies. Attribuant le prodige de leur conservation à des paroles magiques, et devenu plus opiniâtre dans sa haine, il les fit reconduire en prison, et ensuite décapiter, au bout de quelques jours, auprès du fleuve. Leurs corps furent ensevelis par une noble femme nommée Sabine.

L'Église célèbre la mémoire de ces martyrs le jour même de leur mort, qui fut le 12 juillet de l'an 303, sous l'empire de Dioclétien et de Maximien. On bâtit plus tard sur leur tombeau une église, où la dévotion envers ces fidèles témoins de Jésus-Christ, attiroit un concours prodigieux de peuple. C'est là que saint Ambroise découvrit, par une révélation divine, les reliques des saints martyrs Gervais et Protais, comme il le raconte lui-même en la lettre qu'il adressa à sa sœur Marceline. Une portion des reliques des saints Nabor et Félix fut transportée en France, pendant le treizième siècle; mais la partie principale est restée dans la même église, qui porte aujourd'hui le nom de Saint-François.

En l'île de Chypre, saint Jason, ancien disciple de Notre-Seigneur.

A Aquilée, fête de saint Hermagore, disciple de saint Marc, évangéliste, et premier évêque de cette ville, qui, pendant qu'il guérissoit miraculeusement les malades, qu'il prêchoit avec zèle et convertissoit les peuples, ayant souffert plusieurs tourments, et ayant eu la tête tranchée, avec son diacre Fortunat, obtint la couronne éternelle.

Digitized by Google

A Lucques en Toscane, saint Paul, qui, ayant été sacré par saint Pierre premier évêque de cette ville, fut tué, avec d'autres compagnons, au pied du mont de Pise, sous le règne de Néron, après avoir souffert plusieurs tourments pour la foi.

Le même jour, mort de saint Procle et de saint Hilarion, qui, ayant souffert de très-cruels tourments, obtinrent la palme du martyre, sous l'empereur Trajan et le président Maxime.

A Lentini, sainte Épiphane, qui mourut après avoir eu le sein coupé, sous l'empereur Dioclétien et le président Tertylle.

A Tolède, sainte Marcienne, vierge et martyre, qui obtint sa couronne après avoir été exposée aux bêtes et déchirée par un taureau, ponr la foi de Jésus-Christ.

A Lyon, saint Viventiole, évêque. — C'étoit un ami de l'illustre saint Avit, évêque de Vienne, et de saint Apollinaire, évêque de Valence. Il gouverna le monastère de Condat et devint évêque de Lyon. Il assista aux conciles d'Epaone et d'Agaune, et contribua à la fondation du monastère de Saint-Maurice. Il tint lui-même un concile à Lyon, à l'occasion d'un mariage incestueux qu'il vouloit annuler. C'étoit un des grands et savants personnages de ce siècle, où les évêques rendirent tant de services à la France pour le salut de la civilisation et des lettres.

A Bologne, saint Paternien, évêque.

TREIZIÈME JOUR DE JUILLET.

Saint Anaclet, pape et martyr. — Saint Eugène, évêque de Carthage.

Les saints prophètes Joël et Esdras; saint Silas; saint Sérapion, martyr; sainte Mirope, martyre; saint Turiaf, évêque; le bienheureux Jacques de Varasco, Dominicain, archevêque de Gênes.

LA VIE DE SAINT ANACLET

PAPE ET MARTYR.

AN 112

Trajan, empereur.

Après le decès de saint Clément, pape et martyr, saint Anaclet, Grec de nation, natif d'Athènes et fils d'Antiochus, fut mis dans le siége pontifical d'un commun consentement de l'Église, l'an de Notre-Seigneur 103, sous l'empire de Trajan. Cet empereur, voyant que la religion chrétienne s'augmentoit, et que le service des faux dieux s'anéantissoit, suscita la troisième persécution contre l'Église, croyant l'exterminer par la mort et par les tourments : néanmoins, il lui en coûta la vie, et la semence de la doctrine céleste, arrosée du sang des martyrs, florissoit de jour en jour.

A cause de cette cruelle persécution, et parce que les chrétiens avoient toujours le couteau sous la gorge, saint Anaclet ordonna que tous ceux qui assisteroient à la messe y communiassent. Il commanda aussi, qu'en la consécration d'un évêque, il s'y trouvât au moins trois autres évêques (ainsi que saint Pierre l'avoit auparavant

ravant ordonné) ; que les prêtres fussent publiquement reçus aux Ordres, afin que l'on reconnût celui qui y seroit admis pour être vertueux et digne d'une si excellente charge.

Il écrivit quelques épîtres, dans lesquelles il traite de l'autorité et de la puissance du Pape, et dit que Dieu seul le peut juger. Il parle hautement des églises patriarcales. Il écrivit aussi les louanges du bien-aimé apôtre saint Pierre. Il fit bâtir et orner des chapelles et d'autres lieux pour enterrer les Papes, ses successeurs. Il tint deux fois les Ordres au mois de décembre, où il fit six évêques, cinq prêtres et trois diacres, et, après avoir gouverné l'Église de Jésus-Christ neuf ans, trois mois et dix jours, il fut martyrisé, l'an de Notre-Seigneur cent douze, et le treizième de l'empire de Trajan. Il fut enterré au Vatican. L'Église célèbre sa fête le jour de son martyre, qui fut le treizième jour de juillet.

Saint Ignace, en une épître qu'il écrivit, parle avec honneur de saint Anaclet. Il faut prendre garde que quelques auteurs grecs confondent Anaclet avec Clet, et que des deux ils n'en font qu'un : et qu'en la succession des quatre premiers Papes, après saint Pierre, quelques histoires ecclésiastiques varient fort : de sorte qu'il y en a qui mettent le martyre de saint Anaclet au temps de l'empereur Domitien. Néanmoins il faut suivre ce que nous en avons dit pour le plus commun et le plus assuré.

LA VIE DE SAINT EUGÈNE,

ÉVÊQUE DE CARTHAGE,

ET SES COMPAGNONS, MARTYRS ET CONFESSEURS

DANS LA PERSÉCUTION DES VANDALES.

A la mort de Genséric, roi des Vandales, Hunéric, son fils aîné, lui succéda. Il se montra d'abord plus doux envers les chrétiens

que n'avoit été le roi son père. Il permit même, à la prière de l'empereur Zénon et de la princesse Placidie, dont il avoit épousé la sœur, d'élire un évêque à Carthage, qui en étoit privée depuis vingt-quatre ans. Il envoya donc dans cette ville le messager de l'empereur, nommé Alexandre, avec un notaire qui devoit lire le décret suivant :

« Le roi notre maître nous a commandé de vous dire que l'empereur Zénon et l'impératrice Placidie l'ont fait prier par Alexandre, noble personnage, que l'église de Carthage eût un évêque de votre religion. C'est pourquoi permission vous est faite d'élire tel évêque qu'il vous plaira, à condition que les évêques de notre religion, qui sont à Constantinople et aux autres provinces d'Orient, aient la liberté de prêcher en leurs églises tel langage qu'ils voudront, et d'accomplir les autres cérémonies de notre culte. Que si ceci n'est point observé, l'évêque de Carthage avec son clergé et tous les autres évêques d'Afrique seront exilés en la Mauritanie. »

Cet édit fut publié le 18 juin; il nous donna à tous une grande tristesse à cause des astuces qui y étoient cachées, lesquelles ne tendoient qu'à la persécution. Nous répondîmes ce qui suit à l'ambassadeur : « Si vous voulez mettre en avant ces conditions, il vaut mieux que cette Église n'ait point d'évêque; Jésus-Christ la gouverne et la gouvernera à jamais. »

L'ambassadeur n'accueillit point leur refus; et comme le peuple demandoit à grands cris un évêque, on élut Eugène, homme de bien et agréable à Dieu, ce qui réjouit les habitants de Carthage, dont les plus jeunes n'avoient jamais vu d'évêque dans leur église.

Saint Eugène ayant donc été élevé à cette dignité, gagna bientôt l'affection de son peuple. Il aimoit tant son troupeau, qu'il eût donné volontiers sa vie pour lui. Il faisoit de grandes aumônes, encore que les barbares se fussent emparés des revenus de son église. Lorsqu'on lui offroit de l'argent vers le coucher du soleil, il le distribuoit aussitôt que la nuit étoit venue, ne se réservant que ce qu'il lui falloit pour les besoins du jour.

Sa renommée devint si odieuse aux évêques ariens, qu'ils le chargèrent auprès du roi de plusieurs calomnies. Ils lui reprochèrent

aussi de recevoir dans son église des hommes et des femmes vêtus à la manière des barbares, c'est-à-dire d'attirer les Vandales à ses prédications. Le saint leur répondit que la maison de Dieu étoit ouverte à tout le monde, qu'il n'en vouloit fermer la porte à personne, et que ceux des catholiques qui étoient vêtus à la manière des Vandales avoient pris cet habit parce qu'ils suivoient la cour du roi.

Les ariens placèrent alors à la porte des églises des bourreaux armés de bâtons dentelés; et lorsque ceux-ci voyoient arriver un homme ou une femme couverts de l'habit des Vandales, ils lui jetoient ce peigne de bois sur la tête, et, tirant de toutes leurs forces, ils arrachoient les cheveux avec la peau de la tête. Plusieurs perdirent ainsi la vue, et d'autres moururent de douleur. Mais cette persécution ne put empêcher les catholiques de suivre leur religion comme par le passé.

Voyant qu'ils ne sauroient triompher de nous par ce moyen, ils résolurent de ne plus payer ceux qui fréquentoient la cour, et de les employer comme ouvriers. Pendant les plus fortes chaleurs de l'été, ils envoyoient les plus nobles et les plus délicats moissonner dans les champs d'Utique, ce qu'ils faisoient avec allégresse, se réjouissant en Dieu de souffrir pour son saint Nom. Or, parmi eux, il y en avoit un qui s'excusoit de couper le blé, parce qu'il avoit une main pereluse; mais comme on le contraignoit néanmoins de travailler, ses compagnons prièrent Dieu avec instance de le guérir, et il fut aussitôt guéri.

Tel fut le commencement de la persécution. Hunéric tourna sa fureur contre sa propre famille; il fit périr son frère, sa femme, ses enfants et plusieurs autres de ses neveux. Il réunit ensuite les évêques d'Afrique à Carthage, pour traiter des choses de la foi, et en prévint saint Eugène. Celui-ci répondit que pour décider d'un point qui touchoit tous ceux qui étoient catholiques, il falloit avertir tous les évêques qui étoient de même religion.

— Soumets-moi le monde, répondit le barbare, fais que je commande à tout, et je ferai ce que tu me dis.

— Il n'est pas nécessaire que vous soyez leur maître, reprit

saint Eugène; mais écrivez à tous les vôtres, et de mon côté je préviendrai les évêques, et notamment l'Église de Rome, qui est la principale de toutes les Églises.

Ce fut en ce temps-là qu'un aveugle vint trouver saint Eugène le jour de l'Épiphanie; il avoit reçu de Dieu l'avertissement que si le saint évêque lui touchoit les yeux après avoir béni les fonts du baptême, il recouvreroit la vue. Comme il différoit d'y aller, il reçut deux fois le même avis et s'y achemina enfin, voyant que c'étoit un commandement de Dieu. Saint Eugène, après avoir écouté son récit, fit sur ses yeux le signe de la croix, et incontinent cet homme fut guéri. Hunéric ayant su ce miracle, fit venir l'aveugle, qui s'appeloit Félix, lequel lui raconta naïvement comme le fait s'étoit passé.

Les ariens attribuèrent ce miracle à la magie; mais Félix étoit trop connu dans Carthage pour qu'on pût cacher sa guérison; aussi cherchèrent-ils à le tuer plusieurs fois, comme les Juifs avoient fait pour Lazare, afin d'ensevelir avec lui le souvenir du prodige de saint Eugène.

Cependant le jour de la discussion étoit venu. Afin d'effrayer les catholiques, ils firent brûler vif un évêque nommé Létus, et bannir ceux qu'ils pensoient être les plus savants. Dix des nôtres furent élus pour leur répondre. Cyrilla, chef des ariens, assisté de ses satellites, se fit porter sur une haute et superbe chaire, comme s'il eût dominé l'assemblée. Les nôtres se plaignirent de cet orgueil qui vouloit les écraser; mais pour réponse les ariens les firent frapper rudement, ce qui donna lieu à saint Eugène de s'écrier : « O Dieu, je te prie de considérer la violence qu'on nous fait et la persécution que nous endurons! »

Les députés dirent ensuite à Cyrilla : « Que voulez-vous proposer? »

Il répondit qu'il ne sauroit parler latin.

— Nous savons bien, reprirent les nôtres, que tu connois cette langue, et il ne faut pas t'excuser maintenant, après avoir ému cette dispute.

Mais Cyrilla, voyant qu'il ne pourroit triompher des catholiques

par la discussion, chercha plusieurs prétextes pour dissoudre l'assemblée.

La persécution redoubla alors contre les catholiques. Dans la ville de Typase, on coupa la langue et la main droite à plusieurs fidèles qui étoient réunis dans une maison pour célébrer les saints mystères; mais, par la vertu du Saint-Esprit, ils conservèrent l'usage de la parole, encore qu'ils eussent la langue tranchée. « Que si quelqu'un doute de ceci, disoit Victor de Vite, évêque d'Afrique et historien de cette persécution, qu'il s'achemine à Constantinople, où il trouvera un sous-diacre nommé Réparat, qui fut de ces confesseurs de la foi, et qui parle aussi bien qu'avant son supplice. Aussi est-il tenu en grand respect à la cour de l'empereur Zénon.»

Il y avoit parmi les ariens un homme connu par sa cruauté : C'est à lui qu'Hunéric confia le soin de tourmenter saint Eugène. Ce bourreau l'enferma si étroitement, que personne ne lui pouvoit parler. Dans sa prison, le saint couchoit sur un sac, arrosant la terre de ses larmes et se mortifiant tellement qu'il tomba en paralysie. L'arien accourut bien joyeux pour jouir de ce spectacle, et afin d'achever de lui ôter la parole, il fit verser par force dans sa bouche un vinaigre si acide, que le saint évêque en mourut peu après.

Cette persécution dura sept ans et dix mois, c'est-à-dire jusqu'à la fin du règne d'Hunéric, qui mourut mangé par les vers. Un autre persécuteur périt d'une semblable manière. Autant en étoit-il advenu à Hérode Agrippa, bourreau de saint Jacques. Je m'étonne comment ces exemples n'effrayent pas les persécuteurs de l'Église. Prions Dieu de leur vouloir amollir le cœur, et de nous donner persévérance en sa foi et religion

---

Le même jour, saint Joël et saint Esdras, prophètes.

En Macédoine, saint Silas, qui, étant un des premiers frères, et ayant été destiné par les apôtres pour la mission des églises des

gentils, avec saint Paul et saint Barnabé, rempli de la grâce de Dieu, s'acquitta avec un zèle persévérant du devoir de la prédication; et, glorifiant Dieu dans ses ouvrages, à la fin reposa en paix.

En Macédoine encore, saint Sérapion, martyr, qui, sous l'empereur Sévère et le président Aquila, obtint sa couronne par le supplice du feu.

En l'île de Chio, sainte Myrope martyre, qui, sous l'empereur Dèce et le président Numérien, ayant été assommée de coups de bâton, rendit son âme au Seigneur.

En Bretagne, saint Turiaf, évêque et confesseur, homme d'une simplicité et d'une innocence admirables.

Le bienheureux Jacques, Dominicain, archevêque de Gênes, étoit natif du petit village de Varasco sur la rivière de Gênes. Il entra dans l'Ordre de Saint-Dominique, où il se fit remarquer par ses progrès dans l'étude de l'Écriture sainte et de la tradition. Après avoir prêché avec succès dans le nord de l'Italie, il fut nommé provincial de la Lombardie et gouverna l'Ordre dans cette province, avec une sagesse, une charité qui lui gagnèrent l'admiration et l'affection de tous ses religieux. Sa renommée de prudence et de sainteté le fit choisir par le Pape Honorius IV pour lever les censures dont étoit chargée la ville de Gênes. Il gagna dans cette mission le cœur du clergé et des habitants de cette grande ville, en sorte que l'archevêque étant venu à mourir en 1292, il fut élu par le Chapitre pour lui succéder. Il montra tout d'abord l'amour qu'il portoit à son troupeau en essayant de réconcilier les différents partis qui depuis cinquante années déchiroient cette malheureuse république. Par ses soins, et surtout par ses prières, il eut le bonheur de toucher les cœurs qui sembloient irréconciliables, et une paix générale fut signée et jurée solennellement en 1295. Il voulut ensuite rétablir la discipline dans son clergé, et convoqua un concile provincial d'où sortirent les plus sages règlements. Ce bienheu-

reux archevêque parvint ainsi à fermer les plaies qu'avoient faites à l'État et à la Religion tant d'années de discordes civiles. Il y réussit à cause de l'amour qu'on lui portoit, et de la vénération qu'inspiroient ses vertus. Le peuple de Gênes, témoin des prodiges de sa charité, le regardoit comme un père; et avec raison, car dans une famine qui désola le pays, il vendit tous ses meubles et se dépouilla de tout ce qu'il possédoit pour nourrir les pauvres qu'il aimoit comme ses enfants. Il les visitoit, les secouroit, les consoloit, les soignoit de ses mains. Il fut trop tôt enlevé à leur amour, car il ne gouverna que six ans l'église de Gênes; le Seigneur l'ayant appelé pour recevoir la couronne due à ses vertus, le 13 juillet de l'an 1298. En 1816, le Pape Pie VII approuva le culte immémorial qu'on lui rendoit.

Digitized by Google

QUATORZIÈME JOUR DE JUILLET.

Saint Bonaventure, cardinal, évêque d'Albano, docteur de l'Église.

Saint Juste, martyr; saint Phocas, évêque de Sinope, martyr; saint Héraclas, évêque d'Alexandrie; saint Cyr, évêque de Carthage; saint Felix, évêque de Côme; saint Optatien, évêque de Brescia; saint Marcellin, prêtre; saint Camille de Lellis, fondateur des Clercs Réguliers pour le service des infirmes; le bienheureux Gaspard Bon, Minime.

LA VIE DE SAINT BONAVENTURE,

CARDINAL, ÉVÊQUE D'ALBANO ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

AN 1274.

Grégoire X, pape. — Rodolphe Ier, empereur.
— Philippe le Hardi, roi.

Le saint prélat et le séraphique docteur de l'Église, saint Bonaventure, religieux de l'Ordre de Saint-François, naquit, l'an de Notre-Seigneur 1221, en une petite ville de la province de Toscane, nommée en Latin *Balnea Regia*, et en Italien, *Bagnorea*. Son père se nommoit Jean de Fidenza, et sa mère Ritelli, gens de qualité et fort riches.

Il eut en son enfance une si forte et si dangereuse maladie, qu'il fut abandonné des médecins. Sa mère eut recours à Dieu, et s'alla jeter aux pieds de saint François, avec promesse que si son fils revenoit en santé, elle le solliciteroit de prendre son habit, et de servir Notre-Seigneur dans l'Ordre des Frères Mineurs. L'enfant revint en santé par les mérites et par les prières de saint François,

Digitized by Google

auquel depuis il ent une grande dévotion, ainsi qu'à son Ordre.

Il fut nourri aux bonnes lettres et aux saintes mœurs jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, où, pour contenter sa mère et accomplir le vœu qu'elle avoit fait pour lui, et d'ailleurs se sentant appelé de Dieu à un si haut état, il prit l'habit de Saint-François; il fit profession après l'an de probation, manifestant à tous le bienfait qu'il avoit reçu par le moyen de saint François, lequel il prioit affectueusement d'intercéder pour l'accomplissement de ses vœux.

Ce saint religieux commença incontinent à éclater entre tous les autres profès, en beaucoup de belles vertus, pratiquant l'oraison continuelle, le silence, la modestie, l'affabilité, l'obéissance, l'humilité, en sorte que chacun jetoit les yeux sur lui. Il s'employoit volontiers à balayer, à nettoyer et aux autres offices les plus abjects de l'Ordre, à servir et à consoler les malades : ce qu'il faisoit d'autant meilleur courage que les maladies étoient sales et contagieuses. Il encourageoit les Frères qu'il voyoit tristes et abattus, les exhortant par de douces paroles à la persévérance, et à porter le joug léger de Notre-Seigneur : ce qu'il pratiqua toujours avec une grande activité et vigilance, même lorsqu'il étoit général.

Il s'adonna soigneusement à l'étude de la théologie, de sorte que par la subtilité et l'excellence de son esprit, par son travail assidu et surtout par son oraison, il devint un grand personnage et un docteur divin. Il étudia à Paris sous Alexandre de Halès, qui étoit fort estimé de son temps, et qui étoit surnommé le Docteur Irréfragable. Celui-ci, considérant la pureté de saint Bonaventure, sa grâce, son maintien, le miel de ses paroles et sa conversation angélique, quand il parloit de lui, disoit souvent : *C'est un vrai Israélite, en qui il semble qu'Adam n'a point péché.*

Il parvint en peu de temps à un si éminent degré de science, qu'à la septième année de sa profession, par un commun consentement de tout l'Ordre, on lui donna la chaire de théologie, et il lut le Maître des sentences en l'université de Paris avec un grand applaudissement de chacun. Il prit le degré de docteur le même jour que l'angélique docteur de l'Église saint Thomas d'Aquin, avec lequel il contracta une sainte et étroite amitié, et il le con-

traignit, par un humble débat, d'être gradué avant lui. Ces deux saints communiquoient fort familièrement ensemble.

Un jour saint Thomas d'Aquin étant entré dans la cellule de saint Bonaventure, il le pria de lui montrer les livres desquels il faisoit sa principale étude. Saint Bonaventure lui en montra deux ou trois qu'il avoit sur sa table. Saint Thomas lui demande à voir les autres livres rares, d'où il tiroit de si belles conceptions et des sentences si admirables et si profondes. Il lui montra alors une image du Crucifix, et lui dit : *Croyez, mon Père, que voila le livre duquel j'emprunte tous mes sermons et tous mes écrits; et que mon âme est plus éclairée aux pieds de ce Crucifix, ou à aider à dire les messes, qu'en toutes les études des sciences.* Saint Thomas demeura bien édifié de cela, et en aima davantage saint Bonaventure.

Une autre fois, saint Thomas allant voir saint Bonaventure, il le trouva écrivant la vie de saint François : il ne voulut pas l'en divertir, mais il s'en retourna en disant : *Laissons le saint travailler pour un autre saint.*

Il semble que Notre-Seigneur fit briller en même temps et en un même lieu ces deux lumières de l'Église, pour la défendre contre certains esprits égarés et insensés, qui, s'étant élevés en l'Université de Paris, contre les religions de saint François et de saint Dominique, écrivirent des livres qui furent réfutés par l'excellente doctrine de ces saints théologiens, et que le Saint-Siége apostolique condamna ensuite à être brûlés; de sorte que le Pape Sixte-Quint parle de saint Bonaventure et de saint Thomas d'Aquin comme de deux saints compagnons, très-doctes personnages et piliers de l'Église, dans une bulle en laquelle il commande que saint Bonaventure soit tenu pour docteur de l'Église, comme saint Thomas.

Il se trouva encore un docteur, nommé Girard, qui écrivit un pernicieux livre contre les religieux, prenant occasion des fautes de quelques uns pour les condamner tous, et réprouver la pauvreté évangélique dont ils faisoient profession. Saint Bonaventure écrivit contre ce livre l'*Apologie des pauvres*, où il renversa les fausetés et les rêveries de Girard. Dieu en confirma la vérité par

le châtiment qu'il en fit : car, peu de temps après, Girard finit misérablement ses jours, étant devenu lépreux et paralytique.

Le renom de la sagesse de saint Bonaventure voloit par toute la terre; elle étoit accompagnée d'une merveilleuse prudence à opiner en toutes les consultations des prélats et des chapitres de l'Ordre; il y donnoit toujours un avis si assuré, qu'il étoit communément suivi, et ses réponses étoient reçues comme si elles fussent venues de la part d'un ange.

Le Pape Clément IV, personnage très-saint, ayant su l'estime qu'on faisoit de ses grandes vertus et de son excellente doctrine, voulut faire saint Bonaventure archevêque d'Yorck, en Angleterre; mais son humilité lui fit refuser cette haute dignité, dont il se jugea indigne, et il supplia le Pape de le laisser vivre dans la pauvreté évangélique, et servir l'Église dans l'étude de l'Écriture sainte : ce que le Pape lui octroya à cause du grand profit que l'Église retiroit des livres admirables et de la singulière doctrine de notre saint.

La charge de général de l'Ordre étant devenue vacante, quoiqu'il n'eût que trente-cinq ans, et treize de profession, il fut élu général d'un commun consentement; quelque résistance qu'il y pût apporter, il fut contraint d'accepter cette charge, pour obéir à Dieu et au Pape qui le lui commanda. Il s'en acquitta avec une profonde humilité, une extrême douceur, une rare prudence et un grand zèle de la discipline religieuse. Il observa non-seulement avec beaucoup de soin ce qui avoit été enjoint par le bienheureux saint François, mais il ajouta plusieurs autres choses nouvelles, qu'il sembla que l'on devoit établir, à cause du grand nombre de religieux qui survint. Car, comme toutes les choses humaines ont naturellement leurs principes, leurs progrès et leur fin, et ne persévèrent pas toujours au même état et perfection qu'elles ont commencé, en peu de temps l'Ordre étoit un peu déchu de sa première ferveur : mais saint Bonaventure, se voyant général, s'efforça de le rétablir en ce beau lustre et cette splendeur de sainteté où il avoit paru du temps de saint François. A cette fin, il assembla un chapitre général, il fit de nouvelles constitutions, écrivit

des lettres à l'Ordre, et fit tout ce qu'il put avec une extraordinaire diligence et sainteté.

Quoiqu'il fût austère en cela, il étoit néanmoins fort doux aux foibles et à ceux qui reconnoissoient leurs fautes, et qui, après avoir quitté l'habit, retournoient à la religion et demandoient à faire pénitence. Il recevoit tous ceux-là fort charitablement, comme un vrai père, de peur qu'ils ne se précipitassent dans le désespoir.

Dans tous les travaux et les difficultés qui lui survenoient en son généralat, il avoit recours à la Mère de Dieu, comme à son avocate. Il commanda aux prédicateurs de l'Ordre, qu'en leurs sermons ils invitassent le peuple à lui porter de la dévotion, et à la saluer du salut angélique quand ils entendroient sonner la cloche après Complies, et ordonna que l'on dit aux hymnes : *Gloria tibi, Domine, qui natus es de Virgine,* depuis Noël jusqu'aux Rois. Il institua une confrérie à Rome, qu'ils appeloient *du Gonfalon*, où il prescrivit une certaine forme de prier la vierge Marie.

Pendant qu'il étoit général, on transféra le corps de saint Antoine de Padoue en une église magnifique, que l'on avoit bâtie de nouveau à Padoue. Il se trouva présent à cette translation, et, quoique ce fût la vingt-troisième année après la mort du saint, il trouva sa langue aussi fraîche et aussi vermeille que quand il étoit en vie. Il la prit entre ses mains, et la baignant de larmes : *O sainte langue*, dit-il, *qui avez toujours béni Dieu, et qui avez appris aux autres à le louer, vous montrez à cette heure combien vous lui avez été agréable*. Et, la baisant dévotement, il la fit mettre séparément en un lieu très-honorable.

Considérant d'une part la souveraine majesté de Dieu, qui est au saint Sacrement de l'autel, et d'autre part voyant sa misère, de crainte qu'il avoit de ne le recevoir pas avec la disposition et la préparation convenables, il demeura plusieurs jours sans oser approcher de l'autel : mais un jour qu'il entendoit la messe, lorsque le prêtre rompit l'hostie, il lui en vola une partie dans la bouche. Il remercia Notre-Seigneur de cet incomparable bienfait, connoissant que Dieu lui apprenoit par là qu'il estime plus ceux qui le reçoivent d'un amour cordial, que les autres qui sont retenus de

crainte et se privent de la possession de leur Créateur, qui les cherche et les embrasse si tendrement.

Pierre Galais, homme docte et des plus exacts de ce temps, écrit une chose fort remarquable, pour montrer en quelle opinion et en quelle autorité étoit tenu ce saint. Il raconte qu'après la mort de Clément IV le siége vaqua environ trois ans, parce que les dix-sept cardinaux qui s'assemblèrent en la ville de Viterbe, pour élire un nouveau Pape, ne se pouvoient accorder et convenir au choix d'une même personne : mais qu'enfin ils donnèrent leurs voix à saint Bonaventure, assurés de sa sainteté, de sa prudence et de son érudition, afin que lui seul nommât celui qu'il jugeroit, selon Dieu, le plus capable de cette souveraine dignité ; et que, s'il se vouloit nommer lui-même, il fût reçu et reconnu pour Pape. Il ajoute que le saint fut si entier, que se dénuant de toutes les affections qui le pouvoient aveugler, de l'amour et du respect des cardinaux, il nomma Thibault, vicomte de Plaisance, archidiacre de Liége, homme grandement renommé pour sa piété, alors absent et occupé à la conquête de la terre sainte, lequel, à son avénement, fut nommé Grégoire X.

Le Pape Grégoire X, qui tenoit donc alors le siége de saint Pierre, fit assembler un concile à Lyon, en France, pour traiter de l'union de l'Église grecque avec l'Église latine, et d'autres matières de grande importance. Il commanda à saint Bonaventure de se trouver au concile, parce qu'il se vouloit servir de lui : et, pour le faire avec plus d'autorité, il lui donna le chapeau de cardinal et l'évêché d'Albano, qui est l'un des dix suffragants de l'évêque de Rome. De sorte que le Pape étant présent au concile, saint Bonaventure eut toujours les principales charges qui s'y offrirent, tant aux disputes contre les Grecs (qui furent réduits et reconnurent le Pape pour leur pasteur, et s'assujettirent à son obéissance) qu'aux autres définitions de ce saint concile.

Mais le temps étoit venu où Dieu le vouloit honorer et lui donner la récompense de ses travaux, l'appelant au repos de la félicité éternelle ; car, le 14 de juillet de l'an 1274, le cinquante-troisième de son âge, il rendit l'âme à Dieu. Son corps fut enterré au

couvent de Saint-François, à Lyon, au grand regret de toute l'assistance. On fit solennellement ses funérailles, et Pierre de Tarantaise, Dominicain, cardinal et évêque d'Ostie, célébra la grand'-messe et y prêcha.

Entre les autres choses qu'il dit à sa louange, il fit remarquer que tous ceux qui le regardoient lui demeuroient aussitôt soumis et affectionnés, recevoient de bonne volonté ses conseils, parce qu'il étoit bénin, affable, humble, agréable à tout le monde, pieux, prudent, chaste, paisible et extrêmement orné de toutes les vertus. Ce que l'on peut encore aujourd'hui remarquer en plusieurs beaux livres qu'il a écrits, dans lesquels on voit briller ses vertus avec une doctrine céleste, un feu d'amour divin qui échauffe et éclaire l'esprit, embrase la volonté et la touche vivement. En effet, la doctrine de saint Bonaventure n'est pas sèche ni froide, et faite pour ne servir qu'à l'entendement seul ; mais elle a du suc et de la ferveur et allume dans le cœur les flammes du saint amour. C'est pourquoi il est appelé le Docteur Séraphique, parce qu'il est ardent comme un séraphin.

Jean Gerson, parlant de la doctrine de saint Bonaventure, dit *Que les théologiens n'en ont point de plus sublime, de plus salutaire et plus agréable.* Et en un autre endroit : *Encore que d'autres docteurs,* dit-il, *se nomment chérubins, à cause de leur éminente science, saint Bonaventure est tout à la fois chérubin et séraphin, parce qu'il enflamme l'affection et éclaire l'entendement, unissant l'âme à Dieu par un lien d'amour.* Et en un autre passage, il ajoute : *Saint Bonaventure est singulier entre tous les docteurs catholiques : parce que, sans faire tort à pas un, il est plein d'efficace, et très-assuré pour éclairer l'entendement et enflammer la volonté.*

L'abbé Jean Trithème dit que saint Bonaventure excelle par-dessus tous les docteurs de son temps en l'utilité de ses œuvres, si nous regardons l'esprit de l'amour divin et la dévotion chrétienne qui respirent en lui. Mais le pape Sixte IV en parle encore plus hautement en la bulle de sa canonisation. Le Pape Sixte V dit aussi : *Saint Bonaventure eut un don propre et singulier d'écrire, non-seulement dans la subtilité de ses arguments, dans sa facilité de*

Digitized by Google

dire et dans sa prudence à définir; mais aussi à émouvoir les esprits d'une force plus divine qu'humaine. Car il joint d'une telle façon sa ferveur et sa piété admirables avec sa grande érudition, qu'enseignant le lecteur, il le persuade et pénètre jusqu'au plus profond du cœur, il l'excite avec des aiguillons de séraphin, il l'arrose d'une très-suave liqueur de dévotion : et notre prédécesseur, le Pape Sixte IV, admirant cette grâce en sa bouche et son style, disoit qu'il lui sembloit que le Saint-Esprit avoit parlé en saint Bonaventure.

Dieu fit plusieurs miracles par les mérites de saint Bonaventure. Depuis son décès, il guérit de toutes sortes d'infirmités. Il ressuscita un enfant mort et secourut plusieurs femmes qui étoient en travail d'enfant.

Il fut canonisé et mis au catalogue des saints par le Pape Sixte IV, qui avoit été général de l'Ordre de Saint-François, l'an 1482, deux cent-huit ans après son décès; et le Pape Sixte V, religieux du même Ordre, commanda que l'on fit l'office de saint Bonaventure avec la même solennité que, par la constitution de Boniface VIII, on le fait pour les quatre docteurs de l'Église, et, par celle du Pape saint Pie V, de saint Thomas d'Aquin.

Le Martyrologe romain fait mention de saint Bonaventure le 14 de juillet, ainsi que le Pape Sixte IV, saint Antonin et Pierre Galais, protonotaire apostolique, et la chronique de l'Ordre de Saint-François, en laquelle, au chapitre 7 de la seconde partie, il est dit qu'il fut si parfait amateur de la pauvreté jusqu'à la fin, que tout ce qu'il laissa étoit un gros linge, comme on le voit encore aujourd'hui dans le couvent de Saint-François à Lyon. En sa translation qui se fit l'an 1434, cent-soixante ans après son décès, en une autre église de Saint-François, on trouva son chef tout entier avec ses cheveux, ses lèvres, ses dents, et sa langue saine et nette, sans aucun changement; son cœur étoit tout entier et sans corruption.

A Rome, saint Just, soldat, sous le tribun Claude, qui, s'étant converti à Jésus-Christ par l'apparition miraculeuse d'une croix, et ayant été baptisé, aussitôt donna tous ses biens aux pauvres. Arrêté ensuite par le préfet Magnèce, ce juge le fit battre à coups de nerfs de bœuf; il lui fit mettre sur la tête un casque embrasé, et jeter ensuite dans un brasier; mais n'en ayant point été blessé, et n'ayant pas même perdu un seul de ses cheveux, il rendit l'esprit en confessant le nom du Seigneur.

A Synope, dans la province du Pont, saint Phocas, martyr, évêque de cette ville, qui s'en alla au ciel après avoir souffert courageusement, sous l'empereur Trajan, la prison, les fers, les chaînes et le supplice du feu pour l'amour de Jésus-Christ. Ses reliques, apportées en France, ont été déposées dans la basilique des saints apôtres.

A Alexandrie, saint Héraclas, évêque, que Jules Africain, l'historiographe, dit être allé voir à Alexandrie, à cause de sa grande réputation.

A Carthage, saint Cyr, évêque, pour la fête duquel saint Augustin fit un sermon au peuple, sur les vertus.

A Côme, saint Félix, évêque de cette ville.

A Brescia, saint Optatien, évêque.

A Deventer en Belgique, saint Marcellin, prêtre et confesseur.

A Rome, saint Camille de Lellis, confesseur, fondateur des Clercs Réguliers pour le service des infirmes, que le Pape Benoît XIV inscrivit au nombre des saints, pour l'éclat de ses vertus et de ses miracles. — Sa fête se célèbre le 18 de ce mois, auquel jour nous raconterons sa vie.

Le bienheureux Gaspard Bon naquit à Valence en Espagne, dans la première moitié du seizième siècle. Il suivit d'abord la

Digitized by Google

carrière des armes, où il se fit remarquer par la sévérité de ses mœurs. Ayant fait vœu d'entrer en religion au milieu d'un combat, il accomplit sa promesse à l'âge de trente ans. Il vécut quarante-quatre ans sous l'habit de Saint-François de Paule, et édifia tout son siècle par ses vertus. Il mourut le 14 juillet de l'an 1604, et fut béatifié par Pie VI, en 1786.

Digitized by Google

QUINZIÈME JOUR DE JUILLET.

Saint Jacques, évêque de Nisibe. — Sainte Rosalie, vierge de Palerme.

Saint Henri, empereur; les saints martyrs Eutrope, Zosime et Bonose; saint Catulin, diacre; saint Philippe et ses compagnons, martyrs; saint Abudème, martyr; saint Antioque, médecin et martyr; saint Félix de Pavie, évêque et martyr; saint Anastase, évêque de Naples.

LA VIE DE SAINT JACQUES,

ÉVÊQUE DE NISIBE, CONFESSEUR.

AN 650.

Saint Jule: 1er, pape. — Constance, empereur.

Théodoret, évêque de Cyr, a écrit la vie de saint Jacques, évêque de Nisibe. Nisibe, dit-il, est une ville riche et peuplée, sur les confins de l'empire Romain et du royaume de Perse, en laquelle naquit ce saint homme. Dès son enfance, il s'adonna à la vertu, menant une vie solitaire et austère, et faisant pénitence dans les déserts. L'été, il couchoit sur la terre; l'hiver, il se renfermoit dans une grotte étroite, ne mangeant autre chose que des herbes. Il s'habilloit de peaux de chèvres, affligeant son corps de jeûnes et de pénitences, et récréant son âme d'une perpétuelle oraison et de la contemplation du souverain bien.

Mais, comme la plupart de ce peuple croupissoit encore dans l'idolâtrie, le saint, qui étoit jaloux de la gloire du vrai Dieu, eut le désir d'entrer en Perse, pour voir s'il pourroit, par sa présence

et par sa doctrine, y avancer en quelque chose notre sainte religion, et éclairer cette nation aveugle. A l'entrée d'un village, il rencontra des lavandières près d'une fontaine, qui étoient découvertes sans honte, lesquelles, le voyant approcher, au lieu de le respecter, elles commencèrent à le regarder effrontément, comme des idolâtres, et à se moquer de lui.

Encore que le saint, en son particulier, prît plaisir à être méprisé, néanmoins, pour l'exaltation de notre sainte foi, il crut être obligé de châtier leur impudence. Notre-Seigneur l'inspira de commander à la fontaine qu'elle se tarît (ce qu'elle fit incontinent) et de punir ces femmes qui se baignoient, lesquelles virent aussitôt leurs têtes couvertes de cheveux blancs. Cela leur fit croire qu'il étoit plus qu'un autre homme. Elles coururent au village, publier qu'elles avoient vu tarir la source de l'eau, et blanchir leur chevelure en un instant. Ceux du village allèrent au-devant du saint pour l'honorer, et le prier de rétracter cette juste punition, ce qu'il fit par son oraison, ramenant les eaux dans la fontaine. Il demanda aussi ces femmes; et les unes le vinrent trouver, les autres non : mais il ne rendit la couleur de leurs cheveux qu'à celles qui lui obéirent, laissant les autres qui le méprisoient dans le châtiment qu'elles méritoient.

Une autre fois, ayant vu qu'un juge de Perse avoit rendu une sentence injuste, saint Jacques commanda à un rocher, au pied duquel étoit la chaire de ce juge, de se briser en mille pièces, afin que le mauvais juge reconnût l'injustice qu'il avoit faite. Aussitôt le rocher se rompit en morceaux, ce dont les assistants furent prodigieusement étonnés; le juge alors devint si souple et si confus, qu'il révoqua son jugement, et en prononça un autre juridique et conforme à la raison.

L'évêché de la ville étant vacant, Dieu permit qu'il en fût élu évêque. Il subit volontairement le joug, de peur de se rendre réfractaire à l'ordonnance divine. Cette haute dignité ne lui fit pas oublier son humilité ni sa pauvreté, et il continua sa même façon de vivre, pour sa bouche, pour ses habits, pour son lit, et pour tout le reste de sa personne. Il n'y avoit rien ajouté que le nouveau

soin de repaître son troupeau, de secourir les pauvres, d'assister les orphelins, de consoler les veuves, et de servir tout le monde.

Comme il étoit fort miséricordieux et libéral envers les pauvres, quelques-uns d'entre eux s'assemblèrent pour tirer l'aumône de lui par finesse, la demandant pour enterrer l'un d'eux, qu'ils disoient être mort, et qui en faisoit le semblant. Le saint, ému de charité, leva les yeux au ciel, et supplia Notre-Seigneur de recevoir l'âme de ce pauvre homme; il donna l'aumône aux autres, telle qu'ils la demandoient, et passa son chemin. Mais quand ces pauvres appelèrent leur compagnon qui contrefaisoit le mort, pour lui faire part du butin, ils se trouvèrent les plus trompés, et virent qu'il étoit mort. Ils recoururent alors bien éperdus après le saint évêque, le suppliant humblement de leur pardonner, et de ressusciter leur compagnon, qui avoit contrefait le mort par pauvreté, et sans autre dessein. Le saint en eut pitié, et, imitant la clémence de Notre-Seigneur, lui redonna la vie.

Entre les personnages qui se trouvèrent au concile de Nicée, du temps de l'empereur Constantin, pour condamner les blasphèmes du misérable Arius, notre saint évêque étoit des premiers; et depuis, quand ces ennemis voulurent entrer à main armée dans l'église de Constantinople, et s'en saisir, le même saint conseilla à Alexandre, qui étoit alors évêque de Constantinople, de jeûner, de pleurer, et de prier Notre-Seigneur qu'il prît en main la défense de la vérité, et rembarrât cette furie infernale qui la troubloit : ce que Dieu fit par un évident miracle, exauçant l'oraison de ces deux saints. Car Arius venant un matin, accompagné de plusieurs gens de guerre, pour entrer dans l'église de vive force, il fut surpris d'un cours de ventre qui lui fit perdre les entrailles avec la vie.

Après cette glorieuse victoire, saint Jacques retourna en son Église pour conduire son troupeau, comme un sage et vigilant pasteur. Mais l'empereur Constantin étant décédé, lequel par sa puissance et par sa valeur retenoit Sapor, roi de Perse, et son fils Constance ayant succédé à l'empire, le barbare prit cette occasion pour déclarer la guerre, et assiéger Nisibe avec une puissante armée. C'étoit une ville frontière, et une place que la nature et l'in-

dustrie avoient fortifiée; mais elle l'étoit beaucoup davantage par la présence de son prélat. Le siége dura soixante-dix jours, sans trêves ni relâche. Le roi de Perse, voyant qu'il ne pouvoit forcer la ville, fit arrêter le fleuve du Tigre, qui passe tout au travers, avec des fascines et des bateaux; puis quand il eut grossi, il le laissa couler pour renverser les murailles de la ville, qu'il n'avoit pu ruiner par d'autres voies. La violence de l'eau fit tomber les murs, et les assiégés se tinrent pour perdus. Le roi de Perse pensoit déjà tenir la victoire en sa main, et être maître de la ville: toutefois, comme l'humidité de l'eau empêchoit que l'on ne pût si promptement donner l'assaut, il différa jusqu'au lendemain. Toute la nuit, le saint évêque se recueillit en l'église, et supplia Notre-Seigneur de défendre la ville.

A la pointe du jour, les Perses, se disposant à venir à l'assaut, trouvèrent la ville enceinte d'un nouveau mur, beaucoup plus fort que celui que la rapidité du fleuve avoit emporté. Ils furent bien étonnés, et le roi le fut plus que tous les autres, lorsqu'il vit sur la muraille un homme portant les marques impériales, vêtu de pourpre, la couronne en tête. Bien qu'au commencement il pensât que ce fût Constance qui étoit entré dans la ville pour la défendre, et qu'il voulût faire punir ceux qui l'avoient assuré qu'il étoit à Antioche, néanmoins depuis qu'il fut éclairci de la vérité, il jugea bien que Dieu combattoit pour les chrétiens, et qu'il ne pourroit rien gagner sur eux.

Il fut en cela confirmé par ce qui arriva. Car le saint évêque étant sur les murs, d'où il découvroit la puissante armée de Sapor, il leva les yeux au ciel, suppliant affectueusement Notre-Seigneur de détruire ce camp par une nuée de guêpes. Au même instant l'air fut tout couvert de gros taons, lesquels, entrant dans les trompes des éléphants, et dans les naseaux des chevaux, les faisoient bondir et sauter, et jeter par terre ceux qui étoient dessus, et qui ne les pouvoient manier : ainsi par la prière de saint Jacques cette armée fut dissipée, et le roi de Perse s'en retourna honteusement, après avoir lancé en l'air un dard contre le Dieu des chrétiens qui les défendoit, et qui batailloit visiblement pour eux.

Saint Jacques, étant occupé en ces exercices, se trouva plein de mérites et d'années au port si désiré où Notre-Seigneur le reçut, et le couronna de la gloire qu'il avoit si bien méritée. Ceux de Nisibe l'enterrèrent avec de grands gémissements et une lamentation publique, espérant que comme il les avoit défendus des Perses durant sa vie, il les conserveroit aussi après sa mort, comme il fit; car pendant que son corps saint demeura dans la ville, il la préserva. Mais depuis que Julien l'Apostat fut parvenu à l'empire, allant faire la guerre en Perse, il laissa mille soldats dans la ville de Nisibe pour garder la frontière, et lui ôter le meilleur appui qu'elle eût, faisant transporter hors de la ville les reliques du saint prélat, à cause de l'honneur qu'on leur rendoit, et de la haine qu'il portoit à notre sainte Religion. Et le même Julien l'Apostat ayant été vaincu des Perses, et misérablement tué en cette expédition, Jovinien, qui succéda à l'empire, fut contraint de donner Nisibe au roi de Perse pour le contenter, et de la perdre pour conserver le reste de l'empire. Chacun crut alors que cette ville ne seroit pas devenue si misérable, si les reliques de saint Jacques n'en eussent pas été transportées.

Ce saint prélat mourut sous l'empire de Constance.

Le Martyrologe romain parle de lui le quinzième jour de juillet, ainsi que Bède, Usuard et Adon, et les autres auteurs latins qui écrivent les vies des Saints; les Grecs en leur Ménologe, le dernier jour d'octobre; Grenade, Cassiodore, Nicéphore, le cardinal Baronius en ses *Annotations* sur le Martyrologe, et aux troisième et quatrième tomes de ses *Annales*.

LA VIE DE SAINTE ROSALIE,

VIERGE DE PALERME.

Sainte Rosalie étoit issue du sang royal de Charlemagne. Son père, Sinibaldo, fils du comte des Marses, peuples de l'Abbruzze, descendoit des princes d'Italie que le grand empereur établit en ce pays après en avoir fait la conquête. C'étoit un chevalier fort renommé pour sa bravoure. Il vint à la cour de Roger II, roi de Sicile, qui, désireux de se l'attacher, lui donna une de ses proches parentes en mariage. Il le fit prince des domaines de Quisquina, Rosé et Pellegrino, auxquels il ajouta une maison de campagne près de Palerme, du nom de l'Olivella, et où l'on a bâti une église en l'honneur de sainte Rosalie; enfin il voulut qu'il habitât son propre palais, comme faisant désormais partie de sa famille.

C'est dans cette royale demeure que naquit, vers l'an 1130, la sainte patronne de Palerme. On croit qne les anges avertirent la princesse, sa mère, du trésor qu'elle portoit dans son sein, et lui donnèrent le nom, alors fort rare, de Rosalie, c'est-à-dire mélange de roses et de lis; les roses signifiant le martyre de la pénitence, et les lis la pureté de son âme. La jeune princesse reçut une éducation telle qu'il convenoit à sa naissance, et nous savons même qu'elle n'ignoroit pas la langue latine. Elle étoit douée d'une beauté qui faisoit l'admiration de la cour; mais la beauté de son âme dépassoit de beaucoup celle de son corps. Aussi les anges aimoient-ils à s'entretenir avec elle, la regardant déjà comme leur compagne, à cause de sa pureté.

La très-sainte Vierge veilloit avec soin sur ce précieux trésor. Quand la recherche des plus grands seigneurs de Sicile fit craindre

que sa famille ne la forçât de se marier, une nuit, Notre-Dame lui apparut et lui conseilla de fuir le monde, si elle se vouloit conserver pour son Fils. La jeune princesse n'hésita pas, encore qu'elle fût à peine dans sa treizième ou quatorzième année. Elle abandonna le palais de ses pères, les honneurs et les richesses qui l'attendoient, n'emportant pour tout bien que son crucifix, ses cilices et ses instruments de discipline. Deux anges marchoient devant elle, l'un armé comme un chevalier, l'autre vêtu comme un pèlerin. Ils la firent sortir de Palerme, à la faveur de l'obscurité, et la conduisirent sur la montagne de Quisquina, située dans les domaines de son père.

Sur le sommet de la montagne, au milieu d'épaisses forêts, étoit une caverne qu'ils lui indiquèrent. C'est dans cette grotte humide et comme ensevelie sous les neiges, qui couvrent, l'hiver, ces hauteurs, que sainte Rosalie passa plusieurs années dans la contemplation et la pénitence, vivant de racines, buvant de l'eau qui dégouttoit des rochers, n'ayant d'autre conversation qu'avec le ciel. Les anges, il est vrai, venoient la visiter dans sa solitude; ils lui apportoient les fleurs qui éclosent sans cesse dans le paradis; ils la transportèrent plus d'une fois au milieu de leurs assemblées célestes. Notre-Seigneur aussi lui apparoissoit et la couronnoit, dit la tradition, de fleurs et de perles.

Son temps se partageoit entre l'oraison, la lecture et le travail des mains. Quand son esprit, fatigué de la contemplation, demandoit un peu de repos, elle se récréoit à graver, sur une paroi du rocher, ces mots que les pèlerins peuvent lire encore aujourd'hui, et que nous transcrivons fidèlement : † Ego, Rosalia, Sinibaldi, Quisquine et Rosarum domini filia, amore Dni mei Jesu Christi, mi hoc antro habitari decrevi †. Moi, Rosalie, fille de Sinibaldo, seigneur de Quisquina et de Rosé, par amour pour mon Seigneur Jésus-Christ, j'ai résolu de demeurer dans cette caverne.

Quel instrument employa-t-elle pour faire cette inscription, et comment se l'étoit-elle procuré? Comme elle avoit emporté avec elle des chaînes de fer, on peut conjecturer qu'elle aiguisa quelque morceau de ce métal. Elle s'en servit également pour creuser une

petite fontaine, où venoient se réunir les eaux qui dégouttoient de la voûte et des flancs du rocher. On montre encore dans la grotte une sorte d'autel formé de plusieurs pierres, un long morceau de marbre sur lequel elle reposoit, et, près de l'entrée, une espèce de siége taillé dans le roc, où l'on croit qu'elle venoit s'asseoir quelquefois. En dehors est une vigne fort ancienne, que la tradition rapporte avoir été plantée de ses mains.

Cependant la famille de sainte Rosalie, désolée de sa disparition, avoit fait des recherches par toute la Sicile. Quelque paysan la découvrit-il sur le sommet de la Quisquina? On le suppose; car les anges l'avertirent qu'elle ne seroit bientôt plus en sûreté dans sa caverne. Elle prit donc son crucifix d'une main, de l'autre le bourdon des pèlerins, et, sous la conduite des anges, s'achemina à travers les forêts vers le mont Pellegrino, où Dieu lui avoit destiné une autre demeure, dans la partie élevée de la montagne.

C'étoit une grotte assez vaste, dans laquelle on ne pouvoit alors pénétrer que par une ouverture à peine suffisante pour laisser passer un seul homme. Elle étoit fort sombre et humide, en sorte que la sainte eut peine à trouver un petit coin où elle pût reposer la nuit sans être dans la boue, encore fallut-il qu'elle creusât un conduit pour en faire écouler les eaux. La voûte en étoit assez basse, toute semée de pendentifs aigus qui la forçoient à se tenir presque toujours courbée. C'est dans cette prison obscure et froide qu'elle passa les dernières années de sa vie, n'ayant pour toute nourriture que les herbes de la montagne, et les glands qu'elle ramassoit dans un petit bois de chênes voisin. Quel spectacle ce devoit être pour la cour céleste, de voir cette jeune princesse soutenir avec un tel courage la faim, le froid, la nudité, la solitude la plus absolue, par amour pour son Seigneur Jésus-Christ! Depuis le jour où elle s'enfuit de son palais, elle ne goûta plus d'autre pain que celui des anges, qu'ils lui apportoient quelquefois pour ranimer ses forces.

Après dix-huit années environ de cette vie admirable, Notre-Seigneur jugea enfin que le moment étoit venu de couronner son épouse : il la prévint que l'heure approchoit où il l'alloit réunir

à lui pour toujours. Elle se coucha donc une dernière fois au fond de la grotte, la tête appuyée sur sa main droite ; de sa main gauche, dans laquelle étoit passée une sorte de rosaire, elle soutenoit son crucifix ; sur sa poitrine étoit une petite croix d'argent, de la forme de celles que portoient les croisés : c'est ainsi qu'elle s'endormit dans le Seigneur, le 4 septembre, vers l'an 1160, au milieu des concerts des esprits célestes.

Dieu se plut aussitôt à manifester la gloire de sa servante par des révélations et de nombreux miracles; on lui éleva des autels, et son nom fut invoqué dans les litanies. Ses parents vivoient-ils encore? eurent-ils la joie d'apprendre ce qu'étoit devenue leur fille et la gloire que Dieu lui avoit donnée? L'histoire n'a point conservé ces détails. Nous savons seulement que le culte de sainte Rosalie se répandit rapidement dans la Sicile et dans le reste de l'Europe ; il passa jusqu'en Afrique, où les Arabes eux-mêmes la vénéroient pour ses miracles. Les deux grottes qu'elle avoit habitées devinrent des sanctuaires, à l'ombre desquels de nouveaux ermites cherchèrent à imiter ses vertus.

Cependant son corps n'avoit point été retrouvé. Dieu avoit permis que l'eau du rocher de Monte-Pellegrino, en tombant goutte à goutte sur ces précieux ossements, les pétrifiât en quelque sorte, et les couvrît d'une pierre transparente comme l'albâtre, aussi dure que le cristal, et ayant des reflets semblables à ceux de l'améthyste et de l'hyacinthe. Les hommes n'auroient pu lui donner un plus riche tombeau. Ce bloc avoit été enfoui dans la terre, peut-être par les recherches mêmes que l'on avoit faites, nul ne soupçonnant qu'il renfermât un si grand trésor. En vain avoit-on creusé partout le sol; le saint corps n'avoit pu être retrouvé, et c'étoit la croyance du peuple, en Sicile, qu'il ne seroit découvert que le jour où la vengeance divine s'appesantiroit sur Palerme.

On racontoit, en effet, qu'un bon vieillard très-dévot à sainte Rosalie, après avoir cherché longtemps dans la grotte, avoit entendu une voix qui lui disoit : « Le moment n'est pas encore venu ; il faut attendre que Palerme s'arrache les cheveux de désespoir. » Sainte Rosalie apparut aussi à un ermite de la montagne, qui avoit

travaillé pendant trois mois à fouiller le sol, et elle lui dit qu'on ne retrouveroit son corps qu'après que Palerme auroit éprouvé un grand désastre.

En l'année 1624, pendant les fêtes de la Pentecôte, un habitant de Palerme, nommé Amodéo, se trouvoit avec sa femme sur le Monte-Pellegrino; ils causoient avec les ermites des fouilles inutiles qu'ils avoient faites sept ans auparavant, lorsque survint une femme de Trapani, appelée Girolama del Gatto. Cette femme leur raconta qu'étant malade à l'hôpital de Palerme, et sur le point d'expirer, elle crut voir près de son lit une jeune fille pleine de beauté, tenant à la main une lampe presque éteinte. Elle lui demanda un peu d'eau pour la rafraîchir de la fièvre mortelle qui la dévoroit. Aussitôt cette jeune fille toucha du doigt sa langue desséchée, ce qui fit courir dans ses veines une merveilleuse fraîcheur, et lui dit : « Ne crains rien; tu guériras, si tu fais vœu d'aller au Monte-Pellegrino et de visiter ma grotte. » La vision disparut, et à l'instant la fièvre la quitta. Sentant ses forces revenues, elle se leva, demandant où étoit ce mont Pellegrino qu'elle devoit visiter; car comme elle étoit de Trapani, elle ne connoissoit point les environs de Palerme. Au récit qu'elle fit de sa vision, il fut facile de deviner que c'étoit sainte Rosalie qui l'avoit guérie.

Cette femme vint donc en pèlerinage à la grotte, et comme elle étoit fatiguée du chemin, elle s'y endormit. Elle revit alors en songe la jeune fille qui lui avoit rendu la vie : elle lui montroit du doigt un côté de la caverne en lui disant : « Ici est caché mon corps; creuse, et je te donnerai des signes d'une plus grande certitude. »

Amodéo et les ermites écoutoient cette femme avec admiration. Ils rentrèrent pour voir l'endroit qui lui avoit été indiqué. Alors le sol parut s'ouvrir sous les yeux de Girolama del Gatto, et elle aperçut une grande pierre d'albâtre; puis l'ouverture se referma. Ce nouveau prodige les encouragea à faire de nouvelles recherches, qu'ils fixèrent au 29 mai, après les fêtes de la Pentecôte.

Ce jour-là, un navire venant des côtes d'Afrique au port de Trapani, y apporta la peste. Le fléau se répandit rapidement en Sicile,

où il fit de nombreuses victimes; il sévit surtout à Palerme, malgré toutes les précautions que prirent le prince Philibert de Savoie, vice-roi de Sicile, et le sénat de la ville. Le cardinal Doria, archevêque de Palerme, qui étoit aux bains de Termini pour rétablir sa santé, revint aussitôt au milieu de son troupeau. On prodigua aux malades tous les secours temporels et spirituels qui pouvoient les soulager et les consoler; les médecins et le clergé rivalisèrent de dévouement et de courage, mais rien ne put arrêter les ravages de la peste. On résolut alors d'implorer le secours du Ciel. Une grande procession fut ordonnée, dans laquelle on porta solennellement les reliques des saints, au milieu des larmes et des sanglots du peuple.

Ce même jour, qui étoit le 15 juillet, les ouvriers qui faisoient des fouilles dans la grotte de sainte Rosalie, découvrirent une pierre d'albâtre longue de plus de six palmes, et large de deux; en la brisant ils s'aperçurent qu'elle contenoit des ossements humains. Ces ossements répandoient une odeur suave; la pierre, d'ailleurs, ne ressembloit à aucune de celles que fournit la montagne; elle étoit de la même forme et de la même couleur que celle qui avoit été montrée à Girolama del Gatto. Ils ne purent donc douter qu'ils n'eussent sous les yeux le tombeau ou plutôt les restes de sainte Rosalie. Au coucher du soleil, la nouvelle de cette précieuse découverte s'étoit déjà répandue par toute la ville. L'archevêque et le sénat envoyèrent aussitôt des commissaires au Monte-Pellegrino, pendant que le peuple invoquoit dans sa joie sa sainte patronne. Beaucoup de malades furent guéris en recourant à elle. Il y en eut même un au Lazaret qui, inspiré de Dieu, dit ces paroles, avant qu'on sût rien encore : « Voici que l'on vient de trouver le corps de sainte Rosalie, et c'est par elle que je suis guéri. » Il se leva, la peste ayant en effet disparu. Tous ceux qui purent se procurer quelque débris de la pierre du tombeau recouvrèrent la santé. Sainte Rosalie apparut encore à plusieurs malades dans la ville, et entre autres à une femme turque, qu'elle convertit à la foi.

Cependant la peste continuoit ses ravages; il mouroit par mois plusieurs milliers de personnes. Le sénat se réunit en séance publique : il y fut résolu de mettre la ville sous la protection spéciale

de l'Immaculée Conception et de sainte Rosalie. Le 4 septembre, qui étoit le jour de sa fête, on promena sa statue par toute la ville. La peste s'affoiblit un peu depuis lors : on ne perdit que huit cents personnes dans les mois de septembre et d'octobre; mais elle ne devoit s'éteindre entièrement qu'après la reconnoissance solennelle des reliques de la sainte.

Le cardinal Doria avoit, pour ce sujet, nommé une commission de théologiens et de médecins. Le Père Cascini, de la Compagnie de Jésus, parvint à renverser tous les obstacles que l'on avoit opposés d'abord; il convainquit les médecins et les savants que c'étoient des ossements humains, et des ossements de femme. Leur suave odeur et les nombreux miracles qu'ils opéroient prouvoient assez que c'étoient ceux de la sainte solitaire du Monte-Pellegrino. Le cardinal hésitoit cependant encore à les exposer à la vénération publique.

Les travaux de la commission avoient demandé beaucoup de temps; on étoit parvenu au mois de février, sans que rien n'eût été décidé, malgré les instances du sénat et les désirs du peuple. Le 18, le cardinal en conféroit avec le Père Cascini, qui prit tant de part à cette affaire, que le sénat et le peuple lui décernèrent, après la cessation de la peste, le titre de Père de la Patrie. Le cardinal disoit au Père qu'il vouloit, pour plus de certitude, attendre quelque révélation sur ce point. En ce moment on annonça un ecclésiastique qui venoit de la part d'un saint prêtre de Termini, nommé don Piétro del Monaco. Don Piétro n'avoit pu venir lui-même, parce qu'il étoit retenu auprès de pestiférés; mais voici ce que son envoyé, qui s'appeloit don Vincent Setaiolo, raconta :

« Dans la nuit précédente, don Piétro avoit été demandé pour administrer un malade qui se mouroit de la peste; comme cet homme, nommé Bonelli, étoit sans connoissance, il dit à sa mère de l'envoyer chercher aussitôt qu'il reprendroit ses sens. Au point du jour on le rappelle.

— Eh bien, mon ami, dit le prêtre au malade, avez-vous l'intention de vous confesser ?

— C'est tout ce que je désire, répond Bonelli, mais je voudrois

auparavant vous raconter une révélation de grande importance, qu'il faut rapporter au cardinal, pour la gloire de sainte Rosalie et le bien de ce pays.

— Confessez-vous d'abord, reprit le prêtre, nous verrons après.

— Non, dit le malade, la chose est importante, même pour le salut de mon âme.

Le prêtre crut que cette prétendue révélation n'étoit qu'un piége du démon pour lui ôter le temps de se confesser ; il insista donc, en sorte que le malade se confessa, sur la promesse qu'on l'écouteroit ensuite. Il reçut le saint Viatique, puis il dit à son confesseur : « Écoutez-moi avec attention, mon Père, car si je ne remplissois la mission dont je suis chargé, ma conscience ne seroit point en repos. Le dernier jour du carnaval, j'ai perdu ma femme de la peste : elle n'avoit que quinze ans et m'étoit extrêmement chère, de sorte que j'étois accablé de douleur. Ma maison ayant été séquestrée en conséquence de cette mort, je sortis pendant la nuit pour aller à la chasse et me distraire de ma tristesse. Je montai sur le Pellegrino ; au point du jour j'étois dans une partie de la montagne que l'on appelle *la Scala* (l'échelle). Je vis alors une jeune fille en habit d'ermite, et dont la beauté étoit plus angélique qu'humaine ; son visage avoit tant d'éclat que je ne pouvois le regarder fixement.

— Où vas-tu sur cette montagne? me dit-elle ; qu'y viens-tu faire ?

— Je vais à la chasse, Madame, répondis-je tout tremblant.

— Viens avec moi, reprit-elle, je te montrerai ma grotte et ma cellule de pèlerine.

Je la suivis en silence jusqu'à la caverne.

— Voilà, dit-elle en se tournant vers moi, la grotte où mon corps est resté tant d'années, et que tant de chasseurs ont en vain cherché ; voila la cellule que j'habitois. Mais il faut que tu retournes à Palerme, et je te dirai en chemin ce que tu dois y faire.

Nous sortîmes donc. Encouragé par sa bonté, je lui demandai, non sans trembler un peu, qui elle étoit.

— Ne me reconnois-tu point ? me dit-elle en souriant.

— Non, Madame.

— Je suis Rosalie, dit-elle.

En entendant ce doux nom, je m'étonnai en effet que mon trouble m'eût empêché de reconnoître sa grotte. Je me jetai à ses pieds et lui dis, la face contre terre : « O sainte Rosalie, vierge glorieuse, comment laissez-vous périr ainsi votre pays? Nous mourons par milliers, et moi-même j'ai perdu ma chère épouse. »

— Telle est la volonté de Dieu, reprit-elle, et si la grâce n'a pas été accordée, c'est à cause de l'incrédulité de quelques-uns. On a trop disputé sur mon corps. Mais quand on le portera en procession par la ville, en chantant le *Te Deum*, alors mon pays sera sauvé, j'en ai la promesse de la glorieuse Vierge, Mère de Dieu, Reine des anges et des hommes. Va donc, et fais savoir au cardinal que les ossements que l'on a trouvés sont les miens, et qu'il mette fin aux disputes. Je te commande en outre de la part de Dieu de te confesser et de recevoir la sainte Communion. C'est par ton confesseur que tu feras savoir cela au cardinal, car pour toi, tu n'y pourras pas aller. M'as-tu compris? Me le promets-tu?

Je le lui promis, et nous nous mîmes en route. Quand nous fûmes arrivés à un chemin tout bordé de précipices, que l'on appelle le Vallon, elle s'arrêta un instant pour me dire encore : « En signe de la vérité de mes paroles, tu tomberas malade de la maladie régnante, et tu en mourras au bout de quatre jours. Ne t'épouvante pas ; confesse-toi, reçois la sainte Communion, et fais ce que je t'ai dit par ton confesseur. » Aussitôt elle disparut comme un éclair.

Cet homme, ajouta le messager de don Piétro, étoit en effet tombé malade de la peste, et on en attendoit la mort de moment en moment.

— Eh bien! répondit le cardinal, afin de mieux constater cette révélation, prenez avec vous deux témoins, retournez en hâte à Termini, et si le malade vit encore, faites-lui répéter ce récit.

L'abbé Sétaiolo se fit accompagner de deux Pères Capucins ; puis il retourna chez Bonelli avec son confesseur, don Piétro del Monaco.

— Le cardinal sait tout maintenant, dit le confesseur.

— Tant mieux, reprit Bonelli ; Dieu soit loué, et sainte Rosalie ! me voilà délivré d'un grand fardeau.

— Oui, dit don Piétro ; mais le cardinal désire que pour plus de clarté vous recommenciez votre récit en présence de ces deux Pères.

Il le reprit en effet ; les Pères l'écrivirent ensuite, et après le lui avoir lu, ils le lui firent signer. Comme ils sortoient de la maison, ils entendirent de grands cris : c'étoit cet homme qui venoit de mourir.

Quatre jours après, le 22 février de l'an 1625, fête de la Chaire de saint Pierre, le cardinal exposa, en présence du sénat et de la noblesse, les reliques de sainte Rosalie à la vénération du peuple. Aussitôt la peste cessa. Palerme témoigna sa reconnoissance à sa libératrice par des fêtes triomphales. Une magnifique chapelle fut bâtie pour recevoir ses précieux ossements renfermés, dans une châsse d'argent richement ornée. La grotte du Monte-Pellegrino devint un sanctuaire tout couvert de marbres et de dorures. En récompense du mépris qu'elle avoit fait des honneurs de la terre, Notre-Seigneur se plut à la faire honorer comme ne l'ont jamais été les plus grands rois. Personne ne quittera pour lui sa maison, son père et sa mère, ses frères, son épouse ou son fils, sans recevoir le centuple en ce monde et la vie éternelle en l'autre.

Quelques années après, en 1663, la guérison miraculeuse du Père François de Castille répandit le culte de sainte Rosalie non-seulement en Europe, mais jusque dans les Indes. Ce Père avoit été attaqué d'une maladie de cœur, pendant qu'il faisoit son noviciat pour entrer dans la Compagnie de Jésus. La violence du mal le réduisit à l'extrémité ; on lui administra les derniers sacrements, et vers le milieu de la nuit il tomba en agonie. Les pieds devinrent froids ; le visage prit une teinte cadavéreuse, en sorte que l'on préparoit déjà la bière où il devoit être enseveli. Plusieurs religieux réunis autour de son lit pleuroient la perte de ce bon jeune homme.

En ce moment il sembla au moribond qu'il étoit conduit au tribunal du souverain Juge ; la très-sainte Vierge étoit à ses côtés,

Digitized by Google

et un peu au-dessous d'elle, sainte Rosalie, avec saint Ignace et saint François Xavier, qui le regardoient d'un air plein de bonté. A son chevet se tenoit son ange gardien, et un peu plus loin le démon, dont le visage exprimoit la confusion et la honte. Le Père sentoit dans son âme une grande confiance d'aller en paradis, lorsque sainte Rosalie s'approcha de son lit et lui dit : « François, tu es sur le point de mourir, mais je t'ai obtenu de Dieu la santé, si tu la veux ; elle servira davantage la gloire divine ».

Le bon jeune homme inclinoit plus à mourir qu'à vivre ; il répondit cependant qu'il ne considéroit en cela que la gloire de Dieu. La sainte alors se rapprocha encore de lui, et les assistants l'entendirent crier, non sans effroi : Sainte Rosalie à moi ! Ils se regardoient l'un l'autre et se montroient le moribond, qui, avec un visage riant, donnoit de grands signes d'affection et de respect, tantôt se croisant les mains sur la poitrine, tantôt les élevant vers le ciel.

Sainte Rosalie lui dit ensuite : « Tu vas faire ce vœu comme je te le dicterai ; ». Et elle prononça lentement les paroles suivantes, que l'on entendit le Père répéter une à une : *Voveo : me : servum : tuum : in vita : mea : laudem : et gloriam tuam : promoturum : in universo: mundo* : Je fais vœu d'être ton serviteur pendant ma vie, et de répandre tes louanges et ta gloire dans le monde entier.

Le Père avoit eu le dessein de demander à ses supérieurs la mission des Indes, et quand il répéta les paroles de sainte Rosalie, il se sentit intérieurement inspiré à lui promettre de porter la gloire de son nom jusqu'en Orient.

— Tu iras à pied à ma grotte, ajouta la sainte, et tu y communieras avec dévotion.

— Mais, glorieuse sainte, reprit le Père, personne ne voudra me croire, et vous ne serez point glorifiée de ce grand miracle, si vous ne m'en donnez quelque signes.

— Pendant que tu te mourois, répondit-elle, le Père Grimaldi t'a administré l'Extrême-Onction, t'a dit les dernières prières, et quelques-uns des assistants, après t'avoir touché, ont dit qu'il n'y avoit plus d'espérance de vie. »

Digitized by Google

Elle ajouta ensuite : « Te voilà guéri, » et après s'être laissé baiser les pieds, elle disparut en embaumant la chambre du parfum des roses. Le Père se lève alors, il prend ses vêtements et s'habille en répétant joyeusement : « Je suis guéri. » Il se jette à genoux pour remercier sa bienfaitrice, puis raconte sa vision aux assistants et à son confesseur, qui l'écrivit sur-le-champ.

La nuit se passa dans de doux entretiens avec ses compagnons; le matin il reprit les exercices du noviciat, et ayant reçu la sainte Communion, resta une heure à genoux, au grand étonnement de tous ceux qui ne savoient pas sa guérison. Trois jours après, il monta à pied au mont Pellegrino. Malgré la chaleur (on étoit alors au mois d'août), il sembloit courir plutôt que marcher. Une messe fut chantée avec un grand appareil, par les soins de sa famille, et il y fit la sainte Communion, comme sainte Rosalie le lui avoit commandé.

Ce miracle devint célèbre, à cause du nom illustre que portoit le Père de Castille. L'archevêque de Palerme l'approuva après une enquête; des relations en furent publiées dans toutes les langues européennes. Beaucoup de princes firent frapper des médailles en souvenir de cet événement. L'électeur de Bavière envoya à Rome pour en savoir les détails de la bouche même du Père de Castille, qui s'y trouvoit alors. Il étoit destiné par le général aux missions des Indes, ainsi qu'il l'avoit demandé, et se rendoit à Lisbonne. Le roi de Portugal le voulut voir; il prit sainte Rosalie pour patronne de son royaume, plusieurs personnes de ce pays furent guéries par les reliques de la sainte, que portoit avec lui le Père de Castille.

Au printemps de l'an 1666, le Père s'embarqua à Lisbonne, sur la galère où étoit le vice-roi des Indes, don Juan de Nugno, comte de Saint-Vincent. Ce seigneur prit une grande affection pour le Père, qu'il ne quitta guère pendant la traversée. Comme ils étoient dans les parages du cap de Bonne-Espérance, d'affreuses tempêtes les assaillirent; une épidémie dangereuse ravageoit en même temps la flotte. Le vice-roi en fut atteint. Le Père le soigna avec une tendresse extrême; mais le voyant sur le point de succomber,

il offrit ce qui lui restoit de vie pour sauver celle du vice-roi, espérant que cela serviroit davantage la gloire de sainte Rosalie.

Après lui avoir donné le saint Viatique, il lui fit donc jurer que s'il recouvroit la santé, par l'intercession de sainte Rosalie, il élèveroit à Goa une église en son honneur, et y fonderoit une messe perpétuelle. Le vice-roi se sentit aussitôt guéri; mais les symptômes du mal se montrèrent au même instant dans le Père de Castille, qui mourut deux jours après, le 27 août. A peine arrivé à Goa, le vice-roi se hâta d'accomplir sa promesse; il fit bâtir une magnifique église, à deux milles de la ville, sous l'invocation de sainte Rosalie. La dédicace s'en fit le jour de sa fête, avec une solennité extraordinaire. On y baptisa plusieurs enfants, auxquels on donna le nom glorieux que le Père de Castille avoit juré de porter dans les Indes. Tant que le vice-roi vécut, il ne cessa de travailler à la gloire de sa bienfaitrice, racontant partout ses miracles, et propageant son culte. Aucun nom ne devint plus populaire en Orient; les apôtres de l'Évangile y firent beaucoup de conquêtes à la foi par ses mérites, aussi l'appellent-ils dans leurs lettres : la sainte Missionnaire.

L'invention des reliques de sainte Rosalie se célèbre le 15 juillet, jour où elles furent découvertes; et sa fête le 4 septembre.

A Bamberg, saint Henri II, empereur, qui, avec son épouse sainte Cunégonde, garda une perpétuelle virginité, et gagna saint Étienne, roi de Hongrie, avec presque tout son peuple, à la foi de Jésus-Christ. Il étoit fils du duc de Bavière et proche parent des trois Othon, qui furent empereurs d'Allemagne. Il fut élevé par saint Wolfgang, évêque de Ratisbonne, et se montra digne d'un tel maitre. Un jour qu'il faisoit sa prière au tombeau de ce saint évêque, dans l'église de Ratisbonne, il vit écrire sur la muraille ces deux mots, *Post sex*, c'est-à-dire après six. Saint Henri, pensant que ce pouvoit être un avertissement de sa mort pour ce

temps-là, se prépara au sixième mois, puis au sixième an; mais il arriva que sur la fin de cette sixième année il fut élu empereur, après le décès d'Othon III, et il comprit ce que signifioient les paroles mystérieuses et prophétiques. Pendant tout le cours de sa vie il n'entreprit aucune chose, qu'il n'eût invoqué premièrement le nom de Notre-Seigneur, aussi mérita-t-il d'avoir dans ses armées les anges tutélaires et les saints martyrs patrons de son royaume, et par leur moyen il remporta de grandes victoires. Il vainquit les païens de Pologne et d'Esclavonie, chassa les Sarrasins et les Grecs du midi de l'Italie, affermit la papauté, qu'il enrichit de ses dons, et fut couronné à Rome par Benoit VIII. Étant tombé gravement malade au monastère du Mont-Cassin, il fut miraculeusement guéri par une apparition du patriarche saint Benoît. De retour en Allemagne, il construisit plusieurs églises et monastères, entre autres la cathédrale de Bamberg, qu'il dota richement. Il maria sa sœur à saint Étienne, roi de Hongrie, dont il procura ainsi la conversion avec celle de son peuple. Enfin, après avoir donné des marques de sa grande piété, de son zèle et de sa munificence royale dans toutes les provinces de l'Europe, après avoir fait plusieurs miracles par la providence de Dieu, il mourut brillant d'une lumière céleste, le 14 juillet 1024, au château de Grône, près d'Halberstadt, à l'âge de cinquante-deux ans, la vingt-deuxième année de son règne. Son corps fut porté dans la cathédrale de Bamberg, où Dieu l'honora de beaucoup de miracles. Il fut canonisé vingt-huit ans après, par Eugène III.

A Porto, la fête des martyrs saint Eutrope, sainte Zosime et sainte Bonose, sa sœur.

A Carthage, saint Catulin, diacre, dont saint Augustin fit l'éloge dans un sermon au peuple, et les martyrs saint Janvier, saint Florent, sainte Julie et sainte Juste, dont les corps furent déposés dans la basilique de Fauste.

A Alexandrie, saint Philippe, saint Zénon, saint Narsée et dix enfants, martyrs.

Dans l'île de Ténédos, saint Abudème, martyr, qui souffrit sous Dioclétien.

A Sébaste, saint Antioque, médecin, qui fut décapité sous le président Adrien; et comme il sortoit de sa tête du lait au lieu de sang, le bourreau Cyriaque se convertit à Jésus-Christ, et souffrit lui-même le martyre.

A Pavie, saint Félix, évêque et martyr.

A Naples, dans la Campanie, saint Anastase, évêque de cette ville, qui, ayant souffert beaucoup d'outrages de l'impie Sergius, son neveu, et ayant été chassé par lui de son siége, mourut dévoré de chagrins à Véroli, où il s'étoit retiré du temps de Charles le Chauve.

SEIZIÈME JOUR DE JUILLET.

Fête de Notre-Dame du Mont-Carmel. — Le triomphe de la sainte Croix, en Espagne. — Sainte Reneide, vierge et martyre.

Saint Fauste, martyr; saint Athénogène, évêque de Sébaste et martyr; saint Eustache, évêque d'Antioche; saint Hilarin, moine et martyr; saint Valentin, évêque et martyr; saint Sisenand, martyr; saint Domnion, martyr; saint Vitalien, évêque de Capoue; le bienheureux Ceslas, Dominicain.

LA FÊTE DE NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL.

Le Carmel est une montagne célèbre dans l'Ancien Testament par le miracle qu'y accomplit le prophète Élie, lorsqu'en présence du roi Achab et du peuple d'Israël, il fit descendre sur l'autel du sacrifice le feu céleste qu'avoient en vain invoqué les faux prophètes de Baal. Elle fut toujours chère aux prophètes en souvenir d'Élie, et il s'y trouva constamment quelques-uns d'entre eux, suivant sur cette montagne la vie sainte qu'avoit pratiquée leur père.

Le culte de la très-sainte Vierge s'établit de bonne heure parmi les habitants du Carmel; on croit même qu'Élie avoit reçu de Dieu des révélations prophétiques sur la Mère du Messie, et que la tradition s'en étoit conservée chez ses disciples. Quoi qu'il en soit, Notre-Dame n'avoit pas encore quitté ce monde, que déjà on avoit bâti une chapelle en son honneur sur les sommets du Carmel. On rapporte que cette chapelle étoit célèbre dans tout l'Orient par les grâces qu'on y obtenoit; Joseph d'Antioche, Cyrille, Jean de Jérusalem rapportent que Vespasien y alla consulter la volonté de Dieu sur son dessein de s'emparer de l'empire. Suétone et Tacite parlent de ce fait comme d'un sacrifice idolâtrique; mais il ont dû

le raconter d'après leurs idées païennes. Le Carmel n'étoit point un lieu consacré aux oracles; il n'avoit de renommée qu'à cause des anciens prophètes et des Frères chrétiens qui l'habitoient; la visite de Vespasien à la montagne sainte s'expliqueroit donc difficilement, s'il n'eût voulu consulter le vrai sanctuaire du Carmel.

C'est dans ce sanctuaire dédié à la très-sainte Vierge que s'assembloient les Frères, successeurs des prophètes; ils se retiroient ensuite dans leurs cellules ou leurs grottes, menant une vie pénitente et contemplative, d'après les anciennes règles qu'Élie avoit données à ses disciples, et que la tradition maintenoit parmi eux. Telles furent les origines de l'Ordre des Carmes, si cher à l'Église par le culte particulier qu'il voue à Notre-Dame, et par les grands saints qu'il a produits. Le but de la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel est donc de conserver le souvenir des premiers honneurs que les ancêtres des Carmes rendirent à la très-sainte Vierge sur cette sainte montagne.

Cette fête est encore destinée à remercier Notre-Seigneur et sa très-sainte Mère des grâces qu'il leur a plu de répandre sur le monde par l'institution du scapulaire.

Vers le milieu du treizième siècle, Notre-Dame daigna apparoître à un de ses serviteurs, le bienheureux Simon Stock, qui fut général de l'Ordre des Carmes; elle lui remit l'insigne sacré du scapulaire, afin que ce céleste habit fût comme la livrée de ceux qui se consacreroient à elle, et les protégeât contre les maux qui alloient fondre sur le monde. « Voici, lui dit-elle, quel sera ton privilége, et celui de tous les Carmélites : quiconque mourra dans cet habit, ne souffrira pas du feu éternel [1]. »

Certes, il étoit impossible de faire aux hommes une plus grande et plus consolante promesse. Qui ne tremble pas pour son salut? Si les saints eux-mêmes craignoient de n'être point assez purs, que devons-nous penser, nous autres pécheurs tout souillés de vices et

(1) Le récit de cette vision a été écrit sous la dictée même du bienheureux Simon Stock par Suvaningron, son compagnon et son secrétaire; il en est d'ailleurs fait mention dans le Bréviaire romain.

Digitized by Google

de crimes? N'avons-nous pas à redouter d'être justement punis? Le ciel ne nous semble-t-il pas à jamais fermé, à cause de notre malice et de nos continuelles rechutes? Qu'avons-nous à attendre pour salaire d'une vie si misérable, sinon les feux éternels de l'enfer? O flammes que nous avons si bien méritées, qui nous préservera de vos morsures vengeresses? Qui m'ôtera la vue de cet abîme où mes péchés m'entraînent d'eux-mêmes, et où je tombe par mon propre poids? O ciel, ne vous verrai-je jamais? ne contemplerai-je jamais vos beautés, dont celles de ce monde sont à peine une ombre obscurcie? O Seigneur Dieu, vivrai-je éternellement sans vous connoître, sans contempler le visage adorable de mon Créateur, de mon Rédempteur et de mon Père? O Vierge très-sainte, au lieu des chants et des ravissements qui m'attendoient au pied de votre trône, suis-je à toujours condamné aux pleurs et aux grincements de dents?

— Rassurez-vous, pécheur, reprend cette Mère tout aimable, je suis la Porte du ciel, et si vous voulez vous donner à moi, je vous en ouvrirai l'entrée. Mettez-vous à mon service; voici ma livrée, mon habit, mon scapulaire; portez-le constamment : si vous mourez sous cet insigne sacré, vous ne souffrirez point du feu éternel : *In hoc moriens æternum non patietur incendium.*

Est-ce à dire que cet habit tout seul suffise à nous sauver? Non sans doute, mais il sera pour nous une source de grâces qui changeront notre cœur et assureront le repentir de nos derniers moments. Lorsque la sainte Écriture rapporte que *l'aumône délivre de la mort et efface nos péchés* (*Tob.* 12, v. 9), elle ne veut pas dire qu'elle justifie seule, mais bien qu'elle obtient de Dieu les choses nécessaires au salut. Il en est ainsi du saint habit du Carmel, quand on le porte avec foi. Il ne sauroit nous sauver par lui-même, mais il nous est un gage de la protection toute-puissante de la très-sainte Vierge. Cette livrée de Marie est comme une protestation continuelle que nous sommes à son service, que nous voulons lui appartenir, que nous la reconnoissons hautement pour notre maîtresse et notre avocate. Dès lors est-il étonnant qu'elle nous protége d'une manière spéciale, surtout au moment

de la mort, et qu'elle ne souffre pas que ses serviteurs deviennent la proie éternelle du démon? Pécheurs, ayez donc confiance en celle qui est votre refuge. Seriez-vous depuis longtemps enlacés dans les filets de l'enfer, faites des efforts pour vous en délivrer; mais ces efforts fussent-ils d'abord impuissants; ne désespérez pas de votre salut. Souvenez-vous, que si vous le voulez vous ne pouvez périr; persévérez, tout souillés que vous êtes, dans les hommages que vous rendez à la Reine du ciel: n'abandonnez jamais cette dernière planche de salut qui peut vous conduire au ciel.

Écoutez cette parole consolante de Benoît XIV, qu'il a tirée de la doctrine de saint Thomas et de Suarez: *Il peut arriver*, dit ce grand Pape, *que par la miséricorde infinie de Dieu la prière du pécheur soit exaucée, même quand il n'a pas la résolution d'amender sa vie; pourvu qu'il ne soit pas d'un esprit obstiné, qu'il ne rejette pas à jamais tout dessein de pénitence, qu'il persévère dans l'oraison avec une foi ferme et une pieuse dévotion, demandant à Dieu les secours dont il a besoin pour parvenir au salut.* Si donc vous êtes encore assez foible pour ne point revenir à Dieu tout de bon, ne négligez pas cependant le service de la très-sainte Vierge, votre Mère. Sans doute Dieu est irrité, et il doit l'être, hélas! mais votre bénigne avocate retient son bras prêt à vous frapper; elle l'apaise doucement par ses prières, elle fléchit son cœur par ses supplications, elle y fait rentrer la pitié; elle l'habitue à tourner ses yeux vers vous avec moins de colère; quelque jour elle fera un dernier effort qui ouvrira les bras du Père à l'enfant prodigue; la grâce rentrera si abondante dans votre âme, que vous la sentirez toute changée. O jour heureux, jour de salut, jour de joie pour le ciel! à qui devrez-vous ce prodige de miséricorde, sinon aux légers honneurs que, dans votre misère, vous rendiez encore à Marie, et dont elle a voulu vous payer par un si grand bienfait.

Voilà les avantages du saint scapulaire, la grâce ineffable que la très-sainte Vierge a faite à ses serviteurs en le leur donnant. Comprenez-vous maintenant que si vous le portez fidèlement jusqu'à la mort, vous ne pouvez périr? Prenez garde cependant de ne point faire tourner contre vous les dons célestes: sous prétexte

que votre salut est assuré, n'allez pas donner carrière à vos passions avec une sécurité perfide. La divine Mère n'est point venue à votre secours pour que vous offensiez plus intrépidement son Fils. Ah! ce seroit une barbarie dont Dieu sauroit vous punir. Si jamais cette pensée entroit dans votre cœur, ne perdriez-vous pas aussitôt l'amour de Marie? Quoi! dans votre naufrage, elle vous tend une dernière planche, et vous vous en serviriez pour frapper la main qui veut vous sauver! Après cette monstrueuse ingratitude, quel droit auriez-vous désormais d'implorer son appui?

L'amour d'une mère n'a vraiment point de bornes : ce n'étoit point assez d'assurer, s'ils le veulent, le salut de ses serviteurs, la très-sainte Vierge daigna encore leur promettre d'abréger, par ses mérites, les souffrances de leur expiation, et de les tirer du purgatoire le premier samedi qui suivroit leur mort. Cinquante ans après la révélation qu'elle avoit faite au bienheureux Simon Stock, elle apparut au Pape Jean XXII et lui dit en parlant des Frères et des Sœurs de son Ordre du Carmel : *Moi, la Mère glorieuse, je descendrai le samedi d'après leur mort, et tous ceux que je trouverai dans le purgatoire, je les délivrerai, et les ramènerai à la montagne sainte de la vie éternelle.*

On a pu élever des doutes sur la bulle où Jean XXII rapporte cette promesse, mais le Bréviaire romain fait mention de cet inestimable privilége, et Paul V permit aux Carmes de l'enseigner en ces termes : « Nous permettons aux Pères du Carmel de prêcher, et au peuple chrétien de croire pieusement, que les Frères et Confrères de cet Ordre qui sont morts dans la charité, seront secourus par les suffrages, les intercessions continuelles, les mérites et la spéciale protection de la très-sainte Vierge, principalement le samedi qui suivra leur mort (jour que l'Église a particulièrement consacré à cette divine Mère), pourvu que pendant leur vie ils aient porté le saint scapulaire, gardé la chasteté selon leur état, et récité le petit office, ou s'ils ne le peuvent, observé les jeûnes de l'Église et gardé l'abstinence du gras le mercredi et le samedi de chaque semaine, excepté pourtant le jour de Noël. »

Ces conditions sont faciles pour les âmes pieuses qui veulent

abréger leur temps d'expiation : porter le saint scapulaire, garder la chasteté selon son état, ce qui n'empêche pas de remplir les devoirs du mariage si l'on s'y trouve engagé, enfin, réciter tous les jours le petit office de la très-sainte Vierge. Ne savez-vous point lire, vous pouvez encore suppléer à cette obligation en gardant fidèlement les jeûnes de l'Église, et en faisant maigre le mercredi et le samedi, sauf toutefois le jour de Noël. Évidemment, il n'y a rien là de bien difficile pour les vrais chrétiens. Et quand on songe à la multitude de nos fautes, à la rigueur avec laquelle la justice divine nous les fera expier dans le purgatoire, si nous avons le bonheur de mourir dans sa grâce, aux longues années, par conséquent, qu'il nous faudra passer dans ces flammes si semblables à celles de l'enfer, hors que le désespoir n'en approche pas, combien devons-nous nous estimer heureux d'avoir un moyen certain d'abréger ces souffrances, de les réduire à quelques jours, et de sortir bientôt de ces prisons ténébreuses en la compagnie de la Reine du ciel? Qui seroit assez peu prévoyant pour ne profiter pas d'un pareil secours, alors que le monde va nous oublier et que nos parents se souviendront à peine de nous dans leurs prières! Marie nous ouvre ses trésors; elle nous dit : « Voyez-vous, mes enfants, voilà les richesses que je tiens de mon Fils; voulez-vous que je paye votre rançon? portez mon habit, gardez la chasteté selon votre état, récitez mon office. A ce prix je vous fais héritiers de mes mérites, et je vous introduirai dans la gloire. »

N'étoit-il pas juste que l'Église célébrât par une fête spéciale le souvenir des faveurs signalées que la très-sainte Vierge a faites à ses serviteurs? La remercier de ces deux grâces attachées au saint scapulaire, unir nos hommages à ceux qui lui furent rendus sur le Carmel, tel est donc le double but de cette solennité. L'Ordre des Carmes, où cette fête prit naissance, la fit approuver par Sixte-Quint, en 1587; Paul V en augmenta l'office de nouvelles leçons, qui avoient été révisées par le vénérable cardinal Bellarmin. Peu à peu, sur la demande des peuples, des évêques et des princes, les Souverains-Pontifes étendirent l'autorisation de célébrer cette fête à des villes, des provinces, des royaumes en-

tiers. Enfin, Benoît XIII en dota l'Église universelle, et lui donna une messe avec un office propre.

LE TRIOMPHE DE LA SAINTE CROIX,

EN ESPAGNE.

Encore que cette solennité du Triomphe de la sainte Croix soit particulière au royaume d'Espagne, nous la rapporterons ici comme un souvenir cher aux armes chrétiennes.

Entre les glorieuses victoires que le Dieu tout-puissant nous a données contre les infidèles, il n'y en a pas de plus illustre que celle qui fut remportée par Alphonse VIII, roi de Castille et fils du roi don Sanche, avec l'aide des rois de Navarre et d'Aragon, sur une armée innombrable de Maures. Nous en tirons le récit de l'histoire de Rodrigue Ximenès, archevêque de Tolède, qui assistoit à cette bataille tout auprès du roi, et de la lettre que le roi Alphonse écrivit au Pape Innocent III, pour lui raconter cet événement.

Le roi don Alphonse, embrasé de la gloire de Dieu et du désir de propager son culte, irrité de l'insolence des Maures qu'accroissoient leurs nombreuses victoires, résolu de venger les injures continuelles que ces furieux faisoient au nom chrétien, consulta les prélats et les grands de son royaume, et, après avoir reçu leur avis et leur consentement, comptant sur la bonté divine (toujours propice à ceux qui l'invoquent avec foi), sur le secours des rois voisins et des autres princes chrétiens ses alliés, il forma le généreux dessein de faire un dernier et suprême effort contre la puissance du Croissant. C'est pourquoi il envoya d'abord à Rome, puis en France et en Allemagne, l'archevêque de Tolède, Rodrigue Ximenès, homme très-docte et d'une grande autorité, pour sup-

plier le pape Innocent III d'accorder la croix militaire à tous ceux qui prendroient les armes, et de les faire jouir des mêmes indulgences et priviléges que pour les croisades de Terre Sainte, ce qu'il fit volontiers.

Par les soins de l'archevêque, le bruit de cette expédition se répandit rapidement dans toute la chrétienté. On sut que le roi de Maroc menaçoit de nouveau de porter la ruine et la mort dans l'empire de la Croix. On accourut de tous les côtés pour prendre part à la croisade, et le nombre des soldats du Christ fut si grand, qu'on ne put les loger dans la ville de Tolède, et qu'ils furent obligés de camper sous des tentes au bord du Tage. Il en vint de la France et de l'Italie, parmi lesquels on remarquoit beaucoup de prélats et de princes qui s'étoient dévoués pour cette guerre sainte. Jamais l'Espagne n'avoit vu dans ses plaines une si puissante armée.

Les troupes partirent de Tolède au mois de mai de l'an 1212. On eut à surmonter d'abord de grandes difficultés, parce que le roi maure avoit eu le soin de fortifier tous les passages des montagnes, et de couper les routes de larges fossés qui barroient le chemin à la cavalerie ; mais, aidée du secours de Dieu, l'armée franchit tous ces obstacles. On prit même quelques villes, au nombre desquelles étoit Calatrava. Malheureusement la division se mit dans le camp des chrétiens : il y eut des querelles regrettables, à la suite desquelles les troupes étrangères quittèrent l'armée pour retourner en leurs pays.

Quoique privé de ces auxiliaires, le roi don Alphonse n'en poursuivit pas moins sa marche et joignit ses forces à celles de don Pierre, roi d'Aragon, et de don Sanche, roi de Navarre. Tous ensemble vinrent au-devant de l'ennemi jusqu'à Moradalo, où le roi Mohamed les attendoit au milieu d'une armée formidable. Il s'étoit fortifié, résolu de défendre le passage, mais sans vouloir livrer de bataille décisive. Il ignoroit encore le départ des troupes étrangères; mais lorsqu'il eut appris par ses espions la défection des auxiliaires, il réunit ses troupes et se plaça dans une gorge de montagnes fort escarpées, envoyant en même temps quelques compagnies vers Baëza, pour ravager les champs des chrétiens.

La route que suivoit l'armée des croisés étoit si difficile, que les chevaux avoient peine à se soutenir. On avoit devant soi une foule innombrable d'ennemis, et il sembloit presque impossible de forcer le passage. Le retour n'étoit pas moins dangereux. Dans cette circonstance critique, le roi don Alphonse encouragea les siens à mettre leur confiance en la Providence et en la bonté divine. Dieu vint en effet à leur aide; un berger qui connoissoit parfaitement toutes ces montagnes (ils le regardèrent comme un ange envoyé de Dieu) leur indiqua un passage qui n'étoit pas gardé, et par lequel il les conduisit dans la plaine, sous les yeux des Maures, qui frémissoient de rage en voyant leur proie leur échapper.

Mohamed se mit aussitôt à leur poursuite dans l'espoir d'engager le combat; mais don Alphonse, considérant que ses troupes étoient harassées de fatigue, résolut d'éviter la bataille, jusqu'à ce que son armée eût eu le temps de se refaire un peu, et qu'il eût reconnu les forces de l'ennemi. Les barbares, attribuant cette prudence à la peur, s'enflèrent d'orgueil, et Mohamed se vanta de resserrer les trois rois dans un cercle si étroit, qu'il les prendroit avant trois jours.

Dès le lendemain il déploie ses étendards, range ses troupes en bataille et marche au combat, comme à une victoire assurée; mais les chrétiens ne sortirent point de leur camp, attendant une occasion favorable. Don Alphonse, en habile général, vouloit choisir le temps et le lieu du combat.

Dans la nuit du dimanche, l'armée chrétienne se prépara par une confession et une communion générales. On chanta la messe dans le camp, après laquelle les évêques publièrent l'indulgence plénière que le Pape avoit accordée. Chacun alors se mit à son poste, les mains et les yeux levés vers le ciel, de qui on attendoit la victoire. Les soldats paroissoient joyeux et enflammés du désir de mourir pour Jésus-Christ; ils s'avançoient rapidement, invoquant par de grands cris le saint Nom de Dieu, le suppliant de les venger de ces barbares qui venoient détruire la religion chrétienne et ruiner la gloire de la Croix.

L'armée des Maures étoit innombrable; on voyoit au milieu

Digitized by Google

d'elle le roi Mohamed vêtu avec une grande magnificence, et couvert du manteau noir du premier des Almoades. Il faisoit porter devant lui l'épée et le livre de l'Alcoran. Le combat s'engagea aussitôt avec une égale ardeur ; mais comme les Maures surpassoient de beaucoup les chrétiens, la victoire parut se ranger d'abord de leur côté, en sorte que le roi Alphonse dit à l'archevêque de Tolède : « Il nous faudra mourir ici, seigneur archevêque, nous et les nôtres.

— Non, non, Sire, répondit le courageux prélat; mais, avec l'aide de Dieu, nous triompherons de nos ennemis. »

Le secours du Ciel ne tarda pas, en effet, à paroître évident, et la victoire revint dans les rangs des chrétiens. La croix que l'on avoit coutume de porter devant l'archevêque de Tolède, et que soutenoit Dominique Paschase, chanoine de cette église, traversa toute l'armée des Sarrasins; elle resta de l'autre côté des rangs comme pour servir de signal aux chrétiens, sans que celui qui la portoit pût être abattu. Il y avoit aussi, parmi les étendards royaux, une image de la très-sainte Vierge, patronne de Tolède et des royaumes d'Espagne. A sa vue, les Maures; qui combattoient avec un grand courage et qui avoient résisté à toutes les attaques des chrétiens, furent manifestement troublés; ils commencèrent à s'ébranler et à se mettre en fuite, et furent poursuivis à coups d'épées, de lances et de flèches. C'est ainsi que les chrétiens remportèrent la victoire, reconnoissant qu'elle venoit plus du Ciel que de la force de leurs bras, et que c'étoit proprement l'ouvrage du Dieu des armées.

Le roi Mohamed eut à peine le temps de s'enfuir sur ses dromadaires; deux cent mille des siens périrent dans le combat, où les chrétiens perdirent peu de monde. Ceux-ci, pendant plusieurs jours, ne furent occupés qu'à recueillir les dépouilles, et quoique ils se servissent du bois des arcs, des lances et des flèches pour faire du feu, ils ne purent les consommer tous, tant le nombre en étoit considérable.

Une si complète défaite abattit entièrement l'orgueil des Maures, en même temps qu'elle releva le cœur des chrétiens et affermit

leur confiance en Dieu, qui les avoit si visiblement secourus. Ils avoient, au reste, mérité cette assistance divine en entreprenant cette guerre, non par amour du pillage ou pour étendre leur territoire, mais pour la gloire de Dieu, l'exaltation et la propagation de la vraie religion : ce que les rois devroient toujours se proposer uniquement, lorsqu'ils combattent les infidèles, les hérétiques et les autres ennemis de Dieu.

Remarquons en outre qu'ils avoient eu recours au chef suprême de l'Église, pour en obtenir des indulgences et des prières. Le Pape Innocent III avoit, en effet, ordonné des prières générales dans toute la chrétienté; il avoit indiqué à Rome un jour de jeûne rigoureux au pain et à l'eau, et institué une procession solennelle, qu'il suivit lui-même nu-pieds, suppliant Notre-Seigneur d'avoir pitié de ses enfants, et d'accorder la victoire aux chrétiens sur les barbares.

Une concorde parfaite n'avoit cessé de régner entre les rois de Castille, d'Aragon et de Navarre. Enfin toute l'armée, outre ses armes matérielles, s'étoit munie des armes divines par les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Dès le commencement de la guerre, le roi don Alphonse avoit défendu à ses soldats de porter des habits magnifiques et des armes de luxe, ne voulant point irriter par la vanité la Majesté divine, et tenant à ce que chacun se contentât des armes nécessaires au combat. L'armée se soumit parfaitement à ces ordres et seconda en tout les pieuses intentions de son roi.

Je rangerai encore parmi les causes de ce grand triomphe, le désintéressement avec lequel chefs et soldats dédaignèrent d'abord les dépouilles de l'ennemi, pour achever de l'anéantir dans sa fuite. La veille, l'archevêque de Tolède, Rodrigue Ximenès, avoit expressément défendu qu'on pillât rien avant l'entière défaite des Maures, si Dieu accordoit la victoire : il avoit menacé les pillards d'anathème, et ses ordres furent respectés. On combattit jusqu'à la nuit; ce ne fut qu'après une poursuite acharnée que l'armée chrétienne commença de partager les dépouilles.

Telles furent, avec la protection divine, les causes de cette mé-

morable victoire : elle ruina toute la domination des Arabes et accrut merveilleusement la puissance et la gloire du nom chrétien; elle remplit de joie toute la chrétienté. On voulut que le souvenir d'une si belle journée se conservât dans la postérité, et le Pape Grégoire XIII permit que les royaumes d'Espagne en célébrassent la fête sous le nom du Triomphe de la Croix. Ce nom lui convenoit à un double titre, et parce qu'en effet la Croix avoit triomphé ce jour-là de ses plus implacables ennemis, et parce qu'elle avoit pénétré la première au milieu des rangs pressés des barbares, montrant aux chrétiens le chemin de la victoire.

On lit dans la chronique générale d'Espagne qu'au commencement de la bataille on aperçut dans les airs une croix rouge dont la vue anima les chrétiens et épouvanta les Maures ; de là seroit venu ce titre de Triomphe de la Croix. On ajoute même qu'un prince du royaume de Léon l'auroit montrée au roi, qui en récompense lui auroit permis de la porter dans ses armes, sa famille ayant en effet pour armoiries une croix rouge sur un fond blanc. Mais l'archevêque Rodrigue ne parle pas de cette apparition; le roi don Alphonse ne la mentionne pas non plus dans sa lettre au Pape : or il est peu croyable que tous deux eussent passé sous silence une circonstance si mémorable.

Quoi qu'il en soit, prions le Seigneur de nous conserver ses dons, de nous affermir, par la vertu de la Croix, contre nos vices, de nous donner la victoire sur nos ennemis visibles et invisibles, afin que nous méritions de remporter la couronne qu'il nous a acquise par son sang, et de jouir un jour du bonheur éternel pour lequel il nous a créés. Ainsi soit-il.

Digitized by Google

LA VIE DE SAINTE RENELDE,

VIERGE ET MARTYRE.

AN 680.

Agathon, pape. — Constantin, empereur.
— Thierry, roi.

Il y a des familles qui sont véritablement remplies de bénédictions. Nous avons vu dans la vie de saint Basile le Grand, que presque tous ceux de sa maison sont révérés en l'Église comme saints. Nous en pouvons dire autant de la famille de sainte Renelde. Elle étoit native de Condé, ville de Hainaut, sur la rivière de l'Escaut, et issue d'une très-noble et très-sainte famille. Son père s'appeloit Witger, qui étoit comte et grand seigneur, et sa mère Amelbergue, que l'Église a mise au nombre des saints. Elle étoit sœur de saint Emebert, évêque d'Arras, et de sainte Gudule, vierge.

Sainte Renelde voyant que son père et sa mère, d'un mutuel consentement, étoient entrés en religion, se résolut de les imiter; de sorte que bien qu'elle fût fort recherchée de plusieurs grands personnages en mariage, elle n'y voulut jamais entendre. Elle demeura quelque temps en sa maison, vivant aussi austèrement qu'une religieuse dans un monastère, tant pour sa nourriture et ses habits que pour son coucher. Le plus souvent elle servoit ses servantes, et leur rendoit bien autant de services qu'elles lui en faisoient. Elle portoit continuellement le cilice, et marchoit nu-pieds; son repas n'étoit qu'une fois le jour, se contentant d'un peu de pain d'orge et d'eau, encore bien peu. Elle couchoit d'ordinaire

sur la dure, et, au lieu qu'elle se servoit autrefois de draps de fin lin, elle se plaisoit fort à coucher sur la cendre et sur le cilice. Mais comme elle vit que sa retraite et ses grandes austérités n'empêchoient pas qu'elle ne fût importunée de se marier, pour s'en dépêtrer plus facilement, elle et sa sœur sainte Gudule s'en allèrent trouver saint Aubert, évêque de Cambrai, entre les mains duquel elles promirent et vouèrent à Dieu une virginité perpétuelle.

A quelque temps de là, ces deux saintes filles s'en allèrent au monastère de Lobe, pour y donner à l'honneur de Dieu et de saint Pierre, qui en étoit patron, tous leurs biens, après en avoir déjà distribué une bonne partie aux pauvres. Mais on leur dit à la porte que depuis la fondation du monastère, l'entrée en avoit été toujours interdite aux femmes. Cela donna sujet à sainte Gudule de s'en retourner. Il n'y eut que sainte Renelde, qui ne prenant pas ce refus à la lettre, demeura devant la porte l'espace de trois jours et de trois nuits, sans boire ni manger, en continuelles prières. Or il arriva que la troisième nuit, les religieux étant tous endormis, les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes miraculeusement, et la sainte fille entra dans l'église, où elle se mit à continuer ses prières.

Cependant les cloches commencèrent à sonner d'elles-mêmes, de sorte que les religieux s'éveillèrent au bruit, et, bien étonnés d'une telle nouveauté, ils se levèrent et entrèrent dans l'église où ils trouvèrent sainte Renelde étendue contre terre en forme de croix, devant l'image du crucifix. Alors elle déclara son intention, qui étoit de donner à saint Pierre, patron du monastère, la ville de Saintes, avec cinq métairies de son patrimoine. Ce qu'elle fit, puis ayant reçu la bénédiction de l'abbé, elle entreprit d'aller à Jérusalem visiter les Saints Lieux, étant accompagnée seulement d'un valet et d'une servante.

Elle demeura deux ans entiers à faire la visite des Saints Lieux que Notre-Seigneur sanctifia par sa présence, avec un aussi grand contentement que si elle-même y eût suivi Jésus-Christ; ce qu'elle continua l'espace de sept ans, au bout desquels ayant assemblé plu-

sieurs reliques des saints, et semblablement une pièce du sépulcre de Notre-Seigneur, de sa Croix, et des vêtements de la très-sainte vierge Marie, elle revint à Saintes, où elle fut reçue de tous les habitants avec une grande allégresse. Depuis elle mena une vie plus angélique qu'humaine, s'adonnant entièrement à la contemplation des choses célestes, n'abaissant jamais son esprit aux objets terrestres.

Cependant il arriva que Dieu permit, en punition des péchés du peuple, que les Huns, nation barbare, descendissent en France, environ l'an de Notre-Seigneur 680, et qu'ils la ravageassent entièrement, mettant tout à feu et à sang, et que, se jetant aussi sur la Gaule Belgique, ils y exerçassent de pareilles cruautés. Et comme chacun pour lors se sauvoit dans les forêts, dans les cavernes, dans les villes et les châteaux, on ne put jamais persuader à la sainte d'abandonner le lieu qu'elle avoit choisi pour sa mort et sa sépulture, qui étoit l'église de Saint-Quentin. Pendant qu'elle étoit en prières avec saint Grimoald, sous-diacre, et saint Gondulphe son serviteur, ces barbares y entrèrent avec furie, et l'ayant trouvée prosternée par terre, en forme de croix, devant l'autel de Saint-Quentin, ils la prirent par les cheveux et la traînèrent de côté et d'autre, lui faisant souffrir mille indignités. Enfin pour dernier supplice, il lui tranchèrent la tête, le seizième jour de juillet, rendant ainsi son âme à ce Dieu qu'elle avoit si fidèlement servi durant sa vie.

Les deux autres saints qui l'accompagnoient n'eurent pas un meilleur traitement : car Grimoald eut aussi la tête tranchée, et Gondulphe, son serviteur, eut la tête percée de trois gros clous de fer, qui lui firent perdre la vie.

Après cela, ces barbares, non contents d'avoir exercé leur cruauté sur ces saints martyrs, voulurent encore brûler l'église avec ces corps saints; mais tous leurs efforts furent inutiles par les mérites de sainte Renelde, en faveur de laquelle Dieu ne permit pas que le feu eût aucune force pour endommager l'église ni les corps des glorieux martyrs : si bien que ne pouvant en aucune façon allumer leur feu, ils furent contraints de se retirer.

Le corps de sainte Renelde fut plus tard inhumé en ce lieu-là, près de la ville de Halle, ou de Notre-Dame de Haut, entre le Brabant et le Hainaut : ainsi que les corps de saint Grimoald et de saint Gondulphe. Depuis, en l'an de Notre-Seigneur 866, le corps de sainte Renelde fut levé de terre, et mis honorablement dans une châsse d'argent, par trois évêques circonvoisins. Dieu l'a glorifié de plusieurs miracles qui se sont faits à son tombeau, par la guérison de plusieurs maladies, particulièrement des fièvres.

Le Martyrologe romain fait une honorable mention de sainte Renelde, ainsi que le cardinal Baronius, en ses *Annotations* sur le Martyrologe. Molanus et Surius ont écrit sa vie ; ce dernier l'avoit prise d'un ancien manuscrit.

Fête de saint Fauste, martyr, qui, du temps de l'empereur Dèce, fut attaché à une croix, et vécut ainsi cinq jours; et enfin, ayant été percé de flèches, il s'en alla au ciel.

A Sébaste en Arménie, martyre de saint Athénogène, évêque, et de dix de ses disciples, sous l'empereur Dioclétien.

A Antioche en Syrie, fête de saint Eustathe, évêque et confesseur, illustre par sa doctrine et sa sainteté, qui, sous Constance, empereur arien, ayant été envoyé en exil à Trajanople de Thrace, y mourut dans la paix du Seigneur.

Le même jour, saint Hilarin, moine, qui arrêté avec saint Donat, dans la persécution de Julien, et ne voulant pas sacrifier aux faux dieux, fut assommé de coups de bâton, et reçut la couronne du martyre à Arezzo en Toscane. Son corps a été porté à Ostie.

A Trèves, saint Valentin, évêque et martyr.

A Cordoue en Espagne, saint Sisenand, lévite et martyr, qui fut étranglé par les Sarrasins, pour la foi de Jésus-Christ.

Digitized by Google

A Bergame, saint Domnion, martyr.

A Capoue, saint Vitalien, évêque et confesseur.

On célèbre encore aujourd'hui, dans l'Ordre de Saint-Dominique, la fête du bienheureux Ceslas, qui reçut l'habit des mains du saint Patriarche, au couvent de Sainte-Sabine, à Rome sur le mont Aventin, en même temps que saint Hyacinthe, dont nous raconterons la vie au 16 août. Ils étoient tous deux Polonois, de la famille des comtes Odrowaz. « Ils avoient accompagné à Rome, dit l'illustre historien de saint Dominique, leur oncle Yves Odrowaz, évêque élu de Cracovie, et conduits probablement à Saint-Sixte par le cardinal Ugolin, ancien condisciple d'Yves à l'Université de Paris, ils avoient assisté à la résurrection du jeune Napoléon, neveu du cardinal Etienne de Fosseneuve. L'évêque avoit aussitôt prié saint Dominique de lui donner quelques Frères Prêcheurs, pour les emmener avec lui en Pologne. Le saint lui objecta qu'il n'en avoit aucun qui fût initié à la langue et aux mœurs polonoises, et que si quelqu'un de sa suite vouloit prendre l'habit, ce seroit le meilleur moyen de propager l'Ordre en Pologne et dans les contrées du nord. Hyacinthe et Ceslas s'offrirent alors de leur propre mouvement. On croit qu'ils étoient frères, et il est hors de doute qu'ils appartenoient à la même famille. Leur cœur se ressembloit comme leur sang. Consacrés tous les deux à Jésus-Christ par le sacerdoce, ils avoient honoré leur Maître aux yeux de leur patrie, et la jeunesse ne paroissoit en eux qu'une vertu de plus. Hyacinthe étoit chanoine de l'Eglise de Cracovie, Ceslas préfet ou prévôt de l'église de Sandomir. Ils prirent ensemble l'habit à Sainte-Sabine, de concert avec deux autres compagnons de leur voyage, connus dans l'histoire dominicaine sous le nom d'Henri le Morave et d'Herman le Teutonique. Le bienheureux Ceslas et saint Hyacinthe ne demeurèrent que peu de temps à Sainte-Sabine. Dès qu'ils furent suffisamment instruits des règles de l'Ordre, ils partirent avec l'évêque de Cracovie. En passant à Friesach, ville de l'ancienne Norique, entre la Drach et le Murh, ils furent poussés par l'Esprit-

Saint à y annoncer la parole de Dieu. Leur prédication remua ce pays de fond en comble. Animés par le succès, la pensée leur vint d'y ériger un couvent. Ils y réussirent en six mois, et le laissèrent sous la direction d'Herman le Teutonique, peuplé déjà d'un grand nombre d'habitants. De retour à Cracovie, l'évêque leur donna, pour en faire un couvent, une maison de bois qui dépendoit de l'évêché. Ce furent-là les prémices de l'Ordre, dans les régions septentrionales. Ceslas fonda ensuite les couvents de Prague et de Breslau (1). Il y avoit cent vingt-six religieux dans le couvent de Prague, et l'évêque de la ville y prit lui-même l'habit. Le bienheureux évangélisa ensuite la province de Silésie, convertissant les peuples par son éloquence, par ses prophéties et par ses miracles. Il résida longtemps à Breslau, qu'il sauva de l'invasion des Tartares, le ciel, à sa prière, ayant jeté l'épouvante parmi eux, par un globe de feu qui en consuma plusieurs dans ses flammes. Deux ans après, en 1242, le bienheureux mourut dans cette ville, et le culte immémorial qu'on lui rendoit fut approuvé en 1713 par Clément XI.

(1) *Vie de saint Dominique* par le R. P. Lacordaire, p. 210 et suiv.

Digitized by Google

DIX-SEPTIÈME JOUR DE JUILLET.

Saint Alexis, confesseur. — Sainte Marine, vierge.

Saint Spéral et ses compagnons, martyrs; saint Hyacinthe, martyr en Paphlagonie; saint Généreux, martyr; sainte Théodote, martyre; saint Léon IV, pape; saint Ennode, évêque de Pavie; saint Théodose, évêque d'Auxerre; sainte Marcelline, vierge, sœur de saint Ambroise.

LA VIE DE SAINT ALEXIS,

CONFESSEUR.

AN 405.

Innocent Ier, pape. — Arcade et Honorius, empereurs.

Du temps du Pape innocent Ier, et de l'empereur Honorius, fils du grand Théodose, il y avoit à Rome un riche et puissant chevalier nommé Euphémien, qui avoit épousé une grande dame nommée Aglès, laquelle étoit stérile; de sorte qu'ils avoient beaucoup de tristesse de se voir privés d'un héritier auquel ils pussent laisser leur maison et leurs biens. Cétoit ce qu'ils demandoient le plus à Notre-Seigneur par leurs oraisons, par leurs aumônes, et par les bonnes œuvres qu'ils faisoient continuellement : car leur maison étoit un refuge assuré aux veuves et aux orphelins, un hôpital pour les pauvres, et une hôtellerie pour les passants. Notre-Seigneur les exauça, et leur donna un fils, qu'ils nommèrent Alexis. Il fut élevé dans la crainte de Dieu, dans les bonnes mœurs et dans les sciences.

Ayant atteint l'âge nubile, ses parents cherchèrent une fille de

bonne naissance, belle, riche, et digne d'un tel mari, et lui commandèrent de l'épouser. Alexis, sans rien répliquer, fut fiancé en présence des principaux de Rome. La nuit qui précéda le jour de ses noces, Dieu lui parla intérieurement, et lui ayant dit au cœur ce qu'il vouloit qu'il fît pour son service, il lui ordonna qu'il laissât son épouse sans la toucher; que, comme un autre Abraham, il sortît de son pays, d'avec ses parents et ses amis, et qu'il le suivît en la terre qu'il lui montreroit.

Alexis obéit à Dieu, et étant armé de sa faveur et de l'amour de la chasteté, il entra dans la chambre de son épouse, et lui donna une bague d'or, et un riche ceinturon enveloppé dans un taffetas cramoisi, la priant de garder cela pour gage de son amour, jusqu'à que Dieu en disposât autrement. De là il passa dans son cabinet, où il prit des joyaux et de l'argent, et sortit du logis de son père en habit déguisé; il s'en alla droit au port de la ville, où Dieu permit qu'il trouvât un navire qui le mena à Laodicée, et de là il s'en fut par terre à la ville d'Edesse, en la province de Mésopotamie.

Sitôt qu'Alexis y fut arrivé, il vendit toutes ses bagues et tous ses joyaux, il en distribua l'argent aux pauvres, et s'habillant aussi en pauvre, il commença de mendier son pain. Quand il avoit de quoi suffire à sa nécessité, il donnoit le reste aux pauvres vieillards. La plupart du temps il se retiroit sous le portail d'une église, où il y avoit une image de Notre-Dame fort dévote : car il étoit particulièrement affectionné à la très-sainte Vierge.

L'épouse de saint Alexis demeura toute la nuit à l'attendre, bien étonnée de ce qu'il ne revenoit point : le lendemain au matin, ses parents qui pensoient voir leur fils, ne le trouvant plus en la maison, et sachant ce qui se passoit, furent bien surpris. Le père envoya des gens de tous côtés pour en avoir des nouvelles, et le trouver s'il étoit possible; quelques-uns le suivirent de si près à la piste, qu'ils vinrent à Edesse, où étoit Alexis; mais la pénitence, les jeûnes, et l'habit de mendiant, l'avoient tellement défiguré et tellement changé sa parole, qu'ils lui donnèrent l'aumône sans le reconnoître, encore qu'il sût bien qui ils étoient, et qu'il les reconnût.

Depuis qu'il eut quitté la maison de son père, il demeura dix-sept ans en cette mendicité et ce mépris du monde, sans être reconnu, étant au reste fort chéri et caressé de Dieu. Les rayons de sa vertu ne laissoient pas de luire et de toucher ceux qui les regardoient, d'admiration pour sa sainteté. La bonne opinion qu'ils avoient conçue de lui, augmenta fort par une révélation qu'eut le sacristain de l'église, sous le portail de laquelle il se retiroit. Notre-Dame, par la bouche de l'image, lui dit que ce sien serviteur qui logeoit sous la porte, étoit fort agréable à Dieu, et qu'il pouvoit beaucoup envers lui par ses prières.

Ce bruit courut parmi le peuple, qui le regardoit déja comme un saint : mais pour fuir l'honneur qu'ils lui faisoient, il résolut de sortir d'Edesse, et d'aller en pèlerinage à Tarse de Cilicie, pour visiter une fameuse église de l'apôtre saint Paul; il s'embarqua à cette fin; mais Dieu envoya une si horrible tempête sur la mer, que de lieu en autre il vint aborder en Italie, et se trouva au port d'Ostie, où, par une particulière inspiration de Dieu, il prit une nouvelle résolution d'entrer à Rome. Là, de peur d'être à charge à personne, afin de souffrir d'avantage, et de triompher plus glorieusement de soi et du monde, il résolut d'aller droit à la maison de son père, où il savoit bien qu'après un si long temps, et étant tout changé, on n'auroit garde de le reconnoître.

Après avoir visité quelques églises à Rome, s'étant muni de la faveur du Ciel contre les tentations qu'il endureroit en entrant dans la maison de son père, il le rencontra par la rue suivi de ses serviteurs, selon sa qualité. Il alla au-devant de lui et lui dit : *Seigneur, je vous en prie pour l'amour de Dieu, de commander qu'on me retire en quelque petit coin de votre maison, et que je sois nourri des miettes qui tombent de votre table; je ne vous serai point à charge, ni importun à vos serviteurs; faites-moi ce bienfait dont vous usez envers les pauvres, et Dieu aura soin de tout ce qui vous appartient.*

Euphémien fut touché de ces paroles, et se souvenant de son fils Alexis qui étoit devant lui sans le connoître, il commanda qu'on le logeât chez lui, et donna charge à un serviteur d'en avoir soin.

Digitized by Google

Celui-ci le mit en une petite chambrette obscure, où le saint demeura dix-sept ans, caché et déguisé, endurant patiemment mille indignités et affronts des valets du logis, des allants et des venants. Car comme il étoit simple, habillé pauvrement, ayant à vivre parmi des pages et des laquais qui ont si peu de respect, ils se moquoient de la sainteté d'Alexis. Le saint enduroit patiemment, et étoit ravi de se voir ainsi traité dans la maison de son père pour l'amour de Dieu.

Néanmoins, ce n'étoit pas là le plus grand choc, ni le plus rude combat qu'eût Alexis. Il en avoit bien un autre, qui ne pouvoit être supporté que d'un cœur aussi fort que le sien, et prévenu de la grâce de Dieu. C'étoit celui de sa mère, qui depuis qu'elle l'avoit perdu de vue ne faisoit que le regretter; sa femme qui se vit plutôt veuve que mariée, pleuroit aussi jour et nuit dans la maison où il l'avoit laissée, et dont elle ne voulut jamais sortir. La mère disoit : *O mon fils Alexis, où es-tu? pourquoi t'avois-je tant désiré? pourquoi te demandois-je à Dieu? pourquoi me fus-tu donné de lui? n'étoit-ce pas pour être le bâton de ma vieillesse, l'honneur de ma maison, l'héritier de tous mes biens; et non pas pour m'abandonner et me laisser triste, seule, éplorée et moribonde par ton absence et par un ennuyeux martyre de tant d'années, rendre tous les jours l'âme à Dieu? Je t'ai enfanté une fois, et les douleurs que je sentois alors me causoient de la joie et du contentement d'avoir un successeur en ma maison : et maintenant d'autres nouveaux et impitoyables ennuis me tourmentent d'avoir perdu la consolation de mon cœur et le fondement de mes espérances.*

L'épouse répondoit à ces plaintes avec de cuisants soupirs : *O mon cher époux, pourquoi m'avez-vous laissée? Si vous ne vouliez pas vivre avec moi, pourquoi m'épousiez-vous? m'avez-vous prise pour me quitter? Mais en quoi vous ai-je offensé? quel sujet en ai-je donné? qu'avez-vous vu en moi qui vous ait déplu, et qui vous ait contraint de me fuir, comme si j'étois votre ennemie? Où êtes-vous? pourquoi ne venez-vous point? pourquoi ne m'envoyez-vous pas de vos nouvelles? êtes- vous mort ou vivant? êtes-vous en Italie,*

Digitized by Google

ou plus loin? Hélas! ma plus grande douleur c'est de ne savoir pas où vous êtes et comment vous vous portez : car je vous aime mieux que moi-même : j'ai plus de soin de votre vie que de la mienne, puisqu'à mon égard, étant sans vous, je ne prétends plus rien en ce monde. Pensez-vous que pour avoir demeuré tant d'années hors de votre présence, je vous aie oublié; ou que j'aie apaisé ma douleur? Non, non, le temps ne sauroit adoucir ma peine, et l'amour qui m'a fait vous donner mon cœur, ne peut être diminué par votre absence.

Tous ces regrets, entrecoupés de sanglots et de larmes, venoient aux oreilles d'Alexis, et attaquoient son cœur, lequel étoit sensible aux angoisses de sa mère, et de son épouse qu'il aimoit si tendrement. Son mal redoubloit autant de fois qu'il les voyoit passer par la porte du logis, et que les serviteurs lui racontoient qu'elles ne faisoient autre chose que pleurer et s'attrister, à cause de l'absence d'Alexis, ignorant où il étoit. Mais, ô vertu divine! ô grâce céleste! qui fortifiez ainsi le cœur foible, et le faites si glorieusement triompher de ses plus grands ennemis. Alexis eût été en grand danger d'être vaincu, si Notre-Seigneur ne se fût tenu bien près de lui, et s'il ne l'eût lui même exposé à cette occasion.

Alexis se retira d'Edesse de peur d'être honoré, et de peur que sa foiblesse ne fût trop ébranlée par la vanité populaire : et il entra en la maison de son père, où il devoit endurer de plus furieux assauts, parce que Dieu le lui commandoit, sous la faveur duquel il n'avoit rien à craindre. Il imploroit l'assistance divine, par la vertu de laquelle il étoit fort. Il se confessoit et communioit tous les huit jours. Sa vie étoit une continuelle oraison, un jeûne, et une pénitence perpétuelle; son vêtement étoit tout déchiré, son lit étoit la pierre dure : par le moyen de ces exercices et austérités, son corps étoit débile et exténué, mais son esprit devenoit plus fort et plus victorieux.

Après avoir mené cette vie dix-sept ans, Notre-Seigneur désirant le récompenser de ses grands travaux, lui révéla le jour de sa mort. Il écrivit sur un papier, son nom, celui de son père, de sa mère, de sa femme, et particulièrement ce qui s'étoit passé entre lui et

eux, avec un discours entier de sa vie : et ayant plié ce papier, il le serra dans sa main, attendant l'heure en laquelle Dieu le devoit appeler à lui.

Le Pape disoit alors la messe, à laquelle l'empereur assistoit; et l'on entendit une voix du ciel, qui dit : *Vous tous qui êtes travaillés et affligés, venez et je vous consolerai.* Ceux qui l'ouïrent, furent bien étonnés, et se prosternant visage en terre, ils crioient : *Seigneur, faites nous miséricorde.* Incontinent on entendit une autre voix à un bout de l'autel, qui dit : *Cherchez le serviteur de Dieu qui priera pour Rome, et toutes choses lui réussiront bienheureusement, et prenez garde qu'il doit sortir de ce monde vendredi prochain.*

Cela étant divulgué par la ville, tout le peuple de Rome accourut ce jour-là dans l'église de Saint-Pierre par curiosité, pour savoir qui étoit ce serviteur de Dieu; et en présence du Pape, de l'empereur et d'Euphémien, père d'Alexis, on ouït une autre voix, qui dit que l'on cherchât le serviteur de Dieu en la maison d'Euphémien. Alors l'empereur se tournant vers lui : *Pourquoi*, dit-il, *cachez-vous un si grand trésor en votre maison? Allons le voir.*

Ce serviteur qui prit la charge d'Alexis vint trouver Euphémien, et lui dit : *Sans doute, Seigneur, ce serviteur de Dieu dont parle tant le ciel, c'est le pauvre dont vous m'avez donné le soin, parce qu'il communioit tous les jours, qu'il prioit sans cesse, et jeûnoit continuellement, et qu'il a enduré avec beaucoup de patience, d'humilité, et de joie plusieurs outrages et persécutions que les serviteurs de céans lui ont faites.*

Là-dessus Euphémien entra dans cette chambrette obscure, où le saint étoit étendu sur la place, le visage couvert de son pauvre manteau, et en le développant, on vit qu'il venoit de trépasser, ayant le visage brillant et beau comme un ange. On lui voulut ôter le papier qu'il avoit dans la main : mais il le tenoit si fort, qu'il ne le laissa jamais aller.

Euphémien retourna vers l'empereur, et lui dit ce qui s'étoit passé. On mit le corps en une grande salle sur un lit de parade. Le Pape et l'empereur entrèrent dans cette salle, et s'étant age-

nouillés auprès de lui, ils lui demandèrent humblement le papier qu'il tenoit dans sa main. Il ne se fit point prier pour le donner : et ils commandèrent au chancelier Aétius de le lire, chacun écoutant attentivement.

Quand le chancelier vint à nommer les noms de ses père et mère, et celui de son épouse, et comment il lui avoit donné une bague et un ceinturon lorsqu'il lui dit adieu, son père Euphémien en jeta un cri jusqu'au ciel, et s'arrachant la barbe et ses cheveux blancs, il se jeta sur le corps de son fils, en disant : *Hélas ! enfant de mon âme, et tout mon bien, pourquoi m'as-tu fait ce tort, et à ta mère désolée ? Tu as demeuré tant d'années céans, et je ne t' ai pu connoître, et maintenant que je te connois, c'est pour mon plus grand tourment. Tu nous as vu pleurer, toi qui étois la cause de notre douleur, et qui la pouvois effacer en disant qui tu étois : et tu ne l'as pas voulu faire.*

La mère avertie de ce qui se passoit, et entendant les regrets de son mari, sortit de sa chambre, et rugissant comme une lionne, déchirant ses habits, et remplissant le ciel de tristes et douloureux gémissements, fendit la presse, et s'écria : *Laissez-moi voir celui que j'ai enfanté pour ma douleur : j'ai perdu aujourd'hui l'espérance que j'avois de retrouver celui que je vois à cette heure si à regret et si à contre-cœur.*

Sa femme vint aussi, revêtue de deuil, et se prosternant sur le saint corps de son époux, lui dit ces mots si tendrement, qu'elle eût brisé un cœur de pierre : *J'ai passé toute ma vie en pleurs et en gémissements, c'est à ce coup que je suis veuve ; je n'ai plus rien à attendre ni à désirer, avec votre vie la mienne est achevée, et mon cœur s'envole avec vous.*

Le Pape et l'empereur firent que le père, la mère et l'épouse laissèrent le saint corps qu'ils tenoient embrassé, pour donner quelque trève à leurs douleurs.

On le vouloit porter à l'église : mais il y avoit tant de monde, qu'on ne le put jamais remuer d'où il étoit. L'empereur fit faire largesse au peuple de quelques pièces d'or ou d'argent, afin que tandis qu'ils s'amuseroient à les ramasser, il y eût moyen d'enle-

Digitized by Google

ver le corps saint : mais pas un ne s'arrêta à l'or ni à l'argent. Ils étoient tous attentifs à regarder ce saint corps, qui avoit été la demeure du Saint-Esprit, et compagnon d'une âme si pure, si forte et si glorieuse : et tous ceux qui le considéroient, recevoient de grandes faveurs de Dieu. Les sourds entendoient, les muets parloient, les lépreux étoient guéris, et les démoniaques étoient délivrés. Enfin on le porta dans l'église de Saint-Pierre, où il demeura sept jours, sans que son père, sa mère et sa femme en sortissent, ni nuit, ni jour, ni le pussent quitter. Après cela il fut enterré en l'église de Saint-Boniface, où Notre-Seigneur fit plusieurs beaux miracles par son intercession et par ses mérites.

Le décès de saint Alexis arriva le 17 de juillet, auquel jour l'Eglise solennise sa fête. Métaphraste a écrit sa vie, duquel nous l'avons prise. Surius la rapporte en son quatrième tome. Le Martyrologe romain fait mention de lui, avec les autres Martyrologes latins et grecs.

LA VIE DE SAINTE MARINE,

VIERGE.

On célèbre aujourd'hui à Venise la translation des reliques de sainte Marine, qui y furent apportées au commencement du douzième siècle, par un riche vénitien dont la sainte sauva le navire dans une tempête. La vie de cette illustre vierge est ainsi racontée dans l'histoire des anciens Pères.

Il y avoit, au pays d'Alexandrie, un homme du monde qui étoit père d'une fille encore en bas âge. Cet homme, désirant se convertir, confia son unique enfant à un de ses parents, et s'en alla dans un monastère éloigné de la ville de trente-deux milles. Il y fut reçu aussitôt, et s'acquitta si bien des fonctions qu'on lui confioit,

que l'abbé l'aimoit par-dessus tous les autres Frères, à cause qu'il étoit obéissant et fidèle.

Au bout de quelque temps, cet homme se ressouvint de sa fille, et l'amour qu'il lui portoit se réveillant dans son cœur avec une nouvelle force, il commença de s'attrister et de s'affliger en lui-même. Sa douleur augmentant tous les jours, l'abbé s'en aperçut et lui dit : « Qu'avez-vous, mon Frère, pour être si triste? Confiez-moi votre peine, et Dieu, qui console tous ses enfants, vous donnera la force de supporter vos chagrins. »

Alors cet homme se mit à pleurer, et se prosternant aux pieds de l'abbé, il lui dit : « Père, j'avois en mon pays un fils que j'ai laissé tout petit; c'est le souvenir de mon cher enfant qui cause ma douleur. »

Il ne voulut pas lui dire que c'étoit une fille, et l'abbé ignorant ce qu'il en étoit, désirant d'ailleurs le conserver, parce qu'il étoit fort utile au monastère, il lui dit : « Si vous aimez tant votre enfant, amenez-le ici, et il demeurera avec vous. »

Cet homme partit aussitôt et ramena sa fille. Elle s'appeloit Marine, mais en lui faisant changer d'habits, il changea aussi son nom et l'appela Marin. Il la fit instruire dans le monastère, ne la quittant jamais, et personne ne s'aperçut que c'étoit une fille, en sorte que tous l'appeloient le petit Frère Marin.

Quand elle eut atteint l'âge de quatorze ans, son père commença à lui enseigner les voies du Seigneur, et il lui disoit : « Prends bien garde, ma fille, que personne ne découvre jamais le secret de ton sexe; sois vigilante contre les piéges du démon, de peur qu'il ne te séduise et que ce saint monastère ne soit détruit par nous, afin que nous méritions d'être couronnés par Notre-Seigneur en présence de ses saints anges, au lieu d'encourir une éternelle damnation avec les impies. » C'est ainsi qu'il lui parloit tous les jours du royaume de Dieu.

Sainte Marine avoit dix-sept ans lorsque son père mourut. Elle resta seule dans la cellule qu'il occupoit, se souvenant de ses saints enseignements, et obéissant à tous dans le monastère, en sorte que l'abbé et les autres Frères l'avoient en grande affection.

La mer étoit voisine du monastère, et il y avoit un port à trois milles de là, où les moines alloient, avec un chariot et une paire de bœufs, chercher les objets qui leur étoient nécessaires. Un jour l'abbé lui dit : « Frère Marin, pourquoi ne vas-tu pas avec les Frères pour les aider?

—Si vous l'ordonnez, mon Père, j'y vais aller, répondit la sainte.»

Or, il y avoit une hôtellerie dans le marché. Frère Marin y alloit donc fréquemment avec son char, et lorsqu'il étoit trop tard pour rentrer au monastère, il logeoit dans cette hôtellerie avec les autres Frères.

L'hôte avoit une fille qui étoit vierge; mais, par les embûches de l'ennemi, elle se laissa séduire par un soldat et commit une faute. Ses parents s'en aperçurent, et, après lui avoir fait de grands reproches, ils lui dirent : « Indique-nous au moins celui qui t'a séduite.» Cette malheureuse fille, trompée par le démon, nomma Frère Marin. Ses parents coururent aussitôt au monastère et dirent à l'abbé : « Voici, seigneur abbé, ce qu'a fait votre moine Marin : comment il a séduit notre fille. »

— Permettez, répondit l'abbé, que nous examinions sérieusement la chose. Et comme la sainte venoit en ce moment, il lui dit : « Frère Marin, est-ce toi qui as commis le crime dont ces gens se plaignent au sujet de leur fille? »

Le Frère resta longtemps sans répondre; enfin il dit en gémissant profondément : « J'ai péché, mon Père, mais je veux faire pénitence de ce crime : priez pour moi. »

L'abbé, irrité de sa faute, ordonna qu'on le battît rudement. « En vérité, lui dit-il, puisque tu te conduis ainsi, tu n'es plus digne de rester au monastère. » Et il le mit à la porte.

La sainte, cependant, ne voulut point découvrir son secret; elle sortit, et se jetant par terre à la porte du monastère, elle y fit pénitence du crime qu'elle n'avoit point commis, demandant aux Frères qui entroient ou qui sortoient un peu de pain pour soutenir sa vie. Elle passa ainsi trois longues années, sans s'éloigner jamais du couvent.

Au bout de ce temps, la fille de l'hôte, qui avoit mis au monde

un fils et qui l'avoit allaité, le donna à sa mère, se lassant de le nourrir. Celle-ci vint avec l'enfant au monastère, et le jetant aux pieds de la sainte, elle lui dit : « Voici ton fils, Frère Marin, nourris-le puisque tu l'as reconnu. » Elle laissa l'enfant et s'en alla. La sainte le prit dans ses bras, comme si c'eût été son propre fils; elle le nourrissoit du peu de pain que lui donnoient ceux qui entroient au monastère. Cela dura deux années.

Cependant les Frères, qui voyoient sa misère et sa pénitence, en furent touchés. Ils allèrent trouver l'abbé et commencèrent à le supplier de laisser rentrer Frère Marin au couvent. « Soyez indulgent, Père, lui disoient-ils, et recevez-le de nouveau. Voici cinq années qu'il pleure et qu'il prie à la porte du monastère, sans s'en éloigner jamais. Soyez touché de son repentir, comme Notre-Seigneur Jésus-Christ l'a ordonné. »

Ils lui firent tant d'instances, que l'abbé se laissa fléchir; il ordonna qu'on fît entrer Frère Marin, et l'appelant devant lui, il lui dit : « Ton père, tu le sais, étoit un saint homme : c'est lui qui t'introduisit tout petit dans ce monastère, où il ne fit que le bien; jamais il n'eût soupçonné, ni lui, ni aucun de nous, ce que tu as osé faire. Cependant, puisque te voilà rentré avec ce fils que tu as eu d'un adultère, il faut penser à faire pénitence. Tu as commis une grande faute, c'est pourquoi j'ordonne que tu sois seul chargé d'emporter toutes les immondices du monastère, de fournir l'eau dont nous avons besoin, de nettoyer tous les jours les chaussures des Frères et de les servir tous : c'est à ce prix que je te reçois en grâce. »

La sainte accepta de bon cœur cette condition, et elle exécuta fidèlement les ordres qui lui étoient donnés; mais quelques jours après il arriva qu'elle s'endormit dans le Seigneur. Les Frères vinrent annoncer cette nouvelle à l'abbé. « Frère Marin est mort, » lui dirent-ils.

— Voyez, mes Frères, répondit l'abbé, combien étoit grand le crime qu'il a commis, puisque Dieu ne lui a pas laissé le temps d'en faire pénitence. Cependant allez laver son corps et enterrez-le loin du monastère.

Ils y allèrent, mais en lavant le corps, ils reconnurent que c'étoit celui d'une femme. Alors ils se mirent à pousser des sanglots et à se frapper la poitrine en disant : « Quelle vie admirable, quelle sainte patience, quelle force pour garder son secret au milieu de tant d'afflictions dont nous l'avons accablée! »

Alors ils retournèrent auprès de l'abbé et lui dirent en pleurant : « Venez, Père, venez voir Frère Marin. »

— Qu'est-ce, mes Frères, répondit l'abbé?

— Venez, reprirent-ils, venez voir les prodiges de Dieu, venez voir ce que vous avez fait.

L'abbé se leva tout épouvanté, et alla voir le corps; et soulevant le manteau dont il étoit couvert, il reconnut que c'étoit une femme. Il se laissa tomber aussitôt, et frappant la terre de sa tête blanchie, il s'écrioit en sanglottant : « Par Notre-Seigneur Jésus-Christ, je vous en conjure, ne me condamnez pas au tribunal de Dieu pour tous les chagrins que je vous ai faits, car j'ai agi par ignorance. Hélas! madame, pourquoi ne m'avez-vous pas dit votre secret, et comment n'ai-je pas découvert la vérité de votre vie admirable? » Et il ordonna que ce saint corps fût inhumé avec honneur dans l'oratoire du monastère.

Le même jour la fille de l'hôte fut possédée par le démon; elle vint au monastère, confessant le crime qu'elle avoit commis, et disant le nom de son séducteur. Sept jours après que la sainte se fut endormie dans le Seigneur, cette fille fut délivrée du démon dans l'oratoire, par la puissance de sa douce victime.

Le bruit de ce miracle se répandit aussitôt dans le marché que fréquentoit Frère Marin, et dans les monastères du voisinage; alors les religieux et les habitants du pays prirent des croix et des cierges, et bénissant le Seigneur, ils vinrent au monastère en chantant des hymnes, des psaumes et des cantiques. Ils entrèrent dans l'oratoire où reposoit le corps de sainte Marine, louant Dieu des prodiges de patience et d'humilité qui avoient éclaté en sa servante.

Depuis, Notre-Seigneur a fait en ce lieu beaucoup de miracles, par l'intercession de cette illustre vierge et à la gloire de son nom.

A Carthage, fête des martyrs scillitains, saint Spérat saint Narzales, saint Cythin, saint Véture, saint Félix, saint Acyllin, saint Létance, sainte Janvière, sainte Généreuse, sainte Vestine, sainte Donate, et sainte Seconde, qui, par l'ordre du préfet Saturnin, ayant été mis en prison et attachés à des poteaux, après une première confession du nom de Jésus-Christ, eurent enfin la tête tranchée par le glaive. Les reliques de saint Spérat ayant été apportées d'Afrique en France, avec les ossements de saint Cyprien et la tête de saint Pantaléon, martyr, furent déposées avec beaucoup de vénération dans l'église de Saint-Jean-Baptiste, à Lyon.

A Amastris en Paphlagonie, saint Hyacinthe, martyr, qui mourut en prison, après avoir beaucoup souffert sous le président Castritius. — Cétoit un citoyen d'Amastris, fort estimé de toute la ville pour ses excellentes qualités. Il étoit chrétien et voyoit avec une douleur extrême l'idolatrie où ses concitoyens étoient plongés. Il essaya par ses discours de les amener à la connoissance du vrai Dieu, et il en convertit un grand nombre à Jésus-Christ. Il y avoit aux environs de la ville un arbre magnifique, auquel les habitants rendoient, de temps immémorial, un culte superstitieux : on le regardoit comme le génie protecteur de la cité, et l'habitude de le vénérer comme un dieu détournoit beaucoup de personnes d'embrasser le christianisme. Saint Hyacinthe voyant que c'étoit le principal obstacle à leur conversion, fit secrètement abattre cet arbre; mais la foule des païens s'en vengea cruellement en l'accablant de coups et de mauvais traitements, des suites desquels il mourut dans la prison où le président Castritius l'avoit fait enfermer.

A Tivoli, saint Généreux, martyr.

A Constantinople, sainte Théodote, martyre, sous Léon l'Iconoclaste.

A Rome, mort de saint Léon IV, Pape. — Il étoit natif de cette ville et son père s'appeloit Rodoalde. Il fut d'abord moine au mo-

nastère de Saint-Martin, où il vécut dans une si grande perfection qu'après la mort du Pape Sergius II, il fut élu à sa place, du consentement du clergé et du peuple, avant même que le Pape défunt fût inhumé. Saint Léon étoit en effet un homme de bien et de courage, qui rendit de grands services à l'Église et à son pays en ces temps malheureux. Il résista valeureusement aux Sarrasins qui vinrent avec une grande armée ravager le midi de l'Italie. Par ses prières les siens remportèrent contre eux une grande victoire, et les chassèrent des pays qu'ils avoient envahis. Ce saint Pape fit rétablir avec magnificence les églises des apôtres saint Pierre et saint Paul, et plusieurs autres qui avoient été ruinées par les Sarrasins. C'est encore à ses soins que l'on doit l'église de Sainte-Marie la Neuve. L'envie l'ayant faussement chargé de quelques crimes, il fit assembler un concile où il s'en justifia avec serment. Il étoit doué d'une grande patience et d'une humilité admirable, du reste homme très-docte et fort adonné à l'oraison. Il éteignit, en faisant le signe de la croix, un violent incendie qui menaçoit de gagner l'église Saint-Pierre. Il répara les murs de Rome, refit les portes, releva les tours et contruisit la partie de la ville qui est autour de Saint-Pierre, et que l'on appelle de son nom la cité Léonine. Plusieurs villes d'Italie lui sont aussi redevables d'être sorties des ruines qu'avoit laissées l'invasion des Sarrasins. Ce grand et saint Pape mourut le 17 juillet de l'an 855, après avoir tenu le siége huit ans et trois mois.

A Pavie, saint Ennode, évêque et confesseur.

A Auxerre, saint Théodose évêque.

A Milan, sainte Marcelline, vierge, sœur de saint Ambroise, évêque, qui reçut le voile de la consécration religieuse dans la basilique de Saint-Pierre, à Rome, de la main du Pape Libère, et dont la sainteté a été attestée par saint Ambroise dans ses écrits.—Après la mort de son père, qui étoit préfet des Gaules, sainte Marcelline se retira à Rome avec sa mère; elle eut une grande part à l'éduca-

tion de saint Ambroise et de saint Satyre, ses frères, et c'est à ses soins que nous devons, après Dieu, les vertus et les lumières qui brillèrent en eux. Ayant résolu de renoncer entièrement au monde, elle reçut le voile des mains du Pape, le jour de Noël de l'an 353, en présence d'une grande foule de peuple. Elle mena dès lors une vie très-austère, jeûnant tout le jour, ne prenant le soir qu'un peu d'eau et de pain avec quelques légumes grossiers, demeurant souvent plusieurs jours dans une abstinence complète. Elle habitoit une maison particulière de Rome, en compagnie d'une autre vierge consacrée à Dieu. Elle mourut après saint Ambroise, au commencement du cinquième siècle.

DIX-HUITIÈME JOUR DE JUILLET.

Saint Camille de Lellis, fondateur de l'Ordre des Clercs Réguliers pour le service des infirmes. — Sainte Symphorose et ses sept enfants, martyrs. — Saint Clair-sur-Epte, martyr.

Sainte Gondène, vierge et martyre; saint Emilien, martyr; saint Frédéric, évêque d'Utrecht et martyr; sainte Marine, vierge et martyre; saint Materne, évêque de Milan; saint Philastre, évêque de Brescia; saint Arnoul, évêque de Metz; saint Brunon, évêque de Ségni; saint Roguil, évêque de Forlimpopoli; le bienheureux Simon de Lipnicza, Franciscain.

LA VIE DE SAINT CAMILLE DE LELLIS,

FONDATEUR DE L'ORDRE DES CLERCS RÉGULIERS POUR LE SERVICE DES INFIRMES.

La famille de Lellis est une des plus anciennes du royaume de Naples; elle a produit des hommes remarquables dans l'armée et dans les lettres; mais sa gloire lui vient par-dessus tout du saint fondateur des Clercs Réguliers consacrés au service des infirmes. Jean de Lellis, son père, étoit un des vaillants capitaines de Charles-Quint; il avoit épousé Camille Compellio de Laureto, dont il eut deux fils, l'un qui mourut jeune, l'autre qui fut notre saint Camille de Lellis.

Sa mère étoit presque sexagénaire lorsqu'elle eut ce dernier enfant, aussi lui donna-t-on le surnom de Sainte-Élisabeth. Pendant qu'elle le portoit dans son sein, elle rêva qu'elle mettoit au monde un fils qui avoit une croix sur la poitrine; il étoit suivi d'autres enfants également marqués de la croix. Ce songe ne laissa pas de l'effrayer; elle crut que son fils seroit, par sa mauvaise conduite, la croix de sa famille, et deviendroit chef d'une bande d'hommes qui

Digitized by Google

seroient par leurs crimes la croix de leur pays. Or, cette croix étoit la marque distinctive que devoit porter la Congrégation des ministres des infirmes. Mais il ne se trouva personne qui pût expliquer à la pauvre mère les desseins de Dieu sur son fils.

Elle le mit au monde le 25 mai de l'année du jubilé 1550; c'étoit le jour de la fête patronale de Bocchianico, terre de l'Abbruzze qui appartenoit à la famille de Lellis. L'enfant parut d'abord réaliser les funestes présages de sa mère : il avoit pour le jeu une passion effrénée. Quand il eut dix-neuf ans, son père, qui étoit veuf depuis six ans, l'emmena avec deux de ses cousins au service de la république de Venise; mais le vieillard ne put arriver jusqu'à cette ville et mourut auprès de Lorette, chez un capitaine de ses amis, après avoir reçu les derniers sacrements.

Camille, après la mort de son père, ne songea plus qu'à retourner en son pays; il s'étoit d'ailleurs fait à la jambe, un peu au-dessus du pied, une plaie qui le rendoit impropre en ce moment au service militaire. Comme il passoit dans la ville de Fermo, il rencontra deux religieux de l'Ordre de Saint-François, dont la modestie, la piété le touchèrent tellement, qu'il résolut de renoncer aux désordres dans lesquels il avoit vécu, et fit vœu d'entrer dans leur Ordre. Il avoit à Aquila un oncle, frère de sa mère, qui étoit gardien du couvent des Franciscains : il lui raconta le vœu qu'il avoit fait, et le pria de le recevoir; mais le gardien, qui étoit un homme prudent, s'y refusa d'abord, en sorte que Camille oublia bientôt sa promesse.

Il s'en alla donc à Rome, où il entra à l'hôpital de Saint-Jacques, pour y faire soigner la plaie qu'il avoit à la jambe; là sa passion pour les cartes et les dés mit le trouble dans l'hôpital et l'en fit chasser. Il partit pour Venise, où il prit du service dans l'armée que cette république envoyoit dans l'île de Chypre. Il courut beaucoup de périls sur terre et sur mer, aux siéges de Zara, de Corfou et du fort de Varbeguo en Dalmatie. Les vivres manquèrent au point que les soldats mangèrent les cadavres des Turcs; Camille, cependant, se contentoit d'un peu de viande de cheval et de quelques herbes crues. Il s'enrôla ensuite dans les compagnies qui ser-

voient sur les galères de Naples, et faillit se trouver au siége de la Goulette : heureusement pour lui sa compagnie fut refusée, car le fort ayant été emporté, les Turcs massacrèrent la garnison. Comme il revenoit de Palerme à Naples, il manqua de périr encore dans une affreuse tempête qui dura trois jours et trois nuits. Les galères y reçurent de telles avaries, qu'on les jugea incapables de tenir la mer, et que les compagnies furent licenciées.

Pendant la tempête, Camille avoit renouvelé son vœu d'entrer dans l'Ordre de Saint-François, mais il ne s'en souvint plus dès qu'il fut à terre. Il s'abandonna de nouveau à sa passion effrénée pour le jeu : il y perdit toute sa fortune et jusqu'à ses habits. Il joua son épée, son arquebuse, son manteau et jusqu'à sa chemise. Réduit au dernier dénuement, il courut le royaume de Naples, cherchant fortune, avec un autre soldat aussi misérable que lui. Enfin il lui fallut mendier pour ne pas mourir de faim, et le jour de la Saint-André de l'an 1574, il demanda l'aumône à la porte de l'église de Manfredonia, tendant son chapeau aux passants d'une main, tandis que de l'autre il couvroit sa figure toute rouge de honte.

En ce moment passoit un seigneur du pays, qui faisoit construire un couvent pour les Capucins; il remarqua la confusion de Camille, et lui proposa de l'employer aux travaux de la construction. Camille y auroit consenti volontiers; mais son compagnon l'en détourna et l'emmena sur la route de Barletta. Pendant le chemin, Camille pensoit à son vœu. « Qui sait, disoit-il, si Dieu ne m'offroit pas l'occasion de travailler à ce couvent pour que je remplisse enfin ma promesse? » Un peu plus loin, ils rencontrèrent quelques cavaliers, et leur demandèrent s'ils pourroient trouver de l'emploi à Barletta. On leur répondit qu'il n'y falloit pas compter. Camille alors resolut de quitter son compagnon; il lui dit adieu et retourna à toutes jambes à Manfredonia. Il y arrive un peu avant le jour, va trouver le seigneur qui lui avoit parlé; on lui donna deux ânes à conduire, avec le soin de fournir les maçons de pierres, d'eau et de chaux.

Les commencements furent durs pour Camille; il rougissoit de

se voir réduit à un si vil métier. Il avoit conservé son épée, en sorte que les enfants, reconnoissant qu'il avoit été soldat, le poursuivoient de leurs huées. Heureusement les religieux l'encourageoient par leurs exhortations. Ils lui donnèrent un habit pour le préserver du froid, dont ses haillons ne le garantissoient guère. Le démon, qui le voyoit avec peine en une si sainte maison, essaya de l'en retirer par le moyen de son compagnon, qui revint à Manfredonia, espérant le remmener avec lui; mais Dieu lui donna la force de résister à ses séductions; le moment arrivoit où sa grâce alloit changer enfin le cœur de l'enfant prodigue.

Au commencement de février de l'an 1575, les religieux l'envoyèrent au bourg de Saint-Jean chercher du vin. Le gardien du couvent de ce pays, appelé Frère Angelo, le conduisit dans le jardin, où il l'entretint de la nécessité de fuir le péché et de se donner entièrement à Dieu. Ils causèrent ainsi longtemps, sous un berceau de vignes, et Camille prit congé de ce bon religieux en se recommandant à ses prières. Le lendemain, qui étoit le jour de la Purification de Notre-Dame, il se mit en route de bonne heure, monté sur un cheval entre ses deux outres de vin. Il cheminoit tout doucement vers Manfredonia, songeant à ce que le Père gardien lui avoit dit la veille, lorsqu'un rayon de la lumière divine pénétrant son cœur, l'éclaire sur les désordres de sa vie passée, et lui montre l'horrible état où il étoit tombé. Il se jette à bas de son cheval, s'agenouille sur une pierre au milieu du chemin, et là, s'abandonnant aux impressions de la grâce, il s'écrie en versant un torrent de larmes : « Ah! malheureux, misérable que je suis, pourquoi ai-je connu si tard mon Seigneur et mon Dieu? Comment suis-je resté sourd à tant d'appels? Que de crimes! Ne vaudroit-il pas mieux que je ne fusse jamais né? Pardon, Seigneur, pardon pour ce misérable pécheur : laissez-lui le temps de faire une vraie pénitence. »

En disant cela, il se frappoit rudement la poitrine, remercioit Dieu des bontés qu'il avoit pour lui, et renouveloit son vœu de se faire Franciscain. Je ne veux plus rester dans le monde, ajoutoit-il; j'y renonce à jamais. Alors il remonte à cheval, et à peine arrivé

à Manfredonia, il s'en va se jeter aux pieds du gardien des Capucins, lui racontant en pleurant la grâce que Dieu lui avoit faite. Le gardien vit bien qu'un si extraordinaire changement étoit l'ouvrage de la toute-puissance divine; il l'encouragea donc, lui promettant de parler en sa faveur au Provincial, qui seul pouvoit le recevoir dans l'Ordre.

En attendant son arrivée, Camille se réconcilia avec Dieu. Depuis ce jour il resta fidèle à la grâce, et sa conscience ne lui reprocha plus un seul péché mortel; il se seroit laissé mettre en pièces, disoit-il, avant de commettre volontairement un seul péché mortel. Il voulut faire un carême rigoureux, accompagnant le jeûne de fréquentes disciplines. Il alloit à matines avec les religieux, labouroit le jardin, balayoit le couvent, lavoit la vaisselle, se plaisant aux plus humbles emplois. Le Provincial arriva enfin, et l'envoya faire son noviciat au couvent de Trivento.

Son ange gardien le préserva dans ce voyage d'un péril imminent, où il faillit tomber. Il eut un soir à passer une rivière dont on ne connoissoit point la profondeur; comme il s'avançoit dans l'eau, il entendit une voix qui lui crioit du haut d'une montagne voisine : « Ne va pas plus loin, ne va pas plus loin, ne passe pas. » Il regarda pour voir qui lui parloit, et n'apercevant personne, il voulut continuer son chemin; mais la même voix se fit entendre jusqu'à trois fois, en sorte qu'il retourna sur ses pas, et se coucha sous un arbre. Le lendemain matin, il fut rejoint par des religieux qui alloient aussi à Trivento, et qui lui apprirent que la rivière étoit si profonde et si rapide en cet endroit, qu'il se seroit infailliblement noyé s'il eût voulu la traverser.

Il mena dans ce couvent une vie de pénitence et d'abaissement; aussi ne l'appeloit-on que *Frère humble;* mais Dieu, qui avoit d'autres desseins sur lui, permit que sa robe de bure, en frottant sur sa plaie, la rouvrit. On essaya inutilement plusieurs remèdes, et les religieux, à leur grand regret, furent contraints de le congédier. C'étoit dans les derniers mois de l'année sainte 1575 : Camille vint à Rome pour gagner l'indulgence du jubilé et s'y faire soigner. Il entra comme servant à l'hôpital de Saint-Jacques, qu'il

avoit déjà habité; mais cette fois, loin d'y mettre le trouble, il édifia tous ceux qui le virent par sa vie humble et austère. Il y resta quatre ans, après lesquels sa jambe étant guérie, il rentra au noviciat des Capucins. Sa plaie se rouvrit aussitôt, en sorte que le Provincial l'engagea de ne plus s'opposer à la volonté de Dieu. Les Franciscains de l'Observance le refusèrent également pour le même motif.

Saint Philippe de Néri, qui avoit été son confesseur pendant son séjour à Rome, le lui avoit prédit; quand il le vit revenir, il lui répéta en riant les paroles qu'il lui avoit dites au départ : « Adieu, Camille, tu persistes à vouloir être Capucin, mais la plaie se rouvrira et il faudra partir une seconde fois.» Le saint vieillard connoissoit les desseins de Dieu sur Camille; il l'avoit averti que sa vocation n'étoit pas d'être Franciscain; mais Camille se croyoit tenu par son vœu à faire au moins un dernier effort.

Notre-Seigneur ne tarda pas à lui manifester sa volonté. Un jour que Camille servoit les malades dans son hôpital, remarquant avec peine la négligence de ses compagnons, il se dit en lui-même : Ah! il faudroit ici des hommes qui n'y fussent point conduits par l'amour de l'argent, mais par l'amour de Notre-Seigneur; qui fussent de vraies mères pour ces pauvres malades, et non des mercenaires. Mais comment trouver des hommes qui se sacrifient à ce point? alors il pensa à la croix de Notre-Seigneur : S'ils la portoient, se dit-il, sur leur poitrine, cette vue les soutiendroit, les encourageroit, les récompenseroit.

Ce fut aux environs de la fête de l'Assomption de l'an 1582, que Dieu lui donna cette première pensée de son Ordre : il avoit alors trente-deux ans. Quel chemin n'avoit point fait ce gentilhomme pour arriver à fonder une congrégation qui fût toute dévouée au service des malades? Les pertes du jeu l'avoient ruiné; les malheurs de la guerre l'avoient éloigné de son pays. Il étoit devenu mendiant, puis maçon, puis novice chez les Capucins; la plaie de sa jambe l'avoit forcé d'habiter longtemps les hôpitaux, et c'est là enfin qu'il avoit découvert sa vocation. Les voies de Dieu sont insondables; lorsque nous semblons lui échapper, c'est

alors qu'il nous tient et qu'il nous prend dans les filets de sa miséricorde ou de sa justice.

Parmi ses compagnons, Camille en avoit distingué cinq, qui lui paroissoient disposés à entrer dans ses vues; il leur parla de son projet, qu'ils adoptèrent avec joie. Ils ornèrent une petite chambre, dont ils firent un oratoire, s'y reunissant pour prier, faire une lecture pieuse, et se préparer par la pénitence à l'établissement de leur Ordre. Les autres servants de l'hôpital ne virent pas ces réunions sans jalousie; ils accusèrent Camille et ses compagnons d'aspirer à la direction de la maison, en sorte que les administrateurs ordonnèrent de fermer cet oratoire.

Il y avoit sur l'autel un crucifix à qui Camille portoit une grande dévotion; on le relégua derrière une porte, où il eut peine à le trouver. Il le prit en pleurant dans ses bras, et le plaça dans sa chambre. La nuit pendant qu'il dormoit, il lui sembla voir ce crucifix qui le consoloit en remuant sa tête vers lui, il l'entendit prononcer ces paroles : « Ne crains rien, je t'aiderai et serai avec toi. » Au réveil, il se sentit plein de courage : il raconta ce songe à ses compagnons, qui en conçurent d'heureuses espérances. Plusieurs fois saint Camille affirma que, se trouvant découragé par les obstacles que son œuvre rencontroit dans les commencements, il vit ce crucifix détacher ses mains de la croix et les étendre vers lui en disant : « De quoi t'affliges-tu ? Poursuis cette affaire, je viendrai à ton secours; ce n'est pas ton entreprise, c'est la mienne. » On a conservé précieusement ce crucifix, qui est aujourd'hui dans l'église de la Magdeleine, où saint Camille l'avoit fait transporter quand l'église lui fut donnée. Il n'y entroit jamais, sans jeter un regard d'amour, après qu'il avoit adoré le Saint-Sacrement, sur ces plaies de Notre-Seigneur crucifié, dans lesquelles, disoit-il, il avoit toujours trouvé grâce et miséricorde.

Le cardinal Tarugi, qui n'étoit en ce temps que prêtre de l'Oratoire de saint Philippe de Néri, prit un vif intérêt aux desseins de Camille, et lui conseilla de se retirer avec ses compagnons dans une maison où ils pussent donner naissance à leur institut. Auparavant, il étoit à désirer que le saint pût être ordonné prêtre. Ca-

mille ne recula pas devant une entreprise si difficile pour un vieux soldat, qui avoit oublié le peu qu'il avoit appris dans sa jeunesse. Il se mit à étudier la grammaire avec un prêtre de ses amis ; il suivit même les classes du Collége Romain. Comme il étoit fort grand, les enfants rioient du contraste que faisoit avec leur petitesse la haute taille de leur compagnon, et ils lui disoient en riant: *Tarde venisti,* vous venez bien tard aux écoles. Camille les laissoit dire ; mais un jour son professeur répondit pour lui : « Oui, il est venu tard, mais il regagnera le temps perdu et fera de grandes choses dans l'Église de Dieu. »

A force de courage et de persévérance, au bout de deux ans il put recevoir les Ordres ; il fut tonsuré à la fête de la Chandeleur, qui étoit l'anniversaire de sa conversion, et fut, avec une dispense pour les interstices, ordonné prêtre aux quatre-temps de la Pentecôte de l'an 1584. Il dit sa première messe le 10 juin, dans la petite église de Saint-Jacques des Incurables, sur l'autel de la très-sainte Vierge, à la consolation de ses compagnons, du seigneur Fermo Calvi, qui lui avoit assuré un titre de deux cents francs de revenu, selon les canons, et de plusieurs personnes pieuses qui voulurent recevoir de sa main la sainte Eucharistie.

Il fit ensuite un voyage dans son pays, et revint à Rome prendre possession de l'église de Notre-Dame des Miracles, dont on lui avoit donné la direction. C'est là qu'il fonda sa congrégation avec deux compagnons seulement. Ils étoient bien pauvres, mais pleins de joie de souffrir pour Jésus-Christ. Leur temps se partageoit entre la prière et le soin des malades. Ils alloient chaque jour au grand hôpital du Saint-Esprit, consolant les infirmes, faisant les lits, balayant les salles, pansant les plaies, préparant les remèdes que les médecins avoient ordonnés. Jamais les malades n'eurent de servants plus attentifs à leurs moindres désirs : c'étoient de véritables mères au chevet de leurs enfants. Les besoins de l'âme n'étoient pas moins secourus que ceux du corps ; les nouveaux Frères les préparoient à recevoir les derniers sacrements, les aidant de leurs prières, ne les quittant qu'à la mort, après les avoir vus s'endormir dans la paix du Seigneur. Que de pauvres pécheurs leur ont

dû leur salut! Que d'âmes bienheureuses bénissent aujourd'hui dans le ciel la charité du saint prêtre, qui leur avoit ménagé ces derniers secours dont dépend l'éternité !

La maison de Notre-Dame des Miracles étant devenue trop petite pour les Frères, et étant d'ailleurs malsaine, à cause du voisinage du Tibre, saint Camille en loua une autre dans la rue appelée *des Boutiques obscures;* mais celle-ci n'avoit point d'église, en sorte que les prêtres de la Congrégation, pour dire la messe, et les Frères, pour l'entendre, étoient obligés de sortir chaque matin. C'étoit un dérangement regrettable pour la perte de temps et les distractions qu'il apportoit. Mais, quel remède? La congrégation étoit si pauvre, qu'à peine pouvoit-elle subvenir à ses premiers besoins. Cependant chaque fois que le saint passoit devant l'église de la Magdeleine avec un de ses premiers compagnons, nommé Frère Bernardin, celui-ci lui disoit : « Cette église sera un jour à nous. » Ce Frère étoit un bon vieillard que Dieu aimoit, à cause de sa droiture et de sa simplicité. Il fut le premier de l'Ordre qui alla recevoir au ciel la récompense de sa charité.

La veille de la fête de l'illustre pénitente sainte Marie-Magdeleine, comme il prioit dans son église pour gagner l'indulgence, le saint se sentit inspiré de la demander à la confrérie du Gonfalon, à laquelle elle appartenoit. Contre toute apparence, elle lui fut accordée, et les Frères purent s'y établir à la fin de cette année 1586. Quelques mois auparavant, le cardinal Mondovi avoit obtenu pour eux, de Sixte-Quint, un bref d'approbation et la permission de porter une croix rouge sur leur vêtement noir, d'où leur est venu le nom de *Cruciferi* ou Porte-Croix, qu'on leur donne généralement à Rome et en Italie. Ainsi fut réalisé le rêve de la mère de Camille, mais d'une manière plus heureuse qu'elle ne l'espéroit.

Le cardinal Mondovi s'étoit intéressé à la congrégation nouvelle par un de ces hasards où l'on ne peut méconnoître le doigt de Dieu. Un jour que le saint traversoit les cours du palais qu'habitoit ce prince de l'Église, il le rencontra reconduisant un autre cardinal qui l'étoit venu visiter. Le saint, inspiré de Dieu, l'aborde aussitôt et le prie d'être le protecteur de sa maison, lui racontant

ce qu'il avoit fait et ce qu'il désiroit faire pour le service des malades. Le cardinal Mondovi fut touché de la simplicité du serviteur de Dieu; il reconnut de quel profit seroit pour le salut des âmes un Ordre consacré à secourir les malades et les moribonds. Il promit au saint de l'aider de tout son pouvoir, et tint sa promesse jusqu'à sa mort, ne cessant de donner aux Frères des marques de sa protection. C'est lui qui obtint de Grégoire XIV, par ses instances, l'érection de l'Institut en Ordre religieux, avec autorisation de faire les quatre vœux solennels de pauvreté, de chasteté, d'obéissance et de service des malades, *même en temps de peste*. Quand il se sentit près de sa fin, il prit dans ses mains tremblantes les mains de saint Camille, et les serrant une dernière fois, il lui dit avec un regard plein de tendresse : « Père, je vous ai aimé dans la vie et dans la mort; souvenez-vous de prier pour moi. »

Le saint, attendri de tant de bonté, ne put lui répondre que par ses larmes et par ses prières. Bientôt le cardinal expira, et le saint comprit ce qu'il avoit voulu lui dire par ces mots : « Je vous ai aimé dans la vie et dans la mort. » Car, en ouvrant le testament, on trouva qu'il laissoit aux religieux de la Magdeleine quinze mille écus romains, c'est-à-dire plus de quatre-vingt mille francs; somme très-considérable en ce temps-là.

Ce secours ne pouvoit venir plus à propos; l'Ordre étoit endetté et ne savoit comment faire face à ses obligations. Les Frères étoient dans une grande inquiétude; le saint seul avoit conservé une confiance absolue en la Providence de Dieu. « Mes Pères et mes Frères, leur avoit-il dit, un jour qu'ils lui témoignoient leurs craintes, il ne faut jamais douter de la Providence; il ne se passera pas un mois qu'elle ne vienne à notre secours et ne paye toutes nos dettes. Rappelez-vous ce que ce bénin Sauveur, ajouta-t-il en montrant le tabernacle, disoit à la vierge sainte Catherine de Sienne : « Catherine, pense à moi et je penserai à toi. » Ainsi, pensons à lui et à nos pauvres pour qu'il pense à nous. Lui est-il si difficile de nous donner un peu de ces biens temporels, dont il a comblé les Juifs et les Turcs, qui sont les ennemis de notre foi? »

Digitized by Google

Une autre fois, comme ses créanciers lui disoient : « Eh bien, Père, quand finirez-vous de nous payer ?

— Ne vous inquiétez pas, répondit le saint ; Dieu n'est-il pas assez puissant pour envoyer ici demain matin des sacs d'argent ?»

Les créanciers se mirent à rire en disant : « Le temps des miracles est passé. »

C'est alors que mourut le cardinal Mondovi, dont la pieuse largesse réalisa les promesses du saint, et tira les Frères de peine, en même temps qu'elle ouvroit sans doute à leur bienfaiteur les portes de la récompense éternelle.

Cet esprit prophétique de saint Camille de Lellis se montra en beaucoup de circonstances, dont nous ne pouvons malheureusement raconter que celle-ci. Il avoit fondé à Naples une maison de son Ordre. Des galères arrivant d'Espagne en cette ville, y apportèrent une maladie contagieuse. On relégua à Pouzzoles les soldats qui en étoient atteints, et cinq religieux de Camille furent envoyés pour les soigner ; ils se dévouèrent d'une manière admirable ; et trois moururent martyrs de leur charité. Ce dévouement fit une grande impression dans Naples : plusieurs voulurent entrer dans un Ordre qui savoit inspirer de tels actes de charité. Un jeune homme vint même à Rome, contre le gré de sa famille, pour se consacrer au service des malades. Son père l'y suivit, espérant le ramener. Il l'alla voir dans la maison du saint, où son fils faisoit son noviciat, et ne réussit que trop, en lui promettant de le marier avec une jeune fille qu'il avoit aimée. Le jeune homme vint donc trouver le saint pour lui redemander ses vêtements du siècle. Saint Camille lui représenta qu'il avoit tort de retourner en arrière, de quitter le port pour se rejeter dans les tempêtes du monde, de reprendre à Dieu ce qu'il lui avoit donné. Voyant qu'il étoit inébranlable, il le rendit à son père, mais avant de lui faire ses adieux, il lui dit en présence de plusieurs religieux : « Or sus, Frère, puisque tu es résolu de revenir au monde, dont Dieu avoit eu la bonté de te délivrer, je te fais savoir que tu finiras mal, et que tu mourras par les mains de la justice. Ressouviens-toi bien du jour où je te dis ces paroles. »

Puis, se tournant vers le père du jeune homme, il ajouta : « Ce fils que vous désirez tant reprendre à Dieu, vous donnera peu de joies, et vous dépenserez en vain tout votre bien pour le délivrer. »

Ceci fut dit le 31 mars de l'an 1589, le jour du vendredi saint.

Le jeune homme partit néanmoins pour Naples avec son père ; il épousa celle qu'il aimoit et parut d'abord heureux. Mais le dégoût vint, puis la jalousie, et enfin, dans un moment de colère, il tua sa femme, avec deux serviteurs qu'il soupçonnoit de favoriser les désordres de leur maîtresse. Il fut arrêté. En vain son père essaya-t-il de le sauver par tous les moyens possibles ; il y dépensa toute sa fortune sans y parvenir, car son fils périt sur l'échafaud le 31 mars de l'an 1598, qui étoit cette année le jour du lundi saint. Avant de mourir, il se ressouvint de ce que le saint lui avoit prédit, et le raconta en pleurant aux religieux de son Ordre qui étoient venus le consoler, se recommandant à leurs prières, et attribuant ses malheurs à l'abandon qu'il avoit fait de leur congrégation.

Il y avoit encore au noviciat deux jeunes gens, l'un qui étoit François d'origine et qui s'appeloit Louis ; l'autre étoit Italien et s'appeloit Giacomo. Le François tomba malade, et comme il alloit mourir, Giacomo qui le soignoit l'entendit s'écrier :

— O saint André, saint André, dites-moi qui devra m'accompagner ? Sera-ce le Frère Giacomo ?

— Est-ce de moi que vous voulez parler, reprit son ami ?

— Oui, dit le moribond, c'est toi qui me suivras. Tiens-toi donc prêt, car dans peu de jours nous serons réunis.

Aussitôt après il expira.

Giacomo, encore qu'il fût d'une santé robuste, ne laissa pas d'être frappé de cet appel ; il raconta le fait à son confesseur qui lui dit :

« Frère, il y a beaucoup de ces exemples dans les Dialogues de saint Grégoire, que vous lisez souvent : tenez-vous donc prêt, puisque votre compagnon vous a averti. »

Le Frère le crut et fit bien, car étant tombé dangereusement malade trois jours après, il alla rejoindre son ami.

Il s'étoient connus dans le siècle; pendant un voyage que Giacomo avoit fait dans son pays, Louis étoit entré dans la Congrégation. Lorsque son ami revint, il le rencontra par hasard et lui dit :

— Que fais-tu maintenant ?

— Je cherche un maître, répondit Giacomo, car je suis sans ouvrage.

— Veux-tu que je t'en trouve un ?

— Je le veux bien.

Il le conduisit au noviciat.

— Frère, lui dit-il, je t'ai choisi pour maître Notre-Seigneur Jésus-Christ ; en es-tu content ?

— Oh ! oui, répondit Giacomo.

C'est ainsi qu'il s'étoit consacré au service du Seigneur; ils avoient vécu saintement dans le noviciat, et comme les deux amis s'étoient suivis sur la terre, Notre-Seigneur, dans sa bonté, voulut qu'il se suivissent aussi dans le ciel.

En l'année 1690, une grande famine se répandit sur Rome et toute l'Italie; les pauvres furent réduits à se nourrir des animaux morts et souvent d'herbes crues. Saint Camille fit provision de pain et de vêtements, qu'il alloit distribuant dans Rome à tous ceux qui en avoient besoin. Il ne refusoit jamais rien, et lorsqu'on lui représentoit que les pauvres vendoient ou jouoient les objets qu'il leur donnoit, il avoit coutume de répondre : « Mais ne savez-vous pas que Notre-Seigneur est peut-être caché sous les haillons de ces malheureux ? Comment oserois-je refuser la charité à mon Seigneur ? »

Le froid, qui fut très-rigoureux cette année-là, augmenta encore les ravages que faisoit la famine. Les pauvres mouroient par milliers; on compta jusqu'à soixante mille morts dans la ville de Rome et ses environs. Le saint se multiplioit pour subvenir à toutes ces misères; il parcouroit les rues, portant du pain, des vêtements et du vin, entrant dans les étables, les écuries, les ruines antiques, trouvant partout des malheureux transis de froid et de faim, à qui il rendoit la vie par ses secours. Combien de fois ne donna-t-il pas son manteau aux pauvres qu'il rencontroit ? Les hôpitaux étant

encombrés, il fit de son couvent un hôpital où il reçut tout ceux qu'il y pouvoit loger. Aucune représentation ne l'arrêtoit, quand il s'agissoit de ses chers amis les pauvres; il donna pour eux jusqu'à son dernier sac de farine, et ses religieux lui remontrant qu'ils seroient réduits à mourir de faim à leur tour, il leur répondit simplement que les oiseaux du ciel ne labouroient ni ne semoient, que Dieu les nourrissoit cependant, et qu'il sauroit bien les nourrir aussi. Ce jour-là même, en effet, un boulanger de la ville leur apporta du pain, promettant de ne les en point laisser manquer tant que dureroit la famine : et il tint religieusement sa parole.

Un jour saint Camille rencontra une troupe de pauvres, que l'on conduisoit enchaînés deux à deux pour les éloigner de Rome; ils n'avoient point voulu se retirer à l'hôpital de Saint-Sixte, et les règlements ordonnoient qu'ils fussent renvoyés en leur pays. A la vue de ces malheureux, le saint sentit son cœur se déchirer; il se mit à les suivre, suppliant l'officier qui étoit chargé du convoi, de les lui abandonner. « Je les nourrirai, disoit-il; tant qu'ils vivront j'aurai soin d'eux, et s'ils meurent, il y a bien encore dans Rome pour eux, un petit coin de terre chrétienne. » Mais les ordres étoient formels; l'officier qui ne pouvoit rien accorder, pressoit l'embarquement de ces pauvres sur des navires qui devoient remonter le Tibre. Le saint alors se jeta à ses genoux, et tenant ses bras étendus en croix, il le pria de lui donner au moins les plus misérables, afin qu'il pût leur sauver la vie.

Une foule immense entouroit le saint homme et joignoit ses larmes aux siennes. L'officier se laissa attendrir; il lui abandonna les deux pauvres qui paroissoient les plus malades, et fit embarquer les autres. Camille les consoloit de son mieux. « Ah! mes amis, leur disoit-il, puisqu'il n'y a plus de remède pour vous en ce monde, tâchez de conserver au moins la vie de l'âme et de mourir dans la grâce de Dieu. »

Tant qu'il put apercevoir la barque, il resta immobile sur le rivage, leur faisant des signes d'adieu, et leur recommandant le salut de leur âme. Il ne partit que quand ils eurent entièrement

disparu. Alors il prit ses deux pauvres, les mena chez lui, et les soigna avec une tendresse si attentive qu'il les rendit à la vie.

Le gouverneur de Rome ayant appris ce qui s'étoit passé, le gronda doucement de s'être laissé emporter à cet excès de zèle, lui remontrant qu'on ne pouvoit laisser tous les pauvres d'Italie affluer dans Rome. Le saint l'écouta avec son humilité accoutumée : il se mit à genoux pour lui demander pardon, et se retira très-heureux d'avoir enduré ces reproches pour Jésus-Christ.

Quand le Pape Grégoire XIV eut érigé en religion la congrégation nouvelle, saint Camille en fut élu général ; en cette qualité il établit des maisons de son Ordre à Milan, à Gènes, Bologne, Ferrare, et dans le reste de l'Italie. Partout ses religieux avoient été accueillis avec reconnoissance, et avoient rendu de grands services. Plusieurs payèrent de leur vie les soins qu'ils donnoient aux malades. Le saint, voyant son Ordre affermi, résolut de donner sa démission pour ne plus songer qu'au service des hôpitaux et au salut de son âme. Il se retira à Naples, puis à Rome, usant ses dernières forces dans les exercices de la charité.

Je ne puis oublier ici un mot touchant de ce saint homme. La plaie qu'il avoit à la jambe le faisoit tomber quelquefois. Un jour, des malades le voyant se soutenir avec peine, lui dirent :

— Père, reposez-vous un peu, vous allez tomber.

— Mes enfants, leur dit-il aussitôt, je suis votre esclave ; il faut bien que je fasse tout ce que je peux pour votre service.

L'année qui précéda sa mort, il fit encore une fois la visite des maisons de son Ordre. Comme il passoit en son pays, il dit à ses amis : « Je m'en vais mourir à Rome; vivez chrétiennement, si vous voulez éviter l'enfer ; adieu, car nous ne nous reverrons plus. »

Il prédit à Gènes qu'il mourroit le jour de saint Bonaventure, en qui il avoit une particulière dévotion. De retour à Rome, il voulut prier une dernière fois au tombeau de saint Pierre, et soigner encore de ses mains défaillantes les malades de l'hôpital du Saint-Esprit.

Quand on lui annonça que le moment de la mort approchoit, il

dit avec un visage riant : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : In domum Domini ibimus.* Il demanda ensuite pardon à ses religieux, réunis autour de son lit de mort, des mauvais exemples qu'il leur avoit donnés. Ils se jetèrent à ses genoux en pleurant, le priant de les bénir. Il les embrassa tous et les bénit. Quelques personnes de Rome l'ayant voulu voir, il les supplia de l'excuser : « On ne meurt qu'une fois, dit-il, et je dois m'y préparer de mon mieux, avec l'aide de mon Seigneur. »

— Ah ! Seigneur, répétoit-il souvent, que je vous suis redevable ! Merci, mon Dieu, de tout le bien que vous avez fait à un si misérable pécheur.

— J'irai, Seigneur, ajoutoit-il, j'irai quand il vous plaira, non quand il me plaira. Je vous recommande mon âme, rachetée de votre précieux sang. Ah ! très-sainte Vierge, soutenez-moi avec ce courage que vous avez montré au pied de la croix.

Au commencement de la nuit, il étendit ses bras en croix, prononça les Noms sacrés de JÉSUS et de MARIE, invoqua la très-sainte Trinité et l'archange saint Michel, et en disant ces paroles : *Mitis atque festivus Christi Jesu mihi aspectus appareat ;* que le visage du Seigneur Jésus me soit doux et joyeux, il expira, le 14 juillet de l'an 1614, à l'âge de soixante-cinq ans, un mois et vingt jours.

Le Pape Benoît XIV le béatifia en 1742 et le canonisa en 1746.

LA VIE DE SAINTE SYMPHOROSE

ET DE SES SEPT ENFANTS, MARTYRS.

AN 140.

Saint Sixte, pape. — Adrien, empereur.

Les bienheureux saints Gétule et Zotique furent martyrisés à Rome, du temps de l'empereur Adrien, en la compagnie de Céréal,

d'Amance et de Primitif. Gétule avoit épousé une sainte femme, nommée Symphorose, de laquelle il eut sept enfants, à savoir, Crescent, Julien, Némèse, Primitif, Justin, Eustacte et Eugène, lesquels avec leur mère se retirèrent en la ville de Tivoli, dans laquelle on dit qu'ils se cachèrent du temps de cette persécution. Mais enfin sainte Symphorose fut prise avec ses enfants, et l'empereur n'ayant pu par douceur, par promesses, ni par menaces, persuader à cette sainte mère de sacrifier aux dieux, il la fit souffleter, et attacher en l'air par les cheveux.

Etant ainsi suspendue, elle avertissoit ses enfants qu'étant hommes ils ne se laissassent point surmonter par elle, qui n'étoit qu'une femme foible; qu'ils souffrissent gaiement les tourments pour Jésus-Christ, qu'ils se souvinssent de la mort de leur père, en se rendant imitateurs de sa valeur; qu'ils considérassent qu'elle étoit leur mère, qui mouroit devant leurs yeux, et qu'ils crussent assurément que les tourments ne sont pas si cruels qu'ils paroissent, et que la récompense qu'on en reçoit est plus grande que l'esprit humain ne le peut comprendre. Par ces raisons la sainte mère encouragea ses enfants; ce dont le tyran fut si courroucé, qu'il lui fit donner plusieurs coups. Enfin lui ayant fait attacher une grosse pierre au col, il la fit jeter en une rivière, où elle rendit l'âme à Dieu. Eugène son frère, qui étoit un des principaux de Tivoli, ensevelit son corps.

Le lendemain, l'empereur fit attacher les sept frères à sept poteaux, et les fit massacrer diversement. Crescent mourut d'un coup de lance au travers de la gorge, Julien fut frappé à l'estomac, Némèse au travers du cœur, Primitif dans le ventre, Justin fut mis en quartiers, Eustacte blessé par tout le corps, et brisé en pièces, et Eugène coupé en deux par la ceinture. Leurs corps furent jetés en une profonde fosse.

Il y a encore aujourd'hui, sur la voie Tiburtine, une noble et ancienne mémoire de sainte Symphorose; ses reliques, et celles de ses saints enfants, furent par la suite transférées à Rome : et du temps de Pie IV, l'on trouva au doyenné de Saint-Ange de la Pêcherie, ces paroles écrites sur une lame de plomb : *Ici reposent*

les corps des saints martyrs Symphorose, Gétule son mari, et de leurs enfants, qui furent transportés par le pape Etienne. L'Eglise célèbre leur fête le 18 de juillet : leur martyre arriva sous Adrien, l'an vingt de son empire.

LA VIE DE SAINT CLAIR-SUR-EPTE, EN NORMANDIE,

MARTYR.

AN 894.

Formose, pape. — Arnould, empereur.
— Charles le Simple, roi.

Les effets de la Providence divine sont grands et merveilleux, et il est impossible à l'esprit humain de les comprendre : car comme la cause qui les produit est infinie, ils surpassent aussi infiniment la raison naturelle. Cela se verra par l'histoire de la vie du glorieux saint Clair, que nous allons décrire. C'est un saint grandement recommandable en l'abbaye de Saint-Victor, pour plusieurs merveilles que Dieu y a opérées par son intercession, et y opère encore à présent, dans la chapelle qui lui a été consacrée plutôt par la dévotion du peuple, qui y avoit été secouru en ses nécessités, qu'autrement : car dans les commencements elle fut érigée sous le nom et le titre du bienheureux saint Léger, évêque d'Autun.

Saint Clair étoit Anglois de nation, natif d'une bourgade nommée Orvestre, où il naquit l'an de Notre-Seigneur 865. Son père s'appeloit Edouard, noble d'extraction, pour être sorti d'une des plus anciennes familles consulaires. Mais ce qui relevoit d'avantage son origine et sa noblesse, étoient les bonnes qualités dont

son âme étoit douée, car il ne se pouvoit rien voir de plus affable ni de plus humble que lui, outre ses autres vertus.

Edouard étant parvenu en âge, épousa une jeune fille dont la vertu et la probité ne cédoient en rien à sa bonne grâce et à sa beauté corporelle. Heureuse union, où les mœurs conviennent si bien, que tant s'en faut qu'elle apportât du refroidissement en la pratique de leurs actions vertueuses, qu'au contraire ils s'excitoient l'un l'autre à faire de nouveaux progrès dans la dévotion. Mais entre les autres prières qu'ils faisoient à Dieu, ils lui demandoient humblement qu'il plût à sa divine Majesté de leur donner lignée, et nommément un fils, afin de l'élever à son service. Dieu exauça leurs prières et leur donna un fils qui, dès l'instant qu'il vint au monde, fut rempli de divers dons du Saint-Esprit. Il étoit si beau, si agréable et si bien fait, que pour cette cause il fut nommé Clair sur les fonts baptismaux, comme qui diroit illustre et agréable à Dieu et aux hommes.

Ses parents, qui l'avoient engendré autant spirituellement par leurs vœux et par leurs prières que naturellement, employèrent toute leur industrie à le bien instruire, pour lui faire prendre une manière d'agir qu'il gardât toute sa vie. Ce fut pourquoi, aussitôt que l'âge l'eut rendu susceptible tant de la vertu que des sciences, son père eut un soin particulier de lui trouver un maître qui fût également vertueux et savant, afin de l'élever en la crainte de Dieu et en la connoissance des lettres.

C'est une chose bien puissante que la nature; mais l'éducation l'est encore davantage, puisqu'elle peut corriger et changer ce qui est naturellement vicieux, et le rendre bon, utile et nécessaire. Et bien que saint Clair n'eût pas tant besoin de cette éducation qu'un autre, ayant en lui quelque chose qui surpassoit le commun, néanmoins, pour obvier aux accidents, craignant que les discours ou les actions déréglées ne vinssent corrompre ses bonnes mœurs, son père fit en cela tout ce qu'un père peut faire pour le bien de son enfant.

Il ne se peut dire combien grand fut le fruit que saint Clair fit dans les écoles, combien il fut admiré et chéri de ses maîtres et de

ses compagnons : aussi sa douceur naturelle avoit-elle trop d'appâts pour n'attirer pas les cœurs de ceux qui le connoissoient. Plusieurs de ses compagnons entroient quelquefois en émulation, comme c'est le naturel de la jeunesse qui est portée d'une louable affection à l'étude des lettres : mais quelque diligence qu'ils y apportassent, saint Clair les surpassoit toujours de bien loin par la vivacité de son esprit. Joint qu'il faisoit paroître je ne sais quoi en ses actions qui ne ressentoit en rien son enfance. Ce que son précepteur reconnoissant, il eut un grand soin de son avancement, n'omettant rien de ce que la prudence humaine lui dictoit être propre pour le porter à la fin à laquelle il le voyoit enclin.

Personne ne le pouvoit considérer qu'il n'en présageât quelque chose de grand; la beauté intérieure de son âme faisant paroître ses rayons au dehors. Il n'avoit jamais assez de loisir pour prier Dieu, et n'alloit pas à l'Église si souvent qu'il eût bien souhaité : et quand il y étoit, s'il assistoit à la messe, c'étoit avec un extraordinaire ressentiment : s'il entendoit la prédication, il en retenoit les points principaux dont il pouvoit tirer quelque profit.

Toutes ces choses étoient des indices que Dieu l'avoit prévenu de ses saintes bénédictions, et qu'il se l'étoit réservé pour son service.

Après que saint Clair eut mis fin à ses études avec tant de gloire et d'honneur, et avec de si amples témoignages de la grandeur de son esprit; sa capacité ne lui permettant plus la fréquentation des colléges, et l'appelant à des actions plus dignes de son extraction, il fut rappelé en la maison de ses parents pour fréquenter les compagnies sortables à sa condition : ce qu'il fit l'espace de quelque temps, plutôt pour complaire à ses parents qu'autrement, forçant en cela son naturel, qui aimoit surtout la retraite et la solitude. Néanmoins, il ne pouvoit s'en exempter, car s'il les eût recherchées il eût été lui-même accablé de visites, plusieurs ne pouvant vivre sans sa compagnie, parce qu'il avoit toutes les belles qualités que l'on eût su désirer. Il étoit affable et courtois, même aux plus petits, doux et agréable en son maintien, modeste en ses actions, sérieux et grave en son parler, prudent et retenu en ses entreprises,

ennemi juré de la vanité, le fléau de la médisance, de la flatterie et de l'ambition, et tout rempli d'espérance pour le ciel.

Ses parents qui, pour l'affection qu'ils lui portoient, ne le voyoient qu'à demi, ne cessoient de remercier Dieu de ce qu'il avoit accompli leur désir avec tant de perfection. Ils voulurent enfin le marier, afin de le laisser héritier de tous leurs biens. Mais lui, qui ne hantoit les compagnies que par contrainte, leur fit assez paroître qu'il ne le désiroit pas; et, pour éluder leurs prétentions, il se déroba secrètement de la maison, quitta l'Angleterre, son pays, et ses plus intimes amis, passa en Normandie et vint à Cherbourg. De là, poursuivant son chemin, il entra dans une épaisse forêt, où il rencontra le serviteur de deux ermites couché sur la place et baigné dans son sang, pour avoir reçu un coup de cognée sur la tête par de mauvais garnements, qui étoient aussi dans ce bois. Saint Clair, touché de compassion, fit oraison pour lui et, faisant le signe de la croix sur lui, le guérit parfaitement. Mais craignant que ce miracle, que Notre-Seigneur avoit opéré par lui, ne le fît rechercher et entrer en quelque présomption ou vaine gloire, il sortit, se retira promptement de ce bois, et vint en l'abbaye de Maudun, gouvernée pour lors par un très-digne abbé nommé Odebert, qui le conjura, ainsi que tous ses religieux, de demeurer avec eux : ce qu'il fit l'espace de deux ans.

Pendant ce temps-là ils eurent connoissance de sa probité et de sa sainteté de vie, qui éclatoit en toutes ses actions; mais ils en eurent encore une bien plus particulière, principalement lorsque ces deux ermites le vinrent rechercher et le reconnurent en cette abbaye. Car après avoir vu la guérison miraculeuse de leur serviteur, ils voulurent voir ce saint médecin : pour ce sujet ils sortirent de leur ermitage et le recherchèrent par toute la forêt : mais voyant qu'ils ne le trouvoient pas en ces lieux solitaires, et ne croyant pas qu'il y fût, ils vinrent en cette abbaye. Là, ils le virent passer, et sans jamais l'avoir vu, seulement à sa modestie, à son port et à sa gravité, ou bien plutôt étant inspirés du Saint-Esprit, ils le connurent : de sorte que sortant de la chapelle de Saint-Paul, ils se jetèrent tous deux à ses pieds et lui dirent : *O très-aimable*

ami et serviteur de Dieu, duquel nous sommes aussi les serviteurs, nous vous conjurons par les plus tendres sentiments de nos âmes que vous ayez à nous donner quelque conseil ou quelque règle que nous puissions suivre, pour nous défendre contre les piéges du diable et parvenir sûrement à la vie éternelle.

Il y eut alors une sainte contestation entre eux, car le saint, par humilité s'en excusant, leur dit que c'étoit d'eux qu'il devoit recevoir le modèle et la règle de bien vivre, comme étant un des plus grands pécheurs que la terre pût porter : les ermites au contraire répondoient que ce qu'il disoit de lui ils se le pouvoient justement attribuer. Enfin, l'importunité des ermites l'emporta ; et il leur dit que le plus court chemin pour parvenir au ciel ne consistoit qu'en ces deux verbes : *Abstenir* et *souffrir* : mais qu'avant que de les savoir bien conjuguer et les réduire en pratique, il falloit beaucoup peiner et travailler ; que les années entières y étoient trop courtes, et que quand on croyoit être au temps parfait, on n'étoit qu'à l'imparfait ; que la mortification de toutes nos passions, qui étoit contenue en ce mot *souffrir* étoit une des plus difficiles parties de la vie spirituelle ; qu'elle s'acquéroit seulement par les peines et par les souffrances ; que plusieurs faisoient profession de la perfection et portoient un froc pour marque, mais qu'il s'en falloit beaucoup qu'ils l'eussent acquise, comme il se pouvoit reconnoître par leurs actions ; que c'étoit la première leçon que Notre-Seigneur avoit donnée à ses Apôtres quand il leur dit : *Si quelqu'un désire me suivre, qu'il renonce à soi-même et qu'il porte sa croix, etc.* ; mais que c'étoit la dernière qui se mettoit maintenant en pratique. Il ajouta que porter sa croix ne consistoit pas dans la force du corps, mais bien dans la vertu de l'âme à surmonter sa chair et à dompter ses appétits, à mépriser les choses qui ne sont point de Dieu et qui ne tendent pas à sa gloire, et à supporter patiemment et courageusement les travaux et les adversités qui se présentent. *Voilà*, leur dit-il, *mes frères, la vraie perfection, et celle que vous devez toute votre vie rechercher dans ces bois où vous habitez : en le faisant, vous parviendrez au but de vos désirs, qui est la vie éternelle.*

Digitized by Google

Après cela les deux ermites, ayant reçu sa bénédiction et lui ayant baisé les mains, se retirèrent en leur solitude, bien édifiés, fort contents et grandement encouragés en leur profession de vie.

Peu de temps après, saint Clair, poussé du désir d'une plus grande perfection (bien que pour ses vertus il parût comme un soleil parmi ces bons religieux), et pour vaquer plus parfaitement à la contemplation, se bâtit une logette à l'écart, près du fleuve Coste, joignant cette abbaye, sachant bien que les plus belles fleurs se trouvent aux lieux solitaires et écartés du monde, et qu'en ces retraites on connoît par expérience combien le Seigneur est doux. Voilà pourquoi il choisit ce lieu avec beaucoup de contentement. De vous dire avec quels élancements, quelle ferveur et quelle dévotion il passoit les jours et les nuits en oraison, cela se peut mieux imaginer qu'expliquer.

Un dimanche, comme il sortoit de sa cellule pour aller à l'église de Saint-Paul, afin d'y offrir le saint sacrifice de la messe, il fit rencontre dans cette église d'un jeune homme de fort bonne maison, beau de visage et d'une belle taille, mais possédé du diable, et que ses parents avoient amené en cette église pour lui être présenté et recommandé à ses prières, espérant que Dieu le délivreroit par sa faveur. Le saint, qui étoit doué d'une douceur admirable, fut touché de compassion de voir une jeunesse si accomplie réduite sous la tyrannie du diable : de sorte que se mettant en prières : *Seigneur*, dit-il, *qui avez fermé par votre puissante main la gueule des lions, lorsque votre serviteur Daniel étoit au milieu d'eux; qui avez conservé votre prophète Jonas dans le ventre d'une baleine trois jours et trois nuits, et qui avez délivré votre servante Suzanne des calomnies des vieillards, exaucez ma prière et commandez à cet esprit malin, qui s'est emparé de votre créature, qu'il ait à la quitter, afin qu'elle vous loue et vous chante tout le long de ses jours un cantique de louanges.*

A peine eut-il achevé son oraison que ce jeune homme se sentit délivré et commença à louer Dieu et à remercier saint Clair de cette faveur qu'il avoit reçue par son intercession. Ce miracle, qui fut fait à la vue de tout le monde, rendit le saint plus recomman-

dable, chacun accourant de toutes parts pour le voir, et s'estimant bien heureux de recevoir sa sainte bénédiction : le bon abbé Odebert même, avec lequel il avoit demeuré à Maudun, l'eut en grande vénération, comme aussi tous les religieux. Bref, il étoit recherché des plus signalés et des plus saints personnages, pour apprendre de lui les règles les plus singulières de la vertu.

Mais que dirai-je de plus? Dieu rendit son nom si illustre que de tous les lieux circonvoisins chacun le venoit visiter : ceux qui se portoient bien venoient pour entendre ses saintes instructions, et les malades pour recouvrer la santé corporelle. Les sourds y recevoient l'ouïe, les muets la parole, les paralytiques l'usage de leurs membres; les boiteux marchoient droit et les possédés étoient délivrés. Il se faisoit de semblables miracles par l'attouchement de ses habits; grâce qui ne se communique qu'aux plus favoris de Dieu.

La mort même lui obéissoit, car ayant ravi à une femme un fils unique qu'elle avoit et qu'elle croyoit devoir être l'appui de sa vieillesse, cette pauvre femme fut réduite comme au désespoir, pour avoir perdu son unique espérance. Toutefois après avoir versé un torrent de larmes sur le corps de son fils, elle se ressouvint des merveilles que Dieu faisoit par la faveur de saint Clair, et que tous ceux qui avoient recours à lui ne retournoient point sans voir l'effet de leurs prières. Ainsi, par une grande confiance, elle fit mettre le corps de son fils mort sur un brancard et vint le présenter à l'homme de Dieu, auquel toute éplorée elle déclara son infortune. Saint Clair, touché de compassion de voir cette pauvre femme abîmée dans une si grande tristesse, la consola et lui dit qu'elle eût espérance en Dieu, qu'il lui recommanderoit son désir, et qu'elle verroit s'il auroit ses prières agréables.

Après cela, comme un autre Élisée, il posa le corps de l'enfant à terre; puis se couchant sur lui, en telle sorte que son nez étoit contre le sien, sa bouche contre la sienne, joignant ainsi le reste de ses membres à ceux de l'enfant mort : ayant demeuré quelque espace de temps en cette façon, toujours en prières, il fit le signe de la croix sur le corps mort, puis se leva. Ce jeune homme, se

levant aussitôt en la présence de tout le peuple qui y étoit accouru, commença à louer Dieu, à remercier le saint homme, et à consoler sa mère, laquelle fut saisie d'une joie si excessive, qu'elle devint comme hors d'elle-même. De dire combien Dieu fut glorifié de toute l'assistance, et combien son serviteur fut honoré, je le laisse à penser. Ce n'étoit qu'acclamations, que louanges et bénédictions, et on n'entendoit rien parmi une si grande confusion de voix, sinon que Dieu étoit admirable en ses saints.

Le diable envieux de l'avancement de notre religion, et ne pouvant supporter que saint Clair, par ses saints enseignements et par ses miracles, lui ravit tant d'âmes, qu'il tenoit auparavant en servitude, apporta du trouble. Car comme le saint homme étoit doué d'une infinité de belles perfections qui ornoient son âme, cette beauté intérieure se répandoit de telle façon sur l'extérieur, qu'elle le rendoit admirable et aimable à tout le monde : le malin esprit se servit de cette même beauté comme d'un piége pour captiver le cœur d'une misérable femme. Comme elle étoit noble, puissante et avoit un grand revenu, elle tâcha par toutes sortes d'artifices de le faire condescendre à son détestable dessein. Mais lui qui avoit jeté de profondes racines en l'amour de Dieu, et qui eût mieux aimé endurer toutes sortes de morts, que de perdre son âme et la chasteté qu'il avoit si chèrement conservée; voyant les importunités de ce tison d'enfer, jugea que la place n'étoit pas tenable, et qu'il lui étoit expédient de se retirer ailleurs, pour amortir, ou plûtôt donner le loisir à cette malheureuse femme d'éteindre ces brasiers ardents qui la consumoient. De sorte qu'ayant reçu la bénédiction du saint abbé Odebert, il quitta ce lieu et s'en alla; et après avoir beaucoup voyagé, il arriva enfin à une forêt, près d'une rivière appelée Epte, sur les confins de la haute Normandie. Il eut alors connoissance que c'étoit la volonté de Dieu qu'il y fît sa demeure, et avec l'assistance d'un sien serviteur, il y bâtit un petit ermitage.

Ce fut alors qu'il redoubla ses austérités, s'employant jour et nuit en l'oraison, jeûnant continuellement, et ne mangeant que des racines. Ces mortifications lui étoient beaucoup plus agréables

que les applaudissements et les louanges qu'il recevoit à Cherbourg, lorsque Dieu se servit de lui pour opérer ses merveilles; car tout son plaisir étoit de converser avec le ciel, et non sur la terre, de goûter comme Notre-Seigneur est doux, et de laisser les choses de ce monde. Et comme l'aimant a de la sympathie avec le pôle arctique, et non avec l'antarctique, ainsi l'âme de saint Clair, qui étoit comme l'aimant qui animoit son corps, avoit seulement intelligence avec le ciel, son Époux et son Dieu, et non avec la terre.

Néanmoins il ne jouit pas longtemps de ce bonheur; car cette méchante femme se voyant déçue de ses attentes, et ne pouvant supporter cet affront, dépêcha deux de ses serviteurs pour le tuer là où ils le rencontreroient. Ces ministres de Satan, après avoir rôdé par toute la Normandie, sans espérance toutefois de le pouvoir trouver, comme ils s'en retournoient vers leur maîtresse, passèrent près de la cabane du serviteur de Dieu, et s'enquirent de lui, s'il ne savoit point où demeuroit un ermite appelé Clair. Il répondit d'abord que non; mais comme ils poursuivoient leur chemin, le saint croyant avoir commis une grande faute de leur avoir célé la vérité, il les rappela, leur dit que c'étoit lui qui s'appeloit ainsi, et leur demanda ce qu'ils désiroient.

Alors ses assassins s'estimant bien fortunés d'avoir trouvé ce qu'ils cherchoient depuis si longtemps, se jetèrent comme deux loups affamés sur cette brebis innocente, et lui coupèrent la tête le quatrième jour de novembre, l'an de Notre-Seigneur 894. Mais alors il arriva un grand miracle; car le saint ramassa sa tête et la porta entre ses mains jusque dans sa petite cellule, où elle tomba avec le tronc aux pieds de ce serviteur dont nous avons déja parlé, et qui s'appeloit Cirinus, lequel l'ensevelit le plus honorablement qu'il lui fut possible.

Trois ans après sa mort, Dieu qui veut être glorifié en ses saints, montra par un autre signalé miracle, combien il faisoit état de son serviteur; car un pauvre homme, aveugle dès sa naissance, faisant sa prière près du tombeau du saint, vint par une permission divine à s'y endormir; il fut averti en songe par un ange, de prendre de

la terre où réposoit ce saint, et de s'en frotter les yeux; ce qu'il fit à son réveil, et aussitôt Dieu lui donna la vue, dont il n'avoit jamais joui. Il retourna donc chez lui clairvoyant, louant et remerciant saint Clair, par les mérites duquel Dieu lui avoit fait cette grâce. Voilà l'origine de la dévotion qu'on lui a portée, et qu'on lui porte encore à présent, principalement ceux qui sont aveugles, ou qui ont mal aux yeux, lesquels vont dévotement visiter le lieu de sa sépulture.

Saint Clair est véritablement d'une très-grande recommandation, non-seulement pour les maux d'yeux, mais aussi pour toutes sortes d'infirmités. Ainsi que l'attestent les miracles que Notre-Seigneur opère tous les jours par ses mérites à Saint-Clair sur Epte, lieu de sa sépulture, en Normandie, et aux autres lieux où il est invoqué.

Pour conclusion de cette histoire, je rapporterai encore un miracle que Dieu a fait tout récemment, par les mérites de saint Clair, à l'endroit d'une personne encore vivante et digne de foi : C'est M. Denyau, curé de Gisors, personnage très-docte, d'une vertu et d'une probité singulière, lequel recouvra la vue qu'il avoit presque entièrement perdue, par l'intercession du saint.

Il lui étoit tombé un catarrhe sur les yeux, qui l'affligeoit de telle sorte, que quelque remède que lui eussent apporté les médecins, il étoit sur le point de perdre entièrement la vue; quand il se vit privé de tout secours humain, il eût recours à Dieu par l'intercession de saint Clair, et alla par dévotion visiter ses saintes reliques au lieu de sa sépulture. Là se recommandant à ses prières, il se lava les yeux de l'eau d'une fontaine, qui est très-recommandable pour ses effets miraculeux, et obtint une parfaite guérison. En reconnoissance de cette faveur, il a recueilli et écrit sa vie et ses actions miraculeuses en latin, ouvrage qui est à présent entre les mains des docteurs de la Faculté de théologie, pour le rendre plus authentique par leur approbation.

Sa vie a été écrite autrefois en latin par Guido, abbé de Saint-Denis, en son Martyrologe; elle est tirée d'un autre vieux martyrologe d'Autun, et conforme à celle qui se trouve au lieu de son

martyre. Le Martyrologe romain fait mention de lui, le quatrième jour de novembre, qui est celui de sa mort; bien que celui de sa translation soit plus célèbre, qui est le 18 juillet, principalement en cette abbaye de Saint-Victor. C'est la raison pour laquelle nous avons mis sa vie au jour de sa translation.

A Carthage, sainte Gondène, vierge qui, par ordre du proconsul Ruffin, fut, pour avoir confessé Jésus-Christ, étendue sur le chevalet quatre fois, en divers temps, et déchirée horriblement avec des ongles de fer, et qui après avoir enduré longtemps les incommodités de la prison, eut enfin la tête tranchée par le glaive.

A Dorostore en Mysie, saint Emilien, martyr, qui du temps de Julien l'Apostat, et sous le président Capitolin, ayant été jeté dans une fournaise, reçut la palme du martyre.

A Utrecht, saint Frédéric, évêque et martyr. — Il étoit de la Frise, issu des parents très-nobles, mais qu'il surpassa par la noblesse de ses perfections. Il fut mis dans sa jeunesse sous la conduite de l'évêque Ricfrid, à Utrecht, et il y fit de tels progrès dans la vertu, que ce prélat l'éleva à la dignité sacerdotale. A sa mort, le clergé et le peuple d'Utrecht l'élurent pour leur évêque, et malgré ses refus et ses larmes, il fut contraint d'accepter le gouvernement de cette Eglise. Il travailla d'abord à renverser les restes d'idolâtrie qui se rencontroient encore dans les Frises, et à corriger les mœurs de son troupeau. Il eut surtout une peine infinie à détruire l'ancienne coutume qu'avoient les habitants de Walacrie ou Walcheren, d'épouser leurs nièces et même leurs propres sœurs. On rapporte aussi dans sa vie qu'il voulut persuader à l'empereur Louis le Débonnaire, fils de Charlemagne, de quitter une concubine qu'il tenoit pour femme, laquelle étoit sa proche parente. Son zèle et son courage le portèrent jusque-là que de menacer

l'Empereur de l'excommunier s'il ne la quittoit et faisoit pénitence de ce péché. Cette malheureuse femme qui s'appeloit Judith, après avoir essayé de gagner le saint évêque, voyant que sa constance étoit inébranlable, le fit assassiner par deux scélérats qui lui donnèrent plusieurs coups de poignard dans la chapelle où il venoit de dire la messe. D'autres auteurs prétendent que ces assassins avoient été payés par des habitants de la Walacrie. Quoi qu'il en soit, il mourut martyr de son zèle, et expira en prononçant ces paroles du Psaume : *Je louerai le Seigneur dans la terre des vivants.* Sa mort arriva le 18 juillet, l'an de Notre-Seigneur 838.

En Galice en Espagne, sainte Marine, vierge et martyre.

A Milan saint Materne, évêque, qui, ayant été mis en prison, et souvent fouetté pour la foi de Jésus-Christ et pour la défense de l'Église qui lui étoit confiée, s'endormit enfin dans le Seigneur, illustre par des confessions de foi réitérées : c'étoit sous l'empereur Maximien.

A Brescia fête de saint Philastre, évêque de cette ville, qui combattit longtemps, par ses paroles et ses écrits, contre les hérétiques et surtout contre les ariens, dont il eut beaucoup à souffrir; enfin, confesseur illustre par ses miracles, il mourut en paix.

A Metz, saint Arnoul, évêque, qui, célèbre par sa sainteté et le don des miracles, ayant choisi la vie érémitique, mourut d'une sainte mort.

A Ségni, saint Brunon, évêque et confesseur.

A Forlimpopoli en Émilie, saint Roguil, évêque de cette ville.

Le bienheureux Simon de Lipnicza étudioit à l'université de Cracovie, lorsque saint Jean de Capistran vint prêcher dans cette ville. Emu de cette parole ardente, le bienheureux, dont la jeunesse avoit été pieuse et chaste, résolut de se consacrer entièrement à Dieu. Il entra dans l'Ordre de Saint-François, où il se fit

aimer de tous ses compagnons par ses vertus douces et modestes, par la charité dont toutes ses paroles étoient empreintes. Après avoir visité les saints lieux de la Palestine, le bienheureux revint en Pologne, où il se distingua par son courage dans une peste qui ravagea son pays. Il mourut le 18 juillet 1482, et le Saint-Siége a approuvé le culte qu'on lui rendoit.

Digitized by Google

DIX-NEUVIEME JOUR DE JUILLET.

Saint Vincent de Paul, fondateur des Lazaristes et des Sœurs de la Charité. — Sainte Macrine, vierge. — Saint Arsène, anachorète en Egypte. — Sainte Juste et sainte Ruffine, vierges et martyres.

Saint Epaphras, compagnon de saint Paul; sainte Aure, vierge et martyre; saint Martin, évêque de Trèves et martyr; saint Symmaque, pape; saint Félix, évêque de Vérone; le bienheureux Jean de Dukla, Franciscain.

LA VIE DE SAINT VINCENT DE PAUL,

FONDATEUR DES LAZARISTES ET DES SŒURS DE LA CHARITÉ.

Le héros de la charité, le saint prêtre qui devoit ranimer, au commencement du dix-septième siècle, le zèle du clergé de France par ses conférences et ses retraites ecclésiastiques, évangéliser nos villes et nos campagnes par lui-même et par ses enfants, faire porter le flambeau de la foi en Afrique et en Asie, le père des pauvres et des orphelins, qui distribua les aumônes par millions, nourrit pendant plusieurs années la Lorraine, la Champagne et la Picardie, au milieu des ravages de la guerre et des troubles civils, le sauveur de tant d'enfants abandonnés et voués à la mort dès leur entrée dans la vie, le créateur de cet admirable institut des Filles de la Charité, par qui tant de malades sont consolés, tant d'indigents et de vieillards nourris ou secourus, tant d'enfants élevés dans la foi, et nos soldats soignés dans leurs combats lointains comme au sein de la patrie, l'ami de tous les grands serviteurs de Dieu et de tous les grands hommes de son temps, de saint François de Sales, du cardinal de Bérulle, de M. Ollier, de maître André Duval, de M. Bourdoise, de sainte Chantal, de Madame Legras, de Madame

de Miramion, le conseiller d'Anne d'Autriche, l'ami de Henri IV, de Louis XIII et de Louis XIV, de Richelieu, de Mazarin, du prince de Condé, de Bossuet, saint Vincent de Paul enfin, naquit en un coin des Landes de Bordeaux, dans un petit hameau de la paroisse de Pouy, au pied des Pyrénées.

C'étoit sous le malheureux règne de Henri III, le mardi d'après Pâques, le 24 avril de l'an 1576, que Notre-Seigneur donna à la France, au milieu de ces déserts de sable, l'enfant qui devoit en quelque sorte fermer ses plaies, relever ses ruines et préparer plus que personne les gloires du grand siècle. Son père s'appeloit Guillaume de Paul, et sa mère Bertrand Moras. Ils étoient pauvres, et, comme David, Vincent de Paul garda dans son enfance les troupeaux de sa maison. Il ne rougissoit pas de cette origine obscure; un jour que le prince de Condé le vouloit faire asseoir auprès de lui, l'humble prêtre s'en excusa en disant : « Votre Altesse me fait trop d'honneur de me souffrir en sa présence; ignore-t-elle que je suis le fils d'un pauvre villageois ? »

— Les mœurs et la bonne vie, répliqua le prince de Condé, qui avoit autant d'esprit que de courage, sont la vraie noblesse de l'homme.

Dès sa première jeunesse, Vincent de Paul montra les sentiments de charité qui devoient animer toute sa vie; il donnoit déjà son pain et ses vêtements aux pauvres, et un jour qu'il avoit, à force d'économie et de travail, ramassé jusqu'à trente sous, ce qui étoit une somme assez considérable en ce temps et dans ce pays où l'argent étoit si rare, il fit don de son petit trésor à un pauvre abandonné. Ce sacrifice fut enregistré dans le ciel : et qui sait? c'est peut-être à lui que saint Vincent dut les grâces qui le firent parvenir à la sainteté.

A l'âge de douze ans, son père l'envoya dans la ville d'Acqs pour étudier chez les Pères Cordeliers. Il s'y distingua bientôt par ses talents, son amour du travail, sa conduite exemplaire. Au bout de quelques années, sa piété inspira à ses maîtres le désir de le voir entrer dans l'Église; il suivit leur avis comme un ordre de Dieu et reçut la tonsure avec les Ordres mineurs le 20 décembre de l'an 1595.

Il étudia ensuite la théologie à Saragosse, puis à Toulouse, instruisant en même temps quelques jeunes gens des premières familles du midi, parmi lesquels on comptoit les deux petits-neveux de l'héroïque grand maitre Jean de la Valette, qui défendit Malte contre toutes les forces de l'empire ottoman. Le saint jeune homme menoit déjà cette vie austère qu'il continua jusqu'à la mort, se levant de grand matin, se couchant tard, trouvant du temps pour sa sanctification, pour son instruction et celle de ses élèves. Il fit sept années de théologie, pendant lesquelles il reçut, le 29 septembre 1598, le sous-diaconat, et le diaconat trois mois après. Un an plus tard il fut ordonné prêtre; il avoit alors vingt-quatre ans.

Après ses sept années de théologie, encore qu'il eût le génie vaste, la mémoire heureuse, une grande ténacité dans le travail, il ne paroit pas qu'il obtint d'autre grade que celui de bachelier, tant les universités avoient la science en honneur et savoient la mettre à un haut prix. Il avoit cependant la réputation d'être un esprit remarquable, et il dut à cette estime qu'on faisoit déjà de son mérite, d'être nommé à la cure de Tith; mais il y renonça de lui-même, parce que ce bénéfice venoit d'être donné à un autre en cour de Rome, et qu'il étoit avant tout homme d'obéissance au Souverain-Pontife.

En ce temps un de ses amis lui ayant laissé quelque bien, il fit le voyage de Marseille pour recouvrer une créance, dont il abandonna par charité plus du tiers à son débiteur. Comme il revenoit par mer à Narbonne, le navire où il étoit fut attaqué et pris par des corsaires de Tunis. Le saint reçut même dans le combat un coup de flèche dont il souffrit longtemps. Il fut vendu à un pêcheur, puis à un médecin, qui lui faisoit entretenir le feu de dix ou douze fourneaux pour ses préparations chimiques, et enfin à un renégat originaire de Nice. Cet homme le conduisit à sa maison de campagne, au milieu d'un désert, et tout espoir de recouvrer sa liberté lui sembloit à jamais ravi. Mais Dieu a ses desseins qui sont toujours admirables. La femme de ce renégat, surprise de la patience, de la douceur de son esclave, lui demanda des détails sur sa religion, les cérémonies et les fêtes de son culte. « Chantez-moi,

lui dit-elle un jour, quelqu'un des cantiques que vous chantiez dans la patrie.

Le saint esclave alors se ressouvint des paroles touchantes que la douleur inspiroit aux captifs de Babylone, exilés comme lui du pays natal; et encore qu'il eût peine à retenir ses sanglots, il chanta à cette femme ces premiers versets du psaume *Super flumina Babylonis*, pendant que des larmes silencieuses couloient sur ses joues amaigries : « Assis sur les bords des fleuves de Babylone, nous avons pleuré au souvenir de Sion. Nous avons suspendu nos harpes aux branches des saules; parce que ceux qui nous emmenèrent en captivité nous ont demandé le chant de nos hymnes. Ceux qui nous ont arraché de la patrie nous ont dit : Chantez-nous un des cantiques de Sion. Si je t'oublie jamais, Jérusalem, que ma droite reste sans mouvement; que ma langue s'attache à mon palais, si je ne me souvenois plus de toi, si je ne te mettois, Jérusalem, avant toutes mes joies! »

Il chanta ensuite le *Salve Regina*, afin que la très-sainte Vierge fît servir à son salut la curiosité de cette pauvre femme. Émue de la douceur de ces chants, touchée de ce qu'elle apprenoit des vérités du christianisme, elle exprima naïvement à son mari sa surprise qu'il eût quitté une religion si belle. Le renégat confus garda le silence; mais il ne put étouffer le cri de sa conscience. Il s'ouvrit à son esclave, et au bout de dix mois, tous deux s'enfuyoient sur un frêle esquif, à la garde de Dieu et de la très-sainte Vierge. L'Étoile de la mer les conduisit à Aigue-Morte, où ils débarquèrent le 28 juin de l'an 1606.

D'Aigue-Morte ils se rendirent à Avignon. Là le vice-légat réconcilia avec l'Église le renégat repentant. Son prédécesseur qui retournoit à Rome, emmena avec lui saint Vincent de Paul, dont il avoit reconnu le mérite. Il l'y retint près de deux ans, le logeant dans son palais et le recevant à sa table. Dans sa vieillesse, le saint ne pouvoit parler sans émotion de ces heureuses années où il visitoit les sanctuaires de la ville sainte, descendoit dans les catacombes, et prioit là où tant de saints avoient prié.

A Rome, comme à Toulouse, comme à Avignon, malgré sa mo-

destie, les talents de saint Vincent de Paul ne tardèrent pas à percer. Les ministres de France auprès du Saint-Siége, prirent en lui tant de confiance, qu'ils le chargèrent d'une commission importante pour le roi Henri IV. Le saint revint donc en France, où il arriva au commencement de l'an 1609. Il vit Henri IV, qui le distingua tout d'abord; il l'eût sans doute élevé aux honneurs, si l'humble prêtre ne se fût enfui de la cour. Un de ses amis le fit cependant nommer aumônier de la reine Marguerite, et Louis XIII lui donna plus tard, sans qu'il l'eût aucunement sollicitée, l'abbaye de Saint-Léonard de Chaulme.

Dans les commencements de son séjour à Paris, il fit la connoissance de M. de Bérulle, fondateur de la congrégation françoise de l'Oratoire. Ces deux âmes si remplies de l'amour de Dieu et du désir de procurer sa gloire, se lièrent bientôt d'une sainte affection. M. de Bérulle devint même le directeur de saint Vincent de Paul; il lui prédit qu'il établiroit une nouvelle compagnie de prêtres qui rendroient de grands services à l'Église.

Pendant que le saint étoit aumônier de la reine Marguerite, il y avoit auprès de cette princesse un ecclésiastique qui fut attaqué d'une tentation si violente de doute et de blasphème, qu'elle le réduisoit au désespoir et le mettoit en danger de perdre la foi. Témoin de ses combats, Vincent de Paul pria Notre-Seigneur, dans sa charité, de délivrer ce bon prêtre de ce furieux assaut du démon, et de l'en charger à sa place. Aussitôt celui-ci recouvra une paix profonde avec le goût de la piété, tandis que le saint sentit passer dans son cœur les orages sous lesquels son compagnon avoit failli succomber. Mais son âme étoit vigoureusement trempée pour la lutte; il prit avec un courage invincible le contre-pied de toutes les inspirations du démon; il combattit pendant quatre années, sans regretter la paix qu'il avoit si généreusement perdue. Il s'affermit au contraire dans le dessein de se sacrifier toujours, et prit la ferme résolution de consacrer toute sa vie au service des affligés. C'étoit là ce que Dieu vouloit de lui. Le démon ne put tenir à ce dernier coup; il s'enfuit du champ de bataille témoin de ses défaites, et le saint fut à jamais délivré de cette tentation.

Digitized by Google

Il s'étoit retiré à cette époque chez M. de Bérulle, qui le fit nommer à la cure de Clichy, près de Paris. Vincent de Paul renouvela ce pays par ses prédications et l'exemple de sa vie; il y établit la confrérie du Rosaire, rebâtit l'église qui tomboit en ruines; quand il quitta ses paroissiens, ils avoient si bien profité de ses soins évangéliques, dit un contemporain, qu'ils vivoient universellement comme des anges. Le souvenir du saint curé de Clichy s'est toujours conservé dans cette paroisse, et l'on montre encore un arbre qu'il y avoit planté.

M. de Gondi, général des galères de France, fils du maréchal de Retz, et frère de l'archevêque de Paris, avoit demandé à M. de Bérulle un homme de bien et de mérite qui pût élever ses enfants dans la piété. Comme leur naissance les destinoit aux plus grandes charges de la monarchie, et qu'il importoit à la religion qu'ils y donnassent de saints exemples, M. de Bérulle ne crut point cet office indigne de Vincent de Paul. Il le plaça donc dans cette maison, où la Providence l'appeloit pour lui révéler ses desseins de miséricorde.

Ce fut en effet dans les terres de M. de Gondi que le saint commença ces missions, qui ranimèrent la piété au sein de nos campagnes. Les longues guerres du protestantisme avoient affoibli les mœurs; au retour de la paix on s'étoit bien inquiété d'évangéliser les villes; mais les campagnes étoient comme abandonnées. Un jour que le saint se trouvoit dans la famille de Gondi, au château de Folleville, on le vint chercher pour un moribond qui désiroit se confesser à lui. Il disoit qu'il mourroit content s'il avoit ce bonheur, car la charité, la bonté, les vertus du saint précepteur étoient bien connues des paysans voisins du château. Il ne différa point de l'aller trouver. On lui fait, au reste, de cet homme un portrait avantageux. « Mais Dieu qui voit les cœurs, ajoute M. Collet, n'en jugeoit pas comme les hommes qui ne voient que les apparences. Le malheureux paysan avoit la concience chargée de plusieurs péchés mortels, qu'une mauvaise honte l'avoit toujours empêché de découvrir. Le saint, ayant commencé à l'entendre, eut la pensée de le porter à faire une confession générale. Cette pensée venoit de

Dieu. Le malade, encouragé par la douceur avec laquelle son nouveau directeur le traitoit, fit un effort et déclara enfin ses misères secrètes, qu'il n'avoit jamais eu la force de découvrir à personne. Cette doctrine, si nécessaire à un homme qui étoit sur le point de tomber entre les mains du souverain Juge, fut suivie d'une consolation qu'on ne peut exprimer. Le pénitent se trouva déchargé d'un poids énorme qui l'accabloit depuis plusieurs années. Ce qu'il y eut de particulier, c'est qu'il passa d'une extrémité à l'autre, et que pendant trois jours qu'il vécut encore, il fit plusieurs fois une confession publique de ses désordres qu'il avoit si longtemps supprimés dans le tribunal même de la pénitence. Madame de Gondi l'étant allée voir selon sa coutume : Ah! Madame, s'écria-t-il dès qu'il l'aperçut, j'étois damné si je n'eusse fait une confession générale, à cause de plusieurs gros péchés dont je n'avois pas osé me confesser. Ce pénible aveu édifia ceux qui en furent témoins; mais madame de Gondi, qui, par rapport aux affaires du salut, avoit des lumières bien supérieures à celles de la multitude, en fut tout effrayée. Qu'est-ce que cela, Monsieur? dit-elle à Vincent de Paul, que venons-nous d'entendre? Qu'il est à craindre qu'il en soit ainsi de la plupart de ces pauvres gens! Ah! si cet homme, qui passoit pour homme de bien, étoit en état de condamnation, que sera-ce des autres qui vivent plus mal? Ah! Monsieur, que d'âmes se perdent! Quel remède à cela? »

A la demande de madame de Gondi, le saint fit au peuple de Folleville un petit discours sur l'utilité des confessions générales. C'étoit le 25 janvier 1617, jour de la conversion de saint Paul, et le saint remarqua cette date, qu'il célébroit tous les ans comme l'origine de la congrégation des Missions. Dieu bénit sa parole. Tant de personnes se présentèrent pour mettre leur conscience en repos par une bonne confession générale, que Vincent de Paul fut obligé d'appeler à son aide deux prêtres d'Amiens. Après la mission de Folleville, ils évangélisèrent avec le même succès les autres villages de ce canton.

Mais les témoignages de vénération qu'il recevoit dans la maison de Gondi alarmèrent l'humilité du saint homme; on le traitoit

avec tant de respect, qu'il craignit de succomber à la vaine gloire et se retira. Son ami, M. de Bérulle, qui l'eût retenu s'il eût connu ses véritables motifs, lui proposa la cure de Châtillon-les-Dombes, dans la Bresse. C'étoit une paroisse infectée de l'hérésie, et où la perte des mœurs avoit suivi celle de la foi. En peu de temps le saint y rétablit l'ordre; il convertit plusieurs protestants, et entre autres l'hôte chez lequel il logeoit, car il n'y avoit point de presbytère. Parmi les conquêtes qu'il y fit, on remarqua celle du comte de Rougemont, qui étoit, il est vrai, catholique, mais de nom seulement, et que ses vices avoient rendu la terreur du pays. Il vendit ses terres pour secourir les pauvres, fit de son château un hôpital, où lui-même soignoit les malades et servoit les vieillards qu'il y retiroit; il se fût dépouillé entièrement, si on ne l'en eût empêché. Il voulut mourir au moins sous la livrée de la pauvreté, et prit dans ses derniers jours l'humble habit de Saint-François.

La conversion de deux dames de Châtillon donna naissance à ces associations de charité, pour le service et le soulagement des pauvres, qui se répandirent si vite parmi les dames de France, et qui subsistent encore aujourd'hui dans toutes nos villes sous le nom de Dames de Charité. Le saint en dressa les réglements, qui furent adoptés partout où de semblables associations s'établirent. Dieu seul sait le bien qu'a produit, depuis deux siècles, cette œuvre admirable.

Il semble que Notre-Seigneur n'avoit pas eu d'autre but en envoyant son serviteur à Châtillon, car, peu après cet établissement, les demandes pressantes de la famille de Gondi qui pleuroit son départ, les conseils des personnes sages en qui il avoit toute confiance, le ramenèrent à Paris. Il quitta sa paroisse avec bien du regret, et la laissa dans les larmes : mais Dieu avoit besoin de lui pour soulager les grandes misères de ce siècle, et montrer les prodiges que la charité peut enfanter.

La première misère qu'il secourut, fut celle des galériens. Ces malheureux étoient, après leur condamnation et avant d'être envoyés à Marseille, enfermés dans des cavernes plutôt que dans des

cachots, mangés de vermine, exténués de langueur, et entièrement négligés pour le corps et pour l'âme. Le saint les visita, les encouragea, les consola. Il toucha le cœur de M. de Gondi, en lui faisant le tableau de l'horrible état où ils étoient. Une maison fut achetée et disposée pour les recevoir. Ils y furent transférés, et Vincent de Paul prit soin de leur assurer tous les secours temporels et spirituels dont ils avoient besoin. Plusieurs revinrent à Dieu sincèrement, les autres marquèrent des dispositions meilleures.

On fut très-frappé de ce changement à la cour. On comprit que la religion pouvoit adoucir ces cœurs farouches à l'aide de la charité. M. de Gondi en parla au roi, qui, désirant étendre à la flotte le bien qui s'étoit fait à Paris, nomma Vincent de Paul aumônier général des galères, par brevet du 18 février 1619.

Afin de se rendre compte de la situation des galériens et des remèdes qu'on y pourroit apporter, le saint partit pour Marseille; c'est dans ce voyage qu'il accomplit un acte de charité si héroïque qu'il semble remonter aux plus beaux temps de l'Église. Voici comment M. Collet raconte ce fait, que l'on diroit emprunté à la vie de saint Paulin.

« Le saint ne vouloit pas se faire connoître en arrivant à Marseille. Par là il évitoit les honneurs attachés à la dignité d'aumônier général, et prenoit le moyen le plus sûr de bien connoître l'état des choses. Ainsi, il avoit ses raisons pour garder l'*incognito*, et la Providence avoit les siennes. En allant de côté et d'autre sur les galères, pour voir comment tout s'y passoit, il aperçut un forçat qui se désesperoit, parce que son absence réduisoit sa femme et ses enfants à la dernière misère. Vincent, effrayé du danger que couroit un homme accablé sous le poids de sa disgrâce, et peut-être plus malheureux que coupable, examina pendant quelques moments s'il ne pourroit pas adoucir la rigueur de son sort. Son imagination, toute féconde qu'elle étoit en expédients, ne lui en fournit aucun qui le contentât. Alors, saisi et comme emporté par un mouvement de la plus ardente charité, il conjura l'officier qui veilloit sur ce canton d'agréer qu'il prit la place de ce forçat. Dieu qui, lorsqu'il veut faire éclater la vertu de ses saints, sait bien

trouver les moyens d'y réussir, permit qu'on acceptât l'échange. Ce ne fut que quelques semaines après que Vincent fut reconnu; et il ne l'eût pas été si tôt, si madame de Gondi, étonnée de ne point recevoir de ses nouvelles, n'eût fait des recherches auxquelles il étoit difficile qu'il échappât. On se souvenoit encore à Marseille de cet événement lorsque les prêtres de la Mission y furent établis, c'est-à-dire plus de vingt ans après. »

Pendant le séjour qu'il fit à Marseille, presque tout son temps fut consacré à visiter ses anciens compagnons; il leur parloit avec la tendresse d'un père, baisant leurs chaînes qu'il arrosoit de ses larmes, et leur distribuant les aumônes qu'il avoit recueillies pour eux. Il conjuroit les officiers de les traiter avec humanité et de ne point augmenter leurs misères par une dureté hors de saison. Il s'occupa des malades qui n'avoient pas d'hôpital où ils pussent être convenablement traités. Il obtint du cardinal de Richelieu que l'on en feroit construire un fort vaste, et, plus tard, de Louis XIV les revenus suffisants pour l'entretenir. Il n'oublia pas non plus les soins de l'âme : il fit donner des missions sur les galères à Marseille et à Bordeaux. L'illustre évêque de Marseille, M. Jean-Baptiste Gault, et le cardinal de Sourdis, archevêque de Bordeaux, lui donnèrent tous les secours qu'il pouvoit espérer de deux prélats d'une si éminente piété. Ces missions se renouvelèrent plusieurs fois et produisirent de grands fruits parmi les forçats.

De retour à Paris, Vincent de Paul fut chargé par saint François de Sales de la direction des religieuses de la Visitation qui se trouvoient dans cette ville. Ces deux saints avoient l'un pour l'autre une tendre affection. Vincent de Paul répondit à ce témoignage d'estime par un redoublement de ferveur et de cruauté contre son propre corps. Il étoit couvert de cilices et de chaînes de fer; il jeûnoit souvent et couchoit toujours sur la paille; c'est par ces austérités qu'il vouloit se rendre digne des fonctions qu'on lui confioit. Il dirigea jusqu'à la fin de sa vie les Filles de saint François de Sales et de sainte Chantal avec une grande sagesse, et leur rendit d'importants services. Il eut une fois le bonheur de voir madame de Chantal au monastère de la rue Saint-Antoine. Cette sainte femme

avoua qu'elle avoit reçu de précieuses lumières dans ses entretiens. Il semble que Dieu la vouloit préparer ainsi au dernier sacrifice, car elle mourut cinq semaines après, à Moulins, lorsqu'elle s'en retournoit à Annecy. Dieu révéla à son serviteur la mort et la gloire de madame de Chantal, par une vision qu'il lui donna.

« Ayant appris, dit M. Collet, qu'elle étoit à l'extrémité, il se mit à genoux afin de prier Dieu pour elle, et, selon sa coutume, il commença par un acte de contrition. A peine avoit-il fini qu'il aperçut un petit globe comme de feu, qui, s'élevant de terre, alla se joindre dans la région supérieure de l'air à un autre globe plus grand et plus lumineux. Ces deux globes qui, après leur union, n'en firent plus qu'un, s'élevèrent encore plus haut et se perdirent dans un troisième, qui étoit infiniment plus étendu et plus brillant que les autres. Dans le temps que le saint prêtre étoit tout occupé de sa vision, une voix intérieure lui dit d'une manière très-distincte que le premier globe étoit l'âme de la Mère de Chantal; le second, celle du bienheureux évêque de Genève; le troisième, l'essence divine; et que ces deux grandes âmes, après s'être réunies ensemble, s'étoient comme abimées pour toujours dans le sein immense de la divinité.

« Vincent apprit, quelques jours après, qu'il avoit plu à Dieu de disposer de sa servante. Comme les révélations particulières sont encore plus suspectes aux personnes véritablement sages qu'à celles qui ont moins de lumières, le saint homme, sans trop compter sur ce qu'il avoit vu, suivit la route ordinaire et voulut prier pour la Mère de Chantal, au *Memento* où l'Église prie pour les morts. A l'instant il eut pour la seconde fois la vision qui l'avoit déjà frappé. Les mêmes globes, l'union du premier avec le second et de ces deux avec le troisième, se présentèrent encore à lui; mais il s'y joignit un sentiment si vif et une si parfaite conviction du bonheur éternel de cette sainte femme, que depuis ce temps il ne lui fut pas possible de penser à elle sans se la représenter comme environnée de la gloire des âmes bienheureuses. »

Cependant le saint prêtre avoit repris le cours de ses missions dans les terres de la famille de Gondi. Il évangélisa d'abord Ville-

preux, où il établit sa confrérie des Dames de la Charité, puis Montmirel, Joigny, etc. Partout où il passoit, le pays étoit en quelque sorte renouvelé. Ces heureux succès inspirèrent à M. et Mme de Gondi la pensée d'assurer à leurs villages le secours d'une mission tous les cinq ans, par une fondation considérable qu'ils établirent ; mais aucun Ordre religieux n'ayant voulu se charger de cette obligation, saint Vincent de Paul réalisa alors le dessein qu'il avoit depuis longtemps de former une congrégation de missionnaires. L'archevêque de Paris approuva ce projet ; il lui donna même le collége des Bons-Enfants pour premier établissement. Peu après, Mme de Gondi étant morte dans les sentiments de la plus vive piété, et M. de Gondi s'étant retiré chez les prêtres de l'Oratoire, Vincent de Paul put prendre possession de son collége avec Antoine Portail, qui étoit son disciple depuis quinze ans. Dans la suite, d'autres saints prêtres s'adjoignirent à eux. Ainsi fut créée la congrégation des Lazaristes, que le Pape Urbain VIII approuva le 12 janvier 1625, et aux membres de laquelle il donna le nom de *Prêtres de la Mission*. Elle se répandit rapidement en France, en Italie, en Pologne, ranimant la foi chez le peuple des campagnes, et le zèle du salut des âmes dans le cœur du clergé.

Vincent de Paul avoit pour ami un digne serviteur de Dieu, nommé M. Bourdoise. Ils parloient souvent ensemble de la nécessité qu'il y auroit de préparer les clercs à la réception des saints Ordres par une bonne retraite. M. Bourdoise engagea l'évêque de Beauvais, qui étoit M. de Gèvres, à introduire cette amélioration dans son diocèse, où elle réussit parfaitement. L'archevêque de Paris l'adopta alors. Il chargea le saint de recevoir dans son collége les ecclésiastiques de l'ordination, et de leur faire des entretiens spirituels. Ne pouvant suffire seul à cette œuvre, Vincent de Paul invitoit les prélats et les prêtres de mérite qui se trouvoient à Paris à faire ces conférences, dont les sujets habituels étoient les moyens de se sanctifier et de sanctifier les peuples. « Il y vouloit du détail, dit son historien, et dans ce détail beaucoup de simplicité. Il ne pouvoit souffrir ces sermons pompeux qui semblent n'être faits que pour charmer l'oreille. Tout discours qui n'alloit qu'à

mériter des applaudissements à son auteur étoit, selon lui, un discours non seulement inutile, mais pernicieux. Il attribua le grand succès qu'eurent les entretiens de l'évêque de Sarlat au style uni et naturel dont il s'étoit servi, et il fit remarquer à ses prêtres que d'autres, qui avoient cru faire des merveilles en prêchant à la mode, avoient tout gâté. »

Il recommanda cette simplicité dans une mission qui fut faite sous ses auspices au faubourg Saint-Germain. Ses amis désiroient préparer des sermons élevés et appropriés à l'auditoire devant lequel ils alloient parler. Ils lui demandèrent son avis; « mais il leur répondit, ajoute M. Collet, qu'il étoit persuadé que la méthode dont ils s'étoient si bien trouvés dans toutes leurs autres missions, étoit précisément celle qu'ils devoient suivre dans la mission qu'ils alloient commencer; que l'esprit du monde, qui triomphoit dans le lieu dont ils entreprenoient la conversion, ne seroit jamais plus puissamment combattu que par l'esprit de Jésus-Christ, qui est un esprit de simplicité; que, pour entrer dans les sentiments de ce divin Sauveur, ils devoient chercher comme lui, non leur propre gloire, mais celle de son Père; et qu'en parlant le langage qu'avoit employé le Fils de Dieu, ils auroient du moins l'assurance que ce ne seroit point eux qui parleroient, mais Jésus-Christ qui parleroit par eux. »

Nous avons recueilli ces passages avec soin, comme une précieuse leçon pour nous, les saints sachant mieux que personne la langue qu'il faut parler aux peuples pour les ramener à Dieu.

La retraite des ordinands s'étoit promptement répandue par tous les diocèses de France; elle fut même établie à Rome, à Gênes, à Bergame, et produisit partout un heureux changement dans le clergé. Ce succès encouragea saint Vincent de Paul à réunir toutes les semaines les ecclésiastiques de Paris dans des conférences où l'on traitoit des points de morale et de piété. Elles se tenoient ordinairement le mardi, et la plupart des prélats et des prêtres distingués de ce grand siècle y assistèrent. Bossuet y entendit saint Vincent de Paul, et lui donna cette louange qu'aucune parole ne se rapprocheroit plus de celle de Notre-Seigneur. L'Église de France dut

beaucoup à cette institution, qui ranima le zèle du salut des âmes; c'est là que se formèrent les saints prêtres auxquels nous sommes redevables de l'établissement de nos séminaires. Richelieu, qui avoit un sens si droit pour les affaires du gouvernement, en félicita saint Vincent de Paul : il voulut l'entretenir et le trouva au-dessus de ce que la renommée lui en avoit appris; il en reçut des lumières précieuses sur les ecclésiastiques qu'il pouvoit mettre à la tête de nos diocèses; mais jamais le saint ne laissa soupçonner l'influence que ses avis exerçoient sur le ministre; il eût craint que l'ambition ne se glissât où la piété devoit se montrer seule.

Il acheva son œuvre de réformation par des retraites continuelles, où le clergé s'alloit retremper dans la vertu. Sa maison étoit toujours ouverte aux prêtres et aux laïques qui vouloient passer quelque temps dans la solitude. Le saint avoit pris alors possession de Saint-Lazare, vaste établissement qu'il avoit reçu en quelque sorte malgré lui, sur le conseil, ou plutôt sur l'ordre de M. André Duval, son directeur. Plus de vingt mille personnes y trouvèrent une généreuse hospitalité; le grand seigneur, le prêtre, le bourgeois, le paysan y étoient accueillis avec un égal amour. Ils n'en sortoient que pour reporter chez eux la bonne odeur de Jésus-Christ. C'est ainsi qu'un seul homme, animé de l'esprit de Dieu, renouvela en quelque sorte la face de son siècle.

En ce temps, Dieu lui envoya une sainte âme, qui devoit l'aider dans sa plus belle création, celle des Filles de la Charité. Madame Legras prit Vincent de Paul pour son directeur; sous ce maître habile elle fit de si rapides progrès dans la vertu, qu'elle résolut de se consacrer entièrement au service des pauvres. Elle visita d'abord toutes les confréries de charité qui s'étoient établies sur le modèle de celles de Châtillon, encourageant, secourant, réformant, selon qu'il étoit besoin. Mais elle comprit dans ce voyage que les soins du monde ne permettoient pas aux dames chrétiennes de s'occuper des pauvres autant que leurs besoins l'exigeoient. Saint Vincent de Paul conçut donc la pensée d'avoir des filles qui seroient uniquement consacrées au soulagement des membres souffrants de Jésus-Christ. La campagne lui en fournit trois ou quatre, qu'il mit sous

la direction de madame Legras. Ainsi se forma cette humble et admirable congrégation, où sont entrées depuis tant de princesses, heureuses d'échanger les honneurs du monde contre le titre de servantes des pauvres. La France dut ce bienfait et cette gloire à Vincent de Paul ; elle peut être fière de cette œuvre, que toute l'Europe lui envie.

Le saint forma encore à Paris une assemblée générale de toutes les dames de la Charité ; là se réunissoient des femmes de la plus haute qualité, dont la fortune soutenoit généreusement les vastes entreprises de Vincent de Paul. Les malheurs de ce temps ne demandoient pas moins qu'un tel secours. La Lorraine, la Champagne, la Picardie furent nourries par elles pendant plusieurs années. On ne sauroit croire aujourd'hui à quel degré la misère y étoit parvenue, par suite des guerres, de la famine et de la peste. La Lorraine surtout éprouva des extrémités auxquelles on ne peut comparer dans l'histoire que les horreurs du siége de Jérusalem. Les pauvres y mouroient de faim par milliers : on les rencontroit par troupes de quatre et cinq cents, et si défigurés qu'ils ressembloient plus à des squelettes qu'à des hommes. Metz fut une fois assiégée par plus de quatre mille pauvres, dont le dénûment étoit affreux. Des mères se réunirent pour manger leurs enfants ; une veuve fit cuire dans un chaudron les membres d'une jeune fille ; des jeunes gens s'emparèrent d'un enfant qu'il mirent en pièces et dévorèrent à belles dents.

Le cœur de Vincent de Paul fut déchiré en apprenant ces terribles nouvelles ; il réunit aussitôt toutes ses ressources, envoya ses prêtres, ses religieuses au secours de ces malheureux, avec des aumônes, du blé, des vêtements, des médicaments pour les malades. Aussitôt qu'il avoit rassemblé quelque argent, il faisoit partir un des siens, que Dieu protégea visiblement dans tous ses voyages, car jamais les partis ennemis qui parcouroient la campagne, rançonnant tous ceux qui passoient, ne purent lui enlever les aumônes considérables dont il étoit chargé. Vincent de Paul distribua ainsi plusieurs millions, que la noblesse de France lui fournit. Il recueillit à Paris les prêtres, les religieuses, les gentilshommes de Lorraine

que la misère chassoit de leur pays, ceux d'Irlande persécutés alors par Cromwel. Sa charité suffisoit à tout. M. de Renty l'aida, tant qu'il vécut, dans cette œuvre de miséricorde. Nous ne pouvons signaler tous les noms des généreuses femmes qui se dépouillèrent pour venir au secours de leurs frères ; ils sont sans doute inscrits au livre de vie, où nous les lirons un jour.

La guerre étant la principale occasion de ces désastres, Vincent de Paul, que rien n'effrayoit quand il s'agissoit de faire le bien, s'alla jeter aux pieds de Richelieu pour l'engager à rétablir la paix. Le ministre la lui refusa cependant, encore qu'il eût le saint prêtre en grande estime, comme il le lui témoigna à sa mort. Louis XIII le suivit de près au tombeau. Ce religieux prince voulut mourir entre les bras de Vincent de Paul. Sire, lui dit ce dernier quand le roi le fit appeler, celui qui craint le Seigneur s'en trouvera bien dans les derniers moments : *Timenti Dominum bene erit in extremis*. Ce début, ajoute M. Collet, n'étonna pas un roi accoutumé depuis longtemps à se nourrir des plus belles maximes de l'Écriture; il répondit en achevant le verset : *Et in die defunctionis suæ benedicetur;* et il sera béni au jour de sa mort.

La reine Anne d'Antriche voulut que Vincent de Paul fît partie de son conseil de conscience pour la nomination aux évêchés et aux bénéfices; elle le consultoit aussi sur les autres affaires de son royaume, et se repentit quelquefois de n'avoir pas suivi ses avis. Quant au saint, il cachoit le plus qu'il pouvoit ces marques de la faveur royale. Il eut beaucoup à souffrir pendant les troubles de la Fronde, où il resta constamment fidèle à son roi.

Ces épreuves ne l'empêchèrent pas de fonder l'hôpital de la Salpétrière, de rétablir l'ordre dans l'Hôtel-Dieu de Paris, et d'assurer des secours pour les enfants trouvés. On sait dans quel abandon ces malheureux étoient laissés dans les rues de Paris, exposés à être écrasés par les voitures, vendus à vil prix à des mendiants, ou recueillis par des mains mercenaires, dont la négligence les vouoit à une mort plus lente, mais non moins certaine. Vincent de Paul en secourut d'abord quelques-uns ; mais le nombre s'en augmentant tous les jours, la charité se lassa, et c'est alors qu'il tint

aux dames patronesses ce discours, auquel elles ne répondirent que par des sanglots :

« Or sus, Mesdames, la charité et la compassion vous ont fait adopter ces petites créatures pour vos enfants : vous avez été leurs mères selon la grâce depuis que leurs mères selon la nature les ont abandonnées: voyez maintenant si vous voulez les abandonner aussi. Cessez d'être leurs mères pour devenir leurs juges; leur vie et leur mort sont entre vos mains : je m'en vais prendre les voix, il est temps de prononcer leur arrêt et de savoir si vous ne voulez plus avoir de miséricorde pour eux. Ils vivront si vous continuez d'en prendre un charitable soin; et, au contraire, ils périront si vous les abandonnez : l'expérience ne vous permet pas d'en douter. »

Ils vécurent, et durent cette nouvelle vie à Vincent de Paul. On fonda pour eux, au faubourg Saint-Antoine, un vaste établissement, dont l'entretien coûtoit au delà de cent cinquante mille livres, qui feroient presque un million d'aujourd'hui.

Nous en resterons là des œuvres de ce grand homme, car il faudroit un volume pour raconter tous les prodiges de sa charité. Jamais cœur n'eut pour les pauvres un plus ardent amour, et je répéterois volontiers de lui ce que saint Jean Chrysostôme disoit de saint Paul : « Son cœur étoit celui de Jésus-Christ même. » Il garda cette vivacité de sentiment jusqu'aux derniers jours de sa longue vie; et comme ses infirmités le forçoient de faire ses courses en voiture, tout son bonheur étoit de faire monter auprès de lui et de conduire à leur destination les pauvres ou les malades qu'il rencontroit.

Il avoit atteint sa quatre-vingt-cinquième année, lorsque le 25 septembre de l'an 1660, vers midi, l'assoupissement que lui causoient ses insomnies, dit M. Collet, devint plus profond qu'à l'ordinaire. Malgré cela, il entendit la messe le jour suivant, qui étoit un dimanche, et il communia comme il le faisoit tous les jours, depuis qu'il étoit hors d'état de célébrer. Dès qu'il fut dans sa chambre, son assoupissement le reprit. On le réveilla plus d'une fois. Toujours semblable à lui-même, le vertueux malade répondit

avec un visage riant et affable; mais bientôt sa langue se refusa aux tendres mouvements de son cœur; après quelques paroles, il demeuroit court. Sur ces fâcheux pronostics, le médecin voulut qu'on lui donnât l'Extrême-Onction.

« Ce fut alors que ses enfants connurent à n'en plus douter qu'ils étoient sur le point de perdre le meilleur de tous les pères. Ils se hatèrent de profiter de ses derniers moments. Un d'eux lui demanda sa bénédiction pour tous les autres. Le saint homme fit un effort pour lever la tête, il jeta sur ce missionnaire un regard plein de bonté et de tendresse; et, ayant commencé tout haut les paroles de la bénédiction, il acheva le reste d'une voix si basse, qu'à peine pouvoit-on l'entendre.

« Il passa la nuit dans une douce et presque continuelle application à Dieu. Quand il s'assoupissoit plus qu'on n'auroit voulu, il suffisoit, pour le réveiller, de lui parler de son divin Maître : tout autre discours le trouvoit insensible. Il parut goûter principalement ces paroles, si convenables à l'état d'un homme mourant : « Hâtez-vous, mon Dieu, de me tendre une main secourable. »

« Sur les quatre heures et un quart du matin, un ecclésiastique de la conférence des mardis, qui faisoit pour lors sa retraite annuelle dans la maison, ayant appris que le saint baissoit à vue d'œil, entra dans sa chambre, et le pria de bénir pour la dernière fois messieurs ses confrères, afin que leur compagnie ne dégénérât point. Vincent se contenta de lui répondre, avec son humilité ordinaire : *Qui cœpit opus bonum, ipse perficiet.* Bientôt après, il s'éteignit comme une lampe qui n'a plus d'huile; et sans fièvre, sans effort, sans ombre de convulsion, il rendit à Dieu une des plus belles âmes qu'il ait jamais créées.

« Saint Vincent de Paul étoit d'une taille moyenne, mais bien proportionnée. Il avoit la tête grosse et un peu chauve, le front large, les yeux pleins de feu, mais d'un feu tempéré par la douceur; le port grave et modeste, un air d'affabilité qu'il tenoit moins de la nature que de la vertu. Dans ses manières et sa contenance régnoit cette simplicité qui annonçoit le calme et la droiture de son cœur. »

En 1712, le cardinal de Noailles ayant fait ouvrir le tombeau de saint Vincent de Paul, son corps fut trouvé entier et sans aucune marque de corruption. Nous ne saurions raconter tous les miracles qui s'opérèrent à l'intercession de ce grand serviteur de Dieu et des pauvres. Il fut béatifié par Benoît XIII, le 21 août 1729, et canonisé huit ans après par Clément XII.

LA VIE DE SAINTE MACRINE,

VIERGE.

AN 354.

Jules, pape. — Constant, empereur.

La vie de sainte Macrine, vierge, sœur du grand saint Basile, a été écrite par saint Grégoire de Nysse, également son frère, qui se trouvoit à son trépas, en une épître qu'il adresse à Olympe, et qui est rapportée par Surius en son quatrième tome de la *Vie des Saints*.

Le père de sainte Macrine s'appeloit Basile, et sa mère Emélie, gens nobles et riches; ils eurent dix enfants, qui furent presque tous saints, vraies colonnes et lumières de l'Église. Macrine étoit l'aînée de ses frères. Avant sa naissance, sa mère étant prête d'en accoucher, eut la vision d'un ange qui lui apparut sous la forme d'une personne vénérable, et d'un aspect plus qu'humain; il imposa à l'enfant le nom de Thècle : pour signifier, que Macrine ressembleroit en sainteté et en perfection à sainte Thècle, disciple et fille ainée de l'apôtre saint Paul.

On la nomma Macrine sur les fonts du baptême, en mémoire de son aïeule du côté paternel, très-sainte femme et disciple du grand évêque de Césarée Grégoire le Thaumaturge, maîtresse et conductrice de saint Basile le Grand, de laquelle le martyrologe Romain fait mention le 14 de janvier. Celle-là s'appelle Macrine l'aînée, à raison de celle-ci qui étoit sa petite-fille.

Ses parents la nourrirent saintement, l'éloignant dès ses jeunes ans de tous ce qui pouvoit souiller la pureté de son âme, et la portant à aimer les choses saintes et éternelles. Elle étudia particulièrement le livre de la Sagesse de Salomon, et les Psaumes, qu'elle apprit si soigneusement, que, quand elle se couchoit et se levoit, en entrant à l'école ou en sortant, au commencement ou à la fin du repas, priant ou s'employant à quelque autre chose, elle récitoit toujours un psaume, et durant son travail, c'étoit tout son entretien.

Macrine devint si belle à l'âge de douze ans, qu'il n'y avoit peintre, si excellent fût-il, qui pût avec son pinceau tirer un trait de sa rare beauté. Plusieurs seigneurs la demandèrent donc en mariage à son père qui, et sans en parler à sa fille, en choisit un jeune, noble, bien né, auquel il promit de la donner : mais Notre-Seigneur permit qu'il mourût incontinent, et que Macrine en fût dégagée. Celle-ci ayant su l'intention qu'avoit son père, et comment Notre-Seigneur l'avoit délivrée de ce pesant joug, résolut de ne se marier jamais, et de consacrer sa virginité à l'Époux céleste et immortel. Elle demeura avec sa mère, l'accompagnant, la servant, et la déchargeant du soin des affaires domestiques avec tant de piété, d'amour, et de diligence, qu'il sembloit bien que Notre-Seigneur l'assistoit et la gouvernoit.

Elle servit de mère à tous ses frères : c'étoit elle qui les élevoit, les instruisoit et les dirigeoit à la vertu et à la perfection. Son père étant décédé, elle persuada à sa mère d'entrer en religion, pour se donner entièrement au service de Dieu. Elles s'y mirent toutes deux et menèrent une vie plus angélique qu'humaine. Il n'y eut jamais entre elles de contestation, d'envie, de haine, de défiance de convoitise, de vaine gloire, ni d'autres défauts du

monde. L'orgueil, le faste, la présomption, bref tous les vices étoient bannis de ce lieu-là.

Leurs délices consistoient en la sobriété, leur honneur à vivre inconnues, leur trésor en la pauvreté, et à mépriser les richesses. Elles estimoient inutile tout le soin que l'on prend de prolonger cette vie mortelle. Toute leur étude étoit en Dieu : une continuelle oraison, et un chant de psaumes qui ne s'interrompoit point ni jour ni nuit, étoient leur travail et leur repos : c'étoient des femmes qui, pour la victoire de leurs passions, pour la pureté de leurs âmes, et pour l'ardent amour de Dieu ressembloient à des anges.

Sainte Macrine eut mal au sein, avec une enflure, une dureté, et une douleur qui la menaçoient d'un cancer incurable, si on ne l'extirpoit de bonne heure : sa mère la prioit souvent de se mettre entre les mains des chirurgiens pour guérir ce mal : mais elle étoit si pudique et si honteuse, que la maladie ne lui sembloit rien en comparaison d'exposer aux yeux et aux mains des hommes une partie de son corps.

Elle entra un soir en son oratoire; là, se prosternant devant Dieu, et pleurant tendrement, elle le supplia humblement de la guérir; elle dit ensuite à sa mère qui l'importunoit de se faire traiter, qu'il suffisoit qu'elle fît le signe de la croix sur son mal, et que cela la guériroit. La mère le fit volontiers, et la douleur cessa, laissant une petite marque, comme une piqûre d'épingle, qui demeura toute sa vie, en souvenir de ce que Notre-Seigneur l'avoit miraculeusement guérie de ce dangereux mal.

Se mère étant décédée, Macrine aspiroit de plus en plus à la perfection, et vivant sur la terre, elle participoit souvent aux joies et aux consolations célestes. Elle encourageoit par ses exemples, par ses oraisons et par ses paroles, comme une bonne mère et une bonne maîtresse, les autres filles et les épouses de Jésus-Christ qui vivoient avec elle. Un jour son frère, saint Grégoire de Nysse, ayant été chassé de son Église par la persécution de l'empereur Valens, hérétique arien, après avoir assisté au concile d'Antioche, il eut une inspiration divine de visiter sa sainte sœur qu'il n'avoit point vue depuis huit ans. Il la trouva au lit de la mort, et re-

connut aussitôt que Notre-Seigneur l'avoit amené là pour lui fermer les yeux, pour l'ensevelir, et lui rendre les derniers devoirs. La sainte étoit couchée par terre, sur un ais couvert d'un peu de drap, ayant un autre ais qui lui servoit de chevet. Après qu'ils eurent tenu entre eux quelques discours de Dieu, cette sainte vierge étant déjà fort abattue, fit une longue et fervente prière à Notre-Seigneur; elle fit ensuite le signe de la croix sur ses yeux sur sa bouche, et sur son cœur, et son âme quitta son corps, qui demeura aussi beau et aussi vermeil que lorsqu'il étoit en vie.

Le bruit de sa mort étant divulgué, il y accourut une grande multitude d'hommes et de femmes, pour assister à son enterrement. Saint Grégoire portoit le cercueil avec un autre évêque et deux des ecclésiastiques les plus signalés : le clergé et le peuple portoient des cierges ardents dans leurs mains.

Notre-Seigneur fit plusieurs miracles par cette sainte, durant et après sa vie; elle guérit une fille qui perdoit un œil, en l'embrassant; elle chassa les démons; elle rendit la santé à plusieurs malades, et prédit, d'un esprit prophétique, les choses à venir; plusieurs fois le blé qu'elle donna aux pauvres ne diminua aucunement lorsqu'elle le distribua, ni après qu'elle eut fait l'aumône.

Le Martyrologe romain parle d'elle le 19 de juillet. Saint Grégoire de Nysse, son frère, la loue tellement en ses livres, qu'il confesse qu'elle a été sa maîtresse, et qu'elle lui apprit les plus secrets mystères de la théologie chrétienne.

LA VIE DE SAINT ARSÈNE,

ABBÉ ET CONFESSEUR

AN 449.

Sirice Ier, pape. — Théodose, empereur.

Saint Arsène étoit romain, fort adonné dès son enfance aux lettres et à la vertu, de sorte que, par son bel esprit et par ses

études, il devint excellent orateur et philosophe bien versé en toutes sortes de sciences. Dans la suite, comme il étoit honnête, vertueux et dévôt, il quitta les arts libéraux pour s'adonner à la théologie, nourrissant son âme de la lecture des livres saints, et y prenant de nouveaux motifs d'aimer et de servir Dieu. Il fut premièrement fait diacre de l'Eglise romaine : depuis, Notre-Seigneur le posa sur le chandelier par une occasion que je vais dire.

Le grand Théodose, qui régnoit pour lors en Orient, avoit un fils nommé Arcade, qui lui succéda à l'empire. Théodose, qui désiroit que son fils fût imbu des vertus dignes de son rang, rechercha soigneusement un homme saint, sage et prudent, sur lequel il se pût reposer de l'instruction de ce fils, pour lui apprendre à craindre Dieu, et lui enseigner les autres vertus dignes d'un prince chrétien. A cet effet, il écrivit à Gratien, qui étoit en Italie, lequel il avoit associé à l'empire, et le pria de lui trouver dans Rome un maître capable d'instruire son fils. L'empereur Gratien s'adressa au Pape Damase, et le supplia de lui en choisir un de sa main. Saint Damase lui envoya Arsène, sachant les belles qualités dont il étoit doué. L'empereur Gratien, qui en fut fort content, le fit conduire à Constantinople, quoiqu'il alléguât des excuses par humilité et par modestie, de peur de se charger d'un office qui, à son avis, surpassoit ses forces.

Étant arrivé à Constantinople, l'empereur Théodose, après avoir lu les lettres du Pape et de Gratien, qu'Arsène lui présenta, et avoir conféré quelque temps avec lui, en demeura très-satisfait, et l'honora grandement, lui donnant son fils pour l'instruire non-seulement comme maître, mais pour le corriger comme père, aimant mieux qu'il méritât l'empire par ses vertus que de l'y voir parvenir à titre successif. Il fit Arsène sénateur, et le respectoit comme son propre père. Il lui fit donner un appartement en son palais près du sien, afin de le pouvoir visiter plus souvent et voir le soin qu'il prenoit de son fils.

Il entra un jour qu'Arsène faisoit la leçon au prince, et le trouva assis et Arsène debout; car, encore qu'il fût le maître et Arcade le disciple, il ne laissoit pas de lui faire honneur. Théodose s'en of-

fensa, ne trouvant pas raisonnable que le disciple (quoiqu'il fût son fils) demeurât assis et que le maître restât debout. Il en blâma Arsène, lui commandant de s'asseoir à l'avenir, et que le prince se tînt debout, parce qu'il le devoit respecter plus que l'empereur.

Arsène donnoit des instructions et des enseignements admirables à son disciple, lui apprenant tout ce qui est nécessaire pour l'éducation d'un excellent prince chrétien, le dirigeant tantôt par la douceur et tantôt par la sévérité, selon qu'il étoit expédient. Il arriva une fois qu'il fut contraint de fouetter le prince pour une lourde faute. Arcade regarda cette correction comme une injure, et résolut de faire mourir son maître pour se venger de lui. Il communiqua son dessein à un de ses serviteurs, auquel il se fioit, et lui commanda de tuer Arsène. Le serviteur, qui avoit la crainte de Dieu, au lieu d'obéir à son maître, avertit secrètement Arsène de la mauvaise intention du prince, de peur qu'il ne fît exécuter sa résolution par quelqu'autre.

Arsène, qui étoit, s'il faut ainsi dire, retenu par force en cette occupation, et ne souhaitoit rien de plus que de s'en voir dehors, et de se retirer en quelque solitude pour servir Notre-Seigneur Jésus-Christ, prit cette occasion comme venant de sa main, quitta l'habit de courtisan et se déguisa en pauvre, de peur d'être reconnu à sa sortie de Constantinople pour aller en Égypte : ce qu'il exécuta avec d'autant plus de courage et d'affection, que, suppliant Notre-Seigneur, au milieu de ces grandeurs de la cour, de lui montrer le chemin du salut, il ouït une voix qui lui dit : *Arsène, fuis les hommes et tu seras sauvé.* Après qu'il se fut retiré au désert, il entendit la même voix qui lui dit encore, lorsqu'il étoit en oraison: *Arsène, fuis, tais-toi, tiens-toi clos et couvert, car ce sont les principes du salut.*

Il s'en alla donc sur la montagne de Scété, qui étoit habitée de plusieurs saints religieux, en la compagnie desquels il fut reçu étant âgé de soixante et cinq ans. Théodose fut fort irrité quand il sut qu'Arsène s'étoit retiré de son palais : et quoiqu'il le fît exactement chercher par mer et par terre, il n'en put jamais savoir de nouvelles.

La première chose à laquelle Arsène s'étudia, fut d'oublier entièment qu'il avoit été au monde et de se transformer en un homme chétif et abject. En effet, il commença à s'habiller de haillons, s'estimant plus brave et mieux vêtu de ces lambeaux, qu'il n'étoit des habits précieux de la cour, qu'il avoit laissés.

Il céloit soigneusement les sciences qu'il avoit apprises, désirant d'être tenu pour simple et pour ignorant. Il s'arrêtoit volontiers aux religieux idiots, et leur proposoit ses doutes des choses intérieures et spirituelles, afin d'apprendre de tout le monde. Il veilloit toute la nuit, et au matin il se reposoit quelque temps; il disoit qu'un bon religieux ne devoit pas dormir plus d'une heure. Il étoit tellement assidu à l'oraison, que s'il la commençoit au soleil couchant, le lendemain au matin le soleil lui venoit frapper les yeux avant qu'il eût achevé sa prière. S'il prioit en une église, il se cachoit derrière quelque pilier ou en un coin obscur où il pût être seul sans interruption. Ses yeux étoient des sources de larmes; en sorte qu'un saint religieux, nommé Pasteur, lui dit : *Vous êtes bienheureux, Arsène, d'avoir pleuré en cette vie, afin de vous délivrer des larmes éternelles.*

Il étoit grand ami du silence et du repos. Il n'ouvroit guère la bouche que pour louer Dieu. Son abstinence étoit presque incroyable : on ne le trouvoit jamais oisif : quand il étoit bien pauvre c'étoit alors qu'il s'estimoit être le plus riche et le plus content. Bref il étoit tellement mort au monde, qu'un gentilhomme romain l'étant venu chercher pour lui apporter le testament d'un de ses proches parents qui lui avoit laissé de grands biens, sitôt qu'il eût entendu le sujet qui l'amenoit, il répondit : *Je suis mort avant lui, de sorte que je ne saurois exercer aucune action d'homme vivant.* Il lui donna congé aussitôt, et lui rendit le testament qu'il lui avoit apporté.

Il avoit accoutumé de dire, en parlant de lui-même : *Arsène, qu'es-tu venu faire en religion? pourquoi as-tu quitté le monde? ne l'as-tu pas laissé pour complaire à Dieu? Fais donc ce que tu t'es proposé de faire.* D'autres fois il disoit qu'il s'étoit souvent repenti d'avoir trop parlé, et jamais de s'être tu.

Néanmoins, le renom de sa sainteté se répandant de toutes parts, ceux des provinces éloignées le venoient chercher, seulement pour le voir et pour jouir de sa présence et de son conseil. Cela le fâchoit fort, et il faisoit tout ce qu'il pouvoit pour s'exempter de telles visites. Le patriarche Théophile vint une fois exprès, avec le gouverneur d'Alexandrie, pour le visiter, sans se soucier de la fatigue et de la difficulté d'un si long chemin. Ils le prièrent instamment de leur dire quelques paroles d'édification. Après y avoir pensé quelque temps, il leur répondit : *Me promettez-vous d'accomplir ce que je vous dirai?* ils l'assurèrent que oui. Alors il leur dit : *Quand vous entendrez dire qu'Arsène est en quelque lieu, ne l'allez plus chercher :* de quoi ils furent fort édifiés, le voyant si ennemi de la conversation et si ami du silence.

Le patriarche Théophile désira le voir depuis, mais il n'osa l'entreprendre sans le prévenir, et savoir premièrement s'il lui ouvriroit la porte. Arsène lui fit réponse que s'il lui ouvroit, il seroit contraint d'ouvrir à beaucoup d'autres, et que c'étoit à dire qu'il falloit abandonner ce désert : de sorte que le patriarche le laissa en paix.

Une autre fois, il vint un religieux de bien loin à sa cellule, qui étoit éloignée des autres d'environ deux lieues, pour le visiter et se consoler avec lui. Arsène sachant cela commença à lui jeter des pierres, afin qu'il le tint pour un fou, comme il fit, et qu'il ne s'en approchât pas davantage. Il vint aussi une dame de Rome pour le voir, lui donner l'aumône, et faire son profit de ses saints conseils. Elle le rencontra hors de sa cellule, et se jeta à ses pieds, mais il se fâcha quand il l'eut aperçue, et lui dit : *Ne sais-tu pas que tu es une femme, qui ne dois pas sortir de ta maison : comment as-tu été si hardie de traverser tant de mers et de venir ici pour me voir? Ne veux-tu pas montrer le chemin aux autres femmes de me venir troubler en mon repos?* Ce qu'il lui dit d'une façon si sévère et si grave, que la pauvre femme, toute tremblante et étonnée, n'osa jamais lever les yeux pour le regarder, et lui répondit : *O saint Père, je n'enverrai jamais d'autre vous chercher ; je vous suis venue supplier d'intercéder pour moi, et d'en avoir toujours mémoire en*

vos oraisons. Alors le saint répliqua : *Tout ce que je demande à Dieu, c'est que je ne me souvienne jamais de toi, et que je t'efface de mon cœur ;* tant Arsène étoit retenu en la conversation des femmes.

Il avoit une ferme confiance en Dieu, de sorte que les démons ne le pouvoient étonner par les horribles figures qu'ils prenoient pour l'ébranler; les menaces des hommes ne le purent jamais non plus intimider. Un jour, les barbares arrivèrent en armes sur cette montagne, où les moines étoient; ceux-ci s'enfuirent, craignant de tomber entre leurs mains : mais Arsène ne sortit jamais de sa cellule, disant : *Si Dieu n'a pas soin de moi, pourquoi est-ce que je souhaite de vivre?* De manière qu'il passa assurément au travers des barbares, sans qu'il en reçût aucun déplaisir. Néanmoins, une autre fois, en un semblable péril, craignant, s'il demeuroit, d'acquérir plus de réputation que les autres, comme étant chéri et favorisé de Dieu, il s'enfuit avec eux.

Encore qu'il fût très-rigoureux à lui-même, il ne laissoit pas d'être doux et miséricordieux aux autres, pardonnant facilement les fautes d'autrui. Il y avoit un religieux qui déroboit tout ce qu'il trouvoit à l'écart. Le saint en fut averti, et, le menant dans sa cellule, il lui donna de bons préceptes pour amender sa vie : et afin qu'il n'eût pas sujet de dérober, il lui donna des habits et de l'argent. Mais cela ne l'empêcha pas : car cette mauvaise habitude étoit trop enracinée dans l'âme de ce pauvre moine. De sorte que les autres anciens murmuroient entre eux contre Arsène, disant que la facilité dont il usoit envers ce moine incorrigible, étoit trop préjudiciable, et qu'il le falloit retrancher de la compagnie, comme un membre pourri, pour servir d'exemple aux autres.

Saint Arsène tomba un jour malade, et l'infirmier lui donna un matelas et un traversin, pour le soulager dans son infirmité. Un ancien religieux l'étant venu visiter, se scandalisa fort de le voir user de matelas et d'oreiller, et murmurant entre ses dents : *Est-ce là,* dit-il, *cet Arsène dont on fait tant d'état?*

L'infirmier reconnut bien l'idiscrétion de ce vieillard, et le tirant à part : *Je voudrois bien savoir,* dit-il, *de quelle vocation vous étiez avant que d'entrer en religion.*

Il lui confessa qu'il vivoit en une extrême pauvreté, manquant de la plupart des choses nécessaires à la vie humaine.

A ce que je vois, reprit l'infirmier, *vous êtes maintenant beaucoup plus à votre aise; et être moiné, en ce qui regarde votre nourriture, vous est plutôt un soulagement qu'une charge. Mais vous ne considérez pas qu'Arsène étoit le père des empereurs, qu'il a tant abandonné de richesses et de délices, tant de lits blancs et doux sur lesquels il couchoit, et qu'en récompense de tout cela, nous lui donnons un oreiller et un chétif matelas.*

La vie de ce saint étoit vraiment admirable. C'étoit un brillant miroir de tous les moines qui vivoient en cette montagne, et des autres provinces les plus éloignées, lesquels non-seulement par l'exemple de ses rares et héroïques vertus, mais aussi par ses discours et ses remontrances, purifièrent leur âme, comme étant le but principal auquel ils avoient visé en entrant en religion. Il leur disoit que pour parvenir à cette sincérité de l'âme, ils ne se contentassent pas d'affliger seulement le corps et de retrancher les vices extérieurs qui la souilloient : mais plutôt les intérieurs et occultes, l'envie, la vaine gloire, la présomption que l'on a de soi, et surtout l'orgueil, qui est la source de tous les maux, et qu'ils tâchassent de toutes leurs forces de purifier leur intention, et de plaire à Dieu par-dessus toutes choses, prenant garde aux artifices de l'ennemi, lequel souvent, sous l'appât de la piété ou de la charité, nous fait avaler l'hameçon du péché.

A ce même propos, il répondit à un vieillard qui lui disoit, que ne pouvant plus jeûner à son extrême vieillesse, il croyoit être obligé de visiter les malades, et de s'employer aux œuvres de charité : qu'il lui conseilloit bien de boire et de manger dorénavant tant qu'il pourroit, pourvu qu'il ne sortît point de sa cellule : reconnoissant que le diable ne lui proposoit pas cette visite des malades pour une vraie charité, mais afin de le tirer hors de sa cellule.

Un autre moine, nommé Marc, lui demandant pourquoi il fuyoit ainsi la fréquentation des autres moines, parmi lesquels il ne pouvoit empirer, et qui profiteroient beaucoup avec lui, il répondit :

Dieu sait que je dépens de votre charité : mais que voulez-vous que je fasse ne me pouvant diviser, et donner une partie de moi à Dieu et l'autre aux hommes, même quand je vois qu'il est beaucoup plus facile de contenter Dieu que les hommes? car Dieu est un et immuable, tandis que les hommes sont plusieurs, et chacun d'eux a son avis particulier, qui change d'heure à autre.

Il leur raconta une fois une vision qu'il avoit eue, sous le nom d'un autre. *Un moine,* dit-il, *étant un jour en sa cellule, ouït un ange qui lui commanda de sortir dehors, pour voir les soins et les sottises des hommes, qu'il lui vouloit montrer. Il suivit l'ange qui l'avoit appelé, lequel le mena auprès d'un homme noir, qui coupoit du bois en une montagne. Cet homme faisoit un fagot qu'il vouloit emporter sur ses épaules; et ne le pouvant charger, à cause qu'il étoit trop pesant, au lieu d'en ôter, il en coupoit encore davantage, et grossissoit son fagot, prétendant toujours l'emporter, sans considérer que plus il mettoit de bois, moins il le pourroit porter. Il lui en montra aussi un autre qui puisoit avec beaucoup de peine de l'eau d'un lac, et qui la versoit en un canal tout percé. Enfin il lui fit voir deux hommes à cheval, qui portoient un long chevron de travers, et le vouloient ainsi mettre dans l'église, par la porte qui étoit trop petite. L'ange ensuite lui expliqua cette vision : celui qui coupe du bois est le pécheur, lequel étant accablé de ses péchés, au lieu de les diminuer par la pénitence, entasse faute sur faute. Celui qui tire de l'eau qu'il jette dans une gouttière percée, est celui qui fait des bonnes œuvres avec intention de plaire aux hommes, et non pas à Dieu seul, de sorte qu'il perd sa peine. Quant aux cavaliers qui portent le bois de travers, ce sont ceux qui se confient en eux-mêmes, et en leurs œuvres, se fermant la porte de l'humimilité, sans laquelle personne ne peut entrer au royaume des cieux.*

Arsène éclatoit ainsi par sa sainte vie; et la renommée qui en courut de toutes parts, vint jusqu'aux oreilles de l'empereur Arcade, qui régnoit à la place de Théodose. Ce prince se souvenant des bonnes instructions que lui donnoit Arsène, et du sujet qu'il eut de le quitter, et de se réduire à cette sainte vie, dépêcha un

courrier pour l'aller visiter de sa part; il lui écrivit aussi une lettre, par laquelle il le supplioit, en premier lieu, de l'aider par ses prières à gouverner l'empire selon la volonté de Dieu : puis il lui demandoit pardon de ce qu'il avoit entrepris de le faire mourir, le priant au reste de recevoir l'aumône qu'il lui envoyoit, à savoir tous les droits que l'empereur levoit en Égypte, pour les distribuer aux pauvres et aux religieux qui en auroient besoin. Arsène ayant lu la lettre de l'empereur, lui fit réponse de bouche, et dit au courrier qu'il assurât l'empereur de sa part, qu'il prioit Notre-Seigneur de lui pardonner ses péchés; et, quant à l'aumône, qu'il étoit déjà mort au monde, et qu'il ne s'en pouvoit plus mêler, le congédiant ainsi, sans lui faire d'autre dépêche.

Après avoir vécu cinquante-cinq ans en cette solitude, non pas en homme, mais en ange, étant âgé de cent-vingt ans, sans aucune incommodité ni maladie, sinon qu'il étoit foible et courbé, Notre-Seigneur lui révéla qu'il le vouloit appeler à lui. Il en avertit ses disciples, les consolant et les animant à la perfection par ses saints discours. Il les pria de ne donner son corps à personne, après sa mort, pour être honoré, mais qu'ils le trainassent au haut de la montagne, avec une corde attachée à ses pieds : tant il étoit humble.

L'heure de sa mort étant venue, il commença à craindre et à trembler, pleurant à chaudes larmes. Ses disciples voyant cela, lui demandèrent : *Et comment, notre Père, la mort vous fait-elle peur?* Et il répondit : *Je la crains sans doute, et l'ai toujours appréhendée depuis le premier jour que j'entrai en religion.* Bientôt après, il rendit l'âme à Dieu, sans apparence d'aucun changement.

Métaphraste a écrit la vie de saint Arsène, et Surius la rapporte dans son quatrième tome. Il est parlé de lui en la seconde et troisième partie de la Vie des Pères. Le Martyrologe romain met sa mort au 19 juillet; Bède, Usuard, Adon, et le Ménologe des Grecs, au 14 avril. Saint Jérôme le place entre les principaux moines en son épître 27.

Digitized by Google

LA VIE DE SAINTE JUSTE ET DE SAINTE RUFINE,

VIERGES ET MARTYRES.

Ces deux saintes martyres habitoient Séville en Espagne, où elles gagnoient leur vie par un petit commerce de poterie. Elles demeuroient ensemble, vivant fort frugalement et chrétiennement, visitant Notre-Seigneur dans son saint temple, et occupant dans la prière les heures que leur laissoit le travail.

Or il arriva qu'un jour de fête de la déesse Vénus, quelques femmes de Séville, superstitieuses et idolâtres, voulurent faire un sacrifice solennel à son idole. Comme elles avoient besoin de vaisseaux de terre pour ce sacrifice, elles allèrent chez Juste et Rufine dont c'étoit le commerce, et choisirent les vases qui leur convenoient. Les deux vierges leur demandèrent quel usage elles en vouloient faire. Ces femmes croyant qu'elles étoient païennes comme elles, répondirent librement que c'étoit pour faire un sacrifice à la déesse Vénus ; mais elles furent bien étonnées quand on leur refusa nettement de vendre ces vases.

— Nous sommes chrétiennes, leur dirent Juste et Rufine ; et nous n'adorons qu'un seul Dieu ; nous détestons toutes vos idoles, et ne voulons rien donner pour leur culte.

Ces femmes alors devinrent furieuses ; elles mirent à terre l'idole de Vénus qu'elle portoient cachée dans leur sein, et se jetant sur les vases qui remplissoient la boutique de ces pauvres chrétiennes, elles les mirent en pièces.

Juste et Rufine, cependant, pleuroient, non de la perte qu'elles éprouvoient, mais de l'outrage que ces femmes faisoient à Notre-Seigneur en lui préférant une déesse infâme ; aussi étant parvenues,

dans le désordre, à s'emparer de l'idole, elles la brisèrent avec une sainte indignation, et en jetèrent les morceaux dans la rue.

Les païens s'assemblent aussitôt pour venger l'insulte faite à leur déesse; ils forcent les portes de la maison, s'emparent des deux vierges, les enchaînent et les conduisent au juge de la ville nommé Diogénien. Celui-ci, après les avoir interrogées, voyant leur constance dans la foi, ordonne de les soumettre à la question. Il les fait étendre sur les chevalets et déchirer avec des ongles de fer; puis ne pouvant vaincre leur courage, il les fait traîner en prison, et jeter dans un cachot.

Quelque temps après, le cruel tyran les fit comparoître à son tribunal, et pensant que leur cœur avoit été changé par les souffrances, il leur parla doucement, cherchant à les gagner par ses promesses : mais les deux saintes martyres restèrent sourdes à ses flatteries. Il ordonna alors qu'on les traînât, nu-pieds, au milieu des ronces, des épines et des rochers, puis quand leurs corps eurent été déchirés et à moitié brisés, il commanda qu'on les renfermât de nouveau dans leur prison infecte. Sainte Juste y mourut peu après, recevant la première la couronne du martyre. Son corps fut jeté dans un puits très-profond, d'où l'évêque de Séville le fit retirer, pour lui donner une honorable sépulture.

Le président espéra tirer meilleur parti de sainte Rufine. Il se la fit amener, et tâcha encore de la séduire; mais la trouvant invincible dans la foi, il lui fit écraser la tête. Saint Sabin, ému de pitié, réunit ses restes précieux à ceux de sa compagne. Comme elles vécurent et souffrirent ensemble, leurs âmes vivent à jamais ensemble dans la joie des cieux, en attendant la glorieuse résurrection de leurs corps

---

Fête de saint Epaphras, que saint Paul, apôtre, appelle son compagnon de captivité. Ce saint ayant été ordonné évêque de Colosses par le même apôtre, et étant célèbre par ses vertus, reçut

au même lieu, après un vigoureux combat, la palme du martyre, pour les fidèles qui lui avoient été confiés. Son corps a été déposé à Rome dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure.

A Cordoue, sainte Aure, vierge, qui, étant d'abord tombée pendant la persécution, et s'étant ensuite repentie de sa foiblesse, recommença le combat, et y versant son sang, fut victorieuse de son ennemi.

A Trèves, saint Martin, évêque et martyr.

A Rome, saint Symmaque, Pape, qui, ayant été persécuté longtemps par la faction des schismatiques, rendit enfin son âme à Dieu, étant parvenu à une sainteté célèbre. — Il étoit de l'île de Sardaigne, et succéda au Pape Anastase en 478. Il eut d'abord à lutter contre l'antipape Laurent, dont les partisans accusèrent saint Symmaque de plusieurs crimes. Le roi Théodoric ayant à ce sujet assemblé un synode, les évêques de la Ligurie, de l'Émilie et de la Vénétie se plaignirent au roi de ce que le concile avoit été convoqué par lui, ce droit appartenant uniquement à la Chaire de saint Pierre. Ils ajoutèrent qu'il étoit inouï qu'un supérieur eût été jugé par ses inférieurs. Les évêques des Gaules s'indignèrent également de cette infraction à l'autorité du chef suprême de l'Église. Saint Avit, évêque de Vienne, écrivit en leur nom à Rome, se servant des mêmes termes que les évêques d'Italie. « Il n'est pas aisé, disoit-il dans sa lettre, de comprendre comment un supérieur, à plus forte raison le chef de l'Eglise, peut être jugé par ses inférieurs ; et il conjuroit le sénat de maintenir l'honneur de l'Église, et de ne pas souffrir que les brebis s'élevassent contre leur pasteur. L'innocence de saint Symmaque fut au reste reconnue par les évêques. Ce saint Pape avoit une grande charité pour les captifs et les prisonniers, dont il délivra un grand nombre par ses aumônes. Il fit aussi de magnifiques présents aux églises de Rome. Le Pontifical rapporte que c'est lui qui ordonna de chanter le *Gloria in excelsis* aux messes des dimanches et des fêtes des martyrs. Il

mourut le 19 juillet 514, après avoir gouverné l'Église quinze ans et huit mois.

A Vérone, saint Félix, évêque.

Le bienheureux Jean de Dukla étoit, comme le bienheureux Simon de Lipnicza, un disciple de saint Jean de Capistran. Il évangélisa la Pologne, sous l'habit de Saint-François, gagnant à Dieu un grand nombre d'âmes par son éloquence et sa sainteté. Il avoit une très-particulière dévotion à la très-sainte Vierge, qu'il se proposoit d'imiter en toutes ses actions. Il exerça le saint ministère jusqu'à la fin de sa vie, encore qu'il fût devenu aveugle dans ses dernières années, et mourut le 29 septembre 1484, deux ans après le bienheureux Simon. Son culte a été approuvé par Clément XII, et sa fête fixée au 19 juillet.

VINGTIÈME JOUR DE JUILLET.

Sainte Marguerite, vierge et martyre. — Saint Elie, prophète.

Saint Jérôme Emiliani, fondateur de la congrégation des Somasques; saint Joseph, dit le Juste; saint Sabin et ses compagnons, martyrs; saint Paul, diacre et martyr; sainte Wilgeforte, vierge et martyre; saint Vilmer, abbé; sainte Sévère, vierge.

LA VIE DE SAINTE MARGUERITE,

VIERGE ET MARTYRE.

AN 253.

Saint Fabien, pape. — Décius, empereur.

La glorieuse vierge et martyre sainte Marguerite (que les Grecs et quelques Latins nomment Marine), étoit native d'Antioche en Pisidie, fille unique d'un grand prêtre des dieux, appelé Édise. Ayant perdu sa mère dès son enfance, on la donna à nourrir à une bonne femme à quatre ou cinq lieues de la ville. Elle suça le lait de la foi chrétienne, et fut instruite aux saintes mœurs.

Plus elle croissoit en âge, plus elle augmentoit en vertu, en modestie, en honnêteté et en beauté. Elle avoit compassion d'ouïr les cruels tourments dont les saints martyrs étoient déchirés et mis à mort, et elle admiroit la confiance avec laquelle ils les enduroient, aimant mieux perdre mille fois la vie, que la foi de leur Seigneur. Elle avoit un grand désir de les imiter, et de souffrir pour Jésus-Christ aussi bien qu'eux. Mais son père, qui étoit idolâtre et prêtre des faux dieux, abhorroit et maltraitoit sa fille, à cause qu'il la

voyoit si attachée à Jésus-Christ, et tout à fait contraire à ses intentions.

Il arriva que cette vierge étant dans les champs, Olibrius, président de l'Orient, passa par là avec sa suite; et l'ayant envisagée, il la trouva si belle qu'il en devint amoureux, et résolut de l'épouser. Néanmoins, ayant appris depuis qu'elle étoit chrétienne, et ne la pouvant fléchir par ses caresses, l'épouvanter par ses menaces, ni la réduire à sa volonté par force ni par artifices, tournant son amour en haine, sa douceur en fureur, il se voulut venger d'elle par les tourments. Il la fit étendre sur le carreau, et la fit fouetter si cruellement, que les ruisseaux de sang couloient de son corps délicat, dont le peuple qui étoit présent pleuroit à chaudes larmes. Mais la sainte étoit si ravie en l'amour de son cher Époux, qu'elle n'en sentoit rien, non plus que si elle n'eût pas souffert. Ce barbare président la fit alors gratter avec des ongles de fer; il la fit attacher avec des clous, et tourmenter si cruellement, qu'il fermoit les yeux de peur de la voir.

De là on la ramena en prison : où étant en oraison, et suppliant dévotement Notre-Seigneur qu'il lui donnât la force et la persévérance jusqu'à la fin, elle fut saisie d'un grand tremblement : le diable prenant la forme d'un dragon épouvantable lui apparut, avec des sifflements et des puanteurs insupportables, et s'approcha d'elle comme pour la dévorer. Mais la sainte étant ferme et assurée, le fit périr en faisant le signe de la croix. Aussitôt une divine lumière pénétra dans ce cachot obscur, avec une voix qui lui dit : *Marguerite, servante de Dieu, réjouis-toi d'avoir vaincu tes ennemis : le tyran demeure confus et le diable tout étonné. Ne perds pas ta constance en ce qui te reste à souffrir : tes tourments prendront bientôt fin, et ta gloire commencera.* La sainte fut infiniment consolée de ces paroles, et se trouva guérie de toutes ses plaies, ce dont elle remercia affectueusement Notre-Seigneur.

Le lendemain le juge la fit amener devant lui, et la voyant aussi saine et aussi entière que si elle n'eût rien enduré, il la fit dépouiller, et lui fit brûler le sein et les côtés avec des flambeaux ardents. Après cela, il fit emplir une grande cuve d'eau, et l'y fit précipiter

pieds et mains liés pour la noyer : comme on la jetoit dans l'eau, il survint un grand tremblement de terre, et une clarté, au milieu de laquelle il y avoit une colombe, qui se reposa sur la tête de la sainte. Alors toutes les cordes dont elle étoit liée se dénouèrent, et elle sortit de l'eau sans y avoir reçu aucun mal : puis la colombe et la clarté disparurent.

Plusieurs des assistants se convertirent par ce miracle ; mais le président exerça sur eux sa cruauté, et les fit tuer, commandant ensuite que sainte Marguerite eût la tête tranchée. Pendant que le bourreau se préparoit à exécuter cette rigoureuse sentence, la sainte d'un cœur affectionné leva les yeux au ciel, et supplia Notre-Seigneur, puisqu'il lui faisoit la grâce de surmonter tous ces tourments, et de mourir pour la confession de la foi, ce dont elle l'en remerçioit infiniment, qu'il usât de miséricorde envers tous ceux qui, au milieu de leurs angoisses, imploreroient sa faveur, et par son intercession invoqueroient son saint Nom.

A cette prière, la terre trembla de nouveau, et plusieurs des assistants tombèrent tout épouvantés ; le bourreau même s'en étonna et tomba aussi : puis Notre-Seigneur environné de ses anges apparut à sainte Marguerite, et lui dit qu'il avoit ouï son oraison, et accordé tout ce qu'elle lui demandoit. Alors elle-même encourageant le bourreau, tout tremblant et éperdu, tendit le col, et eut la tête tranchée, recevant de la main de son très-cher Époux la double couronne de la virginité et du martyre.

L'Église solennise sa fête le 20 de juillet. Elle mourut environ l'an 253, sous l'empire de Décius. Métaphraste a écrit sa vie. Le Martyrologe romain et Bède font mention d'elle, ainsi que les Grecs en leur Ménologe.

Digitized by Google

LA VIE DU SAINT PROPHÈTE ÉLIE,

Le saint prophète Élie étoit de la noble race d'Aaron. Il naquit en Arabie, et lorsque sa mère le portoit en son sein, il sembla à son père voir une grande troupe d'hommes vêtus de blanc, qui l'enveloppoient de bandelettes flamboyantes, dont les flammes entroient dans sa bouche. Le père raconta ce songe à des prêtres de sa connoissance, qui lui dirent que cet enfant seroit une lampe ardente dont la lumière éclaireroit tout le peuple d'Israël. C'est pourquoi il fut appelé Thesbite, parce qu'il devoit être un guide à tous ceux d'Israël, principalement aux prêtres, et à cause du zèle qu'il devoit déployer pour la défense de la loi.

En ce temps-là, l'impie Achab et sa femme Jézabel faisoient une cruelle guerre aux serviteurs de Dieu. Le peuple inconstant et volage, enclin à suivre les exemples de ses princes, se laissa gagner par ceux-ci aux pratiques de l'idolâtrie, imitant leur luxure et leurs dissolutions. Élie, vrai prophète de Dieu, ne put supporter ces scandales. Il vint trouver le tyran Achab et lui dit que, pour le punir de tous les maux dont il étoit l'auteur, le ciel ne répandroit plus ni pluie ni rosée sur les champs d'Israël.

Dieu enregistra la parole de son prophète. Une grande sécheresse survint en Israël, et la famine la suivit. Élie, selon l'ordre du Seigneur, se retira d'abord au torrent de Carith, près du Jourdain, où les corbeaux du ciel lui apportoient chaque jour sa nourriture, et il buvoit de l'eau du torrent. Quand le torrent fut desséché, il alla demeurer chez une veuve de Sarepta, dont Dieu multiplia les provisions de farine et d'huile, et dont Élie ressucita l'enfant, en récompense de sa charité.

Digitized by Google

Au bout de trois années, la colère de Dieu sur Israël s'apaisa. « Va, dit le Seigneur à son prophète, montre-toi à Achab, afin que j'envoie de la pluie sur la terre. » La famine sévissoit alors dans Samarie, où régnoit Achab. « Rassemble, dit Élie, au roi, tous les prophètes de Baal, que Jézabel nourrit de sa table, et mène-les avec le peuple d'Israël sur la montagne du Carmel. » Là, Élie parla à tout le peuple. Il lui proposa un moyen sûr de reconnoître le vrai Dieu entre le Seigneur et Baal. « Qu'on élève deux autels ; qu'on fasse un sacrifice ; et celui sur lequel tombera le feu du ciel sera le sacrifice du vrai Dieu. »

Les prophètes de Baal y consentirent, et depuis le matin jusqu'au milieu du jour, ils supplioient Baal de consumer par le feu leur sacrifice ; mais Baal étoit sourd.

— Criez plus fort, leur dit Élie ; votre Dieu est sans doute en voyage, ou peut-être qu'il dort ; réveillez-le.

Ils poussèrent alors de grands cris et, pour mieux l'implorer, se firent des incisions sur tout le corps, en sorte qu'ils étoient couverts de sang ; mais Baal resta muet.

Vers le soir, Élie éleva son autel avec douze pierres, en souvenir des douze tribus d'Israël ; il l'entoura d'un fossé, mit dessus du bois et le bœuf du sacrifice, fit arroser le tout de douze mesures d'eau, en sorte que le fossé en étoit tout plein ; puis il invoqua le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et à sa voix le feu du ciel descendit, lequel dévora le bœuf, le bois, les pierres de l'autel, et jusqu'à l'eau qui remplissoit les fossés.

— Le Seigneur est le vrai Dieu, s'écria le peuple.

Alors on s'empara des faux prophètes, qui furent tués par le peuple auprès du torrent de Cisson.

Cependant Élie regardoit le lac de Tibériade, que l'on appelle la mer de Galilée. Une petite nuée s'en éleva, qui avoit la forme d'un homme. Le ciel s'obscurcit : le vent devint violent, et une grande pluie rafraîchit la terre altérée.

La reine Jézabel voulut venger la mort de ses faux prophètes, mais le Seigneur fit retirer Élie sur la montagne d'Horeb, où la nourriture divine que l'ange lui avoit donnée au départ le soutint

pendant quarante jours et quarante nuits. Il sacra ensuite, par ordre de Dieu, Hazaël roi de Syrie, Jéhu roi d'Israël, et Élisée, qui devoit lui succéder dans le ministère prophétique, et qui, de ce moment, se mit à son service. En ce temps, Jézabel fit périr Naboth, dont la vigne plaisoit au roi Achab. Le prophète les avertit aussitôt de la vengeance de Dieu. « Les chiens, dit-il, mangeront Jézabel dans le champ de Naboth. » Achab effrayé fit pénitence; mais la reine, endurcie au crime, fut dévorée par les chiens, comme l'avoit prédit le prophète.

Ochozias, fils d'Achab, marcha sur les traces de son père; étant tombé malade, il envoya consulter Béelzébub, dieu d'Accaron. Élie vint au-devant de ses messagers. « Retournez, leur dit-il, et rapportez au roi ces paroles : Voici ce que dit le Seigneur : Est-ce qu'il n'y a plus de Dieu dans Israël, pour que tu envoies consulter Béelzebub, Dieu d'Accaron? En punition de ce crime, tu ne te lèveras plus de ton lit, et tu mourras de mort. »

— Comment étoit vêtu l'homme qui vous a parlé ainsi, dit le roi, quand ses envoyés lui racontèrent la rencontre qu'ils avoient faite?

— Il étoit couvert d'une peau de bête, avec une ceinture également de peau.

— C'est Élie le Thesbite, reprit le roi.

Alors il envoya vers lui un chef de cinquante soldats, avec ceux qu'il commandoit. Celui-ci monta vers Élie, qui étoit assis sur le haut d'une montagne, et lui dit : « Homme de Dieu, le roi vous commande de descendre. »

— Si je suis homme de Dieu, répondit Élie, que le feu descende du ciel et te dévore, toi et tes cinquante hommes.

Aussitôt le feu du ciel descendit et le dévora, ainsi que les cinquante hommes qui étoient avec lui.

Ochozias en envoya un autre qui eut le même sort; enfin il en envoya un troisième, qui se mit à genoux devant Élie et le pria humblement de venir. Élie se rendit à sa prière; il vint auprès du roi, auquel il répéta l'arrêt que le Seigneur avoit rendu contre lui. Ochozias mourut peu après, comme l'avoit prédit le prophète.

Digitized by Google

Puis il arriva que le Seigneur voulut enlever Élie au ciel dans un tourbillon de feu. Élie étoit à Galgala avec son serviteur Élisée; il essaya de se séparer de lui, mais Élisée le suivit jusqu'à Béthel, puis à Jéricho, et dans ces deux villes les fils des prophètes révélèrent à Élisée le dessein qu'avoit le Seigneur. Ils arrivèrent ainsi jusqu'au Jourdain, qu'Élie frappa de son manteau, et qu'ils passèrent à pied sec. Lorsqu'ils furent à l'autre bord, le prophète dit à son serviteur : « Que veux-tu que je fasse pour toi, avant que je te sois enlevé ? »

— Obtenez-moi, je vous prie, répondit Élisée, un esprit double du vôtre.

— Cela est difficile, reprit Élie ; cependant si tu me vois, lorsque je serai enlevé, c'est un signe que ta demande aura été accordée.

Ils s'avançoient ainsi en causant, lorsqu'un char de feu, traîné par des chevaux enflammés, les séparèrent : Élie monta dans ce char, qui l'emporta comme un tourbillon jusqu'au ciel.

Élisée le suivoit des yeux en criant : « mon Père, mon Père, le char d'Israël et son guide ! » Il saisit même son manteau qui se déchira, et dont la moitié resta dans ses mains.

Plusieurs passages de la sainte Ecriture pourroient faire penser qu'Élie est encore vivant, et qu'il doit reparoître sur la terre à la fin des temps, pour convertir son peuple. On lit en effet dans l'*Ecclésiastique*, c. XLVIII, v. 9 et 10 : « Vous (Élie) qui avez été enlevé au ciel dans un tourbillon de feu, et dans un char traîné par des chevaux qui lançoient des flammes ; *pour adoucir la colère du Seigneur, pour concilier les cœurs des pères et des enfants, et pour rétablir les tribus de Jacob...* »

On cite encore une parole de Notre-Seigneur, qui, après s'être entretenu dans la Transfiguration sur la montagne avec Moïse et Elie, disoit à ses disciples : *Il est vrai qu'Élie doit venir, et qu'il rétablira toutes choses* (*Matth.*, c. XVIII, v. 11).

Enfin dans l'Apocalypse, il sembleroit que l'un des deux prophètes qui combattront l'Antechrist pourroit être Élie, tant les miracles qu'ils opposeront aux prestiges du fils de perdition, seront semblables à ceux qui sont racontés d'Élie aux livres des Rois.

« *Si quelqu'un veut leur nuire,* dit saint Jean, *un feu sortira de leur bouche qui les dévorera. Ils ont la puissance,* ajoute-t-il, *de fermer le ciel pour empêcher la pluie de tomber pendant qu'ils prophétiseront* (*Apocal.*, c. XI., v. 5 et 6). » Beaucoup de docteurs lui ont, en effet, appliqué ce passage.

Mais il y a, à ce retour personnel d'Élie sur la terre, à cette vie nouvelle ou plutôt à cette continuation de la vie après une si longue absence, à son martyre par l'Antechrist, une difficulté qui me semble assez grande : c'est le culte que l'Église rend au saint prophète. Il n'y a pas d'exemple que l'Église ait placé sur ses autels un homme vivant. Que quelques chrétiens l'aient fait pour la très-sainte Vierge, sa dignité de Mère de Dieu méritoit bien cette dérogation. En écrivant donc le nom du prophète Élie au catalogue des saints, l'Église nous a appris qu'il régnoit éternellement avec Jésus-Christ dans le ciel. Dès lors il faudroit entendre les passages que nous avons cités d'un prophète dont la mission, l'esprit et les miracles seroient semblables à ceux d'Élie. C'est ainsi que Notre-Seigneur dit à ses apôtres, aussitôt après la parole que nous avons rapportée : « *Élie est déja venu, et il ne l'ont pas connu, mais il lui ont fait tout qu'ils ont voulu. Et ses disciples comprirent,* ajoute l'Evangéliste, *qu'il leur vouloit parler de saint Jean-Baptiste.* »

Lors donc que Malachie dit, dans son dernier chapitre, que Dieu enverra à son peuple le prophète Élie, avant le grand jour de ses vengeances, pour unir les cœurs des pères et des fils, de peur qu'il ne frappe la terre d'anathème ; ce nom d'Élie ne prouveroit pas absolument que ce sera le saint prophète qui vivoit au temps d'Achab et d'Ochozias, mais bien un serviteur de Dieu qui aura ses vertus et sa puissance, c'est-à-dire son esprit. Si ce nom indiquoit nécessairement la personne d'Élie, comment Notre-Seigneur eût-il dit, en parlant de saint Jean-Baptiste, qu'Elie étoit déjà venu? Nous laissons au reste cette difficulté à ceux qui ont autorité pour la résoudre.

Le saint prophète Élie est honoré d'un culte tout particulier dans l'Ordre des Carmes, qui le regarde comme son chef et son Père.

Digitized by Google

La vie monastique étoit en honneur chez les Juifs, surtout parmi les prophètes. Il est vrai que les religieux ne faisoient point alors le vœu de chasteté, cette vertu devant être apportée au monde par la très-sainte Vierge; mais ils menoient une vie d'austérités et de prières. Les religieux qu'Élie établit sur le Carmel s'y perpétuèrent jusqu'au commencement du treizième siècle, où le bienheureux Albert, patriarche de Jérusalem, leur donna une nouvelle règle. Nous avons parlé, à l'occasion de la fête de Notre-Dame du Mont Carmel, de la dévotion ancienne de cet Ordre à la très-sainte Mère de Dieu.

Saint Jerôme Emiliani, confesseur, fondateur de la congrégation des Somasques, que de nombreux miracles rendirent illustre pendant sa vie et après sa mort, fut béatifié par Benoit XIV, et solennellement inscrit dans les fastes des saints par Clément XIII.— Il naquit, en 1481, d'une illustre famille de Venise. Son père, qui étoit sénateur, le fit élever avec soin. Dès l'âge de quinze ans il entra dans les armées de la république, et servit son pays avec distinction, mais aussi, hélas ! avec cette licence qui est si ordinaire dans les camps. En 1508, il étoit enfermé dans le fort de Castelnovo, qu'assiégeoient les Allemands, sur les confins de Trévise. La brèche étant ouverte et les ennemis devant le lendemain donner l'assaut, pendant la nuit le gouverneur abandonna la garnison et se sauva lâchement. Au matin, Jérôme s'aperçoit de la fuite de son chef ; il rassure les soldats, fait réparer les brèches, soutient courageusement l'assaut et prolonge la défense. Il succomba enfin, mais après une résistance désespérée. Quand les Allemands se furent emparés du fort, ils jetèrent Jérôme dans un cachot, enchaîné comme un misérable, portant au pied un boulet de marbre comme les forçats. Dans cette prison, Dieu toucha son âme ; il repassa sa vie avec tristesse, tremblant pour son salut s'il venoit à mourir sans secours et sans pénitence. Il se ressouvint alors de Notre-Dame de Trévise, si bonne pour les pécheurs ; il

l'appela à son aide, et sa voix fut entendue. La nuit suivante Notre-Dame lui apparut; elle l'encouragea, lui remit les clefs de ses fers et de son cachot, et le conduisant elle-même au travers des armées ennemies, elle ne le quitta qu'aux portes de Trévise. Jérôme, fidèle au vœu qu'il avoit fait, déposa ses fers aux pieds de Notre-Dame de Trévise, et suspendit aux voûtes le boulet de marbre qu'il avoit porté. De ce jour il devint un autre homme, et malgré les honneurs dont la république récompensa son courage, il ne vécut plus que pour Dieu et les pauvres. Dans la famine de 1528, il dépensa la plus grande partie de son bien pour les soulager, fit de son palais un hôpital, et vendit jusqu'à ses meubles. La peste suivit la famine; elle le trouva non moins dévoué, non moins courageux. Il gagna la contagion, en servant les malades. Quand il fut à l'extrémité, il pria Notre-Seigneur de lui donner la vie pour faire pénitence et servir son prochain. Dieu lui rendit la santé. Alors il quitte son palais, prend les habits des pauvres, et parcourant en cet équipage les rues de Venise, il réunit les malheureux enfants que la peste et la famine avoient faits orphelins. Il les loge, les nourrit, les élève dans la crainte de Dieu : il devient leur père enfin, remplaçant celui que la mort leur avoit ravi. Les jours de fêtes, il les menoit en procession, vêtus de blanc et chantant les litanies de la très-sainte Vierge, visiter les sanctuaire de la ville ou entendre quelque sermon. Leurs malheurs, leur jeunesse, leur piété, le dévouement de ce brave capitaine, touchoient jusqu'aux larmes ceux qui les voyoient passer. Venise s'émut à ce spectacle, et voulut pourvoir à leurs besoins. C'est en ce temps que saint Jérôme connut saint Gaétan de Thienne et Pierre Caraffa, qui devoit gouverner l'Église sous le nom de Paul IV. Ces trois grands serviteurs des pauvres se chargèrent ensemble de l'hôpital des incurables. Bientôt Venise ne suffit plus au zèle d'Emiliani; il parcourt les États de la république, fondant à Padoue, à Vérone, à Brescia, à Bergame, des maisons d'orphelins. L'illustre évêque Louis Lippomani l'aida généreusement dans ces œuvres de miséricorde. Plusieurs prêtres se réunirent au saint, et voulurent comme lui consacrer leur vie au service de la charité. Il fonda avec eux la

congrégation des Somasques, qui prit son nom du petit village de Somasque, situé entre Bergame et Milan, où fut établi le chef-lieu de l'Ordre. Le but de cet institut étoit l'éducation des orphelins et des jeunes clercs. Après avoir établi plusieurs maisons à Milan, à Pavie, saint Jérôme revint en hâte à Bergame, où la peste recommençoit ses ravages. Il fut atteint du fléau en servant les pestiférés, et mourut au champ d'honneur le 8 février 1537, à l'âge de cinquante-six ans. Sa fête a été transférée par le Saint-Siége au 20 juillet.

Le même jour, la fête de saint Joseph, qui fut surnommée le Juste, et que les apôtres proposèrent, avec saint Mathias, pour remplir la place de l'apostolat du traître Judas. Mais le sort étant tombé sur Mathias, il se donna néanmoins au ministère de la prédication et aux exercices de sainteté; et après avoir supporté une longue persécution de la part des Juifs, pour la foi de Jésus-Christ, il mourut triomphant dans la Judée. On rapporte aussi de ce saint, qu'ayant bu du poison, il n'en éprouva aucun mal, à cause de sa foi en Notre-Seigneur.

A Damas, saint Sabin, saint Julien, saint Maxime, saint Macrobe, sainte Sophie, sainte Paule, martyrs avec dix autres.

A Cordoue, saint Paul, diacre et martyr, qui, ayant repris des princes mahométans sur l'impiété de leur secte et sur leur cruauté, et ayant été mis à mort par leur ordre, alla recevoir sa récompense dans le ciel.

En Portugal, sainte Wilgeforte, Vierge et martyre, qui, combattant pour la foi de Jésus-Christ et sa pureté, mérita d'obtenir un glorieux triomphe sur la croix où elle mourut.

Au pays de Boulogne, en France, saint Vilmer, abbé, homme d'une sainteté admirable.

A Trèves, sainte Sévère, vierge.

Digitized by Google

VINGT-UNIÈME JOUR DE JUILLET.

Sainte Praxède, vierge. — Le saint prophète Daniel. — Saint Victor de Marseille, martyr.

Sainte Julie, vierge et martyre; saint Claudien et ses compagnons, martyrs; saint Zotique, évêque et martyr; saint Arbogaste, évêque de Strasbourg; saint Jean, moine de Syrie; le bienheureux Thomas Cursini, Servite.

LA VIE DE SAINTE PRAXÈDE,

VIERGE.

AN 154.

Saint Pie, pape. — Marc-Aurèle, empereur.

La vierge sainte Praxède étoit Romaine, fille de Pudens, sénateur très-illustre, et sœur de Novat, de Timothée et de Pudentienne, qui sont tous saints et reconnus pour tels de l'Église.

La vie de sainte Praxède étoit de faire oraison, de veiller, de jeûner, de faire pénitence, et de donner ses biens aux pauvres, particulièrement de secourir ceux qui enduroient pour la foi de Jésus-Christ, de pourvoir à leurs besoins, de les visiter dans les prisons, de panser leurs plaies, de les encourager à souffrir, de ramasser leur sang, d'enterrer leurs corps, de se recommander affectueusement à leurs prières, de se réjouir de leurs victoires, de désirer de les imiter, et de mourir pour Jésus-Christ, afin d'avoir part à leurs couronnes. Elle logeoit les saints en sa maison, les y nourrissoit et les y entretenoit comme en un port assuré, où ils se

Google

mettoient à l'abri, et s'assembloient pour faire oraison, entendre la messe et communier.

Néanmoins, la persécution de l'empereur Marc-Aurèle continuant longtemps, la vierge en fut émue, et supplia Notre-Seigneur qu'il lui plût de la délivrer des misères de cette vie, pour la faire jouir de sa présence glorieuse, qui mettroit fin aux larmes qu'elle versoit continuellement sur les cruelles morts d'un si grand nombre de ses serviteurs. Notre-Seigneur exauça sa prière, et l'appela à lui le 21 de juillet, l'an 164, sous l'empire de Marc-Aurèle et de Lucius Vérus. Son corps fut enterré dans le tombeau de ses père, mère et frères, par un prêtre nommé Pasteur, qui a écrit sa vie. Tous les Martyrologes en font mention.

LA VIE DU SAINT PROPHÈTE DANIEL.

Au temps de la captivité de Babylone, l'Esprit du Seigneur se reposa sur Daniel, de la tribu de Juda, qui étoit élevé dans le palais de Nabuchodonosor, avec ses trois compagnons, Ananie, Misaël et Azarias. Le roi avoit ordonné qu'ils fussent nourris des mets de sa table, mais Daniel, qui avoit dans son cœur le respect de la loi, obtint du chef des eunuques de ne manger que des légumes et de ne boire que de l'eau, afin de ne se point souiller des viandes consacrées aux idoles. Notre-Seigneur récompensa la fidélité de son serviteur et de ses compagnons; il leur fit trouver grâce devant Nabuchodonosor, et il leur donna la sagesse, qui est le plus grand de tous les biens.

Il y avoit alors à Babylone un juif, des premiers du peuple, nommé Joachim : il avoit épousé la fille d'Helcias, qui s'appeloit Susanne. La beauté de cette jeune femme séduisit deux vieillards, juges du peuple. Ils essayèrent de la corrompre; mais elle crai-

gnoit le Seigneur : elle leur résista. Ils l'accusèrent devant le peuple, qui, trompé par ces juges infâmes, la condamna à la mort. « Dieu éternel, s'écria Susanne, vous qui sondez les plus secrets replis du cœur, vous savez que je n'ai point commis le crime dont on m'accuse; je vous prends à témoin que je meurs innocente. »

Notre-Seigneur entendit ce cri et l'exauça. Il suscita son serviteur Daniel, encore qu'il fût fort jeune. Comme on conduisoit Susanne au supplice, Daniel disoit à haute voix : « Je suis pur du sang de cette femme.

— Que veux-tu dire? répondit le peuple ému de cette protestation.

— Revenez au tribunal, dit Daniel, car vous avez, sur un faux témoignage, condamné une fille d'Israël.

— Assis-toi au milieu de nous, reprit le peuple, et juge toi-même, puisque Dieu t'a donné la sagesse des vieillards.

— Séparez les deux témoins, dit Daniel, et je les convaincrai. Sous quel arbre, demanda-t-il ensuite au premier, le crime a-t-il été commis?

— Sous un lentisque.

— Tu en as menti sur ta tête, et l'ange de Dieu va te juger. Et toi, dit-il à l'autre qu'on amenoit?

— Sous un chêne, répondit cet homme. »

Le peuple reconnut ainsi l'innocence de Susanne; il fit mourir les deux vieillards, et bénit Dieu en admirant la sagesse de Daniel.

En ce temps, le roi eut un songe qui troubla son esprit, en sorte qu'au réveil, il ne put s'en souvenir. Il voulut que les mages et les devins lui dissent quel étoit ce songe; et comme ils se taisoient, il les menaça de mort. Daniel ayant su le péril qui les attendoit, pria Dieu avec ses compagnons de lui révéler ce songe. Le Seigneur les exauça.

« O roi, dit Daniel, tu voyois une grande statue, dont la tête étoit d'or, la poitrine et les bras d'argent, le ventre et les cuisses d'airain, les jambes de fer, les pieds en partie de fer et d'argile. Alors une pierre se détacha d'elle-même de la montagne; elle frappa les

pieds de fer et d'argile et les mit en pièces. Et la pierre devint une montagne immense qui remplit toute la terre.

« Voici maintenant, ô roi, l'interprétation de ce songe : Tu es cette tête d'or, toi à qui Dieu a donné la force, l'empire et la gloire, toi le roi des rois, à qui toute la terre obéit. Après toi s'élèvera un autre royaume, moindre que le tien, et qui sera d'argent; puis un autre d'airain, et un quatrième de fer qui domptera et brisera tout; mais alors le Dieu du ciel suscitera un autre empire qui mettra en pièces tous ces royaumes et qui demeurera éternellement, selon que marquoit cette pierre détachée de la montagne et qui a rempli toute la terre. »

C'est ainsi que le Seigneur découvroit ses desseins à son prophète, et lui faisoit écrire en quelques lignes l'histoire de tant de siècles. En effet, au vaste empire de Nabuchodonosor, succéda l'empire des Mèdes et des Perses, qui fut moindre en puissance, c'est-à-dire d'argent; puis celui des Grecs, et enfin des Romains, dont le joug de fer soumit toute la terre. C'est alors que la pierre angulaire fut détachée par Dieu de la montagne de Sion; c'est alors que Pierre sortit de Jérusalem pour conquérir l'empire romain et répandre la foi dans le monde entier.

Dieu révéla encore à Daniel plusieurs détails sur ces différents empires des Mèdes et des Perses, des Grecs et des Romains, il les lui nomma, et lui en raconta si clairement les principaux événements, que les païens, témoins de l'accomplissement de ces prophéties, ne vouloient point croire qu'elles eussent été écrites par Daniel. Il lui indiqua jusqu'à l'année où le Christ devoit être renié par son peuple et mis à mort, lui montrant en même temps la vengeance qu'il en tireroit par Titus. Enfin il lui annonça les épouvantables catastrophes qui devoient signaler la fin des temps; il lui fit voir, sous la figure d'une bête terrible et admirable, et d'une force extrême, cet immense royaume, dont l'empire romain n'étoit que l'image, et qui doit un jour embrasser, dans sa domination, tous les peuples de la terre; il lui montra ce prince, le fils de perdition, qui s'élèvera au temps où les terres de l'empire romain seront partagées entre dix rois, qui en soumettra trois et s'unira

les autres; dont les yeux seront si clairvoyants, c'est-à-dire dont le génie surpassera celui de tous les hommes de son temps; dont la bouche proférera des choses si grandes qu'elles frapperont d'admiration le monde entier; qui fera la guerre contre les saints et qui prévaudra sur eux; qui érigera son culte à la place de celui du Très-Haut; à qui tout sera livré pour un temps, et des temps, et la moitié d'un temps, c'est-à-dire, selon les interprètes, qui aura tout pouvoir dans le monde pendant trois ans et demi (1).

Il le lui fit voir encore sous la figure d'Antiochus, foulant aux pieds Jérusalem, répandant à flots le sang des martyrs, abolissant les sacrifices, accomplissant l'abomination de la désolation dans le lieu saint, lui révélant ainsi d'un seul coup un double événement, dont l'un étoit l'image de l'autre (Notre-Seigneur aussi devoit prédire en même temps la chute de Jérusalem et la chute du monde). Il lui indiqua même l'époque où le nouvel Antiochus fouleroit à ses pieds les étoiles du ciel, c'est-à-dire les saints; où il s'égaleroit au prince de la force, c'est-à-dire à Notre-Seigneur; où il aboliroit le sacrifice éternel, où la vérité seroit couchée par terre, et le lieu saint profané. Daniel entendit un des saints qui demandoit quand ces choses s'accompliroient, et un autre saint lui répondit : Jusqu'au soir et au matin, il y a deux mille trois cents jours; et le sanctuaire sera purifié (2).

Il lui raconta encore les longues guerres qui surgiront à la fin des temps et des années entre le roi du Nord et le roi du Midi; la trahison des princes et des alliés du roi du Midi; la duplicité de deux rois; les terribles invasions du Nord, repoussées d'abord par les Romains et les flottes; la rage qu'il en concevroit contre le Testament du sanctuaire; son retour avec des forces immenses; sa victoire; la profanation du sanctuaire; l'abolition du sacrifice perpétuel; l'abomination de la désolation; la persécution des saints par le fer et par le feu; leur courage et le secours que Dieu leur donneroit pour résister à la plus horrible cruauté

(1) *Daniel*, c. VII, V. 7, 8, 20 et s.

(2) *Daniel*, c. VIII, V. 9, 10 11 12 13 et 14.

qui fut jamais. Car ce roi, triomphant partout, abandonnera le Dieu de ses pères; il se livrera à toutes les débauches, et s'élèvera contre le Dieu suprême. Il vénérera à sa place le Dieu Maozim, que ses pères n'avoient point connu; il lui fera ériger des statues d'or et d'argent; il multipliera sa gloire; lui donnera une grande puissance, et partagera avec lui l'empire de la terre.

En vain le roi du Midi essayera-t-il de secouer le joug, le roi du Nord accourra sur lui comme un ouragan; il envahira son royaume avec ses chars et ses cavaliers et une flotte immense; il le foulera aux pieds; il passera à travers ses provinces pour entrer dans la terre glorieuse; il soumettra ces pays avec l'Égypte, la Libye, l'Éthiopie, d'où il reviendra, accompagné d'une armée innombrable, pour achever le massacre des saints. Il plantera sa tente à Apadno, entre les mers, sur la montagne illustre et sainte; il s'élèvera jusqu'au sommet, et tombera sans qu'aucune main le puisse secourir (1).

« A cette époque, fut-il ajouté, surgira Michel, grand prince, qui défend les fils de ton peuple; et il viendra un temps tel, qu'il n'y en a pas eu de semblable depuis le commencement des nations. C'est alors que seront sauvés, parmi ton peuple, tous ceux dont le nom est écrit dans le livre de vie. Et les morts qui dorment dans la poussière de la terre se réveilleront, les uns pour la vie éternelle, et les autres pour l'opprobre, afin qu'ils voient toujours (2). »

Frappé du génie de Daniel, Nabuchodonosor l'avoit comblé de richesses et l'avoit mis à la tête des provinces de Babylone. Il eut encore un songe, où il vit un grand arbre à l'ombre duquel les animaux et les bêtes et les oiseaux du ciel vivoient en paix, lorsqu'un ange descendit en disant : « Coupez cet arbre et dépouillez-le de ses rameaux; laissez cependant la racine; mais enchainez-le avec le fer et l'airain; qu'il reste avec les bêtes et soit arrosé de la rosée du ciel pendant sept ans, jusqu'à ce que les hommes sachent

(1) *Daniel*, c. XI, v. 13 et s.
(2) *Daniel*, c. XII, v. 1 et 2.

que le Très-Haut donne les royaumes à qui il lui plaît, et qu'il peut mettre à leur tête le dernier d'entre eux. »

« O roi, dit Daniel, vous êtes cet arbre qui a crû jusqu'au ciel, et dont les rameaux couvrent toute la terre; mais vous serez coupé comme lui; les hommes vous rejetteront, et vous vivrez avec les bêtes pendant sept ans, jusqu'à ce que vous reconnoissiez le souverain pouvoir du Très-Haut; alors il vous rétablira dans votre empire, comme le marque la racine qui est restée. Tâchez donc d'apaiser le ciel par vos aumônes; peut-être vous pardonnera-t-il à cause des pauvres à qui vous aurez fait miséricorde. »

Un an après, Nabuchodonosor, se promenant dans Babylone, se vantoit des magnificences qu'il y avoit créées. En ce moment une voix du ciel l'avertit qu'il alloit être puni de son orgueil. Il devint fou en effet, et, abandonné des siens, il erra avec les bêtes des champs pendant sept années. Alors il reconnut sa foiblesse et la puissance de Dieu, qui lui rendoit la raison. Les grands de son royaume, se souvenant de sa valeur et des bienfaits dont il les avoit comblés, le rétablirent sur son trône. Il recouvra sa gloire, et fit respecter le Dieu du ciel.

Oublieux de cette grande leçon, son fils Baltassar profana dans un festin les vases du temple de Jérusalem. La main divine écrivit alors sur la muraille l'arrêt qui le condamnoit. On sait l'explication formidable que Daniel donna de ces trois mots : *Mane, Thecel, Phares*; j'ai compté, j'ai pesé, j'ai divisé : j'ai compté les années de ton règne, et j'ai trouvé qu'il étoit fini; je t'ai pesé dans la balance, et le poids de tes crimes l'a emporté; j'ai divisé ton royaume et l'ai donné aux Mèdes et aux Perses.

La nuit suivante, les Mèdes pénétrèrent dans la ville, qu'ils assiégeoient, et Baltassar périt.

Darius, qui venoit de s'emparer de son empire, sut apprécier l'expérience et la fidélité de Daniel : il en fit un de ses principaux ministres, et il méditoit de lui confier le gouvernement du royaume, lorsque les autres satrapes forcèrent en quelque sorte le roi à le condamner à mort, pour avoir adoré son Dieu, au mépris d'une loi qu'ils avoient arrachée à Darius. Ce prince y consentit, mais avec

douleur; et lorsqu'on menoit Daniel à la fosse aux lions, il lui disoit : « Peut-être que ton Dieu te délivrera. » Il voulut sceller la fosse de son anneau, et revint plein de tristesse. Ce jour-là, il refusa de manger, et le lendemain, dès que l'aurore apparut, il se leva et courut à la fosse aux lions.

— Daniel! cria-t-il d'une voix pleine de sanglots, Daniel, serviteur du Dieu vivant, ton Dieu t'a-t-il préservé des lions?

— O roi! vivez à jamais, répondit Daniel; mon Dieu a envoyé son ange, qui a fermé la gueule des lions; en sorte qu'ils n'ont pu me nuire; car je ne l'avois point offensé, non plus que vous, ô roi!

Le roi tout joyeux le fit retirer de la fosse, et ordonna qu'on y jetât ses accusateurs avec leur famille; ils furent broyés et dévorés avant d'arriver jusqu'au sol. Darius écrivit alors à tous ses peuples de respecter et de redouter le Dieu de Daniel, qui sauve et qui délivre, et dont le règne n'a point de fin.

Cyrus eut pour Daniel la même affection que Darius. Ce prince adoroit Bel, à qui on donnoit tous les jours douze mesures de farine, quarante brebis et six amphores de vin. Une fois que Daniel dînoit à la table du roi, celui-ci lui dit : pourquoi n'adores-tu pas Bel?

— Je ne puis, répondit le prophète, adorer une statue faite de main d'homme; j'adore le Dieu vivant qui a créé le ciel et la terre, et qui a pouvoir sur tout.

— Mais Bel est aussi un Dieu vivant, reprit le roi; ne vois-tu pas tout ce qu'il mange et ce qu'il boit?

— Ne vous y trompez pas, ô roi, dit en riant Daniel; Bel est d'airain en dehors, de terre en dedans, et ne sauroit manger.

Le roi voulut s'en assurer; il fit placer devant la statue l'offrande ordinaire, et ferma de son sceau la porte du temple. Le lendemain il vint avec Daniel.

— Eh bien! Daniel, dit le prince les sceaux sont-ils respectés?

— Ils le sont, dit Daniel.

On ouvrit la porte du temple : les offrandes avoient disparu.

— Tu es un grand dieu, ô Bel, s'écria le roi.

Et comme il vouloit entrer, Daniel l'arrêta sur la porte.

— Regardez le pavé, lui dit-il.

Il l'avoit fait la veille couvrir d'une couche de cendres très-fine.

— Regardez un peu, continua-t-il en riant; de qui sont ces traces?

— Je vois répondit le roi, des pas d'hommes, de femmes et d'enfants.

Il fit aussitôt arrêter les prêtres de l'idole, qui lui montrèrent les conduits souterrains par lesquels ils entroient la nuit dans le temple. Ils payèrent de la vie leur fourberie, et le temple de Bel fut détruit.

On adoroit encore à Babylone un serpent monstrueux.

Au moins, dit le roi à Daniel, ne nieras-tu pas que celui-ci ne soit vivant.

— Laissez-moi faire, répondit le prophète, et je le tuerai sans épée ni baton.

Il fit en effet un mélange de poix, de graisse et de poils, que le serpent avala, et dont il mourut.

— Voila ce qu'étoit votre dieu, dit Daniel,

Les habitants de Babylone, irrités de la destruction du temple de Bel et de la mort du dragon, s'insurgèrent; ils assiégèrent le palais du roi, réclamant Daniel à grands cris. Le roi fut obligé de leur livrer. Ils le jetèrent dans une fosse où étoient sept lions, auxquels on donnoit chaque jour deux cadavres et deux brebis; mais pendant les six jours que Daniel resta dans la fosse, on ne leur donna plus rien, pour que la faim les contraignit à le dévorer.

Il y avoit alors en Judée un prophète, nommé Habacuc, qui alloit dans les champs porter de la soupe à ses moissonneurs. Un ange lui apparut, et lui dit : va porter ces provisions à Babylone, à Daniel qui est dans la fosse aux lions.

—Je ne suis jamais allé à Babylone, dit Habacuc, et je ne connois pas la fosse aux lions.

L'ange le prit par ses cheveux et l'emporta à Babylone, où il le déposa sur la fosse.

— Daniel, cria alors Habacuc, Daniel serviteur de Dieu, prenez le repas que le Seigneur vous envoie.

— Vous vous êtes souvenu de moi, mon Dieu, dit Daniel, car vous n'abandonnez pas ceux qui vous aiment.

Il mangea; et aussitôt l'ange remporta Habacuc en son pays.

Le septième jour, le roi vint pour pleurer Daniel, croyant qu'il avoit été dévoré; mais il le trouva vivant. Que tu es grand, Dieu de Daniel, s'écria-t-il! et il tira le prophète de la fosse aux lions, dans laquelle il fit jeter ses ennemis.

Que toute la terre dit alors le roi, tremble devant le Dieu de Daniel; il est le Sauveur, et remplit le monde de ses prodiges : c'est lui qui a préservé Daniel de la fosse aux lions.

LA VIE DE SAINT VICTOR DE MARSEILLE,

MARTYR.

AN 308.

Saint Marcellin, pape. — Dioclétien, empereur.

Avant que de commencer la vie et le martyre de l'invincible saint Victor de Marseille, il ne sera pas hors de propos de dire quelque chose de cette ville illustrée et ornée du sang de tant de valeureux chrétiens, qui ont hardiment exposé leur vie pour la défense de Jésus-Christ.

Marseille est une très-ancienne cité grecque, qui pour ses richesses, ses forts et son port, ne le cède à aucune ville de la province : mais qui en civilité, en politesse et en science les a surpassées de beaucoup, ayant été fort estimée par les auteurs pour ses études, plus qu'aucune des Gaules, même plus qu'Athènes, puis-

qu'eu ses commencements elle a été l'une des premières académies de la langue grecque. Outre cela, tous les enfants de bonne maison y étoient envoyés pour y apprendre les lettres, et pour y cultiver leur esprit.

Quant à la puissance sur mer, elle ne cède en rien à Rhodes, et sur terre à Lacédémone, pour être ceinte de la mer de trois côtés; c'est aussi une des villes qui a donné le plus de peine à César à subjuguer. Ses fondateurs sont les Phocéens asiatiques, qui étant bannis de leur pays par la grande cruauté et tyrannie d'Harpale, lieutenant de Cyrus, furent conduits par Pétanie, leur général et capitaine; ils vinrent aborder en ce coin de la mer Ligustique, où ils fondèrent cette ville, environ à la quarante-deuxième olympiade, qui correspond à l'an du monde 3353, du temps que Sédécias régnoit en Judée, et Tarquinius Priscus à Rome. Ils la nommèrent fortuitement de ce nom; car ayant jeté l'ancre, et vu des pêcheurs sur le bord de la mer, ils s'assurèrent de quelque bonne fortune, et à l'instant ils commandèrent aux Eoliens de *Macin*, qui signifie lier des cordages, c'est-à-dire de s'arrêter là. Et de ce nom de *Macin*, cette ville fut nommée Marseille, ainsi que l'a doctement remarqué Eusthacie sur Denis Afer.

Mais quoique cette ville soit fort recommandable pour ses antiquités, elle l'est encore davantage pour avoir été empourprée du sang d'une infinité de martyrs, et nommément de celui de saint Victor, qui a glorifié Dieu par cinq sortes de martyres, répandant à chaque fois son sang. Ce fut l'an 19 de l'empire de Dioclétien et de Maximien, au mois de mars, près de la solennité de Pâques, que furent publiés les édits des Césars, portant que toutes les églises fussent démolies, que tous les livres de la sainte Écriture fussent brûlés, et que si quelques-uns des chrétiens étoient pourvus de quelques offices et dignités, ils en fussent dépossédés, rendus et déclarés infâmes. Comme aussi, si quelques-uns des idolâtres avoient des esclaves chrétiens, qu'ils ne pussent être mis en liberté.

Ces choses étoient déjà portées par les premières lois. Mais ces empereurs, qui avoient pris à tâche d'effacer de la mémoire des

hommes le nom du christianisme, s'y employèrent avec un tel excès de cruauté, que depuis presque trois ans, que les chrétiens avoient été martyrisés, l'on n'avoit rien vu de semblable. Ce fut alors qu'en pleine assemblée des jeux, on entendit vingt-deux fois crier aux empereurs, qu'ils ôtassent les chrétiens et les exterminassent. Et aussitôt, comme si les premiers édits eussent été des roses, d'autres furent publiés, mais bien plus sévères que les premiers, qui portoient que tous les prêtres des églises, et tous les chrétiens fussent mis en prison, et contraints par toutes sortes de tourments d'adorer les faux dieux. Incontinent une très-cruelle persécution fut ouverte contre les chrétiens, dont plusieurs étoient enfermés en des caves, n'osant paroitre en public, privés des choses que la nature a voulu être communes à tout le monde; ne leur étant pas même permis de prendre de l'eau ou d'acheter quelque chose, que premièrement on n'eût adoré les idoles.

Mais comme plus la palme est foulée, plus elle se redresse; de même plus l'Église étoit oppressée, plus elle s'étendoit au loin. De sorte que pour un martyr que l'on immoloit, cent autres se présentoient pour être sacrifiés, et protestoient de leur foi en Jésus-Christ.

Saint Victor fut un témoin irréprochable de cette vérité; par son triomphe, il honora la ville de Marseille, où il avoit pris naissance, étant issu de parents nobles et illustres, mais qu'il a ennoblis encore par son martyre. Quant à sa nourriture, à son instruction, et en quel âge il fut enrôlé dans la milice pour servir les empereurs, cela est inconnu; Dieu n'ayant voulu mettre au jour que la première et principale action, qui le rendoit plus recommandable, à savoir par quels tourments il l'a glorifié.

Maximien donc pour donner plus de force et d'autorité à ses édits impies, s'achemina avec ses satrapes vers les villes capitales qui dépendoient de son empire, pour les faire exécuter. Quand il fut arrivé à Marseille, il se fit présenter tous les chrétiens qui étoient dans les prisons. Ce fut alors que l'on vit l'enfer combattre contre le ciel, et combien l'homme armé de la grâce de son Dieu, est plus fort que toutes les machines du monde. Car on voyoit sor-

tir de ces prisons des vieillards âgés de quatre-vingts et cent ans, qui couroient au martyre ; des dames fort honorables, des filles très-délicates et de tendres enfants qui chantoient les louanges de Dieu, lorsqu'on les conduisoit pour être sacrifiés.

Mais surtout parut au champ de bataille, pour combattre et triompher, l'invincible saint Victor : lequel, comme il étoit un des hommes honorables de cette ville, aussi paroissoit-il entre cette sainte troupe de chrétiens comme un soleil entre les astres, pour les bonnes qualités dont il étoit doué. Car l'amour qu'il portoit à Dieu, faisoit qu'il n'avoit pas assez d'yeux pour contempler et admirer ses merveilles, assez de cœur et de courage pour lui témoigner quelle étoit l'affection qu'il lui portoit. Partant, l'occasion se présentant de lui rendre quelque notable service qui fût profitable à la religion, voyant la persécution qui s'étendoit de tous côtés, et que plusieurs chanceloient en leur croyance par l'horreur des tourments : lui, comme un vaillant capitaine, commença à les confirmer par son exemple et par sa parole, afin qu'ils résistassent puissamment. Il leur disoit : *Où est ce courage, ô athlètes de Jésus, et cette résolution ferme que vous protestiez avoir de mourir pour celui qui étoit mort pour vous, avant que l'empereur vînt en ce pays? N'aviez-vous pas entendu ses édits inhumains, dont vous vous étiez moqués? Faut-il, maintenant que le temps est venu de faire preuve de votre constance et de votre patience, que vous sembliez reculer, comme si c'étoit vous qui deviez combattre, et non point Dieu en vous? Non, non, courage : affrontons fortement ce tyran, qui vient pour nous dépouiller de nos biens et de nos vies; ne redoutons point sa puissance, qui ne peut s'étendre que sur nos richesses et sur nos corps, et non pas sur nos âmes. Mourons, mourons constamment, puisque aussi bien, il nous faut tous mourir, et laissons à la postérité un rare exemple de notre mort. Nos peines et nos tourments seront de peu de durée : mais la gloire et la récompense de les avoir soufferts ne finira jamais.*

Par ces paroles le saint animoit les chrétiens, et les exhortoit en public et en particulier : tâchant par toutes sortes de moyens de relever les esprits foibles qui succomboient en une action si honorable.

Le diable voyant que le saint lui ravissoit la proie qu'il enlevoit tous les jours de la bergerie de Jésus-Christ, ne le put supporter plus longtemps : mais il suscita quelques flatteurs pour le dénoncer à l'empereur, et lui faire entendre que le principal motif qui empêchoit que les chrétiens n'obéissent à ses édits, étoit Victor, qui les encourageoit à maintenir en eux la foi de Jésus-Christ. L'empereur commanda aussitôt à Astérius, son préfet, de se saisir de sa personne.

Ce préfet le fit comparoître devant son tribunal, et voyant son port, sa gravité, son maintien et sa florissante jeunesse, il employa toute son éloquence et sa rhétorique à le persuader d'obéir aux empereurs et de sacrifier aux dieux immortels, conservateurs et restaurateurs de l'empire ; lui représentant les biens, les honneurs et les dignités qu'il pourroit s'acquérir. Mais saint Victor, poussé de l'Esprit divin, répondit constamment qu'il ne reconnoissoit qu'un Dieu, qui avoit fait le ciel et la terre de sa seule parole, et que les dieux qu'il appeloit protecteurs de l'empire n'étoient que des démons, cachés dans ces pierres et ces statues qu'il adoroit ; qu'il n'y avoit que le Dieu du ciel et de la terre, qui donne et qui ôte comme il lui plait les couronnes, les principautés et les monarchies aux princes et aux rois, qui conservât cet empire ; qu'à lui appartenoient la gloire et l'honneur. Et quant aux dignités et aux honneurs qu'il lui proposoit, il ne vouloit pas en être revêtu au préjudice de la religion qu'il avoit professée, et qu'il étoit content de sa condition, puisqu'il étoit en la grâce de son Dieu.

A l'instant, toute cette mutine et idolâtre populace qui étoit présente, commença à crier que l'on eût à ôter Victor et à le faire mourir selon les lois, pour avoir blasphémé contre les dieux immortels. Eustichius même et Astérius, lieutenants des empereurs, tout bouillants de colère, eussent bien voulu le mettre à mort, mais ils n'osèrent, à cause de l'autorité et du crédit que s'étoit acquis saint Victor. Ce fut pourquoi ils en remirent le jugement à l'empereur.

L'empereur, ayant su que le saint étoit chrétien, en fut d'autant plus étonné qu'il le croyoit être un de ses plus fidèles servi-

teurs. Il commanda qu'on le lui amenât. Ce fut alors que le saint fit paroître qu'il n'y a rien de plus courageux et de plus fort qu'une bonne conscience, ni rien de plus victorieux que la vérité. Car aux accusations et aux impostures, aux flatteries et aux terreurs qu'on lui proposoit, il ne s'ébranla non plus que font les rochers aux vagues de la mer. Au contraire, en entendant parler des tourments qui lui étoient préparés, son courage s'augmenta de telle sorte qu'il commença, en la présence de l'empereur, à parler hautement de la majesté de Dieu, de sa bonté, de la charité qu'il avoit portée de tout temps à ses créatures ; montrant comme il avoit engendré son Fils de toute éternité, comme il l'avoit envoyé au monde pour racheter les hommes de la mort qu'ils avoient encourue par le péché du premier père; que le sang qu'il avoit répandu étoit le gage de notre salut : *Sang*, disoit-il, *ô empereur, qui est plus que capable d'expier tes forfaits et ceux de tes sujets infidèles, si tant est que tu veuilles qu'il te soit appliqué, et que tu sois prêt de quitter le culte des idoles.*

A peine saint Victor eut-il achevé son discours, que Maximien, rugissant comme un lion, commanda qu'il fût dépouillé et lié par les pieds à la queue d'un cheval, et qu'il fût ainsi conduit par la ville et les faubourgs de Marseille. Ce qui fut exécuté si cruellement, qu'il n'y eut lieu par où ce saint corps passa qu'il ne rougît de son sang; car, depuis la ceinture jusqu'au sommet de la tête, on ne voyoit qu'une seule plaie en lui. Toutefois, ce tourment ne fut point capable d'apaiser ce peuple idolâtre, ni de lui donner quelque compassion. Car, ne pouvant faire l'office de bourreau, il excitoit le cheval, afin de le faire courir plus fort, vomissant mille injures contre Victor. Mais comme le diamant se fortifie aux coups, de même ce premier genre de tourment confirmoit davantage le saint et tous les chrétiens en l'amour de Dieu. De sorte que lorsque les païens croyoient qu'il eût perdu courage, et qu'il dût quitter les armes, ce fut alors qu'ils le virent revêtu d'une nouvelle force.

Après ce tourment, il fut derechef en cet équipage présenté à l'empereur, qui le pria de pardonner à sa jeunesse, de n'être point meurtrier de lui-même, et qu'il voulût lui obéir; autrement que

le tourment qu'il avoit enduré n'étoit qu'un échantillon des autres par où il devoit passer s'il étoit plus longtemps opiniâtre; que le Crucifié qu'il prêchoit ne le délivreroit pas de ses mains, et partant, qu'il lui conseilloit de préférer l'amitié qu'il lui offroit, au cas qu'il voulût sacrifier aux dieux, à tous les supplices qui lui étoient préparés.

A ces paroles saint Victor, vainqueur des premières bourrasques de l'ennemi, répondit avec un visage riant à l'empereur : *Auguste Majesté, je vous ai toujours, par la grâce de Dieu, rendu l'honneur et le respect qu'un fidèle sujet doit à son prince; j'ai procuré, autant qu'il m'a été possible, l'avancement et le bien public, et je le ferai tant que je jouirai de cette vie. Je vous puis dire avec vérité que tant s'en faut que j'aie voulu nuire à César et à ma patrie, qu'au contraire j'ai exposé souvent ma vie au fer et au feu pour leur conservation, et nuit et jour je ne cesse d'offrir à mon Dieu le sacrifice de mes lèvres, afin qu'il lui plaise de vous conserver et de vous inspirer de bons sentiments. Mais que vous réputiez à injure que je n'adore pas des pierres et des marbres, qui n'ont que la figure d'homme, c'est ce qui ne se peut dire légitimement. Pour moi, je mettrai toujours mes espérances en Jésus-Christ, qui règne au ciel, qui voit tout, qui contemple tout, et qui portera avec moi les tourments que vous dites m'être préparés.*

L'empereur ne put davantage entendre ces discours, et, écumant de colère, il lui dit que c'étoit assez philosopher; qu'il eût à se taire et à choisir, ou d'apaiser les dieux en leur offrant de l'encens, ou de mourir dans les peines et les souffrances.

Saint Victor lui répondit que, s'il demeuroit opiniâtre en son idolâtrie, peut-être que son cœur s'attendriroit en voyant sa constance qui confirmeroit ses paroles; et, sans le tenir davantage en suspens, il ajouta qu'il sût bien qu'il méprisoit et détestoit ses dieux comme des démons immondes, et qu'il adoroit le Dieu du ciel; qu'il apprêtât les croix, les roues, les gibets, les fers, les tenailles, le salpêtre et la poix, et qu'il vît si ces supplices le pourroient ébranler.

Saint Victor ayant ainsi parlé, l'empereur le mit entre les mains

d'Astérius et d'Eustichius, pour lui faire endurer tous les supplices qui se pourroient imaginer. Ayant reçu cette charge, une émulation diabolique vint à naître entre ces deux préfets, chacun le voulant avoir pour le tourmenter. Néanmoins Astérius, qui l'avoit le premier présenté à l'empereur, l'emporta. Aussitôt il commanda qu'il fût derechef fouetté avec des nerfs de bœuf, puis, qu'il eût les bras tordus et qu'il fût attaché à une croix. Mais le saint martyr, comme si son corps eût été d'acier ou de bronze, ne faisoit paroître aucun signe de douleur; et bien qu'il fût si convert de sang et de plaies qu'à peine les assistants le pouvoient-ils regarder, il ne montroit aucune altération; au contraire, persévérant avec une confiance divine, il rendoit incessamment grâces à Jésus-Christ.

Ses bras et ses pieds en cette croix étoient disloqués, tordus et séparés de leurs jointures : mais son cœur étoit en son centre uni et joint à celui de son Époux bien-aimé. Les bourreaux étoient las de le battre et de le frapper, mais le martyr ne pouvoit assez endurer. Car en ce tourment, levant les yeux vers le ciel, il dit d'une voix amoureuse et plaintive : *Si jamais j'ai eu besoin d'être exaucé de vous, ô miséricordieux et débonnaire Sauveur, c'est maintenant où je n'ai que l'usage de la langue, et où les fonctions de mes mains, que j'avois coutume de lever à toute heure vers vous, me sont refusées; je vous supplie d'écouter favorablement ma prière. Je ne suis point si téméraire que de présumer que mes mérites me fassent obtenir ma demande; je l'attends de la vérité infaillible de vos miséricordieuses promesses et de votre bonté, qui ne refuse point son secours à celui qui le requiert humblement. C'est en votre nom que je vous prie de ne me point délaisser, et de faire que je ne sois jamais séparé de vous. Soyez avec moi en ce combat et en tous les autres qui me restent, puisque mon plus grand honneur est d'endurer pour un si haut et si souverain Maître comme vous êtes ; fortifiez-moi de votre grâce, et me faites voir en cette vie mortelle celui qui a répandu son sang pour moi, et pour lequel je répands pareillement le mien.*

A peine le saint martyr eut-il achevé son oraison, que Notre-

Seigneur lui apparut, portant l'étendard de la croix, et lui dit : *Courage, Victor ; accomplis ce que marque ton nom ; sois fidèle jusqu'à la mort. Je suis Jésus-Christ, qui t'aiderai en tes afflictions, et te protégerai en tous les combats ; ne crains point, car je suis avec toi, et je te donnerai une telle force et magnanimité, que tes ennemis diront publiquement, qu'en toi il y a quelque chose qui surpasse le commun des hommes.*

Saint Victor, étant enflammé davantage par cette vision en l'amour de son Dieu, commença à le louer plus hautement, y employant le peu de force qui lui restoit : ce qui fut cause que le tyran ne le put supporter plus longtemps; mais il commanda qu'on l'ôtât de la croix, et qu'il fût mis en prison sous une garde étroite.

Mais qui peut résister à la volonté du Tout-Puissant? Le martyr est aussi bien consolé en la prison qu'en la croix : le monde ne le voit pas, mais il est vu des anges, qui le guérissent de toutes ses plaies, qui l'accompagnent dehors et dans la prison, qui le conduisent et le ramènent, qui ouvrent et ferment les portes, sans qu'on s'en puisse apercevoir, les serrures demeurant en leur entier. Il est aperçu de ses satellites dehors, et ils le retrouvent dedans. Ils admirent et s'étonnent comment cela se peut faire, parce qu'ils ignorent les œuvres de Dieu.

Ils le tirèrent de prison pour en être plus particulièrement informés : et étant devant l'empereur, celui-ci lui dit : *Je veux qu'en présence de cette compagnie tu me dises maintenant comment tu es sorti de la prison ; car, à ce que j'apprends, tu en sors toutes les nuits ; si tu n'étois pas magicien, tu ne pourrois faire cela.*

Saint Victor répondit : *Je ne suis point magicien, et déteste tous les arts magiques comme contraires à la foi que je professe ; je veux bien que tu saches que je ne suis point sorti clandestinement, mais publiquement et à la vue de chacun, les portes étant ouvertes, non point pour me promener et prendre quelque plaisir, mais pour consoler, visiter et panser les malades, comme j'ai toujours accoutumé de faire. Mon Dieu, qui n'est que charité, et qui se plaît en cet office que j'exerce envers les pauvres languissants, m'envoie toutes*

les nuits ses anges, qui m'ouvrent les portes à la vue de tes sentinelles, sans qu'elles le puissent empêcher.

Maximien, plus altéré du sang des chrétiens qu'auparavant, commanda à ses deux lieutenants de faire une diligente recherche de tous les fidèles, et que tout autant qu'il en tomberoit entre leurs mains, ils les contraignissent de sacrifier; qu'en cas de refus, ils inventassent de nouveaux tourments pour les faire mourir. Après cette sentence, Maximien se retira, laissant saint Victor entre les mains d'Astérius, qui, tenant ses assises, fit comparoître le saint devant lui.

Croyant donc qu'il l'auroit plutôt par la douceur que par la force, il lui représenta les bonnes qualités dont les dieux l'avoient orné, et la générosité de courage qu'ils lui avoient donnée; il dit qu'il savoit bien qu'encore qu'il eût été réfractaire aux édits des empereurs, cela ne devoit pas lui être tant imputé qu'à un tas de chrétiens mutins, qui avoient séduit son esprit; que même l'empereur reconnoissoit bien cela, et qu'il étoit fâché de tant de tourments qu'il avoit endurés; néanmoins qu'il l'assuroit qu'il lui portoit autant et même plus d'affection qu'auparavant; qu'il ne mît pas d'empêchement à cette bonne volonté-là, et qu'il étoit destiné à être un des premiers de sa cour.

Le saint ferma l'oreille à tous les sifflements de Satan, et lui dit, qu'il valoit mieux obéir à Dieu qu'à l'empereur et à ses gens. *Car* disoit-il, *si Dieu est irrité contre sa créature, qui lui tiendra les mains? l'empereur, dont vous vantez tant la puissance, et tous ceux qui ont été avant lui, ne sont que des atomes en la présence de Dieu. C'est lui qui commande aux montagnes, et les fait passer d'un lieu à un autre, qui borne la mer, la divise, et la met à sec quand il lui plaît et qui peut renverser en un clin d'œil cette machine du monde; partant, sachez comme je vous ai déja dit, que je ne l'abandonnerai jamais pour adorer du bois et du métal.*

Le Préfet répondit : *Misérable, tu nous en ferois bien accroire, si nous ne savions pas ton extraction. On diroit à t'entendre parler que tu serois du sang des empereurs, quelque prince ou seigneur, ou quelque grand homme d'Etat, encore que tu n'aies jamais été qu'un pauvre nautonnier.*

Saint Victor répliqua, qu'il n'étoit pas seulement nautonnier, mais aussi patron et gouverneur; qu'il savoit ramer et commander, conduire et pratiquer par la force que Dieu lui donnoit.

Les préfets, voyant qu'ils ne pouvoient vaincre sa constance, ordonnèrent qu'il fût mis en prison plus étroitement qu'auparavant. Mais Dieu, qui est plus présent à sa créature que la créature n'est à elle-même, ne lui manqua pas aussi au besoin : car sur les minuit, comme les trois sentinelles qui le gardoient se furent endormies, soudain une grande lumière vint à éclairer ce cachot, et réveilla ces soldats, qui ne savoient que penser : mais voyant que le prisonnier qui étoit auprès d'eux louoit et exaltoit son Dieu, et que les portes étoient bien fermées, ils furent saisis d'une grande crainte. Et considérant que cela ne se pouvoit faire sans quelque grâce spéciale dont Dieu favorisoit son athlète, ils se jetèrent à ses pieds, et demandèrent à être catéchisés.

O grande merveille du Très-Haut! les sentinelles sont constituées pour garder saint Victor, et le saint leur sert de sentinelle. Les sentinelles dorment, et le saint veille et prie pour elles. Les sentinelles se reposent idolâtres et païennes, et au réveil elles sont chrétiennes.

Enfin les voyant réduits au point qu'il désiroit, de loups être devenus agneaux, de soldats de Maximien, soldats de Jésus-Christ, ils les instruisit de ce qu'ils devoient faire. A quoi s'étant soumis, les portes de la prison furent ouvertes miraculeusement, et saint Victor les conduisit au bord de la mer, où, par la providence divine, se trouvèrent certains prêtres qui les baptisèrent, le saint leur servant de père et de parrain en une si sainte action. Après qu'elle fût achevée, ils retournèrent de compagnie en la prison, fermant les portes comme elles étoient auparavant, passant le reste de la nuit en prières, et en action de grâces.

Cependant, le lendemain le bruit courut que les trois sentinelles disposées à garder saint Victor étoient chrétiennes, et le désiroient accompagner au martyre. Cette nouvelle même vint aux oreilles des préfets, qui se firent amener le saint, avec Félicien, Longin et Alexandre (ce sont les noms des trois soldats que saint Victor avoit

convertis), et s'adressant au saint ils tâchèrent pour la dernière fois par des paroles simulées, de faire brèche à sa constance : mais il leur répondit qu'il ne sacrifieroit jamais qu'au vrai Dieu, pour lequel, *je veux*, ajouta-t-il, *mourir mille fois, s'il se peut faire : aussi bien est-ce trop peu d'une bouche pour confesser ses louanges. Commandez, ô préfets, si vous le trouvez bon, que l'on hache et déchire ce corps, comme l'on a déja fait, et lequel vous voyez sain et entier, par une grâce spéciale du ciel; afin que j'aie autant de bouches que de plaies pour louer mon Dieu : et que toutes ensemble elles soient comme des portes, pour donner passage à mon âme au lieu où elle est attendue par une si belle et si noble compagnie.*

Astérius tout indigné et transporté de courroux, lui donna un soufflet en présence de toute l'assistance, lui disant : *Misérable, tu veux faire l'entendu et le discoureur, toi, dis-je, qui n'es pas digne de regarder le ciel ni la terre. Sacrifie seulement si tu es sage, car je te jure par les dieux immortels, que si tu ne le fais, je te ferai sentir des tourments dignes de ta rébellion, sans que tes arts magiques, ni le Dieu en qui tu te confies, puissent te délivrer de mes mains.*

Voyant que le saint demeuroit constant et immobile, il commanda qu'il fût mis sur le chevalet, et battu pour la troisième fois avec des nerfs de bœuf. Ce qui fut exécuté, mais avec tant de fureur et de cruauté, qu'il fût prêt de rendre l'âme à Dieu, et il l'eût rendue, n'eût été qu'il le réservoit pour de plus grands combats, étant comme impossible qu'un homme exténué de jeûnes et de souffrances pût supporter de si étranges douleurs : car son corps n'étoit que sang, la terre étoit toute pleine de sang, les bourreaux couverts de sang, et les fouets tout dégouttants de sang : de sorte que les préfets et toute l'assemblée; ne pouvant supporter cette vue sans horreur, commandèrent qu'on le détachât.

Le saint cependant, sans se plaindre aucunement, parloit intérieurement à Dieu, lui demandant des forces pour souffrir ce qu'il enduroit, et le priant qu'il animât ses frères, qui étoient ces trois soldats qu'il avoit convertis, pour soutenir valeureusement les tourments qui leur étoient préparés. Ces hommes par une grande dévo-

tion, baisoient ses plaies en pleurant tendrement, le sollicitant de manger des viandes qu'ils lui avoient apportées pour récréer un peu son corps. Mais en récompense il les repaissoit de ses divins discours, les excitant à l'amour de Dieu, et les priant de ne point s'attrister pour les douleurs qu'il enduroit, d'autant qu'elles n'étoient pas si cuisantes qu'ils s'imaginoient, ayant perdu leurs forces en la présence de Notre-Seigneur, qu'il avoit vu pour une seconde fois au milieu de ce dernier combat.

Ce tourment étant terminé, les préfets commencèrent d'en venir aux reproches, lui disant qu'il se devoit contenter de son opiniâtreté, et d'être magicien, sans en attirer d'autres, et sans pervertir les trois sentinelles qu'on lui avoit données pour gardes : et ils juroient par leur Jupiter, que si présentement ils n'encensoient sa statue, ils les accableroient de tourments. Mais saint Victor, sans s'arrêter aux menaces, fortifioit ces nouveaux convertis, demandant à Notre-Seigneur qu'il lui fît cette grâce, qu'il les vît en lieu de sûreté avant qu'il vînt à le glorifier par sa mort : ce que Notre-Seigneur tout miséricordieux lui accorda.

Ces trois soldats brûlant donc du désir du martyre, répondirent aux préfets qu'il avoient croupi assez longtemps dans l'idolâtrie, mais que depuis que le Dieu du ciel les avoit éclairés par son saint, et leur avoit fait connoître sa volonté, ils ne sacrifioient plus aux idoles. Ces discours enflammèrent grandement Astérius et Eustichius, et les portèrent dans de grands excès de colère. De sorte qu'ils commandèrent qu'on les mît en prison, en ordonnant que personne n'eût à leur parler.

Trois jours s'étant écoulés, ils se les firent représenter, et leur dirent, qu'ils étoient fort surpris comment eux, qui étoient prudents et sages, et si affectionnés aux empereurs, avoient quitté si tôt leur service et l'honneur qu'ils devoient aux dieux, pour adhérer aux superstitions des chrétiens : qu'en cela ils savoient bien que leur bon naturel avoit été perverti par la mauvaise doctrine de Victor, mais que sa faute portoit avec soi son pardon, puisqu'il l'avoit fait plutôt par igorance que par malice : partant, qu'ils retournassent à résipiscence, qu'ils offrissent aux

dieux de l'encens, qu'ils reçussent leurs gages accoutumés, et que cette faute seroit comme si elle n'avoit pas été faite, attendu qu'il est commun à tous le monde de manquer.

Après ce discours, croyant qu'ils avoient changé d'opinion, ils les firent conduire au temple, qui étoit au haut du marché, pour faire hommage à leurs dieux. Mais les saints répondirent constamment, qu'ils ne sacrifieroient qu'au Dieu du ciel, et que pour rien au monde ils ne manqueroient à la promesse qu'ils lui avoient faite lorsqu'ils avoient été baptisés. Ce qui étant entendu des présidents, ils changèrent leur douceur en colère : et aussitôt ils commandèrent qu'on les tirât de ce temple, et qu'ils fussent conduits sur la voie publique, pour y être décapités.

La sentence étant rendue, tout le monde accourut en ce lieu : les soldats y furent amenés pieds et mains liés, suivis du glorieux saint Victor qui les animoit au martyre. De sorte qu'ils parurent sur l'échafaud plus constants que la constance même, entonnant les louanges du Tout-Puissant, et le remerciant de ce qu'il lui plaisoit accepter l'offrande qu'ils lui faisoient, en satisfaction de l'idolâtrie et de tant de péchés qu'ils avoient commis contre sa sacrée majesté.

Qui pourroit décrire la joie et le contentement que reçut saint Victor, en voyant en esprit entrer triomphants dans la gloire éternelle ceux dont il avoit été parrain au baptême? *Quand sera-ce, ô mon Dieu*, disoit-il, *que je serai délivré des liens de cette misérable chair? Hélas! pourquoi ma vie est-elle prolongée après celle de mes fidèles compagnons? Avancez, ô mon Dieu, les tourments, et faites-moi cette faveur, que je puisse être associé en votre gloire à ceux dont j'ai partagé les peines ici-bas.*

Cependant les préfets firent connoître à l'empereur ce qui se passoit, comment saint Victor en la prison avoit converti ses gardes, et les avoit excités à endurer le martyre; ce qu'ils avoient fait constamment, sans que les caresses et les menaces dont ils avoient usé envers eux, les en eussent pu dissuader; au reste, que Sa Majesté eût à regarder ce qu'elle vouloit faire de Victor. Maximien tout furieux, et comme possédé du diable, commanda

qu'on eût à le tirer de la prison, qu'il fût mis sur le chevalet encore une fois, et qu'avec des charbons ardents et des peignes de fer, dont sa chair seroit déchirée, on le contraignit de sacrifier ; que pour cet effet on eût à dresser un autel là auprès, sur lequel seroit posée la statue de Jupiter, afin que cela se fît sans plus tarder.

Mais le feu de l'amour divin, dont brûloit intérieurement le saint martyr, étoit plus grand que les peines qu'il enduroit intérieurement : et comme il s'alloit augmentant, aussi lui fit-il produire une action aussi généreuse pour les chrétiens, qu'infâme pour les païens. Car se voyant forcé d'adorer cette idole, et conduit près de l'autel pour cet effet, il donna un si grand coup de pied à cette statue, qu'il la renversa par terre. Pour cette action l'empereur lui fit à l'instant couper le pied ; mais bien que ce pied fût coupé et séparé de la jambe, l'âme dans les supplices ne fût jamais séparée de Dieu, étant toujours ferme pour endurer de nouveaux tourments.

Ce pied se voit encore à Saint-Victor, à Paris, en chair et en os, avec les veines, les muscles, les artères, et les doigts, bien qu'il y ait treize cent soixante-dix-huit ans qu'il ait été coupé. Pied qui est honoré des rois et des reines, des princes et des princesses et de tout le peuple, qui s'estime bienheureux de le pouvoir baiser : Pied dont on fait une fête particulière le 13 de juillet, qui est le jour que ce sacré reliquaire y fut apporté par l'illustre prince Jean, duc de Berry, fils de Jean, très-chrétien roi de France, lequel lui avoit été donné, non sans plusieurs instantes prières, par le Pape Urbain V, auparavant abbé de Saint-Victor de Marseille, lorsqu'il vint à changer ce précieux trésor du corps du saint martyr pour le mettre en une châsse plus riche qu'elle n'étoit : ce qui arriva l'an de Notre-Seigneur 1360.

Toutefois une chose qui en ceci est à retenir, et qui ravit en admiration toute l'assistance, fut qu'après que le saint eut le pied coupé, il ne laissa pas de marcher aussi droit qu'auparavant ; sans qu'en son visage, en son allure et en sa contenance, l'on pût remarquer quelque altération : c'est pourquoi Maximien prit occasion de

lui dire : *N'est-ce pas toi qui t'appelles Victor, qui es rebelle à notre empereur et aux dieux immortels, et séducteur de tes gardes?*

Il est vrai, auguste Majesté, répondit le saint, que je me nomme Victor, et que Dieu aidant je demeurerai victorieux de tes tourments: mais je ne suis pas rebelle à ton empire, encore moins à tes dieux, que tu appelles immortels, puisqu'il ne sont en rien capables d'amour ni de haine, n'étant que du simple bois et de la pierre. Quant à ce que tu dis, que par mes arts magiques j'ai trompé mes gardes, il est vrai qu'étant assisté de la grâce de mon Dieu, je les ai tirés de l'idolâtrie, et leur ai fait voir la pureté de la religion chrétienne. C'est ce que Notre-Seigneur a confirmé en eux, et ce qu'ils ont gravé en leur cœur, et scellé de leur sang, et j'espère que ce même Seigneur me fera cette faveur de me joindre bientôt à eux par un lien indissoluble, dans l'immortalité.

Maximien voyant que c'étoit une chose impossible de le pouvoir gagner, croyant que les tourments passés avoient été trop légers, il commanda que le saint fût mis entre deux meules de moulin, et qu'aux poulies, qui seroient expressement faites en la charpente, on passât des câbles, auxquels seroient attachées plusieurs paires de bœufs, afin qu'au premier mouvement le saint pût être écrasé.

Ainsi qu'il avoit été commandé, ainsi fût-il fait. Car ces bourreaux acharnés comme leur maître sur le saint martyr, ne perdirent pas une minute de temps, qu'ils n'eussent accompli cette diabolique invention.

Le saint fut donc pris par ses satellites, et mis entre deux meules: les bœufs furent piqués, et au premier tour pressèrent tellement le corps du saint martyr, qu'il sembloit n'occuper point de place, puisque ces deux meules vinrent à se toucher l'une l'autre.

O barbarie et inhumanité inouïes! Ce corps n'étoit plus corps, les membres et les os étant si écrasés, qu'aucun n'étoit capable de faire ses fonctions : car à peine le voyoit-on sous ces deux machines, tant il étoit pressé. Il pouvoit bien dire avec S. Ignace, qu'il étoit le froment de Jésus-Christ. Car comme le froment est pressé, moulu et pulvérisé sous la meule pour après faire du pain, ainsi

les os du saint étoient pulvérisés et concassés, pour être mis et exposés aux yeux de Notre-Seigneur.

O généreux et vaillant chevalier, digne de votre nom, puisque vous demeurez vainqueur des empereurs, des tourments et de toute la furie de l'enfer! Votre corps étoit-il d'acier ou de bronze? Etoit-ce un corps d'air, sur lequel les coups étoient déchargés en vain? étiez-vous insensible aux peines et aux souffrances? Non certainement, vous aviez bien senti les tourments précédents, et sentiez celui-ci encore davantage, puisqu'il étoit plus cruel. Mais l'amour divin, qui embrasoit votre cœur, faisoit que vous ne croyiez pas assez souffrir! car le flambeau de la foi vous découvroit cette vie éternellement bienheureuse qui vous attendoit; et la vue de cette récompense vous donnoit du courage.

Cependant, Dieu qui ne s'éloigne jamais de ses serviteurs, secourut aussitôt le martyr : car il envoya un ange, qui en un moment, devant toute l'assistance, vint arrêter le cours de cette roue, qui fut brisée et rompue, sans qu'il en demeurât pièce entière. Toutefois cela ne fut pas suffisant pour faire reconnoître à l'empereur la toute-puissante main de l'Eternel : au contraire, attribuant tout ce qui avoit été fait à l'art magique, il fit retirer le saint tout palpitant et à demi mort, de dessous ces meules : et plus furieux qu'auparavant, il commanda qu'en cet état il fût traîné au petit marché, et qu'il eût la tête tranchée. Ce qui fut fait le vingtième jour de juillet, l'an de Notre-Seigneur 307. Mais quand le bourreau vint à exécuter la sentence, on ouït distinctement une voix du ciel, qui disoit : *Tu as vaincu, ô Victor, tu as vaincu ; je t'ai fait triompher de tes ennemis, et ta patience, et ta confiance les ont confondus.*

Cette mort fut accompagnée de prodiges. Car bien que lorsqu'il fut décapité le ciel fût serein, néanmoins en un instant il devint si couvert et si obscur, qu'on croyoit que la nuit eût avancé son heure. Une si grande tempête s'éleva avec foudres, grêles, éclairs et tonnerres, qu'il sembloit que le ciel voulût renverser la terre pour venger la mort du saint martyr; le peuple tout épouvanté, s'enfuyoit où il pouvoit. Plusieurs disoient que le Dieu des chrétiens étoit grand; les autres, plus endurcis en leur opiniâtreté, attribuoient

le tout à la magie, comme Maximien; lequel voyant de si grands signes, ne se contenta pas d'avoir fait endurer au saint tous les tourments que sa rage avoit pu inventer, mais il voulut encore exercer sa vengeance contre le corps mort, commandant qu'on le jetât avec ceux de ses compagnons dans la mer, afin qu'il n'en fût jamais parlé.

Mais comme il n'y a point de prudence ni de conseil contre les saints décrets de la divine providence, Dieu voulut que cet élément rendit aux saints martyrs, l'honneur que les hommes leur avoient refusé. Car les portant sur son dos sans qu'ils s'enfonçassent, il les poussa au bord, où les chrétiens les attendoient. Notre-Seigneur voulut que la terre qui avoit été illustrée de leur sang, le fût pareillement de leurs saints corps. De sorte que les chrétiens les ensevelirent à la pointe du jour au pied de la montagne.

Leur sépulture ne fut pas sans miracles, non plus que leur mort. Car le petit-fils de Longin (l'un des soldats que Victor avoit convertis en sa prison, qui se nommoit Deutérius, et qui depuis avoit été régénéré sur les fonts du baptême) désirant suivre son père se jeta dans la mer, par un secret instinct de Dieu; celle-ci lui fit la même faveur vivant qu'elle avoit fait à son père mort, le portant au delà du rivage sain et sauf. Quand il fût arrivé au sépulcre de son père, et qu'il se fut mis en oraison, il expira aussitôt, et fut enseveli par les chrétiens dans son tombeau.

Saint Victor fut le dernier que l'empereur Maximien fit mourir : car en même temps qu'il faisoit décoller le saint, l'empereur Constantin venoit l'investir dans Marseille, où, désespérant de son salut, et craignant de tomber vif entre ses mains, il s'étrangla.

Quant aux miracles que Notre-Seigneur a divinement opérés et sur terre et sur mer, par les mérites de saint Victor, ils sont sans nombre. Saint Grégoire de Tours dit qu'au tombeau du saint à Marseille, il se trouve une singulière vertu, à cause que son sépulcre est entouré toujours de plusieurs malades, estropiés, manchots, boiteux, aveugles, et surtout de possédés du diable qui sont guéris. Voici un miracle qu'il rapporte entre les autres.

Il y avoit à Marseille un serviteur d'un nommé Aurélien, un des

plus grands de la ville, qui étoit tourmenté du diable, mais de telle façon, qu'on étoit contraint de lui mettre les menottes aux mains et les fers aux pieds, car quand il étoit tourmenté, il se déchiroit à belles dents. Ayant en vain expérimenté tous les remèdes humains, il fut amené dans l'église du martyr, où ses saintes reliques reposent, et il n'y fut pas sitôt entré, qu'il se sentit tout en feu par la vertu du saint. De sorte qu'après avoir été longtemps à crier et à tempêter en cette église, le troisième jour il fut guéri, au grand étonnement de toute l'assistance. Ce serviteur fut depuis tellement confirmé en notre sainte religion, qu'il se fit religieux, et fut ensuite, pour sa dévotion et sa sainteté de vie, élu abbé de son monastère.

Un autre miracle arriva à Saint-Victor-lez-Paris l'an mil trois cent-deux, environ deux cents ans après sa fondation ; il est enregistré dans les archives.

Un certain homme, appelé Garnier, travaillaut seul en sa vigne le 5 janvier, veille de l'Épiphanie, fut frappé par un divin jugement de Dieu au bras droit, de manière qu'il en perdit en un instant l'usage et le mouvement. Après qu'il eut visité plusieurs églises pour recevoir guérison, et que cela ne lui eut profité de rien, un samedi, pendant la nuit, comme il veilloit, fort triste de ne pouvoir plus gagner sa vie, il entendit une voix qui lui parla de cette sorte : *Garnier, ne crains point, va-t'en à Saint-Victor, et tu seras guéri.*

Cet homme bien joyeux de ce qu'il avoit entendu, ne manqua point de venir où il lui étoit commandé ; et arriva en ce monastère un vendredi, où on célébroit la fête de la Conversion de saint Paul, accompagné d'une fort honnête dame, native de Paris, au moment où les religieux étoient attentifs à s'acquitter de l'heure de sexte. Après avoir fait son oraison devant le maître-autel, et avoir baisé les reliques du saint martyr (que le vénérable Hugues, l'un des quatre premiers docteurs de cette maison, avoit apportées de Marseille) avant que les Frères eussent achevé sexte, en présence de plusieurs, il fut guéri et s'en retourna en son pays, glorifiant Dieu et le saint.

Je pourrois rapporter plusieurs autres miracles qui ont été opérés

par la vertu du saint; ils sont contenus en trois livres qui se trouvent dans la bibliothèque de Saint-Victor; mais je me contenterai de dire, que Notre-Seigneur par les mérites de son serviteur, a rendu la vue à vingt-huit aveugles, tant hommes que femmes, la santé à huit contrefaits, délivré quatre possédés, guéri six lépreux, et un épileptique, ressuscité quatre morts, rendu l'ouïe à trois sourds, fait parler trois muets, et rendu l'usage des membres à quatre paralytiques : sans compter beaucoup d'autres qui nous sont inconnus.

Le cardinal Baronius fait une honorable mention de Saint Victor le 21 de juillet, jour où on célèbre sa fête, comme aussi saint Grégoire de Tours, Vincent de Beauvais en son Miroir historial, et Lipomani, évêque de Vérone.

A Troyes, sainte Julie, vierge et martyre.

Au même lieu, martyre de saint Claudien, saint Juste, saint Jucondin et cinq de leurs compagnons, sous l'empereur Aurélien.

A Comane en Arménie, saint Zotique, évêque et martyr, qui fut couronné sous Sévère.

A Strasbourg, saint Arbogaste, évêque, illustre par ses miracles. — Il étoit originaire de la Guienne, où sa maison tenoit un rang illustre. Voulant fuir les honneurs du monde, il quitta son pays et se retira en Alsace, pour y mener la vie érémitique, près de Haguenau, dans une forêt que l'on a appelée depuis la Forêt sainte. Ses austérités et ses miracles attirèrent auprès de lui plusieurs personnes qui vouloient vivre sous sa conduite, en sorte qu'il construisit un monastère et une église qu'il mit sous l'invocation de la très-sainte Vierge et de saint Martin de Tours. Le prince Sigebert, fils de Dagobert II, étant devenu dangereusement malade, par suite d'une chute de cheval qu'il avoit faite à la

chasse, saint Arbogaste lui rendit la santé par ses prières. Reconnoissant de ce bienfait, le roi le força d'accepter l'évêché de Strasbourg, qu'il enrichit de plusieurs domaines. Dans cette élévation, le saint prélat demeura toujours humble, et à sa mort, qui arriva le 21 juillet 678, il demanda à être enterré sur la colline où l'on exécutoit les criminels, afin que son corps fût confondu avec les leurs. Mais les miracles qui s'opérèrent à son tombeau, le rendirent bientôt illustre, et l'on y bâtit une chapelle, qui prit d'abord le nom de Saint-Michel. Le diocèse de Strasbourg l'a choisi pour son patron.

En Syrie, saint Jean, collègue de saint Simon.

Le bienheureux Thomas Cursini avoit abandonné les richesses de sa maison pour servir Notre-Seigneur et la très-sainte Vierge sous l'humble habit de Frère lai, dans l'Ordre des Servites. Il fut longtemps chargé de la quête, et il alloit mendier pour son couvent avec une patience et une modestie qui ne s'affoiblirent jamais. Au retour il se cachoit dans un coin de l'église ou du jardin, restant de longues heures et souvent les nuits entières en prières. Tout pauvre qu'il étoit, il trouvoit encore moyen de satisfaire les ardeurs de sa charité, ramassant avec soin pour les pauvres les restes des Frères, épargnant sur lui-même pour augmenter ses aumônes. Aussi, à sa mort, tout le peuple de Cività-Vecchia et des campagnes voisines, qui avoit été témoin de ses vertus et secouru par ses bienfaits, accourut-il pour vénérer ses dépouilles comme celles d'un saint. Il mourut le 21 juin de l'an 1343, mais sa fête a été transférée au 21 juillet. Son culte fut approuvé par Clément XIII le 10 décembre 1768.

VINGT-DEUXIÈME JOUR DE JUILLET.

Sainte Marie-Magdeleine.

Sainte Syntyque; saint Platon, martyr; saint Théophile, martyr; saint Cyrille, évêque d'Antioche; saint Ménelé, abbé; saint Vandrille, abbé; saint Joseph de Palestine.

LA VIE DE SAINTE MARIE-MAGDELEINE,

AN 60.

Saint Pierre, pape. — Néron, empereur.

La bienheureuse Marie-Magdeleine étoit sœur de Lazare et de Marthe, tous trois nobles, riches et puissants. Son père, dit saint Antonin, archevêque de Florence, s'appeloit Sire, et sa mère Encarie : après la mort desquels, le frère et les deux sœurs firent leur partage des grands biens de leur succession. Lazare eut pour sa part plusieurs belles terres, Marthe eut en son lot le bourg de Béthanie, près de Jérusalem, et Marie le château de Magdalum, en la province de Galilée, duquel elle prit le nom de Magdeleine.

La vie de sainte Marie-Magdeleine est tirée principalement de l'Évangile; parce que les mêmes historiens qui, éclairés du Saint-Esprit, écrivirent la vie de Jésus-Christ, ont pareillement fait mention des notables actes de pénitence de Magdeleine.

S. Luc dit qu'avant qu'elle fût convertie et conduite aux pieds de Notre-Seigneur, c'étoit une pécheresse publique : ou parce qu'elle l'étoit en effet (comme plusieurs graves auteurs le croient, fondés sur le texte et les paroles de l'Évangile) ou bien, encore qu'elle ne

Digitized by Google

le fût pas, parce que sa vie étoit tellement dissolue, avec si peu de retenue et de modestie en sa conversation, qu'on la surnomma la pécheresse. C'est l'opinion de quelques-uns, que Magdeleine étant jeune, belle, riche, noble et de bonne compagnie, elle abusa de la liberté qu'elle avoit après le décès de ses père et mère, vivant avec des mondains et des courtisans, seulement pour passer son temps; mais qu'enfin elle s'y adonna trop, et qu'elle y prenoit tout son plaisir : toute la ville en étoit fort scandalisée, de sorte qu'on l'avoit surnommée la pécheresse. Elle demeura si longtemps en ce mauvais état, que c'étoit un grand signe de perdition : non qu'elle fût une courtisane publique, mais parce qu'étant femme de grande qualité, c'étoit une pierre d'achoppement, et un rets de Satan, pour envelopper ceux qui la fréquentoient.

Saint Marc et saint Luc disent que Jésus-Christ chassa sept diables du corps de Magdeleine : mais ils ne marquent pas en quel temps. Quelques auteurs entendent par ces sept démons toutes sortes de vices, desquels le Sauveur du monde la délivra : ainsi que des esprits malins qui tourmentoient son âme.

La première chose que Dieu fit pour la rendre libre, ce fut de l'éclairer du rayon de sa divine lumière et de sa miséricorde : lui faisant voir la saleté et l'abomination de son âme, lui montrant combien elle étoit égarée du vrai chemin, et embourbée dans la fange de ses ordures, l'invitant d'en sortir par la faveur de sa grâce, et de laver de ses larmes les vilaines taches de ses péchés, et l'engageant comme une brebis égarée, à retourner au giron de son pasteur.

Ce rayon éclatant eut un tel pouvoir, et pénétra si avant dans le cœur de cette pécheresse, qu'il dissipa les horribles et épaisses ténèbres dont il étoit environné; il lui dessilla les yeux, pour lui faire voir son infection et ce profond abîme des vices où elle étoit plongée, avec une horreur et une confusion si étranges, qu'elle ne se pouvoit souffrir elle-même, encore qu'elle eût espérance au Sauveur, de trouver remède et guérison à ses ulcères, et que s'adressant à lui, il la ressusciteroit à la vie de la grâce. Étant donc touchée de l'amour de ce Seigneur, qui étoit venu au monde chercher et

sauver les pécheurs, elle l'alla trouver en la manière que raconte l'évangéliste saint Luc.

Il dit qu'un pharisien, nommé Simon, avoit convié Notre-Seigneur à dîner, qu'il lui promit, pour avoir occasion de le gagner, de l'instruire et de lui donner, ainsi qu'aux autres conviés, un mets divin et bien plus savoureux : c'étoit de les réveiller par l'exemple de cette pécheresse, de les attirer par la pénitence, et de leur montrer qu'il étoit le vrai Dieu, qui pouvoit pardonner les péchés. Cette femme pécheresse ayant donc découvert que Notre-Seigneur dînoit en la maison du pharisien, sans épier le temps ni l'heure, parce qu'elle étoit comme hors d'elle-même, outrée d'amour et de douleur, elle prit en sa main une boite de parfum précieux, et entra chez le pharisien. La honte et la confusion extrêmes qu'elle avoit de ses péchés, fut cause qu'elle n'osa paroître devant Jésus-Christ : mais tournant à l'entour de lui, elle se vint jeter à ses pieds, et versa tant de larmes, qu'elles suffirent à les lui laver, puis elle les essuya de ses cheveux; employant toutes les choses qui lui avoient servi d'instruments à pécher, en autant de remèdes contre le péché. Ses yeux superbes, dissimulés et trompeurs, dont elle avoit séduit les âmes, devinrent deux fontaines pour nettoyer les taches de la sienne. Elle se servit de ses cheveux pour les essuyer; et les baisers de sa bouche lui servirent d'attraits innocents pour recevoir la paix de Jésus-Christ : du parfum qu'elle employoit auparavant pour multiplier ses péchés, elle en fit un baume pour les guérir, pour oindre Jésus-Christ et pour ôter l'odeur de sa mauvaise vie.

En même temps qu'elle pleuroit, qu'elle lavoit, essuyoit, baisoit et frottoit de parfums les pieds de Notre-Seigneur, il opéroit intérieurement en son âme ce qu'elle faisoit extérieurement. Car il offroit son sang pour laver les ordures de ses péchés, il la paroit des ornements de la vertu, il lui donnoit le baiser de paix et la parfumoit du précieux onguent de sa grâce. On voit par là l'inestimable douceur de Notre-Seigneur, qui prévient le pécheur; on voit l'efficace de sa grâce, qui change les cœurs d'une si étrange façon, comme il changea celui de cette pécheresse, ne lui donnant

aucun repos qu'elle ne fût en état de pleurer ses péchés et d'en faire pénitence.

C'est une chose fort remarquable que Magdeleine fut la première qui vint à Notre-Seigneur pour trouver le remède à ses péchés et le salut éternel de son âme, ce que nous ne lisons d'aucun autre : car elle ne vint pas, comme la Chananéenne, pour délivrer sa fille du diable qui la tourmentoit corporellement, ni comme le centenier, pour guérir son serviteur paralytique, comme le prince pour prolonger la vie à son fils; comme Jaïre, chef de la Synagogue, pour ressusciter sa fille morte; ni comme les autres qui venoient de toutes parts pour être guéris. Elle ne vint pas pour son profit, ni pour des biens temporels, mais pour pleurer ses péchés, pour la guérison de son âme, pour obtenir pardon de ce Seigneur qu'elle avoit tant offensé : témoignant par ses sanglots, par ses soupirs et ses larmes, la douleur qui lui avoit percé le cœur, et montrant qu'elle espéroit que le même Jésus et Sauveur des pécheurs lui devoit pardonner et la recevoir en sa grâce.

Avec cette confession, qu'elle fit par ses actions sans parler, elle honora grandement Jésus-Christ en présence des Pharisiens, qui étoient ses ennemis : lesquels, comme superbes et hypocrites, commencèrent à mépriser cette femme, qu'ils reconnoissoient pour une pécheresse publique, et à dédaigner Jésus-Christ, jugeant que ce n'étoit pas un prophète, puisqu'il se laissoit toucher par cette femme. Ils ne voulurent point connoître que parce qu'il étoit vrai Maître, le saint prophète, et même la lumière de tous les prophètes, il la laissoit approcher de lui, pour de pécheresse la rendre sainte; d'infâme, glorieuse, et d'esclave du diable, sa fille et sa bien-aimée. C'est pourquoi il répondit pour elle au Pharisien qui l'avoit invité à dîner, et il le blâma de ce qu'ayant reçu de plus grands dons de Dieu, il lui en avoit moins su de gré. Il donna à Magdeleine une entière rémission de tous ses péchés, la renvoyant en sa maison en paix et en joie, ainsi que raconte l'évangéliste saint Luc. Et c'est la première chose que nous lisons dans l'Évangile de cette sainte pécheresse, afin que par cet exemple de larmes et d'austère pénitence, nous disposions la nôtre, et par ce qu'elle

fit pour laver et nettoyer ses péchés, nous apprenions ce que nous devons faire pour les nôtres.

Magdeleine demeura fort obligée à Dieu de lui avoir pardonné ses fautes, et d'avoir mis son âme affligée en paix et en repos. Pour faire son profit de cette grande miséricorde et de cette faveur, elle se résolut d'employer à l'avenir tout son pouvoir, sa personne et ses biens à le servir, et de ne se détourner pas d'un seul point des yeux de ce Seigneur, qui l'avoit prise en pitié et qui lui avoit donné la vie par un regard. C'est pourquoi, quand Notre-Seigneur alloit prêchant par les villages et de ville en ville, elle le suivoit avec d'autres saintes femmes, et le nourrissoit de ses aumônes, lui et tous ses disciples.

Ce désir d'ouïr sans cesse Notre-Seigneur et cet amour cordial qu'elle lui portoit, fut aussi cause qu'elle le logea, avec sa sœur Marthe, à Béthanie, et que sa sœur étant si empêchée à préparer et à traiter Notre-Seigneur, elle demeuroit assise à ses pieds, attachée à ses paroles, et nourrissant son âme de la viande spirituelle et vivifiante que Notre-Seigneur lui départoit. Car elle étoit tellement embrasée de son amour, si transportée en lui, et elle s'étoit tellement oubliée soi-même, et toutes les choses du monde, qu'elle ne pouvoit abandonner ses pieds, qu'elle avoit arrosés et baignés de ses larmes.

Sa sœur Marthe, qui donnoit ordre aux affaires, voyant Marie oisive, s'en plaignit à Notre-Seigneur, parce qu'il n'y avoit qu'elle à porter toute la peine de la maison, tandis que sa sœur écoutoit sa parole. Mais Jésus-Christ, qui avoit soutenu Magdeleine contre le Pharisien, la défendit aussi des plaintes de Marthe, en lui disant : *Marthe, Marthe, tu es inquiète, et tu t'embarrasses de plusieurs choses, et néanmoins il n'y en a qu'une nécessaire. Ta sœur Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée.* Comme s'il eût dit : Ton occupation est bonne, mais celle de Marie est meilleure : tu es distraite par la diversité des choses dont tu as soin : ta sœur n'en a choisi qu'une, qui la tient recueillie et la fait demeurer en soi-même. Tu veux traiter mon corps, et elle nourrit son âme : ce que tu fais ne durera guère, et l'occupation de Marie

n'aura jamais de fin. Ce qu'elle fait c'est ce qu'elle doit faire, c'est ce qui est nécessaire et le plus profitable, tout le reste se doit postposer et rapporter à cela. Marie en faisant cela gagna sa cause, et Marthe fut instruite, et nous aussi, de la différence qu'il y a de la vie active à la contemplative, de celle qui sert Dieu en ses membres, à celle qui jouit de Dieu pour soi. Apprenons par là que l'homme doit postposer toutes choses au salut de son âme, et qu'on ne doit pas estimer ceux-là oisifs et inutiles, qui s'emploient jour et nuit à louer et à contempler Dieu.

Notre-Seigneur, qui est auteur de notre amour, et qui nous prévient toujours du sien, de la même façon qu'il lui suggéroit cet amour dont elle l'aimoit, de même il l'aimoit d'un autre amour infiniment plus avantageux et plus parfait, non-seulement comme le créateur aime la créature, mais aussi comme un chaste époux aime sa très-chère épouse : et pour l'amour d'elle il vouloit du bien à son frère Lazare.

Celui-ci étant tombé malade, Marthe et Marie lui mandèrent ceci par un messager exprès : *Seigneur, celui que vous aimez se porte fort mal*, parce qu'elles savoient qu'il n'en falloit pas dire davantage à Notre-Sauveur, et qu'il n'étoit pas besoin de le convier de venir et de le guérir. Elles étoient assurées de l'amitié que leur portoit Jésus-Christ, et à leur frère à cause d'elles, et qu'il suffisoit de l'avoir averti de leur nécessité pour y remédier, comme il fit. Car ayant laissé passer deux jours depuis qu'il eut reçu le messager de Marthe et de Marie, il vint à Béthanie. Marthe alla au-devant de lui, tandis qu'elle fit dire à sa sœur que Notre-Seigneur étoit venu qui la demandoit.

Marie sortit aussitôt, laissant en la salle plusieurs personnes de Jérusalem, qui les étoient venues visiter et consoler de la mort de leur frère. Aussitôt qu'elle aperçut son Seigneur, elle se jeta à ses pieds, en présence de ceux qui venoient après elle, répandit plusieurs larmes d'amour et de douleur tout ensemble. Jésus-Christ s'attendrit tellement, qu'il pleura avec elle, et toute l'assistance reconnut, par les larmes du Sauveur, qu'il aimoit tendrement ces deux bonnes sœurs, en faveur desquelles il ressuscita Lazare, leur

frère, qui étoit mort il y avoit quatre jours,et sentoit déjà mauvais au tombeau.

Quelles plus grandes preuves pouvoit donner le Sauveur de l'amour qu'il portoit à Marie, sinon de pleurer, parce qu'elle pleuroit, et de ressusciter à sa prière Lazare quatre jours après sa mort? O très-précieuses larmes de Notre-Seigneur! qui ont abondamment arrosé et fait fleurir l'âme de Magdeleine, qui étoient suffisantes pour rendre la vie aux morts et édifier toute l'Église à force de les admirer.

Par ce miracle signalé que Notre-Seigneur fit à la vue de tant de gens, plusieurs crurent en lui : et afin que la vérité en fût encore plus attestée en un banquet qui fut fait à Notre-Seigneur à Béthanie, Lazare étoit assis avec les autres à table, et dînoit comme eux. Cela se fit six jours avant Pâques, auquel temps Notre-Seigneur devoit mourir. Comme il soupoit et que Marthe le servoit à table, Marie prit une livre d'onguent précieux, fait d'une herbe odoriférante qu'on appelle nard; elle en oignit les pieds du Sauveur, et les essuya avec ses cheveux : puis brisant le vase, afin qu'il n'en demeurât pas une goutte, elle répandit cette agréable liqueur sur le chef sacré du Rédempteur, estimant que ce qu'elle faisoit pour son bon Maître n'étoit rien, et que tout ce qu'il y avoit de plus riche et de plus précieux devoit être employé au service de Notre-Seigneur.

Quant l'odeur de ce parfum eut rempli toute la chambre, Judas, qui étoit assis à table avec les autres apôtres, commença à murmurer de ce que Magdeleine venoit de faire, disant que c'étoit une perte bien inutile, et qu'il leur eût mieux valu vendre ce parfum et en donner l'argent aux pauvres; ce que Judas ne disoit pas par l'affection qu'il portoit aux pauvres, mais pour couvrir sa convoitise du prétexte de piété et d'hypocrisie : car il déroboit une grande partie des aumônes que l'on donnoit pour les pauvres, et c'étoit lui qui gardoit la bourse et qui tenoit le compte de la dépense. Mais Notre-Seigneur le réprimanda fortement, et comme il avoit auparavant soutenu Marie-Magdeleine contre le Pharisien, qui la méprisoit comme une pécheresse, et contre sa sœur Marthe, qui

l'accusoit d'oisiveté et d'être peu charitable; non-seulement il l'excusa contre la fausse compassion et la vraie avarice de Judas, mais il la loua, disant qu'elle avoit fait une bonne action, et qu'ils auroient toujours des pauvres à qui donner l'aumône : mais qu'il ne seroit pas toujours présent; et il ajouta que ce que Magdeleine avoit fait étoit au lieu de la dernière onction, prévenant le temps de sa sépulture, qui étoit proche, parce qu'elle n'auroit pas le moyen de le faire alors; et que par tout le monde où seroit prêché cet Évangile, la piété de Magdeleine seroit louée, ainsi que cette ardente charité qui l'avoit excitée à faire ce pieux office.

Cette même charité mena cette sainte sur le Calvaire, au pied de la croix du Sauveur, pour le voir là tourmenté, déshonoré et mourant entre deux larrons, et pour se noyer toute en larmes en considérant son Dieu souffrir pour ses péchés, qu'elle avoit déja tant pleurés : car, quand elle baigna les pieds du Sauveur des vives sources de ses yeux, elle ne savoit pas encore que ses offenses, qu'elle pleuroit, devoient tant coûter à Notre-Seigneur, et que, pour les effacer, il devoit répandre plus de sang qu'elle n'avoit jeté de larmes. Après qu'on l'eut descendu de la croix, elle embrassa ce corps désiré : et baisant avec un ressentiment incroyable les plaies de ses pieds, de ses mains et sa tête; et regardant ses yeux divins obscurcis, son visage jaunâtre, sa bouche trempée de fiel et son côté ouvert et ensanglanté, transportée de douleur elle se pâmoit sur ce corps; mais reprenant les forces que la douleur lui ôtoit et que l'amour lui redonnoit, elle revenoit à la vie, et mouroit encore de ne pouvoir mourir.

Conservant cet amour après qu'il fut mort, elle acheta une grande quantité d'onguents aromatiques pour l'embaumer dans le sépulcre, et lui rendre le devoir qu'elle n'avoit pu lui faire lorsqu'on l'ensevelit. L'ignominie de la croix, l'obscurité de la nuit, la distance du sépulcre, la garde des soldats, la rage des princes des prêtres, ni tous les dangers qu'on lui pouvoit représenter ne furent pas suffisants pour la détourner de sa sainte résolution. Elle vint au sépulcre avec d'autres femmes dévotes, et n'y trouvant plus le seigneur qu'elle cherchoit, elle courut en hâte dire aux deux dis-

ciples qu'elle ne l'avoit point trouvé. Et quoique Pierre et Jean, comme les plus fervents et les mieux aimés, y vinssent à grands pas, après être entrés dans le sépulcre, où ils ne trouvèrent plus le corps de Notre-Seigneur, ils s'en retournèrent de peur en leur maison, et les autres femmes aussi : elle seule demeura au lieu où elle savoit que son trésor avoit été mis, et où elle pensoit trouver tout le bien de son cœur. Elle entroit dans la grotte du sépulcre et elle en sortoit, sans se lasser d'aller et de venir et de le chercher tout autour, dedans et dehors.

Deux anges alors lui parlèrent, et lui demandèrent ce qu'elle cherchoit et pourquoi elle pleuroit si amèrement. Mais elle ne se contenta pas de la vue et de la parole des anges, parce qu'elle étoit en peine de ce qu'elle ne pouvoit trouver le Seigneur des anges, qui seul la pouvoit consoler : si bien que, par sa persévérance, elle mérita d'être la première à qui Jésus-Christ, ressuscité et glorieux, apparut en forme de jardinier. Magdeleine, pensant que c'en fut réellement un, et ne reconnoissant pas le Sauveur, le pria instamment, s'il l'avoit pris, de lui dire où il l'avoit mis, et qu'elle l'ôteroit.

Elle ne dit pas qui étoit celui qu'elle cherchoit, étant si transportée et si ravie en Jesus Christ qu'elle pensoit que tout le monde n'avoit le cœur en autre chose qu'en lui. Elle considéra aussi peu la condition et la foiblesse de son sexe, et qu'elle ne seroit pas assez forte pour emporter le corps du Sauveur : car l'amour est aveugle et hardi, et par la vigueur de l'esprit il supplée au défaut des forces du corps, et ne trouve rien de difficile. Mais le Sauveur se découvrit, l'appela par son nom, et la consola d'une douceur ineffable, lui ordonnant de porter à ses apôtres, qui étoient tous enfermés et tremblants de peur, les premières nouvelles de sa glorieuse résurrection.

Voilà tout ce que nous trouvons écrit dans l'Évangile de Magdeleine. Et, bien qu'il n'en soit pas fait mention, c'est une chose qui semble indubitable, que sainte Magdeleine se trouva présente quand le Sauveur monta au ciel, et lorsque le Saint-Esprit descendit sur les apôtres, les comblant de ses dons et de ses grâces cé-

lestes : et qu'elle employa tout le temps pendant lequel elle demeura depuis à Jérusalem, à servir et à accompagner la très-sainte Vierge Marie, comme la Mère de son très-doux Seigneur et Maître; à visiter tous les lieux par où Notre-Seigneur Jésus-Christ avoit passé, et qu'il avoit sanctifiés par sa très-sainte vie et par sa mort très-précieuse.

Mais, après la mort du premier martyr saint Étienne, la persécution s'éleva à Jérusalem contre l'Église. Les disciples de Notre-Seigneur, par sa disposition et sa providence particulière, sortirent de la ville et se répandirent en diverses contrées et provinces pour les éclairer de la lumière du saint Évangile, et de la doctrine de Jésus-Christ. Entre les autres fidèles qui furent maltraités par les Juifs, et persécutés avec une plus furieuse rage, Marie-Magdeleine fut la première, laquelle, avec son frère et sa sœur, Lazare et Marthe, ils avoient en haine et en horreur particulière, à cause du grand amour qu'ils avoient porté à Notre-Seigneur pendant qu'il étoit en ce monde, et du regret qu'ils avoient eu de sa mort. Pour se venger d'eux, ils les prirent tous trois, Marthe, Magdeleine et Lazare, avec leur servante Marcelle, que l'on dit être celle qui, pendant que Notre-Seigneur discouroit, dit à haute voix : *Bienheureuses les entrailles qui vous ont porté et les mamelles qui vous ont allaité.* Ils prirent encore saint Maximin, qui étoit l'un des septante disciples de Jésus-Christ, et Chélidoine, qui fut l'aveugle-né auquel Notre-Seigneur rendit la vue, en lui frottant les yeux avec de la boue. On dit aussi qu'ils y mirent ce noble décurion, Joseph d'Arimathie, qui le dépendit de la croix, et l'ensevelit en son sépulcre, avec plusieurs autres chrétiens, et ils les exposèrent tous en un navire sans voiles, sans avirons, sans gouvernail ni mariniers pour les conduire, afin qu'ils se perdissent sur la mer.

Mais comme nul dessein ne peut résister contre la volonté de Dieu, le navire vint aborder à Marseille, et Magdeleine, avec toute cette bienheureuse compagnie, descendit à terre. Là, par l'admirable exemple de sa vie, par ses divines exhortations et par les miracles que Notre-Seigneur faisoit par elle, toute la Provence fut convertie à la foi de Jésus-Christ. Saint Lazare demeura évêque de

Marseille; saint Maximin de la ville d'Aix; Marthe se retira en un monastère avec un grand nombre de filles; Joseph d'Arimathie passa en Angleterre, et fut le premier qui y planta l'Évangile. Magdeleine, après avoir converti beaucoup d'âmes, se retira en un désert pour pleurer ses péchés. Elle demeura trente ans en cette solitude, mangeant des herbes et des racines d'arbre; et ses habits étant usés, Dieu la couvrit de ses cheveux. Elle menoit une vie plus angélique qu'humaine; aussi les anges l'élevoient sept fois le jour pour ouïr leurs célestes concerts.

Au bout de ce temps, elle pria un prêtre d'aller trouver de sa part saint Maximin, et de l'avertir que, précisément le dimanche suivant, il se trouvât seul à l'église à l'heure de matines. Le saint évêque y vint, et trouva Magdeleine en oraison, élevée en l'air et les bras étendus en haut. Elle reçut le très-saint Sacrement avec une merveilleuse dévotion, les larmes aux yeux, et peu de temps après, elle rendit l'esprit à son très-cher Époux. Des anges emportèrent au ciel l'âme de Magdeleine, chantant avec mélodie. Le corps fut enterré en cet endroit, où il a été toujours tenu en grande vénération.

Sylvestre Prévère, de l'Ordre de Saint-Dominique, et maître du sacré palais, écrit en un sermon que l'an 1497, il visita par dévotion la grotte où Magdeleine fit pénitence, et vénéra ses saintes reliques; il ajoute qu'il vit sa tête, qui étoit fort grosse et qui n'avoit qu'un peu de chair desséchée en la partie du front où le Sauveur la toucha, quand il lui apparut après sa résurrection, en laquelle les marques des deux doigts de Jésus-Christ demeurèrent imprimés. Il dit de plus qu'on lui montra en un vase de verre une partie des cheveux dont elle essuya les pieds du Sauveur, et en un autre de la terre détrempée dans du sang, de couleur entre rouge et noire, laquelle fut ramassée par Magdeleine le vendredi-saint au pied de la croix. Ceux du pays lui affirmèrent tous que tous les ans, au même jour du vendredi-saint, après qu'on a achevé de lire la Passion, ce qui est dans cette fiole bout comme si c'étoit du sang. On montre aussi son bras et son corps, qui est dans une châsse d'argent en un monastère de l'Ordre de Saint-Dominique.

Dieu a fait plusieurs miracles par l'intercession de cette glorieuse sainte, lesquels on pourra voir en son histoire. Je n'en raconterai qu'un, rapporté par ce même Sylvestre. C'est qu'en l'an 1279, dans les guerres que les rois d'Aragon eurent contre Charles d'Anjou, frère de saint Louis roi de France, qui gagna et perdit le royaume de Sicile, Charles second, comte de Provence, fut pris par un Aragonois en une bataille navale. Ce Charles étant prisonnier à Barcelone, fort maltraité et en danger de perdre la vie, se souvenant que Magdeleine avoit en son pays de Provence converti tant d'âmes à Dieu, se recommanda humblement à elle, et la supplia de le délivrer de l'angoisse où il étoit. Pour l'obtenir plus facilement, il jeûna, se confessa et pleura à chaudes larmes; la propre nuit de la veille de sa fête, Magdeleine lui apparut sous la forme d'une très-belle femme, laquelle l'appelant par son nom, lui dit d'une voix claire et agréable : que ses prières avoient été exaucées; et pour le lui faire voir, elle lui commanda de la suivre, lui déclarant qu'elle étoit Magdeleine, à laquelle il s'étoit recommandé, et qui le venoit aider.

Après avoir quelque peu cheminé, elle lui demanda s'il reconnoissoit le lieu où il étoit; il répondit qu'il pensoit être dans les murs de Barcelone. La sainte lui répliqua : *Vous êtes bien trompé, car vous marchez sur votre terre, à une petite lieue de Narbonne,* où il entra au point du jour. Par l'avis de la sainte, et en reconnoissance du signalé bienfait qu'il avoit reçu d'elle, le comte fit bâtir un nouveau monastère, et bien renté, au lieu où étoient ses reliques sacrées, lequel il donna aux Pères de l'Ordre de Saint-Dominique. Il fit aussi bâtir ailleurs des couvents du même Ordre, auquel étoit fort affectionné. Et auprès de Narbonne il fit planter une croix au lieu même où Magdeleine le quitta, laquelle se nomme la croix de la lieue. C'est ce qu'en dit Sylvestre Prévère, homme de grande autorité, doctrine et religion.

L'Eglise solennise la fête de la Magdeleine le vingt-deuxième jour de juillet, qui est le jour de sa mort.

C'est la plus commune opinion des anciens docteurs et des modernes, qu'il n'y a eu qu'une Magdeleine, et c'est la mieux reçue

suivant l'usage de la sainte Eglise catholique. En effet, si l'on remarque attentivement et de près les paroles de l'évangéliste saint Jean, il donne clairement à entendre que la sœur du Lazare est la même que celle qui oignit les pieds de Notre-Seigneur en la maison du Pharisien, et qui les essuya de ses cheveux. Car l'évangéliste dit ces mots : *il y avoit un malade nommé Lazare, de Béthanie, château de Marthe et de Marie, ses sœurs, et Marie étoit celle qui oignit Notre-Seigneur d'onguent, et lui essuya les pieds avec ses cheveux*. Ces paroles ont plus de forces pour prouver qu'il n'y a eu qu'une Magdeleine, et non plusieurs, que toutes les raisons que l'on sauroit dire au contraire.

Quelques auteurs grecs ont écrit que l'empereur Léon, surnommé le Philosophe, fit transporter le corps de Madeleine, d'Ephèse à Constantinople, en une église qu'il lui fit bâtir ; mais cette sainte y est qualifiée de *vierge et martyre*, ce qui ne peut convenir à notre pénitente ; il s'agit donc de deux personnages différents. Toutefois ce que nous avons dit est bien certain, et encore aujourd'hui on montre ses reliques en France, au lieu où elle a vécu, et où elle est décédée, encore que Sigebert écrive en sa chronique que la ville d'Aix ayant été rasée par les Sarrasins, le corps de Magdeleine fut transporté par Gérard, comte de Bourgogne, au convent de Viellac, que lui même avoit fait bâtir.

Tous les martyrologes parlent de Magdeleine, ainsi que les auteurs qui exposent l'histoire des Évangiles, et plusieurs autres qui ont fait des sermons à sa louange.

A Philippes, saint Syntyque, dont parle l'apôtre saint Paul.

A Ancyre en Galatie, fête de saint Platon, martyr, qui, ayant été fouetté sous le lieutenant Agrippin, puis déchiré avec des ongles de fer et tourmenté par d'autres supplices affreux, ayant eu enfin la tête coupée, rendit au Seigneur son âme, que rien n'a-

voit pu vaincre. Le second concile de Nicée atteste les miracles qu'il a faits pour soulager les captifs.

En l'île de Chypre, saint Théophile, préteur, qui, ayant été pris par les Arabes, et n'ayant pu être engagé ni par prières, ni par menaces, à renoncer à Jésus-Christ, mourut enfin par l'épée.

A Antioche, saint Cyrille, évêque, célèbre par son savoir et sa sainteté.

Dans l'Auvergne, saint Ménélé, abbé.

Au monastère de Blandinberg, saint Vandrille, abbé, illustre par ses miracles. — Il naquit à Verdun, d'une famille qui tenoit à la famille royale, et étoit petit-fils de saint Arnoul, prince puis évêque de Metz. Ses grandes qualités le firent choisir par Dagobert pour être son connétable, et il épousa ensuite, pour satisfaire aux vœux de ses parents, une femme dont la naissance et les vertus égaloient les siennes. Tous deux, d'un commun accord, consentirent à garder la virginité : ils se retirèrent en deux monastères, où ils prirent l'habit de religion. Saint Vandrille se mit d'abord sous la conduite de saint Baudry, qui gouvernoit l'abbaye de Montfaucon en Champagne. Il bâtit ensuite un monastère sur l'une de ses terres appelée Elisang, et où l'on montroit le lit dont il se servoit. Quelque temps après, il eut une révélation d'aller en un monastère d'Italie, dont le nom étoit Bobio. Il partit de là pour visiter les tombeaux sacrés de saint Pierre et de saint Paul, puis il revint en France, où il s'arrêta au couvent de Romans sur l'Isère. Il y demeura environ dix ans, au bout desquels il vint à Rouen, dont saint Ouen étoit archevêque. Celui-ci le reçut honorablement et le fit diacre; la prêtrise lui fut ensuite donnée par saint Omer. Comme saint Vandrille désiroit vivre dans la solitude, un grand seigneur lui fit don d'une terre où il bâtit un monastère, qu'il appela Fontenelle, à cause d'une fontaine qui y étoit. La reine Bathilde pourvut, par de riches présents, à l'entretien des moines qui s'y retirèrent, et qui étoient au nombre d'environ trois cents.

Digitized by Google

C'est là que mourut saint Vandrille le 22 juillet de l'an 666. Son corps fut enseveli dans l'église de Saint-Paul, puis transporté à Boulogne par saint Bain, et enfin à Gand dans l'église de Saint-Pierre.

A Scythopolis en Palestine, saint Joseph, comte. — Il étoit juif de naissance et avoit été élevé dans l'école de Tibériade par Hillel, qui étoit le chef de sa nation. La conversion de ce prince au moment de sa mort, ébranla les croyances de Joseph; il avoit trouvé dans son trésor le livre des saints Evangiles, il le lut et en fut frappé comme d'un trait de lumière. Une nuit, Notre-Seigneur lui apparut en songe et lui dit : Je suis ce Jésus que vos pères ont crucifié; croyez en moi. Les Juifs, soupçonnant ses desseins de se faire chrétien, le maltraitèrent, mais un évêque le retira de leurs mains. Enfin il reçut le baptême, et Constantin le Grand lui donna le titre de comte, avec tout pouvoir pour reconstruire les églises de la Palestine. Il voulut d'abord en bâtir une à Tibériade, mais les Juifs eurent recours à la magie pour arrêter l'activité du feu de ses fours à chaux. Le comte alors se fit apporter un vase plein d'eau, fit sur lui le signe de la croix en invoquant le saint nom de Jésus, et jeta cette eau sur le feu, qui reprit aussitôt son ardeur. Après la mort de Constantin, les juifs et les ariens parvinrent à lui faire perdre son crédit. Il se retira à Scythopolis, où il eut le bonheur de recevoir deux grands évêques bannis pour la foi, saint Eusèbe de Verceil et saint Epiphane. Il mourut vers l'an 356, dans sa soixante-dixième année.

VINGT-TROISIÈME JOUR DE JUILLET.

Saint Apollinaire, évêque de Ravenne et disciple de l'apôtre saint Pierre. — Sainte Brigitte, veuve. — Sainte Romule, vierge.

Saint Liboire, évêque du Mans; saint Rasyphe, martyr; sainte Primitive, vierge et martyre; les saints martyrs Apollone et Eugène; saint Trophime et saint Théophile, martyrs; plusieurs saints martyrs de Bulgarie.

LA VIE DE SAINT APOLLINAIRE,

ÉVÊQUE DE RAVENNE ET DISCIPLE DE L'APOTRE SAINT PIERRE.

AN 140.

Saint Clet, pape. — Vespasien, empereur.

Quand le prince des apôtres, saint Pierre, transféra sa chaire apostolique d'Antioche à Rome, saint Apollinaire fut l'un des disciples qu'il emmena avec lui, et l'ayant fait évêque, il l'envoya en la ville de Ravenne pour y prêcher l'Évangile, et éclairer de la divine lumière ces peuples qui étoient dans l'ombre de la mort. Apollinaire, après avoir reçu la bénédiction de son maître, se mit en chemin, préférant à la consolation dont il jouissoit, la volonté de Dieu qui, par le moyen de son saint apôtre, l'appeloit à de grands travaux, et à de hautes entreprises. Etant près de Ravenne, il fut reçu en la maison d'un soldat, nommé Irénée, qui avoit un fils aveugle auquel le saint évêque rendit la vue en faisant le signe de la croix. Par ce miracle, Irénée et tous ceux de sa maison crurent en Jésus-Christ et furent baptisés.

Digitized by Google

Un tribun ou mestre de camp ayant su que le saint avoit fait recouvrer la vue au fils d'Irénée son soldat, le fit appeler, et le pria de guérir sa femme, nommée Thècle, qui étoit grièvement malade depuis plusieurs années, sans aucune espérance de remède. Apollinaire la prit par la main, et lui dit : *Lève-toi saine et sauve au nom de notre Dieu et Seigneur Jésus-Christ, et crois en lui, sachant qu'il n'y a rien d'égal à lui au ciel et en la terre.* La femme se leva soudain guérie et dit : *Il n'y a pas d'autre Dieu que Jésus-Christ que vous prêchez.* Ainsi elle et le tribun son mari, avec leurs enfants et leur famille, et plusieurs autres qui étoient présents, se convertirent et furent baptisés.

Saint Apollinaire s'employa pendant douze ans à prêcher la doctrine céleste, et à baptiser ceux qui la recevoient, croyant en Jésus-Christ; à faire leçon de l'Écriture sainte aux enfants de quelques gentilshommes qu'on lui amenoit, et à administrer les saints Sacrements, faisant des prêtres pour l'aider. Mais comme le nombre des chrétiens vint à croître, et que la lumière qui étoit cachée vint à manifester les éclats de sa grande splendeur, le gouverneur de la ville fut averti de ce qui se passoit; il envoya quérir Apollinaire, qu'il examina devant les pontifes et les prêtres des dieux, et lui demanda qui il étoit, d'où il étoit venu, et ce qu'il prétendoit faire. Quand il eut hardiment répondu à toutes ses demandes, les pontifes firent mutiner le peuple, qui l'outragea, lui jeta des pierres, et le chassa hors de la ville à demi mort. Les chrétiens l'emportèrent en la maison d'une bonne veuve, où ils le firent panser.

Au bout de six mois, un seigneur nommé Boniface, qui étoit en la ville de Chiusi en Toscane, perdit en un instant la parole et devint muet : cet homme ayant ouï faire récit des merveilles que Dieu opéroit par Apollinaire, et apprenant qu'il étoit encore en vie, l'envoya prier de venir en sa maison. Il y fut, le guérit, et délivra aussi une de ses servantes possédée du malin esprit. Boniface ayant vu ces miracles, se convertit à la foi de Jésus-Christ, avec environ cinq cents personnes. Les gentils s'en étant indignés, mirent la main sur le saint, et le battirent rudement à coups de

bâton : ils le firent marcher sur la braise ardente nu-pieds, lui commandant de ne pas proférer le nom de Jésus-Christ : après cela ils le mirent hors de la ville, et il demeura en une cabane de berger, où il prêchoit ceux qui le venoient trouver, et en baptisoit plusieurs.

Il passa de là dans la province d'Emilie, où il résuscita la fille d'un patricien nommé Rufus, ce qui fut cause que la fille et son père, outre plusieurs autres reçurent le baptême : la fille fit même vœu à Dieu de passer sa vie dans la chasteté.

Le diable ne pouvant endurer les grandes merveilles que Dieu faisoit par son serviteur Apollinaire, alla souffler aux oreilles de l'empereur Néron (qui apprit ce qui se passoit) d'envoyer vers lui le juge Messalin. Celui-ci le fit dépouiller, fouetter cruellement, et battre avec de gros bâtons de nœuds, puis le fit appliquer à la torture pour être tourmenté. Il le fit fouetter derechef, et fit verser de l'eau bouillante sur ses plaies, puis le fit mettre en un vaisseau de charge, enchaîné, pour l'envoyer en exil en Esclavonie.

Durant ceci, Notre-Seigneur permit qu'un des bourreaux qui tourmentoient le saint, plus subtil à mal faire que les autres, et le plus diligent ministre de l'iniquité du juge, fut possédé du diable, et tomba mort sur le champ. Néanmoins Messalin, pour quelques paroles que le saint lui dit, lui fit battre la bouche à coups de pierres; puis il fut ramené dans la prison, où il le tint étendu de son long quelques jours sans manger : mais pendant ce temps, il fut visité par un ange, et nourri de viande céleste : enfin il le relégua en Grèce.

Le navire qui le portoit se perdit par une furieuse et horrible tempête, avec tous ceux qui y étoient, hormis trois clercs, et deux soldats païens qui se convertirent. Ils abordèrent en Mysie, où le saint guérit le frère d'un homme de qualité, qui étoit tout couvert de lèpre, en la maison duquel il séjourna plusieurs jours. De là il passa en Thrace : et entrant en une ville de cette province, l'idole qui étoit dans le temple de Sérapis, devint muette, quoique par un art diabolique elle eût accoutumé de répondre à tous ceux qui l'interrogoient, et tout ce qu'elle disoit étoit tenu pour oracle. Les gen-

tils furent grandement surpris de cela; ils firent de grosses offrandes pour apaiser l'idole et savoir pourquoi elle ne répondoit plus. Au bout de quelques jours le démon dit, qu'il ne pouvoit parler, parce qu'un disciple de saint Pierre, apôtre de Jésus-Christ, venu de Rome, le tenoit lié, et que, tant qu'il demeureroit là il ne pourroit dire un seul mot. On chercha le saint; et l'ayant trouvé ils surent d'où il étoit, et l'occasion de sa venue : puis l'ayant fouetté et fort maltraité, ils le remirent en un autre vaisseau, avec le commandement de s'en retourner en Italie.

Ainsi par ces divers travaux, périls et persécutions, avec tant de miracles que Dieu faisoit par lui, au bout de trois ans il retourna à Ravenne, où les chrétiens le reçurent avec grande joie : mais les idolâtres le prirent derechef, et le trainèrent jusqu'à la place publique : là ils l'outragèrent et le tourmentèrent, avec des menaces de lui faire pis, s'il ne sacrifioit au dieu Apollon, au temple duquel ils le menèrent. Le saint y fit son oraison, et l'idole tomba en poudre, au grand contentement des chrétiens et au vif dépit des gentils.

Ils le menèrent ensuite devant le juge ordinaire, nommé Taurus, afin de le faire condamner à mort. Le juge le fit conduire en sa maison, où il guérit un de ses fils qui étoit aveugle, en récompense de quoi il l'envoya de nuit en une maison qu'il avoit aux champs, à deux lieues de la ville, où il demeura quatre ans, instruisant et guérissant quelques malades qui le venoient trouver.

Apollinaire fut découvert par des prêtres des idoles, et pris de nouveau, étant déja fort usé et consommé des travaux et des tourments qu'il avoit supportés. Après avoir consulté de son affaire avec l'empereur Vespasien, il fut présenté en justice devant un juge, nommé Démosthènes qui, après plusieurs discours, le donna à un capitaine pour le garder, pendant qu'il aviseroit de quel supplice il le feroit mourir. Ce capitaine, qui étoit chrétien en son âme, le mena en sa maison, et quand il sut qu'ils étoient près de le faire mourir, il lui conseilla de se sauver, lui disant que sa vie étoit d'importance pour le salut de plusieurs, et lui offrant un lieu où il se pourroit retirer en sûreté. Le saint, voyant qu'il feroit plus

pour la gloire de Dieu, en demeurant caché et couvert pour lors, sortit sur le minuit de la maison du capitaine. Néanmoins, il fut épié et poursuivi par les gentils, qui l'attrapèrent auprès de la porte de la ville, et lui donnèrent tant de coups de bâton qu'ils le laissèrent là pour mort.

Il vécut encore sept ans, en une maison où les lépreux se retiroient, exhortant les chrétiens de persévérer toujours en la foi, et les avertissant que l'Eglise souffriroit de grandes persécutions, après lesquelles elle jouiroit d'une profonde paix. Il rendit son âme à Dieu le vingt-troisième jour de juillet, le dernier an de l'empire de Vespasien, qui fut, selon Pierre Damien, l'an de Jésus-Christ 81, après avoir vaillamment combattu, et s'être sacrifié, comme hostie vivante, à Notre-Seigneur, par un long martyre de vingt-six années.

Les chrétiens avoient coutume de visiter le tombeau de saint Apollinaire et, en le touchant de la main, de jurer ce qu'ils vouloient assurer pour être crus, ainsi que l'on lit au livre 5, épître 33, de saint Grégoire, Pape, qui en une affaire de grande conséquence commande qu'on le fasse ainsi.

Saint Ambroise fait mention de saint Apollinaire en la préface de son Missel, ainsi que saint Pierre Chrysologue, sermon 128, Pierre Damien, Jérôme Rube, et d'autres qui ont écrit l'histoire de Ravenne, et outre cela tous les Martyrologes, Romain, de Bède, d'Usuard et d'Adon.

LA VIE DE SAINTE BRIGITTE,

VEUVE.

AN 1373.

Grégoire XI, pape. — Charles IV, empereur.
— Charles V, roi.

Sainte Brigitte étoit du royaume de Suède. Son père avoit nom Birger; il étoit si dévot, qu'il alla en voyage à Saint-Jacques en

Galice ; il se confessoit tous les vendredis, et disoit, qu'il vouloit tellement accorder son âme ce jour-là à Dieu, qu'il pût supporter gaiement et patiemment les travaux des autres jours de la semaine. Sa mère s'appeloit Ingeburge, femme fort pieuse ; elle fit bâtir plusieurs églises, qu'elle enrichit de beaux ornements et de grands revenus.

Comme elle étoit enceinte de sainte Brigitte, en voyageant par mer elle fut surprise d'une furieuse tempête, de laquelle plusieurs de ceux qui étoient dans son navire furent submergés : Ingeburge fut secourue en ce péril par Henri, frère du roi de Suède, et se sauva presque miraculeusement. La nuit suivante, elle eut une vision d'un homme vénérable et richement vêtu, qui lui dit : *Dieu vous sauve la vie, à cause de la fille dont vous êtes enceinte; nourrissez-la pour l'amour de lui, comme un don singulier qu'il vous a fait.* La fille étant née fut nommée Brigitte.

Quand elle naquit: un ancien prêtre et serviteur de Dieu, qui fut depuis évêque, vit la nuit une grande clarté, et une vierge assise sur les nues avec un livre à la main, et il entendit une voix qui dit : *Il est né une fille à Birger dont la voix admirable retentira partout le monde.*

L'enfant demeura trois ans sans parler, comme si elle eût été muette, et au bout de ce temps elle parla tout d'un coup aussi distinctement et nettement qu'une personne de vingt ans. A quelque temps de là, sa mère mourut fort chrétiennement et bien contente d'aller à Dieu, laissant sur la terre un aussi bon gage que Brigitte, laquelle son père fit nourrir chez une de ses tantes, femme fort grave et honnête. Étant âgée de sept ans, une nuit qu'elle veilloit, elle aperçut devant son lit un autel, et la Vierge Marie au-dessus révêtue de gloire et de splendeur, tenant une précieuse couronne en sa main, qui l'appeloit. Alors elle se leva et courut droit à l'autel, et la très-sainte Vierge lui demanda : *Brigitte, voulez-vous cette couronne?* L'enfant répondit que oui; la très-sainte Vierge la lui mit sur la tête, puis la vision disparut.

Ayant atteint l'âge de dix ans, elle commença à découvrir peu à peu le trésor qui étoit caché dans son âme, et à faire éclater sa

vertu et sa sainteté : car elle étoit obéissante, modeste, douce et charitable. Ayant un jour ouï prêcher la Passion, la nuit suivante Notre-Seigneur lui apparut tout sanglant, comme quand il fut attaché à la croix, et lui dit : *Regarde mes plaies.* L'enfant croyant qu'elles fussent toutes fraîches, lui répondit en pleurant : *Hélas! Seigneur, qui vous a ainsi blessé?*

Ceux qui me méprisent, dit-il, *et qui ne tiennent compte de ma charité.*

Cette vision toucha tellement Brigitte, qu'elle ne pouvoit plus penser à la Passion de Notre-Sauveur sans pleurer de douleur. Elle s'occupoit à faire des ouvrages d'or et de soie : et on aperçut, quelquefois une très-belle fille qui travailloit avec elle, sans que l'on sût qui elle étoit. Elle se levoit la nuit de son lit, pendant que ses compagnes dormoient, pour faire oraison devant le crucifix. Une fois elle aperçut le diable sous une forme épouvantable, qui avoit cent pieds et cent mains : alors fuyant cette horrible bête, elle s'alla jeter aux pieds du crucifix : et le malin esprit s'approchant d'elle, lui dit : *Je ne saurois te faire damner, si le Crucifié ne me le permet;* puis il disparut.

Sainte Brigitte étant déjà en âge nubile, son père la maria à un jeune seigneur, fort riche et fort prudent, nommé Ulphon, prince de Néricie, et, bien que la sainte fille eût désiré de conserver sa virginité, toutefois elle obéit à son père. Avant que de consommer le mariage, son mari et elle vécurent un an chastement, suppliant Notre-Seigneur, qu'il les gardât en sa sainte crainte, et leur donnât ensuite des enfants qui le servissent. Ils furent exaucés, vivant saintement, et en une mutuelle concorde, en l'état de mariage.

Brigitte se confessoit souvent, et avoit en sa maison un oratoire où elle se retiroit, comme en un port assuré. Lorsque son mari étoit absent, elle passoit la plupart des nuits en prières et en oraisons, les genoux nus contre la terre, disciplinant et affligeant son corps pour le rendre plus obéissant à la raison. Elle buvoit et mangeoit fort peu : et n'étant pas moins riche que pieuse, elle faisoit de grandes aumônes aux pauvres, ayant un logis à part

pour les retirer et les entretenir, où elle les servoit elle-même, et leur lavoit les pieds.

Elle prenoit grand plaisir à entendre les discours des serviteurs de Dieu, et lisoit volontiers les vies des saints. Bref toute sa vie n'étoit qu'un portrait accompli de toutes les vertus, qu'elle tâchoit d'enraciner dans le cœur de ses enfants, pour les élever en Dieu, s'attristant beaucoup, quand quelqu'un d'eux avoit manqué à son devoir. Il y en eut un qui manqua à jeûner la veille de la Saint-Jean-Baptiste, ce dont elle s'affligea étrangement. Saint Jean lui apparut, et lui promit, en récompense de son regret, de la défendre et de l'aider de ses armes spirituelles.

Etant en travail d'enfant, elle se sentit une fois en grand danger. Alors elle se recommanda à la Vierge Marie, laquelle lui apparut la nuit dans la chambre où elle étoit, ayant une robe blanche; et l'ayant touchée au corps elle disparut : alors elle accoucha fort heureusement.

Son mari et elle étoient si conformes et si unis entre eux en l'amour et en la crainte de Dieu, qu'ils se résolurent d'aller en pèlerinage à saint Jacques en Galice. En s'en retournant chez eux, son mari tomba fort malade en la ville d'Arras. La sainte pria Notre-Seigneur pour sa santé, et saint Denis l'Aréopagite lui apparut; il lui dit qui il étoit; et que comme elle lui portoit une particulière dévotion, Dieu l'avoit envoyé pour la consoler. Il lui dit donc qu'il la vouloit faire connoitre au monde : qu'il seroit son protecteur, et que son mari guériroit, comme il fit. Il revinrent en leur maison, et tous deux se trouvèrent tellement épris de l'amour de Dieu et de la chasteté, qu'ils se résolurent de se séparer, et d'entrer en religion; son mari vécut depuis lors quelques années dans un monastère, où il décéda saintement, et Brigitte entra en un convent de filles, après avoir départi son bien à ses enfants et aux pauvres.

Les mondains insensés qui flattent les riches, et qui méprisent les pauvres, estimant que c'est une pure folie de renoncer aux biens pour vivre en pauvreté, après l'avoir toujours honorée et respectée, commencèrent alors à se moquer d'elle et à n'en faire

plus d'état : mais Brigitte étoit si touchée de l'amour de Dieu, qu'elle ne s'émouvoit aucunement des vains jugements et des paroles indiscrètes des hommes, Dieu la favorisant de merveilleuses révélations.

Entre les dons que Notre-Seigneur lui avoit faits, elle avoit celui-ci particulièrement, qu'elle sentoit aussitôt une amertume en sa bouche et comme du soufre au nez, quand quelqu'un lui tenoit un discours dissolu ou trop libre. Elle matoit sa chair, portant la haire, couchant sur un lit dur, faisant tant d'oraisons de jour et de nuit, que c'étoit une chose étrange qu'une femme foible et délicate pût supporter de si grands travaux. Les vendredis, elle faisoit découler de la cire brûlante goutte à goutte sur ses bras, et portoit en sa bouche de l'herbe plus amère que la suie, afin de sentir davantage la Passion du Sauveur. Outre le cilice, elle ceignoit son corps d'une corde, et ses deux cuisses aussi, en mémoire de la très-sainte Trinité. Elle communioit toutes les fêtes et les dimanches : l'hiver elle couchoit sur un pauvre lit avec un peu de couverture, lors des plus grandes froidures, qui sont terribles en Suède, à cause qu'elle est proche du nord. Étant interrogée comment elle pouvoit vivre si mal couverte parmi ces horribles gelées, elle répondit qu'elle avoit une telle chaleur intérieure, que la grâce divine allumoit en son âme, qu'elle ne sentoit point de froid au dehors.

Le feu de l'amour divin l'embrasoit si fort, qu'elle écrivoit plusieurs lettres aux religieux, aux prélats des églises, aux princes, aux rois, aux empereurs et au Pape, selon que Dieu lui commandoit, les avertissant tantôt qu'ils se gardassent de l'ire de Dieu, dont ils étoient menacés, tantôt les reprenant humblement et modestement, tantôt les exhortant à l'amendement de leur vie, et à la réformation de la république. La sainte écrivit de la part de Dieu au Pape Grégoire XI, qui étoit à Avignon, qu'il s'en retournât à Rome avec toute sa cour : ce qu'il fit sans plus différer.

Pendant qu'elle demeuroit en son monastère, Dieu lui commanda d'aller en pèlerinage à Rome, où les rues avoient ruisselé du sang des martyrs, lui faisant savoir, que la voie des indulgences est le

plus court chemin pour parvenir au ciel. Elle obéit, laissant sa patrie, sa maison, ses parents et ses amis; elle arriva en cette ville, et visita les stations et les sanctuaires, avec une joie et une dévotion incroyables: on la voyoit quelquefois élevée par les chemins au-dessus des autres, et on voyoit rejaillir de son visage des rayons aussi brillants que ceux du soleil.

De là elle alla au royaume de Naples, en la Sicile, puis retournant à Rome, elle s'embarqua de là pour Jérusalem, suivant le commandement qu'elle en avoit eu du ciel: et comme au commencement elle pensoit être trop vieille, trop foible et trop cassée pour prendre tant de peine, Notre-Seigneur la fortifia, et lui promit d'être son guide pour la conduire et la ramener.

Visitant à Jérusalem les lieux consacrés par la vie et par la mort de Notre-Seigneur, il l'éclaira merveilleusement, et la réjouit par des révélations divines et particulières de sa naissance, de ses mystères, et de sa Passion, des changements des états, et des calamités des royaumes, entre lesquels elle en eut une au royaume de Chypre, du fléau dont Notre-Seigneur devoit punir les Grecs, à cause qu'ils s'étoient séparés de l'Église Romaine, et que leur empire n'auroit aucun repos ni tranquillité, qu'ils seroient toujours esclaves de leurs ennemis, endurant de grièves et continuelles misères, jusqu'à ce que par une vraie humilité et charité, ils l'eussent reconnue pour mère et maîtresse, se soumettant entièrement à elle.

Étant de retour à Rome, ainsi que Dieu lui avoit promis, elle fut malade un an durant: ce qu'elle supportoit patiemment. Notre-Seigneur lui révéla l'heure de sa sortie de cette vie; il lui apparut et lui dit ce qu'il vouloit qu'elle fît; ce que la sainte accomplit entièrement. Après avoir ouï la messe et avoir reçu tous les sacrements, elle rendit l'âme à Dieu le vingt-troisième jour de juillet de l'an 1373.

Il y eut quelques révélations de sa gloire, et Notre-Seigneur fit des miracles par elle durant cette vie et après sa mort. Car, comme rapporte saint Antonin, outre qu'elle rendit la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets et la santé à plusieurs malades, dix morts furent ressuscités en divers lieux par son inter-

cession : à l'occasion desquels miracles et de sa très-sainte vie, le Pape Boniface IX la canonisa et la mit au Catalogue des saints.

Son corps fut transporté un an après sa mort au royaume de Suède, et mis dans le monastère de Saint-Sauveur de Walstein, où elle avoit été religieuse, Dieu ayant fait plusieurs miracles par les chemins. On dit encore aujourd'hui à Rome que l'on garde une petite robe de sainte Brigitte, qui a beaucoup de vertu, spécialement pour délivrer les femmes qui sont en travail.

Sainte Brigitte institua un nouvel Ordre de religieux et de religieuses, sous la règle de saint Augustin, que l'on appelle encore à présent l'Ordre de Sainte-Brigitte, et qui a grandement fleuri en Suède, en Allemagne, en Angleterre, et autres provinces septentrionales.

Elle écrivit un livre de ses révélations, qui a été fort examiné, à cause que certains religieux l'avoient voulu blâmer et reprendre. Il a été approuvé par le très-docte et très-sage cardinal Jean Torquemada, Dominicain, auquel le concile de Bâle donna charge de le voir, et depuis il approuva l'avis que ce cardinal en avoit donné.

La vie de sainte Brigitte, veuve, a été écrite par un auteur fort grave, qui l'a tirée de la bulle de sa canonisation. Surius la rapporte en son quatrième tome, saint Antonin en sa troisième partie, titre 24, chapitre premier. Le Martyrologe romain et le cardinal Baronius font mention d'elle le 23 de juillet.

LA VIE DE SAINTE ROMULE,

VIERGE.

Au temps où saint Grégoire le Grand se rendoit religieux en un monastère de la ville de Rome, il y avoit en cette ville une bonne vieille dame nommée Rédempte, laquelle demeuroit auprès de

l'église Notre-Dame. Elle avoit été autrefois disciple d'une sainte femme, nommée Hérondine, qui vécut solitaire sur les montagnes de Palestrina, et instruisoit à son tour deux filles portant comme elle l'habit religieux. L'une s'appeloit Romule; quant à l'autre je ne sais quel nom elle avoit; saint Grégoire, de qui nous tenons ceci, ne la nomme pas, sans doute parce qu'elle étoit bien connue.

Ces trois religieuses demeuroient donc ensemble, vivant pauvrement selon les délices de ce monde; mais vivant richement et somptueusement des délices célestes. Or Romule vivoit beaucoup plus vertueusement et austèrement que sa compagne, étant de grande patience, de merveilleuse obéissance, économe en ses paroles, mais prodigue en ses prières et oraisons. Pour l'éprouver davantage, Dieu permit qu'elle tombât en une paralysie qui la contraignit de tenir le lit pendant plusieurs années, et dont elle fut tellement affoiblie, qu'elle ne se pouvoit plus aucunement remuer. Néanmoins jamais elle ne murmura contre Dieu; les souffrances, au contraire, servoient d'accroissement à sa vertu.

Une nuit qu'elle étoit ainsi alitée, elle appela sa maîtresse Rédempte, qui se rendit aussitôt auprès d'elle, avec son autre disciple; mais incontinent qu'elle furent devant son lit, il apparut en la chambrette une si claire lumière, qu'elles furent tout épouvantées. Elles entendirent aussi un grand bruit, comme de beaucoup de personnes qui entroient dans ladite cellule; elles sentirent même qu'on les pressoit, mais elles ne purent rien distinguer, à cause de la trop vive lumière. Elles respiroient aussi une odeur merveilleusement suave et bénigne. Alors Romule commença de dire à sa maîtresse qu'elle n'eût point peur, qu'elle ne mourroit pas encore, ce qu'elle répéta souvent.

Cependant la lumière s'évanouit peu à peu; toutefois l'odeur demeura jusqu'au quatrième jour, où elle pria sa maîtresse Rédempte de lui faire apporter le très-saint Sacrement de l'autel; après quoi elle rendit son âme à Dieu, laquelle fut portée au ciel par le ministère des anges, chantant et magnifiant Notre-Seigneur.

Le Martyrologe romain fait mémoire des saintes vierges Romule, Rédempte et Hérondine au 23 juillet.

Digitized by Google

Au Mans, saint Liboire, évêque et confesseur. — Saint Liboire étoit issu d'une illustre famille des Gaules. Il se consacra dès sa jeunesse au service du Seigneur, et sa science avec ses vertus le firent choisir pour être évêque du Mans. Il s'adonna alors plus que jamais aux jeûnes, aux veilles et aux oraisons, s'occupant uniquement de son salut et de celui de son troupeau. Il avoit surtout un si grand zèle pour la maison de Dieu, que, non content de faire rétablir, orner et embellir les églises que ses devanciers avoient fait construire, il en fit bâtir dix-sept à ses propres frais. Il tint le siége du Mans pendant quarante-neuf ans. Étant parvenu à une extrême vieillesse, il tomba dangereusement malade, ce dont saint Martin de Tours fut averti par une révélation divine. Il l'alla donc visiter et l'assister en ses derniers moments. Saint Liboire mourut le 23 juillet de l'an 390; il fut enseveli dans l'église que saint Julien, premier évêque et apôtre du Mans, avoit fait bâtir hors de la ville en l'honneur de Dieu et des saints apôtres.

A Rome, saint Rasyphe, martyr.

Au même lieu, sainte Primitive, vierge et martyre.

De plus, les saints martyrs Apollone et Eugène.

Le même jour, fête des saint Trophime et Théophile, qui, ayant été meurtris à coups de pierre, mis dans le feu, et enfin décapités, reçurent, sous l'empereur Dioclétien, la couronne du martyre.

En Bulgarie, plusieurs saints martyrs, que l'impie Nicéphore, empereur, dans le temps qu'il ravageoit les églises du Dieu vivant, fit périr de diverses manières, les uns par l'épée, les autres par la corde, d'autres à coups de flèches, et d'autres par une longue prison et par la faim.

VINGT-QUATRIÈME JOUR DE JUILLET.

Sainte Christine, vierge et martyre.— Saint Pavace, troisième évêque du Mans.

Vigile de saint Jacques; saint Vincent, martyr; quatre-vingt-trois soldats, martyrs; saint Victor de Mérida, martyr; sainte Nicète et sainte Aquiline, martyres; saint Menée et saint Capiton; saint Ursicin, évêque de Sens; saint François Solano, Franciscain.

LA VIE DE SAINTE CHRISTINE,

VIERGE ET MARTYRE.

AN 300.

Saint Marcellin, pape. — Dioclétien, empereur.

En la province de Toscane, environ à dix-huit lieues de Rome, il y a un lac nommé de Bolsena, et un bourg tout proche, qui porte le même nom. Anciennement il y avoit dans ce lac une ville nommé Tyro, de laquelle le lac prit le nom de Tyrie. Ce lac se grossit si fort un jour, qu'il inonda et submergea cette ville, en laquelle naquit la vierge sainte Christine, d'une très-illustre famille. Son père se nommoit Urbain, gouverneur et préfet pour les empereurs Dioclétien et Maximien.

Dès son jeune âge, elle s'affectionna à la foi de Jésus-Christ, et à cause de la grande dévotion qu'elle portoit à son saint Nom, elle fut appelée Christine, contre la volonté de son père, qui étoit païen et ministre des empereurs, lequel employa tous ses efforts et ses artifices pour détourner sa fille de cette croyance, qu'il estimoit être une pure folie : mais il ne put faire aucune brèche à ce cœur,

Digitized by Google

fortifié et possédé par Jésus-Christ : au contraire, la sainte fille prenant les idoles d'or et d'argent qu'avoit son père, les brisa toutes par morceaux et en donna l'aumône aux pauvres. Son père en fut tellement irrité, qu'il la battit et la souffleta lui-même; puis il la fit dépouiller par ses serviteurs, et la fit fouetter en sa présence. Non content de cette tyrannique cruauté, un autre jour, il lui fit déchiqueter la peau avec des griffes de fer, avec une telle violence que les ruisseaux de sang découloient du corps de cette sainte fille, sa chair toute hachée tomboit par morceaux, et on lui voyoit les os à découvert.

La sainte fille, d'une patience non moins admirable que d'une force et constance invincible, s'abaissa pour ramasser les morceaux de sa chair, et les offrit à son père, en lui disant : *Prends, cruel tyran, rassasie-toi de la chair que tu as engendrée.*

Son père la fit mettre dans une roue de fer un peu élevée de terre, et fit allumer des charbons dessous, qu'on faisoit arroser d'huile; mais Notre-Seigneur la défendit de ce cruel tourment, et par un juste châtiment des gentils qui étoient présents à ce cruel spectacle, poussa si vivement cette flamme contre eux, qu'elle en brûla plus de mille. On la ramena en prison, où elle fut visitée et guérie entièrement par les anges.

Une autre fois son père commanda qu'on lui attachât une meule de moulin au col, et ensuite il la fit jeter dans le lac de Bolsena, duquel les anges la délivrèrent et la ramenèrent à bord saine et sauve, au grand mécontentement de son père, qui la renvoya en prison, tandis qu'il inventoit de plus cruels tourments pour la faire mourir : mais le lendemain on le trouva mort dans son lit, de sorte qu'il ne put exécuter sa rage contre sa très-pieuse fille.

Dion lui succéda en l'office de juge et de bourreau tout ensemble, car il fit faire un grand berceau de fer, plein d'huile et de résine bouillante, dans lequel il fit coucher sainte Christine. La sainte fit le signe de la croix et leur dit sans s'étonner qu'ils la mettoient dans le berceau, comme un enfant qui vient d'être régénéré par le baptême, et ce tourment ne lui put nuire. Ils lui coupèrent les cheveux et la menèrent toute nue au temple d'Apollon, où, à sa

vue, l'idole tomba par terre réduite en cendres : de quoi le préfet demeura si épouvanté, qu'il tomba roide mort, et trois mille personnes, à cause de ce miracle, se convertirent à la foi de Jésus-Christ.

Julien succéda à Dion, plus barbare que les deux autres; car il fit allumer un fourneau et y fit jeter la sainte, où elle demeura cinq jours, louant et remerciant Notre-Seigneur, sans y recevoir aucun mal. On la ramena encore en prison où, par le moyen d'un magicien, on jeta des aspics et d'autres bêtes venimeuses, qu'elle vainquit par la foi de Jésus-Christ, si bien qu'elles lui obéirent. On lui coupa la langue, mais elle ne laissa pas de parler et de se faire mieux entendre qu'auparavant, chantant les louanges de Notre-Seigneur. Enfin on l'attacha à un arbre, où elle fut percée de flèches, et avec ce martyre elle rendit son âme à Dieu. Sa mort arriva le jour où l'Église en fait commémoration, le 24 de juillet, l'an de Notre-Seigneur 300.

Le corps de sainte Christine est en la ville de Palerme en Sicile, où il est révéré avec une grande affluence et dévotion de tout le peuple, qui la tient pour son avocate et sa patronne. Les Martyrologes Romain, d'Usuard et d'Adon font mention de sainte Christine, ainsi que saint Antonin, en sa première partie, titre 8, chapitre 1er, Adelme et autres modernes.

LA VIE DE SAINT PAVACE,

TROISIÈME ÉVÊQUE DU MANS.

VERS L'AN 165.

Sixte, pape. — Marc-Aurèle, empereur.

Saint Pavace naquit en la ville de Rome et de parents fort nobles. Ayant, pendant plusieurs années, aidé saint Julien et saint Thuribe,

son successeur, au siége de Mans, il se comporta si sagement en cette fonction que, par la voix et la supplication tant du clergé que des nobles et des citoyens de la ville, il fut élevé à la dignité épiscopale, pour succéder au bon saint Thuribe.

Il ne céda à ses prédécesseurs en aucune vertu requise dans un bon et fidèle pasteur : car en la prédication de l'Évangile et en l'administration des sacrements, en la visite et en la consolation des malades et des affligés, même en l'opération des miracles, il représentoit la vraie majesté de son maître saint Julien. Sa doctrine étoit celle des apôtres; sa bonté, sa piété et sa miséricorde étoient singulières : il n'épargnoit à personne ses conseils salutaires. En assiduité dans ses prières, en jeûnes et en aumônes, il surmontoit facilement tous ceux du clergé. C'est pourquoi il gagna tellement le cœur de tous ses diocésains, qu'il fut obéi en toutes choses. Et à la vérité il ne commandoit aussi que des choses fort honnêtes, et qui tendoient seulement au salut de son peuple.

Il fut donc à cette occasion élu et consacré évêque, avec une si grande joie et une telle assemblée de peuple, qu'on n'en peut jamais voir de plus célèbre, et non sans cause. Car son ministère fut si agréable à Dieu (tant il étoit orné de bonnes mœurs, tant il étoit fervent en la prédication de l'Évangile et en l'exercice de toutes les vertus) que Dieu lui vouloit faire une pareille grâce qu'il avoit faite à ses prédécesseurs, c'est à savoir confirmer sa doctrine par des miracles, éprouver sa vie et donner autorité et crédit à sa dignité.

Souvent vous l'eussiez vu par sa seule prière éclairer les aveugles, rendre l'ouïe aux sourds, faire marcher droit les boiteux, chasser les diables et purifier les lépreux. Il étoit si humble et si modeste, qu'il ne vouloit jamais être loué de personne pour ses vertus : même s'il entendoit que quelque malade et estropié vouloit être guéri par lui, il le faisoit secrètement mener à l'écart, de peur d'être aperçu des hommes et d'être loué après la guérison.

Entre autres cures, on remarque celle qu'il fit en la personne d'une honnête veuve nommée Casta, laquelle étant malade d'une pareille infirmité que cette bonne dame si recommandée en l'É-

vangile par saint Luc, avoit déjà presque dépensé tout son revenu en médecins, sans y avoir rien gagné; enfin elle s'avisa d'avoir recours au serviteur de Dieu saint Pavace; elle le supplia de la regarder en pitié, et de lui accorder cette grâce, comme déjà il avoit fait à plusieurs autres. Le bon évêque étoit trop miséricordieux et trop prompt à secourir l'affligé pour la refuser. C'est pourquoi en sa faveur il présenta à Dieu son oraison, et Dieu aussitôt l'exauça.

De plus, par ses prières et par ses mérites, Dieu délivra son peuple d'une étrange peste, qui l'avoit déjà beaucoup endommagé et qui menaçoit de faire mourir tout le reste, par je ne sais quel occulte jugement, voulant châtier ce diocèse qui méprisoit l'ancienne discipline ecclésiastique, introduite par saint Julien, et ne s'adonnoit qu'à ses plaisirs. Dieu ayant encore suscité à ce peuple un hideux et cruel dragon, qui le menaçoit tous les jours de le dévorer; le saint personnage fit sa prière et y pourvut de bonne heure. Chose merveilleuse, ce serpent lançoit de sa gueule épouvantable des flammes si ardentes et en si grande quantité, que déjà il avoit brûlé presque tous les arbres du lieu où il se retiroit. Et souvent il s'alloit rafraîchir en une fontaine, d'où il avoit accoutumé d'épier hommes et bêtes pour les dévorer.

Après que saint Pavace eut fait sa remontrance au peuple, et qu'il lui eut déclaré les causes pour lesquelles Dieu suscite de semblables bêtes, afin de molester les siens, qui commencent à se méconnoître, il fit en public sa prière à Dieu, persuadant au peuple de faire comme lui. Puis, l'ayant rassuré, il alla droit au lieu où étoit le serpent. De si loin qu'il l'aperçut, il se munit du signe de la croix et prit son étole en main. Et, bien que le serpent fit semblant de se jeter furieusement et à gueule ouverte sur le saint homme, toutefois il en fut prévenu, et il fut tellement lié par son col de son étole, qu'il demeura couché par terre, se confessant déjà vaincu par celui qui avoit le pouvoir de le faire mourir.

Le peuple, à cette vue, commença à s'écrier de joie et à rendre grâces à Dieu, redoutant merveilleusement sa puissance. Et, bien qu'il voulût tuer ce serpent, toutefois le saint personnage ne le

voulut pas permettre, mais le saint retira son étole, puis conjura le serpent, de sorte que depuis il n'apparut plus : car à sa prière la terre s'ouvrit qui le dévora, et ainsi le peuple fut délivré de son ancien ennemi.

Avant que de donner congé à son peuple, il l'avertit de rechef de se conserver de plus en plus en l'amour et en la crainte de Dieu, pour n'abuser pas de ses dons dans la prospérité, et ne murmurer pas contre lui dans l'adversité. Il le reprit aussi de plusieurs autres fautes, et son avertissement eut un tel effet envers ces hommes, qu'ils se prosternèrent à terre, demandant pardon à Dieu de leurs péchés, promettant de lui obéir selon les bons enseignements qu'ils avoient reçus de leur pasteur et évêque. Ils firent encore davantage : car pour ne tomber dorénavant par leurs richesses en de semblables calamités, ils les quittèrent tous et les donnèrent volontiers à Dieu, les déposant humblement aux pieds du bienheureux évêque, pour être par lui distribuées en public, et selon sa conduite vivre tous ensemble en commun, comme autrefois firent les premiers chrétiens à Jérusalem.

Ainsi le saint évêque continua son ministère, visitant son diocèse, guérissant toutes sortes de malades, bâtissant des églises et des hôpitaux jusqu'au nombre de onze. Bref, il exerça tous les actes dignes d'un évêque, tel que saint Paul le désire. Durant son épiscopat, il tint les Ordres trente-six fois, où il consacra plusieurs prêtres, diacres et sous-diacres, qu'il dispersa par tout son diocèse. Il étoit en crédit lorsqu'à Rome Marc-Aurèle et Lucius Vérus tenoient l'empire. Et ayant été évêque du Mans pendant trente-trois ans, il mourut d'une fièvre le 9 de juillet. Son corps fut enterré près de celui de saint Thuribe, avec beaucoup de solennité et avec un grand regret de tout le peuple.

Dieu n'a pas été moins affectionné envers lui qu'envers ses prédécesseurs. Car ceux qui ont visité son sépulcre et l'ont invoqué, s'en sont retournés satisfaits et guéris.

Le même jour, la vigile de saint Jacques, apôtre,

A Rome, sur la voie Tiburtine, saint Vincent, martyr.

A Saint-Victorin, dans l'Abruzze ultérieure, le martyre de quatre-vingt-trois saints soldats.

A Mérida en Espagne, saint Victor, homme de guerre, qui, par divers supplices qu'il endura avec ses deux frères, Stercace et Antinogène, termina heureusement sa course, durant la persécution de Dioclétien.

En Lycie, les saintes Nicète et Aquiline qui, s'étant converties à la prédication de saint Christophe, martyr, et ayant été décapitées, remportèrent la palme du martyre. — Ces deux jeunes filles étoient sœurs, et Dieu les avoit douées d'une grande beauté; mais abusant de ces avantages, elles s'étoient abandonnées à la dissolution. Saint Christophe ayant été mis en prison, pour la défense de la foi de Jésus-Christ, elles lui furent envoyées pour le corrompre, avec la promesse d'une riche récompense si elles réussissoient. Lorsqu'elles entrèrent dans le cachot où étoit le saint martyr, elles se sentirent tout d'un coup changées, par l'aspect de la lumière divine dont son visage étoit éclairé; de sorte qu'elles se jetèrent aussitôt à ses pieds, demandant pardon à Dieu de toutes leurs fautes passées. Ainsi de païennes qu'elles étoient, elles devinrent chrétiennes, et de pécheresses pénitentes. Le tyran ayant appris ce changement merveilleux, les envoya chercher, et comme elles lui dirent qu'elles adoroient maintenant Notre-Seigneur Jesus-Christ, il les fit conduire au temple pour les forcer de sacrifier aux faux dieux; mais elles renversèrent les idoles et persistèrent courageusement dans la foi de leur père saint Christophe. Après avoir enduré plusieurs tourments, elles eurent enfin la tête tranchée le 24 juillet.

De plus saint Menée et saint Capiton, martyrs.

A Sens, saint Ursicin, évêque et confesseur.

A Lima, dans le Pérou, saint François Solano, confesseur, de

l'Ordre des Frères Mineurs, qui, s'étant rendu célèbre dans les Indes occidentales par sa prédication, ses vertus et ses miracles, mourut le 14 juillet, et fut canonisé par le Pape Bénoit XIII. — Il étoit né en 1549 à Monsilia, dans le diocèse de Cordoue. Il fit ses études chez les Jésuites, et montra de bonne heure son zèle pour la gloire de Dieu. Un jour que deux hommes se battoient en duel, il se jeta entre eux en leur disant: Pour l'amour de Dieu, ne vous battez pas d'une manière si dangereuse, car il n'y a personne pour vous réconcilier, et certainement vous vous blesserez à mort. Touchés de ces paroles, les deux ennemis se réconcilièrent en Notre-Seigneur. Il entra, à l'âge de vingt ans, chez les Franciscains, où il devint maître des novices, puis gardien d'un couvent. La peste s'étant déclarée dans le pays, il se consacra tout entier aux malades, tomba lui-même attaqué de ce fléau, et ne recouvra la santé que pour courir au chevet des pestiférés. Il auroit voulu prêcher la foi chez les barbares d'Afrique, mais il obtint seulement de ses supérieurs de passer dans l'Amérique méridionale, à l'âge de quarante ans. Son vaisseau fit naufrage; il auroit pu se sauver dans la chaloupe, mais il préféra rester dans le navire avec ceux qu'elle ne pouvoit emmener. Il baptisa les nègres, qui s'y trouvoient, et prédit aux passagers que la chaloupe reviendroit les prendre le troisième jour. Il y entra le dernier, l'ayant gagnée à la nage, au moment où le navire s'enfonçoit sous les flots. Il alla alors évangéliser les peuplades de Rio de la Plata, auxquelles il annonçoit la foi dans une langue qu'elles comprenoient toutes, Notre-Seigneur renouvelant pour son apôtre le prodige qu'il avoit opéré à Jérusalem le jour de la Pentecôte. Ce miracle lui donna un tel ascendant sur l'esprit de ces peuples, qu'il en convertit un très-grand nombre, et les réconcilia dans la guerre qu'ils se faisoient depuis longtemps. Un jour qu'ils manquoient d'eau, il fit jaillir une fontaine en frappant la terre de son bâton; l'eau coula avec tant d'abondance qu'on y put établir deux moulins; et les Indiens l'appellent encore la fontaine de Solano. Il prédit aussi le tremblement de terre qui détruisit la ville de Truxillo. Il mourut le 14 juillet, où l'on célèbre la fête de saint Bonaventure, en qui il

avoit une particulière dévotion. Il avoit annnoncé sa mort longtemps à l'avance. Ses dernières paroles furent celles-ci : *Glorifié soit Dieu*. C'étoit en 1610, et il avoit alors soixante et un ans. On constata plus de cent miracles pour sa béatification, et le procès de canonisation en cite encore vingt autres, tant Dieu s'étoit plu à glorifier la sainteté de son serviteur.

Digitized by Google

VINGT-CINQUIÈME JOUR DE JUILLET.

Saint Jacques le Majeur, apôtre. — Saint Christophe, martyr. — Saint Cucufat, martyr.

Saint Paul, martyr; sainte Valentine, vierge et martyre; saint Florent et saint Félix, martyrs; saint Théodemir, moine et martyr; saint Magnéric, évêque de Trèves; sainte Glossinde.

LA VIE DE SAINT JACQUES LE MAJEUR,

APOTRE.

AN 44.

Saint Pierre, pape. — Claude, empereur.

Le glorieux apôtre saint Jacques le Majeur, lumière et patron d'Espagne, étoit natif de la province de Galilée, fils de Zébédée, et de Marie Salomé, frère aîné de saint Jean l'Evangéliste, et cousin germain de Jésus-Christ, selon la chair.

Les deux frères Jacques et Jean étoient pêcheurs, du métier de leur père Zébédée, qui demeuroit sur le bord de la mer de Galilée: et il est à présumer qu'il étoit riche. Saint Jérôme dit même qu'ils étoient nobles. Nous tirerons la vie de saint Jacques de son frère saint Jean, et de ce que les autres évangélistes en ont écrit.

Saint Matthieu rapporte que Notre-Seigneur se promenant sur le bord de la mer, vit deux frères, saint Jacques et saint Jean, dans un vaisseau avec leur père, où ils raccommodoient leurs filets, et qu'il les appela pour être ses disciples. A ce commandement ils se rendirent si humbles et si obéissants, que laissant les rets, leur père,

le vaisseau et leur métier, ils le suivirent aussitôt, renonçant aux choses de la terre.

Saint Marc ajoute que Notre-Seigneur après cette vocation changea leur nom, et les surnomma Boanergès, c'est-à-dire enfants du tonnerre, qui est une chose digne d'être bien remarquée, parce qu'il n'y eut que saint Pierre seul et ces deux frères, de tous les apôtres, dont Notre-Seigneur changea les noms : celui de Simon en Céphas, ou Pierre, parce qu'il devoit être le chef de toute l'Église chrétienne, et la pierre fondamentale sur laquelle après Jésus-Christ, elle devoit être édifiée : et ceux de saint Jacques et de saint Jean, parce qu'après saint Pierre ils devoient être ses plus intimes et familiers amis, comme l'on peut voir en plusieurs grandes faveurs qu'il leur communiqua, et dont les autres étoient exclus.

Ils les mena en effet avec lui lorsqu'il alla ressusciter la fille du prince de la Synagogue, et voulut qu'ils fussent témoins oculaires de la gloire de son humanité sacrée, quand il se transfigura et leur fit voir sa splendeur divine plus brillante que le soleil, sur la montagne du Thabor. Il ne mena que ces trois disciples, laissant tous les autres, lorsqu'il s'écarta dans le jardin de Gethsémani pour faire oraison; il découvrit à eux seuls sa tristesse, et leur montra la difformité et la sanglante sueur de celui qu'ils avoient auparavant vu en la montagne tout resplendissant de gloire.

Il leur donna aussi le nom d'enfants du tonnerre, comme aux principaux chefs de son armée, lesquels, par la voix éclatante de leur prédication et de leur doctrine, comme un tonnerre grondant et foudroyant, devoient épouvanter et convertir le monde, l'attirant à la foi et à la connoissance de son Créateur.

Et encore que ceci se soit plus clairement vérifié en saint Jean l'Evangéliste, qui fut fondateur, père et maître de toutes les églises d'Asie, et qui comme l'aigle royal arrêtant ses yeux perçants dans les rayons du soleil, nous déclare la génération du Verbe éternel, auquel temps on entendit d'épouvantables tonnerres, et on vit de grands éclairs au ciel : si est-ce que cela fut aussi accomoli en son frère saint Jacques, lequel, outre qu'il prêcha en Judée

et en Espagne, a défendu tant de fois les royaumes des Espagnes, et comme un horrible tonnerre et un foudroyant éclair, a renversé et mis en déroute les armées des Maures, et plusieurs autres ennemis du nom chrétien. De plus, les Espagnols, sous la protection et la sauvegarde de ce glorieux apôtre, ont porté partout le monde l'étendard de la croix, et établi dans les Indes et d'autres provinces éloignées, la doctrine évangélique, faisant voir à ces nations aveugles la clarté de la divine lumière.

L'évangéliste saint Luc dit encore que Notre-Seigneur allant à Jérusalem vers la fête de Pâques, envoya quelques-uns de ses disciples devant lui dans la ville de Samarie, par où il devoit passer, afin de préparer le dîner, et il ajoute que les Samaritains ne les voulurent pas recevoir. Saint Jacques et saint Jean son frère, qui étoient enfants du tonnerre, voyant l'inhumanité des Samaritains, furent touchés de zèle et du désir de venger l'injure qu'ils faisoient à Notre-Seigneur, en sorte qu'ils lui dirent : *Vous plaît-il, Seigneur, que nous fassions descendre la foudre du ciel, pour consumer toute cette nation?* A quoi il leur répondit : *Vous ne savez quel esprit vous pousse.* C'est-à-dire que le zèle qui les transportoit étoit un esprit de vengeance, et non de douceur, l'esprit de l'Ancien Testament, non du Nouveau; celui d'Élie, et non celui de Jésus-Christ.

Bref, ces deux frères furent si chéris et si favorisés de Notre-Seigneur, que Marie Salomé leur mère, s'assurant en la parenté par laquelle elle lui touchoit de près, et en l'amitié qu'il montroit à ses enfants, osa lui demander les deux premières places de son royaume; à savoir que l'un fût assis à sa droite, et l'autre à sa gauche. Soit qu'elle demandât cette faveur, croyant que Notre-Seigneur régneroit temporellement, et que comme Roi, il tiendroit près de sa personne les principaux officiers de sa couronne, entre lesquels cette mère désiroit que ses enfants fussent les plus avancés; soit qu'elle prétendît qu'ils fussent les premiers au royaume des cieux. Mais Notre-Seigneur répondit aux enfants (qui avoient excité leur mère à faire cette demande, laquelle pour le moins n'étoit qu'à leur profit) qu'ils ne savoient ce qu'ils demandoient. Car s'ils cher-

choient les dignités temporelles, le royaume de Jésus-Christ n'étoit pas de ce monde : s'ils désiroient celles du ciel, encore que leur intention fût bonne, la façon d'y parvenir n'étoit point raisonnable, de vouloir triompher avant le combat et la victoire et obtenir par faveur ce qui n'étoit dû qu'aux mérites : de là vient qu'il demanda s'ils pourroient boire le calice qu'il boiroit bientôt, et mourir pour lui, comme il devoit mourir pour eux. Ils dirent que oui, et le firent comme de braves et vaillants capitaines qu'ils étoient.

Voilà tout ce que nous trouvons écrit de saint Jacques en l'Évangile. Outre cela, il n'y a pas de doute que ce glorieux apôtre se trouva en la dernière Cène de Notre-Seigneur; qu'il le vit ressuscité, monter aux cieux, et reçut le Saint-Esprit avec les autres disciples.

Ce saint apôtre prêcha à Jérusalem et à Samarie, puis il vint en Espagne, où il séjourna quelque temps, et convertit neuf disciples, Torquat, Isice, Euphrase, Cécile, Second, Indalèce, Ctésiphon, Athanase, et Théodore. Athanase demeura évêque de Saragosse, et Théodore prêtre, ainsi que ceux de cette ville l'assurent, encore que Pélage évêque d'Oviédo, qui vivoit du temps du roi Don Alphonse VI, qui conquit Tolède, écrive en son histoire, que saint Jacques eut sept disciples en Espagne : Calocer, Banie, Pie, Chrysogone, Théodore, Athanase et Maxime.

On croit que la venue de saint Jacques en Espagne eut lieu après la mort de saint Etienne, que les Juifs lapidèrent, quand ils excitèrent une furieuse tempête à Jérusalem contre l'Église. Pour preuve de cela, dans la ville de Vétule en Italie, on garde encore aujourd'hui avec vénération le corps de Marie Salomé, femme de Zébédée, mère de saint Jacques et de saint Jean, laquelle selon la commune opinion et tradition, se réfugia, à cause de cette persécution, en Italie et y mourut, ainsi que l'a marqué le cardinal Baronius, aux annotations du Martyrologe, le vingt-cinquième jour du mois de juillet. Cette tradition est universellement reçue et approuvée de toutes les Eglises d'Espagne, qui le disent en leur bréviaire, assurant et prêchant la venue de saint Jacques en Espagne.

Outre cela, le miracle de Notre-Dame del Pilar à Saragosse est

un grand témoignage de cette vérité. Je la rapporterai ici, en passant, à ceux qui ne le connoissent pas.

Le saint apôtre étant à Saragosse, sortit un soir avec ses disciples pour aller faire oraison sur le bord de la rivière Ebron. Comme il étoit là, Notre-Dame qui vivoit alors, lui apparut sur une colonne ou pilier de jaspe (soit qu'il fût là depuis longtemps ou, comme disent les histoires et les anciennes oraisons de cette Église, et qu'il est tenu par tradition, qu'il eût été apporté par les anges, et mis en ce lieu). Elle étoit environnée d'une grande multitude d'esprits célestes, qui chantoient avec une douce harmonie des hymmes et des louanges. Le saint apôtre la reconnut, et se prosterna par terre pour la saluer; alors elle lui dit : *En ce même lieu édifiez une église à Dieu en mon nom, parce que je sais que cette partie d'Espagne me sera fort dévote et affectionnée. Dès à présent je la prends en ma sauvegarde et en ma protection.* Après cela la vision disparut, et le saint apôtre exécuta ce qui lui avoit été commandé du ciel, faisant bâtir une chapelle à Notre-Dame du Pilier (laquelle a retenu ce nom, à cause que le pilier de jaspe sur lequel la très-sainte Vierge apparut à l'apôtre, y est demeuré). Elle est très-célèbre et renommée, non-seulement en la ville de Saragosse, mais en toute l'Espagne.

De plus l'église de Brague solennise la fête de saint Pierre, martyr, son premier évêque, qui fut établi et ordonné par l'apôtre saint Jacques, lorsqu'il étoit en Espagne, ainsi qu'il est dit aux leçons de matines; et les autres Eglises du Portugal suivent en cela celle de Brague.

Plusieurs auteurs, anciens et modernes, font mention de la venue de saint Jacques en Espagne. Le Pape Léon III, en une épître qu'il écrivit aux évêques d'Espagne; Le Pape Calixte II, et le Bréviaire réformé de S. Pie V l'assurent également. Le Cardinal Baronius, aux annotations sur le Martyrologe Romain, met en avant les raisons qu'on allègue contre cette croyance, lesquelles se trouveront foibles au prix de la tradition ancienne et immémoriale qui est observée par toutes les Eglises d'Espagne avec tant de piété et de dévotion.

Nous ne savons pas combien de temps le saint apôtre y demeura, ni quel fruit il y fit : seulement il est bien certain qu'il retourna d'Espagne à Jérusalem où il y fut martyrisé, et qu'il fut le premier des apôtres qui répandit son sang pour Jésus-Christ, en la même ville où Notre-Seigneur avoit donné le sien pour notre salut. Ce n'est pas une petite gloire et une petite couronne d'avoir le premier (entre ces douze braves chefs et conquérants du monde) triomphé de la mort, donnant sa vie pour Jésus-Christ, confirmant par son sang la doctrine qu'il prêchoit. Sa mort arriva ainsi.

Le saint apôtre prêchoit à Jérusalem, et en toute cette province, où il convertissoit beaucoup de monde à la foi, si bien que les Juifs le prirent en haine, et se résolurent de le faire mourir à quelque prix que ce fût. A cet effet ils firent composition avec un magicien nommé Hermogène et un sien disciple qu'on appeloit Philette, afin de confondre le saint apôtre par la dispute, et le faire outrager par les démons. Hermogène y envoya Philette son disciple, lequel demeura si confus par les raisons de l'apôtre, et par les miracles qu'il lui vit faire, qu'il se convertit et se jeta à ses pieds pour lui demander pardon. Depuis il voulut persuader à Hermogène d'en faire autant, lequel s'irrita tellement, que par art diabolique il charma Philette, en sorte qu'il ne pouvoit se remuer du lieu où il étoit, jusqu'à ce que l'apôtre lui envoyât un mouchoir par lequel il fut délivré, en sorte qu'il le vint trouver.

Hermogène commanda alors aux démons de lui amener saint Jacques et Philette liés et garrottés, mais il fut enlevé par eux et conduit enchaîné devant l'apôtre; Philette, au nom de Jésus de Nazareth, délia son maître et le mit en liberté. Hermogène en demeura tellement épouvanté, qu'il n'osoit perdre le saint apôtre de vue, craignant que les diables le trouvant à l'écart ne le tuassent : néanmoins, l'apôtre lui donna son bâton, avec promesse qu'il pouvoit s'en aller en sûreté. Par ce moyen, il fut converti et demeura son disciple, après avoir jeté au feu tous ses livres de magie.

Saint Paul, en la seconde Épître qu'il écrit à Thimothée, fait mention de Phigèle ou Philette, et d'Hermogène, disant qu'ils lui

avoient tourné le dos. Nous ne saurions dire si ce sont les mêmes que saint Jacques convertit à la foi : auquel cas ils pourroient avoir été depuis pervertis, comme Simon le Magicien, lequel, après avoir reçu le baptême, fut un grand et cruel ennemi de Jésus-Christ et de sa très-sainte foi.

Les Juifs voyant que le moyen dont ils s'étoient servis pour détruire le glorieux apôtre avoit si mal réussi, qu'Hermogène et Philette étoient demeurés vaincus et sectateurs de sa doctrine, ils cherchèrent un autre expédient pour en venir à bout. Ils s'adressèrent à deux centeniers ou capitaines de la garnison romaine, qui étoient dans Jérusalem, nommés Lysias et Théocrite, et firent marché avec eux, qu'ils se tiendroient prêts avec leurs soldats pour le prendre en une émeute qu'ils susciteroient, pendant que le saint apôtre prêcheroit; ce qui fut fait. Car, comme saint Jacques, avec une grande ferveur d'esprit, prouvoit par les témoignages de l'Écriture sainte que Jésus-Christ étoit le vrai Messie et le Fils de Dieu, toute l'assistance étant émue par sa prédication, le grand prêtre Abiatar donna le signal qui étoit convenu entre eux. Alors Josias, l'un des Scribes, se jeta furieusement sur l'apôtre et lui mit une corde au col : les soldats accoururent, qui le prirent et le menèrent devant Hérode, lequel, pour faire plaisir au peuple, commanda qu'on lui tranchât la tête.

Comme on le conduisoit au supplice, saint Isidore dit qu'un paralytique lui demanda la santé, et que l'apôtre la lui donna fort entière, au nom de Notre-Seigneur. Clément d'Alexandrie ajoute, avec Eusèbe de Césarée, en son *Histoire ecclésiastique*, que Josias, qui avoit été le premier à l'attaquer, se convertit à la foi, confessant que Jésus-Christ étoit Dieu, et qu'il demanda humblement pardon au saint apôtre, lequel lui pardonna de bon cœur et lui donna le baiser de paix. Les Juifs s'offensèrent de cela; ils se saisirent de Josias pour le faire décapiter avec le saint apôtre, par les prières duquel il avoit été converti.

La mort de saint Jacques arriva l'an 44 de Notre-Seigneur, selon Eusèbe, le deuxième de l'empire de Claude, selon quelques auteurs; le jour de son martyre fut le vingt-cinquième de mars, le

jour même où le Rédempteur du monde fut conçu et mourut. Cependant le Bréviaire réformé du Pape saint Pie V met la mort de saint Jacques le premier jour d'avril.

Les disciples du saint apôtre prirent son corps après sa mort, soit que leur maître l'eût ainsi ordonné, ou par un particulier instinct et une révélation divine, et l'enlevèrent au port de Joppé, à présent Jaffa, où ils le mirent en un vaisseau, dans lequel ils s'embarquèrent pour venir en Espagne. Après avoir vogué tout le long de la mer Méditerranée et passé le détroit de Gibraltar, ils coururent sur l'Océan la route de Galice, où ils abordèrent, et débarquèrent le corps du saint en la ville d'Iris Flave, dont il est à présent patron. Là, son corps demeura longtemps caché et inconnu, jusqu'à ce que Notre-Seigneur le révéla et le découvrit. Alors il fut tranféré en la ville de Compostelle, où il est honoré non-seulement de la province de Galice et de tous les royaumes d'Espagne, mais aussi de toutes les nations de la chrétienté, qui y vont en pèlerinage en grandes troupes avec beaucoup de piété.

On ne sauroit croire les merveilleuses faveurs que Notre-Seigneur fait aux royaumes d'Espagne par l'intercession de ce glorieux apôtre, qui les a éclairés des premières splendeurs de la lumière évangélique, a jeté en eux la semence céleste, et bâti au nom de la Mère de Dieu la première église que nous connoissions avoir été élevée en Europe en son honneur. De plus, il les a préservés, par ses miracles et des prodiges du ciel, des Maures infidèles et barbares dont ils étoient oppressés. Car plusieurs fois les royaumes d'Espagne, par un juste châtiment de Dieu, ayant été ruinés et saccagés par les Maures, les Espagnols chrétiens, assiégés et environnés de leurs troupes, ont été secourus par l'apôtre, qui a mis en déroute de grandes et puissantes armées de barbares, combattant visiblement à la tête des chrétiens, tout armé et monté sur un coursier blanc, faisant un cruel carnage des ennemis, comme chef et protecteur invincible d'Espagne.

C'est ce qui arriva l'an de Notre-Seigneur 834, du temps du roi don Ramire, en la bataille qu'on appelle du Clavijo. Car le roi, ayant ramassé toutes ses forces pour combattre les Maures et déli-

Digitized by Google

vrer son royaume d'un infâme tribut de cent filles, qu'il falloit donner chaque année aux Maures, lesquelles, comme de pauvres brebis innocentes, étoient abandonnées aux loups; ce prince ayant perdu la bataille, le saint apôtre lui apparut la nuit suivante, pendant qu'il étoit en oraison, fort triste et affligé, et lui commanda que le lendemain, après que les soldats auroient été confessés et communiés, il attaquât l'armée des Maures, en invoquant le nom de Notre-Seigneur et le sien : ajoutant qu'il marcheroit à la tête de l'armée, monté sur un coursier blanc, avec un étendard blanc à la main, et qu'il déferoit cette innombrable armée de Maures. Cela arriva ainsi que l'apôtre l'avoit dit, et il y eut plus de soixante mille Maures tués; tout leur camp fut pillé, la ville de Calahorra fut prise, et d'autres bourgades remises sous le joug de Jésus-Christ.

Pour cette insigne victoire du saint apôtre, les rois, les prélats et les grands du royaume donnèrent à l'église de Saint-Jacques le privilége qu'on appelle les Vœux, lesquels durent jusqu'à présent, et, non sans raison, s'augmentent de jour en jour.

Depuis ce temps-là, les soldats espagnols commencèrent à invoquer en leurs guerres le glorieux apôtre, comme leur vaillant chef et défenseur : ce qu'ils font en toutes les batailles; car le signal d'en venir aux mains avec l'ennemi, après l'oraison et le signe de la croix, c'est d'invoquer le saint et de dire : *Saint Jacques, l'Espagne combat.* Et pour montrer que cette invocation n'est pas vaine, on a vu plusieurs grands miracles dans les batailles contre les Maures en Europe, et contre les gentils aux Indes; le saint apôtre apparoissant plusieurs fois armé, renversant et tuant les infidèles en faveur des chrétiens.

De plus, dans les justes guerres contre les autres chrétiens, les Espagnols, par sa protection, en ont eu bonne issue et fait des choses humainement impossibles. C'est pourquoi la nation d'Espagne, en reconnoissance des grands bienfaits de son patron et protecteur, a institué l'Ordre des chevaliers de Saint-Jacques, qui est très-ancien, très-riche et de grande autorité, dans lequel la plupart de la noblesse d'Espagne sert ce saint apôtre; les rois

mêmes sont les maîtres de cette chevalerie, ce qui est une grande marque de l'honneur qu'ils rendent à ce bienheureux défenseur.

LA VIE DE SAINT CHRISTOPHE,

MARTYR.

AN 254.

Saint Corneille, pape. — Décius, empereur.

Le brave et valeureux martyr saint Christophe étoit Chananéen de nation. Après qu'il fut converti, Dieu lui inspira de venir en la province de Lycie, pour prêcher son Nom à ces peuples, étant armé d'une continuelle prière contre les assauts et les difficultés qu'il devoit surmonter. C'étoit un homme de belle, haute et éminente stature, qui le faisoit regarder de chacun. Il portoit un bâton à sa main ; et l'ayant une fois fiché en terre, il reverdit et fleurit soudain comme un arbre : ce qui fut cause de la conversion de plusieurs à la foi de Jésus-Christ.

Cependant, Décius étant parvenu à l'empire, saint Christophe fut pris en la ville de Samos, dans la province de Lycie. Le juge s'efforça de le gagner par de belles promesses, et de l'épouvanter par d'horribles menaces, pour lui faire adorer ses faux dieux : mais l'ayant trouvé plus ferme et plus constant qu'un rocher, il envoya vers lui deux courtisanes, pour tâcher de le séduire et de le corrompre, estimant que s'il lui pouvoit faire perdre sa chasteté, il décherroit plus aisément de la grâce et de la foi de Jésus-Christ, que saint Christophe prêchoit être le vrai Dieu. Ces femmes impudiques entrèrent en la prison : mais elles se trouvèrent saisies

d'une frayeur si épouvantable que, reconnoissant leurs vices, elles se prosternèrent aux pieds de saint Christophe, le suppliant de faire tant envers Dieu, qu'il leur pardonnât. Ils les instruisit et les confirma si bien en la foi de Jésus-Christ, qu'elles moururent depuis avec quarante autres, qui s'étoient convertis par sa prédication. Plusieurs gentilshommes souffrirent aussi une pareille peine pour la même cause, et répandirent leur sang pour maintenir la foi de Jésus-Christ.

Le juge, voyant qu'il ne pouvoit par aucun moyen changer le cœur de Christophe, se résolut d'exercer contre lui toute sa rage et sa fureur, et de le faire mourir avec de nouveaux tourments. Il le fit premièrement fouetter à tour de bras, puis on lui mit un casque tout rouge de feu sur la tête, ensuite on l'étendit sur un banc de fer fait à proportion de son corps, où on l'arrosoit d'huile bouillante, avec du feu allumé sous le banc, pour le rôtir et le consumer peu à peu. Ce brave martyr dit alors au tyran en souriant : *Par la vertu de Jésus-Christ, je ne sens point tous tes tourments*. Et de fait, il sortit de ce cruel martyre sans être aucunement offensé, de sorte que plusieurs en furent convertis.

Le juge le fit attacher à un poteau, et décocher tous les traits des soldats contre lui : mais pas une flèche ne le blessa ; au contraire, il y en eut une qui donna dans l'œil de l'un des bourreaux, et le lui creva : néanmoins, il le frotta du sang du saint martyr, qui avoit coulé par terre quand on le fouettoit, et étant éclairé de Dieu, il recouvra la vue et du corps et de l'âme. Enfin les bourreaux lui tranchèrent la tête. Mais, avant qu'il fût exécuté, il pria Dieu humblement que ni grêle, ni eau, ni feu, ni famine, ni peste n'endommageassent le lieu où son corps seroit enterré. En disant cela, il rendit son âme à Dieu, qui l'avoit fait triompher de la sorte. Il convertit par sa prédication un très-grand nombre de personnes.

Saint Ambroise fait mention de saint Christophe en la préface de la messe qu'il met pour la fête de ce glorieux martyr, où il dit ces mots, qui sont comme le sommaire de toute sa vie : *Seigneur, vous comblâtes tellement Christophe de vertus, de grâces et de*

sciences que, par sa doctrine et ses miracles, il convertit quarante-huit mille personnes, les tirant des ténèbres de la gentilité par la lumière de la foi. Il ramena à la gloire de la chasteté Anicette et Aquiline, courtisanes débauchées et invétérées dans les souillures de leurs péchés, leur enseignant à confesser votre foi et à recevoir, en mourant pour elle, la couronne du martyre. De plus, étant jeté au feu et lié sur un banc de fer, il ne redouta point l'ardeur des flammes, et ne put être atteint d'un million de flèches, que les soldats lui tirèrent durant un jour, l'une desquelles creva l'œil d'un bourreau; mais le sang du bienheureux martyr, détrempé dans la terre, lui rendit la vue et, dissipant cet aveuglement du corps, éclaira aussi son âme. Il obtint la grâce de guérir les maladies et les infirmités par son intercession.

L'Église célèbre sa fête le jour où il fut martyrisé, le 25 de juillet, l'an de grâce 254, sous l'empire de Décius, comme disent le Martyrologe Romain et le cardinal Baronius.

On peint communément saint Christophe avec un petit Jésus sur l'épaule, et passant une rivière. On veut dire par là que saint Christophe traversa les grandes eaux des tourments et des travaux avec la force qu'il reçut de Dieu. Quant à ce qu'on le met dans les lieux élevés, ce doit être à cause de la grâce que Notre-Seigneur lui octroya contre la grêle, la tempête et le tonnerre.

LA VIE DE SAINT CUCUFAT,

MARTYR.

Du temps que Dacien fut envoyé président en Espagne par les empereurs Dioclétien et Maximien, pour l'abreuver du sang des martyrs et abolir, s'il eût pu, le christianisme, il y avoit dans la ville de Scilitte, en Afrique, deux gentilshommes chrétiens et

frères, lesquels, ayant étudié aux bonnes lettres en la ville de Césarée, sitôt qu'ils apprirent l'arrivée de Dacien en Espagne, et à quelle fin, ils crurent avoir trouvé une occasion de recevoir la couronne du martyre par ses mains. Ce désir les divertit de leurs études et de leurs occupations, et les fit embarquer dans un vaisseau chargé de marchandises. Ils abordèrent au port de Barcelone, déguisés en marchands, et se joignirent avec les chrétiens; ils firent de belles aumônes aux pauvres pendant leur séjour, encourageant les chrétiens à se préparer à la bataille qu'ils attendoient.

Il fut concerté entre eux que Félix iroit à Gironne, et Cucufat demeureroit à Barcelone, qui étoient comme les deux villes frontières où se devoient livrer les premiers combats de la persécution. Notre-Seigneur fit plusieurs miracles par Cucufat, quand il prêchoit à Barcelone, mais il fut pris par le commandement de Dacien et tourmenté plusieurs fois par trois juges, ses lieutenants, qui n'épargnèrent aucune sorte de torture.

Le premier de ces juges s'appeloit Valère; il commanda à douze soldats de le tourmenter, en se reposant l'un après l'autre. Ils le fouettèrent et lui égratignèrent la peau si cruellement, que les entrailles lui sortoient du corps. Le saint ayant fait oraison, Dieu le guérit parfaitement, et il sembloit n'avoir rien enduré : mais les bourreaux devinrent aveugles, et le juge s'abîma sous la terre, qui s'ouvrit et l'engloutit tout vif.

Maximien succéda à celui-ci, et, continuant l'impiété de Valère, il fit rôtir le saint martyr sur le gril, lui versant sur le corps de la moutarde trempée dans du vinaigre. Ce tourment ne le consuma pas, parce que Notre-Seigneur le réservoit pour souffrir bien davantage et triompher plus glorieusement du tyran. Ils le jetèrent aussi en un grand feu, qui s'amortit à l'instant par sa prière.

On le ramena en prison, où Notre-Seigneur le consola par une lumière céleste, la remplissant d'une admirable clarté. Les gardes de la prison se convertirent à ce miracle. Le lendemain, Maximien le fit fouetter avec des nerfs de bœuf et des peignes de fer, et puis ce juge mourut malheureusement en allant sacrifier à l'idole de Jupiter, qui tomba par terre et se brisa en mille pièces. Alors plu-

sieurs gentils se convertirent et confessèrent que Celui que Cucufat prêchoit étoit le seul et vrai Dieu, puisqu'il le favorisoit si visiblement en ses tourments.

Rufin succéda à Maximien, et craignant d'être vaincu de la constance et de la force invincible de Cucufat, et que plusieurs autres gentils ne se fissent chrétiens à son exemple, il lui fit trancher la tête le 25 de juin.

Les chrétiens emportèrent son corps, qu'ils inhumèrent à Barcelone avec tous les honneurs qu'ils lui purent rendre. Depuis, on ne sait pas quand ni comment son corps saint fut transporté au monastère de Saint-Denis en France, en une chapelle qui porte son nom. Quelques-uns pensent que quand l'empereur Louis, fils de Charlemagne, prit Barcelone, il emporta le corps de saint Cucufat. Plus tard, Jacques Gelmirez, premier archevêque de Saint-Jacques, en rapporta une partie en Galice, dans l'église de Saint-Jacques, qui solennise sa translation, et où elle est en une châsse richement émaillée.

Il est fait mention de saint Cucufat aux Martyrologes Romain, de Bède, d'Usuard et de Barcelone, et en un hymne de Prudence.

En Palestine, saint Paul, martyr, qui, durant la persécution de Maximilien-Galère, sous le président Firmilien, fut condamné à être décapité. Ayant obtenu quelques instants pour faire sa prière, il pria Dieu de tout son cœur, d'abord pour ses compatriotes, ensuite pour les juifs et les païens, afin qu'ils obtinssent de connoître la vérité de la foi; puis pour la multitude qui l'environnoit; enfin pour le juge qui l'avoit condamné, et pour le bourreau qui devoit l'exécuter. Ayant eu la tête tranchée, il reçut la couronne du martyre.

Au même lieu, sainte Valentine, vierge, qui, amenée à l'autel pour immoler aux idoles, et l'ayant renversé à coups de pied, fut cruellement tourmentée, et ensuite ayant été jetée dans le feu

avec une autre vierge, sa compagne, elle s'envola vers son céleste Epoux.

A Forconio, dans l'Abruzze ultérieure, saint Florent et saint Félix, martyrs, nés à Siponto.

A Cordoue, saint Théodemir, moine et martyr.

A Trèves, saint Magnéric, évêque et confesseur.

Le même jour mourut sainte Glossinde, vierge, issue d'une très-noble famille françoise. Ses parents lui firent épouser un jeune seigneur de grande maison mais bien malgré elle, car elle ne désiroit point avoir d'autre époux que Jésus-Christ. Mais Notre-Seigneur l'ayant prise en sa protection, permit qu'elle conserva toujours sa virginité; parce que le roi manda ce jeune seigneur le propre jour de leurs noces, et qu'au bout de quelque temps il eut la tête tranchée pour un crime dont il fut convaincu. Ainsi sainte Glossinde demeura veuve, et son père la voulant remarier, elle s'enfuit et se retira à Metz, où elle reçut le voile. Elle se retira ensuite à Trèves auprès de Rothilde, sa tante, qui étoit une femme de grande vertu. Etant revenue à Metz, elle y fit bâtir un monastère, qu'elle gouverna six ans avec une sagesse admirable. Elle mourut à l'âge de trente ans, après avoir donné à ses filles l'exemple de toutes les vertus. Elle fut enterrée d'abord dans l'église de Saint-Arnoul, puis transférée, vingt-cinq ans après, dans l'abbaye qui portoit son nom.

VINGT-SIXIÈME JOUR DE JUILLET.

Sainte Anne, mère de la très-sainte Vierge Marie. — Saint Hyacinthe, martyr.

Saint Eraste, évêque; saint Symphronius et ses compagnons, martyrs; saint Pasteur, prêtre; saint Valens, évêque de Vérone; saint Siméon, moine et ermite.

LA VIE DE SAINTE ANNE,

MÈRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE MARIE.

La bienheureuse sainte Anne, mère de la Vierge Marie, et aïeule de Notre-Seigneur Jésus-Christ, étoit native de Bethléem, fille de Stolan et d'Emérentienne. Elle fut mariée à saint Joachim, Galiléen, de la ville de Nazareth. Ils étoient tous deux de la tribu de Juda et du sang royal de David, et s'exerçoient continuellement à observer la loi de Dieu, à demeurer en prières et à faire de bonnes œuvres, spécialement l'aumône; car ils divisoient tout leur revenu en trois portions : l'une servoit à défrayer la maison, la seconde étoit pour le Temple et ceux qui y servoient, la troisième, ils la donnoient aux pauvres.

Ils vivoient cependant dans une grande tristesse et affliction, parce qu'ils avoient été vingt ans ensemble sans avoir lignée ni le fruit de bénédiction. Cela les rendoit tout honteux et les retiroit de la conversation de ceux de leur qualité : jusqu'à ce que l'ange apparut un jour à Joachim et lui dit que sa femme enfanteroit une fille, qu'ils nommeroient Marie, laquelle seroit remplie du Saint-Esprit, plus illustre et plus heureuse que Sara, Rébecca, Rachel et toutes les autres illustres femmes qui avoient été au monde. Ce qui arriva comme l'ange l'avoit prédit; Anne conçut de son mari Joachim, et enfanta Marie, la sérénissime Reine des anges.

Digitized by Google

Nous n'avons rien de certain de la vie et de la mort de sainte Anne. Quelques-uns disent qu'elle mourut après la naissance de Jésus-Christ, le 26 de juillet, sous l'empire d'Auguste. Ce que nous en pouvons dire de plus assuré, c'est qu'elle tient un grand rang au ciel. Car comme la plus grande gloire que l'on sauroit donner à sa fille, c'est de l'appeler Mère de Dieu, puisque ce nom comprend tous les priviléges, les grâces et les prééminences qui appartiennent à une telle mère, de même la plus grande louange qu'on sauroit donner à sainte Anne, c'est de l'appeler mère de la Mère de Dieu et aïeule de Jésus-Christ, lequel sans doute la chérit, la favorisa et l'enrichit de toutes les vertus dont avoit besoin celle qui devoit être tenue et appelée aïeule du Fils de Dieu. Si l'eau que l'on puise près de la source est la plus pure, que devons-nous estimer de la grandeur, de l'excellence et de la pureté de cette glorieuse sainte, qui but et se rassasia à la fontaine même de toutes les grâces et vertus, et, selon la chair, lui toucha de plus près que nulle autre personne, hormis sa fille, la Mère de Dieu.

Saint Epiphane, en l'hérésie 78, a écrit de sainte Anne, ainsi que saint Jean Damascène, liv. 4, cap. 15. Il y a aussi parmi les épîtres de saint Jérôme un passage où il est parlé de sainte Anne et de la Nativité de la très-sainte Vierge. Le Martyrologe romain et les autres font mention d'elle. Le Pape Grégoire XIII, l'an 1584, qui fut le douzième de son pontificat, le premier jour de mai, commanda qu'on célébrât, dans toute l'Église catholique, la fête de sainte Anne, avec double solennité, le 26 de juillet.

LA VIE DE SAINT HYACINTHE,

MARTYR.

Luxurius, gouverneur de la province, avoit livré saint Hyacinthe entre les mains du consulaire Léonce, afin qu'il le punît

comme un criminel de lèse-majesté, parce qu'il faisoit profession de la religion chrétienne. Léonce l'interrogea donc et lui dit :

— Qui es-tu ?

— Je suis, confessa-t-il, serviteur du seul Maître et Seigneur Jésus-Christ.

— Eh! quoi, ne sais-tu pas, reprit Léonce, que les empereurs, nos seigneurs, ont, par un édit général, expressément ordonné de punir sévèrement et de faire misérablement mourir tous ceux qui refuseront de sacrifier aux idoles ?

— Vos peines peuvent être cruelles, répondit le serviteur de Dieu, mais elles ne sauroient être éternelles; c'est pourquoi je n'en tiens aucun compte, non plus que de ton commandement et des menaces du prince. Car en peu de temps votre courroux s'enflamme et s'évanouit. Quand vous aurez quitté cette vie mortelle, votre pouvoir tombera avec vous, et vous endurerez à jamais les horribles supplices de l'enfer.

Luxurius, entendant ces paroles, dit à Léonce avec dépit :

— Ne voyez-vous pas que cet homme se moque de vos princes et de vous aussi? Que tardez-vous donc de le condamner à mort ?

— A quelle mort ? répliqua Léonce.

— Faites-le brûler tout vif, dit Luxurius, puis jetez ses cendres dans le torrent.

Saint Hyacinthe, après avoir écouté sa sentence, dit au tyran :

— Vous pouvez brûler mon corps, mais l'eau dans laquelle j'ai été régénéré, me recevra comme son fils, et me fera vrai martyr, comme elle m'a fait vrai chrétien. Pour toi, Luxurius, sois assuré qu'aujourd'hui même le serpent te dévorera, afin que par ta mort tous ceux de ce pays sachent que Dieu prend vengeance de son serviteur, dont tu vas trancher les jours par l'eau et le feu.

Quand donc, en vertu de la sentence portée contre lui, le vénérable serviteur de Dieu eut été jeté dans les flammes, il y resta presque tout le jour sans en recevoir aucune offense. Ayant été ensuite précipité dans l'eau, Dieu fit qu'il revint au bord sain et sauf, à l'endroit même où Luxurius se promenoit sur la chaussée. Mais en ce moment, Dieu suscita un serpent qui se

jeta du haut d'un arbre sur le gouverneur, et le fit périr sous ses morsures venimeuses.

Léonce apprit aussitôt la mort de Luxurius, et bien loin que cette mort lamentable l'amenât dans les voies de la justice, attribuant ce malheur à saint Hyacinthe, il envoya chercher le bourreau, qui lui trancha la tête.

Le corps du saint martyr fut honorablement recueilli et enseveli par une pieuse veuve, nommée Julie, laquelle demanda la faveur d'être enterrée auprès de lui, afin de ressusciter avec lui à la gloire éternelle. Notre-Seigneur a fait plusieurs miracles, par l'intercession de saint Hyacinthe, au lieu où reposent ses reliques vénérables.

A Philippes en Macédoine, fête de saint Eraste, qui, ayant été laissé dans cette ville par saint Paul, en qualité d'évêque, y reçut la couronne du martyre.

A Rome, sur la voie Latine, les saints Symphronius, Olympe, Théodule et Exupère, qui, ayant été consumés par les flammes, ainsi que le rapportent les actes du Pape saint Étienne, parvinrent à la gloire du martyre.

A Rome, saint Pasteur, prêtre, sous le nom duquel il y a un titre cardinalice sur le mont Viminal à Sainte-Pudentienne. — Dès sa jeunesse il quitta le monde et prit l'habit religieux dans un monastère, dont ses vertus le firent élire abbé. Il se rendit admirable au gouvernement de ce monastère, et pour montrer combien un vrai religieux doit être détaché des affections du monde, il ne voulut jamais voir sa mère, qui venoit souvent au monastère, lui faisant dire que s'ils ne se voyoient plus en ce monde ils se reverroient certainement en l'autre. Le juge de la province essaya d'un stratagème pour le faire manquer à sa résolution : il fit emprisonner son neveu, feignant qu'il étoit coupable d'un crime, afin qu'il le

vint solliciter en sa faveur; mais en vain sa sœur l'en pria-t-elle à chaudes larmes; il lui fit répondre qu'un parfait religieux n'avoit ni parents ni amis en ce monde, ajoutant pour le juge que si son neveu étoit criminel, il le punit selon son crime, et que s'il étoit innocent il en fit ce qu'il lui plairoit. Son monastère étoit une école de toutes sortes de perfections, parmi lesquelles il en recommandoit surtout trois à ses religieux : de se garder de pécher, de se considérer soi-même et d'être discret. Un Frère lui ayant rapporté d'un de ses compagnons quelques paroles dont il se scandalisoit, il lui répondit qu'il apercevoit un fétu dans l'œil de son frère et ne voyoit pas une poutre dans le sien; lui enseignant qu'il faut supporter avec patience et sans en parler les imperfections d'autrui. Ce saint prêtre mourut le 26 juillet.

A Vérone, saint Valens, évêque et confesseur.

Au monastère de Saint-Benoît, dans le duché de Mantoue, saint Simon, moine et ermite, qui se rendit célèbre par ses miracles, et mourut en paix dans un âge avancé.

VINGT-SEPTIÈME JOUR DE JUILLET.

Saint Pantaléon, martyr. — Les sept frères Dormants.

Saint Hermolaüs, prêtre, et les saints frères Hermippe et Hermocrate, martyrs; les saints martyrs Félix, Julie et Juconde; saint Maur, évêque, et ses compagnons, martyrs; les saints martyrs de l'Arabie Heureuse; saint Georges de Cordoue et ses compagnons, martyrs; saint Ethère, évêque d'Auxerre; sainte Anthuse, vierge; le bienheureux Névolon; la bienheureuse Cunégonde, Franciscaine.

LA VIE DE SAINT PANTALÉON,

MARTYR.

AN 311.

Saint Eusèbe, pape — Constantin, empereur.

Saint Pantaléon, valeureux martyr de Jésus-Christ, étoit de la ville de Nicomédie, qui est en la province de Bithynie, dans l'Asie Majeure. Son père se nommoit Eustorche, homme noble et riche gentil; sa mère, Eubule, étoit chrétienne, mais elle laissa en mourant Pantaléon fort jeune. Sitôt qu'il fut hors d'enfance, son père le mit aux écoles de rhétorique et de philosophie, où il profita beaucoup : puis il s'adonna à la médecine.

En ce temps un chrétien appelé Hermolaüs, de peur de la persécution, s'étoit caché en une petite maison qui appartenoit à un vénérable vieillard, prêtre et homme de très-sainte vie; il fit amitié avec Pantaléon, et lui persuada peu à peu que l'auteur de la vie et le Seigneur de son salut étoit Jésus-Christ, au nom duquel toutes les maladies se guérissoient plus parfaitement qu'avec la

science d'Esculape, d'Hyppocrate et de Galien. Pantaléon, méditant un jour ces paroles, trouva un enfant mort, et près du corps la vipère qui l'avoit tué. Alors, par un instinct divin, il dit en lui-même : *Je verrai bien maintenant si ce que le vieillard me dit est vrai.* Il s'approcha de l'enfant et lui dit : *Lève-toi, au nom de Jésus-Christ : et toi, bête venimeuse, reçois le mal que tu as fait.* L'enfant ressuscita aussitôt, et la vipère mourut.

Pantaléon, ayant vu ce miracle, alla trouver Hermolaüs, et lui raconta ce qui s'étoit passé; celui-ci le baptisa à sa prière et le retint sept jours avec lui, durant lesquels il apprit les mystères de la foi qu'il avoit reçue.

Peu de jours après, un aveugle vint à la maison de Pantaléon; il avoit dépensé la plupart de son bien avec les médecins, qui ne lui avoient rien apporté par leurs remèdes, sinon qu'il voyoit encore un peu quand il se mit entre leurs mains, et qu'alors il ne voyoit plus du tout. Pantaléon mit les mains sur les yeux du malade, invoquant le nom de Jésus-Christ et le suppliant humblement de le guérir; aussitôt il ouvrit les yeux, et, recouvrant à la fois la vue du corps et de l'âme, il se fit chrétien.

Le père de Pantaléon, qui se trouva à cette guérison, se convertit et mourut saintement, quelques jours après qu'il eut été baptisé. Dès lors Pantaléon commença d'entrer en réputation et à être tenu pour excellent médecin, à cause des maladies incurables qu'il guérissoit au nom de Jésus-Christ.

Les autres médecins lui portoient envie, et ne pouvant nier les guérisons admirables qu'il faisoit, parce qu'elles étoient trop manifestes, ils se résolurent de l'accuser devant l'empereur Maximien, qui étoit pour lors à Nicomédie. Pour avoir un meilleur prétexte, ils prirent occasion de quelques chrétiens, que Maximien avoit fait tourmenter, à cause de leur qualité, et que Pantaléon avoit guéris. L'empereur, ayant su cela, fit venir l'aveugle que Pantaléon avoit guéri, auquel il fit trancher la tête, parce qu'il soutenoit constamment avoir recouvré la vue par la vertu de Jésus-Christ, non par celle des dieux. Pantaléon racheta son corps des bourreaux, et l'enterra près de celui de son père.

Digitized by Google

Se voyant donc en danger de sa vie, il donna la liberté et une bonne partie de son bien à ses esclaves, et le reste aux pauvres malades qu'il traitoit, afin d'être plus disposé pour la bataille, et mieux préparé au martyre.

Il ne se trompoit pas, car peu de jours après Maximien le fit appeler. Pantaléon lui confessa qu'il étoit chrétien et bienheureux d'adorer le vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre, et non des dieux de bois et de pierre. Enfin, ils demeurèrent d'accord que l'on apporteroit devant l'empereur un malade abandonné des médecins, et que ses prêtres tâcheroient, par l'invocation de leurs dieux, de lui rendre la santé; que lui, de son côté, invoqueroit Jésus-Christ, et que celui qui le guériroit seroit tenu pour le vrai Dieu. Alors on amena un homme qui étoit paralytique depuis plusieurs années. Les prêtres des idoles firent beaucoup de diligence pour le guérir, mais en vain : et Pantaléon, prenant le paralytique, ne lui eut pas sitôt commandé de se lever sain et guéri, au nom de Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, que le malade se leva et rendit grâces à Dieu. Plusieurs des assistants, ayant vu ce miracle, se convertirent à la foi et furent guéris de la paralysie de leur âme.

L'empereur demeura tout confus, le peuple bien étonné, et les prêtres plus endurcis et obstinés qu'ils n'étoient auparavant. De peur de perdre leur autorité et leurs grands profits, ils persuadèrent à l'empereur que Pantaléon étoit magicien, et que si l'on ne le punissoit, il ruineroit le service des dieux et de l'empire, qui ne pourroit subsister sans religion. De sorte que l'empereur, après l'avoir inutilement tenté par des menaces, le fit dépouiller au milieu de la place publique et attacher à un poteau, où on lui grattoit la peau avec des harpons de fer, puis on le flamboit avec des torches ardentes.

Le saint martyr, en se tournant, levoit les yeux au ciel, implorant la faveur de Notre-Seigneur, qui seul le pouvoit secourir : ce qu'il fit, lui apparoissant sous la forme du saint vieillard Hermolaüs, qui l'avoit baptisé et instruit en la foi. Il lui dit qu'il se tiendroit toujours près de lui pour le soulager en ces tourments : ce qu'il exécuta aussitôt, déliant les cordes dont il étoit attaché, étei-

gnant les torches, et lassant les bourreaux. L'empereur le fit jeter dans une grande chaudière pleine de plomb fondu. Le saint pria Jésus-Christ, qui entra avec lui dans la chaudière, en la même forme qu'il lui avoit naguère apparu ; alors le plomb perdit sa chaleur et devint froid.

Cela étonna toute l'assistance, excepté l'empereur, qui s'endurcit davantage et le fit jeter dans la mer, une grosse pierre au col, comme si Celui qui l'avoit préservé du feu ne l'eût pu conserver de l'eau. Il invoqua le nom de Jésus-Christ, qui lui apparut pour la troisième fois, le prenant par la main, ainsi qu'il avoit autrefois fait à saint Pierre, et l'amena au bord de la mer. L'empereur, l'ayant su, le fit exposer aux bêtes farouches. Saint Pantaléon étoit déjà dans le théâtre, prêt à être dévoré des lions et des tigres, lorsqu'il vit encore Jésus-Christ à son côté, vers lequel se tournant, d'une voix douce et amoureuse, il lui dit : *Seigneur, tandis que vous serez avec moi, je ne saurois rien craindre.*

— *Rien au monde*, reprit Jésus-Christ.

Les bêtes sortirent furieuses : mais, ayant aperçu le saint, elles devinrent douces comme des brebis et se vinrent humilier à ses pieds, en sorte que plusieurs se convertirent.

Le tyran en pensa enrager et se vengea sur les bêtes, qui avoient pardonné au saint, car, plus cruel qu'elles, il les fit tuer et jeter en une fosse qu'il fit couvrir de terre.

Il inventa depuis une grosse roue avec des pointes d'acier, dans laquelle il fit attacher Pantaléon, commandant qu'on le roulât du haut d'une montagne en bas, afin qu'étant déchiré et coupé par cent dents d'acier, et froissé des pierres qu'il rencontreroit dans la montagne, il y finît sa vie par une mort horrible et cruelle. Notre-Seigneur délivra encore son fidèle serviteur de ce tourment, le détachant de la roue sans qu'il en fût offensé, laquelle alla rouler sur plusieurs idolâtres, qui en furent misérablement écrasés.

Maximien voyant toutes ses inventions inutiles, et qu'il ne pouvoit vaincre le martyr par les peines et les tourments, voulut savoir de lui, qui avoit été le maître de la vie et de la foi dont il faisoit profession, afin de tourner sa fureur et sa rage contre lui.

Digitized by Google

Quoique saint Pantaléon devinât à quelle intention il le lui demandoit, néanmoins, sachant que son maître Hermolaüs désiroit mourir pour Jésus-Christ, et l'avoir pour compagnon de son martyre, il le nomma au tyran, qui le fit venir devant lui, Jésus-Christ lui ayant apparu cette nuit-là pour l'assurer qu'il seroit le lendemain avec lui au ciel. L'empereur lui fit certaines questions, auxquelles il répondoit hardiment et constamment, tenant toujours ses yeux fixés au ciel. Aussitôt la terre commença à trembler, et les idoles qui étoient dans le temple tombèrent, et se brisèrent en mille pièces. Maximien, ne pouvant fléchir Hermolaüs pour adorer ses faux dieux, en fut si courroucé, qu'après l'avoir fait torturer, il lui fit trancher la tête, ainsi qu'à Hermippe et Hermocrate, frères.

Pantaléon fut fouetté derechef par le commandement de l'empereur, qui ordonna aussi qu'il eût la tête tranchée. Il fut donc attaché à un olivier, et le bourreau lui donna un grand coup d'épée sur le col, sans le pouvoir endommager, l'épée devenant molle comme du plomb. Les bourreaux furent tout épouvantés, et, se jetant à ses genoux, ils lui demandèrent pardon, comme à celui qui étoit plus qu'un homme, de surmonter ainsi les tourments et les tyrans. Le saint martyr pria Dieu qu'il leur pardonnât, et il entendit une voix qui lui dit que son oraison avoit été ouïe, que dorénavant on ne l'appelleroit plus Pantaléon, mais Pantalémon, et que plusieurs obtiendroient miséricorde de Dieu par son intercession.

Alors lui-même encourageant les bourreaux, qui trembloient, à exécuter la sentence, ils lui coupèrent la tête, de laquelle il sortit du lait au lieu de sang, et l'olivier auquel il étoit lié se trouva en un moment chargé de fruits : ce dont le tyran ayant été averti, il commanda qu'on l'arrachât, et qu'on brulât le corps du saint. Mais les bourreaux n'osèrent l'entreprendre, et donnèrent le loisir aux chrétiens de l'emporter et de l'enterrer dans une ferme qui appartenoit à un homme appelé Adamance.

En la ville de Ravèles au royaume de Naples, on garde encore à présent, dans l'église cathédrale, une fiole pleine du sang de saint Pantaléon, laquelle tous les ans, le 27 de juillet, jour de son martyre,

se liquéfie et se dissout, le sang demeurant le reste de l'année froid et figé. Ce jour-là on porte la fiole en procession, et aux autres jours quand on a besoin de quelque chose; et Notre-Seigneur fait de grands miracles à la gloire de son saint.

Il décéda l'an de notre Rédemption 311.

L'HISTOIRE DES SEPT FRÈRES DORMANTS,

MARTYRS.

AN 253.

Saint Fabien, pape. — Décius, empereur.

Encore que l'histoire des sept frères martyrs qu'on appelle Dormants soit assez connue, je ne laisserai pas de la rapporter ici brièvement, pour en établir la vérité, et ce qui s'en doit croire de plus certain.

Du temps de l'empereur Décius, l'Église de Jésus-Christ fut grandement et horriblement persécutée, et plusieurs chrétiens furent martyrisés avec des tourments très-cruels, dans la ville d'Éphèse, à la vue de l'empereur. Les uns renièrent, les autres s'enfuirent, et s'absentèrent pour échapper des mains d'un tyran si impie et si barbare.

Entre les autres chrétiens, l'on prit sept frères, jeunes, bien faits, et de bonne grâce, qui étoient enfants d'un chevalier d'Éphèse et qui s'appeloient Maximien, Malch, Martinien, Denis, Jean, Sérapion et Constantin. On les amena devant l'empereur, qui s'efforça par tous les moyens de leur persuader d'adorer les faux dieux; mais ils se montrèrent si constants en la foi de Jésus-

Christ, qu'il ne put rien gagner sur eux. L'empereur leur ôta premièrement leurs ceintures dorées de chevaliers; puis il leur donna un temps pour penser à ce qu'il leur seroit le plus convenable, et se résoudre à se soumettre à sa volonté. Mais étant résolus de mourir pour Jésus-Christ, ils amassèrent ce qu'ils purent de leur bien, en distribuèrent une grande partie aux pauvres, et emportèrent le reste avec eux, suppliant Dieu de les délivrer de ce tyran, ou de leur donner la force de le vaincre. Ils se cachèrent ensuite dans une grande caverne proche de la ville, où ils crurent demeurer en sûreté. Mais l'empereur, averti de cela, fit murer l'entrée de cette caverne, pour empêcher qu'ils n'en pussent sortir, et qu'y mourant de faim, ils y fussent enterrés tout vifs. Cela fut fait, et un chrétien, pour consacrer la mémoire de ces glorieux martyrs, écrivit sur une lame de cuivre ce qui s'étoit passé, puis il la jeta dans la caverne, avant que les maçons eussent achevé de la boucher.

Or, longtemps après, sous l'empereur Théodose le Jeune, l'an 23 de son empire, l'on déboucha cette caverne pour je ne sais quel sujet; on y trouva ces sept frères et saints martyrs tout vivants, sans que leurs habits fussent usés ni rompus; comme si durant un si long temps ils n'eussent fait que dormir.

L'évêque, le gouverneur et toute la ville d'Éphèse furent confirmés en la vérité de ce miracle, en prenant le plus jeune, lequel étoit venu à la ville acheter des provisions pour lui et pour ses frères, et qui leur raconta comment ils s'étoient cachés dans cette grotte, à cause que l'empereur Décius les vouloit faire mourir. Ce qui fut encore prouvé par la plaque de cuivre que l'on y trouva, Dieu ayant ordonné qu'elle fût écrite pour rendre un témoignage plus certain de la vérité.

Plusieurs auteurs grecs et latins racontent cette histoire : parmi les Latins, Grégoire de Tours, et Sigebert en sa Chronique ; parmi les Grecs, Métaphraste, en l'histoire des sept Dormants rapportée par Surius; Nicéphore et Cédrène en son abrégé, la vingt-troisième année de Théodose. Ils rapportent que véritablement ces saints dormirent tout le temps que nous avons dit, qui est de cent soixante-dix-sept années; car Décius commença à régner l'an 235,

et Théodose le Jeune l'an 407, 154 ans après; et la vingt-troisième année de son empire, qui étoit de Jésus-Christ l'an 430, ils se réveillèrent; de sorte qu'il se trouva justement cent soixante-dix-sept ans.

Ces auteurs disent de plus, que Notre-Seigneur les réveilla pour certifier la vérité de la résurrection générale des corps, suivant la créance des chrétiens; parce que du temps de Théodose il s'étoit glissé une pernicieuse hérésie, fomentée de plusieurs, qui dénioient formellement cet article de notre foi. Ils ajoutent que l'empereur Théodose vint lui-même à Éphèse, pour voir ce nouveau miracle, et qu'il se prosterna aux pieds des saints frères, qui lui racontèrent comment ils étoient entrés dans la caverne, comment ils avoient dormi ce long temps, et que Dieu les avoit réveillés pour déclarer la vérité de la résurrection de nos corps et détruire le mensonge des hérétiques, qui enseignoient le contraire. Après avoir rendu ce témoignage, ils moururent en la caverne, dans laquelle ils demeurèrent, parce que l'empereur les voulant faire mettre chacun à part dans une châsse d'or, les mêmes saints martyrs lui apparurent, et l'avertirent qu'ils les laissât dans la caverne.

Mais le cardinal Baronius et d'autres auteurs disent que ces sept frères ne s'appellent pas Dormants à cause qu'ils dormirent un si long temps, et se réveillèrent ensuite; mais parce qu'encore qu'ils moururent véritablement, on les trouva comme endormis : d'autant que la mort des justes s'appelle en l'Écriture sainte, sommeil; aussi le lieu où les corps sont inhumés s'appelle-t-il cimetière, c'est-à-dire, dortoire. Car ces auteurs ajoutent qu'il ne se trouve point que, du temps du jeune Théodose, l'Histoire ecclésiastique fasse mention d'aucune hérésie contre la résurrection des corps; et le concile d'Éphèse, qui se célébra du vivant de ce Théodose, non plus que celui de Céphalonie, qui s'assembla un peu après, ne parlent point de cette hérésie, ainsi que les auteurs de ce temps-là, comme Prosper d'Aquitaine et le comte Marcellin. Enfin ils disent que si ces sept frères eussent dormi au lieu de mourir, leur témoignage n'eût pas été d'une si grande efficacité

pour prouver la résurrection, puisque ce n'étoient point des hommes morts qui eussent ressuscité, et repris leurs corps, mais seulement des hommes endormis et réveillés.

En quelque façon que cela se soit passé (Dieu a pu aussi aisément faire l'un que l'autre), nous les devons tenir, honorer et respecter comme d'illustres et glorieux martyrs de Jésus-Christ, pour avoir tant souffert, et exposé leurs vies pour son amour.

Il est fait mention de ces sept frères martyrs Dormants le 27 de juillet, dans les Martyrologes romain, d'Usuard et les autres modernes. Le Ménologe des Grecs en parle au 4 d'août et le 22 d'octobre, qui sont les jours où ils entrèrent dans la caverne, et furent depuis trouvés

---

A Nicomédie, saint Hermolaüs, prêtre, qui, par ses controverses, convertit saint Pantaléon; les saints Hermippe et Hermocrate, frères, lesquels, après avoir enduré plusieurs supplices pour la foi de Jésus-Christ, furent condamnés à la peine capitale par l'empereur Maximien.

A Nole, saint Félix, sainte Julie et sainte Juconde, martyrs.

A Bisegli, dans la Pouille, saint Maur, évêque; saint Pantalémon et saint Serge, qui souffrirent le martyre sous l'empereur Trajan.

Au pays des Homérites, dans l'Arabie Heureuse, la mémoire des saints martyrs que le tyran Duncan fit brûler pour la foi de Jésus-Christ.

A Cordoue en Espagne, les saints martyrs Georges, diacre; Félix, Aurèle, Natalie et Liliose, qui souffrirent la mort durant la persécution des Arabes.

A Auxerre, saint Ethère, évêque et confesseur.

A Constantinople, sainte Anthuse, vierge, qui, sous Constantin Copronyme, après avoir été fouettée et bannie pour le culte des saintes images, mourut en paix.

Le bienheureux Névolon étoit un cordonnier de Faenza, dans la Romagne, qui vivoit au treizième siècle. Il se convertit pendant une maladie que le Seigneur lui envoya, et se consacra tout entier aux œuvres de charité et de pénitence. Il donnoit aux pauvres le peu qui lui restoit sur son travail, et un jour qu'un mendiant lui demandoit l'aumône, il dit à sa femme de lui aller chercher un pain.

—Il n'y en a plus dans l'armoire, répondit aigrement cette femme.

— Cherchez toujours, reprit le bienheureux.

— Je vous répète qu'il n'y en a plus, dit-elle.

— Au nom du Seigneur, allez, répliqua-t-il, et donnez l'aumône à ce pauvre.

Elle y alla enfin, et la trouva toute remplie de pains. Ce prodige la fit rentrer en elle-même. Depuis, elle n'osa plus s'opposer aux aumônes de son mari. Celui-ci fit les pèlerinages de Saint-Pierre de Rome et de Saint-Jacques de Compostelle; et, sa femme étant morte, il distribua aux pauvres ce qu'il possédoit. Il passa le reste de sa vie dans les austérités et les fatigues des pèlerinages. Quand il mourut, les cloches annoncèrent d'elles-mêmes son passage à la gloire éternelle. Il rendit son âme à Dieu le 27 juillet de l'an 1280. Son culte fut approuvé par Pie VII.

La bienheureuse Cunégonde étoit fille d'un roi de Hongrie et d'une princesse de Constantinople; elle fut mariée en 1239 à Boleslas le Chaste, duc de la basse Pologne, c'est-à-dire des palatinats de Cracovie, de Sandomir et de Lublin. Son mari étoit un homme de foi, qui consentit à garder avec elle une chasteté perpétuelle. Après sa mort, elle entra dans l'Ordre des Clarisses, où elle mourut le 24 juillet 1292. Elle étoit célèbre par sa charité envers les pauvres, qu'elle alloit servir elle-même dans les hôpitaux. Le Pape Alexandre VIII approuva, en 1690, le culte immémorial qu'on lui rendoit.

VINGT-HUITIÈME JOUR DE JUILLET.

Saint Victor, pape et martyr. — Saint Innocent Ier, pape. — Les saints martyrs Nazaire et Celse.

Plusieurs saints martyrs de la Thébaïde; saint Eusthate, martyr; saint Acace, martyr; saint Samson, évêque en Bretagne; saint Pérégrin, prêtre.

LA VIE DE SAINT VICTOR,

PAPE ET MARTYR.

AN 203.

Sévère, empereur.

L'Église célèbre aujourd'hui la fête de saint Victor, pape et martyr, qui, par la mort de saint Éleuthère, aussi pape et martyr, succéda, cinq jours après, au Siége de saint Pierre, le premier jour de juin. Il étoit Africain de nation, fils de Félix, homme très-saint et très-vertueux, et fut jugé capable du Saint-Siége apostolique, qu'il gouverna avec la providence divine neuf ans et vingt-huit jours.

Ce saint Pape se montra vigilant contre les hérétiques, qui de son temps infectoient et corrompoient l'Eglise, et contre quelques catholiques qui se vouloient séparer de l'usage de l'Église Romaine en la célébration de la Pâque. Il condamna Théodore, hérésiarque de Constantinople, qui, du temps de l'empereur Marc-Aurèle, avoit (par la crainte des tourments) renié la foi de Jésus-Christ; et depuis, pour s'excuser, forgea de nouvelles hérésies et erreurs, en

raison desquelles il fut excommunié et retranché de l'Église par ce saint pape.

Durant son pontificat, il s'éleva une grande question entre les évêques d'Asie touchant la célébration de la Pâque. Car plusieurs soutenoient qu'il la falloit célébrer le quatorzième jour de la lune, auquel les Juifs avoient accoutumé de manger l'agneau pascal, et auquel aussi notre Rédempteur le mangea. Les autres disoient que ce devoit être le dimanche d'après; auquel le Sauveur ressuscita. Pour résoudre cette question, l'on assembla plusieurs conciles en diverses provinces de l'Orient et de l'Occident. Notre saint Pontife Victor en assembla un à Rome, où ce que le Pape Pie avoit auparavant commandé fut confirmé, à savoir qu'on célébrât la Pâque le premier dimanche qui suit le quatorzième jour de la lune de mars; tant parce que Notre-Seigneur étoit ressuscité le dimanche, que de peur de nous conformer aux Juifs, et aussi parce que l'apôtre saint Pierre l'avoit ainsi enseigné et fait pratiquer en l'Église Romaine. Ce décret fut confirmé par le saint concile de Nicée, et depuis il a toujours été inviolablement observé en l'Église catholique.

Saint Victor eut tant de fermeté et de constance à se faire obéir en ses commandements, qu'il résolut de retrancher de la communion de l'Église tous les évêques et les prélats (qui étoient les premiers et en grand nombre), lesquels tenoient l'avis contraire : car cette occasion fortifioit les hérétiques, et il y avoit à craindre qu'il n'arrivât un grand schisme en l'Église de Dieu. Victor ordonna plusieurs autres choses saintes et utiles, qui se trouvent aux décrets.

Enfin, en la persécution qu'endura l'Église, sous l'empereur Septime-Sévère, il fut martyrisé avec plusieurs autres chrétiens, l'an 203 de notre Rédemption, le 28 de juillet. Son corps fut enseveli au Vatican. Il tint deux fois les Ordres au mois de décembre, auxquels il fit quatre prêtres, sept diacres, et consacra en divers lieux douze évêques.

LA VIE DE SAINT INNOCENT,

PAPE, PREMIER DU NOM.

AN 417

Honorius, empereur.

Saint Innocent, Pape, premier du nom, succéda à Anastase, le 17 de mai, l'an 402. Il étoit natif d'Albe, près de Rome. Son père avoit aussi nom Innocent. Les persécutions des tyrans avoient cessé, et, par la protection de l'empereur Théodose, qui étoit déjà mort, et de ses deux enfants, Arcade, qui commandoit en Orient, et Honorius, qui régnoit en Italie, l'Église étoit en paix et en repos. Néanmoins, Innocent ne fut pas sans peines et sans travaux, qui lui donnèrent bien des inquiétudes : car du temps de son pontificat, Alarie, roi des Goths, assiégea Rome, la prit de force et la saccagea, exerçant toutes sortes de cruautés contre les Romains, encore qu'il respectât les églises, et spécialement celle du glorieux prince des apôtres, saint Pierre. Cette destruction de Rome fut le commencement de la décadence et de la ruine de l'empire Romain.

Dieu permit que quand les Goths prirent Rome, le saint Pape étoit allé à Ravenne, pour parler de quelque bon accord avec l'empereur Honorius et Alaric, désirant apporter quelque remède à cette calamité qu'il prévoyoit. Mais Dieu tira Innocent de Rome comme Loth de Sodome, de peur qu'il ne vît la destruction de son peuple.

Ce saint Pape eut aussi une affaire avec l'empereur Arcade et l'impératrice Eudoxie, sa femme, à cause qu'ils avoient banni de

Constantinople le très-saint et très-éloquent patriarche Jean Chrysostôme, sous prétexte de quelques fausses et calomnieuses accusations, en quoi Dieu avoit été grandement offensé, et toute l'Église intéressée. Pour cette action Innocent excommunia Arcade et Eudoxie, et condamna ceux qui avoient rendu cette injuste sentence, prenant ce bienheureux prélat en sa protection. Il lui écrivit des lettres de consolation, et rendit de grands honneurs à sa mémoire.

De plus, Innocent se montra fort jaloux de notre sainte foi, et grand persécuteur des hérétiques qui s'élevèrent de son temps, comme furent Pélagius, Céleste et Julien, contre lesquels saint Jérôme et saint Augustin écrivirent doctement; car ils vivoient dans ce temps-là, et ils étoient fort intimes amis d'Innocent.

Il ordonna, ou, pour mieux dire, il confirma l'abstinence du samedi, et l'usage de donner la paix au peuple pendant la messe, après la consécration, avant que le prêtre communie.

Il déclara que l'évêque devoit administrer le sacrement de la Confirmation, et le prêtre celui de l'Extrême-Onction.

A la prière d'une dame romaine, nommée Vestine, il fit bâtir une église en l'honneur des saints martyrs Gervais et Protais; laquelle il appela du titre de Vestine, parce qu'elle y donna tout son bien : aujourd'hui, c'est un titre de cardinal, nommé de Saint-Vital.

Il célébra quatre fois les Ordres au mois de décembre, et fit cinquante-quatre évêques, trente prêtres et onze diacres. Il gouverna l'Église de Dieu quinze ans, un mois et dix jours, selon le cardinal Baronius; encore qu'il y en ait qui lui donnent davantage.

Ce saint Pape a écrit plusieurs belles épîtres, entre autres une au second concile de Tolède, en laquelle il reprend certains abus, qui pour lors avoient cours en Espagne pour la consécration des prêtres; et d'autres aux conciles de Carthage et de Milève, qui furent célébrés de son temps, dans lesquelles on voit son zèle et sa vigilance au gouvernement de l'Église Catholique, Apostolique et Romaine.

Saint Jérôme loue fort la sainteté de ce Pape, et écrit à Démétriade qu'elle embrasse la foi et révère la doctrine qu'enseignoit

Innocent. D'autres saints docteurs parlent de même avec beaucoup de recommandation de son intégrité et de sa bonté.

Il passa de ce monde à la vie éternelle le jour où l'Église célèbre sa fête, le 28 de juillet, l'an de Notre-Seigneur 417.

LA VIE DES SAINTS MARTYRS NAZAIRE ET CELSE.

Saint Nazaire naquit à Rome, de parents illustres par leur noblesse et leur fortune. Il fut disciple de l'apôtre saint Pierre, et reçut le baptême des mains de saint Lin. La vertu s'accrut en lui avec l'âge, et sa sainteté jetoit un tel éclat, qu'un grand nombre de personnes avoient recours à ses conseils en même temps qu'elles participoient à ses aumônes. On pouvoit donc dire qu'il brilloit à Rome comme une étoile du firmament, lorsque par une inspiration de Dieu, il résolut de quitter cette ville. Il réalisa une partie de sa fortune et se mit en chemin.

Partout où il passoit il éclairoit les âmes des lumières de la foi par sa prédication, et soulageoit les corps par ses aumônes. Il vint à Plaisance, et se rendit de là à Milan, où, par l'ordre du président Anolin, il fût arrêté pour avoir prêché Jésus-Christ. Le président employa beaucoup de moyens pour le gagner à l'idolâtrie, mais voyant qu'il ne pouvoit vaincre sa constance, il le fit battre cruellement, après quoi il le chassa de la ville.

Saint Nazaire supporta ces outrages avec joie, regardant comme un honneur de souffrir pour Notre-Seigneur. Il partit de Milan, pour les Gaules, où l'appeloit un ordre du ciel, anonçant l'Évangile dans tous les lieux ou il passoit.

Il y avoit dans une ville de ce royaume, dont le nom étoit Mélia, une noble dame appelée Marianilla, qui offrit son fils à Nazaire, et lui dit en le remettant dans ses mains : « Je veux que cet en-

fant vous accompagne partout, jusqu'à ce que vous paroissiez ensemble devant Dieu. » Après ces paroles, cette mère chrétienne se retira aussitôt. Saint Nazaire baptisa l'enfant, qu'il nomma Celse ; il lui servit de fidèle compagnon dans tous ses voyages, et ils endurèrent ensemble de grands travaux et beaucoup de souffrances pour le Seigneur.

Ils furent arrêtés dans les Gaules, et le petit Celse ayant été battu cruellement, surmontant généreusement la douleur, il dit avec courage au président : « Le Dieu que je sers te jugera. »

On rendit compte alors à l'empereur de ce que saint Nazaire avoit fait dans les Gaules, comme il détruisoit le culte des idoles, et prêchoit partout que Jésus-Christ étoit le vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre, en qui beaucoup croyoient sur sa parole et sur ses miracles. L'empereur le fit conduire à Rome, où s'étant efforcé inutilement de le gagner à l'idolâtrie, il ordonna de le jeter dans la mer avec l'enfant Celse.

On les mena à Ostie, à l'embouchure du Tibre, et les ayant transportés sur une barque en pleine mer, on les précipita dans les flots.

Les licteurs les croyoient déjà dévorés par les poissons, lorsqu'à leur grand effroi ils les virent sortir de l'eau et marcher sur les vagues. Ils admirèrent ceux qu'ils étoient venus submerger, et s'étant fait instruire par saint Nazaire, ils lui servirent depuis de fidèles enfants dans la foi.

Dès qu'il se vit libre, le saint reprit le cours de ses prédications. Il parcourut un grand nombre de villes d'Italie, et revint enfin à Milan avec l'intention de s'y fixer. C'est là qu'il fut repris par le président Anolin, dont il connoissoit la cruauté, et par lequel il avoit été proscrit. Le président consulta l'empereur, ne l'osant condamner d'abord, à cause de sa noblesse et de sa qualité de citoyen romain, et sur sa réponse il lui fit trancher la tête, ainsi qu'à Celse, son jeune compagnon.

Tous deux souffrirent le martyre en l'an de Notre-Seigneur 68. Plusieurs placent leur fête au 12 juin, jour où saint Ambroise découvrit leurs précieuses reliques, que la ville de Milan reçut avec

Digitized by Google

tant de joie et d'honneurs. Ce riche trésor fut depuis partagé entre plusieurs villes, comme le remarque le cardinal Baronius dans ses *Annotations* sur le Martyrologe romain au 28 juillet.

Dans la Thébaïde, en Égypte, commémoration de plusieurs saints martyrs qui souffrirent dans la persécution de Dèce et de Valérien. Les chrétiens désirant avec ardeur de périr par le fer pour le nom de Jésus-Christ, leur ennemi rusé cherchoit les supplices qui pouvoient procurer plus lentement la mort, parce qu'il désiroit faire périr leurs âmes et non leurs corps. Parmi ces martyrs, il y en eut un qui, après avoir supporté avec courage la rigueur des chevalets, des lames embrasées et des chaudières bouillantes, fut frotté de miel et exposé, les mains liées derrière le dos, sous un soleil très-ardent, à la piqûre des guêpes et des mouches. Un autre, lié mollement entre des fleurs, ayant vu venir à lui une femme sans pudeur, pour l'exciter à la volupté, cracha aux yeux de cette malheureuse, qui lui faisoit des caresses, sa langue, qu'il avoit coupée en se la mordant.

A Ancyre en Galatie, saint Eusthate, martyr, qui, tourmenté par divers genres de supplices, fut jeté dans un fleuve; mais un ange l'en retira. Enfin il fut appelé à la récompense éternelle par la vision d'une colombe qui descendoit du ciel.

A Milet, saint Acace, martyr, qui, sous l'empereur Licinius, ayant été, après diverses tortures, jeté dans une fournaise et conservé intact par la protection divine, eut la tête tranchée et consomma ainsi son martyre.

En Bretagne, saint Samson, évêque et confesseur. — Sa mère, qui s'appeloit Anne, avoit été longtemps stérile; elle eut, sur le déclin de son âge, révélation qu'elle enfanteroit un fils. Cette faveur obligea ses parents à le bien instruire, tant aux lettres qu'aux

bonnes mœurs. Il s'engagea dans l'état ecclésiastique, et l'on vit une colombe se reposer sur sa tête, lorsqu'il fut fait prêtre, et plus tard ordonné évêque. Il avoit commencé par se retirer dans un monastère, et avoit même mené une vie solitaire dans un lieu où il fit miraculeusement jaillir une fontaine. Ayant été élu évêque de Dol, il gouverna son Église en vrai pasteur, Dieu confirmant sa parole par des miracles. Il mourut vers l'an 564.

A Lyon, saint Pérégrin, prêtre, dont la sainteté est attestée par l'éclat de ses miracles.

Digitized by Google

VINGT-NEUVIÈME JOUR DE JUILLET.

Sainte Marthe, vierge, hôtesse de Jésus-Christ. — Saint Simplicien et saint Faustin, frères, avec sainte Béatrix, leur sœur, martyrs. — Saint Félix II, pape et martyr. — Saint Leu, évêque de Troyes.

Sainte Lucile et sainte Flore, avec leurs compagnons, martyrs; saint Colliuique, martyr; saint Olaüs, roi de Norwége, martyr; saint Guillaume, évêque de Saint-Brieuc; saint Prosper, évêque d'Orléans; saint Faustin; sainte Séraphine.

LA VIE DE SAINTE MARTHE,

VIERGE, HOTESSE DE JÉSUS-CHRIST.

AN 80.

Saint Clet, pape, — Domitien, empereur.

Sainte Marthe étoit Juive de nation, fille de nobles et riches parents. Son père s'appeloit Syrice, et sa mère Eucharie. L'évangéliste saint Luc raconte comment Jésus-Christ fut reçu de sainte Marthe, qui étoit la sœur de Marie-Magdeleine et de Lazare, et il parle du soin qu'elle avoit de le bien traiter. Car quoique ce fût une dame de qualité, qui avoit plusieurs serviteurs en sa maison, néanmoins elle ne se fioit pas à eux, et elle vouloit elle-même mettre la main à préparer le dîner de Notre-Seigneur; et craignant de ne faire pas assez bien, elle vouloit que sa sœur Magdeleine, qui étoit aux pieds de Jésus-Christ à écouter ses discours salutaires et à se repaître de sa divine doctrine, se levât pour la venir aider.

Elle se plaignit donc à Notre-Seigneur, le suppliant doucement de commander à sa sœur qu'elle lui aidât. Notre-Seigneur, encore

Digitized by Google

qu'il ne pût blâmer cette grande affection avec laquelle Marthe le servoit, loua la tranquillité de Magdeleine, qui, oubliant tout autre soin, vaquoit au plus important, qui est de jouir de Dieu.

On vit aussi l'affection que portoit Notre-Seigneur à ces deux saintes sœurs, et la faveur qu'il leur faisoit, lorsque leur frère Lazare étoit en danger de mourir. Elles lui écrivirent : *Seigneur, celui que vous aimez est malade,* sans en dire davantage ; parce qu'elles savoient qu'il ne falloit dire qu'un mot pour le faire venir et rappeler leur frère en santé, comme il fit : encore que pour manifester davantage sa gloire, il permît que Lazare mourût et qu'il demeurât quatre jours au sépulcre, si bien qu'il se corrompoit déjà, pour le ressusciter, pleurant sur lui à cause de la compassion qu'il avoit de ses deux sœurs. Marthe fut la première qui sortit au-devant de lui hors du château pour le recevoir ; et après, elle fit venir sa sœur Marie, se montrant en tout et partout dévotes, humbles et bien-aimées disciples de Notre-Seigneur.

Après l'Ascension de Jésus-Christ, les Juifs persécutant les fidèles et les membres de Notre-Seigneur, se saisirent de Marthe et de Magdeleine, et après avoir confisqué tous leurs biens, ils les jetèrent avec leur frère Lazare, Maximin et toute leur famille, en un vaisseau sans voiles ni rames, pour les faire périr en mer : mais le vaisseau, sous la conduite de Dieu, vint aborder à Marseille ; cette ville ayant vu ce miracle et ayant ouï la prédication de l'Évangile, se convertit à la foi de Jésus-Christ, ainsi que la ville d'Aix. Lazare demeura évêque de Marseille, et Maximin, l'un des septante-deux disciples de Jésus-Christ, fut évêque d'Aix.

Sainte Magdeleine se retira au désert de la Sainte-Baume, pour s'adonner entièrement à l'oraison et à la méditation : sainte Marthe, avec une jeune servante nommée Marcelle, fit bâtir un monastère au milieu des champs, où, avec plusieurs autres filles qui la suivirent, elle se retira pour servir Dieu, levant la première (après la Mère de Dieu) la bannière de la virginité, dont elle fit vœu. Elle vécut en cette congrégation de filles vouées à Dieu, avec tant de rigueur et tant d'austérité, que saint Antonin, archevêque de Florence, écrit qu'elle ne mangeoit ni viande, ni œufs, ni fro-

mage, ne buvoit que de l'eau, ne mangeoit qu'une fois, et étoit si adonnée à l'oraison, que cent fois le jour et autant la nuit elle s'agenouilloit pour adorer et servir Dieu.

Le même saint rapporte qu'elle tua, par ses prières, un épouvantable dragon, qui désoloit tout le pays, en faisant le signe de la croix sur lui et l'aspergeant d'eau bénite; il ajoute qu'étant proche de l'heure en laquelle Notre-Seigneur la vouloit récompenser, il la lui révéla un an auparavant, et voulut, pour accroître sa gloire, qu'elle eût les fièvres tout ce temps-là.

Huit jours avant son décès, elle ouit une très-douce musique céleste, et les anges qui emportoient en chantant l'âme de sa chère sœur Marie-Magdeleine, laquelle lui apparut à l'instant de son trépas. Puis notre Rédempteur la visita et lui dit : *Viens, ma bien-aimée hôtesse, comme tu m'as reçu en ton château terrestre, je te veux aussi recevoir en mon palais céleste.* Elle se fit mettre sur la terre, parsemée de cendres, en un lieu d'où elle pouvoit voir le ciel, ayant une croix devant les yeux : elle se fit lire ensuite la Passion écrite par saint Luc, et en entendant prononcer ces paroles : *Seigneur je recommande mon âme,* elle rendit la sienne à Dieu.

Saint Antonin dit de plus que saint Front, évêque de Périgueux (où l'apôtre saint Pierre l'avoit envoyé), disant la messe, un ange lui apparut et lui commanda d'aller enterrer sainte Marthe, le portant à Tarascon, où elle mourut. Il se trouva ainsi à son enterrement, faisant l'office en la présence de Jésus-Christ, qui aida à l'enterrer. C'est ainsi que Dieu honore ceux qui le révèrent, et par de semblables faveurs, récompense les services qu'ils lui ont faits, moyennant sa grâce.

L'Église célèbre sa fête le jour de sa mort, qui fut le 29 de juillet, l'an 84, sous l'empire de Domitien. Notre-Seigneur a fait plusieurs miracles par cette bienheureuse sainte, l'un desquels fut de rendre la santé à Clovis, roi de France, qui pria au sépulcre de sainte Marthe, étant fort malade.

LA VIE DE SAINT SIMPLICIEN ET DE SAINT FAUSTIN,

AVEC SAINTE BÉATRIX, LEUR SŒUR,

MARTYRS.

AN 302.

Saint Marcellin, pape. — Dioclétien, empereur.

Le jour de sainte Marthe, l'Église fait commémoration des saints martyrs Simplicien, Faustin et Béatrix, leur sœur, lesquels moururent à Rome pour la foi de Jésus-Christ, durant la persécution des empereurs Dioclétien et Maximien.

Simplicien et Faustin furent pris les premiers, et comme on vit qu'ils étoient fort constants dans la foi, un lieutenant de l'empereur les fit tourmenter, et ensuite décapiter : puis il fit jeter leurs corps dans le Tibre. Leur sainte sœur les recueillit et les ensevelit. Depuis, elle se retira dans la maison d'une sainte veuve nommée Lucine, qui passoit les jours et la plupart des nuits en pénitences et en œuvres de charité.

Elle demeura sept mois en cette sainte compagnie : mais Notre-Seigneur permit qu'un grand personnage, nommé Lucrèce, prétendit, par une aveugle convoitise, joindre une terre qui appartenoit à Béatrix avec la sienne. Pour en venir plus aisément à bout, sachant qu'elle étoit chrétienne, il la fit appeler pour sacrifier aux dieux. Elle confessa qu'elle étoit chrétienne, et qu'elle n'adoreroit point des dieux de bois et de pierre. Il la fit mettre en prison et la fit étrangler la nuit suivante. Par ce genre de mort, la vierge Béatrix passa de cette vie à l'autre, et sa compagne Lucine enterra son corps auprès de ses deux frères. Depuis, le Pape Léon II fit

bâtir une église à Rome et y fit porter les corps de ces martyrs.

Mais afin qu'on sache le mauvais succès des conseils des avaricieux, et qu'enfin Notre-Seigneur découvre et châtie les subtilités et les artifices des méchants, il faut apprendre que Lucrèce, après la mort de sainte Béatrix, s'empara de la terre (qui avoit été cause de sa mort, quoique ce fût sous prétexte de religion), et que le jour qu'il en prit possession, il fit un festin magnifique à ses amis, où il se montra fort joyeux, se moquant des saints martyrs, dont il occupoit le bien. Il y avoit une nourrice présente qui allaitoit un enfant, lequel, inspiré de Dieu, dit à haute et intelligible voix : *Écoute, Lucrèce, tu as tué et possédé, et tu es tombé entre les mains de ton ennemi.* Lucrèce demeura tout surpris, changeant de couleur; et aussitôt le diable le posséda, et le fit mourir trois heures après l'avoir horriblement tourmenté.

La perte de son âme servit d'exemple à plusieurs, pour leur apprendre qu'il y a de la récompense à bien faire et du châtiment à mal faire; que Dieu lève le masque de ces trompeurs, et que ce que l'on obtient par de mauvaises voies est un couteau et un poison qui coupe la gorge et fait mourir ceux qui s'en servent pour y parvenir.

L'Église célèbre la fête de ces saints le 29 de juillet, qui fut le jour de leur martyre, l'an de Notre-Seigneur 302, sous l'empire de Dioclétien et de Maximien. Tous les Martyrologes en font mention, le Romain, celui de Bède, d'Usuard et d'Adon. Le sommaire de leur martyre est écrit aux Actes de saint Antime.

LA VIE DE SAINT FÉLIX II,

PAPE ET MARTYR.

AN 355.

Constance, empereur.

L'Église joint aux précédents le martyre de saint Félix, pape, second du nom; il étoit Romain de nation et fils d'Anastase, et,

comme écrit Damase, il tint le siége de saint Pierre quinze mois. Il assembla un concile à Rome, auquel il condamna l'empereur Constance, arien, se montrant ennemi des hérétiques et Pape courageux. Les ariens le haïrent tant, qu'ils lui firent perdre la vie, et l'Eglise en fait mémoire comme d'un martyr.

Son corps se trouva à Rome le 28 de juillet, qui est la vigile de son martyre, au diaconé de saint Côme et de saint Damien, en un tombeau de marbre, avec un écriteau qui portoit : *C'est ici le corps de saint Félix, Pape et martyr, lequel condamna Constance.* Cela eut lieu en l'an 1582, sous Grégoire XIII.

Il tint une fois les Ordres au mois de décembre, où il sacra vingt-et-un prêtres, cinq diacres et dix-neuf évêques.

Comme il y a grande variété entre les auteurs, touchant ce qui est de saint Félix et de son martyre, nous avons dit ceci pour le plus certain et commun. Que ceux qui voudront voir plus au long ce qui concerne saint Félix et son prédécesseur Libère, lisent le troisième tome des *Annales* du cardinal Baronius, et le premier tome des *Controverses* du cardinal Bellarmin contre les hérétiques, où il en parle expressément et amplement.

LA VIE DE SAINT LEU,

ÉVÊQUE DE TROYES.

AN 430.

Saint Célestin Ier pape. — Théodose II, empereur.
— Clodion, roi.

Nous prendrons la vie du digne et vénérable prélat saint Leu, colonne de l'Église et ornement de la France, de plusieurs graves

et anciens auteurs, de saint Sidoine de Clermont, de Gilde le Sage, de Grégoire de Tours et de ceux qui ont rédigé par écrit les cruautés du fléau de l'Église, Attila, roi des Huns. Ils disent tous qu'il naquit à Lueques, de parents vertueux et nobles; que son père, nommé Épiroque, mourut bientôt après; qu'étant encore enfant, il fut mis sous la tutelle d'Alistic, son oncle, qui le fit soigneusement instruire, tant à la vertu qu'aux bonnes lettres : qu'il étoit d'un esprit si vif, qu'il retenoit aisément tout ce qu'on lui apprenoit, et surpassoit de beaucoup en doctrine et en sagesse tous ceux de son école.

Étant devenu grand, il désira de tout son cœur de conserver le précieux trésor de sa virginité : néanmoins étant persuadé par son oncle, il se maria à une fille vertueuse et honnête, nommée Piméniole, sœur du bienheureux saint Hilaire, évêque d'Arles; laquelle aussi bien que lui avoit un extrême désir de ne se point souiller parmi les délices charnelles : de sorte qu'ils vécurent ensemble comme frère et sœur. Leur maison ressembloit à un monastère bien réglé : ils fuyoient les compagnies, se mortifioient souvent et s'adonnoient tout à fait au service de Dieu : leurs actions étoient graves, leurs discours sérieux et ne ressentoient aucune légèreté.

Ayant ainsi vécu l'espace de sept ans, Dieu inspira saint Leu de se retirer en une solitude et de quitter son épouse, pour servir davantage l'Église; et sachant que ce départ lui seroit amer, il se résolut de lui parler en cette sorte : *Ma très-chère sœur Piméniole, j'ai souvent levé les mains au ciel, pour le remercier de notre mutuelle alliance. Nous avons vécu en tel accord et avons été si bien unis ensemble, que ce que l'un a voulu, l'autre l'a demandé : vous avez recherché la chasteté, et j'y ai consenti; vous avez désiré de plaire à Dieu, et moi j'ai redouté de lui déplaire. Nous nous sommes tous deux portés à nous exempter de toute corruption ; mais les ruses et les stratagèmes de Satan vous sont assez connus, la chasteté de plusieurs années se perd en moins d'une heure, il n'y a rien de plus assuré pour sa conservation que la retraite. La paille auprès du feu est en danger d'être brûlée, et ceux qui demeurent près des rivières qui se débordent sont en péril d'être noyés. Vous êtes jeune et moi aussi : l'ennemi ne*

dort pas, il allumera l'ardeur de notre jeunesse et nous fera trébucher lorsque nous y penserons le moins. Je désire de me débarrasser du monde et de me mettre à l'abri dans quelque religion. Mais je ne le veux point faire sans votre congé, lequel, s'il vous plaît de me donner, j'essayerai de le récompenser par mes prières : et comme au mariage tout est commun, au fruit que, Dieu aidant, j'apporterai, vous y aurez autant de part que moi.

Piméniole, entendant ces paroles, fut tellement saisie, qu'elle ne put retenir ses larmes ni ses soupirs, le lien de l'esprit et de la vertu la tenant plus attachée à son saint mari, que n'auroit fait celui de la chair. Néanmoins, comme elle étoit très-vertueuse, craignant de s'opposer à la volonté de Celui qui les avoit si saintement conjoints, et d'ailleurs voyant que cette retraite serviroit au salut de plusieurs, elle y prêta son consentement et lui donna congé.

Alors le bienheureux saint s'en alla dans un monastère, situé dans les rochers de l'île de Lérins, rempli de personnes illustres, tant en sainteté qu'en doctrine, qui combattoient généreusement sous les enseignes du bienheureux saint Honoré, vivant avec tant de vertu, qu'ils sembloient des anges, et endurant de si grandes austérités, que leurs corps sembloient être d'acier. Entre ces saints hommes, saint Leu brilloit comme un soleil. Tous les religieux admiroient son humilité, sa patience, sa débonnaireté, sa prudence et son rare savoir. Après y avoir demeuré un an, du consentement de son abbé, il revint à Lucques, pour vendre ses biens et en distribuer l'argent aux pauvres, ne se réservant que la divine providence, de laquelle il vouloit totalement dépendre.

Le bruit de ses rares vertus courant de tous côtés, vint jusqu'aux oreilles des citoyens de Troyes, qui pour lors étoient dépourvus de prélat. Les principaux, tant du clergé que de la ville, délibérèrent de n'en avoir point d'autre : et sachant qu'il étoit à Mâcon, ils s'y acheminent, l'enlèvent et l'installent malgré lui en cette dignité. Tout le monde s'en réjouit merveilleusement, mais il en pleuroit à chaudes larmes : toutefois sachant que c'étoit la volonté de Dieu, il accepta la charge, sans se départir d'un seul point des

observances de Lérins. De sorte que durant vingt ans il ne coucha que sur une planche, et porta toujours la haire, même en ses maladies. Il se contentoit d'une seule robe, n'étant point plus vêtu en hiver qu'en été. De deux nuits il n'en dormoit qu'une, pour passer l'autre en oraison : et en deux jours il ne mangeoit presque qu'un peu de pain d'orge. Il ne laissoit pas toutefois de s'employer aux bonnes œuvres : car il secouroit les pauvres, délivroit les prisonniers, visitoit les malades, les exhortant à penser à leurs âmes aussi bien qu'à leurs corps.

Deux ans après son élection, Prosper d'Aquitaine, disciple de saint Augustin, et évêque de Riez, tint une assemblée de prélats, en laquelle il le fit députer avec saint Germain, pour aller en Angleterre détruire l'hérésie de Pélagius, qui, pour en être originaire, l'y avoit principalement répandue. Le diable prévoyant le fruit qu'ils apporteroient, excita sur mer de si grandes et si horribles bourrasques, que les nautonniers pensoient être noyés ; mais l'oraison de ces deux saints porta le vaisseau au milieu des tempêtes, et les fit heureusement aborder au port.

Il se mit aussitôt à prêcher contre les rêveries de Pélagius, publiant hautement la nécessité de la grâce, et la foiblesse de notre franc arbitre. Alors la lumière de l'Evangile qui avoit été jusque-là cachée, commença à se lever parmi tous ces nuages : les synagogues des ministres furent désertes, la plupart des Anglois revinrent au giron de l'Eglise. La parole des missionnaires apostoliques fut accompagnée de miracles : car par le signe de la croix, l'invocation de la très-sainte Trinité, l'application des saintes reliques, et l'attouchement de leurs mains, beaucoup d'Anglois recouvrèrent la santé, et les diables furent chassés de ceux qu'ils possédoient.

Les ministres étant tout étonné de ce changement, s'efforcèrent d'y remédier, et s'offrirent de disputer contre eux. Les saints l'acceptèrent fort volontiers, et s'étant accordés tant du jour que de l'heure, leur mensonge fut si clairement découvert, et la vérité si bien confirmée, qu'ils demeurèrent confus, et n'osèrent plus paroître depuis.

Les affaires de la religion étant si heureusement terminées, saint

Leu revint en France, avec saint Germain; et craignant que son absence n'eût causé quelque dommage dans son évêché, il l'alla visiter; il prêcha partout, et déracina les mauvaises coutumes; il épouvanta par ses paroles les méchants, encouragea les gens de bien, et échauffa les tièdes : faisant ainsi l'office de bon pasteur.

Cependant Attila, après avoir subjugué l'Allemagne, entra en France avec une puissante armée : on ne voyoit partout que pillages, massacres, embrasements et saccagements de villes. Ayant pris d'assaut la ville de Reims, tué saint Rigobert, évêque, proche de son église, Némorius et Abondius, avec plusieurs autres, il résolut de venir à Troyes, qui étoit dépourvue de munitions, et fort mal réparée. Les citoyens s'effrayèrent tellement, qu'ils ne pensoient qu'à s'enfuir : mais saint Leu se mit en prières, en jeûnes et en veilles, prit le sac et la cendre, et exhorta les Troyens à faire de même.

Dieu lui ayant révélé la délivrance de la ville, il se revêtit de ses ornements épiscopaux, se fit assister des prêtres revêtus de leurs chappes, et marcha droit vers Attila, lequel au lieu de le prendre, ou de le tuer comme il avoit fait des autres, le révéra et l'écouta avec un grand contentement, lui accorda sa requête, et leva le siége. Saint Leu le voulant éloigner du pays, l'emmena à Troyes, lui fit traverser toute la ville, sans que lui et pas un des soldats s'aperçut d'y être, étant alors, par les mérites du vénérable saint, rendus aveugles. Attila en fut depuis si étonné, qu'il assura que saint Leu seul pouvoit plus que toute son armée. Et encore qu'il fût païen, et adonné à toutes sortes de cruautés, il voulut néanmoins qu'il l'accompagnât jusqu'au delà du Rhin, prenant un singulier plaisir à l'écouter, et en s'en allant, il le supplia de prier Dieu pour lui. Saint Léon, Pape, suivit ses mêmes traces pour la délivrance de Rome : d'où vint le proverbe, en ce temps-là, qu'Attila ne redoutoit en tout le monde qu'un loup et un lion, entendant par le premier saint Leu.

Néanmoins, Dieu voulant épurer l'or de sa patience, permit que les Troyens entrassent en défiance de lui, sur la faveur qu'Attila lui portoit, et ils le calomnièrent tellement, qu'il fut contraint de s'en

aller à Lantiscon, à vingt lieues de là, où il vécut deux ans en grande nécessité : et voyant que ses diocésains ne s'adoucissoient point, il se transporta à Mâcon, où Dieu fit paroître son innocence par des miracles très-signalés. Car il guérit un paralytique, il rendit la santé à Claude, fils de Germanien, duquel on n'attendoit que la mort ; il fit parler un muet, et délivra un possédé : de sorte que les plus grands de l'Europe l'avoient en singulière estime, et le tenoient pour un homme plutôt du ciel que de la terre, lui accordant ordinairement tout ce qu'il demandoit.

Les Allemands entrèrent en France, et, après avoir fait un horrible dégât, ils emmenoient un grand nombre de prisonniers. Saint Leu en écrivit au chef, qui les renvoya tous sans aucune rançon.

Dieu l'honora encore davantage ; car plusieurs saints illustres pour leur rare faveur et pour leur admirable piété sortirent de son école : entre lesquels furent Polycrone, évêque de Verdun, qui chassoit les démons par sa seule présence ; Séverin de Trèves, surnommé l'apôtre de l'Allemagne ; et Alpin de Châlons, remarquable pour la grandeur de ses miracles.

Enfin après avoir été évêque l'espace de cinquante-deux ans, étant cassé de vieillesse, et exténué de tant d'austérités, son âme laissa son corps pour s'envoler au ciel, et y recueillir le fruit de tant de travaux qu'il avoit endurés. Les anciens écrivains ont honoré ses héroïques vertus, non-seulement après sa mort, mais encore durant sa vie. Saint Sidoine, évêque de Clermont, lui donne de grandes louanges par-dessus tous les évêques de France, parce que par la sainteté de sa vie, par l'excellence de sa doctrine, et par l'opération de ses miracles, il les surpassoit de beaucoup.

Le Martyrologe Romain en fait une honorable mention le vingt-neuvième jour de juillet : comme aussi le vénérable Bède, Adon et Usuard.

A Rome, sainte Lucile et sainte Flore, vierges ; saint Eugène,

saint Antoine, saint Théodore et dix-huit de leurs compagnons, qui tous souffrirent un glorieux martyre sous l'empereur Gallien.

A Gangres en Paphlagonie, saint Collinique, martyr, qui, après avoir été battu de verges de fer et tourmenté d'autres supplices, fut à la fin jeté dans une fournaise, où il rendit son âme à Dieu.

En Norwége, saint Olaüs, roi et martyr. — Ce prince délivra son pays du tribut qu'il payoit aux Suédois ; il leur fit longtemps la guerre, et conclut la paix en épousant la fille de leur roi. Il fit venir d'Angleterre des ecclésiastiques et des moines recommandables par leur science et leur piété. Il abolit toutes les coutumes païennes, renversa les temples des idoles, plantant partout la croix de Jésus-Christ. Les païens se révoltèrent alors contre lui ; ils le chassèrent d'abord de son royaume, et le tuèrent enfin dans une bataille, le 29 juillet de l'an 1030. Ils fut enterré à Drontheim. En 1098 son corps fut trouvé sans aucune marque de corruption ; il étoit encore en cet état en 1541, lorsque les luthériens pillèrent la châsse qui le renfermoit. Beaucoup de miracles s'opérèrent à son tombeau.

Dans la ville de Saint-Brieuc, saint Guillaume, évêque et confesseur.— Dieu l'avoit orné de tant de vertus, que les peuples respectoient sa jeunesse comme s'il eût eu l'expérience des vieillards. Il avoit un amour extrême de la chasteté, et triompha en plusieurs circonstances où cette vertu fut mise par le démon à une rude épreuve. Tout les jours, outre l'office ordinaire, il disoit le Psautier. Il étoit fort sobre en ses repas, et couchoit souvent sur la dure. Sa patience fut grande en plusieurs adversités qu'il endura pendant la guerre des François et des Bretons, et en l'exil qu'il souffrit pour la défense des droits de son église contre les seigneurs du pays. Il fut honorablement accueilli par l'évêque du Poitou ; et mourut de retour en son pays au milieu du treizième siècle. Dieu le glorifia par plusieurs miracles pendant sa vie et après sa mort.

Le même jour, mort de saint Prosper, évêque d'Orléans.

A Todi, saint Faustin, confesseur.

Dans la ville de Mamie, sainte Séraphine.

TRENTIÈME JOUR DE JUILLET.

Les saints martyrs Abdon et Sennen. — Sainte Julitte, martyre.

Les saintes Maxime, Donatille et Seconde, vierges et martyres; saint Rufin d'Assise, martyr; saint Ours, évêque d'Auxerre; le bienheureux Mannès, frère de saint Dominique.

LA VIE DES SAINTS MARTYRS ABDON ET SENNEN,

AN 270.

Saint Denis, pape. — Claude, empereur.

Les saints martyrs Abdon et Sennen étoient Persans de nation, seigneurs fort riches et fort puissants en leur pays, lesquels étant chrétiens, et voyant souffrir à leurs frères des tourments et des morts cruelles sous l'empire de Décius, grand persécuteur de l'Église, s'employèrent à consoler les âmes de ceux qui enduroient pour Jésus-Christ, et à ensevelir leurs corps. Décius sachant cela, les fit venir devant lui, où, après avoir appris par leur confession qu'ils étoient chrétiens, il les fit mettre en prison, avec d'autres Persans qu'il tenoit captifs, parce qu'il les vouloit mener en triomphe à Rome. En effet, l'empereur fit un superbe triomphe, accompagné d'une grande multitude de Persans, entre lesquels marchoient Abdon et Sennen, richement vêtus, à cause de leur qualité, et enchaînés comme des esclaves.

Après cela, Décius commanda à Claude, pontife du Capitole, d'apporter une idole, et de dresser un autel, et il les exhorta de l'adorer s'ils vouloient recouvrer leur noblesse, leurs biens, et leur

liberté. Mais les saints lui répondirent constamment qu'ils reconnoissoient et adoroient Jésus-Christ, seul vrai Dieu, auquel ils s'étoient offerts en holocauste.

Il crut leur faire peur avec les bêtes farouches, dont ils ne firent que rire. On les traina dans l'amphithéatre, pour les faire agenouiller de force devant une statue du Soleil qui y étoit, contre laquelle les martyrs ayant craché, on les fouetta de foucts plombés, puis étant dépouillés et couverts de plaies, bien qu'ils fussent revêtus de Jésus-Christ, et embellis de la grâce divine, on lâcha sur eux dans l'amphithéâtre deux lions et quatre ours, qui se jetèrent aux pieds des saints martyrs.

Valérien, juge, attribuant ce miracle à l'art magique, les fit tuer sur le champ; ils furent taillés en pièces, et leurs âmes allèrent jouir de Dieu au ciel, laissant leur corps démembrés cruellement, et trempés dans leur sang, lesquels demeurèrent trois jours sans sépulture, pour épouvanter les chrétiens. Néanmoins depuis, Quirin, sous-diacre, ramassa leurs corps pendant la nuit, les mit en sa maison : et, sous l'empire du grand Constantin, ils furent découverts par révélation divine, et transportés au cimetière de Pontien.

L'Eglise célèbre la fête de ces saints le jour de leur martyre, qui fut le 20 de juillet. Le Martyrologe et le Breviaire Romain font mention d'eux, comme aussi Usuard et Surius en la vie de saint Laurent.

LA VIE DE SAINTE JULITTE,

MARTYRE

Cette sainte femme avoit été obligée de soutenir un procès considérable contre un des premiers de Césarée. C'étoit un de ces hommes qui emploient également la violence et la fraude pour

s'enrichir, toujours avides du bien d'autrui, qu'ils regardent comme une proie assurée. Celui-ci, à force de rogner quelque héritage à ses voisins, s'étoit fait grand seigneur, et possédoit plusieurs belles terres. Mais il ne s'étoit pas contenté d'enlever à Julitte quelque morceau de vigne, ou quelque arpent de pré; il avoit envahi tout d'un coup ses métairies, ses bestiaux, ses esclaves; et après s'être encore emparé de ses meubles, qui étoient fort riches, et l'avoir généralement dépouillée de tout, il avoit eu l'effronterie de la faire assigner le premier, et de prévenir la plainte qu'elle étoit sur le point de rendre contre lui. Mais il s'étoit auparavant assuré de plusieurs faux témoins, et d'un délateur qui devoit agir contre elle. Il avoit aussi pris ses précautions du côté des juges, dont il avoit acheté les voix par une sale et honteuse corruption; et c'étoit particulièrement sur ce moyen qu'il appuyoit la justice de ses prétentions. Le jour que la cause devoit être appelée, un huissier, selon la coutume, cita les parties, et les avocats préparés pour plaider prirent la place au barreau. Celui de Julitte parla le premier; il représenta aux juges l'horrible vexation que sa partie avoit soufferte de la part de cet homme; il s'étendit beaucoup sur l'injuste violence avec laquelle il s'étoit rendu maître de tout le bien de cette dame; et déplorant d'une manière fort pathétique la condition fâcheuse des voisins de cet usurpateur, dont l'insatiable avarice engloutissoit tout ce qui étoit à sa bienséance, il alloit produire les titres en vertu desquels sa partie possédoit ses héritages, et faire voir qu'une longue et paisible jouissance rendoit son droit incontestable, lorsque cet homme s'avança au milieu de l'audience, et soutint que, par la nouvelle ordonnance, Julitte ne pouvoit être reçue en justice à agir contre lui; que selon cette loi, toute personne qui étoit d'une autre religion que de celle de l'empereur, et surtout qui professoit celle du Christ, étoit privée dès-lors du droit d'appeler en jugement un citoyen.

Le préteur reçut ce moyen d'opposition; il lui paroissoit juste et fondé sur le droit. Il fit donc apporter de l'encens et du feu; puis se tournant vers les parties : Pour jouir du bénéfice des lois, leur dit-il, il faut auparavant donner des marques qu'on n'est

point de la religion du Christ. Que si quelqu'un s'opiniâtre à vouloir demeurer dans une religion proscrite par les édits des empereurs, on lui déclare qu'il est dès à présent déchu de tous les droits, prérogatives et priviléges attachés à la qualité de citoyen de cette ville, ou de sujet de l'empereur, et même de cette qualité, comme étant noté d'infamie d'après la nouvelle ordonnance.

Que fera Julitte? Se laissera-t-elle séduire à l'envie de rentrer dans son bien, ou négligera-t-elle de se servir du moyen qui lui est offert pour gagner son procès? Mais céda-t-elle au péril qui la menaçoit? La crainte eut elle sur elle quelque pouvoir, et la vit-on pâlir à la voix du juge? Non sans doute. Que répondit-elle donc? Ecoutons-la. Que toutes les richesses du monde périssent, dit-elle; que je perde moi-même mille fois la vie; que mon corps soit mis en mille pièces, plutôt qu'il m'échappe une seule parole qui puisse offenser mon Dieu. Et lorsqu'elle aperçut que le préteur paroissoit extrêmement choqué de ces paroles, et qu'il commençoit à entrer en fureur, elle rendit à Dieu de très-humbles actions de grâces de ce que le même jugement qui adjugeoit la possession d'un bien périssable qui lui appartenoit légitimement, à celui qui en étoit l'injuste ravisseur, lui assuroit à elle des biens éternels. On m'ôte, disoit-elle, un peu de terre, et je gagne le paradis; les hommes me déclarent infâme, et Dieu me prépare une couronne; mon corps ici-bas souffre la peine des esclaves, et mon âme sera placée dans le ciel parmi les trônes et les puissances.

Enfin le préteur la pressant fortement de renoncer à sa religion, et elle protestant toujours qu'elle vouloit mourir servante de Jésus-Christ, traitant d'impies et d'exécrables suborneurs ceux qui vouloient l'engager à abjurer la foi: ce juge, contre toute sorte d'équité, non-seulement confirma l'usurpateur dans son injuste détention, mais encore condamna la sainte à être brûlée, pour réparation, prétendoit-il, de l'outrage fait par elle aux édits des empereurs.

Le cœur ne se porte pas avec plus d'ardeur vers l'objet de sa passion, l'homme le plus voluptueux ne court point au plaisir avec plus d'empressement, que Julitte s'avança vers le bûcher qui la devoit consumer. Son visage, sa contenance, ses paroles, tout mar-

quoit en elle la joie dont son âme étoit remplie. Elle exhortoit les femmes qui étoient proche d'elle à endurer constamment toutes choses pour le soutien et la défense de la religion de Jésus-Christ, et de ne point rejeter sur la foiblesse du sexe le crime de leur désertion.

Ne sommes-nous pas, disoit-elle, tirées de la même masse que les hommes? Ne sommes-nous pas aussi bien qu'eux, formées à l'image de Dieu? C'est le même ouvrier qui a fait ces deux ouvrages, et la force n'est pas plus le partage de l'homme que celui de la femme. Est-ce donc une si grande merveille qu'une femme courageuse? Sommes-nous, encore une fois, d'une autre nature que les hommes? Quand Dieu voulut former la femme, il ne prit pas de la chair, mais une côte. Que veut dire cela, sinon que la femme ne doit pas montrer moins de fermeté et de constance dans la foi, ni moins de patience dans les tourments que les hommes?

Après qu'elle eut parlé de la sorte, elle se lança sur le bûcher, qui fut pour elle un lit nuptial, d'où son âme s'éleva dans le ciel, et alla prendre possession du bonheur dû à sa fidélité; tandis que son corps, respecté par les flammes fut remis en entier, et sans aucune atteinte de feu, entre les mains de ses proches, qui le placèrent honorablement dans le vestibule de ce temple. Au reste, ces saintes reliques en sanctifiant le lieu où elles furent déposées, sanctifient aussi ceux que le désir de les honorer y conduit.

Mais la terre qui reçut ce précieux dépôt, comme par un mouvement de reconnoissance, fit sortir de son sein une fontaine d'une eau excellente. Ou plutôt, disons, que c'est la sainte elle-même qui, comme une nourrice pleine de tendresse pour les habitants de cette ville, qu'elle regarde comme ses chers nourrissons, leur fournit un lait dont la source agréable et salutaire ne tarit jamais. Cette eau est un préservatif pour ceux qui jouissent d'une parfaite santé; un breuvage délicieux pour les personnes sobres, et un remède pour les malades. Tel fut le présent qu'Élisée fit autrefois à ses chers citoyens de Jéricho, lorsqu'il fit perdre la salure aux fontaines de cette ville, et, par sa bénédiction, changea en douceur toute leur amertume. Hommes, ne souffrez pas, je vous en conjure, que les

Digitized by Google

femmes vous dérobent la gloire de défendre avec plus de générosité que vous, la religion de Jésus-Christ. Et vous, femmes, ne laissez pas aux hommes seuls cette gloire, mais faites-vous-en une de suivre l'exemple que je viens de vous proposer.

La vie de sainte Juliette est tirée des homélies de saint Basile le Grand. Le Martyrologe Romain fait mention d'elle au 30 juillet.

A Tuburbe-la-Lucernoise, en Afrique, sainte Maxime, sainte Donatille, et sainte Seconde, vierges et martyres. Pendant la persécution de Valérien et de Gallien, les deux premières furent abreuvées de vinaigre et de fiel, ensuite déchirées de coups violents, tourmentées sur le chevalet, brûlées sur des grils et frottées de chaux. A la fin, ayant été exposées aux bêtes avec la vierge sainte Seconde, âgée de douze ans, et n'en ayant reçu aucun mal, elles furent égorgées. — Pendant qu'on martyrisoit sainte Maxime et sainte Donatille, la vierge sainte Seconde regardoit par une fenêtre de sa maison comme on les tirailloit, et voyant qu'on les menoit pour être exposées à la moquerie du peuple, elle descendit promptement et courut après elles pour les accompagner au martyre. Le juge ayant appris cette nouvelle, ordonna qu'on l'exposât avec les deux autres pour être dévorées des bêtes féroces; mais Dieu les conserva de telle sorte qu'elles n'en furent nullement offensées; il convertit la furie d'un ours qu'on lâcha contre elles en une si grande douceur, qu'il leur léchoit les pieds, comme s'il eût voulu leur témoigner du respect. Alors le juge, plus cruel que les bêtes féroces, leur fit trancher la tête. Leurs corps furent recueillis par les autres chrétiens de Tuburbe.

A Assise en Ombrie, saint Ruffin, martyr.

A Auxerre, saint Ours, évêque et confesseur.

On honore encore aujourd'hui, dans l'Ordre des Frères Prêcheurs, le bienheureux Mannès, frère de saint Dominique, et fils de la bien-

heureuse Jeanne d'Aza ; il se fit remarquer pendant sa vie par sa simplicité de mœurs, la sincérité de sa foi et son amour de la contemplation. Après s'être enrichi de mérites pour le ciel, il reposa en paix au monastère de Saint-Pierre de Gumiel, de l'Ordre de Cîteaux, où étoit la sépulture de la famille de Gusman, à laquelle il appartenoit. Son tombeau devint bientôt célèbre par les miracles que Notre-Seigneur y opera, à l'intercession de son serviteur.

Digitized by Google

TRENTE-UNIÈME JOUR DE JUILLET.

Saint Germain, évêque d'Auxerre. — Saint Ignace de Loyola, fondateur de la Compagnie de Jésus.
— Saint Jean Colombini, fondateur de l'Ordre des Jésuates.

Saint Fabius, martyr; saint Calimer, évêque et martyr; saint Démocrite, saint Second et saint Denys, martyrs; trois cent cinquante moines de Syrie, martyrs; saint Firme, évêque.

LA VIE DE SAINT GERMAIN,

ÉVÊQUE D'AUXERRE, CONFESSEUR.

AN 435.

Saint Sixte III, pape. — Théodose II, empereur.
— Clodion, roi,

Du temps qu'Honorius, fils du grand Théodose, tenoit l'empire d'Occident, le bienheureux saint Germain naquit en la ville d'Auxerre, de parents nobles, riches et chrétiens, qui procurèrent aussitôt son instruction, tant aux bonnes mœurs, qu'aux sciences convenables à son extraction. Si bien qu'après avoir étudié la philosophie et la jurisprudence, il se mit à suivre le barreau, prenant un singulier plaisir à haranguer publiquement; et encore qu'étant pour lors emporté de vanité, il s'adonnât à l'éloquence, néanmoins Notre-Seigneur projetoit de s'en servir à un autre sujet.

Personne en France ne pouvant l'égaler à bien dire, il délibéra, pour se faire davantage paroître, d'aller à Rome, où il se rendit en peu de temps si admirable, qu'on ne pouvoit assez louer la grâce de son discours, la grandeur de son jugement, la force de ses rai-

sons, l'intégrité qu'il gardoit en tous ses plaidoyers, ne se chargeant point des causes mal fondées, et n'usant d'aucunes subtilités pour surprendre ou incommoder les parties. Par ce moyen il entra en un tel crédit, qu'il parvint aux plus hautes dignités, fut allié à une fille des plus riches et des plus nobles de la ville, et eut un familier accès auprès de l'empereur, qui le fit gouverneur de son pays d'Auxerre, et l'établit chef, tant de la justice que des armes.

Comme Notre-Seigneur n'avoit pas encore éclairé son âme de sa divine lumière, il s'adonnoit à ses plaisirs, et principalement à la chasse, en laquelle il prenoit un extrême contentement, et attachoit, en signe de trophées, les têtes des bêtes qu'il prenoit à un arbre planté au milieu de la ville, duquel les païens s'étoient autrefois servis en leurs superstitions abominables. Saint Amateur, évêque, ne le pouvant souffrir, se résolut de lui en parler: mais il n'en tint aucun compte, et ne laissa pas de continuer, et de le charger de ces mêmes dépouilles. Sur ce refus, l'évêque délibéra d'abattre l'arbre, et de le brûler: ce qu'il fit durant l'absence de saint Germain. Mais le saint prenant cet acte de piété pour un affront, résolut de se venger, et de faire mourir celui qui ne demandoit que sa vie. De sorte que le saint prélat fut contraint de céder à la force, et de se retirer à Autun, où Notre Seigneur lui révéla, qu'il n'auroit point d'autre successeur que lui, et qu'il le précéderoit au royaume des cieux, étant un vaisseau d'élection et un instrument choisi pour faire fleurir l'Eglise, déraciner l'hérésie, et réduire des royaumes entiers.

Le saint prélat admirant la divine bonté, et adorant ses jugements toujours justes et équitables, retourna incontinent à Auxerre (la longueur du temps avoit quelque peu adouci saint Germain). Il entra à l'Eglise où le peuple s'assembla aussitôt pour la joie qu'ils avoient de le voir de retour. Après les avoir exhortés, il leur commanda de se trouver le lendemain en la place publique, pour une affaire très-importante qu'il leur vouloit communiquer. Ils ne manquèrent pas de s'y trouver à point nommé, et même saint Germain, accompagné de ses soldats. L'évêque les mena droit à l'église, où ayant fait fermer les portes, il les avertit de la

fin de sa vie, et de sa prière faite à Notre-Seigneur, touchant son successeur, lequel lui avoit révélé un homme puissant en œuvres et en paroles, sous lequel la religion fleuriroit, et qui, par l'odeur de ses rares vertus, sanctifieroit la ville et le pays. Il prit aussitôt ses prêtres, et alla droit à saint Germain, qu'il fit saisir au corps, et dépouiller de son vêtement écarlate pour lui donner la tonsure, et le revêtir d'un simple habit de clerc, l'assurant que son élection venoit du ciel, et du grand fruit que Notre-Seigneur en retireroit. Saint Germain en demeura si surpris qu'il ne pouvoit dire un seul mot : mais lorsqu'on le dépouilloit et qu'on lui coupoit les cheveux, Dieu disposoit intérieurement son âme, et l'inspiroit de ne point résister.

A quelque temps de là le vénérable saint Amateur se fit porter à l'église, où il mourut entre les chants des anges qu'on entendoit clairement partout, et qui montroient la sainteté et la gloire de son âme. Son corps fut inhumé à Autun, où, par le mérite de son intercession, un paralytique fut guéri sur le champ. Saint Germain, depuis sa tonsure, avoit été promu à l'Ordre de prêtrise, et ne vouloit pas passer au delà, se jugeant indigne d'être évêque. Les trois États d'Auxerre s'assemblèrent en corps, et l'importunèrent tellement, qu'il fut contraint de baisser le col à cette pesante charge, et aussitôt on aperçut la vérité de son élection, par un changement universel de toutes ses mœurs.

Il ne marcha plus en gouverneur, mais en apôtre; au lieu de gens de guerre, il n'avoit à sa suite que de bons prêtres; sa femme ne lui fut désormais que comme sa sœur; ses aises se changèrent en austérités, ses légèretés en gravité, et toutes ses vanités en une humble simplicité. Il vendit tous ses biens, et en distribua l'argent aux pauvres, renonça à la viande, au poisson, et même le plus souvent aux légumes, se contentant d'un peu de pain d'orge, qu'il mouloit et pétrissoit lui-même, et qu'il couvroit de cendres pour n'en recevoir aucun goût. Il ne buvoit que de l'eau, excepté aux jours de Pâques et de Noël, où il prenoit un peu de vin. Son jeûne étoit continuel, s'abstenant quelquefois de manger des semaines entières.

Toutes les saisons de l'année lui étoient égales, n'étant point plus vêtu en hiver qu'en été, serrant son rude cilice d'une forte ceinture, pour faire entrer les crins plus avant dans sa chair. Le lit où il couchoit étoit des carreaux : sa haire, ses linceuls; la cendre, son matelas; sa couverture, un sac; le plancher, son pavillon; les murailles, ses rideaux; et son chevet un caillou, ou un petit coffre plein de saintes reliques, auxquelles il avoit grande dévotion. Il passoit souvent des nuits sans dormir; et celles où il reposoit, n'étoient que pour rentrer plus fortement au travail.

Il affoiblissoit ainsi son corps, et son esprit en devenoit plus vigoureux : car il persévéroit jour et nuit en oraison; ses yeux étoient comme deux fontaines de larmes, n'osant pas, pour la honte de ses légèretés passées, les lever au ciel. Notre-Seigneur lui apparoissoit souvent, et le consoloit de sa divine présence, laquelle il s'imprima tellement en l'âme, que toutes les choses du monde ne l'en pouvoient aucunement distraire.

Il bâtit un monastère près d'Auxerre, où plusieurs grands personnages, attirés par ses vertus, s'enrôlèrent généreusement pour combattre sous les enseignes de la croix : il ne se plaisoit qu'avec eux, et n'en vouloit sortir que pour le devoir de sa charge, ou pour la charité du prochain. Encore que sa vie fût une continuelle pratique de toutes sortes de vertus, il se plaisoit davantage en l'humilité et en la charité, se servant de l'une pour s'abaisser en lui-même, de l'autre pour s'élever vers Dieu, et s'accommoder au prochain : de sorte qu'il lavoit les pieds des pauvres, les servoit à table, et nettoyoit leurs plats, les exhortant à la patience durant qu'ils prenoient leur repas. Cette libéralité si parfaite fut si agréable à Notre-Seigneur, que plusieurs malades en furent guéris.

En ce temps, il fut appelé par l'empereur pour des affaires d'importance. Il s'y achemina aussitôt; et étant proche des Alpes, il aperçut un pauvre qui étoit embourbé dans un lac : il descendit tout vêtu, chargea ce pauvre sur ses épaules, prit son fardeau entre ses mains, et le tira de ce mauvais pas.

Au sortir de Milan, rencontrant une multitude de pauvres, il demanda à son archidiacre ce qu'il avoit d'argent. Cet homme lui

Digitized by Google

répondit qu'il n'avoit que trois écus. Il lui commanda de les leur distribuer, mais il n'en donna que deux. Saint Germain fut ensuite appelé pour guérir Léporius, homme fort riche, lequel, en reconnoissance de la santé, le contraignit de prendre deux cents écus, qu'il donna à son archidiacre ; alors il le reprit de son avarice et de sa désobéissance, et l'assura que Dieu lui avoit révélé que, s'il eût donné les trois écus, Léporius en eût donné trois cents : parce que Dieu rend toujours le centuple des aumônes que l'on fait, en ce monde ou en l'autre.

Sa charité ne s'étendoit pas seulement aux malades, mais aussi à toutes sortes d'affligés, jusqu'à terminer les procès de ses diocésains, lesquels recouroient plus volontiers à lui qu'aux juges, tenant ses sentences comme des oracles du ciel, et desquelles il ne falloit point appeler.

Un citoyen d'Auxerre ayant été volé par les chemins, se vint un jour plaindre à lui, comme s'il lui eût dû faire raison. Saint Germain, s'étant mis en prières, vit arriver le voleur, qui confessa sa faute, et restitua l'argent jusqu'au dernier denier.

Il ramenoit les pécheurs, convertissoit les infidèles, réduisoit les hérétiques, pénétroit dans les cœurs des plus obstinés, retranchoit les usures, éteignoit les inimitiés, déracinoit la débauche, et ensevelissoit les pompes, les danses et les vanités de son diocèse, où l'on ne parloit que de Dieu et de la vertu.

Mammertin, homme fort renommé entre les païens de son temps, ayant perdu un œil, et étant en danger de perdre l'autre, avec une paralysie survenue en sa main, après l'assistance des médecins, qui lui fut inutile, eut recours aux sorciers et aux idoles, mais sans aucun effet, Dieu, le voulant retirer de son idolâtrie, l'inspira de s'adresser à saint Germain. En s'y acheminant il fut surpris par la nuit et une pluie, avec des tonnerres effroyables : tellement qu'il fut contraint de se retirer dans la chapelle de Saint-Corcodème, où il eut pendant la nuit d'admirables visions : car il vit les saints dire la messe, chanter des pseaumes, faire toutes les cérémonies de l'Eglise ; et il fut préservé d'un prodigieux serpent qui étoit en ce lieu, avec sept autres plus petits. Tout cela fut révélé à saint Ger-

main, qui vint le lendemain au-devant de lui, le catéchisa, et lui donna le baptême, par lequel il recouvra son entière santé ; il se fit ensuite religieux du monastère d'Auxerre, duquel, pour ses insignes vertus, il fut élu abbé après la mort d'Alogius.

En ce temps l'hérésiarque Pélage commença à publier des blasphèmes contre la nécessité et l'efficace de la grâce divine ; ses erreurs infectèrent plusieurs provinces, entre autres l'Angleterre, d'où il étoit originaire. L'Église assembla plusieurs conciles contre lui ; et Prosper d'Aquitaine, disciple de saint Augustin, fit une assemblée, où saint Germain fut député avec saint Leu de Troyes, pour l'aller combattre.

En chemin, il passa par Nanterre, à trois lieues de Paris, où il vit la bienheureuse sainte Geneviève, âgée seulement de six ans : il déclara la réjouissance qu'il y avoit eu dans le ciel au jour de sa naissance, et assura qu'elle seroit la cause du salut de plusieurs. Il lui pendit au col une pièce marquée à la croix, qu'un ange lui avoit apportée : lui défendant les ornements de vanité que les filles du monde portent souvent à leur grand préjudice.

Satan, prévoyant l'entière conversion des Anglois, s'efforça tant qu'il put de lui en empêcher l'entrée, faisant courir de mauvais bruits contre lui, criant par la bouche des possédés, qu'il venoit pour renverser l'État, et livrer l'Angleterre aux Saxons, leurs ennemis ; il suscita en outre sur la mer de si furieuses tempêtes, que les matelots protestèrent qu'ils n'en avoient jamais vu de semblables. Saint Germain alors monta sur le tillac, parla à la mer et aux vents, conjura les diables, et déclara le sujet qui les amenoit au pays ; puis ayant invoqué le nom de la très-sainte Trinité, et versé dans l'eau un peu d'huile sainte, la mer devint calme, et les nautonniers, tout étonnés, demandoient, comme du temps de Jésus-Christ, qui étoit celui-là à qui la mer et les vents rendoient si promptement obéissance ?

Sitôt qu'il eut mis pied à terre, ne se confiant point en ses forces, mais en celles de Jésus-Christ, il se transporta en un désert, où il pria quelque temps, jeûna et fit de grandes aumônes pour le salut de cette nation ; puis il sortit en campagne, fit retentir partout la

vérité de l'Église, publia la nécessité et l'efficace de la grâce, tellement qu'au lever de ce nouveau soleil les ténèbres se dissipèrent, et la lumière évangélique éclaira la plus grande partie du peuple, qui abandonna l'hérésie, et se remit au giron de l'Église.

Les ministres, étonnés de cette générale déroute, et tâchant de sauver le reste, offrirent de disputer contre le saint, qui les prit au mot, désignant le temps et le lieu ; le peuple y accourut de toutes parts pour en voir l'issue, et savoir à qui le champ de la victoire demeureroit. Mais les hérétiques furent si vivement repoussés, qu'ils ne purent repartir à ses raisons. Pour comble de tout, on amena sur la place publique la fille d'un tribun, aveugle de dix ans. Le saint la présenta aux hérétiques pour la guérir ; sur leur refus, il se prosterna à terre, invoqua le nom de la très-sainte Trinité, et appliqua des reliques sur ses yeux, qui s'ouvrirent incontinent. Le peuple s'écria que la doctrine de saint Germain étoit la vraie, se rangea sous ses enseignes, et abandonna celles des hérétiques. Le saint alla en rendre grâces à l'église du glorieux martyr saint Alban, auquel il fit présent d'une partie de ses reliques, et en échange il prit de la terre de son tombeau, qui se changea visiblement en sang.

Après l'extirpation des hérésies, il voulut encore les délivrer de la guerre que leur faisoient continuellement les Pictes et les Saxons ; de sorte que comme les deux armées étoient au moment de se joindre, saint Germain accourut à celle des Anglois, et étant assuré de la victoire, il fit crier par tous les soldats *Alleluia*. Ce bruit étonna tellement les Saxons qu'ils s'enfuirent, pêle-mêle, laissant les Anglois maîtres du camp, de leur attirail, et de tout leur bagage.

En revenant il se blessa au pied, et fut contraint de s'en retourner au Bourg, où le feu ayant pris, brûloit les maisons l'une après l'autre. Les habitants l'en ayant averti, et l'ayant prié de se sauver, il se mit en oraison, et le feu passa par-dessus la maison, sans l'incommoder.

Bien qu'il apportât la santé à tous les malades qui s'offroient, il ne vouloit point se guérir, désirant souffrir et se conformer à Jésus-Christ. Néanmoins, le peuple l'importuna tant de le faire, qu'il s'y accorda : il se mit en oraison, et aussitôt il vint un

Digitized by Google

homme d'un aspect vénérable, qui le guérit par l'attouchement de ses mains.

Les affaires d'Angleterre étant si heureusement terminées, tant pour la Religion que pour l'État, il délibéra de revenir en France, au grand regret de toute l'Angleterre, qui eût fort désiré de jouir toujours de sa sainte présence. Il arriva qu'un voleur, ayant dérobé en chemin son cheval, ne put (quelque effort qu'il fît) gagner pays : ce qui le contraignit de le restituer et de confesser sa faute, en présence du saint et de toute la compagnie ; le saint avoit auparavant été averti que ce cheval lui seroit restitué : il embrassa cordialement le voleur, et lui donnant l'aumône, il l'exhorta de n'y plus retourner.

Les François furent bien réjouis de son arrivée. A Alise il logea dans la maison d'un sénateur, homme fort vertueux. Nectoriale, sa femme, ayant jeté secrètement sur le plancher où il devoit dormir, de la paille, elle la garda depuis comme une précieuse relique. Sa dévotion ne fut pas inutile ; car cette paille guérit Astérius, qui étoit cruellement possédé du malin esprit.

En s'en allant à Arles visiter l'évêque saint Hilaire, renommé pour sa grande sainteté, le peuple accouroit par troupes pour le voir, et baiser sa robe, ou quelque chose qu'il eût touché ; en ce peu de temps il convertit un grand nombre d'infidèles, et guérit beaucoup de malades, entre autres la femme du lieutenant de l'empereur, que la fièvre quarte tourmentoit fort : son mari lui offrit plusieurs présents ; mais il ne les voulut pas accepter, ne mesurant pas les grâces du Saint-Esprit ni les dons de Dieu au prix de l'or ni de l'argent.

Lorsqu'il fut de retour, et qu'il croyoit prendre un peu de repos, n'ayant qu'à régir son diocèse, des nouvelles vinrent d'Angleterre, qui l'attristèrent extrêmement : c'est que, par l'artifice du diable et de quelques renégats, l'hérésie des pélagiens entièrement éteinte, commençoit à se réveiller. Les catholiques bien désolés, le supplièrent de revenir, autrement que tout s'en alloit se perdre. Il s'y achemina avec saint Sévère, évêque de Trèves, saint Leu de Troyes étant déjà mort. En passant par Paris, il délivra sainte Geneviève

des calomnies et des mauvais bruits qui couroient d'elle, faisant clairement reconnoître l'innocence et l'intégrité de sa vie à tous les Parisiens, qui depuis l'eurent en singulière estime.

Cependant les diables, furieux de ce qu'il retournoit en Angleterre, publioient sa venue par la bouche de ceux qu'ils possédoient, de sorte qu'Euraphius, saisi d'une contraction de nerfs, se fit incontinent porter au port où il devoit aborder. Sa dévotion ne fut pas sans effet, car à la descente du saint il fut si bien guéri, qu'il fut le messager de sa venue par toutes les provinces de l'Angleterre; publiant aussi la santé qu'il avoit recouvrée.

Les évêques, les princes et les seigneurs le vinrent saluer, et il alla dans les villes, où il prêcha avec tant de vertu, et opéra de si grands miracles, que l'hérésie fut entièrement sapée et abjurée de chacun, excepté des ministres, qui demeurèrent obstinés. Ce que le saint voyant, il fit tant qu'ils furent bannis de toute l'Angleterre, laquelle depuis n'y retomba plus.

Il passa de là en Allemagne, pour pacifier les Allemands, qui étoient sur le point d'entrer en guerre avec Aétius, gouverneur en France : il les accorda si heureusement, que les armées furent congédiées, et la paix respectivement jurée des deux côtés.

Accompagnant Placidie, impératrice, mère de Valentinien III, qui alloit en Italie pour des affaires d'importance, il passa par la ville d'Autun, et se transporta au tombeau du glorieux martyr Saint Cassien, auquel il parla comme s'il eût été en vie, s'informant de ce qu'il faisoit. Le martyr répondit que son âme jouissoit de l'éternelle félicité, et que son corps reposoit là jusqu'à la résurrection. Saint Germain lui répliqua: *Reposez donc, mon frère, jusqu'à ce temps, et priez le Seigneur que ressuscitant au son de la trompette, nous puissions jouir de votre béatitude.* Les assistants en furent fort étonnés, n'admirant pas moins ce miracle que s'il l'eût ressuscité.

Étant arrivé à Milan le jour de la Toussaint, à l'insu de chacun, et cherchant à n'être point connu, les possédés le découvrirent incontinent, criant à toute force : *Germain, pourquoi nous venez-vous chasser d'Italie? ne vous suffit-il pas de nous avoir renvoyés de France?*

Digitized by Google

Chacun à ces paroles ouvrit les oreilles, principalement l'archevêque, qui, après avoir cherché soigneusement le saint, le trouva, et l'alla saluer avec son clergé et les principaux de la ville. L'ayant amené à l'église, il monta en chaire et prêcha si divinement, que les Milanois en furent tout ravis. En descendant, il chassa le diable qui l'avoit découvert.

De là, il s'achemina à Ravenne, où séjournoit Valentinien, avec Placidie, sa mère; il y voulut entrer de nuit, fuyant tant qu'il pouvoit les acclamations populaires; mais cette nuit-là fut aussi claire que le jour, par la multitude de flambeaux qu'alluma le peuple qui alloit au-devant de lui pour recevoir sa bénédiction. On ne peut dire la joie qu'eut alors l'impératrice, tenant à grand honneur de se prosterner à ses pieds, de lui parler et de lui recommander l'empire de son fils, à cause de la multitude des barbares qui s'étoient révoltés.

Dieu fit alors éclater son saint par de plus grands miracles qu'il n'avoit encore fait. Il guérit tous les malades de la ville, délivra tous les possédés, ressuscita le fils de Volutien, rompit par sa prière les portes des prisons et fit sortir tous les prisonniers. L'impératrice lui envoya sur un plat d'argent des viandes fort délicates, qu'il donna à ses serviteurs; et retenant pour les pauvres le plat, il lui envoya en échange une écuelle de bois, avec du pain d'orge, que lui-même avoit pétri; elle en fut si contente, qu'elle disoit y avoir beaucoup gagné, préférant le pain à ses viandes, et l'écuelle de bois à son bassin d'argent.

Le temps enfin arrivant où Dieu vouloit le couronner pour tant de saintes œuvres et tant de travaux qu'il avoit endurés, il lui révéla sa mort en ces termes : *Vous viendrez bientôt en votre chère patrie.* Les évêques auxquels il en fit rapport, l'interprétèrent de son retour en France. Mais étant plus clairvoyant, et sachant que la terre n'est qu'un vrai exil, il jugeoit tout le contraire; de sorte qu'il tomba malade à quatre jours de là. L'archevêque, les prêtres et les principaux de la ville l'allèrent visiter, fondant en larmes pour la perte qu'alloit faire la chrétienté. L'impératrice l'assista plus charitablement que tous : et désirant lui faire manger de

bonnes viandes, elle lui demanda ce qu'il souhaitoit. On pensoit qu'il dût dire ce qu'il désiroit manger, mais il répondit : *Que mon corps soit porté à Auxerre.*

Au septième jour de son mal, étant cassé de vieillesse et exténué d'abstinences, d'austérités, de fatigues et de voyages qu'il avoit faits pour les affaires de l'Église, le 31 de juillet, après avoir gouverné son évêché trente ans, il ferma les yeux du corps, pour ouvrir éternellement ceux de l'esprit. Le deuil de sa mort fut général, parce qu'il étoit le ferme boulevard de l'Église, le conservateur de l'empire, la consolation des affligés et le soulagement des pauvres.

Ses meubles ne tardèrent guère à être partagés : l'impératrice eut pour soi le coffre des reliques; l'archevêque, sa robe et son calice. Les autres prélats jetèrent au sort le reste : l'un eut le manteau, l'autre la ceinture, deux partagèrent la tunique, les derniers la soutane, les tenant tous si chers, qu'ils les préféroient aux plus rares joyaux.

Son corps ayant été solennellement porté en France, il guérit à Plaisance un paralytique, qui le toucha avec une ferme foi et un grand respect.

Tous les auteurs françois font une honorable mention de saint Germain; Constance a décrit sa vie avec Hermie, moine; saint Prosper, saint Grégoire de Tours et saint Sidoine de Clermont en parlent souvent. Les Martyrologes Romain, d'Usuard, d'Adon et de Bède, le rapportent au 31 de juillet, qui fut le jour de son décès.

LA VIE DE SAINT IGNACE DE LOYOLA,

FONDATEUR DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

AN 1556.

Paul IV, pape. — Maximilien Ier, empereur.
— Henri II, roi.

Saint Ignace de Loyola, père et fondateur de la Compagnie de Jésus, naquit en la province d'Espagne qu'on nomme Guipuscoa, l'an de Notre-Seigneur 1492, du temps du Pape Innocent VIII, sous l'empire de Frédéric III, du temps de Ferdinand et d'Isabelle, rois d'Espagne. Son père s'appeloit Bertrand Yannès, d'Ognes et de Loyola, seigneur de ces lieux, chef de son illustre et ancienne famille; sa mère avoit nom Marie Saez de Balde, fille du seigneur de Balde, dame qui égaloit son mari en noblesse et en vertu. Ces deux maisons de Loyola et de Balde sont les principales de toute la province de Guipuscoa.

Saint Ignace fit paroître dès son enfance qu'il avoit l'esprit vif et subtil. Aussitôt qu'il entra en adolescence, il fut envoyé à la cour des rois Catholiques, afin qu'il y fût élevé avec ceux de sa profession, et le sang venant à s'échauffer avec l'âge, comme il avoit le cœur généreux, il s'adonna aux armes pour s'avancer par la gloire et par l'honneur militaire.

En l'an 1521, les François ayant assiégé Pampelune, Ignace s'enferma pour la défendre avec les deux capitaines et les soldats de la garnison. Le siége fut si rude, que ceux du dedans perdirent toute espérance de secours, et ils étoient sur le point de se rendre, si Ignace ne les en eût empêchés, leur persuadant de mourir plutôt que de se rendre ou d'entrer en quelque composition.

Digitized by Google

Durant le siége, Ignace eut une jambe rompue d'un coup de canon, et l'autre fut offensée de l'éclat d'une pierre où le boulet avoit donné. Ignace étant tombé par terre, ses compagnons, perdant courage, se rendirent aux François, qui firent emporter saint Ignace dans leurs tentes; puis, sachant qui il étoit, ils le firent panser soigneusement, et le renvoyèrent à sa maison dans une litière à bras. Son mal augmenta, en sorte qu'il fut en grand danger de perdre la vie. Mais Notre-Seigneur lui envoya le prince des Apôtres, saint Pierre, la veille de sa fête, qui lui apparut et le guérit. Notre soldat étant remis sur pied par cette visite, se fit couper l'os, qui étoit repris hors de son lieu sous le genou, sans permettre qu'on le liât pour refaire cette fracture, demeurant calme, sans dire un simple mot qui témoignât son impatience, non plus qu'en tout le reste de sa maladie.

Pendant qu'il étoit au lit (lui qui étoit curieux de lire les Amadis et d'autres livres profanes) il pria qu'on lui prêtât quelque volume où il se pût désennuyer. On lui apporta deux livres, l'un de la vie de Jésus-Christ, l'autre de la vie des saints, d'autant qu'il n'y avoit que ces deux-là dans la maison. Il les lut au commencement pour passer le temps : mais bientôt après il y prit goût, et Notre-Seigneur, par cette lecture, gagna tellement son cœur, qu'il désira imiter ce qu'il lisoit. S'étant levé la nuit pour faire oraison, ainsi qu'il avoit accoutumé, il s'agenouilla devant une image de Notre-Dame, et avec une humble et fervente confiance, il s'offrit, par le moyen de la glorieuse Vierge, à servir fidèlement son très-cher Fils, promettant de renoncer tout à fait au monde. Comme il faisoit cette prière, l'on sentit un grand tremblement, dont les vitres de sa chambre furent cassées. Il craignoit la foiblesse de sa chair, mais la glorieuse Reine des anges, à laquelle il se recommandoit d'affection, lui apparut une nuit, avec son Fils entre ses bras, et par cette visite céleste, Notre-Seigneur le changea tellement, que dès lors, jusqu'au dernier soupir de sa vie, il vécut chastement.

Il cherchoit une manière et une condition de vie où il pût mieux mater sa chair et trouver plus parfaitement Dieu : pour cet effet, il résolut de sortir aussitôt qu'il pourroit de sa maison, d'avec

ses parents et ses amis : ce qu'il fit, sans que Martin Garcias de Loyola, son frère aîné, l'en pût empêcher par la remontrance qu'il lui fit de son incommodité, et prenant le prétexte d'aller voir le duc de Najare, il s'en alla à Notre-Dame de Montferrat, suivi de deux serviteurs, desquels il se défit sur le chemin.

Dès le jour qu'il sortit de chez lui, il s'accoutuma à se discipliner rigoureusement toutes les nuits, rapportant toutes ses actions à la plus grande gloire de Dieu : ce qui a été toujours la devise de saint Ignace, et comme l'âme et la vie de toutes ses vertus. Il fit aussi en ce voyage vœu de chasteté, offrant à Jésus-Christ et à sa très-sainte Mère la pureté de son corps et de son âme, avec une singulière dévotion. Étant arrivé en un bourg près de Montferrat, il acheta un habit de pèlerin, qu'il pensoit porter jusqu'à Jérusalem : à savoir, une chemise qui descendoit jusqu'aux talons, de grosse toile d'étoupes, et une ceinture de cordes, des souliers de jonc, une calebasse et un bourdon.

La première chose qu'il fit étant arrivé à Montferrat, fut de se confesser. Il s'adressa à un religieux françois, qu'on nommoit Jean Chanoine, grand serviteur de Dieu, et lui fit sa confession générale pendant trois jours. Ce fut le premier auquel, comme à son père spirituel, il découvrit ses desseins et ses intentions. Il laissa son épée et sa dague devant l'autel de Notre-Dame, cherchant de nouvelles armes plus polies, afin de batailler pour Notre-Seigneur.

A cet effet, la veille de la fête de Notre-Dame du mois de mars, il alla trouver la nuit un gueux tout déchiré, auquel il donna tous ses habits, excepté sa chemise, et se revêtit du sac qu'il avoit acheté, se présentant en ce nouvel équipage devant l'autel de la très-sainte Vierge, où il demeura le reste de la nuit, tantôt debout, tantôt à genoux en prières. Plus tard, Laurent Nicte, abbé de Montferrat, fit graver sur une table de marbre blanc ces paroles : *Le bienheureux Ignace de Loyola se voua ici à Dieu et à la Vierge par beaucoup de prières et de larmes : s'étant ici vêtu d'un sac, comme d'armes spirituelles, il y veilla toute la nuit, et s'en alla partant d'ici fonder la Société de Jésus, l'an* 1522.

Digitized by Google

Craignant d'être reconnu, il s'achemina devant le jour vers le bourg de Maurèze, à trois lieues de Monferrat, assez loin du grand chemin qui va à Barcelone. Il marchoit joyeusement avec un gros sac ceint d'un bout de corde, le bourdon à la main, la tête découverte, un pied déchaussé, car il croyoit nécessaire de tenir l'autre chaudement à cause de sa rupture, et parce que sa jambe enfloit tous les soirs; mais Dieu diminua bien sa joie quand il vit courir un homme après lui, pour savoir s'il avoit donné ses bons habits à un pauvre, que la justice avoit mis en prison, soupçonnant qu'il les eût dérobés. Il confessa la vérité pour délivrer l'innocent, et pleurant amèrement d'être un si misérable pécheur, qu'au lieu de faire du bien à son prochain, il le mettoit en peine. Cet homme lui demanda son nom, qui il étoit, d'où il venoit; mais il ne lui en voulut rien dire, désirant rester inconnu aux yeux du monde.

Il alla loger à l'hôpital de Sainte-Luce de Manrèze, pour vivre mendiant avec les pauvres. Là,il commença à dompter sa chair par une vie très-austère, mortifiant les plaisirs et les vains soucis qu'il avoit eus auparavant. Il demeuroit jour et nuit la tête nue, les cheveux mêlés, sans les peigner, laissant avec un mépris de soi croître sa barbe et ses ongles. Il n'avoit d'autre habit que ce gros sac, ni de lit que la terre dure; il veilloit toute la nuit pour pleurer ses péchés; il se disciplinoit trois fois le jour, et demeuroit sept heures à genoux, faisant oraison avec une grande dévotion et ferveur. Il entendoit tous les jours la messe, vêpres et complies, avec une extrême consolation de son âme. Il mangeoit une fois le jour un morceau de pain qu'on lui donnoit d'aumône, ne buvoit que de l'eau, et jeûnoit ainsi tous les jours, excepté le dimanche, qu'il se confessoit et communioit. Il avoit tant d'envie de dompter sa chair, qu'il se privoit de tout ce qui pouvoit donner quelque relâchement à son corps.

Outre cette grande austérité, Notre-Seigneur le voulut encore purifier par la voie du remords de la conscience : c'étoit un ver rongeur, qui piquoit tellement ses entrailles, qu'il ne trouvoit aucun repos ni en l'oraison, aux jeûnes et aux veilles, ni aux disci-

plines et aux autres pénitences. Cet ennui pénétra si avant, qu'il résolut de ne boire ni manger qu'il n'eût trouvé la paix si désirée de son âme, pourvu qu'il ne fût pas réduit au danger de mourir, et il demeura sept jours sans rien prendre, continuant toutefois les sept heures d'oraison à genoux, et les trois disciplines par jour, avec les autres exercices qu'il avoit accoutumés ; jusqu'a ce que rendant compte à son confesseur de ce qu'il avoit fait, et voulant continuer, il lui commanda au nom de Dieu de manger : à quoi il obéit, bien qu'il ne sentit ses forces aucunement diminuées. Par cette obéissance, accompagnée de ruisseaux de larmes, et d'une affection cordiale, il plut à Notre-Seigneur de consoler son serviteur, l'éclairant d'une nouvelle lumière, d'un calme et d'une paix merveilleuses en son âme, avec une si admirable discrétion des esprits, qu'il ne se trouva guère depuis de personnes scrupuleuses, lesquelles s'étant adressées à lui, qu'il ne guérît de cette maladie.

Notre-Seigneur départit une telle lumière à son serviteur, même en ce commencement, qu'étant homme simplement nourri dans le bruit et la vanité des armes profanes, qui ne savoit que lire et écrire, il composa dès lors l'Exercice spirituel, qui est tout rempli d'instructions et d'élévations spirituelles. Toute l'Église en a profité, tant réguliers que séculiers, et le Pape Paul III l'a approuvé par un bref de l'an 1548, où il exhorte les fidèles à le lire et à s'en servir.

Toutefois notre Ignace ne se relâchant point de son austérité, il fut enfin vaincu des travaux excessifs du corps, et tomba en une griève maladie, pendant laquelle il fut secouru charitablement par la confrérie de Manrèze, et bien assisté de plusieurs personnes dévotes, qui l'aimoient et le respectoient comme un saint. En effet, la pyramide que Jean-Baptiste de Cardone, évêque de Viceleu de Tortose a fait ériger au lieu où il faisoit sa pénitence, témoigne assez de la bonne opinion qui est demeurée à ce peuple, de sa sainteté.

Aussitôt qu'il fut à demi guéri, il reprit ses pénitences accoutumées, de sorte qu'il tomba malade pour la seconde et la troisième fois, ayant entrepris de porter un fardeau plus pesant que ses

forces ne le lui permettoient : mais enfin étant vaincu par l'expérience, avec une douleur d'estomac qui le tourmentoit et par la rigueur de l'hiver, il prit, sur le conseil de ses amis, deux robes courtes d'un gros drap minime pour couvrir son corps, et un petit capuchon du même drap pour couvrir sa tête.

Il demeura près d'un an à Manrèze, menant cette vie pénitente, jusqu'à ce que Notre-Seigneur, qui l'appeloit à de plus grandes choses, l'inspira d'aller visiter les Saints Lieux de Jérusalem. Il s'achemina seul à Barcelone, où étant arrivé, il s'assit sur les degrés de l'autel parmi les petits enfants, pour ouïr le sermon. Il y avoit une dame nommée Isabeau Rosel, laquelle regardant ce pèlerin, et voyant son visage resplendissant, entendit une voix dans son cœur, qui lui disoit : *Appelle, appelle.* Après le sermon, elle le convia de diner avec son mari, qui étoit aveugle, lequel fut étonné de ses bons discours, et de la ferveur avec laquelle il les exhortoit à aimer le souverain bien. Cette dame empêcha qu'il ne se mît dans une frégate où il vouloit faire voile, laquelle se perdit à la vue de Barcelone; elle le fit entrer dans un navire, qui le porta en cinq jours jusqu'à Gaëte; d'où il s'en alla à Rome avec de grandes fatigues, parce qu'en l'an 1523, l'Italie fut fort affligée de la peste, de sorte qu'on lui défendoit l'entrée des villages. Enfin il arriva du mieux qu'il put à Rome, le dimanche des Rameaux; il visita dévotement les saintes stations et les reliques de la ville, et reçut la bénédiction d'Adrien VI, qui tenoit alors le Saint-Siége apostolique.

Il séjourna quinze jours dans Rome, et, bien que plusieurs tâchassent de le détourner du pèlerinage de Jérusalem, pour les difficultés qui se rencontroient cette année-là, à cause de la famine et de la contagion, ils ne l'en purent toutefois détourner : ils le forcèrent seulement de recevoir sept ou huit écus qu'ils lui donnèrent pour payer son passage, lesquels depuis (estimant que cela répugnoit à l'esprit de la pauvreté, qu'il vouloit suivre en toutes choses) il distribua aux pauvres qu'il rencontra sur le chemin.

Il souffrit pendant ce voyage d'étranges traverses. Mais Notre-Seigneur qui avoit dit : *Je ne t'abandonnerai jamais,* comme il alloit

à Padoue, lui apparut, le consola de sa douce présence, et lui facilita l'entrée de Padoue et de Venise. On lui proposa à Venise de nouvelles difficultés pour le décourager du voyage, à cause que Soliman, l'année précédente, avoit pris Rhodes, et qu'il couroit des fièvres et des maladies : tout cela ne put le divertir de son dessein.

Etant à Venise, il mendioit à l'accoutumé de porte en porte, et couchoit la nuit sur la place de Saint-Marc. Il arriva qu'un des principaux sénateurs, dormant en son lit bien à son aise, entendit une voix qui lui dit : *Tu es richement vêtu et traité en ta maison, et mon serviteur est tout nu, couché sous les boutiques de la place : tu dors en un bon lit, et il est étendu sur la terre.* Le sénateur se leva tout épouvanté, et s'en alla vers Saint-Marc, où il trouva notre pèlerin par terre : et sachant que c'étoit celui que Dieu lui commandoit de chercher, il le mena chez lui, où il lui fit beaucoup de caresses et d'honneur. Depuis il fit en sorte, que par sa faveur le doge de Venise commanda qu'il fût mené pour rien dans le vaisseau amiral jusqu'en Chypre, où un nouveau gouverneur s'en alloit : de sorte que le 14 de juillet 1423, il fit voile, et sortit de Venise, bien que contre l'avis des médecins.

Cependant il se commettoit dans le vaisseau d'abominables méchancetés, que notre pèlerin reprenoit franchement. Les matelots s'en croyant offensés, résolurent de l'exposer dans une île déserte : mais aussitôt qu'ils y arrivèrent, il furent éloignés par un vent furieux, qui les empêcha d'exécuter leur mauvaise intention. Notre-Seigneur lui apparut souvent durant cette navigation, et le rendit sain et sauf au port de Jaffa, le dernier jour d'août. Le 4 de septembre avant midi il arriva dans Jérusalem.

Notre-Seigneur le favorisa d'une consolation continuelle, lorsqu'il s'occupoit à visiter et à révérer les Saints Lieux. Ignace avoit résolu de demeurer à Jérusalem, et d'employer le reste de ses jours en cette occupation. Mais ayant communiqué son intention au gardien des Cordeliers du Saint-Sépulcre, qui y trouvoit plusieurs difficultés, il suivit son conseil et la volonté de Dieu, qui l'appeloit à quelque chose de meilleur, et résolut de retourner en Espagne,

Digitized by Google

pour embrasser l'état et le genre de vie que Notre-Seigneur lui montreroit.

Avant que de partir de Jérusalem, il eut un grand désir d'aller visiter le mont d'Olivet, où l'on voit encore aujourd'hui les vestiges des pieds de Notre-Seigneur lorsqu'il monta aux cieux; afin de considérer plus attentivement en quelle part tomba la marque du pied droit et celle du pied gauche, qui sont enfoncées dans la pierre, et n'ayant autre chose à donner aux gardes qui le laissoient entrer, il leur donna son couteau et une écritoire qu'il portoit.

Il retourna de Jérusalem en Italie, durant de grandes neiges, au cœur de l'hiver; il étoit vêtu d'un haut de chausses de grosse toile, avec un jupon de treillis noir, tout découpé sur ses épaules, lequel lui avoit été donné par aumône, d'une robe courte de mauvais drap, les jambes nues, des souliers aux pieds. Il trouva dans Chypre trois navires prêts à lever l'ancre, l'un de Turcs, l'autre Vénitien, fort et bien armé; le troisième étoit un petit vaisseau vieux et quasi-pourri.

Le saint s'embarqua dans ce troisième, parce que le capitaine Vénitien ayant appris qu'il n'avoit pas de quoi payer son passage, ne le voulut pas recevoir, disant que s'il étoit si saint qu'on disoit, il s'en allât à pied, marchant dessus les eaux, et qu'il ne se noyeroit pas. Les trois navires firent voile le même jour et à la même heure, ayant le vent en poupe : mais sur le soir ils furent surpris d'une furieuse tourmente, qui engloutit le navire turc, et tout ce qui étoit dedans. Le Venitien s'échoua auprès de l'île de Chypre, mais les personnes se sauvèrent; il n'y eut que le petit navire qui portoit le serviteur de Dieu, qui arriva à Venise, vers la mi-janvier 1524.

Le saint se rafraîchit quelque jours dans la ville, puis il tira vers l'Espagne, n'ayant que quinze ou seize réaux, qu'on lui avoit donnés par aumône, et un morceau de drap pour couvrir son estomac, qu'il sentoit fort affoibli par sa nudité, et par la rigueur de l'hiver. En passant par Ferrare, comme il étoit en oraison dans l'église, des pauvres lui vinrent demander l'aumône, il leur distribua tout l'argent qu'il avoit, et à la sortie de l'Église il alla de porte en

porte mendier son pain, suivant sa coutume ; de là il prit son chemin par Gênes, et passa au travers des garnisons espagnoles et françoises, qui se faisoient alors cruellement la guerre en Lombardie. Les Espagnols le prenant pour un espion, le maltraitèrent à coups de pieds et de poings, le tenant pour un fol, ce dont il reçut en son âme une consolation extraordinaire. Les François lui firent un meilleur traitement. Enfin il arriva à Gênes, où il s'embarqua, et vint à Barcelone, achevant sa navigation au même lieu où il l'avoit commencée.

Le bienheureux Père retourna en Espagne, désirant de servir Dieu en ce à quoi il le voudroit employer : ayant néanmoins toujours intention d'assister son prochain. Après y avoir longtemps pensé et recommandé l'affaire à Dieu, il se résolut d'étudier. Ce qu'il fit, commençant en l'âge de trente-trois ans à apprendre la grammaire, d'un sage et vertueux maître, nommé Jérôme Ardebal, qui en faisoit leçon à Barcelone.

Il se trouva tant soit peu soulagé à Barcelone de sa douleur d'estomac : ce qui l'excita à rentrer en l'austérité de ses premières pénitences, qu'il avoit un peu relâchées à cause de son infirmité, et du travail d'un si long voyage. Il perça les semelles de ses souliers, et les déchira peu à peu, de sorte qu'à l'entrée de l'hiver il avoit les pieds couverts pour fuir l'ostentation, mais il marchoit à plate terre, et en faisoit autant aux autres pénitences.

Il lui arriva deux choses remarquables à Barcelone, par lesquelles il fit voir sa patience et sa charité. L'une fut que, sachant que quelque jeunesse indiscrète troubloit le monastère des religieuses des Anges, de l'Ordre de Saint-Dominique, il persuada à ces religieuses de fuir les occasions des vains discours, pour vaquer à la dévotion et à la retraite intérieure. Ses exhortations ayant fermé l'entrée à ces jeunes gens, ils menacèrent le saint, jusqu'à lui donner des coups de bâton : une fois même ils le battirent si outrageusement, qu'il fut contraint de se faire panser : mais pour cela il ne quitta pas son entreprise, étant très-aise de souffrir pour l'amour de Jésus-Christ.

L'autre occasion fut que, retournant un jour au monastère des

Anges, il trouva dans la rue du Beloc, près la place de Luil, qu'un homme s'étoit étranglé à la poutre de sa maison. Le Père y entra et coupa la corde, chacun croyant que cet homme fût mort; mais il fit oraison et l'appela, en sorte qu'il recouvra les sens et fit signe de repentance et de douleur avant que de trépasser : ce fait fut divulgué par la ville comme une chose miraculeuse.

Il demeura deux ans à Barceloue, étudiant la grammaire, jusqu'à ce que, par le conseil de quelques gens doctes, il alla en l'université d'Alcala, l'an 1526, pour passer aux autres Sciences.

Étant à Alcala, il logea dans l'hôpital de Louis d'Antezane; il y apprit la logique, la philosophie et le Maître des sentences. Non content du travail ordinaire de ses études, et de mendier de porte en porte, il enseignoit la doctrine chrétienne aux enfants et aux ignorants, dirigeant plusieurs personnes à la vertu par l'oraison et par la méditation, et amassant des aumônes pour nourrir ceux qui étoient les plus pauvres.

Cela fut admiré en l'université, et encore plus, de voir le Père vêtu d'une seule robe d'un gros drap, nu-pieds et trois compagnons avec lui habillés de même, qui suivoient son exemple : il s'étoit aussi joint à eux un jeune François. On les appeloit par moquerie ceux du hoqueton. Cela donna sujet au peuple d'en parler diversement, chacun interprétant ce qu'il voyoit et entendoit dire, selon son affection. Jean de Figuera, alors vicaire général de l'archevêque de Tolède, depuis président de Castille, fit plusieurs exactes recherches et informations de sa vie et de sa doctrine, où il ne trouva rien à redire : encore que, pour mieux éprouver le Père, il fut depuis pris par soupçon et retenu quarante-deux jours en prison. Plusieurs personnes qualifiées s'offrirent de l'en faire sortir; mais se confiant en son innocence, il n'en voulut employer aucune. De sorte que son procès ayant été bien instruit, il fut renvoyé absous avec ses compagnons, des cas qu'on lui avoit imputés.

Il lui arriva une chose à Alcala qui fut estimée merveilleuse. Le vicaire général, en le mettant en liberté, lui commanda de s'habiller comme un écolier, et enjoignit à un prêtre, nommé Jean de

Lucène, de lui quêter un habit. Comme ils alloient tous deux un jour faire leur quête, ils se trouvèrent en un quartier où plusieurs gens d'honneur voyoient jouer à la longue paume devant la maison d'un homme de qualité. Celui-ci, sachant pourquoi il demandoit l'aumône, reprocha à Jean de Lucène le tort qu'il se faisoit de s'employer à cela, en disant : *Je veux être brûlé, s'ils ne méritent de l'être.* Le même jour on reçut la nouvelle de la naissance de Philippe II, pour laquelle on fit des feux de joie. Ce cavalier montant au haut de sa maison, où il y avoit quantité de poudre à canon, pour faire des feux d'artifice, il tomba par hasard quelque bluette d'une fusée sur la poudre, qui brûla l'homme et sa maison : ce dont le saint étant averti, il pleura tendrement, et dit : *Passant ce matin par sa maison, je lui avois déclaré que je ne le voulois pas.* Ce fait fut si notoire à Alcala, que chacun révéra la sainteté d'Ignace.

D'Alcala il alla trouver Alphonse de Fonseca, archevêque de Tolède, qui étoit pour lors à Valladolid ; il le reçut bénignement, avec offre de sa protection dans Salamanque, et lui donna de l'argent pour y aller. Y étant arrivé, il commença (selon la coutume) à réveiller dans le cœur du peuple la crainte et l'amour de Dieu : il y fit un merveilleux fruit en peu de jours ; mais, par l'envie des méchants, il fut mis en prison avec un de ses compagnons, où ils furent si étroitement garrottés d'une longue corde, qu'ils ne se pouvoient séparer l'un de l'autre ; toutefois, au bout de vingt-deux jours, le proviseur Frias, assisté d'autres gens doctes, les déclara gens de bonne vie et sans reproche.

Dieu l'inspira aussi de se transporter en l'Université de Paris, qui étoit alors comme l'école et le théâtre du monde. Il chemina à pied à travers la France, et arriva à Paris au commencement de février 1528, moyennant la faveur de Dieu qui le conduisoit.

Il s'y fortifia dans la langue latine et dans les sciences humaines pendant deux ans. Puis il se fit passer maître ès arts, à la persuasion de son régent, afin que son degré rendît témoignage de sa doctrine et qu'il en fût plus recommandable. Après avoir achevé son cours de philosophie, il étudia en théologie, où Notre-Seigneur

usa d'une grande miséricorde envers lui; car, outre le travail de l'étude, il souffroit d'étranges incommodités, vivant au commencement dans Saint-Jacques de l'Hôpital, mendiant sa vie de porte en porte.

Il fut contraint les trois premières années d'aller en Flandre, et une fois en Angleterre, afin d'amasser (des marchands espagnols qui y trafiquoient) quelques aumônes pour soutenir pauvrement sa vie. Il menoit aussi une vie austère, qui ruinoit sa santé, laquelle en demeura tellement affoiblie qu'il fut contraint d'interrompre ses études.

Que dirai-je de ses occupations ordinaires à aider le prochain et à l'exciter à la vertu, et des persécutions qu'il souffroit sans cesse pour ce sujet? Quelques jeunes écoliers de maison et de bon esprit ayant, par les remontrances et l'exemple de saint Ignace, tout quitté pour suivre les conseils de Jésus-Christ, cela fit rumeur dans l'université, car leurs parents et leurs amis s'irritèrent contre lui, le tenant auteur de cette nouvelle vie, qu'ils estimoient une pure folie et une subversion d'esprit. On commença dès lors à le calomnier et à le persécuter, suscitant plusieurs faux témoignages contre le serviteur de Dieu. Ces discours furent suivis de menaces de lui donner la salle au collége de Sainte-Barbe, où il étudioit pour lors, à cause qu'il exhortoit ses condisciples à fréquenter les sacrements, et à s'adonner les jours de fête à l'oraison; un écolier espagnol, nommé Amador, étoit même sorti du collége et du monde, pour suivre Jésus-Christ.

Saint Ignace fut averti de ce qui se passoit contre lui, et bien qu'on eût fermé la porte et sonné la cloche pour assembler les maîtres, afin de le fouetter, et que tous les écoliers y fussent réunis pour voir ce spectacle, il ne se troubla aucunement; au contraire, pour empêcher que la gloire de Jésus-Christ ne fût offensée, et la vertu déshonorée par les chrétiens, et que ces jeunes plantes qui commençoient à fleurir ne fussent arrachées par ce tourbillon de vent, il parla si hautement au principal du collége (s'offrant d'un côté à subir ce sacrifice, et lui remontrant d'autre part le préjudice que cela feroit aux petits, de le voir pâtir pour les avoir exhortés à

la vertu), que le principal lui demanda pardon devant toute l'assistance, quoique le saint ne se souciât que de l'honneur de Dieu et du bien du prochain. Ainsi la vertu entra en crédit, et le saint Père fut reconnu pour ce qu'il étoit.

Le principal, portugois de nation, nommé Diégo Govéa, demeura si affectionné au Père et à ses enfants, que, par la suite, il persuada au roi de Portugal, Jean III, d'envoyer les Pères de la Compagnie de Jésus aux Indes orientales, qui depuis ont fait tant de fruit en ces provinces éloignées, convertissant plusieurs infidèles à notre religion.

De tout ce que les hommes entreprenoient contre saint Ignace, Dieu en tiroit du profit pour lui qui souffroit et ceux qui se joignoient de jour en jour à lui : comme il arriva à Paris, quand ses adversaires, non contents des calomnies et des faux soupçons qu'ils avoient suscités au Père, le déférèrent à Matthieu Ori, pour lors inquisiteur de l'Ordre de Saint-Dominique, lequel demeura si satisfait de sa doctrine, qu'il lui demanda le livre des Exercices qu'il avoit composé à Manrèze ; il y prit un tel goût, qu'il le translata pour s'en servir. Depuis, à Rome, en une rude bourrasque qui s'éleva contre lui et ses compagnons, le même inquisiteur servit de témoin de l'innocence d'Ignace et d'approbateur de sa doctrine.

Le Père n'avoit point d'autre désir que de choisir des compagnons pour l'aider à sauver des âmes ; il acquit Pierre le Fèvre, savoyard ; François Xavier, navarrois ; Diégo Laynez, natif d'Almazan ; Alphonse Salméron, de Tolède ; Simon Rodriguez, portugois ; Nicolas Bobadilla, d'auprès de Valence : auxquels Claude Lejay, savoyard ; Jean Codure, dauphinois, et Paschal Brouet, picard, se joignirent. Ils se trouvèrent dix en tout, de diverses nations, du temps que les François et les Espagnols étoient le plus acharnés les uns contre les autres ; et toutefois ils se trouvèrent d'un même cœur et d'une même volonté. Ils étoient tous maîtres ès arts, étudiants en théologie. Le jour de l'Assomption de Notre-Dame, après s'être confessés et avoir communié à Montmartre-lez-Paris, ils firent vœu de laisser dans un certain jour tous leurs biens, de s'employer à l'a-

vancement spirituel de leur prochain et de faire le voyage de Jérusalem, si, étant arrivés à Venise, ils en trouvoient la commodité dans un an. Que s'ils n'y pouvoient aller dans l'année, ou qu'y étant allés, ils ne pussent demeurer à Jérusalem, ils se viendroient jeter aux pieds du Pape, afin que Sa Sainteté disposât entièrement d'eux pour le service de l'Eglise et le salut des âmes.

Cela étant ainsi arrêté entre eux, le Père ordonna que, sitôt qu'ils auroient achevé leurs études, ils s'acheminassent vers Venise, où il les attendroit, après qu'il auroit fait un tour en Espagne, expédié les affaires de quelques-uns d'entre eux et d'autres importantes au service de Dieu, qui l'appeloient par delà les Pyrénées.

Il sortit de Paris en cette résolution et retourna en son pays; et, quoique son frère fût seigneur de sa maison, il n'y voulut point entrer ni en recevoir ses nécessités; mais il logea dans l'hôpital, allant mendier de porte en porte. Il y enseigna la doctrine chrétienne, et prêcha avec une telle affluence de peuple qui venoit des lieux circonvoisins pour l'entendre, qu'il fut contraint de prêcher dans les champs, les églises étant trop petites.

Il déracina par ses sermons plusieurs vices, et établit des choses utiles à la nourriture des pauvres et à la correction de ceux qui étoient en péché mortel, prévoyant toujours au bien des corps et des âmes, et laissa tout ce pays rempli de l'odeur de ses vertus. Il guérit là un homme nommé Bastide, qui étoit fort travaillé du mal caduc, et une femme d'honneur qui étoit phthisique; il en délivra une autre qui avoit été possédée du diable quatre ans entiers.

Notre-Seigneur fit assez d'autres choses par lui qui furent réputées miraculeuses, à raison desquelles et de sa sainte vie, tout le peuple le respectoit, touchant sa robe comme celle d'un saint et d'un grand serviteur de Dieu. Il s'en alla seul, sans argent, mendiant à Pampelune, à Almazan, à Siguença et à Tolède, pour vider les affaires dont ses compagnons l'avoient chargé; puis il s'embarqua près de Valence, pour passer en Italie. Il se rendit ensuite, non sans beaucoup d'incommodités et de périls, à Venise, pour y attendre ses compagnons, suivant la résolution prise à Paris. Mais le

diable, qui le tenoit déjà pour son ennemi déclaré, le persécuta, publiant alors, par quelques-uns de ses ministres, que c'étoit un fugitif qui avoit été brûlé en effigie en Espagne, et telles autres impostures que Jérôme Véral, pour lors nonce à Venise, déclara fausses.

Ses compagnons arrivèrent de Paris à Venise le 8 janvier de l'an 1537. Ils y trouvèrent saint Ignace, et se partagèrent incontinent par les hôpitaux pour servir les pauvres; puis ils s'acheminèrent à Rome avec une extrême pauvreté, à pied, mendiant et jeûnant tout le carême. Y ayant reçu la bénédiction du Pape Paul III, pour aller à Jérusalem, ils retournèrent à Venise, où le Père Ignace étoit demeuré. Ceux qui n'étoient pas prêtres se firent ordonner le jour de saint Jean-Baptiste 1537, ayant fait vœu, avant qu'ils reçussent la prêtrise, de chasteté et de pauvreté entre les mains du légat apostolique; mais, afin d'attendre l'an qu'ils avoient désigné pour faire leur voyage de Jérusalem, ils se départirent par les villes de la seigneurie de Venise. Ignace, avec le Fèvre et Laynez, demeura quarante jours hors de Vicence en un ermitage ruiné, sans portes ni fenêtres, à la merci de l'eau et du vent, couchant sur la dure, couverts d'un peu de paille, ne mangeant qu'un peu de pain dur et moisi, qu'il falloit faire bouillir pour le pouvoir manger.

Après qu'ils eurent perdu toute espérance pour le voyage de Jérusalem, ils se distribuèrent dans les principales universités d'Italie. Ignace, avec le Fèvre et Laynez, alla à Rome, où Dieu l'appeloit pour donner commencement à la nouvelle Compagnie.

Or, il est à remarquer qu'avant l'an 1537, et jusqu'en l'an 1570, les navires des pèlerins n'avoient jamais manqué d'aller à Jérusalem que cette année-là; et cela parce que Notre-Seigneur Jésus-Christ dirigeoit les pas du Père et de ses compagnons à de plus hauts desseins qu'ils ne s'étoient proposés.

Après que le Père eut reçu l'Ordre de prêtrise, il demanda un an entier pour se préparer à dire sa première messe; pendant lequel temps il supplioit humblement la glorieuse Vierge Marie de

le donner à son Fils, ajoutant, attendu qu'il avoit fait une grande et difficile entreprise pour son service, que, par son moyen, il lui ouvrît le chemin et aplanît les difficultés qui se pourroient présenter en une chose de cette importance.

Il s'achemina à Rome, à pied, avec le Fèvre et Laynez, mendiant comme de coutume, communiant tous les jours à la messe de ses amis, où il étoit fortifié et éclairé de souveraines splendeurs et de goûts spirituels. Étant proche de Rome, il quitta ses compagnons sur le chemin et entra seul, pour faire oraison, dans une église déserte, à environ deux ou trois lieues de la ville : là, au plus fort de sa prière, il sentit son cœur changé, et le Père éternel lui apparut avec son Fils, qui portoit sa croix sur ses épaules; il vit alors des yeux de l'âme, éclairés par cette resplendissante lumière, le Père éternel qui se tournoit vers son Fils unique, lui recommandant d'affection Ignace et ses compagnons, lesquels il lui confioit. Le très-bénin Jésus, les ayant reçus sous sa protection, s'adressa à Ignace et lui dit amoureusement : *Je vous serai propice à Rome.*

Notre Père demeura fort consolé de cette révélation divine, qu'il racouta aussitôt à ses compagnons, pour les exhorter et les préparer aux travaux qui s'offriroient. Avec cette lumière céleste, le saint nom de Jésus se grava tellement en leur âme, qu'ils le voulurent prendre pour chef et porter leur croix après lui. Le Saint-Siége apostolique, confirmant sa religion, lui donna, en effet, le nom de Compagnie de Jésus, comme fit Paul III.

Il soutint auparavant une terrible bourrasque, qui s'éleva à Rome, à l'occasion d'un certain prédicateur hérétique à qui les nôtres s'opposèrent; mais elle fut bientôt apaisée, Notre-Seigneur, par sa singulière providence, ayant réuni à Rome ceux de France, d'Espagne et de Venise, qui avoient été autrefois juges du Père, lesquels rendirent tous témoignage de sa sainteté et de son innocence. La vérité étant reconnue, le gouverneur de Rome renvoya notre Père et ses compagnons absous, par le commandement de Sa Sainteté.

Le Pape, voulant ensuite procéder mûrement au fait de la con-

firmation de leur Ordre, le commit à trois cardinaux, qui s'y montrèrent au commencement fort contraires, spécialement le cardinal Barthélemy Guidiccione, jugeant qu'il valoit mieux réformer les anciennes religions que d'en faire de nouvelles, suivant le décret d'Innocent III, au concile de Latran, et de Grégoire X, en celui de Lyon. La même difficulté avoit été faite aux deux patriarches saint Dominique et saint François, quand il fut question d'approuver leurs règles. Mais le bon Jésus, qui tenoit déjà Ignace sous ses ailes, avec promesse de lui être propice à Rome, changea tellement le cœur de Guidiccione, qu'on lui entendoit dire: *Je ne suis pas pour les religions nouvelles, mais je ne puis désapprouver celle-ci; car je sens des mouvements intérieurs en mon cœur si extraordinaires, que la volonté divine l'emporte par-dessus la raison humaine; j'embrasse d'affection ce que la force des raisons humaines me faisoit auparavant abhorrer.* De sorte que ce cardinal loua efficacement au Pape l'institut de la Compagnie.

Sa Sainteté, ayant pris la peine de lire les règles, prononça que le doigt de Dieu étoit là, assurant qu'il espéroit de grands fruits pour l'Eglise de Dieu de ces foibles commencements. Il confirma la religion de la Compagnie l'an 1540, le 27 septembre, jour de la fête de saint Côme et saint Damien, avec quelques restrictions, qu'il leva l'an 1543, où il la confirma de nouveau. L'an 1550, le Pape Jules III, qui avoit succédé aussi à Paul III, l'approuva derechef, et les autres Papes l'ont depuis établie et accrue de plusieurs grâces et priviléges.

Pour revenir à notre Ignace, aussitôt que sa Compagnie eut été confirmée, les premiers Pères s'assemblèrent à Rome, dans le carême de l'an 1541, pour créer un général. Ceux qui étoient hors de l'Italie envoyèrent leurs suffrages par écrit, et Ignace fut élu général d'un commun consentement. Mais il étoit si humble, qu'il fut impossible de lui faire accepter la charge, s'excusant sur son incapacité, et qu'il ne la pourroit exercer qu'au désavantage de la Compagnie. Enfin ils furent contraints de le consoler et de prendre quatre jours de délai pour supplier Notre-Seigneur qu'il leur découvrit sa sainte volonté.

Digitized by Google

La seconde élection fut comme la première : encore qu'elle ne suffit pas pour vaincre l'humilité du Père, jusqu'à ce qu'étant retiré pour quelques jours et ayant fait sa confession générale à Saint-Pierre in Montorio, à un Cordelier nommé Théophile, homme saint et dévot (auquel il se confessoit avant que la Compagnie fût confirmée), celui-ci lui dit : Que s'opposer à son élection, c'étoit résister au Saint-Esprit. Ignace se rendit à ce mot, subissant le joug que Notre-Seigneur lui imposoit; et, le 22 avril 1541, il alla avec ses compagnons et trois autres Frères visiter les sept églises, après quoi il fit sa profession, donnant la communion à ses autres compagnons, qui firent aussi profession entre ses mains. Dès lors la Compagnie fut une religion, approuvée du Saint-Siége apostolique, ayant des religieux obligés par les vœux solennels et la profession, et un supérieur qui la devoit régir à la plus grande gloire de Dieu et au bien de son Eglise.

La première chose qu'il fit étant général, fut de se lever le lendemain de grand matin et d'éveiller tous ceux de la maison, estimant que c'étoit son office de veiller continuellement sur eux et de tâcher que chacun s'employât à son affaire. Pour s'humilier et s'abaisser d'autant plus qu'il étoit élevé, il entra dans la cuisine et fit plusieurs jours l'office de cuisinier et les autres ouvrages les plus abjects de la maison.

Après cela, il enseigna la doctrine chrétienne en leur église l'espace de quarante-six jours consécutifs, discourant chaque jour sur les commandements, les articles du Symbole et les autres choses qui concernent les principes de notre sainte foi, en langage italien, avec tant d'énergie et d'esprit, qu'il émouvoit ses auditeurs; lesquels, après son exhortation, demeuroient si pénétrés de douleur, qu'ils alloient incontinent se confesser.

Il s'occupoit encore à planter sa nouvelle religion, à l'étendre et à la dilater par tout le monde, la soutenant par ses prières, la régissant par sa prudence, l'animant par son esprit, la défendant par sa valeur, l'édifiant et l'enflammant à la vertu par son exemple. Depuis que le Siége apostolique eut confirmé la Compagnie (qui étoit pour lors en fort petit nombre), Notre-Seigneur les divisa par

le monde, en sorte qu'au bout d'un an ils se répandirent par les provinces de France, d'Italie, d'Allemagne, d'Espagne, de Portugal, d'Irlande et en l'Inde orientale.

Ignace fut général quinze ans, trois mois et neuf jours, depuis le 22 d'avril 1541 jusqu'au dernier de juillet 1556, qu'il décéda, pendant lequel temps il ne sortit de Rome que deux fois, l'une pour aller à Naples, l'autre à Orvieto, à la suite de Paul III. La bonne odeur que ses enfants et ses religieux laissoient partout où ils passoient, faisoit que plusieurs les affectionnoient et demandoient des colléges de la Compagnie, pour se servir de leur doctrine et de leur sainte instruction. Et comme le diable abhorroit extrêmement le Père et sa religion, lui suscitant de toutes parts des persécutions, Ignace alloit au-devant de l'ennemi commun pour lui résister et éclaircir la vérité, sans permettre que le mensonge, divulgué par la bouche des ministres du diable, eût crédit contre elle.

Le Père, non content de tant et de si grandes occupations, tâcha de bannir certains vices de la ville de Rome, et d'y introduire plusieurs bonnes œuvres au profit des âmes : comme d'empêcher que les médecins ne touchassent au corps du malade, avant que l'âme eût été purgée par le sacrement de la confession, suivant la décrétale d'Innocent III; il obtint encore que l'on établît à Rome la maison des catéchumènes, où l'on reçoit et sustente les juifs et les infidèles qui demandent le saint baptême. Sainte-Marie de Grâces, que l'on commença à fonder au monastère de Sainte-Marie, est aussi son ouvrage : c'est une confrérie pour retirer toutes les femmes, mariées ou non, qui sont vagabondes, jusqu'à ce qu'on les ait réconciliées avec leurs maris, ou mise en état de vivre sans offenser Dieu.

Il étoit si charitable que, quand ces pauvres femmes se retiroient de leur mauvaise vie, il les accompagnoit souvent lui-même par le milieu de la ville, sans que son âge, sa qualité et son autorité l'en pussent détourner. Et comme on lui disoit qu'il perdoit son temps, et qu'elles retourneroient aisément à leurs vices, il répondit doucement : *Je ne pense pas perdre ma peine; au contraire, si je pouvois faire, avec tous les soins et les travaux de ma vie, que quelqu'une*

Digitized by Google

de ces femmes voulût passer une seule nuit sans péché, je les tiendrois pour bien employés, afin qu'au moins en ce peu de temps la majesté de Notre-Seigneur ne fût point offensée.

Il ne travailla pas moins pour les orphelins, en sorte qu'on leur fonda deux maisons à Rome, l'une pour les garçons, l'autre pour les filles. Il eut encore plus de soin de faire fonder le monastère de Sainte-Catherine à Rome, où l'on retire les filles qui, par négligence ou fragilité de leurs mères, ou à cause de leur pauvreté, mettent leur honneur en péril. On ne peut dire les malices qu'on lui imputoit, pour cette considération-là; mais il les surmontoit avec un courage invincible.

Enfin ce bienheureux Père, étant chargé d'années, de maladies, du trouble et des nouvelles calamités de l'Eglise, souhaitant d'être avec Jésus-Christ, commença de le supplier qu'il lui plût de le rappeler de cet exil et de le conduire au lieu du repos, où il le pût louer en pleine liberté et jouir de sa bienheureuse présence. Notre-Seigneur lui fit connoître qu'il l'avoit exaucé; de sorte qu'en une lettre qu'il écrivit à madame Eléonore Mascaregnas, qui avoit été gouvernante du roi d'Espagne Philippe II, il prit congé d'elle, lui manda qu'il ne lui écriroit plus et qu'il la recommanderoit mieux à Dieu, étant au ciel.

Sachant donc que cette bienheureuse journée pour lui s'approchoit, il se confessa et communia, comme il avoit accoutumé de faire, quand il ne pouvoit pas dire la messe. Le 30 de juillet, sur les trois heures du soir, il appela le Père Jean de Polanco, secrétaire de la Compagnie, qui ne pensoit à rien moins qu'à ce qu'il lui vouloit dire, et lui déclara posément qu'il étoit prêt à sortir de ce monde, qu'il allât baiser les pieds de Sa Sainteté en son nom pour demander sa bénédiction et l'indulgence de ses péchés, afin qu'il décédât avec plus de consolation; ce que Sa Sainteté fit très-volontiers. Enfin le lendemain, qui étoit un vendredi, quelques heures après que le soleil fut levé, les mains en haut et les yeux fixés au ciel, invoquant de la langue et du cœur le saint nom de Jésus, il rendit son âme à son créateur.

Il décéda au soixante-troisième an de sa vie, et le trente-cin-

quième de sa conversion, lesquels il passa en une extrême pauvreté, en pénitences, en pèlerinages, en études des sciences, en persécutions, en prisons et en fatigues excessives; il les supporta avec une gaie et admirable constance pour l'amour de Jésus-Christ, qui le rendit victorieux des diables et de tous ceux qui le voulurent attaquer.

Il vécut seize ans après la confirmation de la Compagnie par le Siége apostolique, pendant lesquels il la vit multipliée et presque étendue partout le monde. Il laissa douze provinces complètes : Portugal, Castille, Aragon, Andalousie, Italie (qui comprend la Lombardie et la Toscane), Naples, Sicile, la haute et la basse Allemagne, la France, le Brésil et l'Inde orientale. Il y avoit alors environ cent colléges ou maisons de la Compagnie en ces provinces.

Le corps du Père fut inhumé en un petit tombeau, le premier jour d'août, à la main droite du grand autel de leur petite église de Sainte-Marie *in Via* à Rome. Depuis, l'an 1569, le jour même de son décès, on le transporta en un autre lieu de la même église; et enfin, l'an 1587, le 19 de novembre, il fut transféré avec pompe et solennité à la grande église de la maison professe, que le cardinal Alexandre Farnèse avoit fait bâtir. Il fut mis en un cercueil de plomb, sous une voute, à la main droite du grand autel, avec une pierre plate qui couvre le tombeau : il y a une table de marbre noir attachée au mur tout joignant, où est cette épitaphe : *Dieu très-bon et très-grand, à Ignace, fondateur de la Société de Jésus, qui trépassa en Notre-Seigneur le soixante-cinquième an de son âge, le* 16e *après la confirmation de l'Ordre par le Saint-Siége apostolique, l'an de notre salut* 1556, *aux calendes d'août : ses enfants en Jésus-Christ ont mis ceci à leur très-bon Père.*

C'est là que repose à présent le corps de ce bienheureux patriarche, qui n'est pas seulement révéré de tous ses enfants, mais du peuple et de la cour romaine, et de ceux qui y vont en dévotion, à cause des miracles que Notre-Seigneur fait de jour en jour par son intercession et du fruit qu'ils voient abonder en lui par les travaux; les sueurs et les fatigues de ses enfants.

Il étoit de moyenne taille, mais il avoit le visage rempli de ma-

Digitized by Google

jesté, le front large et ridé, et les yeux enfoncés, les paupières humides, à cause des larmes qu'il répandoit continuellement, les oreilles médiocres, le nez aquilin, le teint vif et basané, le front chauve ; sa rencontre étoit joyeusement grave et gravement joyeuse; de sorte que sa candeur réjouissoit ceux qui le regardoient, et il les remettoit par sa gravité. Il boitoit un peu de la jambe dont on lui avoit tiré des os, laquelle étoit demeurée plus courte que l'autre; toutefois, il marchoit si posément, qu'on ne s'en apercevoit pas.

Dès lors il commença à servir Dieu; il embrassa l'humilité, comme le fondement de toutes les vertus, allant déchiré et quasi tout nu, logeant aux hôpitaux, pauvre parmi les pauvres, méprisé, fuyant d'être connu et estimé de quelqu'un, se réjouissant d'être persécuté pour l'amour de Jésus-Christ. Il disoit que celui qui veut monter bien haut doit commencer dès le bas, et qu'à proportion qu'on veut élever l'édifice, il faut creuser les fondements; que l'affection de la vraie humilité sert plus à la conversion des âmes, qu'une autorité qui a quelque chose du monde. Il ajoutoit qu'il n'y avoit homme au monde qui reçût tant et de si continuelles faveurs de la main de Dieu, et qui fût plus fautif et plus paresseux à le servir que lui.

Il dit un jour à un de ses religieux qu'il supplioit Notre-Seigneur qu'après sa mort on jetât son corps sur un fumier, pour être mangé des oiseaux et des chiens, parce qu'il ne pouvoit attendre autre chose en punition de ses péchés. Il souhaitoit que chacun se moquât de lui, et il disoit que, s'il se fût laissé emporter à son désir, il eût couru les rues tout nu, comme un insensé. Il parloit rarement de lui, et quand d'autres en entamoient le discours devant lui, ou de chose qui pût tourner à sa gloire, il couvroit aussitôt son visage de pudeur et de larmes, se recueillant en soi-même.

Il eut quelque temps pour confesseur un ancien Père de la Compagnie, Navarrois de nation, nommé Diégo d'Equia, si saint et si parfait que saint Ignace disoit : *Diégo sera si haut élevé par-dessus nous au ciel, quand nous serons un jour en paradis, qu'à peine le pourrons-nous voir*. Diégo, d'un autre côté, n'exaltoit pas moins la

vertu et la sainteté d'Ignace, duquel il savoit la pureté et les beaux ornements de son âme ; mais Ignace, irrité, lui défendit, en vertu de la sainte obédience, de ne parler jamais de lui durant sa vie ; et voyant qu'il ne s'en pouvoit empêcher, il prit un autre confesseur. Diégo disoit qu'il eût désiré de lui survivre seulement quelques jours, pour déclarer ce qu'il en savoit ; mais Notre-Seigneur permit que ce saint veillard mourût trois jours avant Ignace.

Il parvint, avec la grâce de Dieu, à une si parfaite connoissance de lui-même, que, plusieurs années avant sa mort, il n'avoit aucune tentation de l'amour-propre. Tout son corps ne respiroit qu'humilité, son vêtement étoit pauvre et son visage si tempéré, que c'étoit une perpétuelle abstinence. Il ne mangeoit que des viandes grossières et viles, et il s'occupoit volontiers aux plus abjects ministères de la maison : à nettoyer les lits des malades. Au moindre doute des choses, il se laissoit aisément aller à l'avis d'autrui ; et, quoiqu'il fût supérieur, il s'égaloit en tout à ses sujets, se soumettant à eux avec une admirable humilité.

Du temps qu'il enseignoit la doctrine chrétienne du catéchisme, un garçon de la maison lui dit franchement et simplement qu'il ne parloit pas bon italien, et qu'il apprît à parler mieux. Le Père lui répondit : *Vous avez raison, je vous prie de marquer mes fautes et de m'en avertir.*

Une des raisons pour lesquelles il désira que son Ordre s'appelât la Compagnie de Jésus, fut de peur qu'on ne lui donnât son nom et afin de montrer qu'il n'y avoit aucune part ; aussi l'appeloit-il toujours cette petite compagnie.

Que dirai-je de l'humilité avec laquelle il refusa tant de fois la charge de général, qu'il n'eût jamais acceptée si son confesseur ne l'y eût obligé en conscience. Non content de cela, l'an 1550, il fit assembler à Rome les principaux Pères de la Compagnie pour déposer son autorité, protestant devant Dieu et assurant dans la lettre qu'il leur écrivit qu'il avoit souvent jugé par effet qu'il n'y avoit aucunes qualités en lui convenables pour s'acquitter de cette charge. N'ayant pu cette fois-là parvenir à son but, il ne laissa

pas une autre fois de quitter le généralat et de se retirer, tant pour s'adonner à la contemplation, qu'à cause qu'il lui sembloit qu'il n'étoit propre à rien et qu'il empêchoit qu'un autre gouvernât la Compagnie avec plus de profit.

Par la mortification et par cette parfaite connoissance et anéantissement de soi-même, ce bienheureux homme parvint à un très-haut degré de charité, qui est le comble de la perfection. On ne sauroit mieux voir le fervent amour qu'il portoit à Dieu, qu'en tant de choses qu'il fit et qu'il souffrit pour lui. Il disoit que toutes les actions du monde assemblées à une balance ne lui sembloient d'aucun poids, si l'on mettoit en une autre balance les faveurs qu'il avoit reçues de Dieu dans les persécutions, dans les emprisonnements, dans les fers qu'il avoit portés pour l'amour de lui; et qu'il n'y a chose qui puisse tant réjouir l'âme, ni qui égale le contentement d'avoir souffert pour Jésus-Christ. Etant un jour interrogé par un Père du plus court et du plus assuré chemin pour parvenir à la perfection, il répondit que c'étoit de souffrir plusieurs grandes adversités pour Jésus-Christ. *Demandez*, dit-il, *cette grâce à Notre-Seigneur : car elle en comprend plusieurs autres.*

Le but où visoient toutes ses intentions, c'étoit de la plus grande gloire de Dieu : et il ne se contentoit pas que Dieu ne fût point offensé en ce qu'il faisoit; mais il vouloit qu'il fût glorifié, de sorte que, parlant souvent à Dieu du plus profond de son cœur, il lui disoit : *Seigneur, que veux-je où que pourrois-je vouloir hors de vous?*

Il avoit un si ardent désir de le voir, qu'en pensant à sa mort, il pleuroit de joie. L'an 1541, au mois de juillet, il dit en la présence d'un de ses religieux, que si on lui donnoit le choix de sortir à l'instant de cette vie et d'aller jouir de Dieu, ou de demeurer au monde, sans être assuré de persévérer en la vertu, il éliroit plutôt le dernier, s'il pensoit que, demeurant quelque temps en cette vie, il pût faire quelque service notable à la majesté divine, regardant Dieu et non pas lui-même, sans se soucier de son péril et de sa sûreté.

Il en donna cette raison : *Quel est le roi ou potentat qui, s'il of-*

froit quelque bonne récompense à un de ses serviteurs, lequel n'en voulût pas si tôt jouir, attendant qu'il lui eût rendu quelque signalé service, ne se sentiroit pas obligé de conserver, même d'accroître cette faveur à un tel serviteur, qui s'en prive pour l'amour de lui et intention de le mieux servir? Si les hommes font cela, que devons-nous attendre de Notre-Seigneur? quel sujet aurons-nous de craindre qu'il nous abandonne, pour avoir différé notre béatitude, et refusé d'en jouir pour l'amour de lui? C'est pourquoi je ne me saurois imaginer cela de Dieu, qui est un Roi reconnoissant.

Il eut un jour une pensée de ce qu'il endureroit, si Dieu l'envoyoit en enfer, et il écrivit de sa main : *Je me représentois deux choses : l'une, la peine que je souffrirois là ; l'autre, comme le nom de Dieu y est blasphémé. Quant à la première, elle ne me faisoit point de peine; de sorte qu'il me sembloit que j'étois bien plus tourmenté d'ouïr blasphémer son saint nom.* N'étoit-ce pas aimer ardemment Dieu que d'être si affectionné pour sa gloire ?

Cet amour fervent envers Dieu engendroit l'amour du prochain qu'il regardoit en Dieu, et Dieu en son prochain, de sorte qu'il disoit que s'il importoit tant soit peu au salut des âmes d'aller tout nu par les rues et chargé d'ordures, il ne craindroit nullement de le faire, et qu'il n'y avoit vêtement si abject qu'il ne portât de bon cœur pour aider à une âme à se sauver.

Il voulut retirer, étant à Paris, un homme d'un vice charnel, et, n'en ayant pu venir à bout par d'autres moyens, il entra un jour dans une mare d'eau froide par où il devoit passer, et lui dit lorsqu'il le vit venir: *Va, misérable, jouir de tes sales plaisirs; ne vois-tu pas la foudre de l'ire de Dieu qui te vient accabler? Va, je demeurerai ici tourmenté et faisant pénitence pour toi, jusqu'à ce que Dieu ait adouci ce châtiment qu'il t'a déjà préparé.* Cet homme, tout surpris d'un tel exemple de charité, s'arrêta et retourna sur ses pas, se délivrant du fol amour qui le tenoit captif.

Il s'étudia toujours à faire du bien à ceux qui le persécutoient, afin qu'ils reçussent beaucoup plus de bien de lui qu'il n'enduroit de mal d'eux. Un sien compagnon d'école, logé en même chambre à Paris, emporta tout l'argent qu'on avoit envoyé au Père par au-

mône et dont il l'avoit fait gardien. Depuis, étant tombé en une grième maladie à Rouen, il se recommanda aux oraisons du saint et le pria de le secourir. Le Père, après avoir bien prié Dieu pour lui, s'en alla de Paris à Rouen pour l'aider en tout ce qu'il pourroit, et fit vingt-huit lieues en trois jours nu-pieds, sans manger un seul morceau de pain, ni boire une seule goutte d'eau, offrant à Notre-Seigneur cette pénitence pour la santé de celui qui l'avoit ainsi volé.

Un autre qui avoit aussi reçu en un pays plusieurs bons offices du Père, entreprit de le tuer, et, montant déjà le degré pour cet effet, entendit une voix qui lui dit : *Traître, que veux-tu faire?* Cette voix l'étonna tellement, qu'il s'en alla lui demander pardon, et le Père le remit et le consola. Néanmoins, sa charité et sa douceur ne purent tant gagner sur cet ingrat que, depuis, en la tempête qui s'éleva dans Rome avant la confirmation de la Compagnie, il ne fût un des premiers boute-feux contre le saint Père, ce dont les juges l'ayant puni, après que la tempête fût apaisée, le Père le reçut en la Compagnie, à la prière de ceux-mêmes qui avoient excité la persécution, encore qu'il n'y persévérât pas.

Si le Père se comportoit ainsi à l'endroit des étrangers et de ceux qui le vouloient offenser, il ne faut pas s'étonner s'il a usé de la même charité envers ses enfants et ses sujets. Un Père, des neuf qu'il prit à Paris, étant affligé d'une fort dangereuse tentation, saint Ignace l'en délivra, pleurant et priant Dieu pour lui trois jours entiers, sans boire ni manger, suppliant Notre-Seigneur de le retenir de sa main.

Comme une autre fois un certain Père, sortant des bornes de la raison, donna beaucoup de peine et d'affliction au saint, la vengeance qu'il en prit fut de faire oraison, en pleurant amèrement pour lui, et disant la messe, de soupirer à Notre-Seigneur du plus profond de son cœur, s'écriant : *Pardonnez-lui, mon Créateur, il ne sait ce qu'il fait.*

Un Frère de la Compagnie, fort tenté sur sa vocation, résolut de quitter Dieu pour retourner au monde. Le Père ayant découvert que la cause de ce trouble venoit d'un péché dont ce Frère ne vou-

loit pas se confesser, il l'alla touver, et lui raconta toute sa vie passée, combien il avoit été acharné aux faux amours des créatures, afin de lui ôter la honte, et de lui donner une meilleure impression de la miséricorde de Dieu.

Il ne faut pas s'étonner s'il s'adonnoit à l'oraison avec une si grande attention: car dès sa première maladie, et avant qu'il se fût retiré de la vanité du siècle, Dieu commença de le favoriser, et lui envoya son bienheureux apôtre saint Pierre, qui lui rendit la santé. Depuis qu'il se fut enrôlé sous la bannière de Jésus-Christ, la Reine des anges lui apparut une nuit qu'il veilloit, portant le petit Jésus entre ses bras, l'illuminant de la splendeur de sa clarté, et le fortifiant de sa présence, laquelle effaça de son âme toutes les représentations déshonnêtes.

Pendant qu'il demeura à Manrèze, où il s'affligea de si rudes pénitences, après avoir passé les tentations et les scrupules qui lui firent tant de peines, Notre-Seigneur le consola de visions célestes. Etant un jour sur les degrés de l'église de Saint-Dominique, disant dévotement les Heures de la très-sainte Vierge, Dieu illumina son entendement, et lui représenta comme une figure de la très-sainte Trinité, qui lui montroit extérieurement ce qu'il comprenoit intérieurement, avec une telle abondance de consolations, qu'il ne pouvoit retenir ses larmes, penser ni parler d'autre chose que du mystère de la très-sainte Trinité. Dès lors ce mystère ineffable demeura tellement gravé en son âme, qu'il commença à composer un livre de cette profonde matière, quoi qu'il ne sût en ce temps-là que lire et écrire. Depuis il eut de si continuelles, si excellentes et si sublimes intelligences de la très-sainte Trinité, de l'essence divine, de la distinction et de la propriété des trois personnes, que le même Père dit en un écrit que l'on trouva après sa mort, qu'il n'en eût su tant apprendre, quand il eût étudié plusieurs années: et en un autre endroit, qu'il lui sembloit que de ces matières l'on n'en pouvoit dire ni savoir davantage en cette vie, que ce que Notre-Seigneur lui avoit communiqué en une certaine vision.

Mais pour revenir à Manrèze, une autrefois il eut une représentation de la manière que Dieu créa le monde. Un jour entendant

la messe au couvent de Saint-Dominique, lors de l'élévation de l'Hostie, il vit clairement des yeux de l'âme, que, sous ces espèces, Jésus-Christ étoit couvert, vrai Dieu et vrai homme.

Souvent en l'oraison il voyoit, de ces mêmes yeux intérieurs, la sacrée humanité de Jésus-Christ, et parfois aussi la très-sainte Vierge Marie non-seulement à Manrèze, mais depuis qu'il en fut sorti, auprès de Padoue, à Jérusalem, et en plusieurs autres lieux.

Il sortit une fois de Manrèze pour faire oraison dans son église, qui est environ à une demi-lieue du bourg, et étant transporté en la contemplation de Notre-Seigneur, il s'assit au bord d'une rivière fixant ses yeux sur l'eau : là ceux de l'âme lui furent ouverts, et éclairés; en sorte que Dieu lui donna la connoissance de plusieurs choses, tant de celles qui appartiennent aux mystères de la foi, que de celles qui regardent la connoissance des sciences.

Ce ravissement divin dura assez longtemps; mais il lui arriva une chose bien plus admirable au même lieu de Manrèze. Un samedi à complies, il demeura si absorbé et hors de tout sentiment, qu'on le tînt pour mort, excepté que son cœur palpitoit encore un peu. Il demeura en ce ravissement jusqu'au samedi de l'autre semaine à la même heure de complies, en laquelle en présence de plusieurs, il ouvrit les yeux, comme se réveillant d'un doux sommeil, disant d'une voix amoureuse : *Ah Jésus !*

La révélation qu'il eut à l'entrée de Rome fut fort remarquable, quand le Père éternel lui apparoissant avec son Fils, lui dit : *Je vous serai propice à Rome.* Etant au mont Cassin, il vit l'âme du bachelier Hosée, qui s'étoit associé avec lui dans Venise, monter au ciel, et reconnut que c'étoit lui. Quand le Père Codure mourut à Rome, le jour de la Décollation de saint Jean-Baptiste l'an 1541, le Père allant dire la messe pour lui ce matin-là, avant qu'il fût décédé, au monastère de Saint-Pierre in Montorio, qui est au delà du Tibre, passant sur le pont Sixte, il vit l'âme du Père Codure, qui voloit toute brillante au ciel; et, se tournant vers le Père Jean-Baptiste Voile, qui l'accompagnoit, il lui dit : *Jean Codure est mort.*

Léonard Kesel, Flamand (un des anciens Pères de la Compagnie, qui jeta les premiers fondements du collége de Cologne) désirant

fort de converser avec Ignace, lui écrivit pour avoir congé d'aller à Rome à pied, seulement pour le voir et jouir de sa sainte communication. Le Père lui écrivit que sa présence étoit nécessaire à Cologne pour le service de Dieu, et que Notre-Seigneur pourroit bien disposer les choses, en sorte qu'ils se verroient sans faire un si long voyage. Le Père Léonard étant donc à Cologne éveillé, Ignace lui apparut durant sa vie, et ayant demeuré quelque temps avec lui, il disparut, et laissa Léonard très-consolé d'avoir obtenu ce qu'il désiroit.

Quelques années après sa mort, il apparut aussi à Jean Pascal, un matin, devant le grand autel de Sainte-Eulalie de Barcelone, où il entendoit tous les jours la première messe. Pascal le reconnut bien, et lui dit : *Ah, mon Père, mon Père!* Et voulant s'approcher de lui, Ignace lui fit un signe de la main qu'il demeurât, et il disparut.

Souvent quelques personnes, en le regardant, lui voyoient le visage brillant, et qui jetoit des rayons de lumière : comme quand Isabeau Rosel le vit à Barcelone parmi les enfants, et Jean Pascal de la même ville qui le logea longtemps chez lui. A Loyola, quand il vint de Paris, ceux qui le virent logé à l'hôpital aperçurent la même chose. A Rome, saint Philippe de Néri, fondateur des Prêtres de l'Oratoire de Sainte-Marie de la Navicella, prenoit conseil de saint Ignace en tous ses doutes, et disoit l'avoir vu souvent resplendissant, et sa tête lancer des rayons de clarté.

Il arriva une chose bien plus étrange à Alexandre Petronet, médecin fort renommé à Rome, grand ami de notre Père, lequel étant une fois grièvement malade, fut visité par Ignace qui, entrant dans sa chambre, laquelle étoit fort obscure, y fit briller une nouvelle lumière. Alexandre l'ayant vue, il demanda à sa femme quelle clarté étoit celle qu'il découvroit : et à l'instant il se trouva guéri, ce qu'il attribua à la présence du saint Père. Jean Pascal le vit souvent en oraison à Barcelone, élevé en l'air hors de terre, disant : *O mon Dieu! ô mon Seigneur! si les hommes vous connoissoient!*

Dieu lui communiqua aussi le don de prophétie. Comme Jean Pascal fort jeune le vouloit accompagner de Manrèze à Jérusalem,

le Père lui dit, qu'il s'en retournât pour servir sa mère, qui se remarieroit, et auroit des enfants qui lui donneroient bien de la peine, laquelle il se disposât à supporter patiemment; et d'autres choses qui lui arrivèrent, ainsi que le Père les lui avoit prédites.

Dînant un jour à Anvers avec des marchands, il en considéroit un qui étoit un peu à l'écart; on l'appeloit Pierre Quarré, natif de Médine du Champ; le saint lui dit qu'il s'approchât plus près, parce que, devant être un bienfaiteur de la Compagie de Jésus, il étoit raisonnable qu'ils commençassent de bonne heure à se fréquenter; et que Dieu l'avoit obligé de se vouloir servir de lui à fonder un collége de la Compagnie. Il arriva longtemps après, en effet, que ce Pierre Quarré, et dame Françoise Manjou, sa femme, fondèrent un collége de la Compagnie à Médine du Champ.

Quand le Père alla de Vicence à Bassano, visiter le Père Simon, qui étoit grièvement malade, menant pour compagnon le Père le Fèvre, il s'écarta du chemin pour faire oraison pour lui, et il eut assurance qu'il ne mourroit pas de cette maladie : ce qu'il raconta au Père le Fèvre. De sorte qu'arrivant où étoit le malade, il lui promit, en l'embrassant, qu'il ne mourroit point encore, et à l'instant il fut guéri.

Etant à Bassano, un de ses bons amis et de ses compagnons commença à douter de sa vocation, ne sachant s'il feroit mieux de demeurer là avec un ermite qui menoit une vie sainte, ou de suivre le Père. Allant un jour pour en consulter avec cet ermite, il eut de terribles visions en chemin : et entrant tout éperdu et hors d'haleine en l'hôtellerie où étoit le Père Ignace, celui-ci connut aussitôt par la lumière du ciel, ce qu'il ruminoit en son cœur, lui disant : *O infidèle! pourquoi as-tu douté?* par lesquelles paroles il le confirma, en sorte qu'il persévéra jusqu'à la mort en sa vocation.

Il entra dans Rome l'an 1541, accompagné d'Etienne Baroële, Italien de nation, qui fut incontinent saisi d'une dangereuse maladie. Les médecins l'ayant abandonné, notre Père alla dire la messe à Saint-Pierre in Montorio pour lui, laquelle étant achevée, après avoir rendu grâces, il promit qu'il ne mourroit point pour ce coup, et il guérit incontinent.

Le docteur Arovire, honorable habitant de Barcelone, a rapporté que venant un jour d'Ara-Cœli, il le rencontra par les rues de Rome tenant une lettre en sa main, qu'on lui venoit d'apporter de François de Borgia, duc de Gandie, et vice-roi de Catalogne : et que, parlant de la lettre qu'il avoit reçue, il lui dit : *Qui diroit à ce bon seigneur qui m'a écrit cette lettre, qu'il viendra à Rome pour être général de notre religion?* Ce qui arriva depuis, car lorsqu'il eut perdu sa femme, saint François entra en la Compagnie, et il fut élu le troisième général de l'Ordre.

Le même Arovire assura qu'étant alors jeune garçon, en doute de l'état qu'il devoit choisir, il résolut depuis de se marier; et avant qu'il en parlât au Père, celui-ci le prévint, en disant : *Je sais bien que vous avez résolu de vous marier; oh que vous pleurerez, et en quels travaux vous serez réduit!* Ce qui lui arriva ainsi; et il déposa par serment la même chose devant l'évêque de Barcelone.

Quand Agnès Paschal mourut, on lui écrivit sa mort à Rome, afin qu'il la recommandât à Dieu; il fit réponse qu'avant qu'il eût reçu la lettre; il avoit su son décès, et qu'elle étoit au ciel.

Le Père Laynez procurant à Venise la pleine maintenue du prieuré de Sainte-Marie-Magdeleine de Padoue, que le Pape Jules III avoit uni au collége de la Compagnie, il y trouva de grandes difficultés : en sorte que désespérant du succès de cette affaire, il pria le Père de dire une messe pour en obtenir bonne issue. Le Père dit la messe, le jour de la Nativité de Notre-Dame, et récrivit au Père Laynez : *J'ai fait ce que vous m'avez demandé : ayez maintenant bon courage, et ne vous tourmentez plus de cette affaire, que vous devez tenir comme pour faite selon vos désirs.* Cela se trouva vrai; car ils furent maintenus et gardés au titre de ce bénéfice. Il prédit aussi au Père Laynez qu'il lui succéderoit en la charge de général; ce qui arriva.

Le Collége Romain de la Compagnie étant en nécessité, sans savoir humainement d'où, ni comment on y pourvoiroit, le Père fit oraison, et dit à quelques Pères, qu'il ne falloit pas se soucier d'avantage de cela, et que dans peu de mois Notre-Seigneur y met-

troit ordre, comme il fit, et par fois miraculeusement, jusqu'à ce que Grégoire XIII le fondât.

Outre le don de prophétie, Dieu honora encore saint Ignace de plusieurs miracles. Il eut un très-grand pouvoir sur les démons, lesquels l'abhorroient et le persécutoient comme le plus cruel ennemi, le redoutant comme tel, et disant qu'il l'étoit : car dès lors qu'il demeuroit à Manrèze, le diable lui apparoissoit souvent en une belle et brillante figure, jusqu'à ce qu'étant éclairé de la lumière divine, il reconnût que c'étoit le diable qui le vouloit tromper; et non-seulement à Marèze, mais aussi sur les chemins, à Paris et à Rome, il lui apparoissoit souvent, mais si laid et si chétif, que sans faire aucun état de lui, il le chassoit avec le bâton dont il cheminoit, comme si c'eût été un chien ou un chat. Le démon tâcha de l'épouvanter dans l'hôpital d'Alcala, mais il ne put. A Rome il le voulut étouffer en dormant, et lui pressa tellement la gorge, qu'il fut contraint d'invoquer le doux nom de Jésus, à si grande peine, qu'il demeura plusieurs jours enroué.

Une autre fois, étant couché, les diables le battirent si rudement que son compagnon l'entendit, et se leva deux fois pour le secourir, mais ils ne lui purent faire tort, parce que Notre-Seigneur ne le permit pas. Ils le tenoient pour leur cruel ennemi et ils publioient souvent, que c'étoit le plus rude qu'ils eussent sur la terre.

L'an 1541, un pauvre garçon démoniaque, nommé Matthieu, crioit qu'on ne le menât point à Ignace, parce qu'il étoit son plus cruel ennemi. Un soldat possédé en dit autant à Padoue, et une femme, en la ville de Trapani, en Sicile. A cause de la haine que les démons lui portoient, ils le persécutoient, suscitant plusieurs bourrasques et tempêtes contre lui, lesquelles, avec la grâce de Notre-Seigneur il surmonta.

Je pourrois raconter ici plusieurs miracles que j'omets, pour dire, que le plus grand de tous est, que Dieu choisit ce Père pour nstituer, gouverner et étendre une religion, qui a tellement fructifié en peu de temps parmi les catholiques, au milieu des hérétiques, et entre les infidèles : miracle si signalé, que quand il n'y en

auroit point d'autre, il devroit suffire seul, pour faire estimer la sainteté que Dieu départit à ce vénérable Père.

Celui qui pensera aux chemins rudes par où il le mena, à la persévérance et à la victoire qu'il lui donna ; aux compagnons qu'il assembla à Paris, Espagnols et François, lorsque la France et l'Espagne étoient le plus animées l'une contre l'autre, lesquels il s'associa : aux persécutions et aux orages que sa petite barque a toujours souffertes dès la sortie du port, sans faire naufrage, fera le même jugement que moi. Comme aussi quiconque examinera attentivement le modèle et la trace de l'institut de cet Ordre, que Dieu inspira à ce bienheureux Père : le progrès et l'étendue où la main du Très-Haut le porta en moins de soixante et quinze ans (depuis le jour de son approbation jusque en 1615), par tous les royaumes et potentats de la chrétienté, et aux Indes, où la lumière de l'Évangile n'avoit point encore paru. De sorte que les Pères de la Compagnie ont pénétré à Angola, au Congo, au Monomotapa, au Brésil, en Ethiopie, à Ormus, à Goa, à Malaca, aux Moluques, en la Chine, au Japon, aux royaumes de Mogol, de Pégu, et autres, sans parler du Pérou, de la Nouvelle-Espagne, des îles Philippines, où la Compagnie avoit dès ce temps-là plus de quatre cents maisons et provinces, et deux vice-provinces. Cela sera aisé à juger à celui qui jettera les yeux sur ce qu'il y a de plus important, qui est le fruit que Notre-Seigneur Jésus-Christ a tiré des travaux de ce bienheureux Père, et de ses enfants, en la conversion des infidèles.

Je ne parle point du profit qu'en ont reçu les catholiques, en catéchisant les enfants, les instruisant aux bonnes lettres, formant les mœurs de la jeunesse, et l'exerçant en toute vertu et justice chrétienne, consolant les prisonniers et les malades des hôpitaux, secourant les pauvres et les nécessiteux, leur apprenant à bien mourir. Les autres Ordres se sont peuplés des écoliers de cette Compagnie, qui y fleurissent et persévèrent avec beaucoup de louange et d'approbation : et les mêmes Ordres religieux, encouragés de leur secours, ont redoublé leur saint zèle, et ont fait briller les rayons de leur sainteté et de leur doctrine.

Combien d'âmes de païens ont été éclairées par les enfants de

ce bienheureux Père, amenées à la connoissance de Jésus-Christ, et réduites sous l'agréable joug de sa sainte loi? Combien ont-ils souffert et souffrent-ils tous les jours pour cet effet? Combien de miracles que Dieu a opérés pour eux, comme étant nécessaires pour planter la foi en ces lieux-là? L'on a institué plusieurs colléges et séminaires pour nourrir les pauvres écoliers, spécialement ceux qui sont exilés, et qui souffrent pour la foi, auxquelles il ne laisse pas d'y avoir plusieurs clercs et religieux de tous Ordres, sous la discipline et la main de la Compagnie; les écoliers, après avoir achevé leurs études, retournent dans leurs églises et leurs monastères, où ils servent à les réformer, et à exciter les autres par leur exemple, si bien que plusieurs, sortant des études de la Compagnie, sont entrés en religion: le clergé et les religions (qui étoient en ce pays-là fort dépravés) se sont reformés et ont repris leur ancien lustre et splendeur.

Afin que ce fruit soit de longue durée, et plus agréable à Notre-Seigneur, les enfants d'Ignace arrosent cette plante de leur sang, mourant pour la foi catholique, et témoignant par leur mort, qu'elle est la vraie, puisqu'ils donnent leur vie pour elle; car outre plus de ving-cinq de la Compagnie, qui, jusqu'en l'année 1515, ont scellé de leur sang la prédication de l'Evangile aux Indes orientales et occidentales, il y en a plus de soixante qui ont été massacrés par les hérétiques; car les hérétiques abhorrent tant ceux de cette religion, qu'ils croient qu'en les exterminant ils seront moins contrôlés en leurs malices : de sorte que c'est leur coutume de les persécuter, de les emprisonner et de les tourmenter, comme traîtres. C'est le plus grand de tous les miracles de ce bienheureux Père, lequel comprend autant de signalés prodiges, que Notre-Seigneur Jésus-Christ a fait d'œuvres admirables par lui et par ses enfants.

Le grand respect que chacun lui portoit est fort considérable; mais principalement ceux qui avoient une connoissance plus particulière de ses vertus. Le Père François Xavier, homme apostolique et de rare sainteté, par lequel Dieu a fait plusieurs grands miracles et qui a converti tant de païens, portoit tant de respect et

de dévotion au Père Ignace, qu'il se servoit d'une sienne souscription contre tout danger, et s'agenouilloit quand il lui vouloit écrire étant aux Indes. Le Fèvre, son premier compagnon, le proposoit pour un exemple de toute vertu et de sainteté. Laynez, second général de la Compagnie, homme très-docte et très-religieux disoit que Dieu favorisoit la Compagnie, à cause qu'il se dilectoit en l'âme de son serviteur Ignace. Saint François de Borgia, reconnu en Espagne pour sa qualité, et encore plus pour sa sainteté, alla à Rome l'an 1550, principalement pour voir et fréquenter le Père Ignace, et quand il dit sa première messe (qui fut en la maison de Loyola), il baisa la terre de la chambre où le Père étoit né, tant il avoit de vénération pour lui. Tous les autres qui l'ont fréquenté familièrement, en ont porté le même jugement.

Le Pape Paul III, qui confirma la Compagnie, fit plusieurs choses d'importance par le conseil de ce bienheureux Père. Jules III ne voulut jamais faire Pierre Canisius évêque de Vienne, à la prière de Ferdinand, roi des Romains, à cause que le Père Ignace n'en étoit pas d'avis. Marcel second, qui succéda à Jules III, disoit, qu'aux affaires de la Compagnie, il faisoit plus d'état de l'autorité seule du Père Ignace, que de tout ce qu'on lui pouvoit alléguer au contraire. Paul IV, sous le pontificat duquel Ignace décéda, lui rendoit tant d'honneurs, qu'il le faisoit lever et couvrir en lui parlant. Grégoire XIII, en ses bulles de l'an 1584, pour défendre l'institut de la Compagnie, dit expressément, que le Saint-Esprit inspira Ignace à dresser le projet et l'institution de la Compagnie, dont les enfants récréent et soulagent toute la république chrétienne. Lui et ses prédécesseurs Pie IV, et saint Pie V, louent les fonctions de la Compagnie, et les fruits que Dieu en recueille par le moyen de saint Ignace, qui en est comme la source et la racine.

Outre les colléges que Ferdinand, roi des Romains, fonda de la Compagnie, en considération du Père Ignace, il vouloit faire Claude le Jay, l'un de ses premiers compagnons, évêque de Trieste : mais il s'en départit, sachant que le Père Ignace y résistoit. Jean III, roi de Portugal, lui portoit tant d'affection, qu'il pria Louis Gon-

Digitized by Google

zalès, qui s'acheminoit de Portugal à Rome l'an 1553, de considérer soigneusement toutes les actions du Père, et de les lui écrire en détail, et il lui manda qu'il n'y pouvoit remarquer autre chose, sinon que la lecture spirituelle et l'oraison ne l'enflammoient point tant en l'amour de Dieu, comme quand il regardoit attentivement le Père Ignace.

Le cardinal Gaspard Quiroga, archevêque de Tolède, qui avoit été grand ami du Père à Rome, dépose que c'étoit un homme parfait, vraiment humble, doux, patient, méprisant le monde et embrasé du zèle de la gloire de Dieu, et du bien des âmes. Le cardinal Paleotta, évêque de Bologne, l'appelle la Lumière de l'Église, et dit que Dieu l'excita à instituer la Compagnie pour rétablir la discipline ecclésiastique. Albert, duc de Bavière, écrivoit souvent au Père comme à un saint; en faveur duquel, lui et ses successeurs ont chéri ceux de la Compagnie. Jean de Véga, président de Castille, étant ambassadeur de l'empereur Charles-Quint vers sa Sainteté, contracta amitié avec le Père; et lors de son décès il écrivit à la Compagnie, que c'étoit un saint et bienheureux capitaine, qui venoit de planter son étendard au ciel, avec celui de saint Dominique et de saint François.

Jean d'Avila prédicateur apostolique (duquel Grenade a écrit la vie) disoit qu'Ignace étoit un géant, et lui un petit nain. Le même Grenade ajoute, qu'il s'émerveilloit de la vie et des vertus admirables de ce nouveau miroir de vertus et de prudence, que Dieu avoit envoyé en ce temps au monde pour le salut de tant d'âmes. Plusieurs grands personnages et auteurs de diverses nations, parlent de lui comme d'un homme saint. Surius, qui a fait un abrégé de sa vie, et Molan, l'appellent bienheureux. Génebrard dit que Dieu l'envoya combattre Luther. Sander, qui étoit Anglois, l'appelle homme de Dieu, que Notre-Seigneur poussa à l'accomplissement de son œuvre. Bsovius le qualifie très-illustre par la sainteté de sa vie.

Paul Morigia, de l'Ordre des Jésuites, et Angelo de Passo, Cordelier, et Mambrin Rosée, tous trois auteurs italiens, écrivent et louent la vie de ce bienheureux Père. Gonzalès d'Ilescas, Alphonse

de Villegas, Etienne Garibray, historiens espagnols, le nomment bienheureux saint. Jacques Paine, portugois (qui assista pour son roi au concile de Trente) l'appelle l'illustre exemple de sainteté, homme admirable, envoyé au monde par un spécial bienfait du Ciel.

Si nous voulons avoir égard aux princes et aux rois qui ont intercédé pour sa canonisation, il s'en trouvera peu de catholiques qui ne soient de ce nombre. Les provinces et les royaumes entiers en ont fait la supplication, il n'y a que les hérétiques qui disoient du mal de lui.

LA VIE DE SAINT JEAN COLOMBINI,

FONDATEUR DE L'ORDRE DES JÉSUATES.

Il y avoit à Sienne, vers le milieu du quatorzième siècle, un marchand nommé Jean Colombini; il avoit obtenu les premières charges de la république, mais il étoit dur, avare, et plus occupé des affaires de son commerce que du soin de son salut. Un jour qu'il rentroit chez lui plus tôt que de coutume, il dit à sa femme :

— Vite, qu'on apprête mon dîner; je suis pressé.

— Pourquoi tant d'inquiétudes et de fatigues, lui répondit sa femme avec douceur; craignez-vous de manquer de pain? Ayez un peu de patience, tout sera bientôt prêt; en attendant prenez ce livre et lisez.

En disant cela, elle lui présentoit la *Légende des saintes femmes*.

Jean, tout en colère, jeta le livre au milieu de la salle :

—On sait bien, dit-il, que tu n'es occupée que de légendes; pour moi il faut que je retourne à mes affaires.

Cependant, quand sa femme fut partie, il ramassa le livre, et

tomba sur la conversion de sainte Marie d'Égypte. Peu après sa femme l'appela

— Attends-moi un peu à ton tour, reprit Jean Colombini, que je sache la fin de cette histoire.

Sa femme, étonnée de ce changement, supplia Notre-Seigneur d'achever son ouvrage et de toucher le cœur de son mari. Sa prière fut exaucée. Jean se vint mettre à table, mais tout préoccupé, et pensant plus aux intérêts de sa conscience qu'à ceux de son commerce.

De ce jour il devint un autre homme. Il commença par réparer tout le tort qu'il pouvoit avoir fait; il se vêtit simplement, distribua de grandes aumônes, et employa dans la prière la meilleure part de son temps. Du consentement de sa femme, il garda la chasteté. Dieu lui enleva son fils; il se contenta de dire : « Que votre volonté soit faite. » Il s'en alloit par les rues de Sienne, secourant les pauvres, soignant les malades. Il finit par partager tous ses biens entre l'hospice de Sienne, le monastère où sa fille étoit entrée, et une confrérie de la très-sainte Vierge, réservant seulement pour sa femme une pension suffisante à son entretien. Cette femme, effrayée de ces prodigalités, lui dit alors :

— J'avois demandé un peu de pluie, mais non pas un déluge.

— Je veux vous prouver, répondit le saint avec joie, que le Seigneur vous a exaucée; il faut bien que je rachète mon avarice d'autrefois.

Il avoit un ami qui étoit des premières familles de Sienne : il s'appeloit François Vincenti. Jean Colombini parvint à le gagner au Seigneur. Un jour qu'ils alloient ensemble entendre la messe dans l'église du Dôme, ils trouvèrent un lépreux à la porte. « Nous devrions, dit le saint, transporter ce pauvre à la maison pour en avoir soin. » Ils le prirent sur leurs épaules et l'amenèrent au palais de Colombini. Sa femme en le voyant, lui dit avec amertume :

— Eloignez cette peste, ou je quitte le pays.

— Mais n'est-ce point, reprit le saint, une créature de Dieu, rachetée comme nous du sang de Jésus-Christ? Nous l'allons donc

coucher dans votre lit, car le mien ne conviendroit pas (il couchoit en effet sur des planches). Notre-Seigneur vous rendra ce que vous ferez pour lui.

Sa femme n'y consentit qu'avec peine. Alors les deux amis nettoyèrent le lépreux et baisèrent sa lèpre avec tendresse. Pendant ce temps, la femme de Colombini rentroit en elle-même ; elle se repentit de sa dureté, et alla dans la chambre où étoit le malade, pour la réparer. Aussitôt elle sentit une odeur délicieuse de roses et de parfums. Colombini et Vincenti, qui revenoient de la messe, s'approchèrent alors du lit; mais il n'y trouvèrent plus le lépreux qui avoit disparu ; et le saint apprit la nuit suivante, par une révélation divine, que c'étoit Notre-Seigneur lui-même qui avoit voulu éprouver la charité de ses serviteurs.

Colombini étant tombé malade, il s'échappa de son palais et s'enfuit à l'hôpital, enveloppé dans sa couverture ; c'est là que son ami le retrouva après trois jours. Il fallut de grandes instances pour le déterminer à rentrer chez lui. Et comme sa femme lui demandoit pourquoi il l'avoit ainsi abandonnée, il répondit qu'il avoit voulu goûter par expérience le bonheur d'être pauvre.

Peu après sa femme se retira dans un couvent. Alors le saint dit un dernier adieu aux richesses et aux honneurs de ce monde, et en compagnie de François Vincenti, se mit à mendier dans cette ville de Sienne qu'il avoit scandalisée par son faste. On le vit même un jour monté sur un âne, parcourir le Campo où il avoit fait des courses sur des chevaux magnifiques; et comme on le suivoit en riant, il répondit avec simplicité : « Vous vous moquez de moi ; eh bien ! j'en fais autant de vous. »

Il falloit un aide au chef des cuisines du palais communal ; les deux amis s'offrirent et furent agréés. Ils alloient chercher le bois et l'eau, balayoient les chambres, les escaliers, lavoient la vaisselle, là où il avoient été honorés en qualité de prieurs.

Touchés de leur patience, de leur pauvreté, plusieurs de leurs concitoyens se réunirent à eux. Les premiers furent le seigneur Piccolomini et ses deux fils. « Allez, leur dit le saint, donnez ce que vous avez aux pauvres; puis, venez et suivez Jésus-Christ. »

Digitized by Google

Ils se dépouillèrent de leurs biens, se couvrirent de mauvais vêtements, et la tête, les jambes et les pieds nus, ils parcouroient les rues de la ville en chantant : *Loué soit à jamais Jésus-Christ.*

En moins de deux années, Jean Colombini réunit soixante-dix personnes des meilleures familles de la Toscane. Les pères, effrayés de voir leurs enfants renoncer au monde pour suivre les deux pauvres de Jésus-Christ, obtinrent du sénat contre eux une sentence de bannissement. Le saint s'y soumit avec joie, parce qu'il savoit que cette persécution devoit être une cause de salut pour plusieurs. En effet, comme il arrivoit un jour à Città di Castello, il rencontre un paysan qui labouroit son champ, et lui crie : « Allons, viens, il faut suivre le Christ. » Cet homme quitta tout aussitôt, et fut dans la suite grandement favorisé de Dieu, à cause de son désintéressement et de son amour.

Sur la place de la ville, Jean aperçoit Benedetto di Pace, notaire de l'évêque.

— Viens avec nous, vieux pécheur, lui dit-il; abandonne le monde et suis le Christ.

— Mais, disoit le tabellion, j'ai un abcès à l'oreille, comment pourrai-je aller tête nue ? Je suis attaqué de la goutte, comment irai-je pieds nus ?

— Ne t'inquiète point de cela, dit le saint, le Seigneur y pourvoira.

Le vieux tabellion obéit, et ne se ressentit plus jamais de ses infirmités.

Lorsque le saint trouvoit un grand arbre sur sa route, il s'y arrêtoit pour prêcher. « Sachez, mes frères, disoit-il à ses disciples, que Jésus-Christ vous veut pour amants de la sainte pauvreté; embrassez-la de toute l'affection de votre cœur; gardez-vous de toute propriété comme d'un poison. Le démon pour un rien voudra vous faire dire : Ceci est à moi. Mais que votre pauvreté soit nette et pure, elle sera le fondement de toutes les vertus. Pauvreté, pauvreté! ajoutoit-il toujours en terminant, on ne comprend guère ton langage; vive la sainte pauvreté dans nos cœurs ! »

Cependant Sienne, depuis son départ, étoit tombée en d'étran-

ges calamités : Dieu punissoit cette ville ingrate qui persécutoit ses enfants et ses serviteurs. Il n'y avoit pas de maison qui ne fût en deuil. On comprit enfin qu'il falloit apaiser la colère de Dieu, et le saint fut rappelé.

« Jean, de retour à Sienne, voulut, dit l'historien de sainte Catherine, former une congrégation de pauvres dames; il employa tous les moyens pour décider une de ses cousines, appelée Catherine, femme remarquable par la fermeté de son caractère et sa grande intelligence, à commencer une œuvre si utile. Mais toujours elle avoit refusé cette charge. Un soir, étant à une fenêtre qui s'ouvroit sur la cour de la maison de Catherine, Jean l'aperçut et il l'appela :

— Que faites-vous, lui dit-il, vous allez prier?

— A vous dire vrai, répondit la jeune fille, je vais me mettre au lit; voyez, je tiens ma lampe garnie pour cela.

Jean, qui chaque jour prioit Dieu de toucher le cœur de sa servante, lui parla de la pauvreté volontaire et de l'amour de Jésus-Christ. Catherine baissoit la tête, des larmes rouloient dans ses yeux, elle ne s'apercevoit pas que la nuit étoit bien avancée. Enfin, au premier rayon du soleil, Jean lui dit :

— Allez vous coucher à présent.

Elle leva la tête et s'écria tout étonnée :

— Il est grand jour.

— Comment, reprit son cousin, il est grand jour? ne voyez-vous pas que votre lampe est encore pleine?

Catherine vit en effet que l'huile n'avoit pas diminué. Sur ce témoignage miraculeux, elle se rendit aux paroles de Jean :

— Mon Père, lui dit-elle, que la volonté de Dieu soit faite, je suis disposée à vous obéir pour le service du Maître éternel.

Plusieurs de ses amies se joignirent à elle, vêtues d'habits grossiers, n'ayant pour coiffure qu'un morceau de toile. Elles alloient vers le soir mendier leur pain, après avoir employé toute la journée à servir les pauvres. Lorsqu'elles étoient rassemblées dans la maison de Catherine Colombini, Jean leur exposoit les principes de la perfection spirituelle et résumoit ainsi leur règle de con-

Digitized by Google

duite : « Cherchez Jésus-Christ avec amour; sachez qu'on ne le trouve pas en allant d'église en église, ni en courant partout, mais en restant ferme dans la prière et les saintes pensées. Aimez-vous d'un amour parfait; que rien ne vous scandalise; ayez une grande patience dans l'adversité, c'est là la grande marque qu'on aime Dieu. »

Cependant les ennemis de Jean n'avoient pu être désarmés par le courroux du ciel; ils recommencèrent leurs persécutions et l'accusèrent d'appartenir à la secte des Vaudois, qui avoit causé de grands ravages dans l'Église au dernier siècle. Saint Jean Colombini résolut de se justifier auprès du Pape Urbain V, qui revenoit d'Avignon à Rome. Il partit donc de Vienne avec tous ses disciples et prit le chemin de Viterbe, où devoit s'arrêter le Souverain Pontife.

Je ne sais si c'est dans ce voyage où dans une autre de ses courses apostoliques que, passant par une terre qui lui avoit appartenu, il se mit une corde au cou, se fit dépouiller et traîner par un de ses compagnons, qui le frappoit de verges et crioit au peuple : « Voilà cet usurier, cet avare qui vous a tant opprimé, qui vous pillioit et vous faisoit mourir de faim. Frappez, fustigez cet impie, ce cruel, ce scélérat, cet ennemi des pauvres, qui a mérité la mort. » Mais le peuple, ému de ce spectacle, ne répondoit que par ses larmes. Partout au contraire, où il passoit avec ses disciples, la multitude crioit : « Voici les Jésuates, faites du bien aux Jésuates. » Aussi ce nom populaire leur est-il resté.

Le cardinal de Viterbe les envoya à Cornéto, où le Pape devoit débarquer. Ils reçurent le Saint-Père avec des guirlandes, des couronnes et des rameaux d'olivier, en criant : « Vive Jésus-Christ, et vive le Pape Urbain, son vicaire. » Le Pape les accueillit avec bonté; il fit examiner leurs statuts et les approuva. Lui-même leur donna l'habit blanc et le manteau qu'ils devoient porter. Saint Jean Colombini revint à Sienne plein de joie : son œuvre étoit désormais accomplie, et il pouvoit aller recevoir la récompense qui l'attendoit. Il mourut en effet trente-cinq jours après, le 31 juillet de l'an 1367.

Avant de rendre à Dieu son âme, il dit à son ami François Vincenti : « Frère, tu sais depuis combien de temps nous nous aimons pour Dieu : je t'en prie, par l'amour du Sauveur Jésus, aie soin des enfants que Dieu te donne. Tu vois quelle confiance ils ont en nous; ils ont tout quitté pour nous obéir. Prends bien soin de ces chers fils, car tu en rendras compte au juge des justices. »

François le lui promit et tint sa parole; mais il survécut peu à son saint ami.

La république fit à saint Jean Colombini de magnifiques funérailles; toute la ville accourut au monastère de Santa-Bonda. « Au milieu de la cérémonie funèbre, dit M. Chavin de Malan, on vit une femme déjà âgée, s'approcher du corps de Jean, s'agenouiller, le baiser avec une respectueuse douleur, en disant : « Voilà donc ce corps saint que je n'ai pas touché depuis douze ans, pour l'amour du Christ, ces yeux très-doux qui ont versé tant de larmes aux pieds du crucifix, cette bouche très-pure qui a prêché avec tant de zèle l'Évangile et le salut, qui a eu des paroles de consolation pour tous les affligés. Ah! si elle pouvoit me consoler aujourd'hui, moi qui suis la plus malheureuse des femmes de Sienne. Jean, mon bien-aimé, je ne pleure pas ta mort, mais la mienne, puisque je reste sans toi sur cette terre. Mains bienheureuses, combien d'aumônes vous avez distribuées, combien de lettres spirituelles vous avez écrites! Corps si délicat, combien tu as été mortifié! »

Cette femme étoit la veuve de Jean Colombini, que Notre-Seigneur réunit à son époux dans l'éternité.

A Césarée, martyre de saint Fabius, qui, refusant de porter les enseignes de la garnison, fut d'abord enfermé pour quelques jours; ayant ensuite subi un premier et un second interrogatoire, dans lesquels il confessa constamment Jésus-Christ, il fut bientôt condamné par le juge à la peine capitale. — Son corps demeura

sans sépulture pendant trois jours, après lesquels il fut enveloppé dans un filet et jeté au fond de la mer, la tête toutefois étant séparée du tronc. Mais par la permission de Dieu, le filet s'étant rompu, le corps et la tête se rejoignirent, et furent trouvés ensemble sur le rivage, où la vague les déposa. Les chrétiens du pays leur donnèrent une honorable sépulture.

A Milan, saint Calimer, évêque et martyr, qui, arrêté dans la persécution d'Antonin, fut couvert de blessures, eut la gorge percée d'un coup d'épée, et fut précipité dans un puits, où il consomma son martyre.

A Synnade, dans la Phrygie Pacatienne, saint Démocrite, saint Second et saint Denis, martyrs.

En Syrie, trois cent cinquante moines, martyrs, qui furent tués par les hérétiques pour la défense du concile de Chalcédoine.

A Tagaste en Afrique, saint Firme, évêque, célèbre pour avoir eu la gloire de confesser la foi.

Digitized by Google

APPENDICE.

Nous plaçons à la fin de ce volume une notice sur la vie de la vénérable Mère Marguerite-Marie, religieuse de la Visitation, du monastère de Paray-le-Monial, qui a tant contribué à répandre la dévotion au Sacré-Cœur.

Nous y avons ajouté les vies de M. de Renty et de la Mère Marguerite d'Arbouze, qui se trouvent dans l'ancienne édition françoise de Ribadénéira. Tous deux furent contemporains de saint Vincent de Paul et du bienheureux Pierre Fourier; tous deux contribuèrent, par leurs prières et par leurs œuvres, au renouvellement de la foi en France, après les longs désordres du protestantisme. M. de Renty étoit en outre, l'ami particulier de saint Vincent de Paul; sa vie devoit donc être placée après celle de ce saint.

Nous répétons, au reste, n'avoir d'autre but, en reproduisant ces notices, que de conserver le souvenir de ces bons serviteurs de Dieu, et de nous édifier au spectacle de leurs vertus.

Digitized by Google

LA VIE DE LA VÉNÉRABLE MÈRE MARGUERITE MARIE ALACOQUE,

RELIGIEUSE DE LA VISITATION.

Le nom de la vénérable Mère Marguerite-Marie Alacoque, dont le procès de canonisation est depuis longtemps en instance à Rome, sera toujours cher à l'Eglise et à la France par l'influence qu'exerça cette pieuse religieuse sur la dévotion au Sacré Cœur de Jésus. C'est aux grâces particulières dont Notre-Seigneur la favorisa, aux désirs qu'il lui manifesta de se voir honoré par ses enfants dans le sanctuaire de son amour, qui est son cœur sacré, c'est, dis-je, aux merveilles dont la vie de cette vénérable Mère est remplie, que l'on dut, à la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième, l'extension rapide de cette dévotion si touchante. Les temps alloient arriver, où la malice des hommes parvenant en quelque sorte à son comble, l'Eglise auroit un pressant besoin de faire un dernier appel à la miséricorde infinie du cœur de Notre-Seigneur. L'amour seul pouvoit nous sauver désormais des rigueurs d'une justice prête à frapper. C'est pourquoi la dévotion aux sacrés Cœurs de Jésus et de Marie a-t-elle été si utile à l'Eglise dans ces temps malheureux. On ne sauroit trop, en conséquence, la recommander aux fidèles, comme le lien qui retient le bras de Dieu appesanti par nos crimes. Nous serions heureux si cet abrégé de la vie de la vénérable Mère Marguerite-Marie Alacoque pouvoit ranimer la ferveur des chrétiens envers les cœurs divins de notre Père et de notre Mère. Espérons que le jour n'est pas éloigné, où l'Eglise placera sur ses autels l'humble servante qui servit d'instrument aux miséricordes de Notre-Seigneur, exauçant ainsi les vœux les plus

chers du clergé de France. Peut-être alors ce culte particulier d'amour envers Jésus et Marie prendra-t-il un nouvel essort parmi nous; peut-être Dieu, se laissant alors fléchir par les témoignages de notre suppliante tendresse, accordera-t-il à son Eglise ces jours de joie promis à ses longues douleurs, et dont l'aurore commence à peine à rougir les cieux.

La vie de la vénérable Mère Marguerite-Marie a été écrite dans les premières années du siècle dernier par M. Languet, évêque de Soissons. C'est à cet ouvrage que nous emprunterons la plupart des détails que nous allons rapporter.

« Ce fut le 22 juillet de l'an 1647, dit Mgr Languet, que celle dont j'écris la vie vint au monde à Lauthecour, paroisse de Verovre, au diocèse d'Autun, dans cette partie de la Bourgogne qu'on nomme le comté de Charolois. Son père, M. Claude Alacoque, étoit un homme de bien, recommandable par sa piété : sa probité connue lui avoit attiré, avec l'estime et la confiance de la noblesse des environs, l'administration de la justice de la plupart des seigneuries voisines. Ses biens répondoient à sa condition : ils étoient suffisants pour vivre commodément, et pour pourvoir à tous les besoins de sa famille; mais il n'oublioit pas d'en secourir les pauvres avec une libéralité peu commune dans une fortune médiocre. Ce bon usage de ses biens attira sur son mariage avec damoiselle Philiberte Lamyn, la bénédiction de Dieu. Il en eut quatre garçons, et une fille. La fille fut baptisée trois jours après sa naissance, le 25 juillet 1647, et nommée Marguerite, par madame Marguerite de Saint-Amour, épouse de M. de Fautrières de Corcheval, seigneur de la paroisse de Verovre. »

Dès son enfance, la vénérable Marguerite montra une piété singulière; elle fit, à l'âge de quatre ans, vœu de chasteté perpétuelle; elle ne comprenoit pas sans doute l'importance ni le mérite de l'engagement qu'elle prenoit; mais la grâce qui la portoit à faire à Dieu cette promesse, devoit la lui rappeler plus tard, et l'aider à l'accomplir. Il semble que Notre-Seigneur vouloit ainsi s'attacher dès le berceau celle qu'il regardoit déjà comme son épouse, et célébrer à l'avance les fiançailles de leur union mystique.

A cette époque, madame de Fautrières, sa marraine, la demanda à sa mère pour l'élever auprès d'elle ; l'enfant fut ensuite placée chez les Clarisses de Charoles ; partout on remarqua sa ferveur, son amour pour la très-sainte Vierge, précieux indices de la perfection où elle devoit atteindre. Tous les jours elle récitoit le chapelet, se prosternant et baisant la terre à chaque *Ave* lorsqu'elle étoit seule; elle disoit aussi le petit office de la Conception, et jeûnoit le samedi en l'honneur de sa bonne Mère.

La très-sainte Vierge se plaisoit aux hommages de sa fille; elle l'en récompensa dans une longue maladie qui la força de sortir du couvent. Après plusieurs années de cruelles souffrances, elle lui inspira la pensée qu'elle seroit guérie, si elle lui promettoit de se consacrer absolument à son service. « Le vœu, dit M. Languet, fut exaucé aussi promptement qu'il le falloit, pour faire voir que la guérison venoit du ciel. En peu de jours Marguerite recouvra la santé entièrement : mais ce qui lui fut plus précieux que la santé, ce fut la protection singulière qu'elle éprouva dès ce moment de la part de la très-sainte Vierge. Elle s'étoit déjà dès l'enfance dévouée à son service; la très-sainte Vierge reconnut son nouveau dévouement par les grâces qu'elle lui obtint de Dieu, et même par des visites et des communications surnaturelles.Dans le récit de sa vie qu'elle donna par obéissance à son directeur, et dont nous aurons souvent occasion de parler, elle raconte naïvement cette guérison miraculeuse, et les suites qu'elle eut. « La sainte Vierge, dit-elle, se ren-« dit dès lors la maîtresse de mon cœur, et me regardant comme « sienne, elle me gouvernoit comme lui étant dédiée. Elle m'ap-« prenoit à faire la volonté de Dieu, elle me reprenoit de mes « fautes, et un jour qu'il m'étoit arrivé de m'asseoir en disant « mon rosaire; elle se présenta devant moi, et me fit cette répri-« mande qui ne s'est jamais effacée de mon esprit, quoique je fusse « encore bien jeune : *Je m'étonne, ma fille, que tu me serves si né-« gligemment.* »

J'ai voulu rapporter ce trait, afin d'apprendre à ceux qui ont la pieuse coutume d'honorer la très-sainte Vierge par quelque prière particulière, avec quel soin ils doivent acquitter ce volontaire

tribut d'amour; combien leur divine Mère est sensibles aux moindres négligences que l'on apporte dans son service, et avec quelle générosité, par conséquent, elle saura récompenser la fidélité dont nous aurons usé envers elle.

La jeunesse de mademoiselle Alacoque fut fort malheureuse, Dieu la voulant sans doute préserver ainsi des dangers ordinaires du monde. Son père mourut, et sa mère, frappée d'une maladie qui la retint longtemps sur son lit de douleur, fut obligée d'abandonner le soin de ses enfants et de sa maison à des mains mercenaires, qui trompèrent sa confiance. Ces domestiques grossiers la réduisirent à une sorte d'esclavage, qu'elle peignoit ainsi plus tard à son confesseur. « Nous n'avions plus, dit-elle, aucun pouvoir « dans la maison, et nous n'osions rien faire sans leur permission. « C'étoit une continuelle guerre. Tout étoit fermé sous la clef, en « telle sorte que je ne trouvois pas même de quoi m'habiller pour « aller à la sainte messe, à moins que je n'empruntasse coiffes et « habits. Ce fut pour lors que je commençois à sentir ma capti- « vité. Je m'y livrai de tout mon cœur, et m'y enfonçai si avant, « que je ne faisois plus rien, je ne sortois pas même sans l'agré- « ment de trois personnes. Dès lors toutes mes affections se tour- « nèrent à chercher tout mon plaisir et ma consolation dans le « saint Sacrement de l'autel. Mais me trouvant éloignée de l'église « du village, je n'y pouvois aller qu'avec l'agrément de ces per- « sonnes; et il se trouvoit que quand l'une le vouloit, l'autre ne « l'agréoit pas. Souvent lorsque j'en témoignois ma douleur par « mes larmes, l'on me reprochoit que c'est que j'avois donné « quelque rendez-vous, et qu'il m'étoit sensible de ne pouvoir « m'y rendre, sous prétexte d'aller à la messe, ou à la bénédiction « du saint Sacrement. Moi, qui sentois une si grande horreur de « pareille chose, que j'aurois plutôt consenti à voir déchirer mon « corps en mille pièces, je me réfugiois en quelque coin de jardin « ou d'étable, ou en quelque autre lieu secret, où me mettant à « genoux, je répandois mon cœur avec mes larmes devant mon « Dieu, par l'entremise de la très-sainte Vierge ma bonne Mère, en « laquelle j'avois une entière confiance. Je demeurois là quelquefois

« des journées entières sans boire ni manger, mais cela étoit ordi-
« naire. Quelquefois de pauvres gens du village me donnoient par
« compassion, sur le soir, un peu de lait ou de fruit. Lorsque je re-
« tournois au logis, c'étoit avec une si grande crainte et tremble-
« ment, qu'il me sembloit être une criminelle qui venoit rece-
« voir la sentence de sa condamnation.»

« Je me serois estimée plus heureuse d'aller mendier mon pain,
« que de vivre comme cela, car souvent je n'osois pas même
« prendre du pain sur la table. Du moment que je rentrois, la bat-
« terie recommençoit plus fort, sur ce que je n'avois pas pris soin
« du ménage et des enfants de ces chères bienfaitrices de mon
« âme; et sans qu'il me fût loisible de dire un seul mot, je me
« mettois à travailler avec les domestiques, après quoi je passois
« les nuits comme j'avois passé le jour, à verser des larmes au
« pied de mon crucifix.

« Ce fut alors, continue-t-elle, que mon divin Maître me fit voir, sans
« que j'y comprisse rien, qu'il vouloit se rendre le maître absolu de
« mon cœur, et qu'il vouloit me rendre en tout conforme à sa vie
« souffrante : qu'il vouloit se rendre présent à mon âme, pour me
« faire agir, comme il agissoit lui-même au milieu des cruelles
« souffrances qu'il avoit supportées pour mon amour. Dès lors mon
« âme en demeura si pénétrée, que j'aurois désiré que mes peines
« n'eussent pas cessé un moment. Depuis ce temps-là, il m'est tou-
« jours resté présent à l'esprit sous la forme d'un crucifix ou d'un
« *Ecce homo,* ou de Jésus-Christ portant sa croix. Ces idées m'im-
« primoient tant de compassion pour lui, et d'amour pour ses
« souffrances, que toutes mes peines devinrent légères, en compa-
« raison du désir que je sentois d'en souffrir, pour me conformer
« à Jésus souffrant. Je m'affligeois de voir que les mains qui s'é-
« levoient quelquefois pour me frapper, étoient retenues, et ne dé-
« chargeoient pas sur moi toute leur rigueur. Je me sentois conti-
« nuellement pressée de rendre toutes sortes de services et de bons
« offices à ces véritables amis de mon âme. Je me serois sacrifiée
« de bon cœur pour eux, n'ayant de plus grand plaisir que de
« leur faire du bien, et d'en dire tout celui que je pouvois. Ce n'é-

Digitized by Google

« toit pas moi qui faisois tout ce que j'écris, et écrirai bien mal-
« gré moi, c'étoit mon souverain Maitre qui s'étoit emparé de ma
« volonté, et qui ne me permettoit pas de former aucune plainte,
« murmure ou ressentiment contre ces personnes, ni même de
« souffrir qu'on me plaignit et qu'on me portât compassion. Il me
« disoit qu'il en avoit usé ainsi envers ceux qui l'avoient maltraité,
« et qu'il vouloit que lorsque je pourrois empêcher qu'on me par-
« lât de ces personnes, je leur donnasse tout le bon droit, et à
« moi-même tout le tort; ajoutant (ce qui étoit vrai) que mes pé-
« chés en méritoient bien d'autres. »

C'est par cette voie royale de la croix que mademoiselle Alacoque s'avança peu à peu dans la sainteté. On comprend assez combien elle dut souffrir, et avec qu'elle patience elle endura les mauvais traitements qu'elle éprouvoit chaque jour. Notre-Seigneur la consoloit au milieu de ses peines, et il lui donna la preuve de l'affection qu'il lui portoit en rendant la santé à sa mère, sur la demande qu'elle lui en fit. Mais cette grâce cachoit un danger auquel elle eût succombé peut-être sans l'assistance divine. Madame Alacoque revenue en quelque sorte au monde, commença de recevoir ses amis comme par le passé; elle voulut marier sa fille, afin d'être plus assurée de la conserver auprès d'elle. « Ma chère enfant lui disoit-elle, puisque Dieu a accordé à vos prières une santé que je lui demandois depuis longtemps, et qu'il veut bien que vous ménagiez pour me soulager dans ma veillesse, je vous demande en son nom de ne point me quitter. Me refuseriez-vous cette consolation? Si vous me quittez, je mourrai de chagrin, et vous en serez la cause. »

Le démon, de son coté lui représentoit que le vœu qu'elle avoit fait dans son enfance ne la pouvoit engager étroitement; qu'elle n'avoit point alors une connoissance suffisance, et qu'au plus avoit-elle besoin d'une dispense, qui ne pouvoit être refusée aux raisons pressantes de secourir sa mère. Il lui exagéroit les difficultés de la vie religieuse, la honte dont elle se couvroit si elle venoit à en sortir; l'impossibilité où elle se mettroit de continuer ses austérités particulières et les œuvres de

charité envers les pauvres qu'elle avoit coutume de pratiquer.

Ces assauts ne laissèrent pas que d'ébranler son âme, et de lui donner des doutes sur sa vocation. Elle se livra plus volontiers au monde, dont les fêtes la charmoient, et auquel elle plaisoit par les grâces de sa personne, la douceur de son caractère et l'aimable vivacité de son esprit. Elle prit quelque goût aux parures et aux frivolités de la vie du siècle. Combien n'a-t-elle pas pleuré depuis, avec des larmes de sang, ces foiblesses que nous regardons à peine comme des fautes?

« Cependant, dit M. Languet, tout infidèle qu'elle étoit à la vocation de Dieu, Dieu ne laissoit pas de la favoriser de grâces singulières. Quelquefois il pressoit si vivement son cœur, au milieu même des compagnies, qu'elle se sentoit comme forcée de sortir soudainement pour aller à l'église ou dans quelque lieu secret, y pleurer à son aise sur sa foiblesse, et en gémir devant son Epoux. Il lui faisoit intérieurement des reproches de son ingratitude, et de sévères réprimandes sur sa lâcheté. Ces reproches étoient comme des flèches ardentes, qui perçoient son cœur, et qui le déchiroient avec douleur. Elle demandoit pardon à son Dieu, la face contre terre et pleuroit longtemps en cet état : souvent elle finissoit son oraison par une rude discipline : et le lendemain elle ne laissoit pas de retourner comme auparavant aux amusements qui lui étoient si sévèrement reprochés. Un soir que, retirée dans sa chambre, elle quittoit les ajustements dont elle s'étoit parée avec quelque complaisance pendant le jour, le Fils de Dieu se fit voir à elle dans l'état où il étoit après sa cruelle flagellation, c'est-à-dire ayant tout le corps meurtri, déchiré et ensanglanté; et lui dit que c'étoient ses vanités qui l'avoient réduit à cet état. Il ajouta, qu'elle perdoit, par ses irrésolutions, un temps dont il lui demanderoit un compte rigoureux à la mort. Il lui reprocha qu'elle le trahissoit par ses infidélités; et lui fit honte de ses ingratitudes, comparées à toutes les marques d'amour dont il l'avoit prévenue, pour l'engager à se rendre en tout agréable à lui. »

Mademoiselle Alacoque, vivement frappée de ces reproches,

mais ne se sentant pas la force d'abandonner sa mère et le monde, prit alors le parti de redoubler ses austérités, espérant que pour cette compensation Notre-Seigneur renonceroit à ses droits sur elle. Elle se ceignit les bras et les reins avec des cordes et des chaînettes de fer qui entroient dans les chairs et les coupoient peu à peu avec de continuelles douleurs; elle se déchiroit avec une discipline sanglante et passoit ses nuits en prières, ou couchée sur des planches et des bâtons noueux. Mais c'étoit son cœur que Notre-Seigneur vouloit posséder entièrement, et il ne se lassoit point de lui reprocher le partage où elle le forçoit d'entrer. Il ne lui accorda ni trève ni repos qu'elle ne se fût donnée à lui : aussi étoit-il juste qu'elle lui appartînt et par sa création et par sa rédemption, et par sa volontaire promesse, et par tous les soins qu'il avoit pris d'elle. Enfin ce bon Maître résolut de livrer à cette âme hésitante un dernier assaut où il l'emporta.

« Ce fut, dit M. Languet, à la sainte communion que Dieu opéra ce changement, qui fit rentrer la paix dans ce cœur partagé. Il fit voir à son épouse infidèle, qu'il méritoit de l'emporter sur tous ces amants profanes qui la recherchoient : qu'il étoit le plus aimable, le plus riche, le plus puissant, le plus accompli de tous les enfants des hommes; et que lui étant promise depuis tant d'années, il étoit étrange qu'elle voulût rompre avec lui, pour prendre une autre alliance. *Apprends,* lui dit-il, *que si tu me fais cette injurieuse préférence, je t'abandonne pour jamais; mais si tu me restes fidèle, je ne te quitterai point, et je serai moi-même ta force et ta victoire pour triompher de tes ennemis. J'excuse ton ignorance, parce que tu ne me connois pas encore; mais si tu veux me suivre, je t'apprendrai à me connoître, et je me manifesterai à toi.* Ces grâces furent suivies de la résolution courageuse que prit mademoiselle Alacoque de renoncer absolument à tout établissement, pour suivre la voix de Dieu; et sa résolution fut suivie d'un calme intérieur qu'elle n'avoit pas éprouvé depuis longtemps. Il lui sembla, dit-elle, qu'on lui ôtoit des chaînes pesantes, ou qu'on lui rendoit la lumière du jour après une longue et épaisse nuit. »

Elle annonça donc à sa famille le dessein où elle étoit d'embrasser

la vie religieuse. Sa mère s'y opposa longtemps, et ne céda qu'à la crainte de voir succomber sa fille au chagrin que lui causoit son refus. On voulut alors la placer au couvent des Ursulines de Mâcon, où étoit entrée déjà une de ses cousines germaines, mais une secrète inspiration lui disoit que Dieu ne l'appeloit point à cet institut. « Si j'allois dans votre maison, répondit-elle à sa cousine, ce seroit pour l'amour de vous; je veux aller dans une maison où je n'aie ni parents, ni connoissance, afin d'être religieuse sans autre motif que l'amour de Dieu. »

Notre-Seigneur lui montra bientôt le couvent qu'il lui destinoit. Un jour que son frère l'avoit conduite chez les religieuses de la Visitation, à Paray-le-Monial, une voix intérieure lui dit: C'est là où je te veux. Elle y entra en effet, malgré les répugnances de sa famille, heureuse de faire désormais partie d'un Ordre qui étoit spécialement consacré à la très-sainte Vierge, et d'accomplir ainsi la promesse qu'elle lui avoit donnée autrefois de se dévouer absolument à son service.

« Ce fut le vingt-cinquième jour de mai, de l'an 1651, que mademoiselle Alacoque, dit son historien, entra au monastère de la Visitation Sainte-Marie de Paray-le-Monial, en Charolois : elle avoit alors environ vingt-trois ans. On la remit entre les mains de la Mère Anne-Françoise Thouvant, maîtresse des novices, pour lui faire commencer ses épreuves. C'étoit une fille d'une piété rare et solide, d'une fidélité entière à la pratique de sa règle et à tous les plus petits devoirs de son état. Elle avoit déjà été supérieure, et son mérite la fit élire encore dans la suite. Sous les yeux d'une maîtresse si éclairée, la jeune prétendante fit dans la vertu le progrès que l'on pouvoit attendre de sa ferveur.

« Son premier soin, continue Mgr Languet, fut de demander à la Mère de lui apprendre à faire oraison. Elle croyoit toujours ne le pas savoir, et elle s'en affligeoit extrêmement. Cette humble demande venant d'une personne déjà élevée à une si haute contemplation, consola beaucoup la maîtresse : elle reconnut à cette marque la simplicité et la modestie de cette âme si favorisée de Dieu; et comme si elle eût appréhendé de mettre mal à propos la main

à un tableau que Dieu lui-même auroit commencé de tracer, elle dit à la demoiselle : Allez vous mettre devant Notre-Seigneur, et dites-lui que vous voulez être devant lui comme une toile d'attente devant un peintre. La postulante ne comprit rien à ces paroles ; mais sans répliquer, ni même oser demander le sens de ce qu'on lui disoit, alla devant le Saint-Sacrement pour y faire ce qu'on lui avoit ordonné. Pendant qu'elle réfléchissoit avec simplicité sur le sens de ce qui lui avoit été prescrit, son Bien-aimé lui dit : *Viens, je te l'apprendrai.* Et aussitôt il lui fit connoître que cette toile d'attente étoit son âme, sur laquelle il vouloit peindre les traits de sa vie souffrante ; vie qui s'est toute écoulée dans l'amour et la privation, dans l'occupation et le silence, enfin dans le sacrifice jusqu'à sa consommation ; qu'il feroit en elle l'impression de la même vie, après l'avoir purifiée de toutes les taches qui lui restoient, tant de l'affection aux choses de la terre, que de l'amour d'elle-même et des créatures pour lesquelles son naturel trop complaisant avoit encore du penchant. Ce fut la leçon que lui fit Notre-Seigneur, et dans le même moment il sembla à la disciple, que son divin Maître la dépouilloit de toutes ses affections, qu'il en vidoit son cœur, et qu'il y allumoit un désir ardent d'aimer et de souffrir. »

Cet amour des souffrances étoit si vif, qu'elle crut d'abord pouvoir ajouter aux pénitences qu'on lui permettoit de faire ; mais Notre-Seigneur l'en reprit aussitôt. *Ce que tu as fait jusqu'ici,* lui dit-il comme en colère ; *c'est pour moi : ce que tu fais maintenant, c'est pour le démon.* Une autre fois qu'elle étoit tombée dans une faute semblable par l'excès de son zèle, saint François de Sales, fondateur de l'Ordre de la Visitation, lui apparut avec un visage sévère et lui dit : *Eh quoi! pensez-vous pouvoir plaire à Dieu en passant les limites de l'obéissance? Elle est le principal soutien de cette congrégation, et non les austérités.*

Cette leçon demeura fidèlement empreinte dans son cœur le reste de sa vie, et elle n'eut désormais rien de plus cher que l'obéissance : elle la préféroit à tout, même aux délices qu'elle trouvoit dans la conversation de son Bien-aimé. Une nuit du jeudi-

saint au vendredi-saint, où elle avoit obtenu avec grand'peine de la supérieure la permission de rester en prière devant le très-saint Sacrement, une jeune religieuse vint lui dire tout bas : « Notre Mère vous mande de vous aller chauffer. » Elle se leva aussitôt, s'en alla sans répliquer au chauffoir commun, où elle resta un quart d'heure, et revint ensuite reprendre son oraison.

Les occupations les plus viles, les prescriptions les plus difficiles ne lui coûtoient rien, quand il s'agissoit d'obéir. Elle se soumettoit à tout avec une docilité admirable. On la força de vaincre les répugnances les plus impérieuses de la nature : elle les vainquit, encore que sa santé en souffrit beaucoup. Il ne falloit pas moins que cette obéissance absolue, pour rassurer ses supérieures sur les faveurs extraordinaires dont son époux la combloit, et où elles craignoient qu'il n'y eût de l'illusion et de l'orgueil. Elles le lui dirent nettement, en lui faisant entendre que ce seroit pour elle une cause d'exclusion. « Sans s'émouvoir de ce reproche, dit son historien, elle alla tout simplement le raconter à Notre-Seigneur dans son oraison, et lui dit amoureusement : « Hélas ! mon Seigneur, vous « serez donc la cause qu'on me renverra. »

« — Dis à ta Supérieure, répondit son bon Maître, qu'il n'y a rien à craindre en te recevant : que je réponds pour toi, et que si elle me trouve solvable, je serai ta caution. »

« La novice rapporta naïvement à la Mère supérieure ce qui lui avoit été dit.

« — Eh bien ! demandez donc, reprit la supérieure, demandez à Notre-Seigneur, que, pour marque de la sûreté de sa promesse, il vous rende utile à la communauté par la pratique de toutes ses observances.

« La Sœur rendit compte encore à Notre-Seigneur de ce qui lui avoit été prescrit. Notre-Seigneur lui dit alors : « Soit, ma fille, je « t'accorde tout cela ; car je te rendrai plus utile à la religion « qu'elle ne pense, mais d'une manière qui n'est connue que de « moi. J'ajusterai mes faveurs à l'esprit de ta règle, à la volonté « de tes supérieures, et à ta foiblesse. Tu tiendras pour suspect « tout ce qui te retirera de l'exacte pratique de ta règle ; je veux

« que tu la préfères à tout le reste. De plus, je suis content que tu « préfères la volonté de tes supérieures à la mienne, lorsqu'elles te « défendront de faire ce que je t'aurai ordonné. Laisse-les faire de « toi tout ce qu'elles voudront; je saurai bien trouver les moyens « de faire réussir mes desseins, même par des voies qui y semblent « opposées. Je me réserve la conduite de ton intérieur, et parti- « culièrement de ton cœur. J'y ai établi l'empire de mon amour, « je ne le céderai jamais à d'autres. »

Je ne puis me défendre de citer encore un passage de ses écrits, qui prouve bien l'esprit de soumission absolue dont son âme étoit pénétrée; car c'est là le fondement le plus solide de la vertu, et sans lequel tous les autres dons pourroient tourner à notre ruine.

« Quoique mon divin Sauveur, écrivoit-elle, se soit rendu mon « maître et mon directeur, il ne veut pourtant pas que je fasse rien « de tout ce qu'il m'ordonne, sans le consentement de ma supé- « rieure, à laquelle il veut que j'obéisse, pour ainsi dire, plus « exactement qu'à lui-même. Ce qu'il m'enseigne particulière- « ment, est de me défier de moi-même, comme du plus cruel et du « plus puissant ennemi que je puisse avoir; mais que si je mets « ma confiance en lui, et que j'aie une parfaite obéissance, dépen- « dant en toutes choses de la volonté de mes supérieures, il m'en « défendra. De plus, il me défend de me jamais troubler de quoi que « ce soit qui me puisse arriver, regardant tous les événements de « la vie, quels qu'ils soient, dans l'ordre de sa providence et de sa « volonté; laquelle peut, quand il lui plaît, tourner toutes choses « à sa gloire. Une fois, me trouvant dans un emploi qui m'ôtoit « souvent le loisir de faire l'oraison avec la communauté, cela « excita en mon esprit, un jour de Pâques, un petit mouvement de « chagrin; j'en fus aussitôt reprise par mon divin Maître, me di- « sant : *Sache que l'oraison de soumission et de sacrifice m'agrée plus « que la contemplation, et que toute autre spéculation, quelque sainte « qu'elle paroisse.* Cela imprima en moi une si grande paix, que « depuis ce temps-là je n'ai plus senti de peine à tout ce que mes « supérieures vouloient de moi. »

Une vertu si sublime, jointe à une mortification constante, mé-

rita à la novice d'être admise enfin à faire sa profession le 6 novembre 1672. Notre-Seigneur remplit le cœur de son épouse d'une joie céleste, pendant qu'elle se donnoit à lui ; mais après ces fêtes de leur union et de leur amour, il lui montra les nouvelles épreuves qui l'attendoient et les croix qu'elle devroit porter. Un jour qu'elle lui disoit amoureusement : Eh quoi, mon Dieu, me laisserez-vous toujours vivre sans souffrir ? » Notre-Seigneur alors contenta son désir, en lui montrant une croix si grande qu'elle ne pouvoit en voir le bout. Cette croix paroissoit toute couverte de fleurs, dont le mélange merveilleux charmoit les yeux, mais sous ces fleurs étoient cachés des épines, des clous, et des pointes de toutes sortes: « Voilà, lui dit-il, le lit de mes chastes épouses, où je te ferai consommer les délices de mon pur amour. Peu à peu ces fleurs tomberont, et il ne restera que les épines : je les couvre à présent de fleurs à cause de ta foiblesse ; mais dans la suite tu en sentiras si vivement la piqûre, que tu auras besoin de toute la force de mon amour pour en supporter la douleur. »

La première de ces épines fut la contradiction qu'elle endura de la part de ses supérieures et de ses compagnes. On l'avoit placée à l'infirmerie pour aider l'infirmière dans le soin des malades. Cette religieuse, d'un caractère dur et brusque, la traitoit sans ménagement. La Mère supérieure, loin d'adoucir par sa bonté les peines qu'elle ressentoit, y ajoutoit des réprimandes fréquentes et une défiance continuelle sur ses communications avec Dieu, voulant par cette rigueur et ces humiliations la préserver des tentations de l'orgueil. Quant à ses compagnes, peu faites la plupart pour comprendre la sublimité de sa vertu, elles la traitoient d'hypocrite et de visionnaire, la railloient sans cesse et la haïssoient pour le contraste de sa conduite avec la leur.

L'affection de Notre-Seigneur étoit le seul refuge de sa servante dans ces tribulations; elle la consoloit de tout. « Cette sainteté « de l'amour, écrivoit-elle, me pressoit si fort de souffrir pour lui « rendre du retour, que je ne pouvois trouver du repos, que lors- « que je sentois mon corps accablé de souffrances, mon esprit « dans toutes sortes de dérélictions, et tout mon être dans l'humi-

« liation et le mépris. Cela ne me manquoit pas, par la grâce de « mon Dieu, qui ne vouloit pas me laisser un moment sans souf- « frances, ou au dedans de moi, ou au dehors. Lorsque ce pain sa- « lutaire diminuoit, il m'en falloit chercher d'autre par la morti- « fication. Mon naturel sensible et orgueilleux m'en fournissoit « beaucoup de matière, et mon Epoux ne vouloit pas que j'en « laissasse perdre une occasion. Lorsqu'il m'étoit arrivé d'avoir « manqué celles qui se présentoient, à cause de la violence qu'il « me falloit faire pour vaincre mes répugnances, mon divin « Maître me le faisoit bien payer au double; et lorsqu'il vouloit « quelque chose de moi, il me pressoit si vivement, que je ne pou- « vois lui résister, parce qu'il me prenoit par tout ce qui étoit « opposé à mon naturel, et contraire à mes inclinations, au re- « bours desquelles il vouloit que je marchasse sans cesse. J'étois « si fort douillette, que la moindre malpropreté me faisoit bondir « mon cœur. Il me reprit si fortement là-dessus, qu'une fois vou- « lant nettoyer le vomissement d'une malade, je ne pus me dé- « fendre de le faire avec ma langue, en disant à Jésus-Christ : Si « j'avois mille corps et mille vies, je les immolerois pour vous être « asservie, ô mon Époux. Je trouvois pour lors tant de délices en « cette action, que j'aurois voulu tous les jours rencontrer de pa- « reilles occasions pour apprendre à me vaincre; et n'avoir que « Dieu pour témoin. »

Ce n'est pas tout d'un coup qu'elle étoit arrivée à ce courage vraiment héroïque; elle avoit eu auparavant de rudes combats à livrer pour triompher aussi complètement de la nature; mais comme toujours son bon Maître l'y avoit aidée. Un jour qu'elle étoit plus pressée par ses répugnances, et qu'elle sembloit ne pouvoir se résoudre à obéir, dit son historien, tant l'aversion qu'elle y ressentoit étoit forte, Notre-Seigneur lui fit voir son corps sacré tout couvert des plaies qu'il a reçues dans sa Passion, lui reprochant la lâcheté qu'elle avoit à se vaincre pour l'amour de lui.

— Que voulez-vous donc que je fasse? dit-elle à son Bien-aimé: Ma volonté est plus forte que moi.

— Mettez-la, lui dit Notre-Seigneur, mettez-la dans la plaie de mon cœur, et elle y trouvera la force de se surmonter.

— O mon Dieu, s'écria-t-elle avec transport, mettez-l'y si avant, et l'y renfermez si bien, qu'elle n'en sorte jamais.

Notre-Seigneur avoit exaucé sa prière, car les actions les plus pénibles ne sembloient plus lui rien coûter. On l'avoit chargée du soin des pensionnaires, parmi lesquelles il y en avoit une qui souffroit au pied d'un apostème dont la vue faisoit horreur. Sœur Marguerite qui la pansoit tous les jours, soit par charité et dans l'espoir de hâter sa guérison, soit par mortification, suça plusieurs fois la plaie de cette jeune fille, et elle auroit continué sans la défense de la supérieure.

Sa joie de souffrir étoit telle, que son corps paroissoit insensible à la douleur, comme s'il eût été un cadavre. Il lui vint un panaris à un doigt de la main pendant l'hiver; on sait combien ces sortes de maux sont douloureux. Ne pouvant dormir, elle passoit ses nuits auprès du feu, s'abstenant de se plaindre et de faire le moindre bruit, pour ne troubler le repos de personne. La supérieure en fut enfin avertie, et lui demanda pourquoi elle ne l'avoit pas prévenue plus tôt.

— C'est si peu de chose, ma chère Mère, lui répondit-elle, que cela ne vaut pas la peine d'en parler.

Le chirurgien fut obligé de faire une incision jusqu'à l'os; elle endura l'opération sans qu'on remarquât en elle le moindre mouvement. Aussi le chirurgien disoit-il tout étonné : « Il fait bon être sainte, puisque la sainteté rend insensible. »

« Un soir qu'elle puisoit de l'eau au puits de la maison, le sceau tout plein échappa de ses mains, et retombant avec toute la rapidité que lui donnoit sa pesanteur, fit tourner avec violence une longue manivelle de fer qui servoit à tirer l'eau. Cette machine atteignit rudement sœur Marguerite à la tête, la jeta par terre, et lui fit tomber quelques dents avec tant de violence, qu'un morceau de la gencive, de la grosseur de la moitié du doigt, fut arraché à demi, et sortoit avec le sang par la bouche. La sœur se releva sans s'étonner et sans se plaindre : elle pria seulement

quelques pensionnaires, témoins de cet accident, d'achever de couper ce morceau de chair, et leur présenta ses ciseaux à cet effet. Ces enfants effrayés de l'accident, et encore plus de l'opération qu'elle leur proposoit, s'enfuirent : la Sœur crut pouvoir la faire elle-même; elle coupa comme elle put ce morceau de la gencive avec ses ciseaux, et le fit aussi tranquillement que si elle n'avoit coupé qu'un morceau de sa robe. Un accident si étrange, augmenté par une opération si mal faite, ne pouvoit que lui causer d'étranges douleurs, et le mal qui les causoit ne pouvoit guère être soulagé par des onguents. Il se renouveloit avec violence, chaque fois qu'elle devoit manger. Le même accident lui en causa un autre, ce fut une douleur aiguë que le contre-coup forma à la tempe, et qui la saisissoit périodiquement tous les jours. Cette douleur étoit pareille à un violent accès de mal de dents : tout l'adoucissement qu'elle prenoit alors, dit la Mère Greffier, c'étoit de sortir de la communauté avec permission, et d'aller faire un tour de jardin, jusqu'à ce que l'accès de cette douleur aiguë fut passé : aussitôt elle revenoit tranquillement avec les autres, comme si elle n'avoit rien souffert.

Elle montra le même courage en plusieurs circonstances où elle fut encore frappée à la tête en différents endroits, ce qui lui formoit comme une couronne de douleur. Notre-Seigneur lui avoit en quelque sorte prédit cette conformité de souffrances avec les siennes. « Un matin qu'elle s'approchoit de la table sainte, la sainte Hostie lui parut aussi resplendissante que le soleil, en sorte qu'elle ne pouvoit presque en soutenir l'éclat. Au milieu de cette lumière, elle vit Notre-Seigneur qui, tenant une couronne d'épine à la main, la lui posa sur la tête, en lui disant : *Ma fille, reçois cette couronne en signe de celle qui te sera bientôt donnée par conformité avec moi.* Elle ne comprit pas dans ce moment ce que signifioient ces paroles, mais elle le reconnut quand elle reçut à la tête ces coups dont nous venons de parler; l'effet fut pareil à la prédiction et dura toute sa vie. Il lui sembloit souvent que toute sa tête étoit entourée d'épines piquantes, et profondément enfoncées, qui causoient ces douleurs qu'elle éprouvoit : quelquefois elles

étoient si violentes, qu'elle ne pouvoit ni dormir, ni appuyer sa tête sur son chevet. Ses dispositions dans cet état sont plus étonnantes que ses douleurs. Voici ce qu'elle en dit : « J'en rends des « grâces infinies à mon Dieu, qui fait de si grandes faveurs à sa mi- « sérable victime. Mais, hélas! les victimes, comme je lui dis sou- « vent, doivent être innocentes, et moi je ne suis qu'une crimi- « nelle. Mais je confesse que je suis plus redevable à mon Souve- « rain, de cette couronne précieuse, que s'il m'avoit fait présent « de tous les diadèmes des plus grands monarques de la terre, « d'autant plus que personnne ne me la peut ôter. Elle me met « souvent dans l'heureuse nécessité de veiller, et de m'entretenir « avec cet unique objet de mon amour, ne pouvant appuyer ma « tête sur mon chevet, à l'imitation de mon bon Maitre, qui ne « pouvoit appuyer la sienne adorable sur le lit de la croix. Cela me « faisoit sentir des joies et des consolations inconcevables, quand « je me voyois quelque conformité avec lui. Il vouloit que par « cette douleur et par le mérite de son couronnement d'épines, « auxquelles j'unissois la mienne, je demandasse à son Père, la « conversion des pécheurs, et l'humilité pour moi-même, dont « l'orgueil étoit si déplaisant et si injurieux. »

Les voies de Notre-Seigneur, si extraordinaires qu'elles nous paroissent, sont toujours les mêmes, et n'ont qu'un seul but, le salut des âmes. En ce temps-là précisément, il y avoit, dans un petit couvent d'Italie, une religieuse qu'il couronnoit également d'épines, et qu'il associoit aux douleurs de sa passion : c'étoit sainte Véronique Giuliani, dont nous avons raconté l'histoire. Toutes deux, sainte Véronique et la vénérable Mère Marguerite-Marie, endurèrent les mêmes souffrances pour notre conversion. Ayant été en quelque sorte réunies dans le combat, il est à regretter qu'elles ne puissent être encore réunies dans les honneurs que l'Église rend à ses généreux champions. L'Italie, plus heureuse que la France, a obtenu de placer sainte Véronique sur nos autels. Que ce zèle de notre sœur ranime le nôtre, et nous fasse faire un nouvel effort pour prouver la sainteté de la vénérable Mère, qui est une de nos gloires. Hélas! nous ne sommes pas si riches en de

tels héros, que nous puissions oublier ceux que le ciel a bien voulu nous donner. Aidons, par nos prières et par nos sacrifices, les soins que l'épiscopat françois prend sans doute de la cause de la vénérable religieuse de Paray. Dieu n'a rien de plus agréable que les honneurs rendus à ses saints, qui sont ses chers amis. Nous sommes donc sûrs de lui plaire en cherchant à leur témoigner notre reconnoissance. En voyant que nous ne sommes pas ingrats envers ses serviteurs, Notre-Seigneur nous en donnera d'autres, et nous en avons bien besoin.

Que l'on me pardonne cette digression, inspirée par un peu de jalousie nationale et chrétienne : il y a plus de vingt ans que sainte Véronique est canonisée, quoiqu'elle soit morte longtemps après la vénérable Mère Marguerite-Marie. Cependant, en lisant leurs vies, il semble que l'amour de Notre-Seigneur se partage également entre toutes deux, et s'il n'a pas comblé sa servante de Paray d'autant de grâces mystiques que celle de Città di Castello, il n'est pas difficile de voir que ces grâces n'eussent pas été comprises de ses supérieures, et fussent devenues pour elle la source d'amers chagrins. Oh! que notre peu de foi nous a privés de dons précieux! Sans doute il faut être prudents, pour ne point nous laisser tromper par le serpent; mais aussi il faut être simples pour recevoir les faveurs de notre Dieu. De ces deux vertus, nous n'avons gardé que la première, et ce n'est point la meilleure part.

Cette défiance excessive où nous étions tombés envers les dons de Dieu, ne parut que trop quand Notre-Seigneur voulut se servir de la vénérable Mère pour répandre la dévotion à son Cœur sacré. Un de ses serviteurs, à qui l'Église de France doit beaucoup, le Père Eudes, l'avoit déjà établie dans ses séminaires, et le Pape Clément X lui avoit accordé à ce sujet plusieurs brefs d'indulgences. Mais cette dévotion ne devint véritablement populaire, que par les prodiges qui éclatèrent dans la vie de la vénérable Marguerite-Marie. Nous verrons cependant quels obstacles il lui fallut d'abord surmonter. Voici comment son historien raconte les premières ouvertures que lui fit Notre-Seigneur sur ce grand dessein.

« Un jour qu'elle étoit devant le saint Sacrement, et qu'elle y

consacroit le peu de loisir que lui avoient laissé les occupations continuelles par lesquelles on se plaisoit à la distraire, elle se trouva d'abord vivement pénétrée de la présence de Dieu.

« Abandonnant alors son esprit à l'impression qui le remplissoit, et son cœur à la force de l'amour qu'elle ressentoit, ses sens extérieurs furent tellement absorbés, qu'elle s'oublia pour ainsi dire elle-même, et le lieu où elle étoit. Dans ce moment Jésus-Christ se montra à elle sous une forme sensible, et fit reposer doucement la tête de sa servante sur sa poitrine. Ce fut dans ce précieux moment qu'il lui découvrit, pour la première fois, les secrets inexplicables de son divin cœur, et les trésors de l'amour dont il étoit embrasé pour les hommes. Alors remplissant celui de sa servante d'un amour en quelque façon proportionné, il lui dit : *Voici mon cœur, qui est si passionné d'amour pour les hommes et pour toi en particulier, que ne pouvant contenir en lui-même les flammes de sa charité, il faut qu'il les répande par ton moyen. Il veut se manifester à eux, pour les enrichir de ses précieux trésors, que je te découvre, et qui contiennent des grâces sanctifiantes propres à les retirer de la perdition. Je t'ai choisie,* ajouta-t-il, *comme un abime d'indignité et d'ignorance pour l'accomplissement d'un si grand dessein, afin que tout soit fait par moi.* Ensuite le Fils de Dieu demanda à sa servante de lui donner son cœur pour le prix du présent qu'il venoit de lui faire : la Sœur le lui offrit avec toute l'ardeur dont elle put être capable, et pria son divin Maître de vouloir bien s'en rendre le possesseur. Il lui sembla alors que le Fils de Dieu prit effectivement son cœur, et le plaça dans le sien, qu'elle voyoit à travers la plaie de son côté, et qui lui paroissoit éclatant comme le soleil ou comme une fournaise ardente : son cœur lui parut être là comme un petit atome qui s'abimoit dans cette fournaise. Ensuite Notre-Seigneur parut l'en retirer tellement embrasé, qu'il sembloit n'être qu'une flamme, et il le remit dans le côté de sa servante en lui disant : *Voilà, ma bien-aimée, un précieux gage de mon amour, qui renferme dans ton côté une petite étincelle de ma charité, pour te servir de cœur, et te consommer jusqu'au dernier moment. Tu n'as pris jusqu'à présent,* ajouta-t-il, *que le nom de*

mon esclave, je te donnerai désormais celui de la disciple bien-aimée de mon cœur.

« En témoignage de la faveur qu'il lui faisoit, Notre-Seigneur permit qu'elle souffrît au côté une douleur très-vive, l'avertissant qu'elle ne pourroit être soulagée que par les saignées. Cette douleur devint en effet si violente, qu'elle tomba malade et fut réduite à une extrême foiblesse. Elle dit à la supérieure ce qui lui étoit arrivé, et quel remède lui étoit nécessaire. On se moqua d'elle, et le médecin déclara qu'une saignée lui seroit funeste. Il fallut bien l'employer cependant, quand tous les autres remèdes n'eurent fait qu'aigrir le mal. Aussitôt elle se leva, ayant recouvré tout d'un coup ses forces ordinaires.

« Notre-Seigneur alors continua de lui manifester les trésors de son cœur divin, lui indiquant les pratiques par lesquelles il vouloit être honoré. « Un jour, dit-elle, que j'étois devant le saint « Sacrement exposé sur l'autel, après m'être sentie attirée toute « au dedans de moi-même par un recueillement de toutes mes « puissances et de mes sens, Jésus-Christ, mon divin Maître, se « présenta à moi tout éclatant de gloire, avec ses cinq plaies bril- « lantes comme cinq soleils. De son humanité sacrée sortoient des « flammes de toutes parts, mais surtout de son adorable poitrine, « qui ressembloit à une fournaise. Au milieu de cette fournaise « ardente, il me fit voir son tout aimable cœur, qui étoit la source « de ces flammes. Ce fut alors qu'il me découvrit les merveilles « inexplicables de son amour, et jusqu'à quel excès il l'avoit porté, « en aimant les hommes dont il ne recevoit que de la méconnois- « sance et des ingratitudes. *C'est là,* me dit-il, *ce qui m'est plus « sensible, que tout ce que j'ai souffert dans ma Passion : d'autant que « s'ils rendoient du retour à mon amour, je compterois pour peu de « chose tout ce que j'ai fait pour eux, et je voudrois, s'il se pouvoit, « faire encore davantage; mais ils n'ont que des froideurs et du rebut « pour tous mes empressements à leur faire du bien. Du moins,* « ajouta-t-il, *donne-moi ce plaisir de suppléer à leur ingratitude, « autant que tu en pourras être capable.*

« Je lui remontrai alors mon impuissance. A quoi il répondit :

« *Tiens, voilà de quoi suppléer à tout ce qui te manque;* et en même « temps son divin cœur s'étant ouvert, il en sortit une flamme si « ardente, que je pensai en devoir être consumée. J'en fus toute « pénétrée; et ne pouvant la soutenir, je lui demandai d'avoir « pitié de ma foiblesse.

« *Je serai ta force,* dit-il, *ne crains rien; mais sois attentive à ma « voix et à ce que je te demande pour te disposer à l'accomplissement « de mes desseins.* »

« Ensuite il lui prescrivit la manière dont elle honoreroit son amour et son Cœur sacré. « Premièrement, dit-il, tu me rece- « vras dans le saint Sacrement, autant que l'obéissance te le vou- « dra permettre, quelque mortification et humiliation qui t'en « doive arriver. (C'est que les religieuses imparfaites ne railloient pas moins de ses communions fréquentes que de ses saignées, et prenoient occasion de tout pour la tourner en ridicule.) « Tu dois « recevoir, continua-t-il, ces humiliations comme des gages de mon « amour. Tu communieras de plus tous les premiers vendredis de « chaque mois; et toutes les nuits du jeudi au vendredi, je te « ferai participer à cette mortelle tristesse que j'ai bien voulu res- « sentir au jardin des Oliviers. Cette tristesse te réduira, sans que « tu la puisses comprendre, à une espèce d'agonie, plus rude à « supporter que la mort. Pour m'accompagner dans cette humble « prière que je présentai alors à mon Père parmi toutes mes an- « goises, tu te lèveras entre onze heures et minuit, pour te pros- « terner pendant une heure avec moi, la face contre terre, tant « pour apaiser la divine colère de mon Père, en demandant pardon « pour les pécheurs, que pour prendre part et adoucir en quelque « façon l'amertume que je sentis alors de l'abandon de mes apô- « tres; abandon qui m'obligea à leur reprocher qu'ils n'avoient pu « veiller une heure avec moi. Pendant cette heure, tu feras ce que « je t'enseignerai. Or, écoute, ma fille: ne crois pas légèrement « à tout esprit, et ne t'y fie pas. Satan enrage de te décevoir; c'est « pourquoi ne fais rien sans l'approbation de ceux qui te condui- « sent. »

« Telles étoient les précautions que le Fils de Dieu enseignoit lui-

même à sa servante, et le moyen qu'il lui donnoit de rendre inutiles toutes les ruses de l'enfer; et ce moyen salutaire, c'étoit l'obéissance. Le Fils de Dieu assujettissoit ainsi ses lumières divines, à celles qu'on reçoit par la voix de l'obéissance, et à ce trait il est aisé de reconnoître l'esprit de Dieu. »

Le feu de l'amour divin qui la consumoit dépassa bientôt les force de la vénérable Mère : la fièvre la prit. Pendant soixante jours qu'elle la supporta, elle fut en proie à de si vives douleurs, que les médecins désespérèrent de sa vie. La supérieure, qui doutoit encore de la vérité de ses visions, voulut la mettre à une dernière épreuve. Elle lui commanda de demander à Dieu le rétablissement de sa santé, ajoutant que s'il la guérissoit, elle lui permettroit l'oraison de nuit et la communion du premier vendredi du mois, que Notre-Seigneur lui avoit prescrites pour honorer son divin Cœur.

« Sœur Marguerite obéit sans différer. Elle représenta à Notre-Seigneur tout le désir de la supérieure; et Dieu, qui vouloit donner un témoignage non suspect de la sainteté de sa servante, et rendre incontestables les faveurs singulières dont il l'honoroit, exauça sur-le-champ la demande de son épouse, et le désir de la supérieure. Ce fut la sainte Vierge qui servit de ministre à cette guérison miraculeuse : elle gratifia sa servante de sa présence d'une manière sensible, dans une nouvelle extase qu'elle eut le même jour. Après un entretien assez long, et des caresses inexplicables, elle lui dit : *Prends courage, ma fille, dans la santé que je te donne de la part de mon Fils ; car tu es encore un long et pénible chemin à faire, toujours sur la croix, entre les clous, les fouets et les épines. Mais ne crains rien; je te promets ma protection, et je ne t'abandonnerai point.* La sœur se leva le même jour; et la communauté vit avec étonnement aller et marcher sans appui, celle qui, le matin, avoit paru n'avoir pas un souffle de vie. »

La supérieure fut convaincue par ce miracle; elle ne douta plus de la vérité des grâces que Dieu faisoit à sa servante, mais elle douta de ses propres lumières, et voulut qu'elle s'ouvrît de son état à plusieurs directeurs. Tous ceux qu'elle consulta secouèrent la

tête, en la traitant de visionnaire. Heureusement, en cette même année 1675, le Père de la Colombière fut envoyé à Paray, pour être supérieur de la petite maison que les Jésuites ont en cette ville. C'étoit un homme fort instruit des voies de Dieu. Notre-Seigneur l'avoit annoncé à sa servante, et quand il parut au parloir, il lui dit intérieurement : *Le voici.* Il fut en effet appelé, pendant les quatre-temps du carême, pour servir de confesseur extraordinaire à la communauté. Il comprit que Dieu avoit de grands desseins sur la Sœur Marguerite, et rassura entièrement la supérieure. C'est alors que Notre-Seigneur acheva de faire connoître à la vénérable Mère ce qu'il désiroit pour l'établissement du culte du Sacré-Cœur.

C'étoit pendant l'octave de la Fête-Dieu ; elle étoit en prières devant le saint Sacrement, lorsque son Epoux, à qui elle demandoit par quel sacrifice elle pourroit lui témoigner son amour, lui apparut et lui dit : « tu ne peux m'en faire un plus grand, qu'en ac- « complissant ce que je t'ai tant de fois demandé. »

Puis, découvrant son divin Cœur, il ajouta : « Voilà ce cœur qui « a tant aimé les hommes, qu'il n'a rien épargné, jusqu'à s'épuiser « et se consumer pour leur témoigner son amour. Pour recon- « noissance, je ne reçois de leur part que des ingratitudes, par « les mépris, les irrévérences, les sacriléges et la froideur qu'ils « ont pour moi dans ce sacrement d'amour. Mais ce qui m'est en- « core plus sensible, c'est que ce sont des cœurs qui me sont con- « sacrés qui me traitent ainsi. C'est pour cela que je te demande « que le premier vendredi après l'octave du Saint-Sacrement soit « dédié à faire une fête particulière pour honorer mon Cœur, en « lui faisant réparation par une amende honorable, communiant « ce jour-là pour réparer les indignes traitements qu'il a reçus « pendant le temps qu'il a été exposé sur les autels. Je te promets « que mon Cœur se dilatera pour répandre avec abondance les in- « fluences de son amour divin sur ceux qui lui rendront cet hon- « neur, et qui procureront qu'il lui soit rendu.

« Mais, mon Seigneur, lui repartit Sœur Marguerite, à qui vous « adressez-vous ? à une si chétive créature ? à une si pauvre péche-

« resse, que son indignité seroit capable d'empêcher l'accomplis-
« sement de votre dessein.

« Hé quoi! lui répondit Notre-Seigneur, ne sais-tu pas que je
« me sers des sujets les plus foibles pour confondre les forts; et
« que c'est ordinairement sur les plus petits et pauvres d'esprit
« que je fais voir ma puissance avec plus d'éclat, afin qu'ils ne
« s'attribuent rien à eux-mêmes?

« Donnez-moi donc, reprit la Sœur, donnez-moi le moyen de
« faire ce que vous commandez.

« Alors il ajouta: Adresse-toi à mon serviteur (c'étoit le Père de
« la Colombière) et dis-lui de ma part de faire son possible pour
« établir cette dévotion, et de donner ce plaisir à mon Cœur. Qu'il
« ne se décourage point par les difficultés qu'il y rencontrera, car
« il n'en manquera pas: mais il doit savoir que celui-là est tout-
« puissant, qui se défie de lui-même pour se confier entièrement
« en moi. »

Le Père de la Colombière eut foi en la parole de Sœur Marguerite, dont il avoit éprouvé la vertu; il se dévoua à répandre cette dévotion, et se consacra lui-même entièrement au sacré Cœur de Jésus, le vendredi qui suivit l'octave du Saint-Sacrement, lequel jour étoit le 21 du mois de juin. Pendant les dix-huit mois qu'il resta à Paray, il conseilla ce culte particulier d'amour à beaucoup de personnes, qui en recueillirent de grands fruits. Au mois de septembre de l'an 1676, il fut envoyé en Angleterre, comme la Sœur le lui avoit prédit, encore qu'il eût reçu d'abord de ses supérieurs deux ordres différents. Il continua dans cette mission à établir la dévotion du Sacré-Cœur, et reçut plusieurs fois de la vénérable Mère des avis qu'il reconnut lui avoir été inspirés du ciel. Ce fervent religieux revint mourir à Paray, en 1682.

On trouva dans ses papiers un petit écrit sur le culte du Sacré-Cœur, qui fut publié. Le Père Croiset, de la Compagnie de Jésus, en publia un également sur ce sujet. On en distribua des milliers d'exemplaires, qui répandirent partout cette touchante dévotion. On éleva des chapelles en l'honneur du Sacré-Cœur. Dans les couvents de la Visitation, à Moulins, à Dijon, etc., on obtint l'autori-

sation d'en célébrer la fête avec solennité, le vendredi qui suivoit l'octave du Saint-Sacrement. Plusieurs diocèses les imitèrent. Le couvent de Paray, et le diocèse d'Autun, auquel il appartient, furent, selon l'usage, des derniers à adopter cette fête. La vénérable Mère l'avoit au reste prédit, car Notre-Seigneur lui avoit révélé les circonstances de l'établissement de ce culte. En moins de trente années on compta plus de trois cents confréries du Sacré-Cœur en Europe, approuvées par les Souverains-Pontifes et enrichies d'indulgences par les Papes Innocent XII, Clément XI, Innocent XIII et Benoît XIII.

Mais les deux prodiges qui s'opérèrent à Marseille, au commencement du dix-huitième siècle, vinrent augmenter l'éclat de cette dévotion, et en quelque sorte la consacrer. On sait les ravages que fit la peste dans cette malheureuse ville, et l'héroïque charité de son évêque, Mgr de Belzunce. Une première fois, en 1720, Marseille en fut délivrée, après une consécration publique de tout le diocèse au sacré Cœur de Jésus. « Deux ans après, dit M. Languet, en 1722, au mois de mai, la peste, qu'on croyoit depuis longtemps entièrement éteinte, se ralluma de nouveau dans la ville, et la jeta dans une étrange consternation. Le Cœur de Jésus-Christ fut l'heureuse ressource du saint prélat. A sa sollicitation, les magistrats en corps firent vœu d'aller tous les ans, au nom de la ville, en l'église de la Visitation, le jour fixé pour la fête du Cœur sacré de Jésus-Christ, pour y adorer ce divin objet de notre amour, y recevoir la sainte communion, offrir un flambeau de cire blanche du poids de quatre livres, orné de l'écusson de la ville; et enfin assister à la procession générale que le prélat se proposoit d'établir à perpétuité en ce même jour. Ce vœu fut prononcé publiquement devant l'autel de l'église cathédrale, par le premier des magistrats municipaux au nom de tous, à la Fête-Dieu, avant la procession du saint Sacrement, monseigneur l'évêque le tenant entre ses mains, et les magistrats étant à genoux devant lui. Tout le peuple applaudit à un vœu dont il espéroit le succès avec une foi vive.

« Il fut exaucé d'une manière qui fit l'admiration, aussi bien que la consolation de toute la ville. Dès ce jour-là les malades guérirent,

et ceux qui étoient en santé furent préservés. La défiance qui, dans ces funestes fléaux, causé souvent plus de mal que le fléau même, céda la place à une confiance entière, les habitants de cette ville se croyant en sûreté sous la protection du Cœur miséricordieux du Sauveur. Le mal cessa à un point que, six semaines après, Mgr l'évêque de Marseille, dans un mandement qu'il fit pour exciter à remercier Dieu d'un miracle si visible, disoit : « Nous jouissons actuellement d'une santé si parfaite, que, ce qui est sans « exemple dans une ville aussi vaste et aussi peuplée que l'est celle-« ci, et ce qui tient du prodige, nous n'avons presque plus dans « Marseille, depuis quelques temps, ni morts, ni malades d'aucunes « sortes de maladies que ce soit, non plus que dans le terroir. »

« Ce fut en mémoire de cette seconde grâce, qui parut encore plus subite et plus miraculeuse que la première, que Mgr l'évêque de Marseille établit à perpétuité une procession générale au jour de la fête du Cœur de Jésus-Christ. Tous ces faits sont constatés par les mandements de ce prélat, et par les actes de délibération du corps des magistrats municipaux de la ville de Marseille. »

L'exemple de Marseille entraîna tous les diocèses où cette fête n'étoit pas encore établie ; elle est aujourd'hui célébrée dans le monde entier. « Voilà, dit Mgr Languet, ce qu'une fille sans nom, une religieuse méprisée et rebutée de ses propres compagnes, enfermée dans un monastère obscur, dans un coin du monde, a opéré par sa ferveur, ou plutôt ce que Dieu a opéré par elle. Peut-on refuser de reconnoître dans de tels événements, le doigt du Tout-Puissant? Qui se souviendra que ce fut d'une simple religieuse du Mont-Cornillon, monastère près de Liége, dont Dieu se servit autrefois pour exciter les peuples, les évêques, et enfin le Souverain Pontife même, à faire célébrer la fête du saint Sacrement, sera moins étonné des prodiges que je viens de raconter, et que la dévotion de la religieuse de Paray devienne une ressource dans les malheurs publics. »

Après l'établissement de la dévotion au sacré Cœur de Jésus, la vénérable Mère n'eut pas de plus cher désir que le salut des âmes. On ne sauroit raconter tout ce qu'elle souffrit pour la conversion

des pécheurs; sa vie de douleurs fut un apostolat et une expiation continuels. On en a connu quelques détails par ce qu'elle en écrivit sur l'ordre de ses supérieurs :

« Notre-Seigneur, dit-elle, m'a fait porter souvent de ces disposi-« tions douloureuses, parmi lesquelles m'ayant montré une fois les « châtiments qu'il vouloit exercer sur quelques âmes, je me jetai à « ses pieds sacrés, en lui disant : *O mon Sauveur, déchargez plutôt « sur moi toute votre colère, et effacez-moi du livre de vie plutôt que « de perdre ces âmes qui vous ont coûté si cher.*

—Il me répondit : *Mais elles ne t'aiment pas et ne cesseront de t'af-« fliger.*

— « *Il ne m'importe, mon Dieu, pourvu qu'elles vous aiment; je « ne veux cesser de vous prier de leur pardonner.*

—« *Laissez-moi faire, répondit-il, je ne les peux souffrir davantage.*

—« *Alors embrassant ses pieds plus fortement : Mon Seigneur, je ne « vous quitterai point que vous ne leur ayez pardonné.*

— « Il me disoit : *Je le veux bien, si tu veux m'en répondre.*

— « *Oui, mon Dieu : mais je ne vous payerai toujours qu'avec vos « propres biens, qui sont les trésors de votre Cœur sacré.* De quoi, « ajouta-t-elle, Notre-Seigneur se tint pour content. »

L'époque du carnaval étoit chaque année pour elle un temps de grandes souffrances, à cause des crimes qui s'y commettent. Dans un de ces jours de péchés, son divin Époux se présenta à elle dans l'état où il fut autrefois lorsque Pilate le montra au peuple pour exciter sa compassion, et qu'il leur dit : *Ecce homo.* Il paroissoit tout déchiré de coups et couvert de murtrissures; son sang couloit de toutes parts; il portoit sur ses épaules une croix pesante, et disoit d'une voix triste et douloureuse : *N'y aura-t-il personne qui ait pitié de moi, qui veuille compatir à ma douleur? Voilà l'état pitoyable où les pécheurs me mettent dans ce temps-ci.* La sainte amante de Jésus-Christ fondit en larmes à un spectacle si touchant, et elle s'offrit pour soulager son divin Époux. Il accepta son offre, et lui mit sur les épaules la croix qu'il portoit. « Me sentant accablée sous ce « poids (dit-elle en rendant compte de cette grâce), je commençai « à mieux comprendre la malice du péché. Il me fit voir que ce

« n'étoit pas assez pour moi de porter cette croix, mais qu'il vou-
« loit m'y attacher avec lui, afin que je lui tinsse fidèle compagnie,
« en participant à ses douleurs et à ses opprobres. Je me suis aban-
« donnée, ajouta-t-elle, à tout ce qu'il voudroit faire de moi. Il m'at-
« tacha en effet à sa croix par une violente maladie qui me fit sen-
« tir les douleurs de cette croix hérissée de pointes. »

Depuis ce jour, elle se trouva tous les ans au temps du carnaval réduite dans le même état de douleur et de maladie; et afin qu'on connût plus sensiblement que ses infirmités n'étoient point causées par le cours ordinaire de la nature, le jour des Cendres elle se trouvoit guérie, pleine de force et de vigueur, telle qu'il le falloit pour qu'elle pût jeûner le Carême; et cela après avoir été la veille comme réduite à l'extrémité, et dans les plus extrêmes souffrances: en sorte qu'après quelques années d'expérience, on s'accoutuma dans la communauté à prédire sûrement sa maladie pour le carnaval, et sa guérison pour le premier jour de Carême.

Le souverain pontife accorda un jubilé universel, à l'occasion des progrès que firent les Turcs en Allemagne. Lorsqu'on l'eut ouvert à Paray, et que Sœur Marguerite s'appliquoit à le gagner avec toute la ferveur dont son cœur étoit capable, Notre-Seigneur se montra à elle avec tout l'appareil de juge, et de juge irrité; et cette vue saisit d'effroi sa servante. Il lui fit connoître en même temps que sa justice n'étoit point tant irritée par les désordres que causoient les infidèles dans leurs conquêtes, que par les crimes de son peuple choisi qui se révoltoit contre lui, qui se servoit de la familiarité qu'il avoit avec lui pour le persécuter. C'est ainsi qu'il désignoit les personnes particulièrement consacrées à Dieu, dont les offenses sont plus grièves. Il ajouta, que tant que ces âmes plus favorisées avoient été fidèles, il avoit retenu sa justice, pour donner lieu à sa miséricorde de se répandre sur ses peuples, et qu'une âme juste obtenoit le pardon pour mille âmes criminelles: *Mais s'ils ne s'amendent tous*, continua-t-il d'un ton sévère et terrible, *je leur ferai sentir tout le poids de ma justice vengeresse.*

Dans ce moment l'heure des matines ayant sonné, Sœur Marguerite se pressa de s'y rendre; mais la vue de Jésus-Christ ne cessa

point. Il continua de parler à sa servante, et lui dit: *Pleure et soupire continuellement pour mon sang inutilement versé sur tant d'âme, qui en font un si grand abus dans ces indulgences : elles se contentent de couper les mauvaises herbes qui ont crû dans leur cœur, sans jamais vouloir en ôter la racine. Mais malheur à ces âmes qui restent souillées et altérées au milieu des eaux vives et dans leur source : elles ne seront jamais ni lavées ni désaltérées.*

La servante de Dieu, dans l'effroi dont elle étoit saisie et dans la douleur qu'elle ressentoit, s'adressa à Notre-Seigneur Jésus-Christ, et parlant de son Cœur sacré, elle lui dit: *Mon Seigneur et mon Dieu, il faut que votre miséricorde loge ici toutes les âmes infidèles, afin qu'elles s'y sanctifient pour vous glorifier éternellement.*

— *Je le ferai,* lui répondit le souverain Juge, *si tu me veux répondre de leur parfait amendement.*

— *Mais,* lui répliqua-t-elle dans sa ferveur, *vous savez, mon Dieu, que cela n'est pas en mon pouvoir, si vous-même ne le faites, en rendant efficaces les mérites de votre Passion.*

Notre-Seigneur se présenta un jour à sa servante tout couvert de plaies: son corps paroissoit tout sanglant, son cœur comme déchiré et flétri par la lassitude et l'abattement. Cette vue la saisit de crainte; elle se prosterna devant son Époux, sans oser lui parler. *Voilà,* lui dit-il, *l'état où me réduit mon peuple choisi, que j'avois destiné pour apaiser ma justice : il me persécute, et cela secrètement. S'il ne s'amende, je le châtierai sévèrement, je retirerai mes justes, et immolerai le reste à ma colère.*

« Une autre fois, dit-elle, comme je travaillois seule, il me fut « mis devant moi une religieuse vivante alors; et il me fut dit in- « telligiblement: *Tiens, voilà cette religieuse de nom seulement, la- « quelle je suis près de vomir de mon cœur, et d'abandonner à elle-même.* « En même temps je me sentis saisie d'une frayeur si vive, que « m'étant prosternée la face contre terre, j'y demeurai longtemps « sans en pouvoir revenir. Enfin je m'offris à la divine justice pour « souffrir tout ce qu'il lui plairoit, afin qu'il n'abandonnât pas cette « religieuse infidèle. Il me sembla tout à coup que la colère de Dieu « s'étoit tournée contre moi, et je me trouvai dans une effroyable

« angoisse, et une désolation sans bornes. Je me sentois comme « accablée d'un poids énorme, et je ne savois où porter ma vue. Si « je levois les yeux, je voyois un Dieu irrité comme armé de fouets, « prêt à fondre sur moi : d'autre part il me sembloit voir l'enfer « ouvert pour m'engloutir. Tout étoit en désordre et en confusion « dans mon âme ; le démon m'attaquoit en même temps par de vio- « lentes tentations de désespoir : je fuyois celui qui me poursuivoit, « et aux yeux duquel je ne pouvois me cacher : il n'y a sorte de « tourments auxquels je ne me fusse livrée, pour éviter sa vue ter- « rible ; et comme il me sembloit que mon état étoit connu de tout « le monde, je souffrois en même temps une épouvantable confu- « sion. Dans cet état, je ne pouvois prier ni exprimer mes peines « que par mes larmes : je disois seulement : *Ah! qu'il est terrible de « tomber entre les mains d'un Dieu vivant!* D'autre fois me jetant « contre terre, je disois : *Frappez, mon Dieu, brûlez, consumez tout « ce qui vous déplaît ; n'épargnez ni mon corps, ni ma vie, ni mon « sang, pourvu que vous sauviez éternellement cette âme.* » Elle ajoute qu'elle n'auroit pu supporter longtemps cet état si douloureux, si la miséricorde de Dieu ne l'avoit soutenue : cependant l'effort qui se fit en elle alors fut si violent qu'elle en tomba malade, et qu'elle eût peine à en revenir.

Un jour de fête de la Visitation, qu'elle prioit avec ferveur pour une communauté, Notre-Seigneur lui apparut accompagné de la très-sainte Vierge et d'une multitude d'anges qui trembloient, parce qu'il étoit irrité. *Ne me parle plus d'elles*, dit-il à sa servante; *elles sont sourdes et rebelles à ma voix.* La très-sainte Vierge se prosterna alors avec les esprits célestes, et demanda leur grâce à son Fils. *Souffrirai-je donc*, reprit Notre-Seigneur, *le mépris qu'elles font de mon esprit d'humilité et de simplicité? Cet esprit devroit les tenir cachées en moi; mais elles persécutent cet esprit par l'esprit d'orgueil qui rompt les liens de la charité : il divise ce que j'avois uni.*

La sainte Vierge redoubla ses instances, et demanda un delai assez court pour la conversion de ces âmes infidèles à l'esprit de leur état, et ce délai lui fut promis. Aussitôt que cette grâce fut ac-

cordée par le Fils de Dieu, la sainte Vierge chassa elle-même avec autorité le démon, qui ne sembloit attendre que le moment où l'arrêt de la justice seroit prononcé pour s'emparer de sa proie. Cet ennemi des hommes, plein de fureur et de dépit, excita aussitôt comme une tempête si violente, qu'il sembloit que l'église alloit être abîmée. Il ne fit cependant que renverser par terre les rideaux et les tringles de la grille du chœur, en disant : *C'est ainsi que je voulois les renverser toutes, si elles n'avoient été soutenues par une colonne contre laquelle je n'ai point de pouvoir.* Le fracas qui se fit alors dans l'église fut si sensible, qu'une religieuse qui étoit en station avec Sœur Marguerite devant le saint Sacrement, saisie d'effroi, se leva avec précipitation pour s'enfuir ; mais Sœur Marguerite la rappela, et lui dit d'un air tranquille : *Ne craignez rien : cela est fini, il n'en fera pas davantage.* Ce qui en rassurant la Sœur effrayée, lui fit comprendre que Sœur Marguerite avoit eu une vision.

La vénérable Mère ne se contentoit pas d'apaiser la colère de Dieu prête à s'appesantir sur les vivants, elle satisfaisoit encore à sa justice pour les pauvres âmes du purgatoire. Combien n'en a-t-elle pas délivré par ses souffrances? « Un premier jour de l'an, dit son historien, elle prioit instamment pour trois personnes décédées depuis peu, dont deux avoient été religieuses, et la troisième séculière. Notre-Seigneur les lui présenta toutes trois en disant : *Laquelle veux-tu que je te donne?* La servante de Dieu s'humiliant profondément, pria Notre-Seigneur de faire lui-même le choix, selon sa plus grande gloire et son bon plaisir. Alors il délivra l'âme de la personne séculière, en disant qu'il avoit moins de compassion des personnes qui avoient été religieuses, à cause qu'elles ont eu dans la fidélité à la pratique de leur règle, plus de moyens de mériter et d'expier pendant la vie leurs fautes journalières.

Une autre fois Notre-Seigneur lui montra quantité d'âmes du purgatoire, lesquelles pour avoir été désunies pendant leur vie d'avec leurs supérieurs, et avoir eu avec eux quelques mésintelligences, avoient été, en punition, privées après la mort du secours de la très-sainte Vierge et des saints, et de la visite de leurs anges

gardiens. Plusieurs de ces âmes étoient destinées à rester longtemps dans d'horribles flammes : quelques-unes même d'entre elles n'avoient point d'autres marques de leur prédestination, que de ne point haïr Dieu; d'autres qui avoient été dans la religion, et qui, pendant leur vie, avoient eu peu d'union et de charité pour leurs sœurs, étoient privées de leurs suffrages, et n'en recevoient aucun secours.

« J'ai appris de la Sœur Marguerite, dit la Mère Greffier « dans son mémoire, que deux religieuses pour qui elle prioit « après leur mort, lui furent montrées dans ces prisons de la di- « vine justice : mais l'une souffroit des peines incomparablement « plus grandes que celles que souffroit l'autre. Celle-là se plai- « gnoit grandement d'elle-même, de ce que, par ses défauts con- « traires à la mutuelle charité et à la sainte amitié qui doit régner « dans les communautés religieuses, elle s'étoit attirée, entre « autres punitions, de n'avoir point de part aux suffrages que la « Communauté offroit à Dieu pour elle. Elle ne recevoit de soula- « gement que des seules prières de trois ou quatre personnes de la « même Communauté, pour lesquelles elle avoit eu pendant sa « vie moins d'inclination et de penchant. Cette âme souffrante « s'accusoit encore de la trop grande facilité qu'elle avoit eue à « prendre des dispenses de la règle et des exercices communs; « enfin elle déploroit les soins qu'elle avoit pris sur la terre, pour « procurer à son corps des soulagements et des commodités. Elle fit « connoître en même temps à notre chère Sœur, que pour puni- « tion de ces trois défauts, elle avoit pendant son agonie souffert « trois furieux assauts du démon; et que chaque fois, se croyant « perdue, elle s'étoit vue sur le point de tomber dans le déses- « poir : mais que la sainte Vierge, à laquelle elle avoit eu grande « dévotion pendant sa vie, l'avoit tirée, toutes les trois fois, des « griffes de l'ennemi.

« L'autre religieuse qui souffroit moins, ne demandoit aucun « soulagement : de quoi Sœur Marguerite s'étonnant, il lui fut « dit qu'il n'étoit pas permis à cette âme d'en demander, à cause « qu'elle avoit manqué de correspondance à l'attrait que Dieu lui

« avoit donné d'aller à lui par la pure souffrance, et que, contre « cette vue, elle avoit recherché son soulagement avec inquié- « tude.

« Sœur Marguerite priant une autre fois pour deux personnes « de grande considération dans le monde, l'une lui fut montrée « comme condamnée pour plusieurs années aux peines du purga- « toire, nonobstant les services solennels, et le grand nombre de « messes qu'on célébroit pour elle : toutes ces prières et suffrages « étant appliqués par la divine justice aux âmes de quelques fa- « milles de ses sujets, qui avoient été ruinées par son défaut de cha- « rité et d'équité à leur égard; et comme il n'étoit rien resté à ces « pauvres gens pour faire prier Dieu pour eux après leur mort, « Dieu y suppléoit comme il vient d'être dit.

« L'autre étoit en purgatoire pour autant de jours qu'elle avoit « vécu d'années sur la terre. Notre-Seigneur fit connoître à « Sœur Marguerite, qu'entre toutes les bonnes œuvres que cette « personne avoit faites, il avoit eu particulièrement égard à cer- « taines humiliations qu'elle avoit reçues dans le monde, et qu'elle « avoit souffertes par un esprit chrétien, non-seulement sans se « plaindre, mais même sans en parler; et que, pour récompense, « il lui avoit été doux et favorable à son jugement. »

Un gentilhomme, père d'une des novices, étant décédé, Sœur Marguerite, qui étoit alors maîtresse des novices, pria particulièrement pour lui. La novice le lui ayant encore recommandé quelques jours après : *Ma fille* lui dit-elle, *tenez-vous en repos, il est en état de nous faire part de ses prières, sans avoir besoin des nôtres.* Elle ajouta : *Demandez à madame votre mère qu'elle est l'action généreuse que fit son mari avant sa mort; cette action lui a rendu le jugement de Dieu favorable.* Cette action étoit ignorée de la novice et de tout le monde : son père étant mort assez loin de Paray. La novice ne vit sa mère qu'à la profession : elle lui demanda alors quel étoit cet acte de générosité chrétienne, et elle apprit que lorsqu'on donna le saint Viatique à son père, un boucher de la ville se joignit à ceux qui accompagnoient le saint Sacrement, et se mit dans un coin de la chambre : que le malade

l'ayant aperçu, il l'appela par son nom, lui dit de s'approcher, et lui serrant la main avec amitié, il lui demanda pardon avec une humilité peu commune dans les gens de condition, pour quelques paroles trop dures qu'il lui avoit dites quelque temps auparavant, et il voulut que tout le monde fût témoin de la satisfaction qu'il lui en faisoit. Sœur Marguérite avoit appris de Dieu seul ce qui s'étoit passé alors; et la novice connut par cette circonstance, la vérité de ce qui avoit été révélé à sa maîtresse touchant l'heureux état de son père.

Sœur Marguerite avoit reçu de Notre-Seigneur le don de prophétie, et la connoissance la plus intime des cœurs : nous en citerons seulement quelques exemples. Une de ses compagnes rapporta qu'à son entrée en religion elle avoit pris une forte antipathie contre la servante de Dieu, parce qu'elle la trouvoit trop sérieuse pour elle qui étoit jeune, vive et enjouée; mais que Sœur Marguerite lui ayant un jour parlé avec amitié et douceur sur la perfection religieuse, et lui ayant découvert ce qui se passoit de plus secret dans son cœur, l'admiration qu'elle en conçut changea ses dispositions à son égard, et qu'elle crut devoir s'attacher à elle comme à une fille inspirée de Dieu.

Deux autres ont déposé qu'elle leur avoit prédit, à l'une, quelques chagrins considérables qu'elle devoit avoir dans un certain temps; à l'autre, la fin d'une peine intérieure qu'elle supportoit avec beaucoup de souffrance; et que l'un et l'autre événement étoient arrivés précisément au temps marqué par la servante de Dieu, et dans les circonstances qu'elle leur avoit prédites.

Elle fut un jour trouver une religieuse qui, comme elle l'a dit dans l'information, avoit une peine secrète dont elle n'osoit s'ouvrir à personne, pas même au confesseur, encore moins à la supérieure. Sœur Marguerite l'ayant trouvée seule lui dit : *Vous avez quelque chose qui vous fait beaucoup de peine.*

La jeune religieuse porta la dissimulation jusqu'à la lui nier.

—*Pourquoi me le cachez-vous reprit la servante de Dieu? C'est telle chose qui tourmente votre conscience.* Et elle ajouta ce qu'elle devoit faire pour être délivrée de cette peine importune.

La religieuse, troublée et confuse, quitta brusquement Sœur Marguerite et s'enfuit, craignant qu'elle ne lui en découvrît davantage : mais réfléchissant sur la bonté de Dieu qui lui avoit envoyé ce secours miraculeux, elle exécuta avec courage ce qui lui avoit été prescrit par la Sœur Marguerite, et elle se trouva aussitôt soulagée de sa peine.

Une de ces religieuses a déposé encore, qu'ayant recommandé son frère, qui étoit officier dans les troupes du roi, aux prières de Sœur Marguerite, celle-ci lui prédit quelques jours après, que son frère recevroit à la mort une grâce très-singulière de Dieu. L'événement justifia dans la suite la prédiction. Cet officier fut blessé à la tête d'un coup de feu au siége de Landau : de ce coup il devoit être tué sur l'heure; cependant, au grand étonnement des chirurgiens de l'armée, il vécut deux jours avec une pleine connoissance, et reçut les sacrements avec une piété édifiante.

Nous regrettons de ne pouvoir rapporter tant d'autres merveilles de la vie de Sœur Marguerite; nous terminerons ce récit, déja trop long peut-être, en racontant avec Mgr Languet une grâce vraiment étonnante qu'elle obtint de Dieu pour madame Alacoque, sa belle sœur. Cette dame l'étoit venue voir à Paray avec son mari, et fut si touchée de ses discours qu'elle commença à fondre en larmes. Son mari lui reprocha cet excès de sensibilité; mais Sœur Marguerite, qui connoissoit le principe de cette douleur salutaire, dit à son frère : *Laisse-la pleurer, car ce sont de bonnes larmes.*

M. Alacoque crut devoir, dans cette circonstance, laisser sa femme seule avec Sœur Marguerite, pour qu'elles pussent se parler avec confiance et en liberté : alors la servante de Dieu ayant demandé à sa belle-sœur quel étoit le sujet de ces larmes subites, et si elle pourroit quelque chose pour sa consolation, elle lui répondit : *Oui, vous le pouvez.*

— *Et comment?*

— *En demandant à Dieu mon salut, à quelque prix que ce soit.*

— *Y avez-vous bien pensé,* repartit la religieuse?

— *Oui,* dit sa belle-sœur.

— *Je demanderai donc à Dieu votre salut, comme le mien,* dit alors Sœur Marguerite; *mais Dieu me fait connoître qu'il vous en coûtera cher.*

Madame Alacoque n'écoutant que sa ferveur dit avec courage : *N'importe, je me soumets entièrement à sa volonté.*

M. Alacoque qui aimoit beaucoup son épouse, et qui ne s'étoit retiré qu'avec inquiétude, à cause des larmes qu'il lui avoit vu répandre, revint quelques heures après trouver la servante de Dieu, pour savoir d'elle la cause de cette affliction si subite et si vive. Sœur Marguerite lui raconta tout simplement ce qui s'étoit passé, et elle lui dit qu'elle alloit commencer dès le lendemain une neuvaine pour sa belle-sœur. *Prenez tous deux patience,* ajouta-t-elle d'un ton inspiré, *et demandez bien cette vertu à Dieu.* M. Alacoque avoue, dans le mémoire qu'il a donné de cet événement, qu'il fut effrayé à cette parole; mais il n'osa ou il ne put en demander davantage. Il se retira avec son épouse au Bois-Sainte-Marie, petite ville du Charolois, dont il étoit maire perpétuel; et peu de jours après son arrivée, sa femme fut saisie d'une douleur si aiguë dans la tête, et particulièrement dans le visage, qu'elle ne pouvoit la supporter, et jetoit des cris continuels. En vain M. Alacoque consulta-t-il les médecins les plus célèbres; en vain la conduisit-il aux eaux de Vichy et de Bourbon, rien ne put la soulager, et elle ne faisoit que pousser jour et nuit des cris lamentables.

Cependant Sœur Marguerite leur recommandoit instamment la patience et la résignation à la volonté de Dieu, rappelant dans ses lettres à la malade qu'elle avoit voulu son salut à tout prix, lui disant que son mal ne cesseroit que quand elle se seroit entièrement abandonnée à Dieu. Madame Alacoque fit enfin ce sacrifice, et accepta de bon cœur son infirmité : le lendemain même elle mourut en paix, dans les plus admirables sentiments de piété.

La vénérable Mère ne tarda pas à la suivre dans le sein de Dieu. De maîtresse des novices, elle avoit été faite assistante, et on l'avoit voulu élire supérieure, tant elle étoit devenue chère à sa communauté, qui lui étoit autrefois si hostile. Ses prières, ses exemples, ses miracles avoient opéré ce changement. Toujours humble,

Sœur Marguerite obtint de Notre-Seigneur qu'on en éliroit une autre à sa place. Il lui révéla aussi l'époque prochaine de sa mort, qu'elle apprit avec joie. *Je mourrai cette année,* disoit-elle à ses compagnes. Elle s'y prépara par une retraite qu'elle commença vers la fête de sainte Magdeleine.

Au mois d'octobre elle tomba malade. Le médecin ne crut pas d'abord son infirmité dangereuse. *J'en mourrai cependant,* dit la Sœur à une jeune religieuse, qui essayoit de la rassurer, *et c'est dans vos bras que j'expirerai.* Elle avoit prédit la même chose cinq ans auparavant à une autre religieuse, et sa parole se vérifia pour toutes deux.

On la croyoit si peu en danger, qu'on refusa de lui donner le saiut Viatique; elle obtint cependant de communier la veille de sa mort; elle reçut son bon Maître avec une ferveur extraordinaire, et, après la cérémonie, elle dit à une infirmière que c'étoit pour la dernière fois.

Le matin du jour où elle mourut, on envoya prévenir sa famille, mais elle dit qu'elle ne la verroit pas; et elle ajouta : *Mourons et sacrifions tout à Dieu.* Cependant son corps commença à s'affoiblir sensiblement, et on voyoit à mesure croître dans son âme l'ardeur pour le ciel. Souvent elle répétoit : *Misericordias Domini in æternum cantabo.* D'autres fois elle disoit : *Que désiré-je au ciel ou en la terre, hors vous seul, ô mon Dieu?* Une oppression survint qui la mit dans l'impossibilité de rester couchée. Les infirmières la levèrent sur son séant, et la soutenoient dans cet état, pour qu'elle pût respirer, et que sa poitrine fût soulagée dans le feu intérieur qui la dévoroit. *Je brûle,* dit-elle, *je brûle; hélas! si c'étoit de l'amour divin, quelle consolation! mais je n'ai jamais su aimer mon Dieu parfaitement.*

Puis s'adressant à ses infirmières qui la soutenoient, elle leur dit avec humilité : *Demandez-lui pardon pour moi, et l'aimez vous-mêmes de tout votre cœur, pour réparer tous les moments que je ne l'ai pas fait.* Elle dit encore : *Quel bonheur d'aimer Dieu! ah quel bonheur! aimez donc cet amour, mais aimez-le parfaitement.* Elle disoit ces paroles avec une ardeur et un transport qui faisoient con-

noître quel étoit ce feu qui la consumoit, et que la médecine ne connoissoit pas.

Vers le soir elle se trouva plus mal, et on voulut envoyer chercher le médecin, mais elle dit : *Je n'ai plus besoin que de Dieu seul, et de m'abîmer dans le cœur de Jésus-Christ.* Elle se fit réciter les litanies du Cœur de Jésus, et celles de la très-sainte Vierge, priant qu'on la recommandât particulièrement à son ange gardien, à saint Joseph et à saint François de Sales.

Elle demanda ensuite qu'on brûlât ses écrits, et avertit que le temps pressoit de lui donner l'Extrême-Onction. Elle mourut en effet après la quatrième onction, en prononçant une dernière fois les noms si chers de Joseph et de Marie, soutenue par les deux religieuses qu'elle avoit dites, et entourée de ses compagnes désolées et fondantes en larmes. C'étoit le 17 octobre 1690, entre sept et huit heures du soir. Elle étoit âgée de quarante-trois ans, deux mois et vingt-quatre jours.

Un cri s'éleva aussitôt dans les rues de Paray : *La sainte est morte.* Prions le Seigneur qu'il daigne ratifier bientôt par son Vicaire cette parole du peuple.

LA VIE DE MONSIEUR DE RENTY.

L'illustre M. de Renty prit naissance au Beny en la basse Normandie, au diocèse de Bayeux, l'an de grâce 1611. Son père s'appeloit Charles de Renty, de la noble et illustre maison de Renty, en Artois, et sa mère Magdeleine de Pastoureau, issue du côté maternel de la même maison de Renty. Il fut tenu sur les fonts de baptême par des pauvres, lesquels lui donnèrent le nom de Gaston ; mais depuis il fut appelé Jean-Baptiste, en la Con-

firmation. A l'âge de six à sept ans, sa mère l'emmena avec elle à Paris, et le tint l'espace de deux ans auprès d'elle, jusqu'à ce qu'il fut mis au collége de Navarre, et de là envoyé à Caen, au collége des Pères Jésuites, sous la conduite d'un précepteur ecclésiastique, et d'un gouverneur, qui par malheur se trouva hérétique.

Comme il avoit naturellement un très-bon esprit, il fit un grand progrès dans les études jusqu'à l'âge de dix-sept ans, auquel temps il fut mis à l'académie de Paris, où il se rendit fort habile et très-adroit en tous les exercices, spécialement aux mathématiques, auxquelles il se plaisoit davantage. Il y réussit avec tant de capacité, qu'il les entendoit parfaitement, et en composa même des livres. Il étoit curieux de lire tous les bons ouvrages, et il arriva que lisant celui de l'Imitation de Jésus-Christ, il en fut si éclairé et si touché, que dès lors il prit une bonne résolution de s'appliquer sérieusement au salut de son âme, et de se donner à Dieu. Pour cela la pensée lui vint et le désir de quitter tout à fait le monde, et de se faire Chartreux.

En effet, étant un jour sur le pont Notre-Dame à Paris, avec sa mère, il descendit du carrosse, sous prétexte de vouloir acheter quelque chose, se déroba aussitôt des yeux de sa mère, et se glissant subtilement et en déligence de rue en rue, il sortit de Paris à pied, au mois de décembre l'an 1630. Il prit le chemin de Notre-Dame des Ardilliers, d'où peu de jours après il écrivit à son père pour l'en avertir, et lui faire savoir les motifs qui l'avoient obligé à cette retraite.

Afin de n'être point reconnu, il avoit changé son habit qui étoit riche, contre celui d'un pauvre. Néanmoins son père en fit faire une recherche si exacte de tous cotés, qu'enfin il fut reconnu dans Amboise, ramené à Paris, et mis entre ses mains. Son père le mena avec lui en son château du Beny, où il rentra dans les exercices convenables à sa naissance; il y fit paroître tant de vertus, tant de sagesse et de bonne conduite, que quoi qu'il ne fût âgé que de dix-neuf ans, il fut choisi et député de la noblesse du bailliage de Vire, pour assister aux états de Normandie qui se tinrent à Rouen, et

que monsieur le duc de Longueville présidoit ; il s'y acquitta honorablement de sa commission.

Il s'employa depuis à faire rebâtir l'église du Beny ; il ne manquoit pas de s'y trouver tous les matins à cinq heures, et ne retournoit que sur les sept heures du soir, s'y faisant même porter à manger, et travaillant continuellement avec les ouvriers. Comme la perfection d'un homme ne consiste pas en la perfection de l'état qu'il embrasse, mais à faire précisément la volonté de Dieu, et à se comporter d'une éminente maniére en la condition où il l'a mis, M. de Renty perdant le désir quil avoit de suivre la vie religieuse, et ayant atteint l'âge de 22 ans se maria, et épousa Elisabeth de Balsac, de la maison d'Entragues, fille de M. de Dunes, comte de Graville ; c'étoit une dame de grande vertu, de laquelle il eut cinq enfants, dont il lui en resta quatre, deux fils et deux filles.

Sa conversation étoit extrémement agréable, ayant une grande prudence, une aimable douceur, et une rare modestie mélée d'une gaieté raisonnable, avec des rencontres gentilles et pleines d'esprit, qui le rendirent considérable auprès du feu roi Louis le Juste.

Sa naissance l'obligeant à porter l'épée, il s'étudia particulièrement au métier de la guerre, dont il avoit une parfaite connoissance, Dieu lui ayant donné une merveilleuse prudence pour la conduite, et un esprit actif, généreux et résolu pour l'exécution ; de sorte qu'en la guerre de Lorraine il avoit le commandement d'une compagnie de cavalerie, composée d'environ cent-vingt cavaliers, entre lesquels il y en avoit plus de soixante de noble naissance. Mais on remarque que tout le temps qu'il fut dans les armées, il ne manquoit point de faire ses prières et ses autres exercices de dévotion ; si bien que lorsqu'il arrivoit dans un quartier, son premier soin étoit d'aller faire sa prière à Dieu en l'église, s'il y en avoit ; et s'il se trouvoit quelque maison religieuse, il y prenoit toujours son logement pour lui seul, afin de ne point incommoder ses hôtes.

Il empêchoit de tout son pouvoir les désordres, et défendoit absolument à ses gens de maltraiter leur hôtes, et de leur donner

Digitized by Google

aucun sujet de plainte. Pour cela il ne montoit jamais à cheval qu'il n'eût fait appeler les siens, afin de savoir d'eux-mêmes si on leur avoit fait quelque tort; et un jour son hôtesse se plaignant qu'un de ses domestiques lui avoit dérobé une chemise, ayant reconnu celui qui l'avoit, il la lui fit rendre à son hôtesse devant tout le monde.

Les querelles et les duels sont le plus dangereux écueil de la noblesse, où elle fait souvent naufrage de son salut. Monsieur de Renty étant à l'armée, eut quelques démêlés avec un gentilhomme pointilleux; ce qui étant venu à la connoissance des chefs, il leur fit voir que ce gentilhomme n'avoit aucun sujet raisonnable de se plaindre de lui. Néanmoins sa partie ne se croyant pas satisfaite de ce jugement, lui envoya faire un appel et lui dire qu'il le vouloit voir l'épée à la main : à quoi il fit réponse que puisque Dieu et l'Eglise le défendoient, il ne le feroit pas; mais que si à la rencontre l'autre l'attaquoit, il le mettroit en état de s'en repentir: ce qui arriva de la sorte ; car ce querelleur voyant qu'il ne pouvoit l'attirer à un duel ouvert, trouva moyen de le rencontrer, et lui fit mettre l'épée à la main, ce dont il lui prit bien mal, parce que lui et son second furent blessés et désarmés. M. de Renty les fit aussitôt porter dans sa tente, leur fit donner du vin, panser leurs plaies, et rendre leurs épées.

Il eut plusieurs autres semblables rencontres avec des voisins, dont il sortit toujours heureusement. Il avoit coutume de dire à ses domestiques, qu'il y avoit plus de courage et de générosité à souffrir une injure pour l'amour de Dieu, que de la rendre ou de se venger : que les taureaux avoient bien du cœur ; mais que c'étoit un cœur brutal, au lieu que le nôtre doit être raisonnable et chrétien.

Après avoir vécu dans son mariage jusqu'à l'âge de vingt-sept ans, il plut à Dieu de le toucher encore davantage, et de l'éclairer des plus vives lumières. Les Pères de l'Oratoire faisant une mission à six ou sept lieues de Paris, il y alla à pied, y fit sa confession générale, et y reçut tant de grâces, qu'il marquoit ce temps comme le commencement de sa vocation. En suite de quoi il prit pour di-

Digitized by Google

recteur de sa conscience le R. Père de Condren, général de l'Oratoire, qui le fut environ deux ans, jusqu'à sa mort; et après le trépas duquel il eut pour second directeur un Père de la Compagnie de Jésus.

Alors il se retira tout à fait de la cour, dit adieu à tous les emplois d'ambition et de vanité, pour ne s'occuper qu'à ceux qui pouvoient glorifier Dieu et secourir le prochain, renonça à toutes les visites inutiles, et aima l'exercice de l'oraison: si bien que tous les jours il disoit le grand office, se levant même la nuit pour réciter matines; ensuite il faisoit une heure de méditation; de sorte qu'il demeuroit deux ou trois heures en prières toutes les nuits, même dans la plus grande rigueur de l'hiver. Tous les jours il faisoit deux examens de sa conscience, un au matin, et l'autre au soir: il se confessoit et communioit trois ou quatre fois la semaine. Il alloit un jour visiter et instruire les pauvres malades de l'Hôtel-Dieu, un autre ceux de sa paroisse; il en donnoit encore un autre aux prisonniers, et aux autres il se trouvoit en des assemblées de piété.

Tous les soirs il faisoit sonner une cloche pour assembler ses enfants et ses domestiques, afin de faire ensemble leur examen de conscience, et de dire les litanies de Notre-Dame et d'autres prières. Tous les samedis il leur faisoit, en présence de sa femme, un entretien sur l'évangile du dimanche suivant, pour leur en imprimer les maximes, et les instruire des choses de leur salut, d'où sans doute ils tiroient beaucoup d'édification et de profit. Il prenoit un très-grand soin de faire que ses enfants fussent vertueux, de leur graver profondément pour cet effet la crainte de Dieu, et de leur faire connoître que la vraie noblesse consiste en la vertu.

Pour ses domestiques et les officiers qu'il avoit dans ses terres, il leur recommandoit singulièrement la justice, la charité et la douceur, vouloit que l'on fît du bien à tous, et défendoit de faire du mal à personne, autant qu'il se pouvoit. Ses mortifications étoient grandes, il commença par le jeûne, ne faisant qu'un repas tous les jours, jusqu'à ce qu'on lui ordonnât de se nourrir davantage, parce qu'il en avoit besoin. Il portoit quelques jours de la semaine

une ceinture de fer, où il y avoit un double rang de pointes assez longues, et un bracelet de même : en d'autres, il se disciplinoit rudement; parfois il prenoit le cilice ; il tenoit continuellement sur sa poitrine un crucifix de bronze, dont la longueur lui alloit jusqu'au bas de l'estomac, et dont les clous qui étaient pointus, lui entroient dans la chair.

Quand il alloit à la campagne, étant arrivé à une hôtellerie, il entroit dans la cuisine pour manger, s'il pouvoit, avec les valets et les autres personnes viles qui s'y arrêtent, non-seulement pour y mortifier son corps, mais aussi afin de dire quelque chose de bon à ces pauvres gens, et lorsque le soir il étoit contraint de se retirer, il se défaisoit adroitement de ses domestiques, qu'il envoyoit coucher autre part, et il passoit la nuit dans une chaise, ou se jetoit sur un lit tout vêtu et botté, ce qu'il a continué jusqu'à la mort.

Il étoit très-mortifié en sa nourriture, mangeant peu, et toujours ce qu'il y avoit de pire; il n'aimoit pas ces grands apprêts de viandes, et il disoit à ses amis : *Un peu de pain, un peu de lard, ou de beurre suffit.* Enfin tout ce qui pouvoit flatter les sens lui étoit insupportable; d'où vient qu'il lui échappa un jour de dire à une personne en confidence, que Dieu lui avoit donné une grande haine de lui-même : de sorte qu'à force de s'être ainsi mortifié, il n'avoit plus de peine à rien de ce qui fait frémir les autres; et non-seulement il n'y avoit plus de peine, mais ce qui est le plus haut point de la perfection de la vertu, comme le remarque Aristote, il y avoit un très-grand plaisir.

Une des plus grandes et des plus admirables vertus qui aient éclaté en M. de Renty, est d'avoir été, dans la possession des richesses, si dégagé de leur affection. Il disoit souvent qu'il étoit honteux, lorsqu'il entroit dans sa maison, de se voir si bien logé en ce monde; et que c'étoit une de ses grandes peines d'avoir tant de biens, et d'être si à son aise; qu'il eût été ravi de se voir réduit à n'avoir que du pain et de l'eau, et encore à les gagner par son travail. Comme il se montroit tranquille dans toutes les incommodités qu'il souffroit, et en tous les fâcheux événements qui lui arrivoient, quelqu'un lui ayant demandé comment cela se pouvoit faire, il

répondit que, par la miséricorde de Dieu, il se trouvoit en une disposition de paix, et en une assiette d'égalité dans les afflictions, comme dans les joies, et qu'il n'avoit aucun sentiment pour rien craindre ni pour rien désirer.

Cette excellente pauvreté d'esprit où il étoit arrivé, ne pouvant pas se contenir, ni demeurer enfermée dans l'intérieur de son âme, elle parut au dehors visiblement en mille effets, et le porta à la pauvreté extérieure, en toutes les manières qui lui furent possibles. Car sans parler des grandes aumônes qu'il faisoit aux pauvres, usant de ses biens selon le dessein de Dieu, il se dénua de quantité de choses, et s'appauvrit en tout ce qu'il put. Il se défit premièrement de quelques livres dont il se servoit, parce qu'ils étoient richement reliés. Il ne portoit que des habits fort simples; jamais de gants, ou fort rarement. Il n'avoit de l'argent que pour faire ses aumônes, et l'employer en bonnes œuvres, et il alloit toujours croissant en cette pauvreté extérieure, et en ce retranchement effectif. *Je l'ai vu*, écrit le Père Saint-Jure dans sa vie, *au commencement aller en carrosse, avec un page et des laquais; puis en carrosse avec un laquais, mais sans pages, puis sans carrosse à pied, avec un laquais, et enfin seul sans laquais, et ainsi sans lui-même.*

Comme l'humilité fuit la pauvreté, M. de Renty la possédoit au plus haut degré de son excellence. Il avoit un si bas sentiment de soi, qu'il seroit malaisé de l'expliquer; il se réputoit le plus indigne de tous les hommes, prenant ce titre en quelques-unes de ses terres; et le nom qu'il se donnoit le plus ordinairement, étoit celui de pécheur, et de grand pécheur, qu'il répétoit souvent. Il y avoit en lui une humilité très-profonde, qui le tenoit dans un anéantissement perpétuel devant Dieu et devant les créatures. L'auteur de sa vie dit l'avoir vu s'humilier jusqu'au centre de la terre, lorsqu'il lui parloit de Dieu, disant que ce n'étoit pas à un homme de sa condition d'en parler; mais qu'il devoit plutôt se contenir dans le silence. Les choses d'où la plupart des hommes tirent de la vanité lui servoient de motifs pour s'humilier, de là vient qu'il ne voulut point porter le titre de marquis, qui lui étoit dû, comme propre de sa maison, Charles-Quint ayant érigé

Digitized by Google

Renty en marquisat, et souffrit celui de baron de Renty, que le commun lui donna,

L'humilité de cœur dans laquelle M. de Renty étoit profondément établi, produisoit en lui celle des paroles, qui l'empêchoit d'en dire jamais aucune qui sentît tant soit peu la vanterie, qui portât la moindre teinture d'arrogance et d'estime de lui-même, ou qui fût proférée d'une façon altière, et d'un ton impérieux ; au contraire, elles étoient toutes remplies d'humilité et de modestie. Depuis sa vocation spéciale au service de Dieu, il ne voulut point qu'on lui portât de carreau à l'église. Afin d'y être caché et méprisé, il se méloit parmi les gens de métier et les personnes viles, malgré qu'il y fût souvent poussé et incommodé.

Pendant la guerre de Paris, il alla lui-même acheter du pain pour les pauvres, et le portoit par les rues, autant que ses forces le lui ponvoient permettre. Étant obligé d'aller voir une personne de très-grande condition, pour une affaire qui regardoit la gloire de Dieu, il voulut y aller à pied, et non en carrosse, quoiqu'il fallût quasi traverser Paris, et quoiqu'il plût beaucoup. Et comme on lui proposa de se faire porter un manteau par un laquais, afin de le prendre, quand il seroit arrivé là, et de ne se pas présenter devant cette personne avec un manteau tout trempé, il ne voulut pas permettre que le laquais le lui portât; mais pour accommoder son humilité à la bienséance, il mit ce manteau par-dessus le sien, et alla de la sorte jusque-là ; puis étant arrivé dans l'hôtel, il mit bas ce manteau mouillé, et parut avec le sien ordinaire.

L'amour qu'il avoit pour la vie cachée et inconnue, afin de fuir l'estime, l'honneur et les louanges des hommes, étoit encore un effet de son humilité, et lui faisoit dire que si Dieu ne l'eût attaché à l'état où il étoit, il s'en fût allé en quelque pays étranger et lointain, pour y vivre caché le reste de ses jours; qu'il souhaitoit de n'être connu de personne sur la terre ; qu'il n'étoit pas expédient qu'on sût seulement qu'il y fût ; que ce lui eût été un singulier plaisir d'être banni du cœur de tous les hommes, et ignoré de toutes les créatures.

Tout le secret de la vie chrétienne consiste à détruire ce que

notre nature a de vicieux, afin de donner en nous place à la grâce, et y faire mourir le vieil homme, pour y faire vivre Jésus-Christ, qui a dit : *Si quelqu'un ne porte sa croix, et tous les jours, il ne peut pas être mon disciple.* M. de Renty ayant bien compris cette doctrine, a apporté tous ses soins dès le commencement de sa conversion, pour se mortifier en tout, pour dompter ses passions, pour régler ses mouvements intérieurs et extérieurs, pour anéantir ses désirs, et mourir à toutes les inclinations de la nature corrompue. Aussitôt qu'il s'apercevoit qu'elle se portoit à quelque chose avec imperfection, et que la volonté naturelle inclinoit d'un côté, il faisoit tout le contraire ; et il dit à une personne en secret, qu'il avoit pris à tâche de résister à l'inclination naturelle en tout, et qu'avec la grâce de Dieu, il s'étoit toujours surmonté.

M. de Renty considérant les actions et la doctrine de Notre-Seigneur en ce qui touche la charité du prochain, prit une forte résolution d'imiter ses actions, et d'aimer son prochain dans l'étendue et dans l'esprit de ce divin Maître. *Je soupire après Notre-Seigneur,* disoit-il, en écrivant à Sœur Marguerite du Saint-Sacrement, Carmélite de Beaune, *désirant de le suivre par tout où il lui plaira, et de l'imiter. Je vous supplie de m'obtenir son esprit pour être ma vie. Respirez et gémissez pour moi après mon Dieu, afin que je sois tout à lui en son Fils, que je le suive, et ne vive que de son Esprit.*

Il n'y avoit aucune bonne œuvre publique d'importance dans Paris, et bien au loin, auquel il n'eût grande part. Il n'y avoit point d'entreprise qui regardât l'honneur de Dieu et le bien du prochain, dont il ne fût l'auteur, ou le promoteur, ou l'exécuteur, et bien souvent tout cela ensemble. Il étoit de toutes les assemblées de piété, et en plusieurs comme l'âme et le premier mobile. Il avoit des correspondances par tout le royaume, pour toutes les œuvres de charité qui y étoient à faire. Il recevoit de tous côtés des dépêches pour avoir son avis, touchant les difficultés qui se présentoient en l'établissement ou à l'avancement des hôpitaux, des séminaires et des lieux de dévotion; l'auteur de sa vie en rapporte des preuves et des témoignages dignes de foi, de la ville de Caen et de celle de Dijon.

Il s'appliquoit à soulager les besoins des Anglois, des Irlandois, des captifs en Barbarie, et des missions du Levant. Il a grandement travaillé au bien de l'hôpital des forçats, qui est à Marseille, et a beaucoup contribué à l'avancement des affaires du Levant. Voulant joindre l'aumône spirituelle à la corporelle, il cherchoit les pauvres qui lui sembloient avoir plus besoin d'instruction : pour ce sujet, lorsqu'il étoit à Paris, après avoir entendu la messe, il alloit à la porte Saint-Antoine prendre ceux qui ne faisoient que d'arriver, lesquels il amenoit avec lui dans son logis, où il leur enseignoit ce qu'il faut savoir des mystères de la très-sainte Trinité, de l'Incarnation de Notre-Seigneur et du très-saint Sacrement. Il les instruisoit ensuite à se bien confesser, à bien communier et à bien vivre; puis leur donnoit à laver, les faisoit mettre à table, où il les servoit lui-même la tête nue.

Il a pratiqué cette louable action jusqu'à sa mort; et lorsque ses occupations ne lui permettoient pas de la pouvoir lui-même exercer, madame de Renty ne laissoit pas de la continuer, mais à des femmes. Il avoit aussi accoutumé, tous les jours de l'année semblables à celui de la semaine où la Nativité de Notre-Seigneur étoit échue, de donner à dîner à un pauvre âgé de dix à douze ans; au jour des Rois, à une pauvre femme ayant un petit enfant à la mamelle, pour honorer le mystère; au jour de saint Jean-Baptiste, son patron, à douze pauvres, et il les servoit, comme aussi le jeudi-saint, après leur avoir lavé les pieds.

Outre ces charités et beaucoup d'autres, soit en aumônes, soit en d'autres assistances de toutes sortes que M. de Renty faisoit en sa maison, il travailloit au secours de tous les pauvres de Paris et de la province, en toutes les manières qu'il lui étoit possible. Il parloit pour eux, il demandoit pour eux, il achetoit lui-même leurs nécessités, et les leur portoit. Il cherchoit des établissements et des conditions à des hommes, à des enfants et à des filles; et ne pouvant quelquefois en rencontrer assez tôt, il en a tenu et nourri longtemps quelques-uns en sa maison, jusqu'à ce qu'il les eût bien placés.

Il a été le premier qui ait eu la pensée et le soin d'assister les

pauvres Anglois réfugiés en France pour la foi, et de lier dans ce dessein des personnes de piété pour donner des fonds à leur subsistance. Il en vint à bout, et, pour la distribution, il se chargeoit d'une partie, qu'il alloit lui-même porter à pied, ordinairement seul; en entrant dans leur chambre, il les saluoit avec tendresse et compassion, et leur donnoit leur petit secours dans un rouleau, avec beaucoup de civilité. Une fois, comme il se trouva accompagné d'un de ses amis, il lui dit au retour un mot remarquable : *Voilà de bons chrétiens, parce qu'ils ont tout quitté pour Dieu; mais nous autres, nous avons abondance de biens, et rien ne nous manque. Ils se contentent de deux écus par mois, après avoir quitté les quinze et vingt mille livres de rentes qu'ils avoient, et souffrent ces grandes pertes avec patience, là où nous sommes riches. Ah! Monsieur, le christianisme ne consiste pas en paroles ni en apparence, mais en effets.*

Il exerçoit pareillement sa charité envers les pauvres prisonniers, lesquels il visitoit, consoloit, et leur donnoit des aumônes; mais elle s'étendoit encore davantage envers les pauvres malades, parce qu'il voyoit en eux deux objets de cette excellente vertu, la pauvreté et la maladie. Ce fut la raison pour laquelle il apprit à saigner, et d'autres opérations de la chirurgie. Il voulut aussi savoir faire des médicaments et toutes sortes de remèdes; et conférant avec un médecin, il se fit instruire des choses principales de la médecine. Comme son but étoit de pratiquer, il portoit toujours sur lui, soit à la ville où à la campagne, des poudres médecinales pour les maux ordinaires, et ses instruments de chirurgie, pour saigner lui-même et faire des incisions. On l'a vu souvent, dans le grand Hôtel-Dieu de Paris, panser, médicamenter et essuyer les plaies et les ulcères, baiser les pieds des malades, et aider à ensevelir les morts. Il a eu même la charité de montrer aux religieuses à faire un onguent qui leur étoit inconnu, et de le faire en leur présence.

Ce serviteur de Dieu étant en son château du Beny, en basse Normandie, y recevoit les pauvres teigneux, et les logeoit dans une chambre bien accommodée et bien parée, où il les alloit voir;

il leur ôtoit même la teigne avec ses remèdes, les gardant et les nourrissant jusqu'à ce qu'ils fussent guéris.

Son esprit fut longtemps occupé de la pensée de réformer tous les métiers, ayant dessein d'en ôter les abus qui s'y sont glissés dans la succession des temps, et de les sanctifier. Il souhaitoit qu'eu tous il y eût des gens, qui vécussent comme les premiers chrétiens, en sorte que tout le gain de leur travail fût commun, et qu'après avoir pris pour eux le nécessaire, le reste allât aux pauvres. Dieu a enfin accompli son souhait, ayant même trouvé quelques artisans qui en avoient l'inspiration et étoient dans le même dessein. De sorte qu'il y a maintenant à Paris deux communautés de ces métiers, l'un de tailleurs, l'autre de cordonniers; ils vivent en commun : ils se lèvent, ils se couchent, ils mangent, ils travaillent ensemble. Le matin et le soir, ils font conjointement leurs prières, et, au commencement de chaque heure, ils pratiquent quelque exercice de piété; ils s'appellent Frères, et vivent en grande union et concorde. M. de Renty a plus contribué qu'aucun autre à leur établissement temporel; et pour le spirituel, il a dressé avec d'autres personnes de piété, les règlements qu'ils observent, et a été leur premier supérieur.

Il avoit une inclination particulière pour retenir les pauvres filles qui étoient sur le point de tomber dans le mal, ou pour les relever, si elles y étoient tombées; et il seroit impossible de raconter toutes les actions qu'il a faites de cette nature, et le nombre de ces filles qu'il a placées par ses soins, et même de son bien.

Il étoit très-modeste, toujours tranquille, d'une humeur égale. En quelque lieu, en quelque état, et en quelque occupation qu'il fût, il étoit toujours le même en son visage, le même en ses gestes, en ses paroles, en ses mouvements et en ses actions. Il parloit peu, et dans la conversation il ne parloit jamais des choses vaines et inutiles, ni de nouvelles du temps; mais toujours de choses bonnes et du royaume de Dieu. Et lorsqu'il voyoit qu'on changeoit de discours, et qu'on se jetoit sur les affaires du monde, ou sur des bagatelles, il prenoit congé de la compagnie. Il étoit patient à

souffrir tous les défauts du prochain, et prudent à s'accommoder aux esprits.

Il s'appliquoit avec grande réflexion aux paroles de Jésus-Christ, à ses actions, à ses desseins, à ses mystères, et il en recevoit de grandes lumières. Quoiqu'il eût de l'application et de l'ouverture à tous les mystères de Notre-Seigneur; néanmoins la plus grande a été pour celui de son enfance, à laquelle Notre-Seigneur l'avoit lié d'une façon très-spirituelle; si bien que ce serviteur de Dieu se consacra même à Notre-Seigneur enfant, par un écrit dont il fit deux copies de sa propre main; il en envoya une à Sœur Marguerite du Saint-Sacrement, religieuse Carmélite à Beaune, toute écrite de son sang, laquelle on garde au convent par dévotion; et l'autre un peu plus étendue à son directeur, mais il y a seulement son nom de son sang. Elle est conçue en ces termes :

EN L'HONNEUR DE MON ROI LE SAINT ENFANT JÉSUS.

Je me suis consacré ce jour de Noël, l'an 1643, au saint enfant Jésus, lui référant tout mon être, mon âme, mon corps, mon franc-arbitre, ma femme, mes enfants, ma famille, les biens qu'il m'a donnés, enfin tout ce qui me peut concerner, l'ayant supplié d'entrer en possession et en propriété totale et foncière de tout ce que je suis, pour ne plus vivre qu'en lui, et pour lui et par lui, en qualité de sa victime, séparée de tout ce qui est de ce siècle, n'y prenant plus de part que selon les applications qu'il m'en donnera et me permettra. Tellement que dorénavant je me dois regarder comme un instrument en la main du saint enfant Jésus, pour faire tout ce qui lui plaira dans une grande innocence, pureté et simplicité, sans réflexion ni retour sur quoi que ce soit, sans prendre part à aucune œuvre, sans avoir joie ni tristesse de ce qui arrive, ne regardant point les choses en elles-mêmes, mais dans sa volonté et sa conduite, laquelle nous tâcherons de suivre par sa présence que nous rendrons à sa crèche, et aux états divins de son enfance. Je perds donc aujourd'hui mon être propre, pour devenir totalement l'esclave subsistant sur le saint enfant Jésus, à la gloire du Père et du Saint-Esprit.

Je signe entre les mains de la très-sainte Vierge ma Mère, ma patronne, et ma protectrice, et en la présence de saint Joseph.

Gaston Jean-Baptiste.

Une de ses plus grandes dévotions a été envers le saint Sacrement, lequel il honoroit avec tous les respects qu'il lui étoit possible. Il n'entendoit pas seulement toujours la messe, il tenoit à grand honneur d'y servir, et communioit tous les jours, si quelque affaire pressante de charité ne l'en empêchoit. Il passoit beaucoup d'heures en prières devant le saint Sacrement à genoux; et comme quelqu'un de ses amis s'étonnoit comment il y pouvoit demeurer si longtemps, il lui dit que c'étoit là qu'il délassoit son esprit, et qu'il prenoit du rafraîchissement et de nouvelles forces. Cette dévotion singulière envers le saint Sacrement lui fit écrire en gros caractères sur la cheminée de son château de Citry : *Loué soit le très-saint Sacrement de l'autel pour jamais;* elle le fit aller visiter les églises à deux lieues aux environs, pour voir comment le saint Sacrement étoit mis; lui fit donner en plusieurs contrées un grand nombre de ciboires d'argent aux pauvres églises qui n'en avoient point, et même des tabernacles.

Comme l'oraison est le grand canal par lequel les dons de Dieu découlent dans nos âmes, et le moyen le plus assuré pour acquérir les secours et les grâces nécessaires à notre salut, M. de Renty, à l'imitation de tous les saints, s'adonna à ce saint exercice avec tant de soin et avec tant d'assiduité, que nous pouvons dire que c'étoit son occupation ordinaire; et que toute sa vie a été une vie d'oraison continuelle.

Le plus haut degré d'une âme et la dernière disposition qu'elle doit avoir, pour être capable de s'unir intimement à Dieu, où consiste sa perfection, c'est de mourir, pour vivre de la vraie vie, et de s'anéantir pour devenir quelque chose de grand. M. de Renty étoit mort et anéanti premièrement aux richesses et à tous les biens de la terre, dont il s'étoit tellement dépouillé, qu'il en avoit même quitté la propriété, et n'en usoit qu'en qualité de pauvre, avec un ardent souhait de pouvoir même se priver de l'usage. Il

étoit mort et anéanti à toutes les récréations et à tous les plaisirs de cette vie, à l'honneur, aux qualités de sa naissance, et à sa noblesse, dont il s'étoit lui-même dégradé entre les mains de Notre-Seigneur pour se rendre plus humble, à l'estime des hommes, et à toutes les louanges, comme aussi à tous les opprobres, aux biens, aux plaisirs, aux honneurs; à tous les goûts de dévotion, et à toutes les grâces sensibles, dont les âmes amoureuses d'elles-mêmes sont ordinairement si avides, aux affections non-seulement déréglées, mais aussi purement naturelles de toutes les créatures, à l'amour de soi-même, et à son humeur; en un mot il s'étoit si absolument abandonné à Dieu, et avoit de telle sorte perdu et anéanti sa volonté dans la sienne, qu'il ne désiroit rien, et ne craignoit rien en ce monde, y possédant un très-profond repos d'esprit, et une paix que rien ne pouvoit altérer ni rompre.

Enfin il plût à Dieu l'appeler de ce monde en l'autre, pour y jouir d'une éternelle félicité. De sorte que le onze avril de l'année 1649, se sentant atteint plus vivement du mal qu'il portoit il y avoit déjà quelques jours, sans en rien témoigner, il fut contraint de se mettre au lit, où il commença de souffrir de grandes douleurs par tout le corps; mais avec une patience admirable, qui l'empêcha de se plaindre jamais. Après avoir reçu tous les sacrements de la main de son curé, avec une grande dévotion, il rendit son âme à Dieu le 24 d'avril sur le midi, l'an 1649, la trente-septième de son âge, à Paris, le jour du vendredi-saint, environ en même temps que Notre-Seigneur fut élevé en croix sur le Calvaire.

Il reste encore une infinité de belles actions particulières de ce grand serviteur de Dieu, que nous avons omises, parce que nous avons estimé que ceci devoit suffire pour un simple extrait ou abrégé de sa vie.

Digitized by Google

LA RÉVÉRENDE MÈRE MARGUERITE D'ARBOUZE,

DITE DE SAINTE-GERTRUDE,

ABESSE DU VAL-DE-GRACE.

La vénérable Mère Marguerite d'Arbouze étoit native de Ville-Mont en Auvergne, issue de parents très-nobles. Son père s'appeloit Guilbert de Veny d'Arbouze, noble chevalier, seigneur du même Ville-Mont, et sa mère Jeanne de Pinac, fille de Messire Pierre de Pinac, lieutenant du roi au duché de Bourgogne : lesquels l'ayant nourrie et élevée dans la crainte d'offenser Dieu, sitôt qu'elle eut atteint l'âge de neuf ans, ils la lui offrirent comme un présent de sa main, afin de le servir en l'abbaye de Saint-Pierre de Lyon, de l'Ordre de Saint-Benoit, où, après avoir atteint l'âge de disposer de sa personne, elle prit l'habit et le voile de religieuse. Ayant fait profession, et passé quelques années dans ce monastère, portée de zèle d'une plus haute perfection, et du désir d'une vie plus austère que celle que l'on pratiquoit alors dans cette abbaye, elle obtint de ses supérieurs de sortir de ce monastère, pour passer en quelque autre de plus grande et plus étroite observance.

Elle fit son possible pour entrer aux Sœurs de Sainte-Claire, appelées les Capucines, ou les Filles de la Passion, à Paris, puis aux Carmélites de Sainte-Thérèse, et ayant été refusée en l'une et en l'autre de ces maisons religieuses, elle se rangea dans celle de Montmartre, près Paris. Elle y fit paroître tant de ferveur, qu'elle se fit admirer généralement de toutes les religieuses et de l'abbesse : laquelle ayant entrepris de fonder une nouvelle maison au pied de la montagne, près la porte de Saint-Honoré, au lieu nommé la Ville-l'Evêque, sous le titre de Notre-Dame de Grâce, elle l'y établit pour prieure.

Digitized by Google

Elle y passa quelques années en cette qualité, après lesquelles elle fut rappelée à Montmartre. Là, continuant ses ferveurs ordinaires, elle se rendit si parfaite religieuse, que l'abbesse du monastère du Val-de-Grâce, au bourg de Bièvre, diocèse de Paris, étant décédée, le bruit et la réputation des vertus et perfections de notre Marguerite, obligea le roi Louis XIII, d'heureuse mémoire, de l'y nommer. Elle fut bénite le jour de la fête de saint Benoît, l'an de Notre-Seigneur mil six cent dix-huit, en l'église de Notre-Dame des Champs, à présent des religieuses Carmélites, par Messire Charles Miron, évêque d'Angers, en présence de la reine de France, Anne d'Autriche, aujourd'hui régente et mère du roi laquelle voyant que cette nouvelle abbesse se fondoit en larmes, après sa bénédiction, s'approcha d'elle, l'embrassa et la consola. Elle voulut même la conduire en personne, pour prendre possession de son monastère du Val-de-Grâce.

La première action où cette vertueuse abbesse fit paroître son zèle, fut qu'après complies, étant conduite par les Mères du monastère en une chambre tapissée, garnie de lits encourtinés, de tours, de rideaux et de tapis de soie, elle demanda une échelle, et elle-même, assistée de quelques filles de Montmartre, savoir, de la Mère Louise Milley, dite de Saint-Etienne, de la Mère Marie de Bourges, dite de Saint-Benoît, elle-même, dis-je, mit bas tous ces ornements de grandeur et de vanité. Elle répondit à une des anciennes religieuses, qui lui demanda par risée combien cela dureroit : *Tant, ma Sœur,* lui dit-elle, *que nous servirons bien Dieu.*

Elle avoit bien dessein d'établir tout d'un coup la réforme ; néanmoins, elle se contenta pour lors, de ne point permettre à une des anciennes de sortir de la maison, pour passer dans une autre. Et pour celles qui d'abord eurent de la peine à subir l'austérité de la règle de Saint-Benoît, observée dans la rigueur, avec les constitutions qu'elle ajoutoit; elle se contenta de les retenir dans la clôture, avec la précise observance des trois vœux essentiels de la religion : l'obéissance, la chasteté et la pauvreté. Par ce moyen elle fit refleurir en peu de temps la première ferveur des religieuses de son monastère en l'Ordre de Saint-Benoît.

Pour s'y affermir davantage et s'y maintenir (nonobstant les contraditions qu'il lui fallut souffrir), elle choisit pour visiteur le révérend Père Dom Laurent Bernard, prieur du collége de Cluny, à Paris, et après lui, Dom Eustache Asseline, dit de Saint-Paul, de la Congrégation des Feuillants, tous deux grands religieux, et qui étoient hommes de mérite dans leur Ordre. Puis, afin qu'il ne manquât rien à la fermeté de cette réforme, elle en procura l'approbation du Saint-Siége, qu'elle obtint enfin du Pape Urbain VIII, l'an mil six cent vingt-cinq. Ce qui fut depuis vérifié et confirmé par l'archevêque de Paris, et par les évêques d'Auxerre et d'Amiens.

Après avoir établi ce nouveau règlement dans le Val-de-Grâce, elle s'avisa de transférer son abbaye au faubourg Saint-Jacques, dit autrefois *le Palais du Petit-Bourbon*, à Paris, conformément au décret du Concile de Trente, qui ordonne que les monastères des religieuses établis dans les villages et dans les forêts, soient transférés dans les villes prochaines.

Ceci fut exécuté du mandement de l'évêque de Paris, l'an de Notre-Seigneur mil six cent vingt-un, le vingtième de septembre, Dieu y fit paroître les effets miraculeux de la divine Providence : ce que l'on peut voir amplement déduit en la vie de cette grande servante de Dieu, qui a été écrite par le docteur Ferrage.

Sa dévotion étoit grande et admirable; et son assiduité à la prière faisoit qu'elle obtenoit très-facilement de la divine bonté tout ce qu'elle lui demandoit. Quelquefois même on la voyoit ravie en extase.

Elle brûloit d'un incroyable amour de Dieu, de sorte que souvent le cœur lui en palpitoit : amour, qui l'unissoit si parfaitement à Dieu, qu'elle n'aimoit les créatures qu'en lui seul, et se retiroit de l'affection du monde, et de tout ce qu'il y a créé, même de sa propre personne. Cette intime union avec Dieu, se fortifioit admirablement par le fréquent usage du saint Sacrement : si bien que tous les jours qu'elle ne communoit pas, elle paroissoit plus foible du corps, aussi bien que de l'esprit; ce qui obligea de ses directeurs de lui permettre de communier presque tous les jours. De cet amour de Dieu procédoit celui de son prochain, qui la fai-

soit agir indifféremment envers toutes les religieuses comme une bonne Mère.

Jamais elle ne se vengeoit des injures reçues que par des bienfaits; ainsi qu'elle fit envers une dame qui l'avoit voulu diffamer par ses lettres, laquelle elle recommanda à M. de Marillac, garde des sceaux de France, son parent, afin qu'il la favorisât en quelque affaire. Son humilité étoit si grande qu'elle s'estimoit moins que rien, à cause de ses péchés, et elle méprisoit si fort le monde, qu'elle eût désiré d'être cachée jusqu'au centre de la terre, et qu'elle traitoit mal son corps, tantôt par des disciplines, souvent par le cilice et par une ceinture semée de pointes, dont elle se ceignoit.

Son lit n'étoit composée que de quelques planches avec une simple natte de jonc: trois jours seulement avant sa mort elle se servit d'une chemise de linge et d'une grosse couverture. Ses abstinences n'étoient pas moins étonnantes, car elle ne lui permettoient pas l'usage de la chair, même dans les maladies: ce qui incommodoit tellement son estomac, qu'il ne pouvoit souffrir de nourriture; de sorte qu'on la tient avoir passé des semaines entières sans prendre autre chose que la sainte Eucharistie; ses médecins même disent, qu'en cinq années qu'elle a vécu depuis son établissement dans Paris, sa vie surpassoit le cours ordinaire de la nature, et qu'elle ne se pouvoit soutenir sans miracle.

Il est vrai qu'elle avoit un esprit qui n'étoit pas du commun; car bien qu'elle n'eût jamais appris la langue latine, elle expliquoit toutefois la sainte Écriture et les livres des saints Pères et docteurs de l'Église. Le bruit d'une si éminente sainteté de vie, passant jusqu'aux nations étrangères, obligea Madame Catherine, abbesse de Remiremont, de la venir voir à Paris, où elle demeura l'espace de six mois au monastère du Val-de-Grâce, avec cette très-digne abbesse, par le conseil de laquelle elle s'accoutuma peu à peu aux abstinences prescrites par la règle, nonobstant l'avis des médecins, qui jugeoient cette rigueur insupportable à sa délicate complexion.

Madame d'Elbœuf, coadjutrice en l'abbaye de Notre-Dame de

Soissons, vint pareillement au Val-de-Grâce, afin de s'instruire parfaitement de la façon de vivre de la règle de Saint-Benoît. De sorte que cette maison religieuse devint véritablement un Val-de-Grâce, où toutes les belles âmes se rangeoient pour y puiser les eaux salutaires de la grâce, et s'en munir pour le reste de leurs jours.

L'humble servante de Dieu ne pouvant supporter les honneurs que lui apportoit sa charge d'abbesse, elle fit en sorte que l'abbaye fût rendue triennale; si bien qu'à la pluralité des voix fut élue en sa place la mère Louise de Milley, dite de Saint-Étienne, la première de ses compagnes, le 7 de janvier l'an 1626.

Elle ne laissa pas depuis d'être élue supérieure d'une nouvelle maison de religieuses établie à la Charité-sur-Loire, lesquelles souhaitoient passionnément suivre la plus étroite observance de la règle de Saint-Benoît. Ayant été obligée d'accepter cette élection, tant par les supplications que lui en firent ces religieuses, que par celles de tous les Ordres de la ville, elle partit de Paris pour y aller, le 28 avril de la même année 1626, sous l'obéissance de l'archevêque de Paris, de l'évêque d'Auxerre, et de la nouvelle abbesse du Val-de-Grâce. Elle fut accueillie à la Charité par tous les Ordres de la ville, qui la conduisirent processionnellement, avec quatre religieuses qu'elle avoit amenées, jusqu'au Mont-de-Piété (ainsi s'appelle ce nouveau monastère) où elle établit en peu de temps l'étroite observance de la règle de Saint-Benoît.

Peu de temps après, l'abbesse de Charenton en Bourbonnois, au diocèse de Bourges, la supplia par lettres de lui vouloir donner une visite, afin de rétablir la discipline régulière en son monastère; et fit si bien qu'elle le lui promit. Pour cet effet, elle partit de la Charité, quoique malade, le jour de la Visitation de Notre-Dame, assistée de M. Ferrage, son confesseur, et suivie de deux religieuses.

Sa maladie s'augmentant de jour en jour, elle fut contrainte de se mettre au lit lorsqu'elle fut arrivé à Charenton; là elle fut visitée des médecins, qui la trouvèrent couchée sur deux simples planches, couverte d'une seule natte. Toutefois cela ne l'empêcha pas de commencer avec la bénédiction de son confesseur, la ré-

forme de ce monastère et l'établissement de l'observance régulière : ce qui ayant réussi heureusement en peu de jours, elle reprit le chemin de la Charité, à dessein d'y arriver pour la fête de sainte Magdeleine. Mais lorsqu'elle fut entrée au bourg de Sery, chez madame la maréchale de Montigny, la fièvre lui redoublant, elle reconnut que Dieu la vouloit retirer de ce monde, et prédit ouvertement que cela se feroit dans l'octave prochaine de la Notre-Dame ensuivant. Ce qui arriva, comme elle l'avoit dit, le lendemain de l'Assomption de la sainte Vierge, le seizième jour d'août de la même année mil six cent vingt-six, et de son âge la quarante-sixième.

Son corps parut extrêmement beau et agréable, avec une rougeur qui couvroit ses joues, exhalant une odeur si douce, qu'elle embaumoit toute la chambre. Il fut transporté de ce lieu en la ville de la Charité, et de là à Paris, où Dieu par sa bonté a souvent fait paroître la sainteté de sa servante, par des apparitions et des guérisons miraculeuses, lesquelles on peut voir plus amplement dans la vie que M. Ferrage, docteur en théologie, et qui étoit son confesseur, a donnée au public.

Le Père dom Hugues Ménard, de la Congrégation de Saint-Maur en France, a pareillement dressé un abrégé de la vie de cette révérende Mère, qu'il a ajoutée à la fin du Martyrologe des saints de l'Ordre de Saint-Benoît.

Digitized by Google

TABLE DU SEPTIÈME VOLUME

CONTENANT

LES VIES DES SAINTS DU MOIS DE JUILLET.

Ier JOUR DE JUILLET.

Saint Thierry, abbé 1

Saint Eparque ou Cybar, abbé 8

Saint Aaron; saint Jules et saint Aaron, martyrs; saint Rumold, martyr, évêque de Dublin; saint Chaste et saint Secondin, évêques et martyrs; saint Martin, évêque de Vienne; saint Gal, évêque de Clermont; saint Domitien, abbé; saint Siméon, surnommé Salua; saint Thibaut, ermite. 12

IIe JOUR DE JUILLET.

La Visitation de la très-sainte Vierge 13

Les saints martyrs Processe et Martinien. 26

Trois saints soldats, martyrs; saint Ariston et ses compagnons, martyrs; saint Wuithun, évêque de Winchester; saint Othon, évêque de Bamberg; sainte Monégonde. 28

IIIe JOUR DE JUILLET.

Les saints martyrs Irénée et Mustiola. 31

Saint Anatole, évêque de Laodicée. 34

Saint Tryphon et ses compagnons, martyrs; saint Euloge, martyr; saint Hyacinthe, martyr; les saints martyrs Marc et Mucien; saint Héliodore, évêque

Digitized by Google

d'Altino ; saint Dath, évêque de Ravenne ; translation des reliques de saint Thomas 35

IVe JOUR DE JUILLET.

Sainte Élisabeth, reine de Portugal 38
Saint Laurien, archevêque de Séville, martyr 47
Saint Ulric ou Udalric, évêque d'Augsbourg 50
Les saints prophètes Osée et Aggée ; saint Jucondien, martyr ; saint Innocent et sainte Sébastie, martyrs ; saint Namphanion et ses compagnons, martyrs ; saint Théodore, évêque de Cyrène ; saint Flavien, second évêque d'Antioche, et saint Élie, évêque de Jérusalem ; translation de saint Martin ; sainte Berthe, abbesse de Blangy ; saint Sisoy, anachorète 53

Ve JOUR DE JUILLET.

Sainte Godolène ou Godelève. 56
Sainte Zoé, martyre ; saint Domitien, martyr ; sainte Cyrille, martyre ; saint Athanase, diacre ; saint Agathon et sainte Triphine, martyrs ; saint Marin et ses compagnons, martyrs ; saint Numérien, évêque de Trèves ; sainte Philoméne, vierge ; le bienheureux Michel des Saints, Trinitaire Déchaussé . . 59

VIe JOUR DE JUILLET.

Saint Goar, prêtre. 62
Le prophète Isaïe ; saint Tranquillin, martyr ; saint Romule, évêque de Fiésolé ; sainte Dominique, vierge et martyre ; sainte Lucie, martyre. 65

VIIe JOUR DE JUILLET.

Saint Illide, évêque de Clermont 67
Le bienheureux Pierre Fourier, Chanoine Régulier du Saint-Sauveur, curé de Mattaincourt 71
Les saints martyrs Claude, Nicostrate et leurs compagnons ; saint Pérégrin et ses compagnons, martyrs ; le bienheureux Benoît XI ; saint Pantène ; saint Apollone, évêque de Brescia ; saint Guillebaud, évêque ; saint Odon, évêque d'Urgel ; saint Hedde, évêque ; sainte Edilburge ou Aubierge ; le bienheureux Laurent de Brindes, général des Capucins 91

VIIIe JOUR DE JUILLET.

Saint Procope, martyr 95
Sainte Élisabeth ; sainte Aquila et sainte Priscille ; cinquante soldats, martyrs ; martyre de plusieurs saints moines Abrahamites ; saint Kilien, évêque ; saint Auspice, évêque de Trèves. 100

Digitized by Google

IXe JOUR DE JUILLET.

Sainte Anatolie, vierge et martyre. 103
Sainte Véronique Giuliani, abbesse Françiscaine 105
Saint Zénon, martyr; Saint Cyrille, évêque; Saint Paternnthe et ses compagnons, martyrs; les saints martyrs de Gorcum; Saint Brice, évêque; la bienheureuse Jeanne Scopello, Carmélite 122

Xe JOUR DE JUILLET.

Les sept frères martyrs, enfants de sainte Félicité 125
Sainte Ruffine et sainte Seconde, vierges et martyres 129
Saint Janvier et ses compagnons, martyrs; les saints Léonce, Maurice, Daniel et leurs compagnons, martyrs; saint Bianor et saint Sylvain, martyrs; saint Apollone, martyr; sainte Amelberge, vierge. 131

XIe JOUR DE JUILLET.

Saint Pie premier, pape et martyr. 133
Saint Janvier et sainte Pélagie, martyrs; saint Sidroin, martyr; saint Marcien, martyr; saint Cindée, prêtre; saint Savin et saint Cyprien, martyrs; saint Jean, évêque de Bergame; saint Abondo, prêtre et martyr; saint Savin 134

XIIe JOUR DE JUILLET.

Saint Jean Gualbert, abbé, fondateur de l'Ordre de Vallombreuse 136
Les saints martyrs Nabor et Félix. 139
Saint Jason, disciple de Notre-Seigneur; saint Hermagore, évêque d'Aquilée, et saint Fortunat, diacre, martyrs; saint Paul, évêque de Lucques; saint Procle et saint Hilarion, martyrs; sainte Épiphane, martyre; sainte Marcienne, vierge et martyre; saint Viventiole, évêque de Lyon; saint Paternien, évêque de Bologne 140

XIIIe JOUR DE JUILLET.

Saint Anaclet, pape et martyr 142
Saint Engène, évêque de Carthage. 147
Les saints prophètes Joël et Esdras; saint Silas; saint Séraplon, martyr; sainte Mirope, martyre; saint Turiaf, évêque; le bienheureux Jacques de Varasco, Dominicain, archevêque de Gênes. 145

XIVe JOUR DE JUILLET.

Saint Bonaventure, cardinal, évêque d'Albano, docteur de l'Église. 150
Saint Juste, martyr; saint Phocas, évêque de Sinope, martyr; saint Héraclas,

évêque d'Alexandrie; saint Cyr, évêque de Carthage; saint Félix, évêque de Côme; saint Optatien, évêque de Brescia; saint Marcellin, prêtre; saint Camille de Lellis, fondateur des Clercs Réguliers pour le service des infirmes; le bienheureux Gaspard Bon, Minime 158

XVe JOUR DE JUILLET.

Saint Jacques, évêque de Nisibe. 160
Sainte Rosalie, vierge de Palerme 165
Saint Henri, empereur; les saints martyrs Entrope, Zosime et Bonose; saint Catulin, diacre; saint Philippe et ses compagnons, martyrs; saint Abudème, martyr; saint Antioque, médecin et martyr; saint Félix de Pavie, évêque et martyr; saint Anastase, évêque de Naples. 177

XVIe JOUR DE JUILLET.

Fête de Notre-Dame du Mont-Carmel. 180
Le triomphe de la sainte Croix, en Espagne. 186
Sainte Renelde, vierge et martyre. 192
Saint Fauste, martyr; saint Athénogène, évêque de Sébaste et martyr; saint Eustathe, évêque d'Antioche; saint Hilarin, moine et martyr; saint Valentin, évêque et martyr; saint Sisenand, martyr; saint Domnion, martyr; saint Vitalien, évêque de Capoue; le bienheureux Ceslas, Dominicain. 195

XVIIe JOUR DE JUILLET.

Saint Alexis, confesseur. 198
Sainte Marine, vierge. 205
Saint Spérat et ses compagnons, martyrs; saint Hyacinthe, martyr en Paphlagonie; saint Généreux, martyr; sainte Théodote, martyre; saint Léon IV, pape; saint Ennode, évêque de Pavie; saint Théodose, évêque d'Auxerre; sainte Marcelline, vierge, sœur de saint Ambroise 210

XVIIIe JOUR DE JUILLET.

Saint Camille de Lellis, fondateur de l'Ordre des Clercs Réguliers pour le service des infirmes. 213
Sainte Symphorose et ses sept enfants, martyrs. 228
Saint Clair-sur-Epte, martyr. 230
Sainte Gondène, vierge et martyre; saint Emilien, martyr; saint Frédéric, évêque d'Utrecht et martyr; sainte Marine, vierge et martyre; saint Materne, évêque de Milan; saint Philastre, évêque de Brescia; saint Arnoul, évêque de Metz; saint Brunon, évêque de Ségni; saint Roguil, évêque de Forlimpopoli; le bienheureux Simon de Lipaicza, Franciscain. 240

XIXe JOUR DE JUILLET.

Saint Vincent de Paul, fondateur des Lazaristes et des Sœurs de la Charité. . . 243
Sainte Macrine, vierge 261
Saint Arsène, anachorète en Egypte. 264
Sainte Juste et sainte Ruffine, vierges et martyres 273
Saint Epaphras, compagnon de saint Paul; sainte Aure, vierge et martyre; saint Martin, évêque de Trèves et martyr; saint Symmaque, pape; saint Félix, évêque de Vérone; le bienheureux Jean de Dukla, Franciscain. . . . 274

XXe JOUR DE JUILLET.

Sainte Marguerite, vierge et martyre. 277
Saint Elie, prophète 280
Saint Jérôme Emiliani, fondateur de la congrégation des Somasques; saint Joseph, dit le Juste; saint Sabin et ses compagnons, martyrs; saint Paul, diacre et martyr; sainte Wilgeforte, vierge et martyre; saint Vilmer, abbé; sainte Sévère, vierge 285

XXIe JOUR DE JUILLET.

Sainte Praxède, vierge 288
Le saint prophète Daniel 289
Saint Victor de Marseille, martyr. 297
Sainte Julie, vierge et martyre; saint Claudien et ses compagnons, martyrs; saint Zotique, évêque et martyr; saint Arbogaste, évêque de Strasbourg; saint Jean, moine de Syrie; le bienheureux Thomas Cursini, Servite 316

XXIIe JOUR DE JUILLET.

Sainte Marie-Magdeleine. 318
Sainte Syntyque; saint Platon, martyr; saint Théophile, martyr; saint Cyrille, évêque d'Antioche; saint Ménélé, abbé; saint Vandrille, abbé; saint Joseph de Palestine 330

XXIIIe JOUR DE JUILLET.

Saint Apollinaire, évêque de Ravenne et disciple de l'apôtre saint Pierre. . . . 333
Sainte Brigitte, veuve. 337
Sainte Romule, vierge. 343
Saint Liboire, évêque du Mans; saint Rasyphe, martyr; sainte Primitive, vierge et martyre; les saints martyrs Apollone et Eugène; saint Trophime et saint Théophile, martyrs; plusieurs saints martyrs de Bulgarie. 345

XXIVe JOUR DE JUILLET.

Sainte Christine, vierge et martyre 348

Saint Pavace, troisième évêque du Mans 348
Vigile de saint Jacques; saint Vincent, martyr; quatre-vingt-trois soldats, martyrs; saint Victor de Mérida, martyr; sainte Nicète et sainte Aquiline, martyres; saint Menée et saint Capiton; saint Ursicin, évêque de Sens; saint François Solano, Franciscain. 351

XXVe JOUR DE JUILLET.

Saint Jacques le Majeur, apôtre. 355
Saint Christophe, martyr 364
Saint Cucufat, martyr. 366
Saint Paul, martyr; sainte Valentine, vierge et martyre; saint Florent et saint Félix, martyrs; saint Théodemir, moine et martyr; saint Magnéric, évêque de Trèves; sainte Glossinde 368

XXVIe JOUR DE JUILLET.

Sainte Anne, mère de la très-sainte Vierge Marie 370
Saint Hyacinthe, martyr. 371
Saint Eraste, évêque; saint Symphronius et ses compagnons, martyrs; saint Pasteur, prêtre; saint Valens, évêque de Vérone; saint Siméon, moine et ermite. 373

XXVIIe JOUR DE JUILLET.

Saint Pantaléon, martyr. 375
Les sept frères Dormants 380
Saint Hermolaüs, prêtre, et les saints frères Hermippe et Hermocrate, martyrs; les saints martyrs Félix, Julie et Juconde; saint Maur, évêque, et ses compagnons, martyrs; les saints martyrs de l'Arabie Heureuse; saint Georges de Cordoue et ses compagnons, martyrs; saint Ethère, évêque d'Auxerre; sainte Anthuse, vierge; le bienheureux Névolon; la bienheureuse Cunégonde, Franciscaine 383

XXVIIIe JOUR DE JUILLET.

Saint Victor, pape et martyr. 385
Saint Innocent Ier, pape. 387
Les saints martyrs Nazaire et Celse. 389
Plusieurs saints martyrs de la Thébaïde; saint Eusthate, martyr; saint Acace, martyr; saint Samson, évêque en Bretagne; saint Pérégrin, prêtre. 391

XXIXe JOUR DE JUILLET.

Sainte Marthe, vierge, hôtesse de Jésus-Christ. 393

Digitized by Google

Saint Simplicien et saint Faustin, frères, avec sainte Béatrix, leur sœur, martyrs. 396
Saint Félix II, pape et martyr 397
Saint Leu, évêque de Troyes. 398
Sainte Lucile et sainte Flore, avec leurs compagnons, martyrs; saint Collinique, martyr; saint Olaüs, roi de Norwége, martyr; saint Guillaume, évêque de Saint-Brieuc; saint Prosper, évêque d'Orléans; saint Faustin; sainte Séraphine 403

XXXe JOUR DE JUILLET.

Les saints martyrs Abdon et Sennen. 406
Sainte Julitte, martyre 407
Les saintes Maxime, Donatille et Seconde, vierges et martyres; saint Rufin d'Assise, martyr; saint Ours, évêque d'Auxerre; le bienheureux Mannès, frère de saint Dominique. 411

XXXIe JOUR DE JUILLET.

Saint Germain, évêque d'Auxerre. 413
Saint Ignace de Loyola, fondateur de la Compagnie de Jésus. 424
Saint Jean Colombini, fondateur de l'Ordre des Jésuates. 460
Saint Fabius, martyr; saint Calimer, évêque et martyr; saint Démocrite, saint Second et saint Denys, martyrs; trois cent cinquante moines de Syrie, martyrs; saint Firme, évêque 466

APPENDICE.

La vénérable mère Marguerite-Marie Alacoque. 469
Monsieur de Renty. 506
La révérende Mère Marguerite d'Arbouze, dite de Sainte-Gertrude, abbesse du Val-de-Grâce. 521

FIN DE LA TABLE DU SEPTIÈME VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTE

SUR LE SAINT PROPHÈTE ÉLIE.

Dans la vie du saint prophète du Carmel (20 juillet, p. 284), nous avons paru combattre l'opinion généralement répandue dans l'Église sur le retour d'Élie à la fin des temps, avant le second avénement de Notre-Seigneur. Ayant eu depuis l'occasion de traiter incidemment cette question dans le journal l'*Univers* (nº du 3 décembre), et notre sentiment ayant été modifié par ce nouvel examen, on nous pardonnera de reproduire ici une partie de ce travail.

« Nous-mêmes, disions-nous, qui croyons qu'Élie reparaîtra au temps de l'Antechrist *pour réconcilier le cœur des pères et des enfants, pour rétablir les tribus de Jacob* (1), qui pouvons en quelque sorte appuyer cette croyance sur la parole même de Notre-Seigneur (*Elias quidem venturus est, et restituet omnia*); qui avons sur ce point des passages formels de saint Irénée, saint Méthode, Tertullien, Origène, Lactance, saint Ephrem, saint Chrysostôme, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin, saint Prosper, saint Eucher, saint Grégoire le Grand (2), nous ne saurions être sûrs de ne point nous tromper, l'Église n'ayant rien décidé à ce

(1) ECCLESIAST. c. XLVIII, v. 10.

(2) Nous citerons quelques-uns seulement de ces passages. Saint Méthode : « Continuo mittet suos famulos sincerissimos et charissimos Enoch et Eliam ad redarguendum eum. » — Tertullien : « Translatus est Enoch et Elias, nec mors eorum reperta est, diiata scilicet. Cæterum morituri reservantur, ut Antichristum sanguine suo exstinguant. » Saint Ephrem : « Cæterum priusquam cuncta ista fiant, mittet misericors Deus Eliam Thesbiten et Enoch, qui palam populo prædicent, ne illi credant. » — Saint Chrysostôme : « Prophetæ utriusque adventus mentionem faciunt, et secundi cui præcursorem Eliam asserunt futurum. Sicut enim ille secundi adventus præcursor erit, sic primi fuit Joannes. » — Saint Ambroise : « ..... Sicut passuri sunt Enoch et Elias, qui ultimo tempore futuri sunt apostoli. » — Saint Jérôme : « At ille respondens ait : Elias quidem venturus est, et restituet omnia. Ipse qui venturus est in secundo adventu Salvatoris juxta corporis fidem, nunc per Joannem venit in virtute et spiritu. » — Saint Augustin : « In illo judicio vel circa illud judicium has res didicimus esse futuras, Eliam Thesbiten, fidem Judæorum, Antichristum persecutorem. » — Saint Prosper : « Ecce hic tripartita testium divisio. Contra Pharaonem duo testes Dei missi sunt, Moyses et Aaron, et duo magi Pharaonis. Jamnes et Mambres resistentes Moysi, qui simul cum suo rege perierunt. Contra Neronem duo, Petrus et Paulus apostoli : at e contrario Simon Magus, qui et se perdidit, et Neronem decepit. Et contra Antichristum duo, Enoch et Elias prophetæ, adversus quos tres pseudoprophetæ Antichristi exsurgent, etc.

sujet. Car dans l'opinion du retour personnel d'Élie, ce prophète ne serait point encore mort, et aurait été réservé par Dieu pour le grand combat contre l'Antechrist. Or, l'Église a inscrit son nom dans les fastes des saints, ce qui semble indiquer qu'il règne éternellement avec Jésus-Christ dans le ciel. Prenez le Martyrologe romain, vous lirez au 20 juillet : *In monte Carmelo, sancti Eliæ prophetæ*. En Italie, en Sicile, en Espagne, en Hongrie, beaucoup de temples, d'oratoires ont été élevés en son honneur. L'Église grecque solennisait son jour de fête, pour lequel ses docteurs firent plusieurs homélies. Les Juifs eux-mêmes invoquaient le saint prophète, et, chose singulière, dans la cérémonie de la circoncision, ils avaient coutume de préparer deux siéges, l'un pour le prêtre, l'autre pour Élie, qu'ils croyaient sans doute spirituellement présent.

» Peut-on rendre un culte public à un homme encore vivant? Là est le nœud de la question: car si l'Eglise ne le permet pas, il est évident qu'elle croit à la mort d'Élie, puisqu'elle le place sur ses autels. Que s'il est mort, comment pourra-t-il souffrir le martyre à Jérusalem, et ressusciter une seconde fois? Les passages de la sainte Écriture, ceux-mêmes des Pères, devraient donc s'entendre d'un prophète semblable à Élie par les vertus et la puissance, comme fut saint Jean-Baptiste, mais non de la personne même d'Élie.

» Je sais bien que l'on a élevé des églises en l'honneur de la très-sainte Vierge, pendant qu'elle était encore sur la terre. Les souvenirs de Notre-Dame du Carmel et de Nuestra-Senora del Pilar sont restés dans le cœur de beaucoup de chrétiens. Des disciptes de saint Pierre lui ont aussi consacré des temples, de son vivant, en plusieurs parties du monde, et même en France, où le nom de Saint-Pierre le Vif rappelle en quelques endroits cette tradition. L'Ordre des Carmes n'a jamais douté du retour d'Élie, à qui il rend cependant un culte solennel. Après tout, nous honorons les saints parce qu'ils sont les amis de Dieu; que s'il les confirme en grâce par quelque marque extraordinaire, comme l'enlèvement d'Élie, il n'y a plus d'autre impossibilité à leur culte que la défense de l'Église. Je suis donc volontiers de l'opinion de tant de savants docteurs, de tant de saints personnages qui honorèrent Élie, tout en attendant son retour, c'est-à-dire en le croyant vivant; mais je me soumets en ceci comme en tout le reste au jugement de la sainte Église romaine, à qui seul il appartient de décider ces difficiles questions.

Digitized by Google

EXTRAIT

DU CATALOGUE DE LOUIS VIVÈS

Suarez Societatis Jesu opera omnia, 23 volumes. in-4°, reproduction des 23 volumes in-folio de l'édition de Venise. Prix du volume. 12 fr.

L'impression de cette importante collection est faite avec le plus grand soin, sur papier velin satiné, avec des caractères entièrement neufs et fondus exprès. La correction a été confiée à un théologien distingué.

Le payement des cinq premiers volumes ne pourra être exigible qu'après la mise en vente du cinquième, et ainsi de suite de cinq en cinq volumes, jusqu'à la terminaison de l'ouvrage.

Somme théologique de saint Thomas d'Acquin, texte latin et français, avec des notes, traduction de F. Lachat, traducteur de la Symbolique de Mœlher, etc. 14 vol. in-8. Prix du vol. 6 fr.

L'impression de cet ouvrage sera terminée fin de juillet 1857.

Chaîne d'or de saint Thomas d'Aquin ou Explication des quatre évangiles, à l'aide de commentaires tirés des saints Pères, texte latin et version française, traduite par l'abbé Castan, docteur en théologie, chanoine honoraire de Paris, 8 volumes in-8. Prix. 48 fr.

Œuvres de Fénelon suivies de sa vie, par Mgr le cardinal de Bausset, 8 forts volumes in-8, renfermant la matière de 20 vol. in-8 ordinaires; prix : 36 fr.

Explication des psaumes, par le cardinal Bellarmin, de la Compagnie de Jésus, traduction française, précédée d'une introduction et d'un Essai historique sur le cardinal Bellarmin, par M. l'abbé E. Darras, 2 vol. in 8. Prix. 16 fr.

De la liturgie, par le cardinal Bona, ouvrage traduit en français par un ex-professeur de dogme et de morale, 2 forts volumes in-8. Prix. 11 fr.

Digitized by Google

Méditations sur les principaux mystères de la foi, par Kroust, de la Compagnie de Jésus, traduit du latin par Mgr R.-N. Sergent, évêque de Quimper, 4 beaux volumes in-12. Prix. 10 fr.

Histoire de la prédication de l'Évangile par Notre-Seigneur Jésus-Christ, par M. l'abbé F.-G. Chassay, docteur en théologie, ouvrage dédié a N. S. P. le Pape.

Cette publication se composera des ouvrages suivants :

JÉSUS, SAUVEUR DU MONDE, histoire de la Passion, 2 volume in-8.

JÉSUS, LUMIÈRE DU MONDE, histoire de la prédication de l'Évangile par Notre-Seigneur Jésus-Christ, 2 vol. in-8.

JÉSUS, VAINQUEUR DE LA MORT, histoire de la Résurection, 1 vol. in-8.

Prix des 5 volumes. 27 fr. 50 c.

La Symbolique ou exposition des contrariétés dogmatiques entre les catholiques et les protestants d'après les confessions de foi publiques, par Mœhler, professeur à l'université de Munich, ouvrage traduit de l'allemand, par F. Lachat, deuxième édition, revue et corrigée pour la traduction, 3 vol. in-8. Prix. 16 fr.

Œuvres spirituelles complètes de saint Bonaventure, par M. Berthaudier, curé de Saint-Pallais, 6 beaux volumes in-8 de 600 pages. Prix. 32 fr.

Somme contre les gentils de saint Thomas d'Acquin, traduction avec le texte latin, accompagnée de notes nombreuses et suivie d'une table analytique complète, par M. l'abbé P.-F. Ecale, curé de Marigny-le-Châtel, diocèse de Troyes, ancien professeur de philosophie au grand séminaire de Troyes, 3 vol. in-8, papier vélin satiné. Prix. 20 fr.

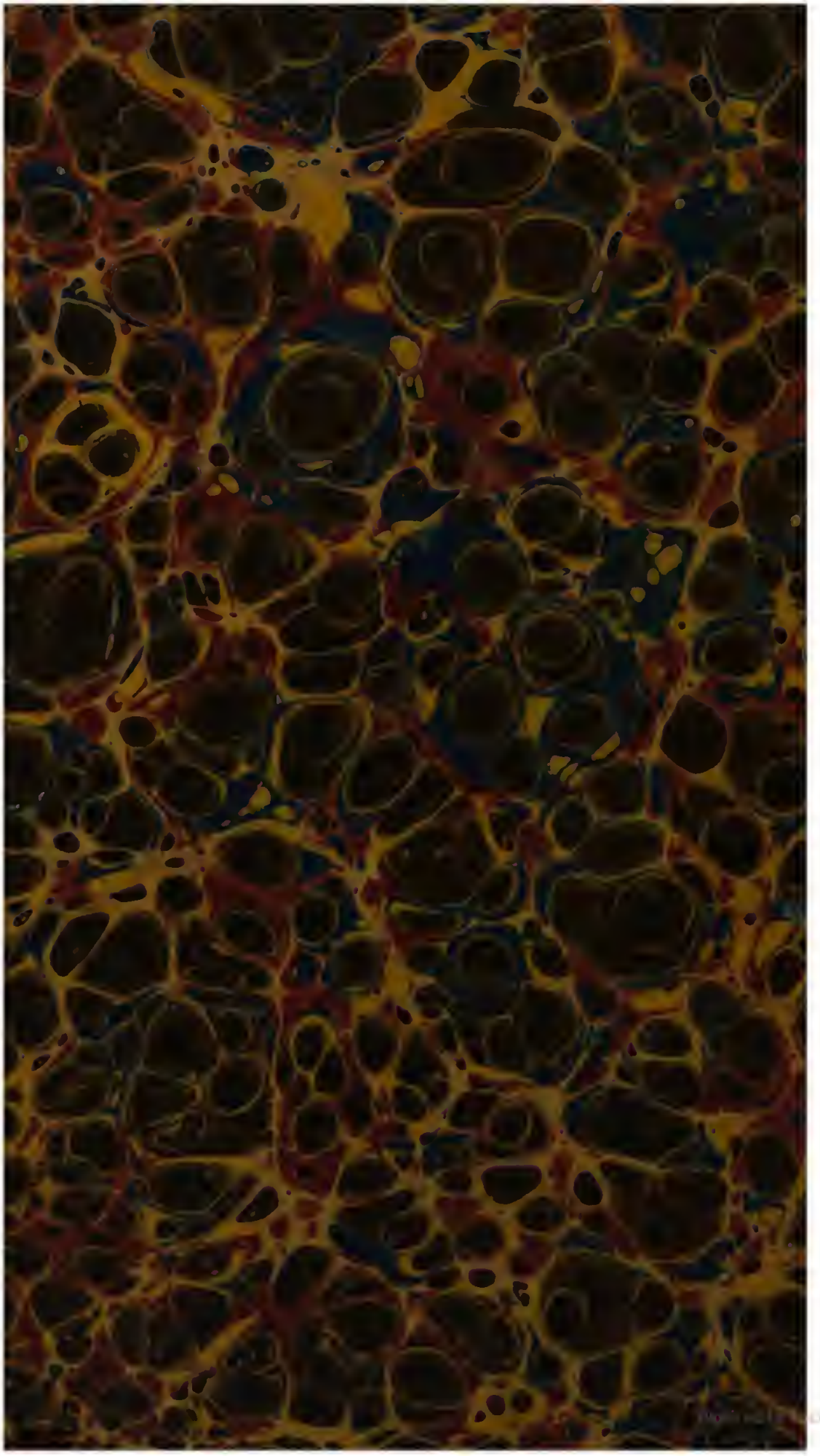
Summa theologica S. Thomæ Aquinatis, texte latin seulement 8 volumes in-18. Prix. 30 fr.

Rational ou Manuel des divins offices, de Guillaume Durand, évêque de Mende au XIIIe siècle, ou Raisons mystiques et historiques de la liturgie catholique, traduit pour la première fois du latin en français, par M. Charles Barthélemy (de Tours), 4 volumes in-8. Prix. 28 fr.

BIBLIOTECA

23493

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google